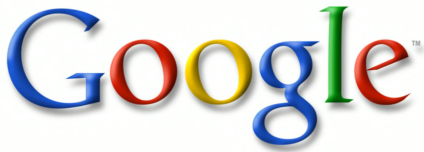
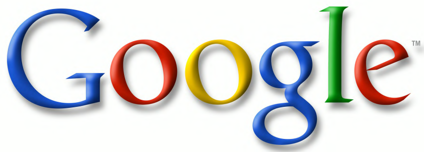
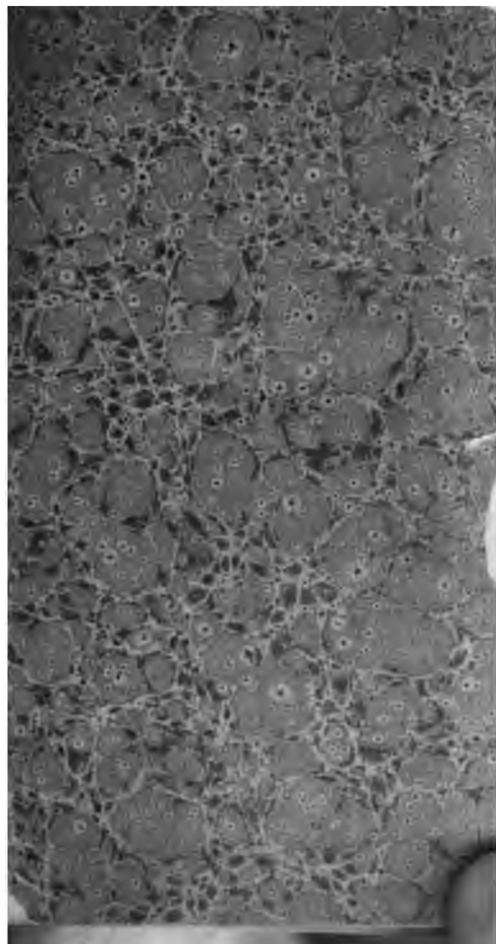





SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO
ET
ECCLESIAE



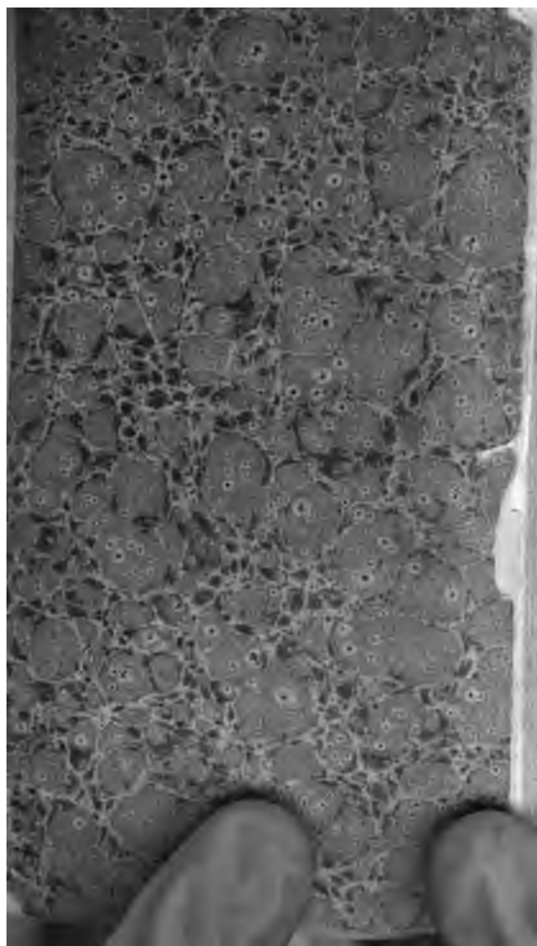
LE LIVRE

DU

COMPAGNONAGE.

Première Partie.


SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO
ET
ECCLESIAE





LE LIVRE

DU

COMPAGNONAGE.

Première Partie.

TROYES. — IMPRIMERIE DE CARDON.

LE LIVRE

DU

COMPAGNONAGE.

PREMIÈRE PARTIE.

PAR

AGRICOL PERDIGUIER,

DIT AVIGNONAIS LA VERTU, COMPAGNON MENUISIER.

Deuxième Edition.

I.

PARIS.

PAGNERRE, ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, 14 BIS.

1841.

1874, April 28.
Bequest of
Hon. Chas. Sumner
of Boston.
(H.U. 1830.)

LIVRE DU COMPAGNONAGE.

INTRODUCTION.

A l'apparition de la première partie du *Livre du Compagnonage*, je fus assailli de toutes parts : les observations, les questions, les objections, les accusations les plus contradictoires tombèrent sur moi en même temps. Afin que l'on puisse dorénavant juger mon œuvre et le sentiment qui me l'a inspirée avec plus d'équité, je vais dire d'abord à quelle occasion je conçus et comment je commençai ma mission réformatrice dans le Compagnonage. Ces détails seront oiseux pour quelques-uns; mais d'autres, je le crois, me sauront gré de les avoir donnés.

Etant parti d'Avignon en 1824, ayant passé par Marseille, Montpellier, Bordeaux, Nantes, etc., je résidais à Chartres en 1826, j'avais alors vingt ans, et, quoique jeune, les animosités, les guerres du Compagnonage, ne souriaient point à ma faible raison. Un dimanche, nous étions quelques camarades réunis, nous nous dédommagions à table de la monotonie de la semaine ; nous avions chanté bon nombre de chansons, et l'on venait d'en terminer une par le couplet suivant :

« Qui a composé la chanson,
« C'est la Sincérité de Mâcon.

« Mangeant le foie de quatre Chiens Dévorants,
« Tranchant la tête d'un Aspirant,
« Et sur la tête de ce capon
« Grava son nom d'honnête Compagnon. »

Ce couplet singulier, le ton vigoureux avec quel il fut chanté, produisirent sur moi une ıpression pénible que je ne pris aucun soin : cacher. Quoi ! me dit l'un des camarades, ›us ne trouvez pas notre chanson jolie ? — Je trouve détestable. — Êtes-vous bien capable en faire une pareille. — Je ne m'en vante pas. Ce petit incident n'eut pas d'autre suite; ais le couplet qui l'avait provoqué me fit nser sérieusement : je fis un examen de toutes s chansons, des anciennes comme des noulles, et je vis qu'elles poussaient également a haine, et causaient la plupart des batailles. je pouvais, me disais-je en moi-même, proıire quelques chants d'un caractère opposé à ux dont on a fait jusqu'à ce jour un trop mmun usage; si je pouvais substituer à un nre brutal quelque chose de tout au moins cifique, cela ne manquerait pas d'avoir une ·taine portée : voyons, essayons; et je débutai r l'hymne à Salomon, dont voici les premiers rs :

« Dignes enfants du roi dont la sagesse
Créa jadis nos équitables lois,
En ce beau jour, le cœur plein d'allégresse
Avec ardeur accompagnez ma voix.
De Salomon, etc. »

On trouvera que je fais, dans cette chanson, Salomon une espèce de dieu, et cependant si la compare aux chansons à la mode que je

ılais détrôner, on verra qu'elle était un ogrès.

On sera peut-être tenté de me demander si l'instruction soutenait mon audace, si je connaissais les principes de la langue française et les règles de la versification. Non. J'ignorais toutes ces choses que j'ignore encore en partie; mon instruction était celle de tous les enfants de mon village, Morières, lieu dépendant d'Avignon, et sis au pied d'une colline chargée de vignes et d'oliviers. Mes vers étaient donc ou trop longs ou trop courts, mes rimes mal entrelacées et mal accolées; je ne savais ce que c'était que césure, hémistiche, hiatus, etc. Tout allait au hasard, et vraiment je n'étais pas content de ma besogne, je sentais qu'il y manquait quelque chose, mais je ne savais quoi; je ne pouvais le définir.

Je quitte enfin la ville de Chartres, je passe à Paris, à Châlons, et j'arrive à Lyon où mes confrères me portent à la tête de ma Société; de là je pars pour mon pays d'où je m'éloigne une seconde fois avec tristesse, et je retourne à Paris. Malgré mes déplacements, malgré mes agitations et mes chagrins que je passe sous silence, je n'avais point oublié mon projet de réforme, j'avais composé cinq ou six chansons et refais mes deux premières, car j'étais parvenu, en lisant des tragédies, à comprendre le mécanisme des vers.

Après un séjour assez long dans la capitale, je crus qu'il était temps de faire imprimer mes chansons de Compagnons; je communiquai mon dessein à mes confrères, les uns me riaient au nez, les autres disaient qu'une telle chose

n'avait jamais été faite et ne devait jamais se faire : chacun me faisait une réponse plus ou moins singulière; il fallait de la patience et de la persévérance,et j'en avais. Aussi, sur le nombre des Compagnons de Paris, trente-trois m'appuyèrent, et un petit cahier fut imprimé. J'avais eu le soin d'intercaler des notes entre les chansons afin de faire lire au moins ce qui n'était pas encore possible de faire chanter; je plaçai également en tête du recueil les noms de tous les souscripteurs; je savais la puissance que cela devait avoir. Ce cahier fut répandu par toute la France, et grâce à l'imprimerie, un commencement de publicité fut heureusement introduit dans le Compagnonage [1].

Deux ans plus tard je fis imprimer un second cahier, et cette fois le nombre des souscripteurs avait doublé.

On ne voyait plus rien d'étrange dans l'impression de telles chansons; ce dernier recueil devait renfermer quelques idées plus progressives; je sentais qu'il ne fallait rien brusquer et pourtant marcher en avant; quelques Compagnons comprirent alors le but que je voulais atteindre.

De l'année 1833 à l'année 1836, j'éprouvai malheur sur malheur; mais à partir de cette dernière époque surtout, je fus si gravement malade que je craignis ne pas pouvoir prolonger ma vie et rendre mon œuvre suffisamment utile; je ne me laissai cependant pas abattre; et à travers des misères et des souffrances horribles, j'écrivais de temps en temps quelques

[1] C'était en 1834.

pages. Après avoir gardé trois ans le silence, je fis passer aux Compagnons du tour de France, mes confrères, une lettre [1] dont voici quelques lignes :

« Mes chers pays, mon premier et mon se-
« cond cahier de chansons sont épuisés, et ce-
« pendant tous les jours des Compagnons m'en
« demandent et je ne puis leur en donner et les
« satisfaire; je pense à les réunir tous deux, et
« à former, en ajoutant plusieurs choses, un
« volume de cent cinquante pages: pour mettre
« ce projet à exécution, je vous propose de sous-
« crire pour chacun deux francs, et chaque
« souscripteur recevra, en échange de son dé-
« boursé, deux exemplaires de ce nouvel ou-
« vrage........ Que dans la France entière la
« Société se remue ; que la souscription se
« fasse largement et promptement, et vous
« saurez plus tard, au résultat de l'entreprise,
« combien sa portée était grande, etc., etc. »

Les Compagnons des villes d'Auxerre, de Châlons, de Lyon, d'Avignon, de Marseille, de Nîmes, de Montpellier, de Béziers, de Toulouse, de Bordeaux, de La Rochelle, de Nantes, de Tours, de Chartres et de Paris répondirent à mon appel : le temps avait marché, je pouvais donc exprimer de plus en plus ma pensée. Ce livre, me disais-je, renfermera d'abord une adresse aux Compagnons de ma Société ; je ne puis encore m'adresser directement qu'à ceux-là. Mes deux cahiers de chansons, auxquels j'ajouterai quelques nouveaux morceaux, suivront immédiatement; après le chant viendront

[1] Elle était datée du 21 mai 1839.

s d'une utilité réelle, tels que pro-
éométriques, dialogue sur l'architec-
sonnements sur le trait, tout cela pour
de la gravité à la pensée, et la diriger
: de l'étude et du travail; je parlerai
ie Salomon et de ce temple d'où tous les
ignons veulent être sortis. La notice sur
npagnonage fera suite; je serai peut-être
de blesser en cet endroit quelques suscep-
ités, aussi je ne place là cette notice qu'en
ıblant, mais mon esprit et ma conscience
disent impérieusement qu'il faut oser, et
péis: après avoir agité par cette notice, je
cherai de calmer par la rencontre de deux
ères, scène où mes principes seront exposés
vec le plus de clarté possible. Quelques notes
erminеront ce volume, qui, s'adressant d'abord
à une seule Société, étendra toujours plus se
limites et sa portée, et parlera enfin à tout
monde.

Tel était mon projet, et tel, dans le cour
de l'année 1839, je l'ai exécuté; j'ai, par ex
ple, dépassé ma promesse, en donnant au
lume plus d'étendue que j'étais convenu
donner, et mes souscripteurs, désappointés
bord [1], sont de jour en jour plus satisfa
mon œuvre.

J'ai eu pourtant à soutenir une lutte d
j'étais le premier, le seul qui eût osé a
des choses barbares, absurdes, et presq
tifiées par la tradition; je devais natur

1 Ils pensaient que ce livre devait être un cha
du moins ne traiter que de choses relatives à m
rester presque secret; de ce côté là je les ai tromp
mais avec la meilleure intention du monde.

uer les passions et les préjugés, et provoer une agitation immense. Cela devait être, ela a été; on verra dans la seconde partie de ce livre des lettres qui feront comprendre combien ma position était mauvaise, elle s'est, je dois le dire, beaucoup améliorée. Bon nombre des Compagnons qui m'avaient combattus me donnent la main en ce moment, et nous ferons tant et tant, que le Compagnonage rentrera dans une voie nouvelle et il devra son progrès aux compagnons eux-mêmes.

Eh! qui sont ceux qui auraient daigné s'occuper du Compagnonage; n'était-il pas méprisé, bafoué de tout le monde? et s'il s'est écarté de son principe; s'il a fait ensuite une trop grande halte dans la boue et dans le sang, à qui la faute? Doit-on gronder l'aveugle de ce qu'il ne voit pas clair! Ne vaut-il pas mieux lui rendre, si cela est possible, par une opération délicate et des soins continus, la faculté dont il est privé et dont il souffre plus que personne? La plupart de ceux qui se donnent comme moralistes ou éducateurs des peuples, il faut le dire, aiment mieux nous brutaliser que de nous ouvrir les yeux de l'intelligence; je remarque en eux plus d'orgueil que de bon vouloir, plus d'amour-propre et de vanité que de véritable dévouement.

Je reproduirai ici la lettre que j'adressai à M. Rivière-Cadet, qui dans la *Démocratie Lyonnaise*, journal dont il était rédacteur en chef, m'avait prêté un loyal appui :

« Le Compagnonage, disais-je, a des mœurs, des habitudes toutes particulières, il forme un contraste frappant avec tout ce qui l'entoure, et



de leurs tableaux les diverses confréries
nitents, blancs, bleus, gris, etc.; mais du
agnonage il n'en est point question : pour-
cela ?
s académiciens, exécuteurs testamentaires
hes philanthropes, ont souvent mis au con-
des questions plus ou moins graves; ils
nt appitoyés jusqu'aux larmes, sur les
s de l'Amérique et de l'Afrique, qu'il faut
dre sans doute, et n'ont point pensé aux
agnons, leurs compatriotes, qui se battent
leurs yeux, et font rejaillir jusque sur
habits, le sang le plus chaud et le plus
eux. Pourquoi cette sollicitude pour les
t cette indifférence pour les autres, ils
pourtant également esclaves, qui des hom-
qui des préjugés ?
es journaux, tout préoccupés de la politique
s faits du jour, ont laissé là aussi le Com-
onage, cependant on parle de réformes;
peut-on en introduire d'utiles et de du-
s dans les états si l'on n'a pas auparavant
é l'esprit, adouci les mœurs de toutes les
es qui les composent. Je reconnais néan-
s que quelques-uns d'entre eux ont donné
conseils aux Compagnons, mais un peu
d'autres leur ont prodigué des insultes
ières, ou se sont adressés aux députés pour
oquer des lois de proscription ! Quoi ! on
nvoquer la rigueur et la violence contre
ssociations d'ouvriers que les siècles nous
ransmises ? Croit-on qu'un article de loi
e improviser d'autres mœurs, et guérir le
profond que je déplore autant que qui que
it ? Désabusez-vous, vous qui voulez sin-

rement le bien et prétendez, non sans raison, l'estime des ouvriers. Craignez, en les dénon-ınt, de les aigrir, et, à part cela, d'aggraver ;ur condition et leur misère.

« Les gouvernements auraient sans doute dû ntervenir; ils pouvaient opérer de grandes modifications, et cela sans violence; il ne fallait que jeter un bon livre dans toutes les écoles primaires et laisser au temps le soin d'achever la besogne. Mais les gouvernements ont-ils bien eu la pensée de rétablir la paix entre tous les travailleurs? N'ont-ils pas trop souvent, comme on les en accuse, vus dans ces querelles quelque chose de bon, et ne se sont-ils pas dit tout bas : « Si tous ces jeunes hom-
« mes si laborieux, si ardents, si belliqueux,
« n'étaient plus préoccupés de rivalités mes-
« quines, incessantes, leur activité aurait besoi
« d'un autre aliment; ils étudieraient davar
« tage les hommes et les choses; ils pénétr
« raient en esprit dans les combinaisons l
« plus hautes et les plus profondes; ils verraie
« comment les affaires des états sont conduit
« les intérêts généraux et particuliers défenc
« et protégés; et tout cela ne nous serait pe
« être pas avantageux, on pourrait nous
« mander des comptes difficiles à rendre, «
« cause de toutes ces considérations puissar
« les Compagnons font bien de se battre;
« sons faire [1], » et ils ont laissé faire. Cc

[1] J'avais l'intention de supprimer de ma lettre à M. F Cadet tout ce qui se rapporte aux gouvernements; n lu, peu de jours avant de mettre sous presse, dans un ministériel, le *Messager,* un article qui m'a fait d'idée à cet égard; de cet article je ne donne ici

ont mille fois, par l'intermédiaire des
mes et des magistrats, empoigné, jugé,
.n prison et même aux galères de tous
es Compagnons. Mais qu'a-t-on fait pour
éclairer et les rendre plus sages? Rien, on
s a punis pour s'être battus, cela est vrai;
mais a-t-on fait quelque chose de sérieux, de
réel pour les empêcher de se battre? Non.

« Ayant examiné attentivement, et n'ayant vu partout qu'indifférence profonde sur un sujet si important, j'ai cru qu'une mission à remplir était là, et quoique pauvre et peu instruit, j'ai osé me l'attribuer; je ne m'en repents pas. Après un travail long et pénible je vois mes efforts couronnés de quelques succès, des yeux fermés à la lumière s'ouvrent insensiblement, des relations d'estime et d'amitié s'établissent entre les membres éclairés de Sociétés trop longtemps ennemies, et je m'en réjouis, etc., etc. »

Voilà presque toute la lettre que j'adressai à M. Rivière Cadet, et qui fut insérée dans le n° du 5 avril 1840 du journal *La Démocratie Lyonnaise*, qu'il dirigeait alors; il y avait peut-être un peu d'humeur dans mes paroles,

quelques lignes : « Mais là où le vrai danger commence, c'est « quand au lieu de s'adresser aux intérêts de l'ouvrier, on « s'adresse à son amour-propre, quand on essaie de lui per- « suader qu'il est aussi intelligent que ceux à qui il obéit, et « qu'il pourrait aussi bien que les plus habiles accomplir la « tâche de conduire et de diriger. A ce moment, en effet, *on « fait disparaître la seule cause réelle et* LÉGITIME *de sa « soumission et de son* OBÉISSANCE, QUI, ENCORE UNE FOIS, « EST L'INFÉRIORITÉ INTELLECTUELLE. » D'après ce raisonnement absurde, si les ouvriers n'avaient point *l'infériorité intellectuelle,* ils devraient *légitimement* ne plus obéir; comment veut-on que ceux qui osent emettre de tels principes ne soient pas les ennemis des lumières et du progrès...... l'avenir me épouvante.

mme ami des hommes et qu
ue c'est que s'imposer une gran
uloir, à travers mille périls, la cou
ı terme, m'en excusera sans peine.
que des rapprochements avaient lieu
s membres des Sociétés opposées, et
r prouver que le progrès marche : il
en effet.

guignon La Fidélité [1] et Nantais Prêt à
faire, Compagnons menuisiers, m'ont
é, à propos de mon livre, des lettres où
s mes doctrines fortement appuyées, Ven-
La Clef des Cœurs, Compagnon blanché-
noiseur, La Vertu de Bordeaux, Compagnon
leur de pierre, et des membres de plusieurs
tres Sociétés de Devoirs divers m'ont écrit
ssi, et quoique leurs opinions diffèrent quel-
ues fois des miennes, je vois avec plaisir que
raison est en eux, et qu'ils désirent des ré
des améliorations dans le Comp

réchis m'ont adr
ans plusi

t sous les yeux du lecteur, avec les
que je leur fis : on verra jaillir la lu-
choc de la discussion.
illerai toujours avec reconnaissance
vations que l'on pourra m'adresser;
eulement les Compagnons à lire mes
ns préventions, à considérer combien
ifficile de venir le premier, au milieu
le prétentions diverses, porter la pa-
aix et de régénération.
nière édition de ce livre a été adressée
ciété seulement, et il était impossible
quelque résultat en s'y prenant d'une
te.
u quel fut d'abord l'arrangement de
Cet arrangement était, pour l'homme
comprendre, l'indication claire de la
de la marche progressive, qu'après
aucoup réfléchi j'avais dû adopter et
nais le premier effet, l'effet le plus dé-
nt produit, je crois pouvoir classer,
te nouvelle édition, les matières dans
qui paraîtra plus méthodique à la ma-
mes lecteurs. Ainsi, après cette in-
on, viendra la notice sur le Compa-
, que j'augmente passablement, —
rencontre de deux frères, — les chan-
Compagnons feront suite, et les choses
au dessin termineront ce premier vo-
ii sera suivi d'un second, dans lequel
'era : la correspondance des Compa-
— des chansons progressives, — un

rs des notes qui s'intercalaient aux chansons seront
, la rencontre de deux frères et la notice sur le
age les ayant rendues inutiles.

dialogue sur la versification, — un dialog sur le système métrique, et un article intitulé Ce que le Compagnonage a été et ce qu'il do être. J'espère que ceux pour qui je fais cet ou vrage comprendront que j'agis dans leurs vér tables intérêts.

Non, je ne crains plus, Compagnons me frères, quel que soit votre état et votre Devoi de m'adresser à vous tous. Comprenez qu'il e de notre intérêt de ne plus nous battre, et d'é tablir entre nous des rapports larges et frate nels; pensez qu'on nous accuse d'être des ba bares, des brigands, des assassins, et d'entrave la civilisation dans sa marche et dans ses pro grès. Les riches et les puissants augurent ma de notre discernement, de notre capacité, e nous contestent, non sans quelque raison peut être, l'exercice des droits civils et politique La masse du peuple, elle-même, se ressent d jugement rigoureux que l'on porte sur nous Si nous voulons calmer le juste mécontente ment de nos frères en travail, si nous voulon mériter le respect et l'estime de ceux qui pos sèdent la fortune publique et tous les droits le plus puissants, si nous voulons approcher d'eu et être vraiment considérés comme leurs égaux ne nous repoussons plus les uns les autres; ca si nous nous repoussons, on est en droit de nou repousser de même.

Croyons à la raison, soumettons-nous à s puissance, et n'allons plus, Don Quichottes nou veaux, chercher des aventures et frapper le passants sur la route; ne nous faisons plus peu les uns les autres; que tous les Compagnon puissent voyager avec sécurité, assurés de n

…trer partout que des amis avec lesquels …mpathise, avec lesquels on échange des …s d'amitié et de mutuels secours.

…e vous recommande aussi de ne pas être …op vains de notre titre de Compagnon; celui qui vient de recevoir les galons de laine du caporal ne regarde quelquefois plus le simple soldat, son camarade, et alors nous trouvons le nouveau caporal sot et ridicule; j'ai vu de nouveaux Compagnons être très-fiers, très-haut envers les Affiliés et les Aspirants; ils sont, en ce cas, sots et ridicules au même degré que le caporal dont je vous ai parlé.

A quelque ordre que nous appartenions, point de vanité fade, point d'orgueil aristocratique; quelle que soit la place que nous occupons dans la Société, remplissons-la avec exactitude et sans ostentation. Soyons justes, et traitons nos subordonnés en amis et en frères; que les exemples que nous donnons puissent être suivis dans tous les temps et dans tous les lieux.

Je ne terminerai pas cette introduction sans remercier la *Revue du progrès*, le *Corsaire*, le *Capitole*, le *National*, la *Quotidienne*, le *Censeur de Lyon*, le *National de l'Ouest*, l'*Ere Nouvelle d'Aix*, la *Démocratie Lyonnaise*, l'*Atelier*, la *Ruche Populaire*, le *Journal des Débats*, de l'appui tout fraternel qu'ils m'ont prêté; je compte encore sur eux et sur d'autres journaux, qui, je l'espère, finiront par comprendre l'importance de ma mission, et voudront bien donner un peu la main pour l'accélérer vers son terme et ses résultats.

Je remercie aussi George Sand de m'avoir appelé auprès d'elle, et de m'avoir fourni, avec le

concours de deux personnes généreuses, les moyens de faire, selon mon désir, un second et rapide tour de France.

Je remercie également MM. Chateaubriand, Lamennais, Béranger, Lamartine, des lettres obligeantes qu'ils ont eu la bonté de m'adresser. Il ne s'agit pas ici d'une œuvre littéraire, mais d'une action toute sociale; les lettres de ces hommes, quelquefois opposés de doctrines, mais toujours nobles et grands par le cœur, par l'âme et le sentiment, ne sont point des banalités destinées à flatter un amour-propre sans but; elles sont un encouragement raisonné, une adhésion, un appui réel à ma tentative de rapprochement et de paix. Je sens que les Compagnons liront avec plaisir des lettres émanées des sommités de la société française, sommités qui ne croient pas se déshonorer en abaissant leurs regards sur nous pauvres travailleurs. C'est avec cette certitude que je les place à la suite de cette introduction, qu'elles semblent compléter.

Puisse cette édition revue avec soin et considérablement augmentée, être accueillie avec sympathie, et produire une partie du bien que je souhaite.

AGRICOL PERDIGUIER.

Paris, 25 juin 1841.

A l'Auteur

DU

LIVRE DU COMPAGNONAGE.

Je ne puis que vons féliciter, Monsieur, des bons sentiments qui vous animent et du courage que vous mettez à remplir une tâche pénible. Ramener les ouvriers au devoir de la religion et de la paix, sans rien prendre sur leur liberté et leur indépendance, serait certainement l'œuvre d'un bon citoyen. Votre petit livre est utile et bon, les chansons sont à la portée du peuple : il me semble pourtant que, dans quelques couplets, on pourrait retrancher quelque chose.

Recevez, Monsieur, je vous prie, mes remercîments sincères et l'assurance de ma considération.

CHATEAUBRIAND.

27 novembre 1840.

Au Même.

Monsieur, c'est bien loin de Tours que votre lettre m'est envoyée, sans le petit volume que vous avez bien voulu y joindre. Pour vous remercier de cet envoi, je n'ai pas, au reste, besoin de votre ouvrage ; car, dès qu'il a paru, je me le suis procuré et l'ai lu avec beaucoup de plaisir. Je porte un trop vif intérêt aux classes laborieuses pour ne pas suivre leurs progrès avec attention ; votre livre, par ce qu'il renferme de prose et de vers, est un témoignage de ces progrès, qui, j'espère, iront toujours

2

croissants. Je ne vous dissimule pas que, dans l
compagnonage, je vois encore bien des lacune
et bien des inconvénients ; mais il offre la garanti
d'associations plus régulières, plus morales, et d'o
pourront disparaître un jour les germes de discord
qui fomentent encore trop souvent les association
actuelles. Que les cœurs généreux, que les homme
éclairés et de bon sens, comme vous, Monsieur, s
chargent d'instruire comme vous le faites les com
pagnons des différents ordres, et le mieux naîtr
bien vite de tout le bien que vous aurez fait.

Recevez mes remercîments, Monsieur, et l'assu-
rance de ma considération distinguée.

BÉRANGER.

5 août 1840.

Au Même.

Je viens de lire, Monsieur, le *Livre du Comp
gnonage* que vous avez bien voulu m'envoyer, et
m'empresse de vous en adresser mes sincères féli
tations. Cet ouvrage, plein d'intérêt et d'une util
réelle, ne peut manquer d'atteindre le but vers
quel vous marchez : l'extinction des haines qui
visent les différents corps d'états. C'est là une n
tâche ! Honneur à celui qui emploie ainsi ses he
de repos et son intelligence !

Veuillez agréer, Monsieur, avec mes rem
ments, l'assurance de ma considération distin

LAMARTINE

Paris, 28 novembre 1840.

Au Même.

En travaillant, Monsieur, avec une persév
si louable, à réformer les abus du compagn
vous accomplissez certainement une des œu
plus utiles qu'on pût aujourd'hui se propo

les aveugles, les sauvages babitudes conser-qu'ici parmi les compagnons, comme un ancienne barbarie, sont trop pposées à la aux idées et aux mœurs de la société pré-pour que votre zèle n'ait pas plus ou moins nement le succès souhaité de tous les gens Il s'agit en ceci, pour les ouvriers, de leur Le sentiment de leurs devoirs, comme hom-comme citoyens, les portera d'eux-mêmes à e dignes de la place qui leur est due dans de famille, en substituant à l'antagonisme ui les a divisés trop long-temps un véri-n fraternel. L'union, qui fait la force, est l'amour, de la douce charité d'où émanent biens. Lorsqu'on ma che en un chemin dif-rude, si l'on veut arriver au gîte, il ne faut eurter, mais se donner la main.

ez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite t de mon affectueux dévoûment.

F. LAMENNAIS.

2 décembre 1840.

NOTICE

SUR

LE COMPAGNONAGE.

ORIGINE DES PREMIÈRES SOCIÉTÉS.

Le Compagnonage reconnaît trois fondateurs principaux; il forme plusieurs *Devoirs* et se divise en un grand nombre de Sociétés.

Les tailleurs de pierre, *Compagnons étrangers*, dits *les Loups*, les menuisiers et les se ruriers du *Devoirs de Liberté*, dits *les Gavot* reconnaissent Salomon : ils disent que ce r pour les récompenser de leurs travaux, l donna un Devoir, et les unit fraternellem dans l'enceinte du Temple, œuvre de le mains.

Les tailleurs de pierre, *Compagnons* *sants*, dits les *Loups-Garoux*, les menuisie serruriers du Devoir, dits *les Dévorants*, tendent aussi être sortis du Temple : *m* *Jacques*, fameux conducteur de travaux cet édifice, les aurait fondés.

Les charpentiers, Compagnons passa *Drilles*, se donnent la même origine précédents; ils seraient donc sortis du T

Père Soubise, savant dans la charpenterie, leur fondateur.

Sociétés que je viens de nommer ont fait ou ont servi de prétexte à la naissance infinité d'autres Sociétés. Le Compagno- s'est accru.

enfants de Salomon, divisés d'abord en corps, en forment quatre aujourd'hui. Des entiers, s'étant dits dans le principe *Re- de Liberté*, puis *Compagnons de Li-*, ont voulu se mettre à côté d'eux.

Enfants de maître Jacques, qui ne ient aussi que trois corps, se sont donnés tairement des auxiliaires. Les menuisiers çu les tourneurs, et les serruriers ont reçu triers. D'autres adjonctions ont été faites. illandiers, les forgerons, les maréchaux, arrons, les tanneurs, les corroyeurs, les hers, les chaudronniers, les teinturiers, ıdeurs, les ferblantiers, les couteliers, les eliers, les selliers, les cloutiers, les ton-, les vanniers, les doleurs, les chapeliers, botiers, les cordiers, les tisserands, les ngers et les cordonniers, les uns loyale-, les autres par fraude, sont tous devenus ıts de maître Jacques.

serait se tromper étrangement que de croire aie voulu faire une satire contre les anciens ts de ce fondateur, en mentionnant tant ps d'état qui se sont introduits parmi eux. ıe franchement que j'estime autant un ête boulanger et un honnête cordonnier ı menuisier et qu'un tailleur de pierre, l ils sont honnêtes aussi.

Enfants du Père Soubise se composaient

d'un seul corps d'état; ils en embrassen
à présent : l s charpentiers ont reçu le
vreurs et les plâtriers.

De nos jours donc, comme on peut le v
Compagnonage se compose de presque t
corps d'état. Je ne prétends pas ici tra
histoire, mais je donnerai quelques déta
le feront suffisamment connaître. Détails
ront toutefois précédés de quelques pag
les trois fondateurs : Salomon, Jacques
bise. Qu'on ne perde pas de vue que je p
au public et surtout aux Compagnons, qu
la plupart, possèdent peu de livres.

Salomon [1].

Salomon, troisième roi des Juifs, fils de
et de Bethsabée, naquit l'an 1033 avant
Christ. Le nom de Salomon ou *Pacifiq*
fut donné par son père, et celui de Jé
qui signifie *aimable au Seigneur*, par
phète Natham. Il fut sacré du vivant de
et lorsque la mort de ce prince lui eut l
pouvoir souverain, il débuta par se déba
d'Adonias, son propre frère, dont un
nombreux avait soutenu les prétenti
trône; il se débarrassa aussi, et cela d'a
dernières recommandations de son pè
Joab, assassin d'Abner et d'Hamasa. Ap
exécutions, très-ordinaires dans les p
despotisme, le règne de ce prince s'affer
épousa alors la fille de Vaphrès, roi d'l

1 J'emprunte ce que je dis sur Salomon à la Bibl

Très peu de temps après son mariage, Salomon, qui avait alors vingt ans, alla sacrifier à Gabaon, et la nuit suivante le Seigneur lui apparut en songe, et lui promit de lui accorder tout ce qu'il demanderait; il demanda la sagesse, et Dieu, satisfait de tant de modération, voulut lui accorder en outre les richesses, la puissance et la gloire. Le jeune prince ne tarda pas à fournir des preuves d'une sagesse qui parut merveilleuse; on sait avec quelle habileté il parvint à reconnaître la véritable mère d'un enfant que deux femmes se disputaient, en ordonnant que cet enfant fût coupé en deux et partagé entre elles : l'une exigeait sa part, l'autre l'abandonnait, ce qui la fit reconnaître pour la véritable mère. Au milieu de la paix profonde dont jouissaient ses Etats, il bâtit un temple au Seigneur sur le modèle du tabernacle ou temple portatif de Moïse. Il consacra à cette construction des sommes énormes, qui en firent l'édifice le plus magnifique qu'on eût vu jusqu'alors. Il fallut pour l'achever sept ans et demi, et des ouvriers innombrables.

Salomon, dit la Bible, envoya vers Hiram, roi de Tyr, pour lui dire : « Comme tu as fait avec David, mon père, à qui tu as envoyé des cèdres pour lui bâtir une maison, fais de même avec moi. Je m'en vais bâtir une maison au nom de l'Eternel, mon Dieu. Or, la maison que je m'en vais bâtir sera grande; car notre Dieu est grand au-dessus de tous les dieux. C'est pourquoi envoie-moi maintenant quelque homme qui s'entende à travailler en or, en argent, en airain, en fer, en écarlate, en pourpre, en cramoisi, et qui sache graver, afin qu'il soit avec les hom-

ts que j'ai avec moi en Judée et à
, lesquels David, mon père, a prépa-
oie-moi aussi du Liban des bois de
e sapin et d'algumin; car je sais que
iteurs s'entendent bien à couper les bois
ın; et voilà que mes serviteurs seront
s tiens. Et qu'on m'apprête des bois en
quantité, car la maison que je m'en
bâtir sera grande et merveilleuse. » Et
n, roi de Tyr, répondit par écrit et dit :
ıi soit l'Eternel, le Dieu d'Israël, qui a fait
ieux et la terre, de ce qu'il a donné au roi
id un fils sage, prudent et intelligent, qui
t bâtir une maison à l'Eternel. Je t'envoie
nc maintenant un homme expert et habile [1],
chant travailler en or, en argent, en airain,
ı fer, en pierre, en bois, en écarlate, en pour-
re, en fin lin et en cramoisi, et sachant faire
outes sortes de gravures et de dcssins, de toutes
choscs qu'on lui proposera, avec les hommes
experts que tu as. Nous couperons du bois du
Liban autant qu'il t'en faudra, et nous les met-
trons par radeaux sur la mer de Japho, et tu
les feras monter à Jérusalem. » — Le roi Salo-
mon fit une levée de gens sur tout Israël; elle
fut de trente mille hommes; il en envoya dix
mille au Liban chaque mois. Tour à tour ils
étaient un mois au Liban et deux mois en leur
maison, et Adoniram était commis sur cette
levée. Salomon fit aussi une levée de cent cin-
quante-trois mille ouvriers étrangers, soixante-
dix mille qui portaient les faix, quatre-ving

1 Cet homme expert et habile est sans doute cet autre Hir
que l'on considère comme l'un des architectes du temple.

... sur la montagne

... six cents commis qui avaie
...ge de l'ouvrage, lesquels commandaie
x peuples employés à ce travail. Par le com
andement du roi, on amena de grandes pier
s de prix et toutes taillées pour faire les fon-
ements du temple, de sorte que les ouvriers
illeurs de pierre et autres de Salomon et
'Hiram taillèrent et préparèrent les pierres et
s bois; puis ils bâtirent, ils élevèrent et ils
corèrent de toutes manières le temple le plus
and, le plus riche de l'univers.

Salomon ayant ainsi prouvé sa reconnaissance
ı Dieu dont il tenait la sagesse, songea à se
tir plusieurs palais d'une étonnante richesse;
it élever des murailles autour de Jérusalem,
da, embellit ou fortifia plusieurs villes. Il
mit à un tribut les misérables restes des na-
s qui avaient jadis possédé la Judée; il éten-
es relations commerciales de ses sujets, et
it son royaume florissant au-dedans et re-
able au-dehors. Parmi les monarques qu'at-
uprès de lui sa haute réputation, l'Ecri-
sainte distingue la reine de Saba ou du
qui vint le visiter vraisemblablement
ıe où le temple fut ache...

quelles la loi défendait aux Juifs de s'allier, il s'abandonna, pour leur plaire, au culte (idoles. La volupté, en dégradant son cœu obscurcit sa raison, et son règne ne fut pl qu'une longue suite de turpitudes. Il put pı voir, dans ses derniers jours, que son royauı après lui serait divisé, et ce fut au milieu ces craintes qu'il expira, âgé de 58 ans; il avait régné quarante.

Salomon a composé le *Cantique des Can ques*, *l'Ecclésiaste*, et d'autres ouvrages trè poétiques et philosophiques. Il fut regar comme le type de la sagesse orientale; il (encore de nos jours vénéré de toute l'Asie, q le nomme *le glorieux Soliman*. On peut croire, Salomon eut des vertus et de granc qualités qui lui appartenaient en propre : c'(ce qui lui valut l'amour des peuples. Ses défaı et ses vices, dans le pays où il régnait, étaie attachés à sa condition de roi. Son royauı a été partagé après lui; mais c'est le destin (plus puissants monarques de n'avoir point postérité légitime, et de laisser leurs vastes É morcelés ou asservis : ainsi César, Alexan(Charles XII et Napoléon.

Maître Jacques.

Maître Jacques est un personnage peu nu; chaque Société a fait sur son compt histoire plus ou moins invraisemblable; est une pourtant qui jouit d'un assez crédit auprès de beaucoup de Compagn(Devoir. C'est de celle-là que j'extrais, changer un mot, les détails qu'on va li

ıître Jacques, un des premiers maître de mon et collègue d'Hiram, naquit dans petite ville des Gaules nommée Carte, au- d'hui Saint-Romili, située dans le midi; tait fils de Jacquin, célèbre architecte) il ivra à tailler la pierre; dès l'âge de ıze ans il quitta sa famille; il voyagea s la Grèce, alors le centre des beaux-arts, l se lia étroitement au philosophe.... d'un e distingué, lequel lui apprit la sculpture 'architecture; il devint bientôt célèbre s ces deux parties.

yant appris que Salomon avait fait un :l à tous les hommes célèbres, il passa en pte, et de là à Jérusalem; il ne fut pas ›ord distingué parmi les ouvriers; mais nt reçu du premier maître l'ordre de faire x colonnes, il les sculpta avec tant d'art e goût qu'il fût reçu *maître.* » On place e très-longue énumération de tous les tra- qu'il fit dans le temple, puis on ajoute : tre Jacques arriva à Jérusalem à l'âge vingt-six ans; il y demeura très-peu de ps après la construction du temple; plu- ırs maîtres désirant retourner dans leurs ries, quittèrent Salomon comblés de bien- s.

laître Jacques et maître Soubise revinrent s les Gaules; ils avaient juré de ne jamais éparer; mais bientôt, maître Soubise, dont :aractère était violent, devint jaloux de cendant que maître Jacques avait acquis leurs disciples, et de l'amour qu'ils lui taient, se sépara de lui et choisit d'autres :iples. Maître Jacques débarqua à Mar-

1 et maître Soubise à Bordeaux. Avant
mmencer ses voyages, maître Jacques
oisit treize Compagnons et quarante dis-
s; un d'eux le quitta, il en choisit un
re; il voyagea pendant trois ans, laissant
tout le souvenir de ses talents et de ses
rtus.

Un jour s'étant éloigné de ses disciples il
t assailli par dix disciples de maître Sou-
ise, qui voulaient l'assassiner, et, voulant
se sauver, il tomba dans un marais, dont les
joncs l'ayant soutenu le mirent à l'abri de
leurs coups; pendant que ces lâches cher-
« chaient le moyen de parvenir à lui, ses dis-
« ciples arrivèrent et le délivrèrent.

« Il se retira à Sainte-Beaume. Un de ses dis-
« ciples, nommé par plusieurs Jéron, par d'au
« tres Jamais, le trahit et le livra aux discipl
« de maître Soubise. Un matin, avant le le
« du soleil, maître Jacques était seul, en priè
« dans un endroit accoutumé; le traître y v
« avec ses bourreaux, lui donna, comme
« coutume, le baisé de paix, qui fut le si
« de la mort, alors cinq scélérats tombèren
« lui et l'assassinèrent de cinq coups de
« gnards.

« Ses disciples arrivèrent trop tard
« assez tôt pour recevoir ses derniers a
« Je meurs, dit-il, Dieu l'a voulu a
« pardonne à mes assassins, je vous dé
« les poursuivre : ils sont assez malh

1 Plusieurs parties de la légende que je transc
raient supporter un examen sérieux; il suffit de ra
ville de Marseille n'a été fondée que 600 ans
celle de Bordeaux environ 300.

« jour ils en auront le repentir. Je donne « mon âme à Dieu, mon créateur, et vous, mes « amis, recevez le baisé de paix. Lorsque j'aurai rejoint l'Etre suprême, je veillerai encore « sur vous; je veux que le dernier baisé que je « vous donne vous le donniez toujours aux « Compagnons que vous ferez, comme venant « de leur père; ils le transmettront de même à « ceux qu'ils feront; je veillerai sur eux comme « sur vous; dites-leur que je les suivrai partout « tant qu'ils seront fidèles à Dieu et à leur Devoir, et qu'ils n'oublieront jamais..... il prononça encore quelques paroles qu'on ne pût « comprendre, et, croisant ses bras sur sa poitrine, il expira, dans sa quarante-septième « année, quatre ans et neuf jours après être « sorti de Jérusalem, 989 ans avant Jésus-Christ.

« Les Compagnons lui ayant ôté sa robe, lui « trouvèrent un petit jonc qu'il portait en mémoire de ceux qui l'avaient sauvé lorsqu'il « tomba dans le marais.

« Depuis lors les Compagnons ont adopté le « jonc; on ne sait pas si maître Soubise fut « l'auteur de sa mort; les larmes qu'il versa « sur son tombeau et les poursuites qu'il fit à « ses assassins, levèrent une partie des soupçons « qui pesaient sur lui. Quant au traître, il ne « tarda pas à se repentir de son crime, et dans « le désespoir que lui occasionnèrent ses remords, il se jeta dans un puits que les Compagnons remplirent de pierres.

« Maître Jacques ayant fini sa carrière, les « Compagnons formèrent un brancard et le portèrent dans le désert de Cabra, aujourd'hui « Sainte-Magdelaine. » Il est ici question de

l'embaumement de maître Jacques et des c
monies funèbres qui durèrent trois jours
cortège éprouva un violent orage, traversa
bois, des montagnes, fit des stations dan
lieu appelé aujourd'hui Caverne-Saint-Evr
dans d'autres qu'on appela plus tard S.
Maximin, Cabane-Saint-Zozime, etc.; le
tège arriva enfin au lieu du repos.

« Avant de descendre le corps dans le
« beau, dit la légende, le premier lui don
« baisé de paix, chacun suivit son exem
« après quoi, lui ayant ôté son bourdon, l
« mirent dans la bière et le descendirent
« la tombe; le premier descendit auprès de
« les C..... le couvrirent du drap mortu
« puis, ayant fait la *guilbrette*, il se fit do
« du pain et du vin et de la chair, les déposa
« la tombe et sortit. Les C..... couvrirent
« tombe de grosses pierres et les scellèren
« fortes barres de fer; puis, ayant fait un g
« feu, ils y jetèrent leurs torches et tout c
« avait servi aux funérailles de leur maître

« Les habillements furent mis dans
« caisse. A la destruction des temples, les
« fants de maître Jacques s'étant séparés, i
« partagèrent ses habillements, et ils fu
« ainsi donnés :

« Son chapeau, aux chapeliers;
« Sa tunique, aux tailleurs de pierre;
« Ses sandalles, aux serruriers;
« Son manteau, aux menuisiers;
« Sa ceinture, aux charpentiers [1];
« Et son bourdon, aux charrons. »

[1] On ne verra pas sans étonnement la ceinture de m
Jacques échoir aux charpentiers, enfants de Soubise.

Après la répartition des objets ayant appartenu à maître Jacques, on trouve l'acte de foi prononcé par maître Jacques, le jour de sa réception, devant Salomon, Hiram, le grand sacrificateur, et tous les maîtres. Cet acte de foi, ou plutôt cette prière à Dieu, est fort belle. Il me resterait maintenant à consacrer un article au père Soubise; mais n'ayant aucun document curieux sur ce fondateur, on sera forcé de s'en tenir à ce que l'on vient de voir.

Enfants de Salomon.

TAILLEURS DE PIERRE.

Les tailleurs de pierre, *Compagnons étrangers*, dit *les Loups*, passent pour être ce qu'il y a de plus ancien dans le Compagnonage. On fait courir sur eux une vieille fable où il est question d'Hiram, selon les uns, d'Adoniram, selon les autres; on y voit des crimes et des châtiments : mais je laisse cette fable pour ce qu'elle vaut.

Les tailleurs de pierre se divisent en deux classes : les *Compagnons* et les *Jeunes-Hommes ;* il y a un premier Compagnon qui préside l'assemblée des Compagnons, un premier Jeune-Homme qui préside l'assemblée des Jeunes-Hommes; les Compagnons se parent de la canne et de rubans fleuris d'une infinité de couleurs, qu'ils portent passés derrière le cou et flottants sur la poitrine. Celui qui se présente pour faire partie de la Société fait un temps de noviciat; il mange, il couche chez la

Mère, et ne participe pas aux frais du (
Quand il est suffisamment connu, on le
Jeune-Homme, et il porte, comme tous ce
sa classe, des rubans verts et blancs att
à la boutonnière de l'habit et flottant a
droit. Les Compagnons et les Jeunes-Ho
ont des surnoms tels que ceux-ci : *La*
dence de Draguignan, *La Fleur de B*
let, *La Liberté de Châteauneuf*, et
prennent le nom de leur pays, quelque
ou petit qu'il soit, et le surnom qu'ils on
de la Société passe toujours devant; c'es
verse de presque toutes les autres Sociét
n'est encore que chez eux que les non-C
gnons portent des surnoms et des couleu
remplacent le mot *Monsieur* par le mot
rie. Ils ne *hurlent* pas, ils exercent quelq
le *topage*. Quoiqu'il y ait dans cette S
un premier Compagnon et un premier J
Homme, et par conséquent des assemb
part, l'accord le plus parfait n'a jamai
de régner entre eux.

Ainsi se trouvait terminé cet article d
première édition de ce livre. J'ajouterai q
rupture a éclaté depuis peu chez les Comp
étrangers, que des Jeunes-Hommes s'e
retirés, et ont formé une association no
dite des *Compagnons de l'Union*. Cette
ciation reste sous la bannière de Salomo

MENUISIERS.

Dans la Société des menuisiers du Dev
Liberté, dit *les Gavots*, il y a trois ord
Compagnons, savoir : premier ordre ou

reçus; deuxième ordre ou *Compa-*
ls; troisième ordre ou *Compagnons*
y a en outre la classe de ceux qui
pas encore reçus et que l'on nomme
Quand un jeune homme se présente
le à être membre de la Société, on
ses sentiments; s'il fait des réponses
ntes, on l'embauche. A la première
générale, on le fait monter en cham-
n présence de tous les Compagnons et
es Affiliés, on lui fait quelques ques-
r savoir s'il ne s'est pas trompé, si
dans cette Société et non dans une
il a voulu entrer; car, comme on le
oserver, il y en a plusieurs, et chacun est
s son choix. Enfin, on lui fait lecture
ment auquel tout Compagnon, tout
ivent se soumettre; on lui demande
s'y conformer : s'il répondait non, il
se retirer; s'il répond oui, il est *Affilié*
son rang de salle. S'il est honnête et
t, il arrivera successivement à tous
es du Compagnonage et à tous les
le la Société. Les Compagnons se pa-
petites cannes et de rubans bleus et
u'ils attachent à la boutonnière de
t qu'ils font flotter au côté gauche. Le
a Société est nommé *premier Compa-*
l est du second ordre, et *Dignitaire,*
u troisième. Dans le premier cas, ses
qu'il porte comme les autres Compa-
ont embellis de franges en or; il est
jours de fête et de cérémonie, d'un
à deux épis dorés : dans le second, il
é d'une écharpe bleue, passant sur l'é-

paule droite et pendant au côté gauche, orn
sur la poitrine d'une équerre et d'un comp
entrelacés, et à ses extrémités inférieures, d
franges en or. La Société change de chef deu
fois par an; tous les Compagnons, tous les A
filiés concourent à l'élection; le vote est pa
bulletin. Le candidat qui obtient la majori
des suffrages est proclamé Premier Compagn
ou Dignitaire, selon l'ordre auquel il appartien
on le pare des insignes de sa nouvelle dignit
et il est pendant six mois à la tête de la So
ciété. Il accueille les arrivants, dispose du *Rôl*
leur à son gré; il fait *embaucher*, lever l
acquits; il convoque les assemblées. Mais il
des devoirs à remplir et a besoin de march
droit pour n'être pas révoqué. Il y a un Secr
taire et des Anciens chargés de surveiller jou
nellement la direction des affaires. A la Socié
appartient le contrôle de toute chose. On vo
qu'une hiérarchie est établie dans cette Sociét
ce qui néanmoins n'en exclut pas l'égalité ent
tous ses membres. Les Compagnons et les Af
liés sont mêlés dans les ateliers, dans les cha
brées et aux mêmes tables; ils se reunissent au
mêmes assemblées. Un Compagnon n'a pas pl
de pouvoir sur un Affilié que celui-ci n'en
sur un Compagnon. Le règlement étant posi
et les droits étant communs, on peut se pre
dre réciproquement en défaut. Un chef de
Société pris en défaut subit double peine,
cela pour lui rappeler qu'il doit servir d'exem
ple à tous. Les lois de la Société défendent
topage. Ces deux mots *vous* et *toi,* ont paru
faire la grimace; il en fallait proscrire un,
a proscrit le *toi*. Tous les membres de la S

té, jeunes et vieux, doivent se dire
ment *vous*. La propreté et le respect
ueur. Les Compagnons portent des su
s que ceux-ci : *Languedoc La Prud*
rdelais La Rose, etc.; le mot *Pays* es
ce du mot *Monsieur;* on ne connaît p
rlements.

On trouve vraiment de très-bonnes cl
as cette Société; il y a cependant un p
i excite quelquefois des réclamations. Si
iliés venaient s'en plaindre à moi, je l
ondrais : « Cela vous paraît mauvais
se votre mécontentement; examinez-le av
ention, pensez-y, méditez-le sans cesse, ma
soyez point poussés par des sentiment
istes; soyez laborieux, soyez sages et pru
its, bientôt vous serez Compagnons; alors,
e qui vous parut mauvais vous le paraît en-
e, tentez de le réformer. Pour être justes et
éreux, il faut faire pour les autres ce que
s auriez voulu que l'on fît pour vous.

Si vous proposez un jour une réforme qu'on
oudra pas accueillir, gardez-vous bien de
retirer pour cela de la Société : vous feriez
ner par là que vos intentions n'étaient
ires.

plus, si ayant tenté plusieurs fois d'in-
e une réforme, vous n'avez pu y réus-
soyez point blessés, mais soyez jusqu'au
s hommes de la Société. Après vous,
convaincus, d'autres Compagnons s'em-
de vos idées, ils les pousseront plus
finiront enfin par les faire triompher
absence même!

t agir avec sagesse, avec prudence

pour faire le bien. Ceux qui agissent autrement n'engendrent que désordre et bouleversement. Les sociétés ont deux genres d'ennemis : ce sont ceux qui, attachés aux vieilles formes, ne tiennent aucun compte de la marche des temps, et ceux qui, avec des idées opposées, les devancent et veulent faire impérieusement, brutalement, ce qu'ils appellent la volonté de tous. Je ne veux rien dire sur les intentions, mais j'avouerai que les rétrogrades et les trop violents sont également dangereux.

« Voulez-vous servir une bonne cause, procédez avec douceur, avec persévérance, et que jamais rien ne vous rebute. »

SERRURIERS.

J'ai peu de choses à dire des Compagnons serruriers; ce que j'ai dit des menuisiers s'applique parfaitement à eux; ils ont même organisation, mêmes lois, même règlement.

Ils sont peu nombreux sur le tour de France. Quand ils sont trop peu dans une ville, ils font *mère* commune avec les menuisiers, parmi lesquels ils se confondent comme s'ils étaient du même état. Dans cette circonstance, un serrurier peut devenir chef d'une Société où il n'y aurait presque que des menuisiers.

Les enfants de Salomon reçoivent parmi eux des hommes de toutes religions.

Pour ne pas interompre ce que j'ai à dire sur les Sociétés primitives, je renvoie un peu plus loin à parler des Charpentiers de Liberté

Enfants de maître Jacques.

TAILLEURS DE PIERRE.

Les tailleurs de pierre, *Compagnons du Devoir* ou *Compagnons passants*, dits les *Loups-Garoux* sont, dit-on, moins anciens que les Compagnons étrangers, dont la Société existait seule dans le vieux temps.

La division se mit au sein de cette Société. Il y eut scission. Ceux qui se retirèrent formèrent une association particulière, et se dirent *Compagnons passants*. Ces deux noms, *étrangers* et *passants*, viennent de ce que presque tous les tailleurs de pierre qui travaillèrent au temple de Salomon n'étaient pas de la Judée, mais de Tyr et des pays environnants; ils étaient donc *étrangers* dans Jérusalem. Ils étaient *passants* aussi, car ils ne prétendaient pas y demeurer toujours.

Cette Société de tailleurs de pierre se divise en deux classes, les Compagnons, et ceux qui aspirent à l'être, et que l'on appelle *Aspirants*. Les Compagnons portent de longues cannes et des rubans fleuris de couleurs variées, attachés autour du chapeau, et tombant jusqu'au bas de l'oreille. Ils s'appellent *Coterie*, et portent des surnoms comme les autres tailleurs de pierre; ils *topent*, ils ne hurlent pas. Leur rigueur envers les Aspirants est excessive.

Les *Loups* et les *Loups-Garoux* sont à peu près égaux en nombre; ils sont ennemis jurés, et se livrent souvent des combats sanglants. Quand ils travaillent à un même pont, il est

dangereux de les placer sur la même rive; l rivière est quelquefois trop étroite pour les sé parer. Dans Paris cependant ils travaillent fré quemment ensemble, et il n'en résulte rien d mauvais.

MENUISIERS.

Dans la Société des Compagnons menuisier du *Devoir* dits les *Dévorants* ou *Devoirant* (on leur donne aussi le nom de *Chiens*, com mun à tous les Devoirants), il y a deux classe bien tranchées; ce sont, comme dans toutes le Sociétés se disant de maître Jacques, les Com pagnons et les Aspirants. Les Compagnons tien nent assemblée à part, les Aspirants de même un Compagnon commande l'assemblée des Com pagnons, le premier Aspirant commande cel des Aspirants. Les Compagnons pénètrent dan l'assemblée des Aspirants qu'un des leurs pré side, et les Aspirants ne peuvent entrer dan l'assemblée des Compagnons. Les Compagnon couchent en chambre particulière, mangent des tables où les Aspirants ne peuvent prendr place. Les jours des grandes fêtes, ils font fes tin à part et dansent à part; enfin il y a peu d liaison, peu de sympathie entre ces deux classes les uns affectent des airs que les autres n'ad mirent plus. Ce qui le prouve, ce sont les dis cordes qui ont éclaté entre eux dans plusieur grandes villes, et qui ont fait naître la Sociét des *Révoltés*, société très-nombreuse.

Les Compagnons menuisiers ne se donnen point de surnoms; ils s'appellent par leurs nom de baptême et de pays, comme, par exempl

Pierre *le Gatinais*, *Hippolyte le Nantais*, etc., etc. Ils portent des petites cannes et des rubans verts, rouges, blancs, attachés à la boutonnière, comme les Gavots. Ils portent aussi des gants blancs parce qu'ils n'ont pas, disent-ils, trempé leurs mains dans le sang d'Hiram. Ils n'ont qu'un ordre de Compagnons. Cependant le nouveau reçu, dit *Pigeonneau*, fait un temps de noviciat. Chaque Compagnon fait tour à tour une semaine de rôle, comme dans toutes les autres Sociétés.

Le Compagnon le plus ancien dans une ville est nommé le *premier en ville*, et les Aspirants le regardent comme un premier Compagnon. S'il y a parmi les Compagnons un chef élu, ce chef est peu connu des Aspirants.

Ils font usage du mot *pays;* ils se prêtent, entre Compagnons, un appui mutuel. Ils sont propres et passent pour être fiers, ils ne voudraient pas que les menuisiers et serruriers de Salomon pussent se dire Compagnons du Devoir de Liberté, mais Compagnons de la Liberté seulement; il faudrait pour les contenter rayer le mot *devoir*.

Les menuisiers des deux Sociétés sont rivaux certainement; mais ils en viennent rarement aux mains.

Les menuisiers enfants de maître Jacques, et quelques autres corps d'état soumis aux règles du même fondateur, ne doivent recevoir Compagnon, d'après leur Code, que des catholiques.

J'ai adressé, un peu plus haut, quelques paroles amies aux Affiliés; j'oserai, si des Aspirants voulaient bien m'entendre, leur donner ce conseil : « Vos Compagnons manquent-ils de quel-

dangereux de les placer sur la même rive; rivière est quelquefois trop étroite pour les s parer. Dans Paris cependant ils travaillent fr quemment ensemble, et il n'en résulte rien mauvais.

MENUISIERS.

Dans la Société des Compagnons menuisie du *Devoir* dits les *Dévorants* ou *Devoiran* (on leur donne aussi le nom de *Chiens*, con mun à tous les Devoirants), il y a deux class bien tranchées; ce sont, comme dans toutes l Sociétés se disant de maître Jacques, les Con pagnons et les Aspirants. Les Compagnons tie nent assemblée à part, les Aspirants de mêm un Compagnon commande l'assemblée des Con pagnons, le premier Aspirant commande cel des Aspirants. Les Compagnons pénètrent da l'assemblée des Aspirants qu'un des leurs pr side, et les Aspirants ne peuvent entrer da l'assemblée des Compagnons. Les Compagno couchent en chambre particulière, mangent des tables où les Aspirants ne peuvent prend place. Les jours des grandes fêtes, ils font fe tin à part et dansent à part; enfin il y a peu liaison, peu de sympathie entre ces deux classe les uns affectent des airs que les autres n'a mirent plus. Ce qui le prouve, ce sont les di cordes qui ont éclaté entre eux dans plusieu grandes villes, et qui ont fait naître la Socié des *Révoltés*, société très-nombreuse.

Les Compagnons menuisiers ne se donne point de surnoms; ils s'appellent par leurs no de baptême et de pays, comme, par exem

le Gatinais, *Hippolyte le Nantais*, c. Ils portent des petites cannes et des verts, rouges, blancs, attachés à la bou-e, comme les Gavots. Ils portent aussi ts blancs parce qu'ils n'ont pas, disent-npé leurs mains dans le sang d'Hiram. it qu'un ordre de Compagnons. Cepen-nouveau reçu, dit *Pigeonneau*, fait un le noviciat. Chaque Compagnon fait tour une semaine de rôle, comme dans toutes :es Sociétés.

ompagnon le plus ancien dans une ville mé le *premier en ville*, et les Aspirants rdent comme un premier Compagnon. parmi les Compagnons un chef élu, ce peu connu des Aspirants.

nt usage du mot *pays*; ils se prêtent, Compagnons, un appui mutuel. Ils sont et passent pour être fiers, ils ne vou-pas que les menuisiers et serruriers de n pussent se dire Compagnons du Devoir erté, mais Compagnons de la Liberté ent; il faudrait pour les contenter rayer *devoir*.

nenuisiers des deux Sociétés sont rivaux ement; mais ils en viennent rarement ins.

nenuisiers enfants de maître Jacques, et es autres corps d'état soumis aux règles me fondateur, ne doivent recevoir Com-, d'après leur Code, que des catholiques. adressé, un peu plus haut, quelques pa-nies aux Affiliés; j'oserai, si des Aspirants ent bien m'entendre, leur donner ce con-Vos Compagnons manquent-ils de quel-

[redacted]

qué justice envers vous : sachez patient souffrir un peu; ce n'est qu'un temps de ciat, qu'un temps d'épreuve, par lequel vos chefs ont passé : instruisez-vous, com tez-vous bien et faites-vous recevoir le plu possible. Une fois Compagnon, portez da gouvernement, dans l'esprit de votre So les idées nouvelles et progressives qui doi la rajeunir. Etes-vous éclairés? Eclairez- davantage. Etes-vous bons? Soyez meil encore. Soyez les véritables enfants de la Fr soyez généreux et appliquez-vous, sans lâche, non à vous venger des humiliation vous pouvez avoir subies et qu'il faut oul mais à servir vos semblables et la cause d venir et de la fraternité. »

SERRURIERS.

Les serruriers sont organisés comme les nuisiers, mais ils sont beaucoup moins breux. Dans ces derniers temps, des rév d'Aspirants les ont considérablement affai

Il n'existe pas entre les menuisiers et les ruriers un accord parfait. Ils ne se fréquen même plus. Je connais la cause de leur re dissement; mais je crois qu'il n'est pas d'en parler.

J'ai dit quelque part que les Enfants de tre Jacques s'étaient adjoint d'autres corps tats, mais les nouvelles Sociétés étant fai l'image des anciennes, j'ai peu de choses dire. Cependant je citerai plus loin quel particularités qui les distinguent.

Enfa... ... :re Soubise.

CHARPENTIERS.

a Société des charpentiers, *Compagnons* *sants* ou *Bondrilles* ou *Drilles*, se disant si *Dévorants*, renferme deux classes, les npagnons et les *Renards* (sorte d'Aspirants). Compagnons portent de très-grandes can- et des rubans fleuris et variés en couleurs; s attachent autour de leurs chapeaux et les t descendre par-devant l'épaule. Dans leurs ports avec leurs *Renards*, ils sont peu com- les; on a vu des Compagnons se nommer le *au des Renards*, d'autres la *Terreur des nards*, etc. Le Compagnon est un maître, lenard est un serviteur. Le Compagnon peut dire : — Cire-moi mes bottes, brosse-moi n habit, verse du vin dans mon verre, etc. Renard obéit, et le Compagnon se réjouit voir fait *aller* le Renard. En province, un ıard travaille rarement dans les villes; on hasse, comme on dit, *dans les broussailles*. ıs Paris, on le rend moins farouche, et il vaille dans les mêmes chantiers que les Com- nons.

'elui qui dans un chantier conduit les tra- x est nommé *Gâcheur*, et touche sans te une journée plus élevée que les autres vailleurs. Excepté lui, tous les autres char- tiers, qu'ils soient bons ou mauvais ouvriers, ıivent la même paie. Ils disent qu'un ou- r très-bouché peut avoir un appétit très- ert, et qu'il faut qu'il vive et fasse vivre

sa famille. Des gens concluront de cett
de paie qu'il vaut autant, dans cet é
mauvais que bon ouvrier; mais qu'
chissent que l'ouvrier le moins habile
travaux les plus grossiers et les plus 1
qu'il est, quand l'ouvrage baisse, le
renvoyé du chantier; ils conviendrc
qu'il y a toujours un désavantage à êt
vais ouvrier.

Les Compagnons *Drilles* hurlent da
cérémonies et reconnaissances; ils to
les routes; ils se battent souvent, sc
les boulangers, soit contre les cordo
autres corps d'états. Ils se soutiennent
et savent maintenir les prix de leurs

Je ferai remarquer que dans ce cor
l'apprenti est appelé *Lapin*, l'aspirant
le Compagnon *Chien*, et le maître *Si*
comment on explique ces qualificat
Lapin est le plus faible et le moins in
Le Renard, plus grand et plus fort, fa
le Lapin et le fait aller où il veut. I
prime à son tour sur le Renard, et lı
de rudes chasses. Le Singe, le plus fir
adroit de tous, prime sur le Chien, s
nard et sur le Lapin, dispose de tous à
et les exploite à son profit. Les cha
sont loin de se fâcher, quand on rit de
breuses métamorphoses.

Adjonction aux Enfants de Sa

CHARPENTIERS.

Les charpentiers, se disant de n
ompagnons de Liberté, se disaient

enards de Liberté; ce qui prouverait qu'ils it été dans des temps plus anciens aspirants s Compagnons Drilles, contre lesquels, se yant traités en esclaves, ils se seront révol-s ; ils auront quitté l'habitation commune ur vivre et faire mère à part. S'étant ainsi franchis de leur servitude et vivant sans aîtres, ils auront ajouté à leur nom de *Re-ard* le mot *liberté*. Ils ne tardèrent pas à se nner un Devoir et à se faire Compagnons. Ils dirent alors Compagnons de Liberté et En-nts de Salomon. Ils ont, sans doute, pour rmer leur Devoir, fait des emprunts à d'au-es Sociétés, principalement à celle d'où ils rtaient : les *hurlements* qu'ils poussent le nt présumer. Ils n'ont point de rapports avec s anciens Enfants de Salomon. Leurs hurle-ents, comme on peut le penser, porteront ujours obstacle à une franche union.

Les charpentiers, Compagnons de Liberté, abitent à Paris la rive gauche de la Seine; les arpentiers, Compagnons passants ou Drilles, abitent la rive droite. Ils sont tenus, les uns les autres, d'après une certaine convention, travailler du côté du fleuve où leur domicile it fixé : ce qui ne les empêche pas de se livrer uvent de rudes combats.

djonction aux Enfants de maître Jacques.

ÉTATS DIVERS.

J'ai déjà dit que les menuisiers avaient reçu s tourneurs, les serruriers et les vitriers. Les

hurlent pas. Les tou ...
rlent. Je ne replacerai pas ici les
outes les sociétés engendrées im mé-
après celle-ci. J'observerai qu'elles se
nt toutes sous beaucoup de rapports.
x hurlements, quant au topage, elles
presque toutes; quant aux longues
quant aux couleurs, on en porte par-
ant aux divisions par classes, ce sont
; des Compagnons et des Aspirants.
Cloutiers ont quelque chose de particu-
s suivent encore les plus vieilles coutu-
ils commandent leurs assemblées, ils
urs grandes cérémonies en culotte courte
chapeau monté. De plus, ils ont des che-
longs et tressés sur leur tête. Si un mem-
e leur Société vient à mourir, ils quittent
chapeaux, défont, délient leurs longues
s, et vont l'enterrer avec les cheveux en
dre et leur couvrant presque tout le vi-
Les cloutiers sont nombreux à Nantes, e
eut dire d'eux qu'ils se soutiennent comm
ères.
Forgerons aussi se parent de culot
es et de chapeaux montés.
quelques sociétés moins

muniqua à ceux de sa profession. Les
se formèrent en société et devin-
:ts; ils soutinrent pendant huit
taille affreuse contre les corroyeurs.
blessés et des morts. A la suite de
Mouton Cœur-de-Lion, cordon-
s courageux, fut mis aux galères
, où il mourut, sans doute de cha-
nui. Les cordonniers vénèrent la
ce Compagnon, et dans un de leurs
rouve les vers suivants :

ovençal l'invincible,
rdelais l'Intrépide,
uton Cœur-de-Lion
us ont fait Compagnons.

fut porté d'Angoulême à Nantes,
répandit dans d'autres villes. Les
cordonniers sont nombreux et
ire remarquable. Ils se battent fré-
et je dois avouer qu'ils sont souvent

nniers portent d'abord deux cou-
ouge, une bleue; puis dans chaque
voir où ils passent, ils prennent
de plus[1]. Ce qui fait qu'en termi-
ur de France, ils en ont un grand

ue les cordonniers ne comptaient
taine d'années de Compagnonage.
n trouvera dans l'Histoire de Paris,
, que le 27 septembre 1645, les
cordonniers, appelés *Compa-*

que l'on prend de plus et dont plusieurs corps
ge, s'appellent des *faveurs*.

[redacted]

gnons du Devoir, furent dénoncés à l culté de théologie à cause des pratiqu l'initiation d'un apprenti au grade de C gnon, etc., etc. Il est probable que cette S fut dissoute, et que son Devoir se perdit; est bien positif que la Société actuelle de donniers est peu ancienne.

Les *Boulangers* comptent une vingtaine nées de Compagnonage, ils tiennent le I des doleurs, et ils se sont formés en soc Nantes, à La Rochelle, puis à Bordeaux.

Les *Ferrandiniers*, ou ouvriers en so sont formés en 1832 en Compagnonage; i essayé, il y a peu de temps, de rentrer d famille des Enfants de maître Jacques. n'ont pas obtenu cette faveur, ils ont au r reçu de bonnes raisons.

Quelques associations de Compagnons, que celles des *Bonnetiers*, des *Potiers* *Épingliers*, etc., se sont effacées; elles o remplacées par d'autres; de nouvelles ass tions se forment encore, tant le besoin de socier se fait sentir aux ouvriers.

Adjonction aux Enfants du p Soubise.

COUVREURS ET PLATRIERS.

Les charpentiers ont reçu les *Couvreu* les *Plâtriers;* ils diffèrent peu les uns de tres dans leurs arrangements. Chez les vreurs, le non-Compagnon est appelé *Aspi* et chez les plâtriers *Bouquin*.

RÉFLEXIONS.

Les Enfants du père Soubise, comme les Enfants de maître Jacques, se disent Compagnons du *Devoir*. Les Compagnons du Devoir seraient très-forts s'ils étaient d'accord entre eux, mais ils ne le sont pas.

Ainsi, les menuisiers, amis des charpentiers et des tailleurs de pierre, sont ennemis des maréchaux que ces derniers accueillent.

Les maréchaux tiennent le Devoir des forgerons, et en sont repoussés.

Les maréchaux repoussent les bourreliers.

Les forgerons ont reçu les charrons sous la condition que ceux-ci porteraient les couleurs à la boutonnière basse; les charrons promirent tout, mais ils n'ont pas tenu leur promesse; ils portent les couleurs aussi haut que les forgerons : voilà la cause de leur haine et de leurs querelles.

Les charpentiers portent les couleurs d'une manière, les tanneurs veulent les porter de la même manière, c'est ce qui les rend ennemis jurés.

Les charpentiers sont souvent en contestation avec les tailleurs de pierre au même sujet.

Enfin, presque toutes les discordes entre les Compagnons du Devoir viennent des couleurs et du droit de préséance. Chacun veut avoir le pas sur les autres.

Les vanniers, les doleurs, les tisserands, les sabotiers, les cordiers, vivent dans une sorte d'isolement.

Les boulangers, les cordonniers sont absolu-

[redacted]

ment repoussés de tous les autres corps d
qui ne les jugent pas dignes d'être (
gnons.

Je ferai remarquer que les tisserands, l
donniers, les boulangers, les maréchaux
etc., sont ennemis des Compagnons men
et serruriers du Devoir, et que si, malg
un membre de ces Sociétés avait un frè
nuisier ou serrurier, ce frère se mettrai
avec les Compagnons du Devoir qu'avec le
pagnons du Devoir de Liberté; et cela se c
car il dirait : Mon frère est Dévorant, ;
être Dévorant aussi! Voilà ce qui fait
Compagnons du Devoir dans chaque ét
plus nombreux que les Compagnons du
de Liberté.

Je pourrais parler d'un schisme surven
les Compagnons menuisiers du Devoir
partage en deux partis, les vieux et les
Les vieux, connus sous le nom de *Dam*
Renégats, sont peu nombreux; les jeu
toute la force de leur Société.

Je pourrais donner aussi quelques dét
les *Drogains chapeliers*, sur les *Gam*
réchaux, sur les *Margajas tanneurs*
donniers, ennemis des Compagnons de
métiers; des *Rendurcis boulangers*,
me rappelle qu'à Lyon, en 1828, les Re
et Compagnons du même état, se livrère
une rue étroite, une bataille à coups de
la garde vint nombreuse, en arrêta pl
les combattants se rapprochèrent alors,
rent vigoureusement sur la garde, r
leurs prisonniers et se sauvèrent tous. A
en décembre 1839, dans la rue du f

Martin, est arrivé un fait à peu près sem-
l.

été de l'Union ou des Indépendants, dits les Révoltés.

1823 et non en 1830, comme je l'avais dit
rreur, des Aspirants *Menuisiers* et des
ants *Serruriers* se révoltèrent à Bordeaux
e leurs Compagnons, et formèrent entre
: noyau d'une Société nouvelle. Depuis, à
, à Marseille, à Nantes, d'autres Aspirants
it encore révoltés et formés en société, à
nple de ceux de Bordeaux. Ces diverses
és ont correspondu entre elles, et la *So-
de l'Union ou des Indépendants* s'est
ée constituée. Que les Compagnons du
r disent tant qu'ils le voudront que cet
a eu lieu sans cause, je ne le crois pas,
es membres de la nouvelle Société sont
nombreux, et tant d'individus ne se ré-
nt jamais pour rien. Ils font la guerre aux
agnons du Devoir comme Spartacus |la
t à la vieille et injuste Rome; les Compa-
s les appellent les *Révoltés;* eux se nom-
les *Indépendants*. Il n'y a chez eux au-
mystère, aucune initiation, aucune dis-
on. Leur chef ou président est nommé par
on; sa présidence dure plus ou moins,
à-dire autant que cela convient soit à lui,
ı la Société. Tous les membres de la Société
égaux; malgré cette égalité, l'ordre et la
sont loin de régner chez eux, ce qui prou-
t peut-être qu'une hiérarchie bien enten-

; dans une association de je
u près même fortune, même
pouvant par conséquent arr
ous les ordres et à toutes les
etirer ensuite de cette société d
eurs, se fixer quelque part, et
ore d'une plus grande société
çaise.

ue les *Sociétaires* (c'est ainsi q
t, pour abréger), n'avaient point
cependant la Société des *Cordonn
ants*, après s'être formée sous l'i
Guillaume Tell, a fini par ado
s et des couleurs et par se rappro
es du Compagnonage; d'autres soc
encore son exemple.

ourne à la masse du Compagnonage
connaître les généralités et les part
par articles détachés.

e répéterai quelquefois; mais ces ré
rendront très-peu d'espace dans ce
ont quelque utilité. C'est pour cela
permettrai.

LA MÈRE [1].

nt un compagnon va à la mais
loge, mange et tient ses assem
e vais chez la mère. Si l'auberg
la Société est établie n'avait

pendamment de la *mère*, on a chez les
les autres corps d'états, des *cayennes*. C
ituées près des chantiers, où les Compag
dans lesquelles ils vont prendre leurs
ois des réunions.

me, on dirait également en allant chez lui : vais chez la *mère*. On le voit, le mot *mère* it non-seulement penser à la maîtresse de la maison, mais à la maison elle-même. Cela connu, je dirai : L'aubergiste est le père des Compagnons, sa femme est leur mère, les enfants de l'hôtelier et les domestiques sont leurs frères et leurs sœurs. Tous les membres de la Société sont solidaires les uns des autres envers la *mère* jusqu'à un certain degré. On a vu des *pères* et des *mères* aimer les Compagnons comme s'ils étaient leurs propres enfants.

LE ROULEUR OU ROLEUR.

Dans toutes les Sociétés, chaque Compagnon, à tour de rôle, consacre une semaine à embaucher et à lever les acquits; de plus, il convoque les assemblées, il accueille les arrivants, il accompagne les partants en portant sur son épaule leur canne et leur paquet jusqu'au lieu de séparation : telles sont les fonctions du *Rouleur*.

ASSEMBLÉES MENSUELLES.

Dans toutes les Sociétés du Compagnonage, il y a, le premier dimanche de chaque mois, une assemblée générale, que le Rouleur a convoquée dès la veille. Dans cette réunion, chaque membre de la Société verse une somme égale pour couvrir les frais communs; outre les *Assemblées mensuelles*, il est d'autres assemblées que divers cas peuvent nécessiter, par exemple, le départ d'un frère pour que ce frère puisse ré-

clamer si quelqu'un lui doit et pou
puisse lui réclamer s'il doit à quelqu'u
sieurs autres motifs provoquent des ass

EMBAUCHAGE.

Dans la Société des Compagnons du D
Liberté, le Rouleur conduit, soit un Com
soit un Affilié chez le maître, et lui di
un ouvrier que je viens vous embau
maître met cinq francs dans la main
leur, qui, se tournant vers l'ouvrier,
Voilà ce que le maître vous avance; j'e
vous le gagnerez. L'ouvrier répond a
vement. Le maître doit ignorer si l'ou
Affilié ou Compagnon; quand un Roule
bauché plusieurs hommes, il leur rend
que le maître leur a avancé, puis ils d
ou dînent ensemble, et ceux-ci, entre
paient son écot. Cependant il pourrait
chacun à part un léger repas.

Dans la Société des Compagnons du
le Rouleur mène également ses hom
les maîtres, qui avancent cinq franc
un Compagnon, trois francs si c'est
rant. La journée d'un Aspirant est pa
sous de moins que celle d'un Compag
pendant, comme dans ces derniers ten
que tous les ouvriers sont aux pièces,
tinction est de peu d'effet. Le Rouleur
franc à l'Aspirant, et en garde deux
Dans les villes de Devoir, il doit v
franc dans la caisse des Compagnon
qui n'a rien de commun avec celle
rants.

Les Compagnons bourreliers, maréchaux, etc., ..t payer à l'Aspirant, la première fois qu'ils ..mbauchent dans une ville, la somme de six ..ncs. Celui qui a payé cette somme peut se ..re réembaucher dans la même ville, sans ..'il lui en coûte rien; les Aspirants de ces So- ..ités ne paient point de frais de mois, mais ils ..çoivent aussi des secours proportionnés à l'ar- ..nt qu'ils versent.

Ce n'est que dans l'embauchage que le Rou- ..ur reçoit une sorte de dédommagement, toutes .. autres courses sont gratuites.

LEVAGE D'ACQUIT.

Quand un ouvrier quitte sa boutique, le Rou- ..ur le ramène chez le maître d'où il sort, pour ..voir s'ils n'ont rien à se réclamer ni l'un ni ..utre.

Quand un jeune homme sort d'une Société de ..mpagnons pour entrer dans une autre Société .. même genre, les Compagnons qui l'accueil- ..nt font lever son acquit chez les Compagnons ..'il quitte, pour savoir s'il s'est bien comporté.

Quand un membre de la Société part d'une ..lle, on lève son acquit chez la mère, et au- ..ès de la Société.

RAPPORTS DES COMPAGNONS AVEC LES MAÎTRES.

Un maître ne peut occuper que les membres ..une seule Société. Il s'adresse au premier Com- ..gnon qui, par l'intermédiaire du Rouleur, .. procure les ouvriers dont il a besoin. Si le

maître n'est pas content d'un ouvrier, il s'en plaint au premier Compagnon. Si un ouvrier n'est pas content du maître, il s'en plaint également au premier Compagnon, qui cherche à contenter tout le monde autant qu'il le peut. Si un maître est trop brutal et trop exigeant envers les ouvriers, la Société qui le servait cesse de lui en donner; il s'adresse alors à une autre Société; mais s'il ne corrige pas ses manières, il perd encore ses ouvriers. Quand un maître cherche à diminuer toujours le salaire des ouvriers, les Sociétés s'en alarment, car le mal est contagieux. Alors elles s'entendent, et mettent sa boutique en interdit pour un nombre d'années ou pour toujours. Cette interdiction cause un grand dommage au maître; quelquefois elle le ruine; mais les Compagnons n'en sont point touchés, et ils disent hautement : — Il a voulu retirer le pain aux ouvriers; cependant sans eux il ne pouvait pas vivre; il fut un égoïste, un exploiteur sans miséricorde; nous l'avons abandonné à ses propres ressources, qui ont été insuffisantes. Avis à ceux qui voudraient l'imiter!

Le salaire ressemble au poids qui donne le mouvement à l'horloge, ce poids descend de lui-même et naturellement; mais il faut, quand il est assez bas, user d'une force intelligente, sans quoi il arriverait jusqu'à terre, et les rouages ayant cessé d'avoir de l'action les uns sur les autres, l'horloge s'arrêterait. Les ouvriers sont quelquefois obligés, non d'user d'une force brusque, mais d'une certaine force d'inertie; s'ils n'avaient jamais eu recours

.a machine industrielle se s
.e maître lui-même en eût l
ıffert.

Si la vente des denrées fait mo
en haut, la vente du travail des
faire descendre en bas, afin qu'il p
remonter pour redescendre encore.
et reflux qui fait vivre les classes
extrémités sociales, et les classes in
Cette question des salaires, traitée
légère, mérite des réflexions bien s

SERVICES ET SECOURS

Quand un Compagnon arrive da
on l'embauche ; s'il n'a pas d'arg
crédit ; si des affaires pressantes e
départ, étant, lui, dépourvu d'arge
lui accorderait des secours de v
jusqu'à ce qu'il fût rendu à sa dest

Si un membre de la Société est r
pour des faits non dégradants, on
tout ce qu'on peut faire ; s'il tor
chacun va le voir à son tour et l
ce qui peut lui être utile. Dans
ciétés, on visite moins fréquemme
mais on lui fait dix sous par jour,
tant lui est remis dès qu'il sort de

Si un membre meurt, la Sociét
dernier service en l'accompagnan
dernière demeure. Au bout d'un a
nir est rappelé à la mémoire de ses

Si la Société d'une ville éprouve
et demande des secours, les Sociét
villes ne sont point sourdes à s

agent promptement et de toutes les ma-
res. Les lois du Compagnonage ne comman-
at que l'amour et l'abnégation; si les Com-
gnons en comprenaient le bon esprit, ils
raient non-seulement les amis de ceux de leur
atégorie, mais de tous les Compagnons et de
ous les hommes.

COTERIES ET PAYS.

Les tailleurs de pierre des deux partis, et le
charpentiers des deux partis aussi, se disen
coterie; tous les Compagnons des autres éta
se disent *pays*.

SURNOMS DES COMPAGNONS.

Les menuisiers et les serruriers du Devo
portent pas de *surnom*. Les tailleurs de p
des deux partis, faisant passer le surno
vant le nom de pays, s'appellent comme
La Rose de Bordeaux, *Le Décidé de*
lon; etc.; les chapeliers, les cloutiers,
diers, les tisserands s'appelleraient :
le Bordelais, *Le Décidé le Toulonn*
les Compagnons de toutes les autres Soc
nent la chose différemment et s'appe
Bordelais la Rose, *Toulonnais le Dé*
les couvreurs seuls, *Enfans des*
ont dû ajouter, pour se distingu
pères, un allongement à leurs su
pourraient donc s'appeler : *Bordel*
dit *le Beau Garçon*, *Toulonnai*
dit *le Courageux*, etc., etc.

Dans les temps où le compagno
sécuté, le surnom que l'on porta

famille a souvent dérobé aux poursuites
orités civiles et ecclésiastiques, le Com-
dont on voulait s'emparer.

ORIGINE DES SOBRIQUETS.

t probable que dans les premiers temps
mpagnonage, en crainte des docteurs en
gie [1], les cérémonies avaient lieu dans les
deurs des bois. Il est probable aussi que
s Compagnons *hurlaient*. Leurs hurle-
étaient plus ou moins graves, plus ou
aigus, selon les Sociétés; de là sont ve-
ns doute ces sobriquets : *Loups, Loups-
x, Chiens*, etc., etc.
tres prétendent que le nom de *Chien*,
né à tous les Compagnons du Devoir,
le ce que ce fut un chien qui découvrit le
gisait sous des gravats le cadavre d'Hi-
architecte du Temple, et que, d'après

[1] toire ne nous instruit pas de toutes les persécutions
mpagnonage a eu à subir. D'après le pere Hélyot,
qui se serait passé en 1645 :
avait parmi les Compagnons artisans de chaque mé-
it-il, certaines maximes exécrables et sacriléges qu'on
lt vulgairement *le Compagnonage*, d'autant plus
reuses qu'elles étaient cachées sous le voile d'une piété
nte, et qu'on pouvait les embrasser avec une entière
nce d'impunité, parce qu'elles étaient ignorées des
ecclésiastiques : mais en ayant été avertis par le *ser-
de Dieu* qui n'avait pu les détruire par ses chari-
remontrances, ils les condamnèrent à sa sollicita-
et défendirent, sous peine d'excommunication, les
lees pernicieuses de ces Compagnons. Ils les avaient
ortées au Temple au Marais, comme dans un lieu
t de la juridiction de l'archevêque; mais ils en furent
par sentence du bailli du Temple, à la *requête du
enri*, qui obtint aussi une sentence d'excommunica-
e l'archevêque de Toulouse contre ceux de son diocèse

s les Compagnons qui se séparèrent de avaient tué Hiram furent appelés de e *Chien.*

sobriquet *Dévorant* je dirai : le De- ın Code; c'est l'ensemble des lois et nents qui dirigent une société, ceux laient un Devoir furent nommés *De-* puis *Dévorants.*

sobriquet *Gavot,* voici ce que l'on dit : s Compagnons du Devoir de Liberté de la Judée, débarquèrent en Pro- s se réunirent sur les hauteurs de la ume; de là ils descendirent dans les dans les plaines pour se répandre en- s les villes. Ceux qui les virent des- e la montagne dirent : *ce sont des* et ce nom leur fut conservé. Je ferai qu'en Provence on appelle Gavots les de Barcelonnette et tous les autres des montagnes.

saient aller dans ces excès de libertinage, et il est onsolation de voir le Compagnonage entièrement lgré toutes les oppositions qu'il trouva dans cette reprise. »

bibliothèques royales et autres l'histoire des Ordres , par le père Helyot, tome VIII, page 179.

enri ou *Michel Buch* était un dévot ; il voulait pagnons vécussent dans le célibat, et suivissent religieuses en usage chez les moines : n'ayant pu son projet, il dut naturellement les dénoncer et er : c'était très-naturel et surtout selon l'ordre du

s du dictionnaire de Trevoux ont reproduit, à l'ar- *ugnonage,* le passage ci-dessus sans ajouter un xion ; ils ont cru le Compagnonage mort quand il ient forcé de se cacher. Le Compagnonage est iendent ; on a beau couper sa tige, il travaille et erre, puis il reparaît à sa surface toujours plus

ɪɪɪ ɪ RLE ET QUI NE HURLE PAS.

tailleurs de pierre Compagnons étrangers, enuisiers et les serruriers du Devoir de té ne hurlent pas; les tailleurs de pierre agnons passants, les menuisiers et les :iers du Devoir ne hurlent pas non plus. ımpagnons de tous les autres corps d'états at, et ils appellent cela chanter, par la ı qu'ils articulent ainsi des mots qu'eux peuvent comprendre.

TOPAGE.

leux Compagnons se rencontrent sur une , ils se *topent*. Voici comment. Etant à ingtaine de pas l'un de l'autre, ils s'arrê- prennent une certaine pose, et ces de- s et ces réponses sont hautement arti- : — Tope! — Tope! — quelle vocation! — ntier; et vous, le pays? — Tailleur de — Compagnon? — Oui, le pays; et - Compagnon aussi. — Alors ils se de- t de quel côté ou de quel Devoir. S'ils même, c'est un fête, ils boivent à la ›urde; si un cabaret se trouve près de va choquer le verre. Dans le cas con- : sont des injures d'abord, et puis des est vrai que dans l'origine le topage ı'un but louable, des ouvriers ne vou- se rencontrer sans sympathiser en- 'adoptèrent; mais malheureusement plus douce est devenue la plus dé-

E ET QUI NE TOPE PAS.

nons menuisiers et serrurier
erté ne topent pas; ils ont a
ens pour se reconnaître. To
agnons topent encore.

RUBANS OU COULEURS.

rreurs, les charpentiers et les
passants ont des rubans fleu
couleurs. Il les portent au
reurs les font flotter derriè
pentiers les font tomber
gauche; les tailleurs de p
n peu moins bas. D'après le
e, ceux qui travaillent au f
doivent porter les couleurs
eaux. Les tailleurs de pierre
rubans fleuris et de toutes
ent attachés au cou, tomba
ie. Les menuisiers, les serru
Liberté les portent bleus et
côté gauche.
Les menuisiers, les serruri
resque tous les autres Dévor
le vert et le blanc pour couleu
en voyageant, ils en cueille
portent tous au côté gauche
boutonnière plus ou moins
riers portent des ceintures
pagnons qui portent les
au cou en portent au côté
Arracher les couleurs
le plus grand outrage q

onsidérer les couleurs d'une Société comme
peau d'une nation.

CANNES.

ıs les Compagnons portent des cannes :
certaines Sociétés on les porte courtes ; ce
des cannes quelque peu pacifiques ; dans
res on les porte longues et garnies de fer et
ivre ; ce sont alors des cannes guerrières,
ıstruments de bataille. Les jours de céré-
e on pare les cannes de rubans.

Compagnon qui arrache la canne à un
ıagnon ennemi a fait une grande prouesse ;
n glorifie.

ÉQUERRE ET COMPAS.

querre et le compas sont les attributs de
le Compagnonage, car on pense, je l'ai
dit, que le mot *compagnon* derive de
ɔas.

anmoins un grand nombre de Sociétés ne
ɔnt pas permettre que de certains corps
ts s'en parent. On trouve ces états trop in-
ırs et trop au-dessous d'un tel instrument !
s cordonniers et les boulangers ont payé
quelquefois la gloire de porter le compas ;
les Compagnons du Devoir des autres états
tombés sur eux.

BOUCLES D'OREILLES.

s charpentiers Drilles portent suspendus à
de leurs boucles d'oreille une équerre et

s, à l'autre la bésaiguë; les maréchaux
ın fer à cheval, les couvreurs un mar-
une aissette, les boulangers la raclette.
de ces états croit avoir seul le droit
llir ainsi ses boucles d'oreilles. Les ac-
es des boucles d'oreilles ont engendré des
les.

CONDUITE EN RÈGLE.

Quand un Compagnon aimé part d'une ville
lui fait la *conduite en règle*, c'est-à-di
ue tous les membres de sa Société l'acco
agnent avec un certain ordre. Le partant e
Rouleur, portant sur son épaule la canne e
paquet de celui qui s'en va, marchent en
Tous les autres Compagnons, armés de ca
parés de couleurs, chargés de verres et de
teilles pleines de vin, suivent sur deux
et forment une longue colonne.

Un des Compagnons entonne une cha
départ; tous les autres, d'une voix fort
tent le refrain. La conduite s'en va
chantant au loin de la ville. Là, on s'a
fait une cérémonie qui n'est pas la m
toutes les sociétés. On *hurle* ou or
pas, mais dans tous les cas on boit
s'embrasse et l'on se quitte; le parta
la conduite revient en ville.

FAUSSE CONDUITE.

Il arrive, quand il se fait u
règle, que des Compagnons er
...ers font une *fausse condui*

— —

aux p nt; il en colonne, au-dev de la conduite qui revient; rencontrent, ils se topent, ils se livrent , et le sang coule toujours abondam- il y a toujours des blessés et quelquefois morts. A Nantes, un père de famille, s'é- joint à une de ces fausses conduites, se fit

CONDUITE DE GRENOBLE.

te conduite se fait, dans une Société, à un s membres qui a volé ou escroqué; c'est le ment qu'on lui inflige dans une chambre ns les champs. Celui qui a reçu la *con- de Grenoble* est flétri moralement; il ne plus se présenter devant la Société qui l'a é comme indigne d'elle. Quand on a vu cette conduite, on n'est pas tenté de la er; elle n'attaque pas le physique bruta- nt, mais rien n'est si humiliant : il y a de mourir de honte!

i vu, au milieu d'une grande salle peuplée mpagnons, un des leurs à genoux; tous utres Compagnons buvaient du vin à l'exé- n des voleurs et des scélérats; celui-là it de l'eau; et quand son estomac n'en ait plus recevoir, on la lui jetait sur le vi- Puis on brisa le verre dans lequel il avait n brûla ses couleurs à ses yeux; le Rou- e fit relever, le prit par la main et le pro- autour de la salle; chaque membre de la é lui donna un léger soufflet; enfin la fut ouverte, il fut renvoyé, et quand il , il y eut un pied qui le toucha au der- Cet homme avait volé.

A Avignon, un individu, après avoir su conduite de Grenoble, porta plainte à l'auto qui prit des informations minutieuses su causes d'un tel traitement. Le plaignant de la justice fut convaincu de vol, et condam un an de prison : mieux eût valu pour lu point porter plainte, et ne point provoquer seconde punition.

FÊTES PATRONALFS.

Les tailleurs de pierre fêtent l'Ascen les charpentiers saint Joseph, les menui sainte Anne, les serruriers saint Pierre, les réchaux saint Eloi d'été, les forgerons saint d'hiver, les cordonniers saint Crépin. D'a corps d'états fêtent d'autres patrons.

Le matin du jour de la fête, les Compag vont à la messe; de retour chez la mère, quelques Sociétés, on élit le nouveau chef, après il y a le festin de corps. Dans la pl des Sociétés de Compagnons du Devoir, les pagnons et les Aspirants ne sont ni aux m tables ni dans la même pièce; il y a le ba Compagnons et le bal des Aspirants; ils tent quelquefois réciproquement. Dans le ciétés des Compagnons du Devoir de lib Compagnons et Affiliés sont aux mêmes t et mêlés autant que possible. Chez les C gnons étrangers, même mélange.

Enfin, dans tous les cas, la gaîté règn ces fêtes de Compagnons; on boit, on c les imaginations s'exaltent, chacun est vr heureux et se croit transporté dans un p Le lendemain ils donnent un bal où

er les maîtres et les maîtresses qui les oc-
nt. Ces jours de fêtes sont des jours de rap-
aement et de sympathie entre des gens trop
.vent divisés d'intérêt.

ENTERREMENTS.

Soit qu'un Compagnon meure dans une maison privée ou dans un hospice, sa Société se charge presque toujours de son *enterrement* et de tous les frais qu'il peut occasionner.

Le défunt est porté dans un corbillard, ou par quatre ou six Compagnons qu'on relève de temps en temps. Le cercueil est paré de cannes en croix, d'une équerre et d'un compas entrelacés, et des couleurs de la Société. Chaque Compagnon a un crêpe noir attaché au bras gauche, un autre à sa canne, et de plus, quand les autorités le permettent, il se décore des couleurs, insigne de son Compagnonage. Les Compagnons sont placés sur deux rangs, marchent dans un grand recueillement et vont ainsi à l'église, puis au cimetière; arrivés à ce dernier lieu, ils déposent le cercueil sur le bord de la fosse, et l'entourent par le cercle vivant qu'ils forment. Si les Compagnons en cérémonie sont des menuisiers soumis au Devoir de Salomon, l'un d'eux prend la parole, rappelle à haute voix les qualités, les vertus, les talents de celui qui a cessé de vivre, et tout ce qu'on a fait pour le conserver à la vie. Il pose enfin un genou à terre, tous ses frères l'imitent, et adresse à l'Etre suprême une courte prière en faveur du Compagnon qui n'est plus; il recommande son âme à sa miséricorde et à sa douce justice. Après le

prononcé de cette prière toujours si éloquente, on descend le cercueil dans la fosse, et l'on place aussitôt, près de la tombe, sur le terrain le plus uni, deux cannes en croix; deux Compagnons, en cet endroit, près l'un de l'autre, le côté gauche en avant, se fixent, font demi-tour sur le pied gauche, portent le droit en avant, de sorte que les quatre pieds puissent occuper les quatre angles formés par le croisement des cannes; ils se donnent la main droite, se parlent à l'oreille et s'embrassent. Chacun passe, tour à tour, par cette accolade [1], pour aller de là prier à genoux sur le bord de la fosse, puis jeter trois pelletées de terre sur le cercueil. Quand la fosse est comblée les Compagnons se retirent en bon ordre.

La cérémonie funèbre des menuisiers du Devoir de maître Jacques, diffère peu de celle que je viens de décrire.

Dans beaucoup de corps d'états, on remplace le discours par des cris lamentables auxquels le public ne peut rien comprendre. Quand on a descendu le cercueil dans la fosse, un Compagnon descend se placer à son côté; on pose aussitôt, à fleur de terre, un drap qui dérobe à tous les yeux le vivant et le mort, des lamentations partent de dessous terre, lamentations auxquelles les Compagnons qui entourent la tombe répondent par d'autres lamentations. Si cette cérémonie a lieu pour un charpentier de Soubise, il se passe à ce moment quelque chose dont je dois ne point parler.

Il est rare que les Compagnons fassent

[1] Des corps d'états appellent cela la guilbrette.

aller, en sortant du cimetière, verre ensemble. Les enfants de Sa- Compagnons et non-Compagnons, dans le même cabaret . On n'en use les enfants des autres fondateurs. en 1839 à l'enterrement de mon an- ntaud, dit *Jean le Gascon*, Com- nuisier du Devoir : il avait, peu ourir, pensé à moi, et recommandé ères de m'inviter à l'accompagner ombe. Je satisfis à son vœu si calme geux. En sortant du cimetière du ise par la grande porte, je remarquai se, et, il faut le dire, avec un senti- le, les Aspirants prendre à gauche, nons à droite. Ceux-ci m'invitèrent uer le verre avec eux, ce que j'ac- plaisir et reconnaissance, mais je s voir sympathiser davantage avec ants, ils en seraient plus dignes et x les uns et les autres.

IENT, FORCE DU COMPAGNONAGE.

de gens ont cru que les Compa- nt des hommes qui n'avaient ni feu menaient une vie toujours vaga- ours insouciante. Ceux-là n'ont point ompagnonage.

es artisans des nombreuses contrées ce, ceux surtout qui ayant le plus ce et de courage, sentent le désir, e voyager, de voir et de s'instruire, leurs villes ou villages, vont s'affi-

ts sont les salons des travailleurs.

lier à une Société de Compagnons, font le
tour de France, et, après deux, trois, quat
ans de voyage, rentrent dans leurs foyers, a
près de leurs parents où ils s'établissent.

Le Compagnonage actif qui peuple les vill
de Devoir, telles que Lyon, Avignon, Marseill
Nîmes, Montpellier, Toulouse, Bordeaux, Na
tes, Paris, etc., etc., et tant d'autres villes pl
ou moins grandes qu'on appelle villes bâtarde
par la raison que les Codes compagnonaux
sacrés n'y sont pas déposés, se compose,
grande partie, d'ouvriers de dix-huit à ving
cinq ans. Il se renouvelle sans cesse; c'est u
filière, c'est un moule par où la classe ouvriè
passe sans interruption; les formes bonnes
mauvaises qu'elle contracte là ne s'effacent j
mais entièrement; elles sont portées en partie p
ceux qui les ont prises, dans les familles, da
les ateliers et dans tous les coins de la France

La jeunesse qui se retire du Compagnona
actif, non de cœur, mais corporellement,
remplacée par une nouvelle jeunesse qui vie
continuer la tradition et les formes ancienne
Le Compagnonage est l'armée de l'industri
Si l'armée française des champs de bataille
recrutée parmi les paysans, les artisans,
marchands et les rentiers, se compose en tem
ordinaire de deux à trois cents mille soldat
l'armée française des ateliers s'élève, quoiq
les congés soient là volontaires et par cons
quent beaucoup plus courts, au moins à ce
mille ouvriers. Ainsi on peut compter que to
les trois ans cent mille ouvriers passent p
cette filière.

Le Compagnonage, quoiqu'on en dise, est trè

et très-vivace; il exerce une action puis-
sur l'esprit et sur les mœurs de la France;
ne sont ni philosophes, ni politiques ceux
le connaissant, croient pouvoir le dédai-
comme une chose sans conséquence.

REMERCIEMENT.

ans beaucoup d'états, quand un Compagnon
ii son tour de France et qu'il veut se fixer
s un lieu quelconque, il *remercie* sa Société,
-à-dire qu'il s'en retire muni d'un certifi-
à lui délivré dans une grande réunion, par
confrères, certificat attestant la moralité et
onduite sage de celui qui l'obtient : ce cer-
at est une sorte de congé. Celui qui a re-
cié n'appartient plus à la Société active, il
doit plus rien, il est indépendant; il reste
ndant attaché de cœur à cette Société et
ne comme un bon soldat aime son régiment
s vieux compagnons d'armes, avec lesquels
souffert et combattu long-temps; il l'aime
ne à un degré supérieur, car son attache-
it fut toujours libre et ne dura qu'autant
l le voulut : aussi cette Société pourrait en-
dans une grande occasion compter sur ses
urs pécuniaires et sur sa personne.

est des Sociétés où l'on ne remercie jamais;
des Compagnons étrangers tailleurs de
re, est de ce nombre.

ans beaucoup de villes, on voit des Compa-
ns retirés du Compagnonage actif, former
e eux une sorte de société de secours mu-
s qu'ils ne quittent qu'avec la vie. Cette
ière Société commence à se pratiquer dans

chaque corps d'état, et s'étend insensib
sur plusieurs points. Les hommes sen
jour en jour davantage le besoin de s'ur
des liens doux et durables.

PÉLERINAGE.

Il était autrefois peu de Compagno
fissent leur tour de France sans faire ui
rinage à la grotte de la *sainte Beau*
Provence; ils en revenaient munis d'
symboliques et de rubans ou couleurs e
de dessins mystérieux. Tout ce qui vena
était réputé, sur le tour de France,
chose sacrée. Une partie des Compagnc
passent en Provence visitent encore la
Beaume, lieu où la Madeleine, après le s
de Jésus-Christ, se retira, dit-on, et n
Malgré la marche du temps, le culte et
rinage ont conservé de leur sainteté et
poésie. Cette grotte humide et sombre, ce
tagnes imposantes chargées d'un bois
Compagnons appellent *sans pareil*, pro
toujours sur l'âme des *pélerins* qui les
une impression profonde : on n'a jam
dit-on, dans le bois *sans pareil*, le n
vestige d'animal.

Les Compagnons partent de ce lieu a
rameaux de ce bois, passés tout autour c
chapeaux, et une branche à la main;
tent aussi sur eux le carquois ou roul
ferblanc qui contient les précieuses co
le saint pilon et le chapelet d'ivoire. On
tout cela réunit jeu ou pacotille, et c
francs.

ÉVÈNEMENTS.

1834, à Marseille, un Compagnon Étran-
illeur de pierre, nommé Montescaut, et
s siens, la prudence de Marmande, fut
ıent assassiné par un sergent de ville; les
ıgnons des différents Devoirs en furent
ıent affligés, aussi se rapprochèrent-ils,
ompagnèrent en bon ordre le défunt jus-
a tombe qui le reçut âge de trente ans : ce
ut un jour de deuil, d'union et de sym-
dont le souvenir ne s'effacera jamais de
noire des Compagnons.
nédiatement après cet *événement* le corps
rgents de ville fut dissout, et depuis il n'est
eparu dans la ville de Marseille.
1838, a Auxerre, plusieurs Compagnons
t écrasés sous la chûte d'un corps pesant;
ciétés firent encore cause commune pour
ıitter d'un dernier et pénible devoir.
malheurs, la tristesse, la vue du néant
ochent souvent les hommes : puissent-ils
ıprocher un jour sans y être sollicités par
inte et la terreur !

CONCOURS.

ınd une Société est établie dans une ville
eut, cela est très-commun, en exploiter
seule les travaux. Si une autre Société de
du même état vient s'y établir, des que-
éclatent. Il arrive qu'après s'être battues
nment, les Sociétés se défient au travail,
chacune d'elles réunit ses meilleurs ou-
s et produit un *chef-d'œuvre;* cela fait,

on assemble un nombre d'hommes consciencieux et experts dans la partie de l'architecture et du trait, et on leur soumet les chefs-d'œuvre rivaux qui sont comparés et jugés.....

Les Compagnons vainqueurs obtiennent une grande gloire, les Compagnons vaincus une honte éternelle; de plus, ils doivent quitter la ville ou donner aux vainqueurs une somme d'argent, cela dépend des conditions du *concours*.

Il y a cent quinze ans, les Compagnons Étrangers tailleurs de pierre et les Compagnons Passants du même état, *jouèrent* la ville de Lyon; les derniers perdirent, et se soumettant au mauvais sort, quittèrent la ville lyonnaise; mais cent ans plus tard, les temps d'exil étant expirés, ils crurent pouvoir retourner dans une ville redevenue libre, et y travailler de nouveau; mais leurs rivaux ne l'entendirent pas ainsi, quoique très-nombreux, les passants furent repoussés; ils se rejetèrent alors sur Tournus où l'on taille la pierre pour Lyon, les étrangers voulurent encore les repousser, on se battit, il y eut des blessés, il y eut des morts, et les autorités elles-mêmes ne furent point respectées. A la suite de cette bataille, plusieurs Compagnons furent mis en prison, d'autres aux galères; et, je crois pouvoir le dire, j'avais parmi ces derniers un ami que l'on pouvait citer comme un modèle de sagesse et de dévouement : tels sont les résultats ordinaires de ces concours de Société à Société qui, cependant, auraient du bon si l'on était plus éclairé et plus raisonnable.

Les serruriers des deux partis eurent à Mar-

nnée 1808, un concours entre eux.
ls avaient remis leur cause à un Dau-
avots à un Lyonnais, les deux con-
aux, comme cela se pratique tou-
es sortes d'affaires, furent renfermés
une chambre, les Gavots gardaient
vorant, les Dévorants gardaient de
vot. On ne faisait passer aux deux
que les aliments qui conservent la
atériaux nécessaires à la confection
vrages; mais point de traités spé-
, de conseils, ni parlés, ni écrits.
ait avoir, selon l'antique usage,
nie dans sa tête, tous ses moyens
dans ses bras et dans ses mains.
sieurs mois de claustration, les con-
rent libres et leurs travaux présen-
s. Le Dauphiné avait achevé sa ser-
n dit fort belle, et la clef de cette
s belle encore; l'autre avait passé
nps à faire des outils qui étaient,
petits chefs-d'œuvre, mais sa ser-
pas seulement commencée; il eut
Société perdit avec lui. Le Lyonnais
par ses co-associés de s'être vendu,
r trahis. Il partit de Marseille, et
e l'a plus revu; il s'est caché à tous
n ne sait ce qu'il est devenu. Ce
gendra des batailles comme d'ha-

à Montpellier, les menuisiers des
se provoquèrent; il fallut concourir,
i commença une chaire à prêcher;
vaux n'étaient pas encore minés

puis, des deux côtés on chanta victoire, et conclusion ne fut pas claire; demandez a Dévorants : qui a gagné, ils répondront c' nous. Adressez la même question aux Gavo ils répondront encore : c'est nous. Il faut pendant rendre justice aux travailleurs; vu la chaire des Gavots, et on ne peut en c convenir, c'est un ouvrage remarquable; n'ai pas vu celle des Dévorants, mais je s persuadé qu'elle est fort belle aussi. Les jeu concurrents, de part et d'autre, avaient un b grand mérite. Quel malheur que ces conco n'aient jamais pour résultats que boulever ments et frais énormes : c'est pour cela au que je n'en suis point partisan, quoique je connaisse la puissance de l'émulation et de gloire.

BATAILLES ET ASSASSINATS.

Les Compagnons se *battent* encore de jours, mais autrefois leurs *batailles* étai bien plus fréquentes et plus sanglantes. Il raît que vers l'année 1730 il y eut dans *plaine de La Crau*, entre Arles et Salon, affaire importante : les Compagnons de Salon d'une part, et ceux de Jacques et de Soubise l'autre, s'étant provoqués, se donnèrent rend vous dans la plaine pierreuse et immense je viens de nommer. Les tailleurs de pierre, menuisiers, les serruriers des deux partis des volontaires de beaucoup d'autres corps tats, partirent par troupe de Marseille, d'A gnon, de Montpellier, de Nimes, et arrivèr au jour convenu sur le lieu désigné; ils étai

s de compas, de bâtons et d'armes à feu; mêlée fut longue et terrible, le sang coula à s, et grand nombre de cadavres restèrent sur ce : ce fut avec beaucoup de peine que les upes appelées sur la place parvinrent à rétar l'ordre.

Après cette bataille, comme d'usage, chaque rti dût s'attribuer le succès; on a conservé refrain d'une chanson qui a dû être faite dans temps assez reculé :

Vivent les Gavots,
Au compas à l'équerre;
Vivent les Gavots
Dans la plaine de La Crau
Ils se sont toujours signalés avec zèle.
Avec zèle,
Vivent les Gavots, etc.

En 1816, une *affaire très-sérieuse* eut lieu ns le Languedoc, entre *Vergère* et *Muse*, ux petits hameaux peu éloignés de Lunel. Les lleurs de pierre des deux fondateurs faisaient de grands travaux de construction : la conrrence, la jalousie les excita les uns contre autres, un rendez-vous fut assigné, chaque rti appela ses alliés; on s'y rendit de vingt ues à la ronde. Le combat s'engagea et fut nduit avec un certain ordre, il dura longnps. Il paraît que Sans-Façon, de Grenoble, mpagnon Étranger, sorti depuis peu de la rde impériale, était armé d'une fourche [1] et en

[1] On a vu des Compagnons, surtout des tailleurs de pierre, rder une fourche à deux dents longues de six pouces, et n effilées, que dans des moments de danger ils attachaient moyen d'une vis au bout d'un long bâton. C'est avec cet trument qu'ils frappaient sans ménagement : les fléaux taient pas inconnus non plus.

menaçait, parmi les siens, quiconque
mine de reculer. On n'avait demandé
hommes de bonne volonté; mais il falla
fois engagé dans le combat, montrer de
voure. Ce jour fut le dernier de beauc
Compagnons; voici un couplet d'une
chanson qui se rapporte à cette rude aff

Entre Vergère et Muse nos honnêtes Compa
Ont fait battre en retraite trois fois ces chiens
A coup de cannes et de compas
Nous détruirons ces scélérats.
Nos Compagnons sont bons là ;
Fonçons sur eux le compas à la main,
Repoussons-les, car ils sont des mutins.

REFRAIN.

Pas de charge en avant,
Repoussons tous ces brigands,
Ces gueux de Dévorants
Qui n'ont pas de bon *sang*.

Toute la chanson est dans le même
chaque Société, en changeant quelque
l'adapte à son usage. Les Dévorants rem
Chiens capons par *Loups capons*, et l
derniers vers du refrain par ceux-ci :

Tous ces faux Compagnons
Fondés par Salomon.

Je ne puis retracer ici toutes les lutte
rables qui ont ensanglanté notre pays;
bornerai à rappeler brièvement quelqu
moins anciens.

En 1823, à Bordeaux, un Compagnon
rier, né dans le Bugey, reçut la nuit, e
tirant pour aller se coucher, le coup de l

[illegible] sais si c'est à propos de cet événement ou [illegible] autre, que je n'ai pas connu, qu'on fit la [illegible] dont voici un couplet :

En mil huit cent vingt-cinq,
Un dimanche à Bordeaux,
Nous fîmes des boudins
Du sang de ces Gavots.
Votre surnom en vérité,
Votre surnom de Liberté
Vous a rendu tous hébêtés.
Ah! par ma foi votre chemin
N'est pas vilain,
Car la guillotine va se mettre en train ;
Le bourreau en avant
Vous pendra comme des brigands
Devant nos Dévorants,
Pleins d'esprit et de talents.

Dans le commencement de 1825, il y eut une .te à Nantes, entre les Gavots et les Forge- ns : un de ces derniers fut tué.

Dans la même année, à Bordeaux, il y eut e lutte entre les *Forgerons* et les *Sociétai-* L. Un de ces derniers, jeune enfant de La auce, partant pour aller revoir son pays et sa nille, et que ses co-associés accompagnaient · la route de Bordeaux à Paris, fut tué. tait un dimanche de Fête-Dieu, j'allais, par sard, me promener seul de ce côté, et je ren- ntrai sur le milieu du pont son cadavre san- nt, rapporté en ville, par plusieurs de ses frères, sur un brancard improvisé avec des nches d'arbres.

le ne parlerai pas de mes impressions, chacun urra bien les comprendre.

En 1827, à Blois, les Drilles allèrent assiéger

les Gavots chez leur mère : deux charpe
furent tués, un menuisier eut plusieurs
enfoncées, un second reçut plusieurs cou
compas dans le ventre, un troisième plus
coups de sabre sur la tête, car des soldats
s'étaient joints aux assaillants.

En 1833, à Marseille, un Compagnon d
berté fut tué par un Compagnon Passant.

En 1836, à Lyon, un Compagnon charpe
de Soubise, tua un Compagnon tanneur de
tre Jacques.

En 1837, à Lyon, un forgeron de m
Jacques tua un charron du même fondate

En 1840, à Usez, un cordonnier, enfa
maître Jacques, a donné la mort à un cha
tier du père Soubise.

Le 15 avril 1841, à Grenoble, plusieurs
langers de la Société de l'Union, dit les *S*
taires, ont frappé de cinq coups de coutea
la tête, un de leur confrère en métier, mai
partenant à une autre Société que la leur.

Voilà comment les Sociétés d'ouvriers s
ciment : ouvrira-t-on les yeux ? renoncera
à tant de barbarie ? je l'espère.

CHANSONS DE COMPAGNONS.

Les *Chansons de Compagnons* sont un
principales causes de désordres dans le Co
gnonage, ce sont elles qui aigrissent les esp
nourrissent la haine et provoquent tant d
tailles. J'aurais sans doute pu, après les cou
inqualifiables que j'ai donné ci-dessus, me
penser d'en dire davantage à ce sujet. Je
cependant à reproduire ici dans leur e

…ces ch…sons satiriques et guerrières, …connue des partis rivaux : le lecteur …gera.

CHANSON SATIRIQUE DES DÉVORANTS.

Chers Compagnons honnêtes,
Le printemps vient de naître ;
Le Rouleur nous a dit
Qu'il nous fallait partir.
J'entends le bruit des cannes,
Le Rouleur marche à grands pas ;
La conduite générale
Ne l'entendez-vous pas ? (*bis.*)

Que la terre est charmante !
L'on rit, l'on boit, l'on chante ;
Que les arbres sont beaux,
Portant des fruits nouveaux !
Les rivières sont calmes,
Les prairies sont tout vert ;
Il y a bien de la différence
Du printemps à l'hiver. (*bis.*)

Que diront ces fillettes
Là-haut dans leurs chambrettes,
Qui pleurent leurs amants,
Qui s'en vont battre aux champs,
Descendant sur le Rhône,
Sur ce coulant ruisseau,
S'en vont droit à Marseille
Enchaîner les Gavots ? (*bis.*)

Gavot abominable,
Mille fois détestable,
Pour toi quelle pitié
De te voir enchaîné !
Il vaudrait mieux te rendre
Chez notre mère à Lyon ;
Là on saurait t'apprendre
Le devoir d'un Compagnon. (*bis.*)

Chers Compagnons honnêtes,
Votre loi est parfaite :
Vous irez dans les cieux
Comme des bienheureux ;
Et les Gavots infâmes
Iront dans les enfers
Brûler dedans les flammes
Comme des Lucifers. (*bis.*)

On dit que je suis fière,
Je ne dis pas le contraire ;
Je n'ai que trois amants,
Je les rends tous contents.
Au Gavot la grimace,
A l'Aspirant les yeux doux,
Au Dévorant je déclare
Qu'il sera mon époux. (*bis.*)

CHANSON SATIRIQUE DES GAVOTS

Age d'or, règne d'Astrée,
Oh ! souvenir fortuné,
Où naquit la renommée
Du Devoir de Liberté.
De sa fondation divine
Chacun connaît le pouvoir ;
Je vais chanter l'origine
Des Compagnons du Devoir. (*bis.*)

Lorsque l'aveugle fortune
S'empara de l'univers,
Qu'une expression plus commune
Fit nommer l'âge de fer,
Maître Jacques sur la terre,
Sans argent ni sans savoir,
Pour vivre ne sachant que faire,
Fonda un nouveau Devoir. (*bis.*)

Associé au vieux Soubise,
Ces fondateurs ambulants
Pour vendre leur marchandise
Partirent pour Orléans ;

... aucune ressource
Vivre dans leur chemin,
... coupeurs de bourse,
... de mourir de faim. (*bis.*)

... faiseurs de grimaces,
dans cette cité,
...èrent sur les places
mystère et leur secret.
...s ce temps-là fourmille
la ville d'Orléans
...ité des imbéciles
on nomme Dévorants. (*bis.*)

...rent, dans leur démence,
...tre moins odieux
...bliant dans la France
...-saint Devoir de Dieu.
...ent pouviez-vous, profanes,
...naître votre erreur,
...sant un dieu des ânes
...uverain créateur ? (*bis.*)

...ent, sur leurs maxime
...ues burlesques chanso
...ent chercher des rime.
...t lieues de la raison ;
...s ce temps, chez leur mère,
leurs boutiques et cha tiers,
...e jour l'on entend bra...e
...nes de tous métiers. (*bis.*)

...a foi, la confiance,
...on avoir du crédit ?
...on avoir d'éloquence,
...ue l'on n'a pas d'esprit ?
...ois, sans mœurs, sans usage,
...on être Compagnon,
...ertueux et sage,
...ître de Salomon ? (*bis.*)

..., qu'une ardeur belliqueuse
...mme pour Salomon,

Suivez les traces heureuses
De nos dignes Compagnons.
Aux arts, ainsi qu'aux sciences,
Consacrez tous vos loisirs ;
Le temps et l'expérience
Accompliront vos désirs. (*bis.*)

Que chacun vide son verre
A la santé de l'auteur,
Et qu'une amitié sincère
Se grave dans tous les cœurs.
Aux doux accents de sa lyre
Ajoutez avec transport
Que l'auteur de la satire
C'est Marseillais Bon-Accord. (*bis.*)

CHANSON DE GUERRE DES DÉVORANTS.

Chers Compagnons [illegible]es, il faut nous rassemble[r]
C'est pour chasser ce[illegible]s qui sont dans Montpelli[er]
Commençons de suite [illegible] tous ces Gavots,
Car ils sont sans doute de vrais animaux. (*bis.*)

La chasse étant faite, tous nos Compagnons
S'en vont chez la mère vider le flacon.
Apportez du vin rouge, aussi de la liqueur,
C'est pour faire boire nos Compagnons vainque[urs]

Soit dedans Marseille ou dedans Montpellier,
Tous ces Gavots infâmes ne peuvent travaill[er]
S'en vont dans les broussailles, dans les petits
Se cacher sans doute dans les bouts de bois.

Dans leurs synagogues avec leurs attendan[ts]
Ils jurent sans cesse contre nous, Dévoran[ts]
Mais ils sont tous des bêtes qui ne connais[sent]
Nous connaissons l'équerre, le crayon, le c[ompas]

S'il en reste encore qu'on ne connaisse p[as]
Peut-être par la suite on les reconnaîtra
Mais ils pourront bien dire : Adieu, Nîmes
Ils nous faut partir de suite pour aller à

CHANSON DE GUERRE DES GAVOTS.

Pays, sur le champ de conduite,
Malgré des guet-apens marchons,
Honorons d'une grande suite
De vrais et dignes compagnons. (*bis.*)
Ils quittent la ville d'Auxerre,
Ils vont dans la grande cité;
Chers Compagnons de Liberté,
Formons une marche guerrière,
Du grand roi Salomon intrépides enfants,
Faisons, faisons un noble effort,
Nous serons triomphants.

Oui, le danger nous environne,
Serrons nos rangs, mes chers pays,
Auprès des rives de l'Yonne,
Voyez nos cruels ennemis : (*bis.*)
Ils sont en nombre, ils sont en armes,
Marchent sur nous pl ins de fureur;
Les satellites de l'erreur
Pourraient-ils nous causer d'alarmes?
Du grand, etc.

Non loin de la ville de Nantes,
Sur la route qui mène à Tours,
Plusieurs cliques impertinentes
Voulaient mettre un terme à nos jours. (*bis.*)
Dans cette crise meurtrière,
Songez-y bien, chers Compagnons,
Un grand nombre de forgerons
Rougit de son sang la poussiere.
Du grand, etc.

Les charpentiers, dans leur colère,
Voulant de Blois nous expulser,
Vinrent un jour chez notre mere,
Et enfin la terrasser. (*bis.*)
Quoi! terrasser une femme!....
Nos frères sont courroucés,

Et tombe sous leurs coups pressés
De Soubise une bande infâme.
Du grand, etc.

Nos frères, aux bords de la Loire,
Furent bien braves et bien grands
En arrachant mainte victoire
A des rivaux trop arrogants. (*bis.*)
Chers Compagnons, à leur exemple,
Frappons! que nos bras réunis
Ecrasent tous nos ennemis :
Des cieux Salomon nous contemple.
Du grand, etc.

Elançons-nous, pleins d'assurance,
Exerçons nos bras vigoureux :
Ils ont lassé notre prudence,
Eh bien! nous voici devant eux. (*bis.*)
Enfant d'un roi brillant de gloire,
C'est aujourd'hui que, sans pâlir,
Il faut savoir vaincre ou mourir.
La mort! la mort! ou la victoire!
Du grand roi Salomon, intrépides enfants,
Faisons, faisons un noble effort,
Nous serons triomphants!

J'ai reproduit des couplets bien rudes, mais il ne faut pas juger de toutes les productions des Compagnons par ce que l'on a vu; on trouvera plus loin des chansons plus humaines.

Je termine ici cette notice sur le Compagnonnage. Mon seul désir était de faire connaître, d'après la tradition, son origine commune, ses catégories diverses, les Sociétés qui les composent, l'organisation, les systèmes de ces Sociétés, et quelques particularités qui ne touchent point aux initiations et aux mystères. J'ai exposé le bon et le mauvais avec impar-

, en m'abstenant, tant que possible, de
J'ai usé de ménagement autant que je
. Je présume que cette notice fera plaisir
icoup de personnes et en blessera peu.
urs, s'il en était autrement, elle ne ré-
iit pas à mon intention.



LA RENCONTRE

DE

DEUX FRÈRES.

Un jour, après une marche longue et fa
je me reposais sous un arbre peu distant
grande route. Là, promenant ma vue s
chemin que j'avais parcouru, je vis veni
Compagnon; puis, tournant du côté par
devais continuer mon voyage, j'en vis veni
second. Ils se faisaient face, marchaient
deux la tête haute en se fixant avec des yeu
je lus tout d'abord leur bizarre intention.
fin, n'étant plus séparés que par un court
pace, l'un s'arrête brusquement, fait cou
terre le paquet qu'il portait au bout de sa ca
prend une pose martiale, et profère ces cri
doutables : — Tope pays! quelle vocati
— L'autre ayant également pris une atti
fière, répond : Compagnon cordonnier, et v
le pays ? — Le pays répond à son tour qu'i
Compagnon maréchal dans l'âme et dans
bras, tout prêt à le faire voir. Aussitôt ils
vancent, ils se trouvent face à face; un c
que injurieux s'engage; le maréchal dit à
émule : — Passe au large, sale puant! —
cordonnier lui répond : — Passe au large

me, ô noir gamin! — Et là, dressés l'un
ant l'autre, ils se lancent des regards fou-
yants; leur bouche vomit les imprécations
plus atroces, les injures les plus dégoûtan-
. Ayant épuisé tous les traits que leurs lan-
s pouvaient décocher, ils en viennent aux
ins; armés chacun d'une longue et solide
ne, ils font quelques évolutions, quelques
ides moulinets, puis, s'élançant avec impé-
sité, se portent réciproquement de rudes
ps; le sang jaillit des deux côtés, et le com-
ne se modère point. Mais, après avoir long-
ps combattu avec un acharnement difficile
lécrire, le maréchal, exténué de fatigue,
ırtri, saignant, chancelle, tombe et s'al-
ge sur la poussière épaisse du chemin. Le
lonnier impitoyable ne retient point sa fu-
r; il frappe encore; il déchire son adver-
e renversé...... il le déchire! Mais quelle ne
pas sa surprise! quel ne fut pas son abatte-
ıt! quel changement subit ne s'opéra-t-il
dans tout son être, lorsqu'il aperçut sur les
s nus, sur la poitrine découverte de son en-
ii vaincu, des signes distincts, des marques
équivoques qui le frappent, qui lui font
nptement reconnaître dans celui qui gît sur
oussière, Laurent!...... Laurent, son frère
ı-aimé! — O mon frère! s'écria-t-il, je suis
nçois, ton frère et ton ami! Oh! pardonne.
se précipitant sur lui, il le prend, le re-
, le serre dans ses bras..... Ils s'embrassent
. deux....., ils pleurent; mais dans ce mo-
t la douleur est assoupie, et leurs pleurs
doux, et leurs larmes sont des larmes de
ıeur et de joie. Dès-lors, moi, témoin de

rier mên... de mêler ses lar... ueillirent favorablement. ... oute prévention de côté; car nous ... ment des hommes, et au lieu de nous haïr nous faire du mal, aimons-nous et soula- s-nous mutuellement.

Dans ce moment François, qui n'avait cessé soutenir son frère dans ses bras, le soulève, porte sur le bord de la route, et le pose sur n tapis de gazon. Après avoir reçu quelques soins, après avoir goûté quelques instants de repos, Laurent sentit ses forces renaître; il s releva; nous le prîmes chacun sous un bras, marchant tous trois côte à côte, nous nous di geâmes, à petits pas, vers la ville la plus p chaine. Après avoir marché pendant une he nous y arrivâmes heureusement. Nous entrâ dans la première auberge, laquelle était re d'un grand nombre de Compagnons de d et de divers Devoirs qui s'y étaient des intérêts qui leur étaien de ce qui venait de -là, ils

rdinaire; ce que, malgré leur bonne vo-, ni l'un ni l'autre ne purent accomplir, ils étaient émus. Dès-lors, plusieurs Com-ons tournèrent leurs regards sur moi et blaient me demander de satisfaire leur désir. ris donc la parole, je leur racontai l'aven-re dont je venais d'être témoin, et mon récit s toucha profondément. Leurs cœurs étaient attendris, leurs bouches étaient muettes, nul bruit ne troublait le silence. Inspiré par une si heureuse disposition, je cède à l'entraînement de mes pensées : « Eh bien! mes amis, leur dis-je, une telle rencontre n'est-elle pas de nature à nous éclairer, à jeter dans nos âmes des sentiments plus nobles et plus élevés, à nous faire comprendre enfin combien il est barbare et ridicule de regarder comme ennemi quiconque n'appartient point à notre Société? Vous savez à combien de maux nous expose cette fièvre d'intolérance. Permettez-moi, à ce sujet, de rapporter un fait qui m'est personnel.

« Je partais d'un pays, je faisais un voyage à pied; je rencontre sur la route, dans un lieu presque sauvage, un ouvrier à peu près de mon âge. Je ne l'avais jamais vu, je n'avais pas plus entendu parler de sa personne que lui de la mienne; nous ne nous connaissions d'aucune manière; mais par quelques mots d'un vieil usage, il provoque de moi une courte explication. Il en résulte que nous ne sommes pas du même Compagnonage. Nous sommes donc ennemis? Il faut donc se battre? En un mot, je suis attaqué, je dois me défendre, et je me sers de ma force et de mon adresse, des armes que la

nées, et de celles que le
ns mes mains (car lui en
deux jeunes gens qui se r
chemin solitaire, au lieu de
alement en s'offrant de mutuels
bordent en forcenés, se font tout
s peuvent se faire, et se déchirent
tigres en furie! Et, remarquez-le,
bat pas toujours un contre un. Sou-
eurs hommes tombent sur un faible
. Ils l'écrasent, le dépouillent, et cou-
vanter à leurs camarades d'avoir fait
nde prouesse. On voit des combats par-
n voit aussi deux Sociétés rivales se don-
ndez-vous et se livrer dans les champs
bataille sanglante. Eh! quel motif a p
oquer un tel désordre? C'est ce qu'on
expliquer. Mais le résultat de cette gran
ée sera-t-il favorable à quelqu'un? P
tout, on se bat pour se battre, et par t
rte de moyens; on se sert du poing, d
on, des instruments pointus et tranch
on se blesse, on se tue; la force armée ac
les combattants se séparent, se disper
fuient. Mais il en reste toujours entre le
de l'autorité; partant de là les empoig
mis en prison, les blessés à l'hôpital,
au cimetière. Ainsi finit cette journée
vide le champ de bataille; et ceux q
sauvés par la fuite, en supposant m
ne seront point poursuivis, ne so
punition, parce que tous les meml
tent libres ont des frais énormes
soit pour le soin des malades, soit
tien des prisonniers, soit pour so

survient ensuite entre les deux Sociétés, vainqueurs et les vaincus sont également tits.

ous le voyez, les résultats ordinaires, les quences inévitables de ces fatales collisions pour nous la ruine, la déconsidération, la rt. Nul n'y gagne : tout le monde y perd. De nos sentiments s'aigrissent, notre esprit s'obscurcit, notre âme se dégrade; dans nos pensées plus rien de grand, de généreux; dans notre entendement tout devient trouble et confusion. Aussi tout travail d'application nous devient impossible jusqu'à ce que le temps, la paix et la raison nous aient ramenés à notre état naturel. Alors, alors seulement nous pouvons nous livrer de nouveau à cette étude paisible des arts et des sciences; étude qui a tant d'attraits, tant de charmes pour nous, et que de tels malheurs ne devraient jamais interrompre. Je conviens cependant que depuis quelques années ces désordres sont moins fréquents, que les hommes en général commencent à penser sérieusement, que le fanatisme trouve partout des adversaires qui le combattent et le détruiront, que des voix généreuses appellent de toutes parts le peuple à la lumière et à l'émancipation. Eh bien! je joindrai ma faible voix à ces voix puissantes, et je vous dirai : O mes camarades, nous vivons dans un siècle avancé, sachons le comprendre; nous sommes pauvres, nous sommes ouvriers, mais nous sommes hommes! Pénétrons-nous de cette grande idée, et relevons notre moral et notre condition. Considérez que nous ne sommes pas d'une substance moins délicate, moins pure que les riches; que

notre esprit, que notre sang, que notre conformation n'ont rien de différent de ce qu'on voit en eux; que le progrès étant dans les lois de la nature, nous devons nous dépouiller de nos erreurs et de nos vices. Oui, sortons des ténèbres qui nous environnent, développons notre intelligence, acquérons des talents, des vertus; travaillons à nous éclairer, à nous rendre bons, et répandons sur nos camarades les connaissances, les vérités que nous aurons acquises; invoquons la justice, l'amour, la fraternité. Nous sommes enfants d'un père commun, nous devons vivre tous en frères. La liberté, l'égalité doivent se combiner et régner de concert dans la grande famille humaine.

« Renonçons donc, chers Compagnons, à toutes ces rivalités mesquines qui nous abaissent, nous avilissent et nous font un mal réciproque. Vous en êtes témoins, deux frères se sont meurtris de coups : tirons de cet événement un enseignement profitable. Je compte sur vous, ô mes amis; j'ai vu vos yeux trempés de douces larmes, je vois que votre âme s'élève, qu'une voix intérieure vous touche et vous persuade de la noble mission que nous devons remplir. Oui, répandons dans l'esprit de nos frères les idées neuves dont nous sommes pénétrés, et qu'à leur tour ils puissent faire entendre ces mots sacrés : union, concorde, justice, amour, fraternité. Alors une grande regénération sera faite : alors les Compagnons, groupés plus intimement, ne craindront ni la misère ni l'oppression, et le Compagnonage sera un vaste foyer de lumière et de fraternité. »

A peine avais-je cessé de parler, que tous di

— —

...Oui ...voulons la justice et
...qui, ...voix intérieure nous per-
...oble m...on que nous devons en-
... que nous remplirons avec persé-
... l'enthousiasme fut au comble, le
...nt, le plaisir, la joie étaient peints sur
...ages, et chacun jouissait en soi d'un
...xprimable.

...ermina la journée; on fixa une réu-
...demain, on se retira; les deux frères
...és dans l'auberge, nous fûmes nous
...t, nous passâmes une nuit heureuse.
...nous nous rendîmes à l'assemblée
...ouvâmes plus nombreuse que nous
...u le penser. Tous les Compagnons de
...taient accourus, et, à notre grande
..., chacun y pensait comme il avait
...ille. L'isolement, la réflexion n'a-
...changé, n'avaient rien refroidi; au
...le bonnes idées s'étaient développées.
...nons se formèrent en cercle, le plus
...e fut fait président. Un tailleur de
...npagnon Etranger, nommé La Fleur
...prit la parole en ces termes :

...ys et coteries, le discours prononcé
... a produit en nous une impression
..., est plein de vérités, et sa tendance
...nimment; mais le but de celui qui
...é n'étant pas de faire spécialement
..., on y rencontre certains passages
...t des faits qui ne sont pas à notre
...les ouvriers qui ne savent point ap-
...bienfaits de l'association en conclu-
... nous, et déclameront à outrance
...incipe qui nous unit. Je veux d'a-

vance, et à l'instant même, répondre à t
leurs déclamations par le parallèle que j'él
et que je leur adresse. — Quand vous ar
dans une ville, vous pouvez vous trouver
argent, sans connaissances, et par consé
sans pain, sans gîte, sans crédit ; et si vo
trouvez promptement de l'ouvrage, que dev
Quand nous arrivons dans une ville, som
nous sans argent, qu'importe ; nous allons
la mère, nous y trouvons des amis, des f
nouveaux qui nous procurent le travail, la n
riture, le logement, qui nous font connaît
mœurs, les usages, les beautés de la vill
nous sommes sans inquiétude.

« Si vous avez le malheur de perdre la s
la maladie, l'isolement, l'ennui, la misère
assiégent de concert : nul appui, nulle c
lation.

« Si nous avons le malheur de tomber
un tel état, nous recevons journellemen
visites de nos frères, qui nous apportent
secours et les encouragements qui font tan
bien.

« Si dans un atelier le maître veut vous
un passe-droit : livrés à votre faiblesse,
êtes contraints de le subir.

« Nous, dans le même cas, le premier C
pagnon se rend auprès du maître et, fort
pouvoirs que la Société lui confère, plaide n
cause et la fait triompher.

« Si des maîtres, en se coalisant, conspi
contre les salaires des ouvriers, vous ne po
point, ô vous, hommes isolés, détourner le
qui vous menace ; mais les Compagnons, fai
dès-lors trêve à toute rivalité, se concentr

...en faisceaux, et forts par leur union, l'orage qui grondait sur leur tête, lait infailliblement tomber sur vous ... eux.

...us êtes l'objet d'une attaque injuste, ...e, qui viendra à votre secours? Vous ...férents pour tous, tous sont indifférents ...s. Qu'un de nous soit l'objet d'une dangereuse, formidable, la Société l'a ...ccourt en tumulte; on a frappé un ...oup a retenti, tous les frères accourent, ...e délivrer ou partager son sort.

..., jeunes encore, sans expérience, sans ...ous courez grand risque de vous éga..., sous l'œil attentif de nos chefs, qui ...tuellement les plus instruits, les plus ..., les plus respectables de la Société, ...ouvons dévier de notre droit chemin. ...vons de sages conseils qui nous font ... travail, l'ordre, la vertu. Celui qui ...uelque peu de ses devoirs est en parti... en pleine assemblée réprimandé forte...ui qui commet une action basse reçoit ...tion proportionnée à son délit; celui gravement contre la probité est flétri ...nt, et chassé sans retour de la So... ...vérité exemplaire, qui fait ouvrir les ...ux qui seraient quelquefois tentés de

...nclus que celui qui voyage seul, sans ...ec d'autres ouvriers, résiste mal aux la misère et de l'oppression; que rien ...rage et lui facilite les moyens de s'ins...'il néglige souvent les choses les plus ...s; qu'ainsi isolé et rapportant tout à

son individualité, il devient froid
bien heureux quand d'autres vices n
pas se joindre à ceux-là.

« Celui qui voyage attaché à une S
contraire, déteste l'égoïsme, l'arbitra
leur résister; il a le sentiment de l'
la fraternité, et son dévouement est s
Non, il n'agit pas pour lui exclusive
pour tous ses frères. Il ne demande pa
produit par son action sera immédia
également à ceux qui viendront aprè
veut leur laisser que de bons précé
nez-le au sein du repos et de ses
dites-lui qu'un danger pressant me
ses frères, il volera rapidement au
lui désigne, et exposera sa propre vi
ver celle qui est en péril.

« Je borne ici ce parallèle, qui pr
coup en faveur des Compagnons; m
vous de me prendre pour un lâche
je sais en eux applaudir le bon, je
combattre le mauvais, et je leur di
même franchise : Vous repoussez l'é
dividuel; repoussez avec la même
goïsme de corps. Vous ne voulez
exerce sur vous l'arbitraire et l'oppre
dez-vous d'user de ces moyens déte
ceux qui, comme vous, ont droit à l
à l'indépendance.

« Vous nourrissez entre vous, me
même Société, le sentiment de l'ég
fraternité; que ce sentiment soit é
gardez également comme frères to
vriers, tous les Français, tous les h
ne sont point indignes d'en porter le

... bornes pour le ... avec embrassé; qu'il ... bornes pou ... patrie, pour la cause ... manité. Oui, vous avez des qualités bien ... es, qui ont besoin d'être éclairées; car, ... les et quelquefois mal dirigées, elles vous ... it commettre, je ne dirai pas des crimes, ... des erreurs sanglantes. Donc, éclairez, ... ez ces grandes qualités, et qu'elles soient ... ours bien employées et ne nuisent jamais à ... omme. »

... tailleur de pierre s'arrêta là; je dirai que ... dernières paroles furent prononcées avec ... de force, avec tant d'exaltation, qu'elles ... trerssaillir l'assemblée et l'agitèrent long- ... ; la parole pas a e ... ite à un menuisier, ... pagnon du Dev ... é Paul le Niver- ... Il s'exprima de ...

« Mes pays, comme ... eur, je fréquente, ... les associations. Comme lui je voudrais, ... était possible, l ... rendre moins égoïstes, ... intolérantes; c ... me lui, enfin, je vois ... lorsque la civil ... n fait de toutes parts ... profonds, de v ... progrès, le Compa- ... nage que nous se ... s avec tant de zèle, ne ... plus rester seu ... en arrière. Eh! le pour- ... -il sans compro ... re son existence? Non. ... chers amis, puis ... il en est ainsi, avançons ... pas mesurés, et se ... ons sur notre route les ... illes coutumes, les sottes préventions, et ce ... atisme féroce qui trop souvent pousse l'ou- ... ier contre l'ouvrier.

« Sont-ils nos ennemis tous ces hommes cou ... geux travaillant et suant comme nous? Non. ... tailleur de pierre, le charpentier, le menui-

7

sier, le serrurier, le forgeron, le tisserand cordonnier, le boulanger, ceux qui const sent, qui meublent, qui décorent nos hal tions, ceux qui tissent, ceux qui confection nos vêtements, ceux qui nous procurent ou nous préparent les aliments qui soutienne conservent notre existence, tous agissent, produisent et sont d'une égale utilité au b être commun de la grande société. Eh! P quoi, ô membres d'un même corps, et dest à vivre les uns près des autres et à s'entr' continuellement, pourquoi nous faisons-1 depuis plusieurs siècles une cruelle guerre.

UN MEMBRE *interrompant.* — Parce nous voyons des états qui ne sont pas si h rables que le nôtre, et que néanmoins ceux les professent ont l'orgueil et l'audace de se rer du beau nom de Compagnon, ce que i ne pouvons souffrir.

LE NIVERNAIS *répond.* — Aucun état ducteur ne peut déshonorer; au contraire y acquiert plus ou moins de réputation qu'on y est honnête et plus ou moins hal ensuite je vous dirai que les ouvriers de n porte quel état peuvent se former en sociét nous ne pouvons les troubler dans leur u sans nous rendre coupables aux yeux de la tice et de l'humanité. Quant au mot *com gnon*, dont quelques Sociétés veulent se f un titre exclusif, on sait qu'il est très-vieu qu'il s'emploie en divers sens. On dit com gnon d'armes, compagnon de voyage; pour ne dirait-on pas compagnon maréchal, com gnon cordonnier? Quel est le meilleur des C pagnonages? A mon avis c'est celui où l'on

bonne intelligence, toujours disposés, toujours prêts à s'aider les uns les autres ; qu'en êtes-vous ?

UN MEMBRE *avec chaleur*. — Une chose qui me choque, c'est de voir une société prendre pour attribut des instruments dont elle ne sait pas se servir. Non, elle ne peut se parer de ces magiques instruments [1] sans s'attirer la haine et la vengeance de toutes les autres Sociétés.

LE NIVERNAIS. — Je ne le vois pas comme cela. Si quelqu'un se pare par vanité d'un instrument au-dessus de sa portée, au lieu de se fâcher, il faut rire ; si nous voulions un jour, en place d'une équerre et d'un compas, prendre pour attribut un télescope ou un baromètre, croyez-vous que les astronomes, que les physiciens, s'ils y prenaient garde, en témoigneraient quelque mécontentement ? Non. Tout au contraire, ils riraient, et c'est tout ce qu'ils auraient de mieux à faire. On m'objecte encore qu'une société fait porter la couleur au chapeau, une autre au cou, d'autres à une boutonnière du côté gauche ; que le Compagnon qui la porte à une boutonnière basse ne peut l'élever davantage sans s'exposer au ressentiment de celui qui la porte à une boutonnière haute ; que ce dernier ne pourrait la porter plus haut sans violer les priviléges et sans s'attirer la colère et la vengeance de ceux qui les portent au cou et au chapeau.

« Doucement, doucement et écoutez un peu, je vous prie ! Que répondriez-vous, par exemple, à un vieux marquis vêtu d'un bel habit,

[1] Il entend par là l'équerre et le compas.

et qui viendrait vous dire à vous, homme d travail, à vous, homme du peuple et parfoi aussi bien vêtu que lui : — Ouvrier, tu porte un habit aussi beau, aussi bien fait que le mien et cela ne me plaît pas. Je ne veux pas que l'o me confonde avec toi : donc, quitte cet habit je te l'ordonne! quitte-le, et prends en un mau vais. — Je vous le demande, que répondrie vous au vieux marquis qui vous aurait ten un tel langage? qu'il est un vieux fou, n'est-c pas? qu'il n'a aucun droit sur vous, et que com me lui, vous êtes libre de vous mettre à votr goût et comme bon vous semble, et vous aurie raison. De même chaque société a le droit d porter la couleur où elle veut et comme bo lui semble. Trève donc à ces cruelles guerres qu'aucune bonne raison ne peut justifier. N voulant point supporter les injustices, commen çons par être justes, qu'il ne soit plus dit qu les Compagnons en France sont les seuls repré sentants d'un âge qui n'est plus. La prévention la jalousie, un certain amour-propre mal en tendu, nous ont trop long-temps divisés : qu ce temps soit à jamais passé! Autrefois les hom mes d'une religion différente s'entre-tuaien sans miséricorde; aujourd'hui on peut conser ver chacun sa croyance et vivre en bonne in telligence; agissons de même, conservons cha cun notre attachement à notre Société, et d plus rapprochons-nous, cherchons à nous com prendre, et aidons-nous les uns les autres au tant que nous le pourrons. L'esprit de notr époque n'est pas un esprit de ténèbres et de per sécution; c'est un esprit de lumière et de rai sonnement; il faut s'y conformer, il faut n

int rester en arrière; autrement, la jeu
struite et imbue de principes nouveau
endrait plus à nous, et nos Sociétés, qu
ortes en ce moment, périraient avant peu, f
de recrues qui seules les renouvellent et les
pétuent.

« Vous trouvez que le Compagnonage prot
les droits, les intérêts des ouvriers; vous
regardez comme la dernière corporation pop
aire, et dont la conservation est un bien.
ense comme vous, mais je vous le conseill
épouillons-le de ce qu'il a de trop vieux, d
op usé et qui choque la raison et les usage
notre temps. Conservons-lui ce qu'il a de
n, ajoutons-y encore pour le rendre parfait,
est possible, et un jour nous nous applau-
ons de notre œuvre à l'aspect du grand dé-
ppement que nous lui verrons prendre, et
émoignage de l'estime publique que nous
ns su mériter. »

Nivernais fut applaudi; plusieurs Com-
ons, qui jusque-là s'étaient regardés avec
n, se rapprochèrent. Une grande fusion
dans l'assemblée. Dès que le silence fut
, un serrurier compagnon du Devoir de
, nommé Espagnol l'Union, se fit enten-
Mes pays, mes frères, dit-il, je crois devoir
a voix pour proclamer quelques vérités.
's discours ont été prononcés. On vous a
les conséquences fâcheuses des luttes
divers Compagnonages, on vous a fait
is les avantages que vous pouvez re-
le association bien entendue, on a dé-
ause de la tolérance et de l'humanité;
dans le même sens, car notre siècle

ne voit qu'avec pitié nos rivalités incessantes, qu'avec horreur les luttes sanglantes dans lesquelles nous nous engageons trop souvent... Élevons nos pensées à d'autres considérations; quittons un moment le sujet qui nous occupe spécialement pour nous occuper de choses plus vastes et plus générales... Regardons la nature, elle est immense. Considérons le génie des hommes, rien ne l'arrête, il envahit tout; il crée des villes nombreuses qu'il orne de monuments magnifiques; il creuse des canaux profonds et sûrs qui sillonnent les Etats dans tous les sens; il ouvre de larges routes qu'il fait passer sur les fleuves et sous les montagnes; d'une terre stérile il fait un jardin productif, embaumé; disposant de la force et des vents et du feu, il glisse rapidement sur le vaste bassin des mers qu'il parcourt d'un bout du monde à l'autre; il s'élève dans un autre élément à des hauteurs considérables, et porté par une barque légère suspendue à un globe transparent, il vogue à son gré dans la plaine des airs et parcourt des routes célestes; il calcule, il connaît la marche régulière des astres. Les phénomènes de l'atmosphère ne lui sont pas inconnus : il prévoit les marées, les courants, les orages et les tempêtes; la foudre même est domptée par lui. Il plane sur la terre, sur les mers, dans les cieux; il met tous les éléments à contribution; il range tout sous sa loi; la nature entière est son domaine; et cependant ce génie si profond, si vaste, qui place les hommes si haut dans l'échelle des êtres et les fait rois de la création, n'a pu encore les rendre heureux. Le fort bat le faible, le grand foule aux pieds le petit,

ns commandent avec humeur ; tous
. obéissent en murmurant. Le bon-
nulle part, car le bonheur n'est pas
toute matérielle. Eh quoi ! en sera-
rs ainsi? Ceux qui font tant de pro-
 qui possèdent tant de sciences, ne
t-ils jamais la science de se rendre
Espérons en l'avenir. Dans ce mo-
onde est en travail; des idées nouvel-
nobles, mais généreuses, le parcou-
s'infiltrent de toutes parts, et ceux
elles ont pénétré ne disent pas : « Je
lle nation, et je déteste toutes les au-
ns; je suis de telle religion, c'est la
ie, la seule vraie, toutes les autres
re proscrites et anéanties; je suis de
ur, et tous les individus qui n'ont
couleur ne sont point des hommes; je
le classe du peuple, c'est la seule qui
r des droits et des priviléges. » Non,
s chez qui ont pénétré les idées nou-
parlent point ainsi. Ils n'excluent, ils
vent ni les nations en masse, ni la
ii n'est pas la leur, ni la couleur chez
us, ni les classes du peuple riches ou
Dieu a créé les nations diverses; il a
sentiments religieux pour que cha-
e à sa manière; il a voulu que tous
s fussent heureux, et cette volonté
comprend et se comprendra chaque
ntage. Aussi voyez comme insensible-
rit des nations se rapproche et se lie,
croyances se tolèrent réciproquement,
 préventions de couleur et de race
t, comme les diverses classes du peu-

ple se mêlent et se confondent à leur insu. Oui, des abus, des erreurs, des préjugés ont disparu; d'autres disparaîtront; des réformes importantes ont été faites, il s'en fera de plus importantes encore. L'industrie, les arts, les sciences ont pris un grand essor, un grand développement; leurs produits variés se répandent dans la société; ils se répandront avec plus d'abondance, avec plus de profusion, et surtout avec plus d'équité. Il ne doit point y avoir de parias sur la terre; il ne faut point donner tout à l'un, rien à l'autre, laisser pourrir les aliments ici, pendant qu'on meurt de faim là à côté. Oui, la corruption, l'égoïsme, ces hideuses maladies seront soignées et guéries. Le progrès a marché, il marche, il marchera jusqu'à ce que la grande société soit régénérée, réorganisée et assise sur une base plus large et plus solide. Au milieu d'un mouvement si grand, si profond, si continu, quand des Français, des Anglais, des Allemands, des Espagnols, des Italiens, des Polonais, des Russes même! quand enfin des Européens, des Africains, des Asiatiques et des Américains se voient sans prévention; quand des chrétiens, des juifs, des mahométans et ceux qui n'ont qu'un sentiment religieux sans culte extérieur, se voient, s'estiment réciproquement enfants du même Dieu; quand un si beau mouvement se fait dans l'univers et entraîne tous les hommes les uns vers les autres et les force à s'aimer; comment pourrions-nous, ouvriers laborieux et amis du progrès, y rester étrangers? Cela ne se peut pas. Vous pensez, je le présume, que les hommes de couleur sont hommes comme les blancs? Vous le pensez, n'est-ce pas? répondez-moi, mes amis.

DE L'ASSEMBLÉE. — Oui, nous l

— Vous pensez aussi que chez les chez les Italiens on trouve des ne chez les Français?

QUARTS DE L'ASSEMBLÉE. — Oui, cela aussi.

— Et ne pensez-vous pas que les hommes comme les riches?

E TOUTE ENTIÈRE. — Pourquoi les hommes sont faits, dit-on à eu.

— En ce cas vous pensez que tous de cette assemblée, que les ouvers états sont également hommes mes intérêts?

SEMBLÉE. — Cela va sans dire.

— Pensez-vous que nous devons haïr et nous faire la guerre?

E ENTIÈRE. — Non.

— Croyez-vous à la possibilité l'un rapprochement entre nous!

ENTIÈRE. — Oui.

Comment devons-nous vivre dé-

ENTIÈRE. — En frères.

Persévérez, mes chers pays, ux sentiments, et nous serons ureux, parce que nous serons être. »

ions d'Espagnol l'Union et les furent faites, il se fit un bruit reille ne comprit plus un mot. ent des Compagnons se serrer s'embrasser avec transport.

Un entraînement général, une joie peu com-
mune régnaient dans l'assemblée, le bonheur
était là. Le silence se rétablit enfin. Il ne f...
pas besoin d'en dire davantage pour éclai...
les esprits et détruire les préventions. Chaque
membre de l'assemblée était devenu un parti...
zélé, un propagateur enthousiaste des idées nou-
velles et du rapprochement général. Un dern...
discours fut néanmoins prononcé. Il sortit de...
bouche d'un charpentier Compagnon Bondrill...
nommé Breton Bras de Fer. Le voici :

« Mes Pays et Coteries, je crois, comme...
plupart des Compagnons qui se sont fait...
tendre, que, pour guérir le mal, il faut en...
le découvrir avec soin, mais sans fausse hont...
et présenter un remède salutaire; or, voi...
qu'elle est ma pensée. Il faut nous sépare...
nous répandre sur tous les points de la Franc...
et tenir à peu près, chacun à sa Société, le lan-
gage suivant : — O ma Société, je t'ai ser...
longtemps, et tu sais que je n'ai jamais manq...
de zèle, de franchise, ni de pureté; aucune tac...
ne salit ma vie, c'est pourquoi j'oserai te ten...
un langage nouveau, mais vrai; et si tu sais e...
faire ton profit, de tous les services que j'ai p...
te rendre, ce sera le plus grand. Ecoute :

« Tes ennemis ne sont point dans les diverses
sociétés de n'importe quels corps d'états; i...
sont dans ton sein; tes ennemis sont ceux qu...
chargés du soin de te gouverner, de t'admini...
trer, se livrent aux vices, et qui, sous diver...
prétextes, gaspillent tes finances et troublent
ton harmonie.

« Tes ennemis sont ceux qui, froids et égoïs-
tes, invoquent cependant ta bienfaisance; ...

.. besoi satisfaits, te méconnaissent
omnient.
ennemis sont ceux qui, sans foi, sans
sans pudeur, trompent journellement
e homme qui les oblige, et s'en font
re scandaleuse. Le châtiment attaché à
faits retombe, rejaillit sur toi, et ternit
t et ta considération.
ennemis sont ceux qui ne connaissant
orce brutale, la loi des tyrans, atta-
ec fureur tout Compagnon qui n'est
ur Devoir, acte injuste et barbare qui
es représailles qui t'altèrent, qui t'ai-
et te remplissent de désordre et de
n.
ennemis sont ceux enfin qui, doués
rtaine manie baroque, se livrent dans
ansons furibondes à des insultes, à des
grossières contre leurs adversaires
leur côté, répondent par d'autres in-
e la même force et de la même valeur.
là la cause première du déréglement
its, des discordes, des guerres, des hai-
ondes qui ne s'éteignent point entre les
; et puis la plupart de ces fameux poè-
ès avoir ainsi prodigué l'insulte, après
célébrée avec beaucoup d'emphase,
avoir dévoué éternellement dans leur
galimatias et leur cœur et leur âme,
anqueroute en se moquant de toi !
re les yeux, ô ma Société, agis pour ta
ation; sache que le mal produit le mal,
ien engendre le bien. Poursuis coura-
nt, et coupe le mal dans sa racine. Alors
urs deviendront nouvelles, deviendront

ıres; ton existence s'embellira et n'
: terme.

« Oui, dit le charpentier en élevan
onore et promenant un regard prophé
'assemblée; oui, quand les sociétés
distinguer leurs plus dangereux ennem
elles sauront apprécier leurs véritables
elles ne tarderont pas à prendre une
velle; alors ces idées extravagantes
blent si souvent notre imagination s'
pour faire place à des idées plus do
utiles, plus simples, plus naturelle
corps, notre esprit, notre moral y g
L'instruction sera pour nous un b
goût, une passion; et quand après
notre tour de France nous rentre
nos familles, nos compatriotes diron
un Compagnon; — ce qui voudra dir
homme qui sait travailler, raisonne
et l'on aimera le Compagnon et le
nage qui l'aura formé. »

Le charpentier impressionna to
blée, et il fut applaudi chaudeme
discours les débats furent clos; o
tout d'une voix on s'arrêta aux m
rurent les plus convenables à la
entreprise si belle.

Là se termina cette grande co
espèce de congrès improvisé par
quel doit découler un bien inca
Compagnonage.

On a fini par se séparer, par
se dirige à la fois sur toutes le
de France; sous peu les Compa
de Bordeaux, de Marseille, de

ıternelles prononcer des mots d'hu-
ı germes de progrès seront répandus,
ınt manquer tôt ou tard de se déve-
ıroître et de fructifier.
enfants du vieux père Tauret, Lau-
ınçois, se sont rendus dans la Bour-
ès de leurs bons parents qu'ils n'a-
depuis long-temps. Mais ils l'ont
feront encore un petit voyage dans
ıne juste cause, et certes ils ne se
us; moi je suis rentré dans Paris,
ı un quartier où les bras ne reposent
ıubourg Saint-Antoine), j'ai rédigé
erbal d'une assemblée mémorable;
ı l'impression. Puissent les ouvriers
plaisir! et je promets bien de re-
jour la plume, non pour faire des
res et élégantes, chose dont je me
ıb'e, vu mon ignorance et mon peu
d'écrire, mais pour dire de bonnes
opérer quelque bien, si cela m'est

NOTE 1.

es distincts, *des marques non équi-*
le frappent (*voy*. p. 87. lig. 21).
ıaucoup d'ouvriers, et surtout de maré-
verts de tatouages.

NOTE 2.

ıaîtres, *en se coalisant*, *conspirent*
ıalaires des ouvriers, etc. (*voy*. p. 91,

es qui veulent diminuer les salaires des

onore et p
assemblée; oui,
istinguer leurs p
el'es sauront app
ne tardero
lors ce
ouve

du vieux
e sont rendus dans
urs bons parents qu'ils
long-temps. Mais ils l'ont
ncore un petit voyage dans
cause, et certes ils ne se
suis rentré dans Paris,
où les bras ne reposent
t-Antoine), j'ai rédigé
ssemblée mémorable;
. Puissent les ouvriers
e promets bien de re-
ne, non pour faire des
tes, chose dont je me
ignorance et mon peu
is pour dire de bonnes
ne bien, si cela m'est

---

1. des marques non équi-
. p. 87 (fig. 21).
iers, et surtout de maré-
ges.

2.

ıvriers n'entendent pas leurs véritables intérêts
›is que si les ouvriers, en travaillant beaucoup
ıgnent plus leur misérable vie, les maîtres e
êmes (excepté ceux qui sont riches et qui spé
nt sur la misère des autres) ne font plus leurs
ires, et le temps des banqueroutes est arrivé.
: fait concurrence d'ouvrier à ouvrier, de maît
ître, de peuple à peuple; on travaille le jour, on
ulle la nuit, et plus on travaille, plus les gains d
ıent. J'examine si ceux qui estiment, qui pro
ent la concurrence acharnée de nos jours com
ı signe de prospérité publique, se font concurre
ıtre eux; je vois que non (je veux dire au m
ıe leur concurrence est plus fine, plus adroite
nôtre); car les employés, les fonctionnaires
uchaient, il y a huit ou neuf ans, des traitem
: vingt, trente, quarante, cinquante mille fra
plus, touchent aujourd'hui les mêmes trai
ents: aucun rabais. Au contraire. Si cepend
›us donnons en ce temps notre travail la mo
oins cher, ils dépensent la moitié moins pour s
ocurer, et entassent par conséquent la mo
us d'or. N'est-ce pas vrai? Je ferai d'autres
arques: les productions de la main des hom
rdent du prix; les productions de la nature g
ent le leur. Oui, les bois, les fers, etc., se vend
: qu'ils se vendaient autrefois, et ces mêmes
ts façonnés se vendent moins qu'ils ne se sont
ais vendus. Pourquoi cela? c'est facile à devi
ı façon est la propriété d'une classe. Les mati
emieres sont la propriété d'une autre classe; l'
ıbit la loi sans la connaître, l'autre la fait et l'
ique en connaissance de cause. Il arrive de là
s intérêts des uns sont méconnus, et que les in
ts des autres sont défendus de toute manière ou
sure. Aussi, chacun peut le voir, l'un des d
ıtés se dégarnit, il n'y reste plus rien; l'autre e
tire tout à lui, il absorbe tout. Il ne faut pas
onner. Il ne peut en être autrement. Qu'est-ce
otége les ouvriers? Rien. La loi même, en

nces, n'est-elle pas plus rigoureuse*
pour les maîtres ? A qui profite cette
x maîtres. Non ; car moins gagnent les
ins gagnent les maîtres. A qui profitent
les injustices tendant à abaisser et
llement les salaires des ouvriers ? à
déjà fait comprendre, à ceux qui con-
s produire, à ceux-là seulement. Je
à cause d'une organisation singulière,
scendent d'elles-mêmes, et l'on ne peut
remonter. Il n'est pas permis aux ou-
tendre pour soulever le fardeau qui les
aîtres** pèsent immédiatement sur eux,
s sur les maîtres, les bourgeois sur les
On s'empile, on s'entasse les uns sur
tout le monde enfin, dans cette posi-
manque d'air et se sent oppressé. Si les
aient résister aux maîtres, les maîtres,
ourraient résister aux marchands, les

4 du Code pénal : Toute coalition entre ceux
ler des ouvriers, tendant à forcer injustement
l'abaissement des salaires, suivie d'une tenta-
mmencement d'exécution, sera punie d'un em-
: six jours à un mois, et d'une amende de deux
rois mille francs.
ode pénal : Toute coalition de la part des ou-
e cesser en même temps de travailler, inter-
ans un atelier, empêcher de s'y rendre et d'y
après de certaines heures, et en général pour
cher, enchérir les travaux, s'il y a eu tentative
nt d'exécution, sera punie d'un emprisonne-
au moins et de trois mois au plus.
moteurs seront punis d'un emprisonnement de
, et ils pourront, après l'expiration de leur
sous la surveillance de la haute police pendant
ins et cinq ans au plus.

maîtres ceux qui occupent les ouvriers en faisant
hands, ceux qui achètent aux maîtres et tien-
soit de meubles, soit d'autres choses pour les
geois, les rentiers ou autres qui achètent pour
ur leur consommation.

ne voit qu'avec pitié nos rivalités incessantes, qu'avec horreur les luttes sanglantes dans lesquelles nous nous engageons trop souvent... Élevons nos pensées à d'autres considérations; quittons un moment le sujet qui nous occupe spécialement pour nous occuper de choses plus vastes et plus générales... Regardons la nature; elle est immense. Considérons le génie des hommes, rien ne l'arrête, il envahit tout; il crée les villes nombreuses qu'il orne de monuments magnifiques; il creuse des canaux profonds et sûrs qui sillonnent les Etats dans tous les sens; il ouvre de larges routes qu'il fait passer sur les fleuves et sous les montagnes; d'une terre stérile il fait un jardin productif, embaumé; disposant de la force et des vents et du feu, il glisse rapidement sur le vaste bassin des mers qu'il parcourt d'un bout du monde à l'autre; il s'élève dans un autre élément à des hauteurs considérables, et porté par une barque légère suspendue à un globe transparent, il vogue à son gré dans la plaine des airs et parcourt des routes célestes; il calcule, il connaît la marche régulière des astres. Les phénomènes de l'atmosphère ne lui sont pas inconnus : il prévoit les marées, les courants, les orages et les tempêtes; la foudre même est domptée par lui. Il plane sur la terre, sur les mers, dans les cieux; il met tous les éléments à contribution; il range tout sous sa loi; la nature entière est son domaine; et cependant ce génie si profond, si vaste, qui place les hommes si haut dans l'échelle des êtres et les fait rois de la création, n'a pu encore les rendre heureux. Le fort bat le faible, le grand foule aux pieds le petit,

— —

[illegible] avec humeur ; tous [illegible] mourant. Le bon-[illegible] n'est nulle part [illegible] malheur n'est pas [illegible] chose toute mate[illegible]. Eh quoi! en sera-[illegible] toujours ainsi? C[illegible] qui font tant de pro-[illegible], ceux qui possè[illegible] tant de sciences, ne [illegible]céderont-ils jamais la science de se rendre [illegible]reux! Espérons en l'avenir. Dans ce mo-[illegible]ent le monde est en travail; des idées nouvel-[illegible], mais nobles, mais généreuses, le parcou-[illegible]nt; elles s'infiltrent de toutes parts, et ceux [illegible] qui elles ont pénétré ne disent pas : « Je [illegible] de telle nation, et je déteste toutes les au-[illegible] nations; je suis de telle religion, c'est la [illegible]ule bonne, la seule vraie, toutes les autres [illegible]ivent être proscrites et anéanties; je suis de [illegible]lle couleur, et tous les individus qui n'ont [illegible] cette couleur ne sont point des hommes; je [illegible] de telle classe du peuple, c'est la seule qui [illegible]ive avoir des droits et des priviléges. » Non, [illegible] hommes chez qui ont pénétré les idées nou-[illegible]elles ne parlent point ainsi. Ils n'excluent, ils [illegible] proscrivent ni les nations en masse, ni la [illegible]ligion qui n'est pas la leur, ni la couleur chez [illegible] individus, ni les classes du peuple riches ou [illegible]uvres. Dieu a créé les nations diverses; il a [illegible]spiré les sentiments religieux pour que cha-[illegible]n l'adore à sa manière; il a voulu que tous [illegible] hommes fussent heureux, et cette volonté [illegible]ivine se comprend et se comprendra chaque [illegible]ur davantage. Aussi voyez comme insensible-[illegible]ent l'esprit des nations se rapproche et se lie, [illegible]omme les croyances se tolèrent réciproquement, [illegible]omme les préventions de couleur et de race [illegible]éteignent, comme les diverses classes du peu-

se mêlent et se confondent à leur insu. Oui, abus, des erreurs, des préjugés ont disparu, utres disparaîtront; des réformes importes ont été faites, il s'en fera de plus importes encore. L'industrie, les arts, les sciences pris un grand essor, un grand développent; leurs produits variés se répandent dans société; ils se répandront avec plus d'abonce, avec plus de profusion, et surtout avec s d'équité. Il ne doit point y avoir de parias · la terre; il ne faut point donner tout à l'un, n à l'autre, laisser pourrir les aliments ici, ıdant qu'on meurt de faim là à côté. Oui, corruption, l'égoïsme, ces hideuses maladies ont soignées et guéries. Le progrès a marché, narche, il marchera jusqu'à ce que la grande iété soit régénérée, réorganisée et assise sur e base plus large et plus solide. Au milieu ın mouvement si grand, si profond, si conu, quand des Français, des Anglais, des Allands, des Espagnols, des Italiens, des Polois, des Russes même! quand enfin des Euro·ns, des Africains, des Asiatiques et des Améains se voient sans prévention; quand des ·étiens, des juifs, des mahométans et ceux i n'ont qu'un sentiment religieux sans culte :érieur, se voient, s'estiment réciproquement fants du même Dieu; quand un si beau mouıment se fait dans l'univers et entraîne tous hommes les uns vers les autres et les force 'aimer; comment pourrions-nous, ouvriers ›orieux et amis du progrès, y rester étran·s? Cela ne se peut pas. Vous pensez, je le 'sume, que les hommes de couleur sont hom·s comme les blancs? Vous le pensez, n'estpas? répondez-moi, mes amis.

…TIÉ DE L'ASSEMBLÉE. — Oui, nous le …

…GNOL. — Vous pensez aussi que chez les …, que chez les Italiens on trouve des …s comme chez les Français?

… TROIS QUARTS DE L'ASSEMBLÉE. — Oui, …pensons cela aussi.

…AGNOL. — Et ne pensez-vous pas que les …es sont hommes comme les riches?

…SEMBLÉE TOUTE ENTIÈRE. — Pourquoi … Tous les hommes sont faits, dit-on à …e de Dieu.

…AGNOL. — En ce cas vous pensez que tous …embres de cette assemblée, que les ou…des divers états sont également hommes … les mêmes intérêts?

…TE L'ASSEMBLÉE. — Cela va sans dire.

…AGNOL. — Pensez-vous que nous devons … nous haïr et nous faire la guerre?

…SEMBLÉE ENTIÈRE. — Non.

…AGNOL. — Croyez-vous à la possibilité … paix et d'un rapprochement entre nous!

…SEMBLÉE ENTIÈRE. — Oui.

…ANOL. — Comment devons-nous vivre dé…is?

…SEMBLÉE ENTIÈRE. — En frères.

…AGNOL. — Persévérez, mes chers pays, … ces généreux sentiments, et nous serons …ur plus heureux, parce que nous serons …ignes de l'être. »

…ès les questions d'Espagnol l'Union et les …ses qui leur furent faites, il se fit un bruit …, confus, l'oreille ne comprit plus un mot. …es yeux virent des Compagnons se serrer …in, d'autres s'embrasser avec transport.

Un entraînement général, une joie pen
mune régnaient dans l'assemblée, le bo
était là. Le silence se rétablit enfin. Il n
pas besoin d'en dire davantage pour écl
les esprits et détruire les préventions. Ch
membre de l'assemblée était devenu un pa
zélé, un propagateur enthousiaste des idées
velles et du rapprochement général. Un de
discours fut néanmoins prononcé. Il sortit
bouche d'un charpentier Compagnon Bond
nommé Breton Bras de Fer. Le voici :

« Mes Pays et Coteries, je crois, comm
plupart des Compagnons qui se sont fai
tendre, que, pour guérir le mal, il faut en
le découvrir avec soin, mais sans fausse h
et présenter un remède salutaire; or,
qu'elle est ma pensée. Il faut nous sép
nous répandre sur tous les points de la Fr
et tenir à peu près, chacun à sa Société, le
gage suivant : — O ma Société, je t'ai s
longtemps, et tu sais que je n'ai jamais ma
de zèle, de franchise, ni de pureté; aucune
ne salit ma vie, c'est pourquoi j'oserai te
un langage nouveau, mais vrai; et si tu sa
faire ton profit, de tous les services que j'
te rendre, ce sera le plus grand. Ecoute :

« Tes ennemis ne sont point dans les div
sociétés de n'importe quels corps d'états
sont dans ton sein; tes ennemis sont ceux
chargés du soin de te gouverner, de t'adm
trer, se livrent aux vices, et qui, sous d
prétextes, gaspillent tes finances et trou
ton harmonie.

« Tes ennemis sont ceux qui, froids et
tes, invoquent cependant ta bienfaisanc

qui, leurs besoins satisfaits, te méconnaissent et te calomnient.

« Tes ennemis sont ceux qui, sans foi, sans probité, sans pudeur, trompent journellement l'honnête homme qui les oblige, et s'en font une gloire scandaleuse. Le châtiment attaché à leurs méfaits retombe, rejaillit sur toi, et ternit ton éclat et ta considération.

« Tes ennemis sont ceux qui ne connaissant que la force brutale, la loi des tyrans, attaquent avec fureur tout Compagnon qui n'est pas de leur Devoir, acte injuste et barbare qui attire des représailles qui t'altèrent, qui t'aigrissent et te remplissent de désordre et de confusion.

« Tes ennemis sont ceux enfin qui, doués d'une certaine manie baroque, se livrent dans leurs chansons furibondes à des insultes, à des attaques grossières contre leurs adversaires qui, de leur côté, répondent par d'autres insultes de la même force et de la même valeur.

« Voilà la cause première du dérèglement des esprits, des discordes, des guerres, des haines profondes qui ne s'éteignent point entre les Sociétés; et puis la plupart de ces fameux poètes, après avoir ainsi prodigué l'insulte, après t'avoir célébrée avec beaucoup d'emphase, après t'avoir dévoué éternellement dans leur sublime galimatias et leur cœur et leur âme, te font banqueroute en se moquant de toi !

« Ouvre les yeux, ô ma Société, agis pour ta conservation; sache que le mal produit le mal, que le bien engendre le bien. Poursuis courageusement, et coupe le mal dans sa racine. Alors tes mœurs deviendront nouvelles, deviendront

pures; ton existence s'embellira et n'au
de terme.

« Oui, dit le charpentier en élevant
sonore et promenant un regard prophéti
l'assemblée; oui, quand les sociétés
distinguer leurs plus dangereux ennemis,
elles sauront apprécier leurs véritables i
elles ne tarderont pas à prendre une fa
velle; alors ces idées extravagantes qu
blent si souvent notre imagination s'ef
pour faire place à des idées plus douc
utiles, plus simples, plus naturelles
corps, notre esprit, notre moral y gag
L'instruction sera pour nous un bes
goût, une passion; et quand après av
notre tour de France nous rentrerou
nos familles, nos compatriotes diront :
un Compagnon; — ce qui voudra dire :
homme qui sait travailler, raisonner e
et l'on aimera le Compagnon et le Com
nage qui l'aura formé. »

Le charpentier impressionna toute l
blée, et il fut applaudi chaudement. A
discours les débats furent clos; on déli
tout d'une voix on s'arrêta aux moyens
rurent les plus convenables à la réussit
entreprise si belle.

Là se termina cette grande conféren
espèce de congrès improvisé par le hasa
quel doit découler un bien incalculabl
Compagnonage.

On a fini par se séparer, par se répar
se dirige à la fois sur toutes les grand
de France; sous peu les Compagnons de
de Bordeaux, de Marseille, de Lyon ent

fraternelles prononcer des mots d'hu-
les germes de progrès seront répandus,
ivent manquer tôt ou tard de se déve-
le croître et de fructifier.
ux enfants du vieux père Tauret, Lau-
François, se sont rendus dans la Bour-
près de leurs bons parents qu'ils n'a-
us depuis long-temps. Mais ils l'ont
ils feront encore un petit voyage dans
d'une juste cause, et certes ils ne se
plus; moi je suis rentré dans Paris,
ıns un quartier où les bras ne reposent
: faubourg Saint-Antoine), j'ai rédigé
s-verbal d'une assemblée mémorable;
e à l'impression. Puissent les ouvriers
/ec plaisir! et je promets bien de re-
un jour la plume, non pour faire des
pures et élégantes, chose dont je me
ıpab'e, vu mon ignorance et mon peu
de d'écrire, mais pour dire de bonnes
t opérer quelque bien, si cela m'est

NOTE 1.

gnes distincts, des marques non équi-
ui le frappent (*voy*. p. 87. lig. 21).
t beaucoup d'ouvriers, et surtout de maré-
:ouverts de tatouages.

NOTE 2.

maîtres, en se coalisant, conspirent
's salaires des ouvriers, etc. (*voy*. p. 91,

ıîtres qui veulent diminuer les salaires des

uvriers n'entendent pas leurs véritables intérê
ois que si les ouvriers, en travaillant beaucou
agnent plus leur misérable vie, les maîtres
ıêmes (excepté ceux qui sont riches et qui s
nt sur la misère des autres) ne font plus leur
es, et le temps des banqueroutes est arriv
ait concurrence d'ouvrier à ouvrier, de ma
aître, de peuple à peuple; on travaille le jour, o
aille la nuit, et plus on travaille, plus les gains
uent. J'examine si ceux qui estiment, qui pr
ient la concurrence acharnée de nos jours co
n signe de prospérité publique, se font concur
ntre eux; je vois que non (je veux dire au n
ue leur concurrence est plus fine, plus adroit
ı nôtre); car les employés, les fonctionnaire
ouchaient, il y a huit ou neuf ans, des traite
e vingt, trente, quarante, cinquante mille f
t plus, touchent aujourd'hui les mêmes t
ients: aucun rabais. Au contraire. Si cepen
ous donnons en ce temps notre travail la n
ıoins cher, ils dépensent la moitié moins pour
rocurer, et entassent par conséquent la n
lus d'or. N'est-ce pas vrai? Je ferai d'autre
ıarques: les productions de la main des hom
erdent du prix; les productions de la nature
ent le leur. Oui, les bois, les fers, etc., se ven
e qu'ils se vendaient autrefois, et ces mêmes
ets façonnés se vendent moins qu'ils ne se son
ıais vendus. Pourquoi cela? c'est facile à dev
a façon est la propriété d'une classe. Les mat
remieres sont la propriété d'une autre classe;
ubit la loi sans la connaître, l'autre la fait et
lique en connaissance de cause. Il arrive de là
s intérêts des uns sont méconnus, et que les
êts des autres sont défendus de toute manière
ıesure. Aussi, chacun peut le voir, l'un des
ôtés se dégarnit, il n'y reste plus rien; l'autre
ttire tout à lui, il absorbe tout. Il ne faut pas
tonner. Il ne peut en être autrement. Qu'est-c
rotége les ouvriers? Rien. La loi même, en

des circonstances, n'est-elle pas plus rigoureuse* pour eux que pour les maîtres? A qui profite cette inégalité? aux maîtres. Non; car moins gagnent les ouvriers, moins gagnent les maîtres. A qui profitent donc toutes les injustices tendant à abaisser et abaissant réellement les salaires des ouvriers? à qui? Je l'ai déjà fait comprendre, à ceux qui consomment sans produire, à ceux-là seulement. Je dirai donc qu'à cause d'une organisation singulière, les choses descendent d'elles-mêmes, et l'on ne peut pas les faire remonter. Il n'est pas permis aux ouvriers de s'entendre pour soulever le fardeau qui les écrase. Les maîtres** pèsent immédiatement sur eux, les marchands sur les maîtres, les bourgeois sur les marchands. On s'empile, on s'entasse les uns sur les autres, et tout le monde enfin, dans cette position forcée, manque d'air et se sent oppressé. Si les ouvriers pouvaient résister aux maîtres, les maîtres, à leur tour, pourraient résister aux marchands, les

* Article 414 du Code pénal : Toute coalition entre ceux qui font travailler des ouvriers, tendant à forcer injustement et abusivement l'abaissement des salaires, suivie d'une tentative ou d'un commencement d'exécution, sera punie d'un emprisonnement de six jours à un mois, et d'une amende de deux cents francs à trois mille francs.

Art. 415 du Code pénal : Toute coalition de la part des ouvriers pour faire cesser en même temps de travailler, interdire le travail dans un atelier, empêcher de s'y rendre et d'y rester avant ou après de certaines heures, et en général pour suspendre, empêcher, enchérir les travaux, s'il y a eu tentative ou commencement d'exécution, sera punie d'un emprisonnement d'un mois au moins et de trois mois au plus.

Les chefs ou moteurs seront punis d'un emprisonnement de deux à cinq ans, et ils pourront, après l'expiration de leur peine, être mis sous la surveillance de la haute police pendant deux ans au moins et cinq ans au plus.

** J'appelle maîtres ceux qui occupent les ouvriers en faisant fabriquer; marchands, ceux qui achètent aux maîtres et tiennent magasin soit de meubles, soit d'autres choses pour les revendre; bourgeois, les rentiers ou autres qui achètent pour leur usage et pour leur consommation.

marchands aux bourgeois, ce qui [illegible] d'aise, plus de mouvement dans les rangs de [illegible] ciété, et principalement dans les rangs inférieurs [illegible] qui sont les plus forts, mais dont les charges [illegible] deviennent par trop lourdes. Si les choses [illegible] mieux organisées, si le travail des hommes [illegible] tiguent le plus était mieux rétribué, l'argent [illegible] foui, l'argent que l'on ne voit plus, descendrait [illegible] cément un peu plus bas; le commerce en [illegible] menté, et tous y trouveraient leur compte [illegible] long croupissement d'une partie de la société [illegible] une odeur fétide qui n'annonce rien de bon [illegible] temps d'y porter remède. Depuis quelques [illegible] les travailleurs gagnent à peine leur nourriture [illegible] naturellement ils ont besoin de vêtements [illegible] besoin de linge, ils ont besoin de meubles, ils [illegible] enfin besoin de tout; car leurs ménages sont [illegible] délabrés. Que l'on fasse en sorte que la main-d'œuvre soit payée à sa juste valeur, et chaque travailleur avec ses économies fera travailler d'autres travailleurs. Les besoins pouvant être satisfaits, la consommation deviendra plus grande et plus générale; les marchandises accumulées qui moisissent et [illegible] rissent dans les magasins seront agitées; elles [illegible] dront un cours par toutes les voies pour se répandre dans toutes les localités, chez tous les individus. Ce marasme sans fin, qu'on s'obtine à nommer [illegible] crise commerciale disparaîtra, et le peuple, après [illegible] des souffrances, aura retrouvé ce temps meilleur objet de ses désirs. Mais peut-on résoudre avec [illegible] heur ce qu'on étudie sans intérêt et sans aptitude? Cherche-t-on sérieusement à porter un remède [illegible] cace à un mal déjà bien grand, et qui s'accroît [illegible] s'aggrave toujours? Non, on fait des discours [illegible] les paroles sont artistement arrangées; on parle [illegible] voilà tout. Ce n'est pas avec des paroles que l'on peut guérir de graves maladies; il faut plus que cela. O vous qui gouvernez les peuples, pensez aux travailleurs, ne les réduisez pas à l'alternative [illegible] de mourir de faim ou de se soulever. S'ils meurent [illegible]

n, qui vous nourrirait? S'ils se soulevaient, r courroux venait à éclater, qu'en résulte-? Dans les deux cas vous ne pouvez que per-Donc pensez aux travailleurs; ils souffrent oup, et dans leurs douleurs ils se disent : « Il pas de guerres ruineuses, il n'y a pas d'épidé-lestructives; les productions de la terre n'ont é ravagées par les orages et les tempêtes; les es en blés, en vins, ont été abondantes depuis re d'années; nous sommes laborieux, nous es économes, et nous manquons de tout! uoi cela, d'où provient tant de misère, où est se du mal qui nous ronge et nous tue? » Ainsi ignent les travailleurs. Oh! pensez à eux, ils ent beaucoup!

NOTE 3.

tailleur de pierre dit que celui qui voyage hé à une société a le sentiment de l'égalité, fraternité, etc. (*voy*. page 96, lig. 4). On le ne voulut irriter personne, et n'eût pas tort. comme toutes ses paroles ne peuvent s'appli-toutes les sociétés indistinctement, je veux er par un seul exemple. N'a-t-on pas vu le gnon charpentier dire à son *renard*, qui est mblable et néanmoins son esclave : Renard, chercher pour deux sous de tabac. — Renard, llumer ma pipe. — Renard, verse à boire au gnon. — Renard, prends ce manche à balai, monter la garde devant la porte. — Renard, la broche dans ce sabot, et fais-le tourner t le feu. — Renard, etc.; ce que le Renard fait ellement et sérieusement, dans la pensée que lus tard, lorsqu'il sera Compagnon, fera subir mes humiliations à d'autres. Ainsi d'esclave il dra tyran! Ce ne sont pas les charpentiers que me ici, ce sont leurs vieilles coutumes, in-s de notre époque et de notre pays, indignes harpentiers eux-mêmes; car, je l'avoue fran-

8

chement, si on leur trouve une certaine [illegible], on leur trouve aussi de la probité, de la franchise, de la générosité. J'estime et je proclame une action qu'ils ont faite en commun. Les gens qui lisent les journaux auront pu rencontrer ce passage :

« Les ouvriers charpentiers des faubourgs Saint-Martin et Saint-Denis donnent cinq cents francs pour les ouvriers malheureux de Lyon. »

Ce qui prouve suffisamment qu'ils ont le cœur bon, qu'ils sont travailleurs et économes, justice que je me plais à leur rendre ; puissent-ils s'apercevoir que le siècle marche, et marcher avec lui.

Je m'adresse à vous tous, ô ouvriers de la France et du monde entier. Comment pouvons-nous élever la voix contre ceux qui nous oppriment, si nous sommes nous-mêmes les oppresseurs de nos frères?

NOTE 4.

Quand des Français, des Anglais, etc. (voy. p. 101, lig. 20).

Espagnol l'Union veut faire sentir que chaque pays produit des hommes de cœur et de génie ; je comprends parfaitement son intention, et je veux lui venir en aide, en offrant le tableau suivant :

Abailard, théologien philosophe ; Louis XII, roi appelé le Père du peuple ; Calvin, réformateur ; Descartes, philosophe, mathématicien, physicien et astronome ; Pascal, moraliste et mathématicien ; Corneille, Racine, fameux poètes tragiques ; Molière, profond auteur de comédies et comédien ; Lafontaine, bonhomme dont les écrits gracieux sont pleins d'audace et de malice ; Turenne, Vauban, Catinat, braves généraux ; Bossuet, Fléchier, Massillon, prédicateurs célèbres et grands écrivains ; Fénelon, l'ami de l'humanité, l'auteur de *Télémaque* ; Le Poussin, Mignard, Vernet, peintres ; Mansard, Perrault, architectes ; Jean Goujon, Girardon, Le Puget, sculpteurs ; Montesquieu, grand jurisconsulte, écrivain philosophe ; Voltaire, l'Encyclopédie vivante, pensé-

dant à la fois tous les genres d'écrire ; Buffon, Lacépède, naturalistes ; Vaucanson, mécanicien ; Roubo, fameux menuisier ; l'abbé de l'Épée, Sicard, célèbres instituteurs des Sourds-Muets ; Montgolfier, physicien, chimiste, inventeur des ballons ; Mirabeau, grand orateur ; Bonaparte, le plus grand génie des temps modernes ; Carnot, ministre, général et tribun dévoué au peuple ; Bichat, Broussais, réformateurs de la médecine ; Bernardin de Saint-Pierre, naturaliste, et surtout écrivain poétique et touchant ; Laplace, Lagrange, mathématiciens ; Lavoisier, Berthollet, chimistes ; Monthyon, Larochefoucault-Liancourt, philanthropes ; Saint-Simon, Bazard, Fourrier, réformateurs ; Monge, mathématicien, créateur de la géométrie descriptive ; Jussieu, botaniste ; Lafayette, ami de la liberté des peuples ; Chénier, Ducis, poètes tragiques ; Talma, tragédien ; Manuel, orateur, symbole du courage civil ; Cuvier, Geoffroy-Saint-Hilaire, naturalistes ; David, Vernet, Ingre, Delacroix, Delaroche, peintres ; Chateaubriand, grand littérateur, auteur des *Martyrs* et du *Génie du Christianisme* ; Casimir Delavigne, poète tragique ; Victor Hugo, poète lyrique et dramatique fougueux, et quelquefois sublime ; Lamartine, poète épique, dont l'imagination n'a point de bornes ; Béranger, poète lyrique, dont les chansons sont des odes ; Berryer, orateur qui pourrait être un Démosthène ; Garnier-Pagès, notre avocat à nous ; Jacquart, mécanicien ; Arago, astronome, qui, tout en s'occupant des cieux, ne perd pas de vue la terre ; Lamennais, auteur des *Paroles d'un Croyant* et du *Livre du Peuple*, où la prose est vraiment de la poésie ; Nicod, Michel de Bourges, Dupont, les Ledru, Favre, avocats éloquents et à principes, ce qui est rare ; Thénard, Gay-Lussac, Dumas, chimistes : Raspail, chimiste, naturaliste et homme politique ; Berthaud, le poète des pauvres ; Pyat, Luchet, hommes plus de fond que de forme, dont la plume puissante plaide en faveur des malheureux de ce monde ; Hégésippe Moreau, ouvrier imprimeur, grand poète que la mi-

sère a tué; David, sculpteur, dont le ciseau populaire fait l'apothéose du mérite et de la vertu seulement; Pierre Leroux, écrivain laborieux et désintéressé, dont les travaux philosophiques préparent l'avenir; Louis Blanc, jeune publiciste qui s'élève à la hauteur d'Armand Carrel, et qui descend plus profond dans le chaos social pour en faire jaillir quelque chose d'utile à la multitude; Cormenin, dont la plume est un pinceau, etc., sont nés en France.

Bacon, savant; Cromwel, usurpateur, génie audacieux et puissant; Shakespeare, poète tragique, dont les compositions énergiques font frémir; Milton, poète sublime au-dessus de toute expression, *le Paradis perdu* est son œuvre; Newton, savant mathématicien, grand astronome; Addison, Pope, Dryden, poètes; William Penn, philosophe, législateur de la Pensylvanie; Locke, philosophe; Chatterton, poète mort de dégoût et d'ennui; Cook, navigateur qui fit trois fois le tour du monde; Jenner, médecin, à qui on doit la découverte de la vaccine; Young, poète, auteur des *Nuits*; Fox, homme d'état, orateur immense; Watt, mécanicien; Jérémie Bentham, William Cobbet, publicistes radicaux; Walter Scott, romancier naturel et fécond; lord Byron, poète d'une énergie sombre et effrayante; lord Brougham, homme de savoir et d'esprit; O'Connell, orateur dont la voix puissante agite à volonté toutes les classes du peuple, etc., etc., sont nés en Angleterre.

Guttemberg, inventeur de l'imprimerie; Luther, réformateur; Leibnitz, philosophe et mathématicien; Kepler, Muller, Herschell, astronomes; Klein, naturaliste; Kant, métaphysicien; Wieland, Klopstock, grands poètes; Winkelman, savant; Schlegel, philosophe; Mozart, musicien; Goëthe, poète et littérateur; Gall, médecin, inventeur de la phrénologie; Schiller, poète vrai, énergique, sublime, grand auteur dramatique; Tieck, [illegible]; Meyerbeer, musicien, etc., etc., sont nés en Allemagne.

Averrhoès, médecin, philosophe; le Cid, Gonzalve de Cordoue, Gusman, hommes de guerre; Barthélemi de Las Casas, missionnaire, ami des hommes; Ribera, peintre illustre; Alphonse X, roi philosophe et astronome; don Alonzo d'Ercilla, poète épique, auteur de *l'Araucana*; Lope de Vega, poète épique et dramatique; Calderon de la Barca, poète dramatique prodigieux; Cervantes Saavedra, célèbre écrivain, auteur de *Don Quichotte*, livre où on croit voir tout ce qui y est décrit; Velasquez, peintre fameux; Riégo, héros martyr de la liberté; Mina, guerrier intrépide et libérateur; Arguelles, orateur; le malheureux Torrijos, etc., etc., sont nés en Espagne.

Rienzi, orateur, libérateur; le Dante, poète, auteur de la *divine Comédie*; Pétrarque, poète, chantre de la Fontaine de Vaucluse et de Laure; l'Arioste, poète dont l'imagination créa le *Roland furieux*; le Tasse, le plus grand poète de son temps, auteur de *la Jérusalem délivrée*; Boccace, dont la prose est riche et l'imagination féconde; Christophe Colomb, navigateur, qui découvrit l'Amérique; Galilée, astronome, qui le premier dit: La terre tourne; Machiavel, écrivain politique; Raphaël, les Carache, le Titien, le Guide, le Dominiquin, l'Albane, Paul Véronèse, peintres célèbres; Michel-Ange Buonarotti, peintre, architecte, sculpteur et poete; on lui doit les plus grandes beautés de l'église Saint-Pierre de Rome; Bramante, Vignole, architectes célèbres; Torricelli, géomètre, physicien; Volta, célèbre physicien; Galvani, physicien et médecin; Alfieri, poète tragique; Casanova, sculpteur; Buonarotti, descendant de Michel-Ange, homme politique; Rossini, Paganini, Rubini, grands musiciens, etc., sont nés en Italie.

Enfin, pour abréger, je dirai : l'Europe a produit Tycho-Brahé, astronome; Luther, réformateur; Boerhaave, médecin; Le Camoëns, poète, auteur de la *Lusiade*; Guillaume Tell, libérateur; Copernic, astronome; Jean-Jacques Rousseau, homme et

ouvriers n'entendent pas leurs véritables intérêts. Je vois que si les ouvriers, en travaillant beaucoup, ne gagnent plus leur misérable vie, les maîtres eux-mêmes (excepté ceux qui sont riches et qui spéculent sur la misère des autres) ne font plus leurs affaires, et le temps des banqueroutes est arrivé. On se fait concurrence d'ouvrier à ouvrier, de maître à maître, de peuple à peuple ; on travaille le jour, on travaille la nuit, et plus on travaille, plus les gains diminuent. J'examine si ceux qui estiment, qui proclament la concurrence acharnée de nos jours comme un signe de prospérité publique, se font concurrence entre eux ; je vois que non (je veux dire au moins que leur concurrence est plus fine, plus adroite que la nôtre) ; car les employés, les fonctionnaires qui touchaient, il y a huit ou neuf ans, des traitements de vingt, trente, quarante, cinquante mille francs et plus, touchent aujourd'hui les mêmes traitements : aucun rabais. Au contraire. Si cependant nous donnons en ce temps notre travail la moitié moins cher, ils dépensent la moitié moins pour se le procurer, et entassent par conséquent la moitié plus d'or. N'est-ce pas vrai? Je ferai d'autres remarques : les productions de la main des hommes perdent du prix ; les productions de la nature gardent le leur. Oui, les bois, les fers, etc., se vendent ce qu'ils se vendaient autrefois, et ces mêmes objets façonnés se vendent moins qu'ils ne se sont jamais vendus. Pourquoi cela? c'est facile à deviner. La façon est la propriété d'une classe. Les matières premières sont la propriété d'une autre classe ; l'une subit la loi sans la connaître, l'autre la fait et l'applique en connaissance de cause. Il arrive de là que les intérêts des uns sont méconnus, et que les intérêts des autres sont défendus de toute manière outre mesure. Aussi, chacun peut le voir, l'un des deux côtés se dégarnit, il n'y reste plus rien ; l'autre côté attire tout à lui, il absorbe tout. Il ne faut pas s'en étonner. Il ne peut en être autrement. Qu'est-ce qui protége les ouvriers? Rien. La loi même ; en lieu

...ché... n'est-elle pas plus rigoureuse*
... que p... les maîtres ? A qui profite cette
... aux ...res. Non ; car moins gagnent les
..., moins gagnent les maîtres. A qui profitent
...tes les injustices tendant à abaisser et
... réellement les salaires des ouvriers ? à
...'ai déjà fait comprendre, à ceux qui con-
...nt sans produire, à ceux-là seulement. Je
...nc qu'à cause d'une organisation singulière,
...es descendent d'elles-mêmes, et l'on ne peut
... faire remonter. Il n'est pas permis aux ou-
... de s'entendre pour soulever le fardeau qui les
... Les maîtres** pèsent immédiatement sur eux,
...rchands sur les maîtres, les bourgeois sur les
...ands. On s'empile, on s'entasse les uns sur
...res, et tout le monde enfin, dans cette posi-
...rcée, manque d'air et se sent oppressé. Si les
...rs pouvaient résister aux maîtres, les maîtres,
... tour, pourraient résister aux marchands, les

... 414 du Code pénal ... maître ... travailler des ouvriers, ... l'abaissement de... suivie ... d'un commencement d'e... de six jours à un ... de ... à trois mille francs.

... 415 du Code pénal : Toute co... de la ... des ou-... pour faire cesser en mê... de tra... inter-... travail dans un atelier, ... de s'y ... et d'y ... ant ou après de certain... et en ... pour ... empêcher, enchérir les travaux, s'il y a eu tentative ... commencement d'exécution, sera punie d'un emprisonne-... mois au moins et de trois mois au plus.

... chefs ou moteurs seront punis d'un emprisonnement de ... cinq ans, et ils pourront, après l'expiration de leur ... être mis sous la surveillance de la haute police pendant ... au moins et cinq ans au plus.

... appelle maîtres ceux qui occupent les ouvriers en faisant ...r ; marchands, ceux qui achètent aux maîtres et tien-... magasin soit de meubles, soit d'autres choses pour les ...s ; bourgeois, les rentiers ou autres qui achètent pour ... et pour leur consommation.

marchands aux bourgeois, ce qui donnerait plus d'aise, plus de mouvement dans les rangs de la société, et principalement dans les rangs inférieurs, qui sont les plus forts, mais dont les charges aussi deviennent par trop lourdes. Si les choses étaient mieux organisées, si le travail des hommes qui fatiguent le plus était mieux rétribué, l'argent enfoui, l'argent que l'on ne voit plus, descendrait forcément un peu plus bas; le commerce en serait alimenté, et tous y trouveraient leur compte; car ce long croupissement d'une partie de la société répand une odeur fétide qui n'annonce rien de bon. Il est temps d'y porter remède. Depuis quelques années les travailleurs gagnent à peine leur nourriture, et naturellement ils ont besoin de vêtement, ils ont besoin de linge, ils ont besoin de meubles, ils ont enfin besoin de tout; car leurs ménages sont nus et délabrés. Que l'on fasse en sorte que la main-d'œuvre soit payée à sa juste valeur, et chaque travailleur avec ses économies fera travailler d'autres travailleurs. Les besoins pouvant être satisfaits, la consommation deviendra plus grande et plus générale; les marchandises accumulées qui moisissent et dépérissent dans les magasins seront agitées; elles prendront un cours par toutes les voies pour se répandre dans toutes les localités, chez tous les individus. Ce marasme sans fin, qu'on s'obtine à nommer une crise commerciale disparaitra, et le peuple, après bien des souffrances, aura retrouvé ce temps meilleur, objet de ses désirs. Mais peut-on résoudre avec bonheur ce qu'on étudie sans intérêt et sans aptitude? Cherche-t-on sérieusement à porter un remède efficace à un mal déjà bien grand, et qui s'accroît et s'aggrave toujours? Non, on fait des discours où les paroles sont artistement arrangées; on parle, voilà tout. Ce n'est pas avec des paroles que l'on peut guérir de graves maladies; il faut plus que cela. O vous qui gouvernez les peuples, pensez aux travailleurs, ne les réduisez pas à l'alternative ou de mourir de faim ou de se soulever. S'ils mouraient

de faim, qui vous nourrirait? S'ils se soulevaient, si leur courroux venait à éclater, qu'en résulterait-il? Dans les deux cas vous ne pouvez que perdre. Donc pensez aux travailleurs; ils souffrent beaucoup, et dans leurs douleurs ils se disent : « Il n'y a pas de guerres ruineuses, il n'y a pas d'épidémies destructives; les productions de la terre n'ont pas été ravagées par les orages et les tempêtes; les récoltes en blés, en vins, ont été abondantes depuis nombre d'années; nous sommes laborieux, nous sommes économes, et nous manquons de tout! Pourquoi cela, d'où provient tant de misère, où est la cause du mal qui nous ronge et nous tue? » Ainsi se plaignent les travailleurs. Oh! pensez à eux, ils souffrent beaucoup!

NOTE 3.

Le tailleur de pierre dit que celui qui voyage attaché à une société a le sentiment de l'égalité, de la fraternité, etc. (*voy.* page 96, lig. 4). On le voit, il ne voulut irriter personne, et n'eut pas tort. Mais, comme toutes ses paroles ne peuvent s'appliquer à toutes les sociétés indistinctement, je veux les relever par un seul exemple. N'a-t-on pas vu le Compagnon charpentier dire à son *renard*, qui est son semblable et néanmoins son esclave : Renard, va me chercher pour deux sous de tabac. — Renard, va m'allumer ma pipe. — Renard, verse à boire au Compagnon. — Renard, prends ce manche à balai, et va monter la garde devant la porte. — Renard, passe la broche dans ce sabot, et fais-le tourner devant le feu. — Renard, etc.; ce que le Renard fait ponctuellement et sérieusement, dans la pensée que lui, plus tard, lorsqu'il sera Compagnon, fera subir les mêmes humiliations à d'autres. Ainsi d'esclave il deviendra tyran! Ce ne sont pas les charpentiers que je blâme ici, ce sont leurs vieilles coutumes, indignes de notre époque et de notre pays, indignes des charpentiers eux-mêmes; car, je l'avoue fran-

chement, si on leur trouve une certaine rudesse, on leur trouve aussi de la probité, de la franchise, de la générosité. J'estime et je proclame une action qu'ils ont faite en commun. Les gens qui lisent les journaux auront pu rencontrer ce passage :

« Les ouvriers charpentiers des faubourgs Saint-Martin et Saint-Denis donnent cinq cents francs pour les ouvriers malheureux de Lyon. »

Ce qui prouve suffisamment qu'ils ont le cœur bon, qu'ils sont travailleurs et économes, justice que je me plais à leur rendre ; puissent-ils s'apercevoir que le siècle marche, et marcher avec lui !

Je m'adresse à vous tous, ô ouvriers de la France et du monde entier. Comment pouvons-nous élever la voix contre ceux qui nous oppriment, si nous sommes nous-mêmes les oppresseurs de nos frères ?

NOTE 4.

Quand des Français, des Anglais, etc. (voyez p. 101, lig. 20).

Espagnol l'Union veut faire sentir que chaque pays produit des hommes de cœur et de génie ; je comprends parfaitement son intention, et je crois lui venir en aide, en offrant le tableau suivant :

Abailard, théologien philosophe ; Louis XII, roi appelé le Père du peuple ; Calvin, réformateur ; Descartes, philosophe, mathématicien, physicien et astronome ; Pascal, moraliste et mathématicien ; Corneille, Racine, fameux poètes tragiques ; Molière, profond auteur de comédies et comédien ; Lafontaine, bonhomme dont les écrits gracieux sont pleins d'audace et de malice ; Turenne, Vauban, Catinat, braves généraux ; Bossuet, Fléchier, Massillon, prédicateurs célèbres et grands écrivains ; Fénelon, l'ami de l'humanité, l'auteur de *Télémaque* ; Le Poussin, Mignard, Vernet, peintres ; Mansard, Perrault, architectes ; Jean Goujon, Girardon, Le Puget, sculpteurs ; Montesquieu, grand jurisconsulte, écrivain philosophe ; Voltaire, l'Encyclopédie vivante, pensé-

dant à la fois tous les genres d'écrire; Buffon, Lacépède, naturalistes; Vaucanson, mécanicien; Roubo, fameux menuisier; l'abbé de l'Épée, Sicard, célèbres instituteurs des Sourds-Muets; Montgolfier, physicien, chimiste, inventeur des ballons; Mirabeau, grand orateur; Bonaparte, le plus grand génie des temps modernes; Carnot, ministre, général et tribun dévoué au peuple; Bichat, Broussais, réformateurs de la médecine; Bernardin de Saint-Pierre, naturaliste, et surtout écrivain poétique et touchant; Laplace, Lagrange, mathématiciens; Lavoisier, Bertholet, chimistes; Monthyon, Larochefoucault-Liancourt, philanthropes; Saint-Simon, Bazard, Fourier, réformateurs; Monge, mathématicien, créateur de la géométrie descriptive; Jussieu, botaniste; Lafayette, ami de la liberté des peuples; Chénier, Ducis, poètes tragiques; Talma, tragédien; Manuel, orateur, symbole du courage civil; Cuvier, Geoffroy-Saint-Hilaire, naturalistes; David, Vernet, Ingre, Delacroix, Delaroche, peintres; Chateaubriand, grand littérateur, auteur des *Martyrs* et du *Génie du Christianisme*; Casimir Delavigne, poète tragique; Victor Hugo, poète lyrique et dramatique fougueux, et quelquefois sublime; Lamartine, poète épique, dont l'imagination n'a point de bornes; Béranger, poète lyrique, dont les chansons sont des odes; Berryer, orateur qui pourrait être un Démosthène; Garnier-Pagès, notre avocat à nous; Jacquart, mécanicien; Arago, astronome, qui, tout en s'occupant des cieux, ne perd pas de vue la terre; Lamennais, auteur des *Paroles d'un Croyant* et du *Livre du Peuple*, où la prose est vraiment de la poésie; Nicod, Michel de Bourges, Dupont, les Ledru, Favre, avocats éloquents et à principes, ce qui est rare; Thénard, Gay-Lussac, Dumas, chimistes: Raspail, chimiste, naturaliste et homme politique; Berthaud, le poète des pauvres; Pyat, Luchet, hommes plus de fond que de forme, dont la plume puissante plaide en faveur des malheureux de ce monde; Hégésippe Moreau, ouvrier imprimeur, grand poète que la mi-

sère a tué; David, sculpteur, dont le ciseau p laire fait l'apothéose du mérite et de la vertu s ment; Pierre Leroux, écrivain laborieux et dé téressé, dont les travaux philosophiques prépa l'avenir; Louis Blanc, jeune publiciste qui s'élè à la hauteur d'Armand Carrel, et qui descend profond dans le chaos social pour en faire j quelque chose d'utile à la multitude; Cormen dont la plume est un pinceau, etc., sont nés France.

Bacon, savant; Cromwel, usurpateur, génie au cieux et puissant; Shakespeare, poète tragique, d les compositions énergiques font frémir; Milt poète sublime au-dessus de toute expression, *le radis perdu* est son œuvre; Newton, savant thématicien, grand astronome; Addison, Pope, D den, poètes; William Penn, philosophe, législat de la Pensylvanie; Locke, philosophe; Chattert poète mort de dégoût et d'ennui; Cook, navigat qui fit trois fois le tour du monde; Jenner, mé cin, à qui on doit la découverte de la vacci Young, poète, auteur des *Nuits*; Fox, homme tat, orateur immense; Watt, mécanicien; Jéré Bentham, William Cobbet, publicistes radica Walter Scott, romancier naturel et fécond; Byron, poète d'une énergie sombre et effrayan lord Brougham, homme de savoir et d'esp O'Connell, orateur dont la voix puissante agit volonté toutes les classes du peuple, etc., etc., nés en Angleterre.

Guttemberg, inventeur de l'imprimerie; Luth réformateur; Leibnitz, philosophe et mathéma cien; Kepler, Muller, Herschell, astronomes; Ei naturaliste; Kant, métaphysicien; Wieland, Kl tock, grands poètes; Winkelman, savant; Schle philosophe; Mozart, musicien; Gœthe, poète et térateur; Gall, médecin, inventeur de la phréno gie; Schiller, poète vrai, énergique, sublime, gr auteur dramatique; Tieck, autre poète; Mey beer, musicien, etc., etc., sont nés en Allemag

Averrhoès, médecin, philosophe; le Cid, Gonzalve de Cordoue, Gusman, hommes de guerre; Barthélemi de Las Casas, missionnaire, ami des hommes; Ribera, peintre illustre; Alphonse X, roi philosophe et astronome; don Alonzo d'Ercilla, poète épique, auteur de *l'Araucana;* Lope de Vega, poète épique et dramatique; Calderon de la Barca, poète dramatique prodigieux; Cervantes Saavedra, célèbre écrivain, auteur de *Don Quichotte*, livre où on croit voir tout ce qui y est décrit; Velasquez, peintre fameux; Riégo, héros martyr de la liberté; Mina, guerrier intrépide et libérateur; Arguelles, orateur; le malheureux Torrijos, etc., etc., sont nés en Espagne.

Rienzi, orateur, libérateur; le Dante, poète, auteur de la *divine Comédie;* Pétrarque, poète, chantre de la Fontaine de Vaucluse et de Laure; l'Arioste, poète dont l'imagination créa le *Roland furieux;* le Tasse, le plus grand poète de son temps, auteur de *la Jérusalem délivrée;* Boccace, dont la prose est riche et l'imagination féconde; Christophe Colomb, navigateur, qui découvrit l'Amérique; Galilée, astronome, qui le premier dit: La terre tourne; Machiavel, écrivain politique; Raphaël, les Carache, le Titien, le Guide, le Dominiquin, l'Albane, Paul Véronèse, peintres célèbres; Michel-Ange Buonarotti, peintre, architecte, sculpteur et poete; on lui doit les plus grandes beautés de l'église Saint-Pierre de Rome; Bramante, Vignole, architectes célèbres; Toricelli, géomètre, physicien; Volta, célèbre physicien; Galvani, physicien et médecin; Alfieri, poète tragique; Casanova, sculpteur; Buonarotti, descendant de Michel-Ange, homme politique; Rossini, Paganini, Rubini, grands musiciens, etc., sont nés en Italie.

Enfin, pour abréger, je dirai : l'Europe a produit Ticho-Brahé, astronome; Luther, réformateur; Boherraave, médecin; Le Camoëns, poète, auteur de la *Lusiade;* Guillaume Tell, libérateur; Copernic, astronome; Jean-Jacques Rousseau, homme et

écrivain extraordinaire ; Kosciuszko, libérateur ; et dans des temps plus anciens, Marc-Aurèle, Antonin, Trajan, empereurs ; Sénèque, philosophe ; Lucain, Horace, Virgile, Lucrèce, poètes ; César, génie éloquent et guerrier ; Cicéron, orateur ; Spartacus, libérateur ; les Gracques, tribuns du peuple ; Archimède, géomètre et mécanicien ; Euclide, mathématicien ; Pindare, poète lyrique ; Démosthène, orateur ; Alexandre, conquérant ; Platon, Aristote, philosophes ; Eschyle, Eurypide, Sophocle, créateurs de la tragédie ; Socrate, estimé le plus sage des hommes ; Solon, philosophe, législateur ; Cimon, Aristobule, Léonidas, généreux guerriers ; Homère, le plus grand poète de l'univers.

L'Asie a produit Zoroastre, législateur des mages ; Moïse, législateur des Juifs ; Confucius, grand philosophe ; David, Salomon, Cyrus, Porus, Darius, rois célèbres ; Jésus-Christ, fondateur du christianisme, qui renferme tant de choses dans ces mots : « Tous les hommes sont également composés de chair et d'os ; Le premier est le serviteur des autres ; Aimez-vous les uns les autres ; Faites à autrui ce que vous voulez qu'il vous soit fait à vous-même, etc. » ; Mahomet, orateur, poète et guerrier, fondateur du mahométisme ; Avicenne, médecin ; Abdérame, général ; Tamerlan, Gengis-Kan, héros célèbres, etc.

L'Afrique a produit Sésostris, roi conquérant ; Asdrubal, Amilcar, Annibal, grands héros ; Jugurtha, brave Numide ; Ptolomée, astronome, inventeur d'un système astronomique ; Origène, Photin, Tertullien, St-Augustin, savants pères de l'Eglise ; Capitain, nègre d'un grand talent ; Méhémet-Ali et son fils Ibrahim, adroits et braves guerriers, réformateurs d'un peuple en décadence depuis long-temps, etc.

L'Amérique a produit Washington, général libérateur ; Franklin, homme d'état, philosophe, savant à qui l'on doit les paratonnerres ; Fulton, inventeur des bateaux à vapeur ; Ritten-House, astronome ; Bolivar, général libérateur, puis dictateur ; Toussaint-Lou-

verture, général nègre, qui combattit pour l'indépendance des nègres, ses frères; Fenimore Cooper, romancier; Papineau, orateur libérateur.

Si j'avais voulu mentionner des femmes, j'aurais cité des Sémiramis, assyrienne; des Arthémise, des Sapho, des Corinne, grecques; des Lucrèce, des Cornélie, romaines; des Isabelle, espagnole; des Elisabeth, anglaise; des Marie-Thérèse, autrichienne; des Catherine, russe; des Marguerite d'Anjou, des Jeanne d'Arc, des Staël, des George Sand, françaises, etc.

Cette liste, quoique incomplète, pourra néanmoins faire comprendre qu'il ne faut pas avoir de prévention contre les pays, puisque dans chacun d'eux sont nés d'aussi grands hommes et des femmes si justement célèbres.

NOTE 5.

Tes ennemis sont ceux qui, chargés du soin de te gouverner, de t'administrer, se livrent aux vices (*voy*. p. 106, lig. 29).

Le tailleur de pierre et le charpentier paraissent se contredire. Le premier exalte le mérite des chefs que les Sociétés se donnent, et je conviens que leurs choix sont rarement mauvais; le second n'envisage pas les choses au même point de vue, et signale les mauvais chefs (car il s'en rencontre quelquefois) comme les plus grands ennemis des Sociétés qu'ils gouvernent. Je suis persuadé qu'en ceci le tailleur de pierres ne pense pas différemment que le charpentier. Si l'on saisit bien leurs pensées, la contradiction n'existe plus.

NOTE 6.

Je le livre à l'impression. Puissent les ouvriers le lire avec plaisir, et je promets bien de reprendre un jour la plume, non pour faire des phrases pures et élégantes (*voy*. p. 109, lig. 15).

Il me semble déjà entendre cette exclamation:

Ah! reprendre un jour la plume! Un ouvrier! un Compagnon! un menuisier! Fi!... Ne ferais-tu pas mieux de prendre son rabot et de raboter toujours? — Doucement, s'il vous plaît, gens minutieux! Raboter toujours! Je suis de chair et d'os, et la machine mal entretenue se disloque facilement! j'en ai l'expérience. Mais, malgré cela, croyez-le, je rabote comme un homme, comme un autre enfin; demandez à celui qui m'occupe s'il est content de ma besogne! Pourtant, je l'avoue, le rabot à la main, je pense, je médite, je prévois; et, comme j'ai souvent vu mes prévisions se réaliser, je me suis dit: Tu penses assez juste; tu allais peu au cabaret, n'y va plus! Emploie tes courts instants de repos à écrire, cela distrait et ne coûte rien; c'est ce qu'il faut, on gagne si peu à présent! — Ecrire! est-ce que je sais? — Qu'importe, écris tout de même, dis ce que tu penses; si les ouvriers te comprennent et disent: C'est cela, c'est bien cela! que te faut-il de plus? — Rien. — Ah! si tu savais le latin, le grec, l'hébreu, le chaldéen, comme le fameux docteur qui disait il y a quelques jours des choses si belles, si sublimes, si hautes, si profondes! Oh! quelles phrases! oh! quelles périodes! On était saisi, confondu, on ne savait plus ni d'où l'on venait, ni par où on allait..... Quel malheur que tu ne sois pas un savant, va! Tu aurais fait merveille! Mais, après tout, console-toi, écris, parle comme on parle; on ne t'en comprendra que mieux. — Eh bien, oui, c'est décidé, résolu; oui, j'écrirai! Ouvrier, je parlerai le langage des ouvriers, les ouvriers me comprendront, d'autres aussi peut-être! Ainsi donc, mes amis, comptez sur moi: je ne fais pas de serments, à quoi servent les serments? Mais quand j'ai dit, c'est bien dit.

CHANSONS DE COMPAGNONS.

AUX COMPAGNONS

DU TOUR DE FRANCE.

Jusqu'à présent, nos chers pays, on n'avait jamais songé à faire imprimer les chansons et les poésies composées par nos confrères en l'honneur de notre Société. Nous tentons aujourd'hui d'introduire l'usage de l'impression parmi nous, nous croyons que vous nous approuverez, et que l'exemple ne sera pas perdu. Nous désirerions voir notre Société charger un compagnon du travail de recueillir toutes nos meilleures chansons, et d'en former un recueil que l'on devrait faire imprimer à un grand nombre d'exemplaires.

Il faudrait aussi que celui dont vous auriez fait choix, tout en réunissant nos chansons, eût le soin de les corriger, pour les rendre telles qu'elles ont dû sortir de la plume de leurs auteurs. Marseillais, Bon Accord; Nantais Prêt à Bien Faire; Bourguignon La Fidélité; Lyonnais l'Union, et tant d'autres que nous pourrions vous citer, ont donné à notre Société leurs chansons en manuscrit; elles ont passé de mains en mains; elles ont été copiées, recopiées, et [illegible] popularisées parmi nous. Mais nous [illegible] que ces chansons sont

pleines de fautes qui ne viennent pas de nos poètes; on sent comment ces fautes ont pu s'y introduire : ce sont ces fautes qu'il faudrait faire disparaître, autant que la chose serait possible.

Nous croyons devoir inviter nos poètes actuels à faire attention que nous sommes au dix-neuvième siècle; nous les invitons aussi à examiner avec nous beaucoup de nos vieilles chansons trop à la mode encore. Eh bien, qu'y trouvons-nous ? Injures, grossièretés, barbarie, prévention! Nous y sommes portés aux cieux, et nos rivaux jetés dans les enfers ou aux galères de Rochefort et de Toulon. De telles œuvres, avouons-le, ne nous font pas honneur, et sont certes plus nuisibles à ceux qu'elles louent qu'à ceux qu'elles dénigrent. Tout homme sensé ne les entend point chanter sans hausser les épaules et sans sourire de pitié. N'imitons donc plus ce qui est dégoûtant, repoussant même. Si le fanatisme se glisse partout, c'est un malheur que nous ne pouvons parer; mais faisons du moins nos efforts pour empêcher ce monstre de s'introduire chez nous pour troubler et égarer notre belle Société. Puissiez-vous, nos chers Pays, être satisfaits de ce recueil, et nous pourrons un jour vous en offrir un second. Nous espérons pouvoir suivre le progrès de notre époque et marcher avec la civilisation.

VOS PAYS ET AMIS.

Paris. 1834.

(*Suivaient trente-trois signatures*).

HYMNE A SALOMON.

Air : Peuple français, sois fier de ta victoire.

Dignes enfants du roi dont la sagesse
Créa jadis nos équitables lois,
En ce beau jour, le cœur plein d'allégresse,
Avec ardeur accompagnez ma voix. (*bis.*)

CHOEUR.

De Salomon (*bis*) célébrons la mémoire,
Et répétons (*bis*) jusqu'au dernier soupir :
Grand fondateur, sage éclatant de gloire, } *bis.*
Tes fils pour toi savent vivre et mourir. }

Oui, Salomon, ce monarque admirable,
Jérusalem ! rehaussa ta splendeur,
De tes enfants fut le juge équitable,
Et des beaux-arts le digne protecteur. (*bis.*)
De Salomon, etc.

Il existait dans ses villes antiques
Mille travaux dont l'œil fut enchanté,
De beaux jardins, des palais magnifiques,
Des tribunaux où siégeait l'équité. (*bis.*)
De Salomon, etc.

Saint monument, ô merveille imposante,
Temple sacré touchant jadis aux cieux,
Maison de Dieu, ta ruine gisante
Surprend encore et le cœur et les yeux ! (*bis.*)
De Salomon, etc.

Tout florissait dans son royaume immense :
Les vrais talents, le commerce, les arts.
La douce paix, mère de l'abondance,
Rendait heureux jeunes gens et vieillards. (*bis.*)
De Salomon, etc.

Fils de David, des voûtes éternelles
Jette les yeux sur tes pieux enfants,

Prête l'oreille à leurs voix solennelles,
Reçois, reçois leurs généreux serments. (*bis.*)
De Salomon (*bis*) célébrons la mémoire,
Et répétons (*bis*) jusqu'au dernier soupir :
Grand fondateur, sage éclatant de gloire, } *bis.*
Tes fils pour toi savent vivre et mourir. }

LE COMBAT D'ESPRIT.

Air : Que l'union est agréable, *ou* Un soldat qu'une heureuse trêve.

Destin à mes vœux si contraire,
Pourquoi viens-tu donc m'affliger ?
Pourquoi, par un ordre sévère,
Pourquoi viens-tu m'obliger ?
A partir viens-tu m'obliger ?
Il faut quitter ma tendre amie ;
O Dieu, pour moi quel triste jour !
Il faut quitter mon Emilie,
Le cher objet de mon amour.

Puisqu'enfin le Devoir l'ordonne,
Je ne consulte que l'honneur.
O passion que Vénus donne,
Eteins ta flamme dans mon cœur ;
Comptez sur mon obéissance,
Chers Compagnons de Liberté ;
Tout soumis à votre puissance,
Je fuis mon aimable beauté.

Quoi donc ! est-ce là la promesse
Que je faisais tous les moments,
A mon idole, à ma maîtresse,
Moi, le plus heureux des amants !
O belle, ô touchante Emilie,
Comment de toi me séparer ?
Je veux, je veux toute ma vie
Te voir, te chérir, t'adorer.

Hélas ! est-ce moi qui soupire,
Esclave d'une passion ?

Quelle faiblesse, quel délire
Troublent mon esprit, ma raison!
Oh! non, je n'ai plus de courage;
Mes forces m'ont abandonné.
Mes yeux sont couverts d'un nuage,
Et mon corps est tout enchaîné.

Grand Salomon, vois ma faiblesse;
Vois mes transports irrésolus,
Vois mon cœur balancer sans cesse
Et pencher même vers Vénus.
Roi bon, exauce ma prière,
Daigne soulager ma douleur;
Rends ton enfant dans la carrière
De la sagesse, et de l'honneur.

Je sens renaître mon courage,
Je sens triompher ma raison;
Je sors d'un pénible esclavage,
Et je suis tout à Salomon.
Voyageons dans la belle France,
Accompagnés de l'équité,
En y célébrant la puissance
Du beau Devoir de Liberté.

LES ADIEX A CAROLINE.

AIR : T'en souviens-tu? *ou* des Trois Couleurs.

Sous ta fenêtre, objet que je révère,
Je viens chanter ma dernière chanson :
Puis te quitter pour suivre ma carrière
Et soutenir mon honneur et mon nom.
Hélas! pour moi quelle peine cruelle
D'abandonner tes charmes en ce jour!
O mon Devoir, ranime tout mon zèle
Pour m'éloigner de ce charmant séjour!

Entends la voix de ton amant perfide;
Oui, son devoir l'eloigne de ces lieux;

De Salomon la puissance le guide,
En éclipsant le pouvoir de tes yeux.
Ne règne plus sur son cœur, sur son âme,
Amour malin, enfant de la beauté!
C'est désormais la raison qui l'enflamme,
Et le parfait Devoir de Liberté.

Adieu, adieu, charmante Caroline,
De ce moment je m'éloigne de toi;
Tout pénétré d'une force divine,
Je puis braver ton amoureuse loi.
Qu'à tes douleurs ta mère s'intéresse,
Que sa pitié sèche enfin tes beaux yeux.
Moi, je te fuis, je vaincrai ma faiblesse;
Adieu, adieu, reçois tous mes adieux!

LES PROMESSES DU NOUVEAU DIGNITAIRE A LA SOCIÉTÉ.

CHANSON-IMPROMPTU *

AIR : De ton baiser la douceur passagère.

Puisqu'en ce jour votre choix me préfère,
Puisqu'au pouvoir vous me faites monter,
Ce grand honneur, je veux le mériter;
Je veux agir, vous servir et vous plaire. (*bis.*)

Si dans mon temps, par un destin prospère [1],
De mes désirs je peux suivre l'ardeur,
Vous connaîtrez le penchant de mon cœur;
Je vous chéris, mais je saurai vous plaire. (*bis.*)

De Salomon, notre ami, notre père,
Du souverain l'exemple des bons rois,
Je maintiendrai les équitables lois,
Et je saurai vous chérir et vous plaire. (*bis.*)

* J'avertis une fois pour toutes que le plus souvent chaque chanson aura ses notes qui la suivront immédiatement.

neur et gloire à l'ancien dignitaire »
sut remplir sa haute fonction;
ons un ban pour le vrai compagnon »
m'a montré le chemin de vous plaire. (*bis.*)

ans mon temps. Ce mot *temps* n'est pas
iis, comme nous l'employons ordinairement
igner le règne de six mois du premier Com-
u dignitaire élu par la Société, je m'en suis
is le même sens.

eurs anciens Compagnons, étant réunis à la
ble dans un grand café, parlaient de leur
et de leur tour de France; ils étaient
c'était pour eux le bonheur dans le passé et
présent; chacun d'eux exposait ses titres
certain orgueil. Celui-ci disait : Je suis pre-
npagnon de Nîmes; celui-là : Je suis pre-
mpagnon de Chartres ; l'un disait qu'il
gnitaire de Lyon; enfin d'autres disaient
taient soit de Marseille, soit de Montpellier,
ordeaux, soit de Nantes. Ils se glorifiaient
l'avoir été élevés à la première place de la
ar le libre suffrage de leurs égaux. Un beau
décoré était à une table voisine, et écou-
conversation avec un sourire moqueur sur
; un des compagnons s'en aperçut, et lâcha
les paroles suivantes : — Oui, nous portons
dans notre Société, et l'on trouve cela
Mais des individus d'un rang plus élevé en
ussi : ce sont des comtes de Cagliostro, des
Valasque, des marquis de Cabrieres, etc., et
sont héréditaires dans leur famille. Quand
e, un duc, un marquis, ont des droits sur
ont ils portent le nom, passe! Mais porter
le duc d'un pays parce qu'on l'a arrosé de
st drôle! Mais porter le nom de marquis
parce que votre père l'a ensanglanté et dé-
et surtout en porter le nom sans y avoir

mis le pied, et sans y être connu d'un seul de ses habitants, c'est encore plus drôle! c'est même ridicule. — Ces paroles furent entendues du beau Monsieur décoré qui ne sourit plus.

[1] *Faisons un ban.* Ce mot *ban* n'est, je crois, pas français; mais, comme il désigne chez nous un applaudissement général et mesuré, j'ai cru pouvoir et même devoir m'en servir.

LE DÉPART.

Air de la Parisienne.

Oui, du départ l'heure est sonnée,
Mes chers pays [1], éloignons-nous
De cette ville fortunée,
Séjour des plaisirs les plus doux.
Fuyons d'ici la jouissance,
Pour trouver ailleurs la science.
Amis, voyageons
En vrais Compagnons
Du glorieux, du grand roi Salomon,
Sur le beau tour de France. (*bis.*)

Voyez dans ces belles campagnes
Ces bosquets, ces gazons, ces fleurs,
Ces oiseaux près de leurs compagnes,
Chanter l'amour et ses faveurs.
Du printemps quelle est la puissance!
Tout se ranime à sa présence.
Amis, etc.

Mes chers pays, au dignitaire
Obéissons avec ardeur.
Déployons l'antique bannière
De notre sage fondateur;
Qu'au gré des airs avec aisance,
Mollement elle se balance.
Amis, etc.

Non, non, envers ce pers...
N'agissons pas brutale...
Laissons l'affreuse int...ance
A la fanatique ignorance.
Amis, etc.

Mais si, bouffis de fanatisme,
Des insensés osaient enfin,
Croyant faire acte d'héroïsme,
Nous attaquer dans le chemin;
Sous le poids de notre vaillance,
Accablons leur sotte arrogance.
Amis, etc.

Adieu, loyaux sociétaires,
Il faut se quitter désormais.
Embrassons-nous, adieu, nos frères,
Vivez heureux, vivez en paix;
Et nous, sur cette route immense,
Partons, et faisons diligence.
Amis, voyageons
En vrais compagnons
Du glorieux, du grand roi Salomon,
Sur le beau tour de France.

1 Dans les Sociétés de Compagnonnage le mot *monsieur* n'est point d'usage : dans les unes on se nomme *Coterie;* dans ... on se nomme *Pays*. Les Fr... les Italiens, les Suisses, les ... de France et se trouvant ... se ... réciproquement Pays ... l, Pays italien, ... Pays suisse, etc. Ils sont é... de leur famille ; ils se déplacent fréquemmen... habiter un endroit, puis un autre endroit; ils vi... cordialement entre eux et sans prévention nati... . D'ailleurs ils habitent tous la même voûte, ... marchent sur le même globe, ils ...nt, ils se nomment Pays, car le monde pour eux n'est qu'un grand *pays!* Beaucoup de per-

sonnes rient de cette appellation ; qu'elles réfléchissent, et qu'elles rient encore après si elles jugent à propos !

CONSEIL AUX AFFILIÉS.

Air : *La république nous appelle, ou du Chant du départ.*

O mes jeunes amis, qui sur le tour de France
Dirigez vos pas diligents,
D'un ancien Compagnon, instruit d'expérience,
Ecoutez les avis prudents :
Pour acquérir talents, sagesse,
Pour jouir de l'égalité,
Vous confierez votre jeunesse
Aux Compaguons de Liberté.

CHOEUR D'AFFILIÉS.

Nous conserverons la mémoire
De votre dernière leçon ;
Nous ne ternirons point la gloire
Du beau Devoir de Salomon.

Partez, ô mes amis ! et dans votre voyage
Soyez résolus, mais prudents ;
Et si l'on vous attaque, armez-vous de courage ;
Soyez braves, soyez vaillants.
Vos coups sont alors légitimes,
Frappez, domptez des inhumains
Qui vont se chercher des victimes,
En plein jour, sur les grands chemins.
Nous, etc.

D'une riche cité, de la belle Marseille,
Sous peu vous verrez les clochers ;
Vous saurez visiter cette antique merveille,
Ses champs, ses eaux, ses grands rochers ;
Mais allez d'abord chez la Mère,
Ainsi l'ordonne le Devoir ;

... vo dignitaire,
... Soum... à son pouvoir.
Nous, etc.

L d'utiles travaux occupez-vous sans cesse ;
Fréquentez de dignes amis.
Honorez les talents, les vertus, la sagesse;
A l'honneur demeurez soumis.
Fuyez celui dont l'imposture
Chercherait à vous égarer ;
Fuyez un scélérat parjure,
Qui voudrait vous déshonorer.
Nous, etc.

D'être un jour Compagnons nourrissez l'espérance,
Vos esprits sont intelligents;
Cultivez le dessin, puisez dans la science,
Acquérez de nouveaux talents.
Suivez surtout le sage exemple
De qui pratique les vertus;
Et dans le magnifique temple
Un beau jour vous serez reçus.

CHOEUR D'AFFILIÉS.

Nous conserverons la mémoire
De votre dernière leçon;
Nous ne ternirons point la gloire
Du beau Devoir de Salomon.

RÉFLEXIONS.

Ceux qui partent d'une ville à la dérobée, et sans ayer leurs dettes, sont appelés des *brûleurs;* leur om, leur signalement sont répandus sur le tour e France, et les brûleurs ne sont accueillis nulle art.

Il s'en trouve, parmi ceux qui partent ainsi, qui issent des dettes bien légères : quelquefois ils ont rni leur réputation, ils ont sali leurs noms pour la mme de vingt ou trente francs! Certainement ils calculent pas, en agissant de la sorte, les con-

séquences de leur vilaine action; c'est le plus souvent quand ils sont retirés, ou quand un peu plus d'âge a mûri leur raison, qu'ils sont fâchés d'avoir si mal agi.

Si nous ne voulons point avoir de reproches à nous faire, ayons de la franchise et de la probité! car, si nous avions trompé quelqu'un, pourrions-nous dire du mal de celui qui nous tromperait sans dire du mal de nous-mêmes? Si, ayant trompé, nous appelions fripon celui qui nous tromperait, ne pourrait-on pas nous appeler du même nom? Et que répondrions-nous alors? Rien. Donc, tâchons d'avoir toujours pour nous notre conscience; c'est la plus solide de toutes les défenses.

L'on voit des Compagnons, des Affiliés, qui, pour avoir subi l'injustice de quelques chefs, se retirent promptement de la Société. Quand une Société est bien organisée, quand elle a des principes vrais et de sages lois, on ne doit pas la quitter si vite et pour si peu. Il faut avoir de la patience, et faire toujours tout ce que le devoir et l'honnêteté commandent: c'est le seul moyen de s'attacher le plus grand nombre, et de rendre honteux ceux qui vous auraient fait des injustices. En agissant autrement, vous donneriez raison à ceux qui ont tort: c'est ce qu'ils demandent, c'est ce que vous ne devez pas faire.

Nous sommes dans un temps où l'on se moque des gens trop mystérieux et trop séparés des autres. Nous devons dire tout ce qui peut se dire raisonnablement, et vivre avec tous ceux qui savent vivre. Sans être ennemis d'aucune Société, nous devons nous attacher à la nôtre, et la servir avec zèle et amour. Si, après avoir fait tout notre devoir, notre Société pouvait se tromper et nous en mal récompenser, il nous serait permis de faire entendre des plaintes modérées: ceux qui se trompent reviennent quelquefois d'une erreur; mais ne nous ven-

gagné jamais aux dépens de nos engagements et de notre honneur : nous serions exécrés et flétris des noms de lâches, de traîtres et de scélérats; de toute part la défiance nous observerait, et nous vivrions, quoique au milieu du monde, dans un isolement complet. Ainsi nous aurions voulu faire du mal; nous nous en serions fait à nous-mêmes.

Soyons toujours probes et honnêtes; ne faisons jamais retomber sur la Société entière les fautes de quelques-uns de ses membres; soyons fidèles à nos serments et à nos engagements. Tout cela n'est que notre avantage; nous agirions contre nous en agissant différemment.

séquences de leur vicieuse action; c'est le plus souvent quand ils sont retirés, ou quand un peu pl d'âge a mûri leur raison, qu'ils sont fâchés d'av si mal agi.

Si nous ne voulons point avoir de reproches nous faire, ayons de la franchise et de la probité car, si nous avions trompé quelqu'un, pourrions nous dire du mal de celui qui nous tromperait san dire du mal de nous-mêmes? Si, ayant trompé, nou appelions fripon celui qui nous tromperait, ne pourrait-on pas nous appeler du même nom? Et que ré pondrions-nous alors? Rien. Donc, tâchons d'avoi toujours pour nous notre conscience; c'est la plu solide de toutes les défenses.

L'on voit des Compagnons, des Affiliés, qui, pou avoir subi l'injustice de quelques chefs, se retires promptement de la Société. Quand une Société e bien organisée, quand elle a des principes vrais e de sages lois, on ne doit pas la quitter si vite e pour si peu. Il faut avoir de la patience, et fair toujours tout ce que le devoir et l'honnêteté com mandent: c'est le seul moyen de s'attacher le plu grand nombre, et de rendre honteux ceux qui vo auraient fait des injustices. En agissant autremen vous donneriez raison à ceux qui ont tort: c' ce qu'ils demandent, c'est ce que vous ne de pas faire.

Nous sommes dans un temps où l'on se moque gens trop mystérieux et trop séparés des au Nous devons dire tout ce qui peut se dire rais blement, et vivre avec tous ceux qui savent Sans être ennemis d'aucune Société, nous d nous attacher à la nôtre, et la servir avec amour. Si, après avoir fait tout notre devoir Société pouvait se tromper et nous en mal penser, il nous serait permis de faire enten plaintes modérées: ceux qui se trompent nent quelquefois d'une erreur; mais ne no

[illegible] de nos engagements et de [illegible] . [illegible] ions exécrés et flétris des [illegible] lâches, de traîtres et de scélérats; de toute [illegible]défiance nous observerait, et nous vivrions, [illegible] au milieu du monde, dans un isolement [illegible]. Ainsi nous aurions voulu faire du mal; [illegible]us en serions fait à nous-mêmes.

[illegible]s toujours probes et honnêtes; ne faisons [illegible]retomber sur la Société entière les fautes de [illegible]-uns de ses mem[illegible]s; soyons fidèles à nos [illegible]s et à nos engage[illegible]nts. Tout cela n'est que [illegible]vantage; nous agi[illegible] contre nous en agis[illegible]éremment.

AUX COMPAGNONS

DU TOUR DE FRANCE.

—

Nos chers Pays,

Il y a environ deux ans que nous eûmes le plaisir de vous présenter un premier recueil de chansons de Compagnons, dont la préface promettait que nous n'en resterions pas là. Eh bien! aujourd'hui, vous serez convaincus que cette promesse, quoique un peu vague, n'en était pas moins fondée. En conséquence, vous recevrez un deuxième recueil. Puisse-t-il vous être agréable; puisse-t-il mériter et obtenir votre approbation et notre contentement sera au comble!

Vos Pays et Amis.

Paris, 1836.

(*Suivaient soixante et une signatures*).

LE JEUNE AFFILIÉ, ADIEU AU PAYS.

Air de l'Aveugle de Bagnolet.

Enfants de Salomon le Sage,
Guidant un frère sur les champs,
Lorsqu'il prélude à son voyage
Prêtez l'oreille à ses accents (*bis*).
Je sors de la timide enfance,
Et j'entreprends le tour de France [1];
Adieu, riche, charmant pays,
Climat brillant de la Provence!
Adieu, riche, charmant pays,
Adieu, vous tous, mes vrais amis.

Je quitte mon vertueux père
En butte à de sombres douleurs;
Ma bonne, ma sensible mère
Se lamentant, versant des pleurs (*bis*),
Et ma jeune et tendre maîtresse,
De ses cris m'appelant sans cesse.
Adieu, riche, charmant pays, } *bis*.
Un jour renaîtra l'allégresse; } *bis*.
Adieu, riche, charmant pays, } *bis*.
Adieu, vous tous, mes vrais amis. } *bis*.

Je vois de ma ville natale
Encor le plus haut monument;
Mais d'intervalle en intervalle
Il s'abaisse insensiblement (*bis*).
Oh! plus rien ne s'offre à ma vue,
Que des champs la vaste étendue.
Adieu, riche, charmant pays;
Mon cœur bat, mon âme est émue;
Adieu, riche, charmant pays,
Adieu, vous tous, mes vrais amis.

Quel temps! quel chemin magnifique!
Comme l'avenir me sourit!
Une voix sourde, prophétique,
Echauffe, élève mon esprit (*bis*).



Plusieurs
linéaire
u dessin
ordres
re goût
is belles.
descrip-
du trait
un grand
vos idées
des ou-
urrez les
ous voulez
oint ceux
es hommes
, vous dé-
tête mal à
sez donc ça
épète, jeune
vous donne-
plaisent dans
dans la non-
oncentré dans
un chercher à
la jalousie les
aient que tout
avoir à rougir,
né. Il est aussi
ige et d'un ca-
en famille

Je cueillerai par ma constance
Des talents et de la science.
Adieu, riche, charmant pays,
C'est un grand bien que l'espérance;
Adieu, riche, charmant pays,
Adieu, vous tous, mes vrais amis.

Allons, saisissez la bouteille,
Dans nos verres versez tout plein;
Buvons, le doux jus de la treille
Enhardit, enflamme soudain.
Recevez les adieux d'un frère;
Chacun a bien vidé son verre.
Adieu, riche, charmant pays,
Je te reverrai, je l'espère;
Adieu, riche, charmant pays,
Adieu, Compagnons, mes amis.

NOTE.

[1] *Et j'entreprends le tour de France.*

Jeune Affilié, qui entreprenez le tour de Fr[illegible] quoique votre esprit et votre bon sens ne vou[illegible] lent qu'en faveur des choses utiles, permette[illegible] de vous donner un conseil pour vous fortifie[illegible] vantage, s'il est possible. Vous partez : mais, q[illegible] vous reviendrez, soyez satisfait de l'emploi [illegible] vous aurez fait de votre temps. Beaucoup de je[illegible] gens, oubliant le but qu'ils s'étaient proposé [illegible] teindre en commençant leur tour de France, ne [illegible] sent plus, comme ils disent eux-mêmes, qu'à [illegible] vertir; mais plus tard, sentant une confusion [illegible] leur cerveau, se trouvant embarrassés en ta[illegible] circonstances, ils se font mille reproches, et [illegible] ne peut leur procurer les connaissances qui [illegible] manquent. Tâchez de ne point vous trouver dan[illegible] pareil cas; faites en sorte que le tour de France [illegible] une école profitable pour vous, apprenez-y à [illegible] et à travailler, faites-vous y homme, et deve[illegible] pour tout dire, menuisier dans la force du te[illegible]

pour en venir là, travaillez, travaillez des -de la tête. Savoir couper son bois, avoir, on dit, une bonne main-d'œuvre, c'est beaup pour l'ouvrier, et c'est bien peu pour le

L'homme placé à la tête d'un atelier de mé- est certainement forcé de refuser plusieurs d'ouvrages, s'il ne connaît le dessin linéaire ué à son état. Donc occupez-vous du dessin e, prenez de bonnes notions des cinq ordres itecture, et vous formerez ainsi votre goût s proportions les plus justes et les plus belles. rez la connaissance de la géométrie descrip- ppliquée à la menuiserie, c'est-à-dire du trait ier, de l'arêtier des voussures et d'un grand re d'autres coupes de bois. Alors vos idées t claires, vous aurez la conception des ou- , quels qu'ils soient, et vous pourrez les ter avec goût et facilité. Mais si vous voulez rir ces connaissances, n'écoutez point ceux hercheront à vous décourager. Des hommes iront : — Vous perdez votre temps, vous dé- z votre argent, vous vous cassez la tête mal à s; le dessin n'est bon à rien, laissez donc ça ites comme nous ! — Je vous le répète, jeune , n'écoutez point les hommes qui vous donne- le tels conseils. Ces hommes se plaisent dans rance ou dans l'abrutissement, ou dans la non- ée, et pourtant l'orgueil est concentré dans eur être, et s'ils voient quelqu'un chercher à uire et à s'élever, le venin de la jalousie les urt et les tourmente; ils voudraient que tout nde restât comme eux, pour n'avoir à rougir, n'être humiliés devant personne. Il est aussi es hommes d'un esprit plus sage et d'un ca- e plus élevé, et qui par négligence ou faute oyens pécuniaires (car l'homme sans fortune struit pas toujours au gré de ses désirs), ou tre autre cause enfin, n'ont pu s'initier aux ences que je vous cite comme essentielles.

Mais ces derniers ne parlent pas comme ceux qu
j'ai cités plus haut, et vous n'aurez rien à redou
de leurs paroles; au contraire, ils appuieront
conseil que je vous donne, et dont il me reste e
core quelque chose à dire. Oui, j'ai à vous d
que celui qui retourne dans son pays, sans av
profité de son tour de France, n'est point tr
quille, et pour vous le prouver, je vais vous racon
le discours qu'un de mes amis me tint; le voi
« Après avoir, en cinq ans, fait mon tour de Fra
j'arrivai au pays et rentrai dans la maison pate
nelle. Comme je suis seul dans la famille exerçant
profession de mon père; comme mon père com
mence à prendre un âge avancé, je pensais lui suc
céder bientôt dans la direction, dans la conduite d
travaux; je pensais avec raison devoir être pl
par lui à la tête de son établissement, et cela m
donnait du chagrin, et cela m'inquiétait beaucou
et je me disais : J'ai dessiné de l'architecture et d
trait; mais je suis peu avancé, peu approfondi, p
savant sur l'une comme sur l'autre de ces bra
ches de dessin, dont je sens aujourd'hui toute l'
lité, et je crains de rester quelquefois en affront.
par exemple, un jour, on venait me commander
escalier tournant, ou la boiserie d'une niche ave
calotte, ou un autel à tombeau, ou une chai
prêcher compliquée, réunissant à elle seule tou
principes du trait, ou autre chose d'aussi diffi
d'aussi délicat, que répondre, que faire?.... Do
entreprendre? Mais si j'entreprends, n'entendr
pas au fond de ma conscience une voix effra
qui me criera : Ne crains-tu pas de ne pouvoir
ver? Dois-je refuser? Mais pour lors que di
de moi? A coup sûr on dira : — Voilà un hom
a fait son tour de France, qui est retourné a
réputé comme bon ouvrier; nous lui confi
travail, et il le refuse, ne se sentant point l
cité de le faire. Ah! valait-il la peine qu'il
tour de France, qu'il y restât si long-temps
rien apprendre? C'est une honte pour lui! —

réflexions, et ces considérations me faisaient trembler, me faisaient frémir. Enfin, peu de temps après, j'eus quelques difficultés avec quelqu'un qui pourtant m'est bien cher, et j'en profitai pour m'éloigner de la maison. Je partis, je pris la route d'une grande ville en disant : Le dessin nous donne la hardiesse d'entreprendre toutes sortes d'ouvrages, et la facilité de les mener à bonne fin par les moyens les plus courts et les plus sûrs ; le dessin nous attire l'estime et la considération des habitants de notre cité, ainsi que le respect et la bienveillance des ouvriers que nous occupons ; le dessin, en un mot, est l'âme de la menuiserie, et je m'en occuperai. En effet je m'en suis occupé ; on avait beau me dire : Cela ne vous servira jamais, vous perdez votre temps ; je dessinais toujours et je m'en trouve bien, et cela m'est journellement d'une grande utilité.

Vous venez d'entendre, jeune Affilié, ce que je vous ai dit par moi-même ; vous venez d'entendre ce que je viens de vous raconter de mon ami, et qui a quelque rapport avec mon passé, c'est-à-dire avec les sensations que j'éprouvais jadis. Maintenant je vous laisse tout à vous en vous recommandant, pour toute conclusion, de méditer sur mes paroles et de penser à l'avenir.

LE BANQUET.

Air : Giroflée au printemps.

REFRAIN.

Est-il plus heureux sort !
Notre Fête est charmante :
L'on y boit, l'on y chante
Dans un parfait accord.

Il n'est rien de plus agréable
Que de voir ses nombreux amis
Rangés autour de cette table,

Où sont des vins, des mets exquis.
Quand nous fêtons notre patron,
Livrés aux transports les plus doux,
Approche qui voudra du trône,
Oh! nous n'en sommes point jaloux;
Est-il plus, etc.

Sujets soumis de l'étiquette
(Un bon vieillard me l'a conté),
Les grands seigneurs, dans une fête,
Ignorent la franche gaîté.
Les Compagnons, c'est autre chose :
Toujours contents, toujours joyeux,
Leur banquet est l'apothéose
Qui les élève au rang des dieux.
Est-il plus, etc.

Non, point d'erreurs accréditées,
Point de propos adulateurs,
Point de manières affectées,
Ni de trompés ni de trompeurs.
Oui, la franchise la plus pure
Préside en ce riant salon,
Les gais disciples d'Epicure,
Les vrais enfants de Salomon.
Est-il plus, etc.

Vainement l'inquiet avare
Entasse trésors sur trésors :
Il passera nu le Ténare[1];
Pluton l'attend aux sombres bords,
Laissant aux niais leur abstinence.
Les Compagnons de Liberté
Savourent en paix l'existence,
Et puis viennne l'éternité!
Est-il plus heureux sort!
Notre fete est charmante;
L'on y boit, l'on y chante
Dans un parfait aecord.

[1] Le mot Ténare a deux acceptions; an-
ment il désignait les enfers, ou un

rain du promontoire de Malée, dans la Laconie, qui y conduisait. Je l'emploie ici dans ce dernier sens.

HOMMAGE AUX POÈTES [1].

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre, *ou* du bon Vieillard (de Beranger).

Sans être aimé du dieu de l'Harmonie,
Peut-on chanter comme chanta jadis
Ce Bon Accord, dont le bouillant génie
Touchait les cœurs, enflammait les esprits? (*bis*)
Oui, Marseillais, ta voix retentissante,
Prédominant sur les plus beaux accords (*bis*),
Changeait soudain, tant elle fut puissante,
Les lieux muets en lieux d'heureux transports (*bis*).

Tu célébras l'antique renommée [2]
De Salomon, notre grand fondateur;
Par ta satire incisive, animée,
Tu fis rougir le sot et l'imposteur.
Ton hymne saint [3], qu'à genoux je contemple,
Monta, porté sur de mâles accents,
Et retentit dans l'enceinte du temple,
Depuis la voûte à ses creux fondements.

Sans Apollon, Nantais, prêt à bien faire,
Eût-il produit des odes, des chansons
D'un goût exquis, d'une diction claire,
Sur des sujets variés et féconds.
Soit qu'il chantât l'Honneur ou la Victoire [4],
Ou la Concorde ou l'Amour fraternel,
Ou Percheron et les Palmes de Gloire,
Il est profond, brillant et solennel,

Sans Apollon, ce dieu qui tout éclaire,
Nous n'eussions pas entendu tour à tour
La liberté n'est pas une chimère [5],
Et d'autres chants dignes de notre amour.

Il fut sans doute inspiré jeune encore[6],
Ce Bourguignon, ce La Fidélité
Qui célébra d'une voix si sonore
L'Amour, les Arts, l'Honneur, la Liberté.

Un jour, dit-on, sur les bords de la Loire[7],
Sous des tilleuls, Lyonnais-l'Union,
Enveloppé par des rayons de gloire,
Traçait des vers dictés par Apollon;
De nos aïeux célébrait les souffrances[8],
Les fers brisés, les travaux glorieux;
Puis il chantait les Beaux-Arts, les Sciences
Et Salomon, roi puissant et pieux.

Nos troubadours des cordes de la lyre
Tiraient des sons touchants, mélodieux,
Que leur amour, que leur brûlant délire,
Que leurs transports poussaient jusques aux
Et maintenant nos lyres sont muettes[9];
De nouveaux chants n'ébranlent plus les ai
Éveillez-vous, accourez, ô poètes,
Et reprenez vos sublimes concerts!

NOTES.

[1] *Hommage aux poètes.*

Marseillais Bon Accord, Courbier; Nantais l
Bien Faire, Desbois; Bourguignon, La Fid
Thévenot; et Lyonnais L'Union : le premier
à Marseille en 1824, le deuxième établi à Av
près de Beaugenci et de son ancien ami Percl
Le Chapiteau; le troisième établi à Écamps,
d'Auxerre; le quatrième mort à Lyon en 1828.
rais voulu chanter encore quelques-uns de
poètes, tels que Languedoc La Fidélité, qui n
donné la charmante chanson : *Que l'unio
agréable*; Bordelais La Prudence, auteur si
dant et si gai, et d'autres encore; mais ma ch
devait avoir des bornes, et je me suis arrêté.

» *L'antique renommée*, etc.,
chanson dont voici quelques couplets :

« De Salomon l'antique renommée
Dès mon enfance avait séduit mon cœur,
Et des beaux-arts l'heureuse destinée
M'ouvre un champ libre au sentier du bonheur.
Bientôt le temps et mon faible génie
M'ont fait admettre au rang des Compagnons.
Dès ce moment je consacrai ma vie
A Salomon, à Salomon.

» Pour Salomon, de la belle Provence
J'abandonnai le séjour enchanteur ;
Amour, plaisirs, bonheur, douce espérance,
Semblaient partout m'accorder leurs faveurs.
Si tes appas, séduisante Emilie,
Ont une fois égaré ma raison,
Pardonne-moi ; je connais ma folie,
Car je n'aime que Salomon.

» A Salomon donnons tous une larme,
Et que son nom à nos derniers neveux
Offre un tableau de vertus et de charmes
Qui réalise et comble tous nos vœux.
Remercions l'ingénieux Dédale*
Du talisman qui forma notre nom,
Et conservons toujours dans nos annales
Le nom sacré de Salomon. »

* Dédale est ici regardé comme l'inventeur du ompas, que l'on désigne sous le nom de talisman; ar on fait avec son secours des choses prodigieuses. n regarde ce talisman ou compas comme ayant ormé notre nom, de *Compas*, *Compagnon*.

» *Ton hymne saint*,
hanson qui commence par ces couplets :

« Que l'écho répète en ce jour,
Jusque sous les voûtes du temple,
Les vœux, le respect et l'amour

Dont chacun de nous doit l'exemple.
Entends nos voix, grand Salomon,
Du séjour qu'habitent les sages;
C'est la voix de tes Compagnons,
Qui t'offre aujourd'hui leurs hommages.

» On dit que le roi Salomon
Fit creuser, pour punir le vice,
Des cachots; moi, je dis que non;
L'équité faisait sa justice,
Heureux de vivre sous ses lois,
L'orphelin retrouvait un père;
Ce fut le modèle des rois,
Il rendit son règne prospère. »

* *Soit qu'il chantât l'Honneur ou la Vi*
Ou la Concorde ou l'Amour fraternel

Allusion à deux chansons de l'auteur. La p
pleine de feu et d'énergie, commence ainsi

« Compagnons, unisssons nos voix;
Chantons!..... que l'écho retentisse!
Nous sommes, encore une fois,
Les vainqueurs, malgré l'injustice.

Et finit par ce couplet :

« Gloire à Percheron le Chapiteau!
Rendons hommage à sa science
Et donnons à ce vrai Gavot
Des marques de reconnaissance.
Pays, je vous laisse ordonner
Un prix digne de sa victoire;
Pour moi, je veux le couronner
Des palmes sacrées de la g'oire.
Chantons d'accord, etc. »

En citant ce couplet, je ne veux pas ex
discussions sur les anciennes affaires de l
lier : je le cite, parce que je le trouve bi
voilà tout. La seconde respirant la sages
sentiments tendres, on la trouvera en en
page 163 de ce volume.

⁵ *La liberté n'est pas une chimère*,

hanson dont voici deux couplets ;

« La liberté n'est pas une chimère,
Chers Compagnons, je viens de l'entrevoir.
Étant instruit du plus profond mystère,
J'admire en tout les décrets du Devoir ;
À le servir j'emploierai tout mon zèle ;
J'en fais serment le matin et le soir.
Jusqu'au tombeau je   èle
À Salomon, à l'honn   , au   voir.

» J'achèverai le cours de mon voyage
En fils aimé du grand roi Salomon ;
Je veux encore, au déclin de mon âge,
Avec respect prononcer ce grand nom,
Car dans les cieux un héritage immense
De paix, de gloire et d'éternel bonheur,
Sera vraiment donné pour récompense
D'être fidèle au Devoir, à l'honneur. »

⁶ *Il fut sans doute inspiré jeune encore.*

On peut voir, page 170, une chanson qu'il composa étant encore Affilié.

⁷ *Sur les bords de la Loire*,

Allusion au premier couplet de cette chanson :

« Sur les bords riants de la Loire,
Apollon m'inspire à chanter
Les Compagnons couverts de gloire
Du beau Devoir de Liberté.
Oh ! quelle jouissance
De nous voir dans chaque pays,
Et sur le tour de France,
En bons Frères, et vrais amis.
Vivent les sciences,
L'intelligence ;
Gloire aux talents !
Vive le nom
De Salomon !

Vive le nom
« De Salomon! »

¹ Allusion à une chanson dans laquelle
remonte au berceau du Compagnonage, et
beautés de la Judée, de la Captivité de B
de la Délivrance, du Retour à Jérusalem, et

² *Et maintenant nos lyres sont muettes.*
De nouveaux chants n'ébranlent plus les

Depuis que j'ai composé cette chanson,
poètes ont rompu le silence, et fait enten
chants nouveaux. Je citerai entre autres,
La Clef des Cœurs, Fourangeau Denardeau,

LES VOYAGEURS.

AIR : *C'est ma Lison, ma Lisette.*

REFRAIN.

Nous voyageons dans la France
Avec constance;
Nous voyageons
En courageux Compagnons.

Le soleil du printemps,
Par sa douce influence,
Charme les habitants
Des villes et des champs.
Nous voyageons, etc.

Les arbres sont fleuris,
Le gazon en croissance,
Les oiseaux réunis,
Chantent et font leurs nids.
Nous voyageons, etc.

Sous la voûte des cieux
Tout reprend l'existence;
La nature en tous lieux
Parle au cœur comme aux yeux.
Nous voyageons, etc.

Amis, doublons le pas,
Abrégeons la distance;
Les travaux ici-bas
Seraient-ils sans appas?
Nous voyageons, etc.

Laissons aux êtres mous
La funeste indolence;
Après la peine, à nous
Les plaisirs sont plus doux.
Nous voyageons, etc.

Les peines, les soucis,
A la seule présence
De nos joyeux amis,
Tombent anéantis.
Nous voyageons, etc.

Nous sentons en chemin
Parfois quelque souffrance;
Mais dans un clair lointain
Nous attend le festin.
Nous voyageons dans la France
Avec constance;
Nous voyageons
En courageux Compagnons.

LE PARTANT AMOUREUX.

ROMANCE.

AIR : Reviens dans ta patrie.

REFRAIN.

En Compagnon fidèle,
En pur et tendre amant,
Au Devoir, à ma belle,
Je demeure constant. (*bis.*)

ntends au loin, ô ma fidèle amante,
es chants joyeux qui frappent les échos;

Ils sont poussés par une troupe ardente
De Compagnons, d'intrépides Gavots.
Quand le printemps reverdit les bocages,
Quand la nature orne son sein de fleurs,
Sur les chemins, sur les mers, sur les plages,
Vont s'agitant de nombreux voyageurs.
En Compagnon fidèle, etc.

A ces seuls mots : *voyageurs* et *voyage*,
Je vois tes traits qui s'altèrent soudain ;
Des pleurs brûlants coulent sur ton visage,
Et des soupirs soulèvent ton beau sein.
Reprends courage, ô mon unique amie,
Aux Compagnons j'obéis sans débats ;
Mais loin d'ici puis-je chérir la vie?
Mais puis-je vivre aux lieux où tu n'es pas?
En Compagnon, etc.

Dans les cités ou dans un lieu sauvage,
Dans un tumulte ou seul, sombre et rêveur,
Je croirai voir ta séduisante image,
Et ta puissance agira sur mon cœur.
Le sentiment que ton regard m'inspire,
Cet amour pur, brûlant, délicieux,
Qui me plongeait dans le plus doux délire,
Règne à jamais sur mon être amoureux.
En Compagnon, etc.

Mais entends-tu cette voix éclatante,
Puissante voix d'un digne Compagnon?
Elle me dit de quitter mon amante,
De me soumettre aux lois de Salomon.
O toi, Lisa, toi dont l'âme est si pure,
Sèche tes pleurs, calme ton désespoir.
En amant vrai, je le dis, je le jure :
Je reviendrai, Lise, Lise, au revoir [1].
En Compagnon fidèle,
En pur et tendre amant,
Au Devoir, à ma belle,
Je demeure constant.

[1] A peine cette chanson fût-elle terminée,

Compagnon, que j'appellerai l'Inconstant, pour ne pas dire plus, s'approcha du partant, et lui dit : — Vous promettez de revenir avec l'intention de tenir parole?

LE PARTANT. — Pourquoi non?

L'INCONSTANT. — C'est que maintes fois j'ai fait de semblables promesses, que je ne devais point tenir.

LE PARTANT. — Et vous n'avez rien à vous reprocher?

L'INCONSTANT. — Rien. Sur cet article, on n'en peut trop faire.

LE PARTANT. — A la bonne heure.

L'INCONSTANT. — A Châlons, à Nantes, et surtout à Marseille, j'ai fait parler de moi.

LE PARTANT. — Comment cela?

L'INCONSTANT. — Je les ai joliment attrapés.

LE PARTANT. — Qui?

L'INCONSTANT. — Écoutez-moi. J'avais pour ami à Marseille, un jeune homme de la ville. Il me mena un jour chez ses parents; il avait une sœur; je la vis, j'en fus amoureux, je le lui exprimai le plus tôt possible. Mes sentiments furent peu à peu partagés; les parents m'accueillirent avec bonté, car j'avouais des intentions honnêtes; je fus aimé, chéri de toute la famille.

LE PARTANT. — Et vous la chérissiez aussi?

L'INCONSTANT. — C'étaient de bien bonnes gens. A la fin, il fut question de faire venir mes papiers; j'écrivis à mon pays, j'y avais un correspondant de mes amis, et qui avait le mot. A toutes les lettres pressantes que j'envoyais, il faisait des réponses évasives, et les papiers nécessaires au mariage n'arrivaient toujours pas. A la fin, je vis le papa devenir mécontent; quelque chose roulait dans sa tête, je fus au-devant et je lui dis : Papa Briant, je m'impatiente, si mon pays n'était pas si éloigné, ou, pour mieux dire, si j'avais de l'argent pour faire un si long voyage, j'irais chercher moi-même ce qu'on me fait attendre depuis trop long-temps. — Quelle

somme te faut-il? — Trois cents francs. — Tu les auras. — Mais j'aurais besoin aussi d'être habillé de neuf, car je ne voudrais pas me présenter chez mes parents sans être proprement mis. — Je t'accorde tout ce que tu désires. — Je fus donc habillé en beau drap, je reçus trois cents francs en or, ma tendre Cécile me remit encore quelque chose en cachette, et je partis en leur témoignant combien je serais impatient de les revoir et de les embrasser. Ah! je les ai bien attrapés.

LE PARTANT. — Attrapés?

L'INCONSTANT. — Oui, j'ai eu de ces bonnes gens tout ce que je pouvais désirer. Je ne désire plus rien; ils m'ont assez vu.

LE PARTANT. — Et vous êtes content de vous?

L'INCONSTANT. — Très-content.

LE PARTANT. — Et votre conscience ne vous reproche rien?

L'INCONSTANT. — Rien. Qu'ai-je fait, du reste! un bon tour?

LE PARTANT. — Dites un mauvais tour!

L'INCONSTANT. — Expliquez-vous.

LE PARTANT. — Vous avez votre père et votre mère?

L'INCONSTANT. — Oui.

LE PARTANT. — Vous avez une sœur?

L'INCONSTANT. — Oui.

LE PARTANT. — Supposez maintenant que vous êtes dans votre pays, que vous y avez un ami que vous menez chez vos parents, que cet ami se fait aimer de votre sœur, qu'il gagne la confiance de toute votre famille, qu'un mariage est convenu, que, pour l'accélérer, le prétendu doit faire un voyage dans son pays, qu'il se fait habiller aux frais de vos parents, qu'il se fait prêter de l'argent par votre père, qu'il part enfin, et qu'il ne revient plus. Si vous apprenez dans la suite que votre ancien ami se moque de votre père et de votre mère, qu'il insulte, qu'il diffame, qu'il calomnie votre sœur et la traîne dans la boue, que direz-vous?

L'INCONSTANT. — Qu'il est un fripon, une
un lâche, et j'irai le chercher partout pour

LE PARTANT. — Votre emportement s
Vous êtes donc un fripon, une canaille, u
vous méritez donc la mort ?

L'INCONSTANT (*après un moment de sile*
Je suis confondu ; ne m'en êtes pas davant
tort ; je comprends toute l'étendue de ma
action.

LE PARTANT. — Vous reconnaissez vos
faut les réparer.

L'INCONSTANT. — Je les réparerai.

LE PARTANT. — Il est permis de s'amuse
ne faut jamais faire du mal à ceux qui nou
bien, il faut toujours être honnête homme.

L'INCONSTANT. — Je le sens.

LES ADIEUX DE DEUX COMPAGN

AIR : De la Brigantine.

La providence
Lia jadis,
Dans la Provence,
Deux vrais amis ;
Ils voyagèrent
Tous deux long-temps,
Puis se quittèrent
Un beau printemps. (*bis 2 fois.*)

Dans ses alarmes,
L'un des deux fit
Couler des larmes
Par ce récit :
« Mon tendre frère,
« Nous nous quittons,
« Plus sur la terre
« Ne nous verrons. (*bis 2 fois.*)

« Dans ta chaumière
« Tu vas rentrant,

« Près de ta mère
« Qui t'aime tant;
« Près de la mienne
« Je vais aussi,
« Calmer sa peine
« Et son souci.

« Dans nos campagnes,
« Chacun étant,
« Eaux et montagnes
« Nous séparant.
« Lors notre absence
« Est un devoir,
« Plus d'espérance
« De se revoir.

« Mais la pensée
« Que les tyrans
« Ont accusée,
« Dans tous les temps
« Par son essence,
« Unit soudain,
« D'intelligence,
« Le genre humain.

« On peut par elle
« Se réunir,
« Et d'un saint zèle
« S'entretenir.
« Le tour de France,
« Les Compagnons,
« Par sa puissance,
« Nous les verrons.

« Ami sincère,
« Heureux retour ! »
L'autre à son frère,
Même discours.....
Lors s'approchèrent
Et s'embrassant,
Tous deux pleurèrent
Amèrement.

Ils se quittèrent,
Ces cœurs aimants,
Qui tant montrèrent
De beaux penchants.
Le tour de France
Aimait à voir,
En eux constance,
Bonté, savoir.

LA FRATERNITÉ.

AIR : De ma Normandie.

Quand je sortis d'apprentissage,
A peine savais-je le nom
De la famille grande et sage
Du pacifique Salomon.
Le hasard seul put m'introduire
Dans l'aimable société,
Où tout exhale, où tout respire,
Le charme heureux de la fraternité.

Il existe encor dans la France
De nombreuses sociétés,
Où sont cumulés l'ignorance,
Les abus, les absurdités.
Là, le plus rude fanatisme
Frappe, proscrit la vérité ;
Là, le plus brutal despotisme
Foule et détruit toute fraternité.

Mais chez nous tout sociétaire,
Petit ou grand, jeune ou grison,
L'affilié, le dignitaire
Sont vrais frères en Salomon.
Eh ! qui n'aimerait à voir comme
Le beau Devoir de Liberté
Infiltre dans le cœur de l'homme
Le saint amour de la fraternité.

L'on voit dans une vaste salle [1]
Nos Compagnons, nos jeunes gens,

Vive le nom
« De Salomon ! »

¹ Allusion à une chanson dans laquelle
remonte au berceau du Compagnonage, et
beautés de la Judée, de la Captivité de Bab
de la Délivrance, du Retour à Jérusalem, etc.

² *Et maintenant nos lyres sont muettes,*
De nouveaux chants n'étonnent plus les

Depuis que j'ai composé cette chanson, pl
poètes ont rompu le silence, et fait enten
chants nouveaux. Je citerai entre autres,
La Clef des Cœurs, Tourangeau Bernardeau, Al

LES VOYAGEURS.

AIR : *C'est ma Lison, ma Lisette.*

REFRAIN.

Nous voyageons dans la France
Avec constance ;
Nous voyageons
En courageux Compagnons.

Le soleil du printemps,
Par sa douce influence,
Charme les habitants
Des villes et des champs.
Nous voyageons, etc.

Les arbres sont fleuris,
Le gazon en croissance,
Les oiseaux réunis,
Chantent et font leurs nids.
Nous voyageons, etc.

Sous la voûte des cieux
Tout reprend l'existence ;
La nature en tous lieux
Parle au cœur comme aux yeux.
Nous voyageons, etc.

Amis, doublons le pas,
Abrégeons la distance ;
Les travaux ici-bas
Seraient-ils sans appas ?
Nous voyageons, etc.

Laissons aux êtres mous
La funeste indolence ;
Après la peine, à nous
Les plaisirs sont plus doux.
Nous voyageons, etc.

Les peines, les soucis,
A la seule présence
De nos joyeux amis,
Tombent anéantis.
Nous voyageons, etc.

Nous sentons en chemin
Parfois, quelque souffrance ;
Mais dans un clair lointain
Nous attend le festin.
Nous voyageons dans la France
Avec constance ;
Nous voyageons
En courageux Compagnons.

LE PARTANT AMOUREUX.

ROMANCE.

Air : Reviens dans ta patrie.

REFRAIN.

En Compagnon fidèle,
En pur et tendre amant,
Au Devoir, à ma belle,
Je demeure constant. (*bis.*)

tends au loin, ô ma fidèle amante,
s chants joyeux qui frappent les échos ;

Ils sont poussés par une troupe ardente
De Compagnons, d'intrépides Gavots.
Quand le printemps reverdit les bocages,
Quand la nature orne son sein de fleurs,
Sur les chemins, sur les mers, sur les plages,
Vont s'agitant de nombreux voyageurs.
En Compagnon fidèle, etc.

A ces seuls mots : *voyageurs* et *voyage*,
Je vois tes traits qui s'altèrent soudain ;
Des pleurs brûlants coulent sur ton visage,
Et des soupirs soulèvent ton beau sein.
Reprends courage, ô mon unique amie,
Aux Compagnons j'obéis sans débats ;
Mais loin d'ici puis-je chérir la vie?
Mais puis-je vivre aux lieux où tu n'es pas ?
En Compagnon, etc.

Dans les cités ou dans un lieu sauvage,
Dans un tumulte ou seul, sombre et rêveur,
Je croirai voir ta séduisante image,
Et ta puissance agira sur mon cœur.
Le sentiment que ton regard m'inspire,
Cet amour pur, brûlant, délicieux,
Qui me plongeait dans le plus doux délire,
Règne à jamais sur mon être amoureux.
En Compagnon, etc.

Mais entends-tu cette voix éclatante,
Puissante voix d'un digne Compagnon?
Elle me dit de quitter mon amante,
De me soumettre aux lois de Salomon.
O toi, Lisa, toi dont l'âme est si pure,
Sèche tes pleurs, calme ton désespoir.
En amant vrai, je le dis, je le jure :
Je reviendrai, Lise, Lise, au revoir [1].
En Compagnon fidèle,
En pur et tendre amant,
Au Devoir, à ma belle,
Je demeure constant.

1 A peine cette chanson fut-elle term

Compagnon, que j'appellerai l'Inconstant, pour ne pas dire plus, s'approcha du partant, et lui dit : — Vous promettez de revenir avec l'intention de tenir parole?

LE PARTANT. — Pourquoi non?

L'INCONSTANT. — C'est que maintes fois j'ai fait de semblables promesses, que je ne devais point tenir.

LE PARTANT. — Et vous n'avez rien à vous reprocher?

L'INCONSTANT. — Rien. Sur cet article, on n'en peut trop faire.

LE PARTANT. — A la bonne heure.

L'INCONSTANT. — A Châlons, à Nantes, et surtout à Marseille, j'ai fait parler de moi.

LE PARTANT. — Comment cela?

L'INCONSTANT. — Je les ai joliment attrapés.

LE PARTANT. — Qui?

L'INCONSTANT. — Écoutez-moi. J'avais pour ami à Marseille, un jeune homme de la ville. Il me mena un jour chez ses parents; il avait une sœur; je la vis, j'en fus amoureux, je le lui exprimai le plus tôt possible. Mes sentiments furent peu à peu partagés; les parents m'accueillirent avec bonté, car j'avouais des intentions honnêtes; je fus aimé, chéri de toute la famille.

LE PARTANT. — Et vous la chérissiez aussi?

L'INCONSTANT. — C'étaient de bien bonnes gens. A la fin, il fut question de faire venir mes papiers; j'écrivis à mon pays, j'y avais un correspondant de mes amis, et qui avait le mot. A toutes les lettres pressantes que j'envoyais, il faisait des réponses évasives, et les papiers nécessaires au mariage n'arrivaient toujours pas. A la fin, je vis le papa devenir mécontent; quelque chose roulait dans sa tête, je fus au-devant et je lui dis : Papa Briant, je m'impatiente, si mon pays n'était pas si éloigné, ou, pour mieux dire, si j'avais de l'argent pour faire un si long voyage, j'irais chercher moi-même ce qu'on me fait attendre depuis trop long-temps. — Quelle

somme te faut-il ? — Trois cents francs. — Tu les auras. — Mais j'aurais besoin aussi d'être habillé à neuf, car je ne voudrais pas me présenter chez mes parents sans être proprement mis. — Je t'accorde tout ce que tu désires. — Je fus donc habillé en beau drap, je reçus trois cents francs en or, ma sœur Cécile me remit encore quelque chose en cachette, et je partis en leur témoignant combien j'étais impatient de les revoir et de les embrasser. Ainsi je les ai bien attrapés.

LE PARTANT. — Attrapés ?

L'INCONSTANT. — Oui, j'ai eu de ces bonnes gens tout ce que je pouvais désirer. Je ne désire plus rien ; ils m'ont assez vu.

LE PARTANT. — Et vous êtes content de vous ?

L'INCONSTANT. — Très-content.

LE PARTANT. — Et votre conscience ne vous reproche rien ?

L'INCONSTANT. — Rien. Qu'ai-je fait, du reste ? un bon tour ?

LE PARTANT. — Dites un mauvais tour !

L'INCONSTANT. — Expliquez-vous.

LE PARTANT. — Vous avez votre père et votre mère ?

L'INCONSTANT. — Oui.

LE PARTANT. — Vous avez une sœur ?

L'INCONSTANT. — Oui.

LE PARTANT. — Supposez maintenant que vous êtes dans votre pays, que vous y avez un ami que vous menez chez vos parents, que cet ami se fait aimer de votre sœur, qu'il gagne la confiance de toute votre famille, qu'un mariage est convenu, que, pour l'accélérer, le prétendu doit faire un voyage dans son pays, qu'il se fait habiller aux frais de vos parents, qu'il se fait prêter de l'argent par votre père, qu'il part enfin, et qu'il ne revient plus. Si vous apprenez dans la suite que votre ancien ami se moque de votre père et de votre mère, qu'il les insulte, qu'il diffame, qu'il calomnie votre sœur et la traîne dans la boue, que direz-vous ?

L'INCONSTANT. — Qu'il est un fripon, une canaille, un lâche, et j'irai le chercher partout pour le tuer.
LE PARTANT. — Votre emportement me plait. Vous êtes donc un fripon, une canaille, un lâche; vous méritez donc la mort?
L'INCONSTANT (*après un moment de silence*). — Je suis confondu; ne m'en dites pas davantage. J'ai tort; je comprends toute l'étendue de ma mauvaise action.
LE PARTANT. — Vous reconnaissez vos torts; il faut les réparer.
L'INCONSTANT. — Je les réparerai.
LE PARTANT. — Il est permis de s'amuser, mais il ne faut jamais faire du mal à ceux qui nous font du bien, il faut toujours être honnête homme.
L'INCONSTANT. — Je le sens.

LES ADIEUX DE DEUX COMPAGNONS.

AIR : De la Brigantine.

La providence
Lia jadis,
Dans la Provence,
Deux vrais amis;
Ils voyagèrent
Tous deux long-temps,
Puis se quittèrent
Un beau printemps. (*bis 2 fois.*)

Dans ses alarmes,
L'un des deux fit
Couler des larmes
Par ce récit :
« Mon tendre frère,
« Nous nous quittons,
« Plus sur la terre
« Ne nous verrons. (*bis 2 fois.*)

« Dans ta chaumière
« Tu vas rentrant,

« Près de ta mère
« Qui t'aime tant ;
« Près de la mienne
« Je vais aussi,
« Calmer sa peine
« Et son souci.

« Dans nos campagnes,
« Chacun étant,
« Eaux et montagnes
« Nous séparant.
« Lors notre absence
« Est un devoir,
« Plus d'espérance
« De se revoir.

« Mais la pensée
« Que les tyrans
« Ont accusée,
« Dans tous les temps
« Par son essence,
« Unit soudain,
« D'intelligence,
« Le genre humain.

« On peut par elle
« Se réunir,
« Et d'un saint zèle
« S'entretenir.
« Le tour de France,
« Les Compagnons,
« Par sa puissance,
« Nous les verrons.

« Ami sincère,
« Heureux retour ! »
L'autre à son frère,
Même discours.....
Lors s'approchèrent
Et s'embrassant,
Tous deux pleurèrent
Amèrement.

Ils se quittèrent,
Ces cœurs aimants,
Qui tant montrèrent
De beaux penchants.
Le tour de France
Aimait à voir,
En eux constance,
Bonté, savoir.

LA FRATERNITÉ.

AIR : De ma Normandie.

Quand je sortis d'apprentissage,
A peine savais-je le nom
De la famille grande et sage
Du pacifique Salomon.
Le hasard seul put m'introduire
Dans l'aimable société,
Où tout exhale, où tout respire,
Le charme heureux de la fraternité.

Il existe encor dans la France
De nombreuses sociétés,
Où sont cumulés l'ignorance,
Les abus, les absurdités.
Là, le plus rude fanatisme
Frappe, proscrit la vérité ;
Là, le plus brutal despotisme
Foule et détruit toute fraternité.

Mais chez nous tout sociétaire,
Petit ou grand, jeune ou grison,
L'affilié, le dignitaire
Sont vrais frères en Salomon.
Eh ! qui n'aimerait à voir comme
Le beau Devoir de Liberté
Infiltre dans le cœur de l'homme
Le saint amour de la fraternité.

L'on voit dans une vaste salle [1]
Nos Compagnons, nos jeunes gens,

D'une aptitude sans égale
Cueillir, répandre les talents.
Chacun, pénétré d'un beau zèle,
Jette ou reçoit quelque clarté,
Dans cette école mutuelle
D'art, de science et de fraternité.

La pâle, la sombre tristesse
Habite-t-elle parmi nous?
Non, mais la paix et l'allégresse,
Mais les sentiments les plus doux.
Ceux qu'un grand roi prit pour apôtres
Redoutent peu l'adversité,
S'appuyant les uns sur les autres,
Forts et puissants par la fraternité.

O vous qui sortis de l'enfance
Et pleins de nobles sentiments,
Entreprenez le tour de France,
Venez vous placer dans nos rangs.
Venez, venez, belle jeunesse,
Entendre sans humilité,
Et les leçons de la sagesse,
Et les accents de la fraternité.

[1] L'on voit dans plusieurs villes notre société tenir, pour l'instruction de chacun de ses m[...] de vastes écoles de dessin. N'est-ce pas beau, n[...] pas intéressant de voir les Compagnons, les [...] tous mêlés, tous confondus, s'encourageant, [...] tant les uns par les autres, travailler avec att[...] et persévérance pour acquérir des talents [...] Celui-ci résout un problème géométrique; c[...] projette des lignes et développe les courbes le[...] tortueuses; l'un dessine le feuillage d'un cha[...] corinthien; l'autre, à l'aide des pinceaux tr[...] dans l'encre de Chine délayée, imitant les c[...] les ombres, donne du relief et de la grâc[...] objets qu'il représente sur le papier. D'autres m[...] la théorie en pratique, et, armés des instru[...] propres à couper le bois, exécutent toute se[...]

s. Ici on voit couper, tracer, débillarder; là
jouer les scies, les rabots, les ciseaux et les
et des ouvrages finis et élégants sortent
es mains des élèves. Aussi ces salles prennent
aspect de petits musées, et les yeux se pro-
t avec plaisir sur les rayons qui les entourent,
lesquels sont placés une infinité de petits
s : là on voit des escaliers, des portes cintrées
n et en élévation; des autels à tombeaux,
ottes, des voussures, des dômes, des balda-
des confessionnaux, des chaires à prêcher, et
e que le trait et l'architecture ont de plus
t de mieux combiné. Les professeurs, choisis
ellement parmi les Compagnons les plus éclai-
onnent tous leurs soins à leurs nombreux
et les élèves eux-mêmes, complaisants les
ur les autres, se donnent réciproquement des
es connaissances sont en commun. Ainsi ces
, quoique instituées sur d'anciennes bases,
ffrent pas moins quelque chose de nouveau,
crois pouvoir dire d'elles que ce sont des
mutuelles d'arts, de science et de fraternité.
neur aux Compagnons sages et éclairés qui ont
ureuse idée d'ouvrir ces écoles! honneur à la
qui les a si bien compris! Je ne serais point
d'entendre dire prochainement que notre
a ouvert dans toutes les villes du Tour de
des écoles semblables.
par de tels moyens que l'on acquiert à juste
estime et la bienveillance de tout le monde.

CHANSON

*e par Madame Joanni le jour qu'elle quitta son
nne maison et les Compagnons, pour se retirer
son mari, dans une jolie campagne près de Paris.*

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

oilà vingt ans qu'un sort heureux,

Foulant aux pieds la loi d'usage *,
M'entoura d'un essaim nombreux
D'aimables enfants de tout âge.
Depuis ce temps avec fierté
Je m'avouais à tous la Mère
Des Compagnons de Liberté,
D'une famille si prospère. (*bis.*)

Oh! pour moi c'était un bonheur
De vous voir et de vous entendre.
Vos accents parlaient à mon cœur
Et s'en faisaient toujours comprendre.
Et c'est pourquoi, jeunes amis,
J'éprouve des peines secrètes
A quitter les murs de Paris,
Surtout le logis où vous êtes.

Mais quel plaisir si quelque jours
Je vois dans mon champêtre asile,
Entrer sans bruit, et sans détour
Un de mes fils de la grand'ville!
Je nourris ce riant espoir,
Mes Compagnons, mes enfants sages,
Un jour je pourrai vous revoir
Au sein de mes épais feuillages.

LE ROI DE JUDÉE.

AIR : Grand Salomon, sois-nous propice.

Que nos concerts
A l'univers
Disent le nom
Du puissant Salomon.

Mille ans avant l'ère chétienne
Sous le ciel bleu de l'Orient,
Sur la terre Chananéenne,
Régnait un prince bienfaisant.

* Elle n'eut d'enfants que ceux qu'elle avait ado
Compagnons.

de d'un de guerre,
les fure rs,
naître les beaux-arts
sein d'une paix prospère.
nos, etc.

nt d'un père qui l'aime,
nt pas vingt ans encor,
son front du diadème,
d en main le sceptre d'or.
r la pieuse Judée,
t son esprit agité,
ans la sécurité,
, heureuse et fécondée.
nos, etc.

vallons, sur les collines
nd des accents joyeux,
r par de nobles hymnes
i rend son peuple heureux.
le campagnard rustique,
le habitant de la cité
n cœur à la gaîté,
te aussi la paix publique.
e nos, etc.

s grandes et riches villes,
'élevant de toutes parts,
s mains d'artistes habiles,
vaux, prodiges des arts.
e œuvre sainte et profonde,
temple majestueux,
lu monarque des cieux,
lu souverain du monde.
e nos, etc.

'il fut juste et magnanime,
ri du Tout-Puissant;
sa vertu fut sublime,
règne resplendissant!
r le plus lointain rivage,
sur le bord du Jourdain,

Le peuple admire le souverain
Qui fut et si grand et si sage.
Que nos concerts,
A l'univers
Disent le nom
Du puissant Salomon

LE COMPAGNON CONTENT DE P

A UN RICHE.

Air :

Parlez sur un ton bien pompeux
De vos honneurs, de vos richesses,
De vos châteaux majestueux,
Fruits de soucis et de bassesses,
Et, sur vos pieds vous redressant,
Dites que du divin Neptune
Vous tenez en main le trident!
L'homme, toujours accumulant,
Peut-il jouir de sa fortune?

Moi, je n'ai qu'un petit taudis,
Où je possède en paix Lisette;
Nous y vivons contents, unis,
Sans entrave et sans étiquette,
Dans ce réduit de nulle ampleur.
Non, jamais visite importune,
Par des propos pleins de noirceur,
Ne vient troubler notre bonheur,
Et nous jouissons sans fortune.

Un temps vous fûtes électeur,
Puis député, plus tard ministre.
Vous avez troqué votre honneur
Pour de l'argent et plus d'un titre.
Trompant notre crédule espoir,
Combien de fois, à la tribune,
Vos longs discours nous ont fait voir

— 1 —

votre di(
re déesse

is fier de ma pauvreté,
int l'orgueil ni l'or pour maître;
is en tout ma volonté,
si ne suis-je jamais traître.
reposant de lourds travaux,
temps en temps, sans gêne aucune,
ois mes amis, mes égaux;
z nous on sourit aux bons mots,
s s'occuper de la fortune.

avez des biens, des honneurs,
s vous en convoitez encore.....
s sur vous tombent
s l'ambition vous dé
r vous rien de satis
s l'or vous sentez l
emps fuit, un chag
s ronge et vous tra
eu, grandeur, adieu

mon sort je suis sat
bonheur doit être e
s un caractère bien
la source des biens
de l'intrigue et de
néconnais toute ran
eux, je voyage ici-bas,
r mon or je ne tremble pas,
e me ris de la fortune.

EMERCIEMENT A LA SOCIÉTÉ.

Air : Laissez reposer le Tonnerre.

ès avoir pendant cinq ans,
Compagnons, voyagé dans la France,
ois apparaître le temps
er satisfait au lieu de ma naissance.

Je reverrai bientôt, enfin,
De bons parents et des amis sincères;
Ce plaisir n'est pas sans chagrin,
Quand il faut quitter tant de frères (*bis*).

Non, il n'a jamais existé
Société plus sage et mieux basée;
Oui, le Devoir de Liberté
Doit être apprécié comme un œuvre avancée.
Le chef n'obtient de grands pouvoirs
Que du concours de nos voix populaires;
Sa place impose des devoirs
Dont il rend compte à tous ses frères (*bis*).

L'Affilié, le Compagnon,
Doivent aux lois l'un l'autre obéissance.
Chez les enfants de Salomon,
Thémis ne quitte point sa divine balance.
Le Devoir nous rend tous égaux;
Nous partageons fortunes et misères,
Mais plus de plaisirs que de maux;
L'on est si bien avec ses frères (*bis*).

Nous repoussons avec fierté
Les préjugés, l'orgueilleuse ignorance;
Nous chérissons l'humanité,
Nous cultivons en paix les arts et la science.
Un jour viendra que nos rivaux
Seront contraints d'abjurer leurs colères,
Et d'estimer dans les Gavots
Une pépinière de frères (*bis*).

Dans peu je serai de retour
Au doux pays qui berça mon enfance;
Là, je penserai chaque jour
A mes instants passés sur le beau Tour de France;
Je chanterai, rempli d'ardeur,
Le saint pouvoir de nos lois salutaires,
Et sentirai toujours mon cœur
Battre au souvenir de mes frères (*bis*).

L'ANCIEN COMPAGNON.

Air : Honneur aux enfants de la France.

Un de nos anciens Compagnons,
Dont le cœur aime la droiture,
Dont l'âme est courageuse et pure,
Poussait au loin ces cris profonds :
Compagnons de tous les Devoirs,
Soyez sans haine, sans colère,
Et soumettez-vous aux pouvoirs
D'un temps où tout se régénère,
Se régénère.

REFRAIN.

Oui, la Société chérie
Du beau Devoir de Liberté,
D'une voix puissante vous crie :
N'outragez pas l'humanité (*bis*) !

Laissez circuler les passants,
N'attaquez jamais vos émules
Par des grimaces ridicules,
Par des cris vils et menaçants.
De quel droit, comment osez-vous,
Exerçant votre affreux topage,
Frapper, mutiler sous vos coups
L'homme paisible en son voyage,
En son voyage ?
Oui, la Société, etc.

Si vous rencontrez en chemin
Un jeune et timide adversaire,
Surpris de froid et de misère,
Couvrez son corps, calmez sa faim.
Dans tous les temps, dans tous les lieux,
Un acte saint de bienfaisance
Exhale un air délicieux
Qui rafraîchit la conscience,
La conscience.
Oui, la Société, etc.

Dédaignant les progrès du temps,
D'un sérieux sombre et bizarre,
Vous singez le chien du Tartare
Dans ses horribles hurlements.
Peut-on ainsi, se dégradant,
Outrager notre beau langage,
Et s'abaisser évidemment
Au-dessous du Lapon sauvage,
Lapon sauvage!
Oui, la Société, etc.

Etes-vous enfin clairvoyants?
N'enseignez plus le fanatisme;
Mettez un terme au despotisme
Qui pèse sur vos Aspirants.
Du chaos il faut s'arracher,
Fuir les ténèbres, fuir le vice,
Et comme le siècle marcher
Vers la lumière et la justice,
Et la justice.
Oui, la Société, etc.

Fraternité chez les humains
Exerce ta douce influence;
Fais sentir aux fils de la France
Tes faveurs, tes charmes divins.
Que les Compagnons plus heureux,
Oubliant leurs funestes guerres,
Puissent se voir, s'aimer entre eux,
Comme des amis et des frères,
Et des frères.
Oui, la Société, etc.

Les enfants du roi Salomon
Prêtent l'oreille aux voix des hommes
Prêchant, dans l'époque où nous sommes,
Et la concorde et la raison.
Veuillez de même, ô nos rivaux!
Prenant l'esprit d'un nouvel âge,
Concevoir que des jours plus beaux
Doivent luire au Compagnonage,
Compagnonage.

Oui, la Société chérie
Du beau Devoir de Liberté
D'une voix puissante vous crie :
N'outragez pas l'humanité.

QUELQUES CHANSONS

FAITES PAR DES COMPAGNONS

DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

CHANSON DE RÉCEPTION.

Air : Jeunes amants cueillez des fleurs.

De nous admettre parmi vous
Aujourd'hui l'honneur vous nous faites.
Fut-il un jour plus beau pour nous ?
Du bonheur nous touchons aux faîtes.
Nos cœurs, pénétrés de plaisirs,
S'abandonnent à la douce ivresse
De suivre, selon vos désirs,
Les traces de votre sagesse. (*bis*.)

O vous, maîtres et professeurs
Qui nous guidez dans nos ouvrages,
Daignez recevoir de nos cœurs
Le plus sincère et pur hommage.
Veuillez continuer sur nous
Vos soins et votre bienveillance ;
Nos cœurs seront toujours pour vous
Pénétrés de reconnaissance.

Toi, bienfaitrice des mortels,
Amitié, sensible déesse,
Au pied de tes sacrés autels
Ensemble nous jurons sans cesse

De n'avoir tous que même accord,
Qu'une âme et qu'une même vie,
Et de vivre jusqu'à la mort
Dans une douce sympathie.

C'est par l'union que se maintient
Toute société du monde;
Sans elle rien ne se soutient,
Tout tombe dans la nuit profonde,
Depuis des siècles infinis
Que nous datons notre existence,
Nous n'en sommes que plus unis,
Je vous en donne l'assurance.

Respectable Société,
Oui, nous nous aimerons sans cesse.
Au nom de la fraternité
Joignons celui de la tendresse.
Les hommes qui n'ont pas d'amis
Sont bien malheureux sur la terre :
Avec eux rien ne réjouit,
Avec nous tout aime à se plaire.

Salomon, le grand fondateur
Du corps dont vous êtes les membres,
A fait passer dans notre cœur
Le beau Devoir qu'il vous fit prendre.
Pleins de ces sentiments si beaux
Qu'inspire un si puissant génie,
Oui, nous jurons d'être Gavots
Jusqu'au dernier jour de la vie.

Par Nantais Prêt a Bien Fa

LE DEVOIR.

Sur le Devoir chacun raisonne,
Mais sans pouvoir le définir;
S'il se trouvait quelque personne
Qui tâcherait d'y parvenir,

Il faut qu'il montre son ouvrage,
Qu'il plaise à tous nos Compagnons,
Et plus qu'il mène une conduite sage;
Avec honneur il portera son nom.

Sans ces qualités, je vous le jure,
Vous ne réussirez en rien;
Oui, sans cela, je vous l'assure,
Aucun mortel n'y parvient.
Il faut donc suivre les manières
De nos Compagnons sur les champs;
Pour découvrir ce grand mystère,
Il faut jurer d'être toujours constant.

Sur les lois du Compagnonage
Nous sacrifions sur les champs
La plus belle fleur de notre âge;
Oui, tout se passe en voyageant.
Nous sommes tous amis et frères;
Toujours les mêmes sentiments :
Jusqu'à la fin de notre carrière,
Nous soutiendrons ce beau serment.

Quand maître Jacques nous commande,
Promptement nous lui obéissons;
Mais, sans aucune réprimande,
Jamais nous ne le contredisons.
Son autorité est si grande
Sur tous les cœurs des Compagnons,
Qu'il n'en est aucun qui ne tremble
Lorsqu'il entend proncneer son nom.

Maître Jacques nous estime,
Nous dit : Courage, mes enfants !
L'on a vu fléchir des empires,
Renverser des gouvernements;
Notre Devoir est admirable
Par ses vertus, par sa grandeur,
Mais il sera impérissable,
Puisque j'en suis le protecteur.

Dans ce saint jour, pleins d'allégresse,
Portant nos brillantes couleurs,

Sans elle ...
Tout tombe dans la nuit profonde,
Depuis des siècles infinis
Que nous datons notre existence,
Nous n'en sommes que plus unis,
Je vous en donne l'assurance.

Respectable Société,
Oui, nous nous aimer...
Au nom de la frater...
Joignons celui de l...
Les hommes qui ...
So... mal...
... rien ...

Nous assistons tous à la messe,
Tout en y invoquant le Seigneur.
Les règles de ce grand mystère,
Jusqu'à la fin du monde entier;
Nous finirons notre carrière
En laissant de bons héritiers.

Bacchus, l'amour et la folie
Ont pour l'auteur quelques attraits,
Et la belle union qui nous lie
Chez nous forme un bonheur parfait.
Je vais vous le faire connaître :
Va Sans Crainte, voilà son nom!
Oui, c'est Bordeaux qui l'a vu naître,
Vitrier est sa profession.

Par Bordelais Va Sans Crainte.

LES SERMENTS D'AMOUR.

A peine avais-je atteint l'âge de quinze ans,
Que je fis choix d'une maîtresse;
Nous n'étions encore que des enfants,
Que nous nous prodiguions nos tendresses;
Mais les serments que je fis en ce jour
N'étaient encor que des serments d'amour. (*bis.*)

Quand on voulut me faire apprendre un métier,
De choisir j'eus la préférence :
Je choisis celui de menuisier,
Dans l'intention de faire mon tour de France;
Mais les serments que je fis en ce jour
N'étaient encor que des serments d'amour.

Quand mon apprentissage fut achevé,
Je fis choix d'un Compagnonage :
Ce fut celui du Devoir de Liberté,
Fondé par Salomon le Sage;
Mais les serments que je fis en ce jour
N'étaient encor que des serments d'amour.

Quand on me mit au rang des Compagnons,
Oh! pour moi quel jour de gloire
D'être enfant du grand roi Salomon,
Et d'être enfin l'ami de la victoire;
Mais les serments que je fis en ce jour
Ce n'étaient plus comme des serments d'amour.

Le lendemain de ma réception,
Je partis toujours avec courage
Pour Toulouse, ville de réunion
Des Compagnons de Salomon le Sage;
Mais les serments que je fis en ce jour
Étaient encor comme des serments d'amour.

Dedans Toulouse étant tous réunis,
Je ne tardai pas à faire la demande
D'être au rang des Compagnons finis,
Et je le fus, oh! quelle jouissance;
Mais les serments que je fis en ce jour
Ce n'était plus comme des serments d'amour.

Qui est l'auteur de ces simples couplets,
Mes chers pays, ce n'est pas un poète;
C'est un Compagnon menuisier
Qui les chanta le jour de notre fête.
Bordelais La Prudence est son nom;
Buvons un coup à la fin de sa chanson. (*bis.*)

Par Bordelais La Prudence.

L'ALOUETTE.

L'alouette a chanté l'aurore,
Et mon amant va battre aux champs.
Me tiendra-t-il tous ses serments?
Faut-il, hélas! que je l'ignore?
Hièr encore il m'assura
De son amour, de sa constance;
Mais bientôt sur le Tour de France
Il m'oubliera.

Je reverrai bientôt, enfin,
De bons parents et des amis sincères;
Ce plaisir n'est pas sans chagrin,
Quand il faut quitter tant de frères (*bis*)

Non, il n'a jamais existé
Société plus sage et mieux basée;
Oui, le Devoir de Liberté
Doit être apprécié comme un œuvre avancé
Le chef n'obtient de grands pouvoirs
Que du concours de nos voix populaires;
Sa place impose des devoirs
Dont il rend compte à tous ses frères (*b*

L'Affilié, le Compagnon,
Doivent aux lois l'un l'autre obéissance.
Chez les enfants de Salomon,
Thémis ne quitte point sa divine balance.
Le Devoir nous rend tous égaux;
Nous partageons fortunes et misères,
Mais plus de plaisirs que de maux;
L'on est si bien avec ses frères (*bis*).

Nous repoussons avec fierté
Les préjugés, l'orgueilleuse ignorance;
Nous chérissons l'humanité,
Nous cultivons en paix les arts et la science
Un jour viendra que nos rivaux
Seront contraints d'abjurer leurs colères,
Et d'estimer dans les Gavots
Une pépinière de frères (*bis*).

Dans peu je serai de retour
Au doux pays qui berça mon enfance;
Là, je penserai chaque jour
A mes instants passés sur le beau Tour de F
Je chanterai, rempli d'ardeur,
Le saint pouvoir de nos lois salutaires,
Et sentirai toujours mon cœur
Battre au souvenir de mes frères (*bis*).

L'ANCIEN COMPAGNON.

Air : Honneur aux enfants de la France.

Un de nos anciens Compagnons,
Dont le cœur aime la droiture,
Dont l'âme est courageuse et pure,
Poussait au loin ces cris profonds :
Compagnons de tous les Devoirs,
Soyez sans haine, sans colère,
Et soumettez-vous aux pouvoirs
D'un temps où tout se régénère,
Se régénère.

REFRAIN.

Oui, la Société chérie
Du beau Devoir de Liberté,
D'une voix puissante vous crie :
N'outragez pas l'humanité (*bis*) !

Laissez circuler les passants,
N'attaquez jamais vos émules
Par des grimaces ridicules,
Par des cris vils et menaçants.
De quel droit, comment osez-vous,
Exerçant votre affreux topage,
Frapper, mutiler sous vos coups
L'homme paisible en son voyage,
En son voyage ?
Oui, la Société, etc.

Si vous rencontrez en chemin
Un jeune et timide adversaire,
Surpris de froid et de misère,
Couvrez son corps, calmez sa faim.
Dans tous les temps, dans tous les lieux,
Un acte saint de bienfaisance
Exhale un air délicieux
Qui rafraîchit la conscience,
La conscience.
Oui, la Société, etc.

Dédaignant les progrès du temps,
D'un sérieux sombre et bizarre,
Vous singez le chien du Tartare
Dans ses horribles hurlements.
Peut-on ainsi, se dégradant,
Outrager notre beau langage,
Et s'abaisser évidemment
Au-dessous du Lapon sauvage,
Lapon sauvage!
Oui, la Société, etc.

Etes-vous enfin clairvoyants?
N'enseignez plus le fanatisme;
Mettez un terme au despotisme
Qui pèse sur vos Aspirants.
Du chaos il faut s'arracher,
Fuir les ténèbres, fuir le vice,
Et comme le siècle marcher
Vers la lumière et la justice,
Et la justice.
Oui, la Société, etc.

Fraternité chez les humains
Exerce ta douce influence;
Fais sentir aux fils de la France
Tes faveurs, tes charmes divins.
Que les Compagnons plus heureux,
Oubliant leurs funestes guerres,
Puissent se voir, s'aimer entre eux,
Comme des amis et des frères,
Et des frères.
Oui, la Société, etc.

Les enfants du roi Salomon
Prêtent l'oreille aux voix des hommes
Prêchant, dans l'époque où nous sommes,
Et la concorde et la raison.
Veuillez de même, ô nos rivaux!
Prenant l'esprit d'un nouvel âge,
Concevoir que des jours plus beaux
Doivent luire au Compagnonage,
Compagnonage.

Oui, la Société chérie
Du beau Devoir de Liberté
D'une voix puissante vous crie :
N'outragez pas l'humanité.

QUELQUES CHANSONS

FAITES PAR DES COMPAGNONS

DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

CHANSON DE RÉCEPTION.

AIR : Jeunes amants cueillez des fleurs.

De nous admettre parmi vous
Aujourd'hui l'honneur vous nous faites.
Fut-il un jour plus beau pour nous ?
Du bonheur nous touchons aux faîtes.
Nos cœurs, pénétrés de plaisirs,
S'abandonnent à la douce ivresse
De suivre, selon vos désirs,
Les traces de votre sagesse. (*bis.*)

O vous, maîtres et professeurs
Qui nous guidez dans nos ouvrages,
Daignez recevoir de nos cœurs
Le plus sincère et pur hommage.
Veuillez continuer sur nous
Vos soins et votre bienveillance ;
Nos cœurs seront toujours pour vous
Pénétrés de reconnaissance.

Toi, bienfaitrice des mortels,
Amitié, sensible déesse,
Au pied de tes sacrés autels
Ensemble nous jurons sans cesse

De n'avoir tous que même accord,
Qu'une âme et qu'une même vie,
Et de vivre jusqu'à la mort
Dans une douce sympathie.

C'est par l'union que se maintient
Toute société du monde;
Sans elle rien ne se soutient,
Tout tombe dans la nuit profonde,
Depuis des siècles infinis
Que nous datons notre existence,
Nous n'en sommes que plus unis,
Je vous en donne l'assurance.

Respectable Société,
Oui, nous nous aimerons sans cesse.
Au nom de la fraternité
Joignons celui de la tendresse.
Les hommes qui n'ont pas d'amis
Sont bien malheureux sur la terre :
Avec eux rien ne réjouit,
Avec nous tout aime à se plaire.

Salomon, le grand fondateur
Du corps dont vous êtes les membres,
A fait passer dans notre cœur
Le beau Devoir qu'il vous fit prendre.
Pleins de ces sentiments si beaux
Qu'inspire un si puissant génie,
Oui, nous jurons d'être Gavots
Jusqu'au dernier jour de la vie.

Par Nantais Prèt a Bien Fai

LE DEVOIR.

Sur le Devoir chacun raisonne,
Mais sans pouvoir le définir;
S'il se trouvait quelque personne
Qui tâcherait d'y parvenir,

Il faut qu'il montre son ouvrage,
Qu'il plaise à tous nos Compagnons,
Et plus qu'il mène une conduite sage;
Avec honneur il portera son nom.

Sans ces qualités, je vous le jure,
Vous ne réussirez en rien;
Oui, sans cela, je vous l'assure,
Aucun mortel n'y parvient.
Il faut donc suivre les manières
De nos Compagnons sur les champs;
Pour découvrir ce grand mystère,
Il faut jurer d'être toujours constant.

Sur les lois du Compagnonage
Nous sacrifions sur les champs
La plus belle fleur de notre âge;
Oui, tout se passe en voyageant.
Nous sommes tous amis et frères;
Toujours les mêmes sentiments :
Jusqu'à la fin de notre carrière,
Nous soutiendrons ce beau serment.

Quand maître Jacques nous commande,
Promptement nous lui obéissons;
Mais, sans aucune réprimande,
Jamais nous ne le contredisons.
Son autorité est si grande
Sur tous les cœurs des Compagnons,
Qu'il n'en est aucun qui ne tremble
Lorsqu'il entend proncncer son nom.

Maître Jacques nous estime,
Nous dit : Courage, mes enfants !
L'on a vu fléchir des empires,
Renverser des gouvernements;
Notre Devoir est admirable
Par ses vertus, par sa grandeur,
Mais il sera impérissable,
Puisque j'en suis le protecteur.

Dans ce saint jour, pleins d'allégresse,
Portant nos brillantes couleurs,

Nous assistons tous à la messe,
Tout en y invoquant le Seigneur.
Les règles de ce grand mystere,
Jusqu'à la fin du monde entier;
Nous finirons notre carrière
En laissant de bons héritiers.

Bacchus, l'amour et la folie
Ont pour l'auteur quelques attraits,
Et la belle union qui nous lie
Chez nous forme un bonheur parfait.
Je vais vous le faire connaître:
Va Sans Crainte, voilà son nom!
Oui, c'est Bordeaux qui l'a vu naître,
Vitrier est sa profession.

Par Bordelais Va Sans Crainte.

LES SERMENTS D'AMOUR.

A peine avais-je atteint l'âge de quinze ans,
Que je fis choix d'une maîtresse;
Nous n'étions encore que des enfants,
Que nous nous prodiguions nos tendresses;
Mais les serments que je fis en ce jour
N'étaient encor que des serments d'amour. (*bis.*)

Quand on voulut me faire apprendre un métier,
De choisir j'eus la préférence:
Je choisis celui de menuisier,
Dans l'intention de faire mon tour de France;
Mais les serments que je fis en ce jour
N'étaient encor que des serments d'amour.

Quand mon apprentissage fut achevé,
Je fis choix d'un Compagnonage:
Ce fut celui du Devoir de Liberté,
Fondé par Salomon le Sage;
Mais les serments que je fis en ce jour
N'étaient encor que des serments d'amour.

...nd on m... mit au rang des Compagnons,
...i pour moi quel jour de gloire
être enfant du grand roi Salomon,
... d'être enfin l'ami de la victoire ;
...ais les serments que je fis en ce jour
... n'étaient plus comme des serments d'amour.

... lendemain de ma réception,
... partis toujours avec courage
...ur Toulouse, ville de réunion
...s Compagnons de Salomon le Sage ;
...ais les serments que je fis en ce jour
...aient encor comme des serments d'amour.

...dans Toulouse étant tous réunis,
... ne tardai pas à faire la demande
...être au rang des Compagnons finis,
...t je le fus, oh ! quelle jouissance ;
...ais les serments que je fis en ce jour
... n'était plus comme des serments d'amour.

...ui est l'auteur de ces simples couplets,
...es chers pays, ce n'est pas un poëte ;
...'est un Compagnon menuisier
...ui les chanta le jour de notre fête.
...ordelais La Prudence est son nom ;
...uvons un coup à la fin de sa chanson. (*bis.*)

Par Bordelais La Prudence.

L'ALOUETTE.

L'alouette a chanté l'aurore,
Et mon amant va battre aux champs.
Me tiendra-t-il tous ses serments ?
Faut-il, hélas ! que je l'ignore ?
Hier encore il m'assura
De son amour, de sa constance ;
Mais bientôt sur le Tour de France
Il m'oubliera.

Printemps, saison enchanteresse,
En lui promettant de beaux jours,
Des miens tu abréges le cours
En me plongeant dans la tristesse.
Si tes attraits sont séduisants,
Ton retour fait couler mes larmes,
Et pour moi tu n'as plus de charmes.
Cruel printemps!

Quel bruit déjà se fait entendre!
De son départ l'heure a sonné,
Et le signal en est donné;
A le revoir dois-je prétendre?
Mais c'est en vain! pourquoi gémir,
Pourquoi cette douleur mortelle?
Sur les champs son devoir l'appelle,
Il doit partir.

Ainsi parlait la jeune Adèle,
S'abandonnant à la douleur,
Quand celui qui avait son cœur
Avec regret s'éloignait d'elle!
Mais le destin combla leurs vœux,
Réalisa leur espérance,
Et leur fit oublier l'absence:
Ils sont heureux.

Un menuisier à la constance
Consacre ces quelques couplets.
Amants, s'ils ne sont pas bien faits,
Ayez pour lui de l'indulgence;
Jacques Le Chambéry est son nom,
Et sur l'aimable tour de France
Il se dira en assurance
Vrai Compagnon.

Jacques le Chambéry passe pour s'être
une chanson qu'il n'aurait point faite. Ve
Clef des Cœurs a réclamé à ce sujet par u
qui est insérée dans le commencement de la
partie de cet ouvrage. J'y renvoie le lect
reux de connaître la vérité.

LA MENUISERIE.

Air : De ma Normandie.

Dans les palais, dans les chaumières,
Le menuisier porte son art;
Partout cet art est nécessaire,
Partout il flatte le regard;
Il joint l'utile à l'agréable,
Il sert le luxe et le bon goût.
Amis, chantons cet art aimable,
Qu'on est heureux de rencontrer partout.

Une forte meuuiserie
Doit fermer tous nos bâtiments,
Dans l'intérieur sa symétrie
Décorer nos appartements;
Dans les salons de l'opulence
Les yeux charmés, les yeux surpris,
Souvent admirent l'élégance
Des beaux parquets, des superbes lambris.

Cet art étale sa richesse
Dans les temples de l'Éternel;
Il les décore avec noblesse,
Il embellit jusqu'à l'autel.
Quand les ordres d'architecture
Par lui sont bien exécutés,
Leur riche et superbe structure
Présente alors beaucoup plus de beauté.

Qui sait bien la menuiserie
Possède aussi d'autres talents;
Principes de géométrie,
Dessin, calcul, lavis des plans.
A d'autres arts cet art s'applique;
Il les aide de son concours,
Imprimerie et mécanique
Viennent souvent réclamer son secours.

Par Bourguignon La Fidélité.

HOMMAGE AUX COMPAGNONS.

Faisons retentir cette ville
Du nom du grand roi Salomon,
Il excite les plus habiles
A la noble émulation;
Du nord au midi de la France
Faisons résonner les échos
Des noms de gloire et de vaillance (*bis*)
Dus à nos Compagnons gavots.

Les œuvres les plus difficiles
Leur doivent naissance et beautés,
Et les travaux les plus utiles
Sous lui furent exécutés.
Minerve en est la protectrice,
Nous marchons sous ses étendards;
Cette déesse bienfaitrice (*bis*)
Aime à protéger les beaux-arts.

Un vaisseau battu par l'orage,
Flottant sur le bassin des mers,
Ressemble le Compagnonage
Luttant contre de grands revers.
Oui, sur l'océan de la vie,
S'en va flottant d'un noble orgueil,
Bravant la discorde ennemie, (*l*
La tempête comme l'écueil.

Vive le bleu, le blanc sans tache;
Gloire à nos célestes couleurs,
Qu'à son côté on les attache,
Et qu'on les porte avec honneur.
C'est la marque de l'alliance
Des enfants du grand Salomon,
Les signes de reconnaissance
De nos honnêtes Compagnons.

En commençant votre carrière,
Enfants, venez avec respect

Voyager sous notre bannière ;
D'un cœur vaillant, bon, mais discret.
Avec ces titres respectables,
Parmi nous vous serez reçus.
Notre devoir inébranlable
Ne demande que des vertus.

O vous dont l'âme est noble et fière,
Gais Compagnons, chanteurs charmants,
Souffrez qu'un Affilié sincère
A vos accords mêle ses chants ;
Il craint qu'un peu trop de hardiesse
Ne vous blesse dans sa chanson ;
Mais, s'il n'a pas votre sagesse,
Il a la même intention.

Par BOURGUIGNON LA FIDÉLITÉ,
Avant d'être reçu Compagnon.

LES ADIEUX A BORDEAUX.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

De mon départ l'heure s'apprête ;
Il faut enfin se décider.
Déjà le rouleur à la tête
Sur la route va me guider.
Prés fleuris, campagne gentille,
Vallons charmants, brillants côteaux,
Adieu, beau sexe, aimable ville,
Adieu, Bordeaux. (*bis*)

Je te quitte, célèbre ville,
Où l'on voit briller nos talents ;
Contre l'Esponton indocile
Tu protége nos Devoirants.
En m'éloignant, j'ai l'âme émue ;
Fier théâtre de nos travaux,
Murs antiques, je vous salue ;
Adieu, Bordeaux.

Embrassant le père et la mère,
Je m'acquitte de mon devoir;
Qu'ils jouissent d'un sort prospère,
Voilà mes vœux et mon espoir.
Ah! si loin d'eux je me retire,
Courbé sous de nobles fardeaux,
C'est dans le dessein de m'instruire.
Adieu, Bordeaux.

Loin d'une maîtresse adorée,
Je me dérobe à sa douleur;
Sur son chevet, triste, éplorée,
Elle m'accuse de rigueur.
Irai-je d'une ardeur trop vive
La consoler sous ses rideaux!
Non, je fuis son ombre plaintive.
Adieu, Bordeaux.

J'entends la troupe harmonieuse
Qui, par la douceur de ses chants,
Annonce la saison joyeuse
Où l'été succède au printemps.
Joignons nos voix, sans plus attendre,
Aux accords de tous ces oiseaux;
Frappons l'air de ce cri si tendre :
Adieu, Bordeaux.

Flairer les fleurs qu'on voit éclore
Et les fouler à chaque pas,
Jouir des baisers de l'aurore,
Sont des plaisirs remplis d'appas.
Pour goûter, assis sous l'ombrage,
La fraîcheur des coulants ruisseaux,
Marchons, chantons avec courage;
Adieu, Bordeaux.

Dans ton sein, belle Occitanie,
Je porte mes pas et mon cœur;
Je repousserai l'insomnie
Par la force de ta liqueur.
Ah! quel agréable spectacle
M'offrent tes vignes en cerceaux!

Vers toi je vole sans obstacle.
Adieu, Bordeaux.
Du Loiret les ondes tremblantes
Baignent le pays de l'auteur;
Il fut nommé l'Aimable à Nantes
Par des Compagnons pleins d'honneur.
Mais l'heure avance et le temps presse;
Terminons d'aussi longs propos.
Jusqu'au revoir, je vous délaisse.
Adieu, Bordeaux! adieu, Bordeaux!

Par GUÉPIN L'AIMABLE.

LES QUATRE SAISONS.

Après quelques jours de souffrance
D'un hiver triste et sans attraits,
L'aimable printemps recommence,
Célébrons ses heureux bienfaits.
Aux noirs frimats, à la froidure
Succède un soleil radieux,
Et tout nous dit dans la nature :
« Partez tous Compagnons joyeux. »
Du bruit de nos chants de conduite
Déjà les airs ont retenti :
Adieu! l'on s'embrasse, on se quitte,
Adieu! l'on part on est parti....
Cessez vos pleurs, jeunes amantes,
Nous recherchons les vrais talents;
Sachez toujours être constantes,
Nous saurons vous être constants.

Si le printemps fait tout éclore,
L'été vient le mûrir après.
Aux suaves parfums de Flore
Succèdent les dons de Cérès.
En tout lieu la terre embrâsée
Nous montre sa fécondité.
Du soleil et de la rosée.
Elle tient sa fertilité.

Souvent au lever de l'aurore
On voit de lestes Compagnons,
Pleins de l'ardeur qui les dévore,
Traverser pleines et vallons.
A midi sous un frais ombrage,
Ils évitent les feux du jour.
S'ils rêvent, c'est à leur voyage,
Ou peut-être encore à l'amour.

Sur de riants côteaux, l'automne
Nous promet le nectar divin.
On voit dans des vergers, Pomone
Un panier de fruits à la main,
Bacchus à l'ombre d'une treille,
Avec les jeux et les amours,
Célèbre en vidant sa bouteille
L'agrément des derniers beaux jours.

Déjà de la campagne aimable
Les dieux des champs ont déserté.
Déjà vers l'Olimpe immuable
Flore et Zéphir ont remonté.
Aquilon étend son empire,
Dessèche les dernières fleurs
Qui se fanant, semblent nous dire :
Hâtez-vous, jeunes voyageurs.

« Le règne de la mort commence.
Du sombre empire des frimats
L'ouragan déchaîné s'élance,
Mugit et fond sur nos climats.
Tout a changé dans la nature
Et semble être mort sans retour.
Plus de berceaux, plus de verdure,
Plus de rossignol, plus d'amour. »

Par BOURGUIGNON LA FIDÉLITÉ

LES SECTATEURS DE SALOMON.

Air du Baiser du soir.

Calliope, à ma verve infertile,
n ce beau jour accorde quelques vers
our célébrer le parti que je sers,
de ma voix encor faible et débile.
ue ne suis-je ton nourrisson,
: bercé par toi sur le Pinde;
ır c'est envain que je veux peindre
ɜs sectateurs de Salomon. } *bis.*

ɜux que fonda le plus sage des sages,
Roi dont les faits émanaient tous du ciel,
ɜrpétueront son Devoir éternel
ans tous les lieux ainsi qu'en tous les âges;
ɜ redoutant rien en son nom,
ıelque péril qui les menace,
ı'il est beau de suivre la trace
ɜs sectateurs de Salomon.

ıez eux n'est point de pouvoir arbitraire!
ıaque membre de la société,
table boit, chante à l'égalité,
omme le fils issu du commun père
ı Discorde de son brandon,
ɜ trouble point leur sympathie.
intimité sans cesse lie
ɜs sectateurs de Salomon.

ɜur gloire, amis, bien qu'étant plébéienne,
plus de prix que la gloire des rois.
us qu'eux ils sont fidèles à leurs lois:
ans le malheur ils partagent la peine,
on guidés par l'ambition,
ais bien par la philantropie.
ɜlles sont les règles de vie
ɜs sectateurs de Salomon.

En voyageant sur l'océan du monde,
Souvent en butte à la rivalité,
Ils résistent par la fraternité.
Doux sentiment qui toujours les secon
Le mérite accroît leur renom,
Et les vertus et la science
Couronnent sur le tour de France
Les sectateurs de Salomon.

Par Tourangeau, Affilié

———

HOMMAGE AUX COMPAGNON

Faisons retentir cette ville
Du nom du grand roi Salomon,
Il excite les plus habiles
A la noble émulation;
Du nord au midi de la France
Faisons résonner les échos
Des noms de gloire et de vaillance (bi
Dus à nos Compagnons gavots.

Les œuvres les plus difficiles
Leur doivent naissance et beautés,
Et les travaux les plus utiles
Sous lui furent exécutés.
Minerve en est la protectrice,
Nous marchons sous ses étendards;
Cette déesse bienfaitrice (*bis*)
Aime à protéger les beaux-arts.

Un vaisseau battu par l'orage,
Flottant sur le bassin des mers,
Ressemble le Compagnonage
Luttant contre de grands revers.
Oui, sur l'océan de la vie,
S'en va flottant d'un noble orgueil,
Bravant la discorde ennemie, (b
La tempête comme l'écueil.

Vive le bleu, le blanc sans tache;
Gloire à nos célestes couleurs,
Qu'à son côté on les attache,
Et qu'on les porte avec honneur.
C'est la marque de l'alliance
Des enfants du grand Salomon,
Les signes de reconnaissance
De nos honnêtes Compagnons.

En commençant votre carrière,
Enfants, venez avec respect

Voyager sous notre bannière ;
D'un cœur vaillant, bon, mais discret.
Avec ces titres respectables,
Parmi nous vous serez reçus.
Notre devoir inébranlable
Ne demande que des vertus.

O vous dont l'âme est noble et fière,
Gais Compagnons, chanteurs charmants,
Souffrez qu'un Affilié sincère
A vos accords mêle ses chants ;
Il craint qu'un peu trop de hardiesse
Ne vous blesse dans sa chanson ;
Mais, s'il n'a pas votre sagesse,
Il a la même intention.

Par BOURGUIGNON LA FIDÉLITÉ,
Avant d'être reçu Compagnon.

LES ADIEUX A BORDEAUX.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

De mon départ l'heure s'apprête ;
Il faut enfin se décider.
Déjà le rouleur à la tête
Sur la route va me guider.
Prés fleuris, campagne gentille,
Vallons charmants, brillants côteaux,
Adieu, beau sexe, aimable ville,
Adieu, Bordeaux. *(bis)*

Je te quitte, célèbre ville,
Où l'on voit briller nos talents ;
Contre l'Esponton indocile
Tu protége nos Devoirants.
En m'éloignant, j'ai l'âme émue ;
Fier théâtre de nos travaux,
Murs antiques, je vous salue ;
Adieu, Bordeaux.

Embrassant le père et la mère,
Je m'acquitte de mon devoir;
Qu'ils jouissent d'un sort prospère,
Voilà mes vœux et mon espoir.
Ah! si loin d'eux je me retire,
Courbé sous de nobles fardeaux,
C'est dans le dessein de m'instruire.
Adieu, Bordeaux.

Loin d'une maîtresse adorée,
Je me dérobe à sa douleur;
Sur son chevet, triste, éplorée,
Elle m'accuse de rigueur.
Irai-je d'une ardeur trop vive
La consoler sous ses rideaux!
Non, je fuis son ombre plaintive.
Adieu, Bordeaux.

J'entends la troupe harmonieuse
Qui, par la douceur de ses chants,
Annonce la saison joyeuse
Où l'été succède au printemps.
Joignons nos voix, sans plus attendre,
Aux accords de tous ces oiseaux;
Frappons l'air de ce cri si tendre :
Adieu, Bordeaux.

Flairer les fleurs qu'on voit éclore
Et les fouler à chaque pas,
Jouir des baisers de l'aurore,
Sont des plaisirs remplis d'appas.
Pour goûter, assis sous l'ombrage,
La fraîcheur des coulants ruisseaux,
Marchons, chantons avec courage;
Adieu, Bordeaux.

Dans ton sein, belle Occitanie,
Je porte mes pas et mon cœur;
Je repousserai l'insomnie
Par la force de ta liqueur.
Ah! quel agréable spectacle
M'offrent tes vignes en cerceaux!

Vers toi je vole sans obstacle.
Adieu, Bordeaux.

Du Loiret les ondes tremblantes
Baignent le pays de l'auteur;
Il fut nommé l'Aimable à Nantes
Par des Compagnons pleins d'honneur.
Mais l'heure avance et le temps presse;
Terminons d'aussi longs propos.
Jusqu'au revoir, je vous délaisse.
Adieu, Bordeaux! adieu, Bordeaux!

Par GUÉPIN L'AIMABLE.

LES QUATRE SAISONS.

Après quelques jours de souffrance
D'un hiver triste et sans attraits,
L'aimable printemps recommence,
Célébrons ses heureux bienfaits.
Aux noirs frimats, à la froidure
Succède un soleil radieux,
Et tout nous dit dans la nature :
« Partez tous Compagnons joyeux. »
Du bruit de nos chants de conduite
Déjà les airs ont retenti :
Adieu! l'on s'embrasse, on se quitte,
Adieu! l'on part on est parti....
Cessez vos pleurs, jeunes amantes,
Nous recherchons les vrais talents;
Sachez toujours être constantes,
Nous saurons vous être constants.

Si le printemps fait tout éclore,
L'été vient le mûrir après.
Aux suaves parfums de Flore
Succèdent les dons de Cérès.
En tout lieu la terre embrâsée
Nous montre sa fécondité.
Du soleil et de la rosée.
Elle tient sa fertilité.

Souvent au lever de l'aurore
On voit de lestes Compagnons,
Pleins de l'ardeur qui les dévore,
Traverser pleines et vallons.
A midi sous un frais ombrage,
Ils évitent les feux du jour.
S'ils rêvent, c'est à leur voyage,
Ou peut-être encore à l'amour.

Sur de riants côteaux, l'automne
Nous promet le nectar divin.
On voit dans des vergers, Pomone
Un panier de fruits à la main,
Bacchus à l'ombre d'une treille,
Avec les jeux et les amours,
Célèbre en vidant sa bouteille
L'agrément des derniers beaux jours.

Déjà de la campagne aimable
Les dieux des champs ont déserté.
Déjà vers l'Olimpe immuable
Flore et Zéphir ont remonté.
Aquilon étend son empire,
Dessèche les dernières fleurs
Qui se fanant, semblent nous dire :
Hâtez-vous, jeunes voyageurs.

« Le règne de la mort commence.
Du sombre empire des frimats
L'ouragan déchaîné s'élance,
Mugit et fond sur nos climats.
Tout a changé dans la nature
Et semble être mort sans retour.
Plus de berceaux, plus de verdure,
Plus de rossignol, plus d'amour. »

Par Bourguignon La Fe

LES SECTATEURS DE SALOMON.

Air du Baiser du soir.

'Calliope, à ma verve infertile,
n ce beau jour accorde quelques vers
ur célébrer le parti que je sers,
le ma voix encor faible et débile.
e ne suis-je ton nourrisson,
bercé par toi sur le Pinde;
c'est envain que je veux peindre
sectateurs de Salomon. } *bis.*

r que fonda le plus sage des sages,
i dont les faits émanaient tous du ciel, »
étueront son Devoir éternel
tous les lieux ainsi qu'en tous les âges;
doutant rien en son nom,
ue péril qui les menace,
st beau de suivre la trace
ctateurs de Salomon.

ux n'est point de pouvoir arbitraire!
membre de la société,
boit, chante à l'égalité,
le fils issu du commun père
rde de son brandon,
le point leur sympathie.
é sans cesse lie
teurs de Salomon.

re, amis, bien qu'étant plébéienne,
rix que la gloire des rois.
x ils sont fidèles à leurs lois:
alheur ils partagent la peine,
par l'ambition,
ar la philantropie.
les règles de vie
rs de Salomon.

Souvent au lever de l'aurore
On voit de lestes Compagnons,
Pleins de l'ardeur qui les dévore,
Traverser pleines et vallons.
A midi sous un frais ombrage,
Ils évitent les feux du jour.
S'ils rêvent, c'est à leur voyage,
Ou peut-être encore à l'amour.

Sur de riants côteaux, l'automne
Nous promet le nectar divin.
On voit dans des vergers, Pomone
Un panier de fruits à la main,
Bacchus à l'ombre d'une treille,
Avec les jeux et les amours,
Célèbre en vidant sa bouteille
L'agrément des derniers beaux jours.

Déjà de la campagne aimable
Les dieux des champs ont déserté.
Déjà vers l'Olimpe immuable
Flore et Zéphir ont remonté.
Aquilon étend son empire,
Dessèche les dernières fleurs
Qui se fanant, semblent nous dire :
Hâtez-vous, jeunes voyageurs.

« Le règne de la mort commence.
Du sombre empire des frimats
L'ouragan déchaîné s'élance,
Mugit et fond sur nos climats.
Tout a changé dans la nature
Et semble être mort sans retour.
Plus de berceaux, plus de verdure,
Plus de rossignol, plus d'amour. »

Par Bourguignon La F

ES SECTATEURS DE SALOMON.

Air du Baiser du soir.

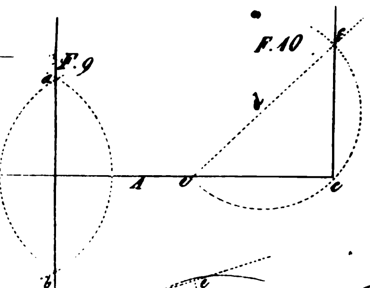
liope, à ma verve infertile,
: beau jour accorde quelques vers
célébrer le parti que je sers,
ma voix encor faible et débile.
ıe suis-je ton nourrisson,
:rcé par toi sur le Pinde;
:'est envain que je veux peindre } *bis.*
ectateurs de Salomon.

que fonda le plus sage des sages,
i dont les faits émanaient tous du ciel, »
ṡtueront son Devoir éternel
tous les lieux ainsi qu'en tous les âges;
:doutant rien en son nom,
ıue péril qui les menace,
est beau de suivre la trace
ectateurs de Salomon.

eux n'est point de pouvoir arbitraire!
ue membre de la société,
ıle boit, chante à l'égalité,
ne le fils issu du commun père
scorde de son brandon,
ouble point leur sympathie.
mité sans cesse lie
ectateurs de Salomon.

gloire, amis, bien qu'étant plébéienne,
ıs de prix que la gloire des rois.
qu'eux ils sont fidèles à leurs lois:
le malheur ils partagent la peine,
guidés par l'ambition,
bien par la philantropie.
:s sont les règles de vie
ectateurs de Salomon.





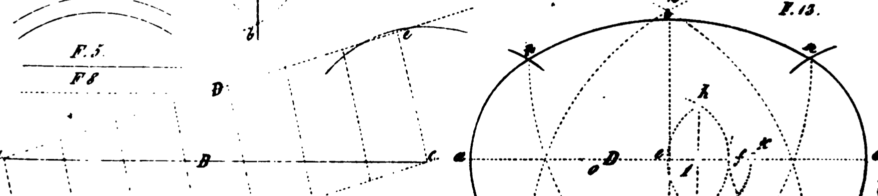


Fig 1.

F.2

F.3.

F.4

F.4.

F.5.

F8

GÉOMÉTRIE,

ARCHITECTURE ET TRAIT.

Il est bon de chanter, mais il est très-impor-
nt de s'occuper des principes qui peuvent
ous aider dans nos travaux journaliers. C'est
ns cette vue que je place ici quelques figu-
s de géométrie, un dialogue sur l'architec-
re et un raisonnement sur le trait.

FIGURES DE GÉOMÉTRIE.

La géométrie a, dit-on, pris naissance dans la
ille Egypte. Tous les ans, à des époques périodi-
es, les eaux du Nil sortent de leur lit, inondent
campagnes et détruisent les limites des champs.
and les eaux s'étaient retirées, chaque individu ne
uvait plus retrouver l'étendue fixe de son champ,
sa propriété. On eut alors recours au mesurage,
la géométrie naquit insensiblement.
Quoique je vous aie parlé de géométrie, je n'ai
s la prétention de vous en faire un cours, mais
vous en donnerai quelques termes et quelques fi-
res d'un usage fréquent. (*Voy*. pl. 1.)

Lignes.

Il y a deux genres de lignes, la droite et la courbe.
La ligne droite est considérée comme le chemin le
s court d'un point à un autre. (*Voy* fig. 1.)
La ligne courbe prend une voie détournée, et par-

court un plus long espace pour se rendre
à un autre. (*Voy*. fig. 2.)

La ligne mixte est un composé de
courbe ; elle se forme de la réunion des
mières. (*Voy*. fig. 3.)

Les lignes reçoivent un nom de leurs fc
en reçoivent un autre de leurs positions.

La ligne parallèle est celle qui, posée à
autre ligne, la longe toujours sans s'en
s'en rapprocher plus d'un bout que de l'a
fig. 4.)

La ligne horizontale est celle qui est
l'horizon [1], ou de niveau. (*Voy*. fig. 5.)

Un fil au bout duquel serait suspendu un
prendrait une position fixe, et n'inclinerai
ni à gauche. Si vous tiriez une ligne paral
elle se nommerait ligne d'aplomb ou verti
fig. 6.)

La ligne perpendiculaire est celle qu
querre sur une ligne droite, placée n'im
ment, qui lui sert de base. (*Voy*. fig. 7.)

Ces deux lignes sont perpendiculair
l'autre.

La ligne ponctuée est celle qui dans le
ouvrage représente les arêtes invisibles
parements. (*Voy*. fig. 8.) Elle n'est le pl
qu'une ligne d'opération dont on s'aide, et
présente rien, comme on peut le voir dans
suivantes, 9, 10, etc.

Trait carré (fig. 9).

La ligne A étant faite, ouvrez votre com
moins, et décrivez les deux arcs de cercl

[1] Jetez la vue dans l'espace aussi loin que vous p
droit où vous voyez la terre et les cieux se toucher
regardez fixement, tournez sur vous-même, vous v
un immense cercle de niveau qui semble joindre
cieux, c'est ce cercle horizontal qui a donné le no
horizontale.

voyez. Ces arcs, en se rencontrant par leurs extrémités, vous donnent les deux points *a*, *b*. Faites passer une ligne droite par leur intersection, elle sera perpendiculaire ou d'équerre à la ligne A.

Trait carré au bout de la ligne (fig. 10).

Vous avez au bout de la ligne A le point *c*; vous voulez de ce point monter une ligne perpendiculaire à la ligne A; posez une pointe du compas sur le point *c*, ouvrez-le plus ou moins, et approchant dans la direction du point *d*; ayant ce point, qui vous sert de centre, décrivez une ligne circulaire qui parte de la ligne A, passe sur le point *c*, et se prolonge indéfiniment [1]. Tirez une ligne qui parte du point *e*, passe sur le point de centre, et se prolonge jusqu'à la rencontre de la ligne circulaire : vous aurez le point *f*; tirez du point *f* au point *c* une ligne droite, elle sera d'équerre à la ligne A.

Faire passer une circonférence par trois points donnés. — Les trois points perdus (fig. 11).

Ayant les trois points *a*, *b*, *c*, placés n'importe comment [2], et voulant trouver leur point de centre commun, posez votre compas sur le point *a*, ouvrez-le à peu près vers le point *b*, décrivez un arc ; portez votre compas sur le point *b*, décrivez un autre arc ; faites passer sur leurs points de rencontre *d*, *e*, une ligne que vous prolongerez indéfiniment du côté où le centre devra se trouver ; décrivez entre les deux points *b*, *c*, d'autres arcs ; faites passer comme vous voyez une ligne par leur intersection. Le point où les deux lignes droites se rencontrent est le centre commun des trois points *a*, *b*, *c*; posez-y votre compas, ouvrez-le jusqu'à un des points, et décrivez la cir-

[1] Quand je dis indéfiniment, c'est prolonger la ligne plutôt plus que moins.

[2] Pourvu qu'ils ne soient pas sur une ligne droite.

conférence qui passera également sur les deux
tres.

J'aurais pu tirer une ligne droite du point
point *b*; une autre du point *b* au point *c*; j'aurai
le milieu de chacune de ces lignes; de ces mi
j'aurais fait partir deux lignes d'équerre qui,
rencontrant, m'auraient donné le point de c
cherché. La première manière est préférable.

Diviser une ligne en parties égales du pre coup (fig. 12).

Voulant diviser la ligne droite B, du point
point *c*, commencez par faire partir du poin
ligne D, qui sera plus ou moins en biais, et
longueur indéfinie. Vous voulez, je suppose, du
a au point *c* diviser en six parties égales; ou
votre compas convenablement, et, en partan
point *a*, portez six fois son ouverture sur la
oblique D. Ayant marqué six points sur cette li
du sixième, qui sera le point *e*, tirez une lig
point *c*. Maintenant ajustez votre fausse équer
la ligne *aBc* et la ligne *ce*; des cinq autres points
qués sur la ligne oblique, amenez des lignes para
à la ligne *ce*; ces lignes couperont la ligne B que
avons voulu diviser en six parties égales.

On utilise ce moyen pour faire la division d
mes de persiennes.

J'ajouterai: si, sans vous aider d'une fausse équ
vous vouliez diviser une ligne droite sur un terr
faudrait, au lieu d'une ligne oblique, en tirer
formant deux angles pareils. Vous porterez les p
de divisions sur les deux lignes également; vous
drez ces points par des lignes droites qui coupe
des distances égales la ligne que vous aurez vou
viser. Jetez un coup d'œil au bas de la figure 1
vous comprendrez ceci.

Ovale borné (fig. 13).

La ligne D est le grand axe de l'ovale, la ligne E en est le petit axe; donc, ayant tiré la ligne D et la ligne E perpendiculaires l'une à l'autre, posez les quatre points *a*, *b*, *c*, *d*, qui bornent à volonté l'ovale sur sa longueur et sur sa largeur. Prenez dans votre compas du point *e* au point *d* la moitié de l'ovale, portez votre compas sur le point *c*, et marquez le petit arc *f*; ouvrez votre compas de l'arc *f* au point *e*, et décrivez les deux arcs de cercle que vous voyez. Faites passer une ligne sur les points *g*, *h*; ayant obtenu le point *i*, posez dessus votre compas; ouvrez-le jusqu'au point *g*, et décrivez le quart de cercle qui donne le point *k*; posez votre compas sur le point *k*, ouvrez-le jusqu'au point *c*, et décrivez un bout de l'ovale. Sans déranger votre compas, portez-le sur le point *c*, et décrivez les deux petits arcs qui donnent les points *m*, *n*. Portez votre compas sur le point *a*, marquez le point *o*, et le laissant sur ce point, décrivez cet autre bout de l'ovale. Quant aux points *p*, *q*, vous savez comment il faut les marquer. Ouvrez votre compas du point *n* au point *p*, décrivez les deux grands arcs qui vous donnent le point *r*; posez le compas sur le point *r*, et décrivez un des côtés de l'ovale : usez du même moyen pour tracer l'autre côté.

Si vous m'avez compris, vous pourrez faire des ovales de toutes dimensions.

DIALOGUE SUR L'ARCHITECTURE

ENTRE DEUX COMPAGNONS.

LANGUEDOC. — Du temps que mon père vivait, j'entendais tous les jours parler de géométrie, d'architecture et de trait; mais j'étais jeune alors, et de toutes ces choses je ne connais presque que des mots. On dit, Provençal, que vous êtes savant; voudriez-vous avoir la bonté de répondre à mes questions, et me faire une petite instruction sur les choses dont je connais les mots ?

PROVENÇAL. — Volontiers; mais une instruction orale ne suffira pas; il vous faudrait une tablette, des crayons, des compas, et travailler. Ce n'est qu'en travaillant que l'on peut véritablement approfondir les choses dont vous me parlez.

LANGUEDOC. — Je suis impatient d'apprendre, de m'instruire, et vous refuseriez, Provençal, de répondre aux questions que je voudrais vous adresser ?

PROVENÇAL. — Je ne vous refuse rien, et je suis prêt à vous répondre.

LANGUEDOC. — Je sais que la géométrie est indispensable, qu'elle apprend à connaître les noms [1] des points et des lignes, qu'elle apprend à faire des traits carrés, des ovales, des anses de panier; à faire passer des circonférences par des points déterminés; à diviser des intervalles plus ou moins longs d'un seul compassement, à développer la surface [2] des corps, quels que soient leurs formes et leurs contours. Je sais qu'on apprend par elle toutes sortes de choses utiles; quoique je comprenne peu à la géométrie, je sais cependant à peu près ce qu'elle est. Mais qu'est-ce que l'architecture ?

PROVENÇAL. — C'est l'art d'élever les édifices pu-

[1] Noms et définitions.

[2] Apprendre à développer la surface des prismes, des cylindres, des cônes droits et inclinés, etc., est de la plus grande utilité pour ceux qui veulent se faire très-forts dans le trait.

rticuliers, et de leur donner la solidité, la
dispositions, les embellissements qui leur
nt; il y a l'architecture grecque et ro-
rchitecture arabe, l'architecture gothi-
De toutes ces architectures, c'est l'archi-
ecque-romaine qui a prévalu. Je vais vous
, non de son ensemble, mais de son ori-
s divisions et de ses proportions.

)OC. — Ah! oui, parlez-moi d'abord de l'o-
architecture.

AL. — Son origine, pour dire comme
qui en ont parlé, se perd dans la nuit des
n Vitruve [1], la nécessité de se mettre à
ndant les mauvais temps, et de se garan-
érocité de certains animaux, força les
se chercher des abris et des retraites; ils
ord se loger dans les cavités de la terre
ers. Mais les familles devenant plus nom-
s demeures ne suffirent plus. Le besoin
ndustrie, on construisit d'autres habita-
n fit avec des perches plantées en terre,
de branchages et recouvertes d'un en-
ie; on leur donna la forme de cônes pour
coulement des eaux. De semblables lo-
evaient être incommodes et facilement
t entraînés par les vents et les inonda-
ociété s'agrandissant, on construisit à la
s huttes des cabanes plus grandes, plus
plus agréables. On fit choix des arbres
rd avait à peu près placés carrément; on
u haut du tronc, c'est-à-dire au-dessous
res branches. Sur ces troncs coupés de
rent placés horizontalement des arbres
stinés à porter le plancher; pour former

savant architecte romain, naquit environ soixante
us-Christ, à Formies, ville de Campanie. Cette
e est aujourd'hui un bourg nommé Mola et est à
e Gaëte et à seize de Naples. Les ouvrages de Vi-
mplis de science et de détails attachants; ils sont
outes les langues.

le plancher, on posa transversalement des solives de moindre grosseur; enfin on surmonta le tout de solives inclinées pour se garantir des pluies en facilitant leur écoulement. C'est ainsi qu'on raconte l'origine de l'architecture. On voit dans cette construction encore informe la première idée des colonnes, des architraves, des frises, des corniches, des modillons, des métopes, des triglyphes et des frontons, et par conséquent un commencement d'ordre.

LANGUEDOC. — Il y a dans ce que vous venez de raconter quelque chose qui plaît. Maintenant dites-moi quelles sont les divisions de l'architecture.

PROVENÇAL. — L'architecture, celle du moins dont les premières notions sont indispensables aux ouvriers de presque tous les états, se divise en cinq ordres. Le premier de ces ordres est le *toscan*. On raconte que des peuples de Lydie, ayant émigré de leur patrie, vinrent s'établir dans la Toscane; là ils élevèrent des temples d'une grande solidité et d'une simplicité remarquable. De ces constructions naquit l'ordre toscan, dont le nom dérive de Toscane. Le deuxième ordre est le *dorique*, le plus ancien de tous. Dorus, architecte grec, fit élever dans Argos un temple immense, et dont la forme et les embellissements constituèrent l'ordre dorique, ordre si régulier, si bien proportionné, et qui fut appelé *dorique*, du nom de Dorus, son auteur. Le troisième, l'ordre *ionique*, prit son nom d'Ion l'Athénien, qui, établi dans l'Ionie, province de l'Asie-Mineure, construisit plusieurs temples qui formèrent l'ordre élégant, l'ordre gracieux dont il est ici question. Le quatrième est l'ordre *corinthien*; voici comment Vitruve en raconte l'origine. Une jeune fille de Corinthe étant morte au moment où elle allait se marier, sa nourrice recueillit dans une corbeille plusieurs petits objets auxquels elle avait été attachée pendant sa vie: pour les mettre à l'abri des injures du temps et les conserver, cette femme couvrit la corbeille d'une tuile plane, et la posa ainsi sur le tombeau. Dans ce lieu se trouva par hasard la ra-

cine d'une plante d'achante ; au printemps elle poussa des feuilles et des tiges qui entourèrent la corbeille; la rencontre des coins de la tuile força leurs extrémités de se recourber, ce qui forma le commencement des volutes. Le sculpteur Callimaque, que les Athéniens estimaient à cause de ses grands talents, passant près de ce tombeau, vit la corbeille, et remarqua la manière gracieuse avec laquelle ces feuilles naissantes l'entouraient et la couronnaient; cette forme nouvelle lui plut, il l'imita dans les colonnes qu'il fit par la suite à Corinthe, et il établit d'après ce modèle les proportions de l'ordre corinthien, le plus riche, le plus noble, et le plus imposant de tous les ordres.

Le cinquième ordre, c'est le *composite*. Les Romains prirent tout ce qu'ils trouvèrent à leur convenance dans les ordres précédents, et en composèrent un ordre qui, pour cette raison, fut appelé composite. On cite encore le dorique primitif, dit ordre *pæstum*, parce qu'il a été découvert dans la ville de Pœstum, près de Naples, et dessiné sur les ruines antiques du temple de Neptune. Il y a de plus l'ordre *rustique*, le *persique*, le *cariatide*, l'*attique*, le *français*, etc.; mais ces derniers ordres ne nous sont pas d'une grande utilité. Donc, comme je l'ai déjà dit, l'architecture grecque-romaine se divise en cinq ordres, savoir : le *toscan*, le *dorique*, l'*ionique*, le *corinthien* et le *composite*. Chacun de ces ordres se divise en trois parties : le piédestal, la colonne et l'entablement. Chacune de ces parties se subdivise en trois autres parties qui sont, dans le piédestal : la base, le corps ou dé, et la corniche; dans la colonne : la base, le fût et le chapiteau; dans l'entablement : l'architrave, la frise et la corniche.

LANGUEDOC. — Vous m'avez parlé de l'origine de l'architecture, de sa division en cinq ordres, et autres divisions; je voudrais maintenant connaître les proportions des ordres et la manière d'obtenir le module, cette mesure qui sert, dit-on, à les dessiner.

PROVENÇAL. — Je vous dirai que plusieurs savants

architectes ont donné des règles pour les proportions des ordres. Je citerai Palladio [1], Scamozzi [2], Vignole [3]. Les règles données par ce dernier ont été préférées. Il donne de hauteur à la colonne de l'ordre toscan sept fois sa grosseur, ou quatorze modules ; à celle de l'ordre dorique, huit fois sa grosseur, ou seize modules ; à celle de l'ordre ionique, neuf fois sa grosseur, ou dix-huit modules ; à celle de l'ordre corinthien et à celle de l'ordre composite, dix fois leur grosseur, ou vingt modules. Maintenant je vais vous donner les moyens les plus simples pour dessiner un ordre dans ses proportions convenues. Je serai peut-être un peu long, mais je tiens à me faire comprendre. Nous sommes seuls, loin du bruit de la ville, et sur un terrain tout à fait propice. J'ai ici à ma disposition un compas d'une assez bonne longueur, et une règle qui est longue aussi ; je vais vous prêter ces instruments, et vous allez dessiner là sur ce terrain.

LANGUEDOC. — Bah ! est-ce que cela se peut ?

PROVENÇAL. — Oui, prenez ceci, et attention ! Voulez-vous construire un ordre, n'importe lequel, n'importe sa dimension, commencez par tracer à terre une ligne droite [4].

LANGUEDOC. — Voilà.

PROVENÇAL. — Cette première ligne, nous la nommerons la ligne du bas. Tracez une seconde ligne à

[1] André Palladio, né à Vicence, en Italie, l'année 1518, mort en 1580.

[2] Vincent Scamozzi, né dans la même ville en 1552, mort à Venise en 1616.

[3] Jacques Barozzio, dit Vignole, né en 1507, dans le village de Vignole, en Italie, mort à Rome en 1573. On comprendra facilement que le nom de Vignole qu'on lui a donné, est le nom de son village ; de lui il est passé à son Traité des règles des cinq ordres d'architecture. Actuellement on nomme Vignole presque tous les ouvrages qui traitent de l'architecture ou du trait.

[4] Celui qui voudra bien comprendre ceci tracera les lignes à proportion qu'on les nomme ; il fera les divisions aussi, et enfin tout ce que Provençal indique.

arante, à soixante pieds de la première, si vous ulez ; mais il faut qu'elle lui soit parallèle [1].

LANGUEDOC. — Je n'épargnerai guère mes pas. — y est.

PROVENÇAL. — Cette seconde ligne, nous la nom-rons la ligne du haut. Posez sur la ligne du bas e ligne d'équerre qui se prolonge jusqu'à la ligne haut.

LANGUEDOC. — Un moment... C'est fait.

PROVENÇAL. — Divisez cette ligne d'équerre de-is la ligne du bas jusqu'à celle du haut, en dix-uf parties égales.

LANGUEDOC. Ça demande du temps [2]. Attendez ; fini.

PROVENÇAL. — Bien. A partir de la ligne du bas, nptez : une partie, deux parties, trois parties et atre parties. Au-dessus de cette quatrième partie sez une ligne parallèle à la ligne du bas.

LANGUEDOC. — Voilà.

PROVENÇAL. — Trois parties au-dessous de la ne du haut posez une ligne qui lui soit parallèle.

LANGUEDOC. — Voilà.

PROVENÇAL. — Remarquez bien ceci : les quatre rties du bas sont la hauteur du piédestal, les uze du milieu celle de la colonne, les trois du ut celle de l'entablement, quelque ordre que vous siez. De quelque dimension que vous le fassiez, oubliez jamais que sa hauteur totale se divise tou-urs en dix-neuf parties ; que le piédestal en prend ujours quatre, la colonne douze et l'entablement ois.

LANGUEDOC. — Et si je voulais faire un ordre sans édestal, comment m'y prendre ?

PROVENÇAL. — Vous diviseriez sa hauteur en inze parties : la colonne en prendrait douze et

[1] La ligne parallèle est celle qui, à côté d'une autre ligne, uit toujours, sans s'en écarter ou s'en approcher plus d'un nt que de l'autre.

[2] L'opération n'en demandera guère à celui qui sait la manière diviser une ligne du premier coup. Voir la planche I, fig. 12.

l'entablement trois. Vous obtiendriez le même sultat en divisant en cinq parties : en ce cas la lonne en prendrait quatre et l'entablement une. sait que 1 est à 5 ce que 3 est à 15.

LANGUEDOC. — C'est vrai.

PROVENÇAL. — Maintenant revenons aux li que vous avez tracées. Vous voyez entre l'enta ment et le piédestal la hauteur que la colonne occuper. (*Voyez* planche 2.)

LANGUEDOC. — Oui.

PROVENÇAL. — Eh bien, pour faire l'ordre can, divisez cette hauteur en sept parties, vous rez le diamètre inférieur de la colonne[1]. Pre dans votre compas la moitié du diamètre, vous rez le module. Portez plusieurs modules sur ligne droite, et vous aurez fait votre échelle de dules. Vous voyez qu'il faut diviser cette hau en sept pour le toscan. Vous la diviserez en pour le dorique, en neuf pour l'ionique, en dix le corinthien et le composite. Vous obtiendrez le diamètre des colonnes de chacun de ces or On prend toujours la moitié du diamètre pour le module ; ce qui fait suffisamment comprendr toutes les colonnes ont deux modules de dia dans le bas. Elles montent jusqu'au tiers sans nuer ; du tiers jusqu'au haut, elles diminuent ron d'un sixième[2].

LANGUEDOC. — Je me rappellerai ce que v nez de me dire : je sais comment se divise la h d'une colonne pour avoir son diamètre ; prendre la moitié du diamètre pour avoir le m je sais enfin faire l'échelle de modules. Ma sais pas encore comment le module se divis

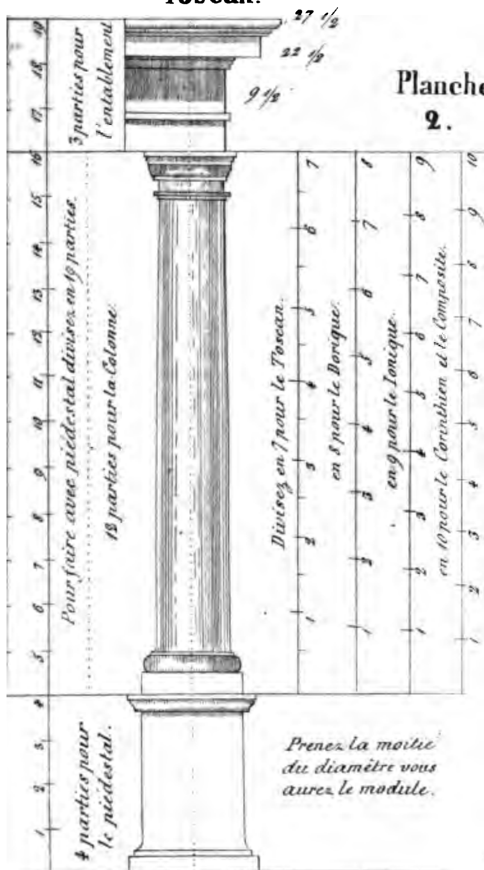
PROVENÇAL. — En douze parties pour le t le dorique ; en dix-huit pour l'ionique, le co et le composite.

[1] La grosseur du bas de la colonne.

[2] Divisez le diamètr … la colonne en et donnez cinq de ces p … mètre supéri

Toscan.

Planche, 2.





— —

[L]ANGUEDOC. — Pourquoi, dans ces trois derniers, [a]-t-il en dix-huit parties au lieu de douze?

[PROV]ENÇAL. — Parce que ces derniers étant plus [ri]ches, plus élégants, plus délicats, on emploie dans [les dé]tails des filets plus fins, plus rapprochés : on [a] besoin de plus petites parties pour la mesure [de] petites dimensions.

[LANG]UEDOC. — Voit-on des choses qui aient dans [le]s ordres la même proportion?

[PROV]ENÇAL. — Oui, je vous ai déjà dit que toutes [les col]onnes avaient deux modules dans le bas; je [vous di]rai que toutes les bases, que toutes les im[postes] et archivoltes ont un module de largeur; les [chapite]aux toscans et doriques ont un module aussi.

[LAN]GUEDOC. — Je comprends tout ce que vous [m'avez] dit. Donnez-moi maintenant les moyens de [tracer] une colonne, une volute, un fronton.

[PROV]ENÇAL. — Mais me comprendrez-vous?

[LAN]GUEDOC. — Jusqu'à présent j'ai tout compris; [je su]ose que je ne comprendrai pas avec la même [facilité] ce qui vous reste à me dire; mais j'en retien[drai to]ujours quelque chose, car j'ai de la mémoire.

[PROV]ENÇAL. — Je ne crois pas en ceci devoir vous [le d]essiner sur le terrain. J'ai sur moi un livre sur [lequel] sont tracés les objets que vous voulez con[naître]. Je vais l'ouvrir à l'endroit de la colonne, et [vous e]xpliquer ligne par ligne la manière de la tra[cer. (V]oyez planche 3.)

[LAN]GUEDOC. — Je ne demande pas mieux.

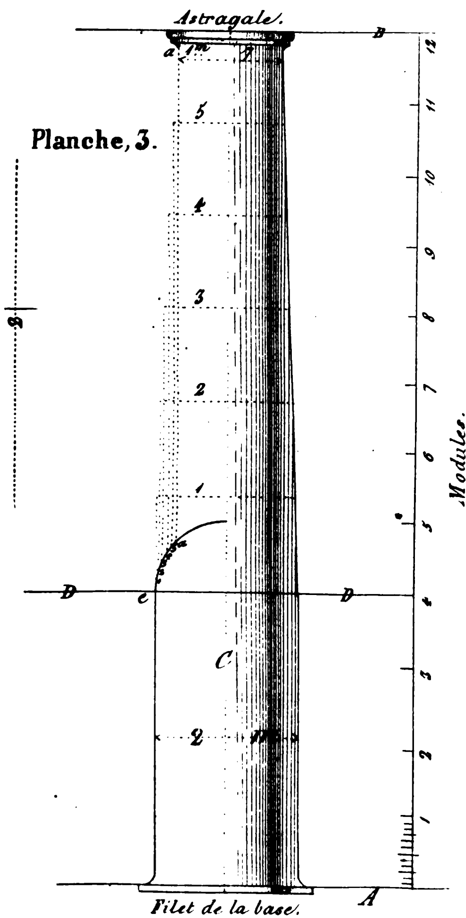
[PROV]ENÇAL. — Toutes les colonnes ont le même [tracé g]éométrique. Celle que l'on voit ici est de [l'ordre] toscan; vous savez qu'elle doit avoir qua[torze m]odules de hauteur, y compris sa base et son [chapite]au. Ici base et chapiteau sont supprimés : [nous n']avons donc pas quatorze modules, mais douze [seulem]ent. Je vais vous parler comme si je voulais [vous e]n faire faire une semblable. Ecoutez et re[tenez]. De la ligne A à la ligne B, divisez en douze [parties] égales : chaque partie de cette division est [un mo]dule. Divisez un de ces modules en douze,

vous aurez les parties de module. De la ligne A à la ligne B divisez en trois pour avoir la ligne D, qui est le tiers de la colonne; la ligne C est l'axe [1] de la colonne. Portez un module de chaque côté de l'axe pour former le diamètre de la colonne, qui est le même du bas jusqu'au tiers. Le diamètre supérieur de la colonne est d'un module sept parties : portez cette mesure sous l'astragale. De la ligne D à la ligne B divisez en six pour avoir les lignes 1, 2, 3, 4 et 5. Posez une pointe du compas sur le point de rencontre de la ligne D et de la ligne C; ouvrez-le d'un demi-diamètre, et décrivez le quart de cercle que vous voyez. Retombez le diamètre supérieur de la colonne sur ce quart de cercle. Divisez la portion de cercle comprise entre le point *a* et le point *e* en six parties égales. Numérotez les points de la division en 1, 2, 3, 4 et 5. Du point 1 montez une ligne d'aplomb qui vienne toucher à la ligne 1; du point 2 montez une ligne qui aille toucher la ligne 2; autant des autres points avec les autres lignes. Sur le côté de la colonne, entre le point *a*, sous l'astragale, et le point *e*, sur la ligne D, vous avez cinq angles: tracez, au moyen d'une règle ployante, une ligne qui passe sur les deux points et sur les cinq angles; cette ligne sera un peu courbe. Ainsi doit diminuer la colonne du tiers jusqu'en haut. M'avez-vous compris?

LANGUEDOC.— Oui, mais j'aurai besoin d'y réfléchir. Je ne sais pas encore la chose par cœur; il faudrait que je la dessine.

PROVENÇAL.— Je le savais. Aussi je crois vous avoir dit sur l'architecture tout ce que je pouvais vous dire avec quelque utilité. Maintenant je vous conseille de dessiner. Ce n'est qu'en dessinant que vous pourrez bien comprendre le tracé géométrique des colonnes, des volutes et des frontons. En dessinant, vous apprendrez quels sont les ordres qui demandent des ornements, quels sont ceux qui n'en comportent pas, dans quel espacement on doit mettre les colonnes, ce

[1] Le milieu de la colonne.


Astragale.
Planche, 3.
Filet de la base.
Modules.



e les arcades et les portiques, comment e des ordres les uns sur les autres; com- quelques cas, il est permis de s'écarter des règles, moyennant toutefois qu'on pas du bon goût.

c. — Si l'on voulait dessiner un ouvrage e sur une feuille, comment établirait-on

l. — J'ai là, je suppose, une feuille de nze pouces sur vingt-six. Je veux dessi- ie devanture de boutique de douze pieds ır dix-huit pieds de largeur : proportion plus longue dimension de mon papier lement la plus longue dimension de la pose sur les deux longs bords de mon lignes entre lesquelles sera placée la devanture. Je divise d'une ligne à l'autre parties que la hauteur de la devanture pieds : je veux dire en douze. Chacune s est un pied, et j'établis l'échelle de si j'établissais une échelle de modules. ur cette échelle les proportions pour ls de la devanture. Pour dessiner tout r le papier, j'emploierai le même moyen.

. — Et si cette devanture avait des pilas- de pieds pourrait-elle servir à les pro-

. — Non. Je diviserais leur hauteur aient des colonnes, et ayant obtenu le rmerais une seconde échelle dont je me régler la largeur des pilastres, et pour les chapiteaux et les bases.

— Les pilastres ont donc les mêmes e les colonnes?

— Oui; ils en diffèrent seulement en ce i larges dans le haut que dans le bas.

— Je comprends; je comprendrai en- ns quelque temps d'ici. Dites-moi si je architecture d'un bout à l'autre.

— Si vous avez beaucoup de temps à

vous, oui; si vous n'en avez guère, non. D
dernier cas, dessinez deux ordres, commen
troisième, et passez au trait.

LANGUEDOC. — L'architecture est utile, le
trait est indispensable à un menuisier. Pens
que je puisse me servir d'un Vignole ?

PROVENÇAL. — Je le pense.

LANGUEDOC. — Je verrai à en acheter un.

PROVENÇAL. — Lequel achèterez-vous ?

LANGUEDOC. — Lequel ? je n'en sais rien.
qu'il y a plusieurs Vignoles ?

PROVENÇAL. — Il y en a même une bien
quantité.

LANGUEDOC. — Faites-moi-les connaître.

PROVENÇAL. — Il n'est pas utile de les cite
mais voici ceux qui sont le plus connus et le
faveur :

1° Le *Vignole de La Gardette*, ou Traité
ordres d'architecture, suivi du tracé géom
des ombres dans l'architecture; 1 vol.

2° Le *Vignole des ouvriers*, par Charles No
ouvrage en quatre parties. La première renfe
cinq ordres d'architecture et des détails sur l
portions à donner aux portes, aux croisées
arcades de différents genres. La deuxième c
un précis du relevé des terrains et de celui d
des maisons, suivi de détails relatifs à la co
tion des bâtiments. La troisième contient les
les élévations et les coupes d'un certain nom
projets de maisons d'habitation particulièr
maisons à loyer, dont plusieurs avec leurs di
étages. La quatrième est spécialement consac
escaliers en charpente et en menuiserie.

3° Le *Vignole de Paulin Desormeaux*,
du menuisier en bâtiment et en meuble, suivi
de l'ébéniste; 2 vol.

4° L'*Art du menuisier*, par Roubo [1], Com
menuisier; 2 vol.

[1] Roubo (Jacques-André), savant menuisier, né

Menuiserie descriptive, ou *Nouveau Vi-*
menuisiers, par Coulon [1], ouvrage extrait
de celui de Roubo.

DOC. — Quel est, parmi tant de Vignoles,
ne conviendrait le mieux ?

ÇAL. — Si vous n'aviez à dessiner que les
architecture, je vous dirais de prendre La
quoique dans son ouvrage les portiques y
is pour des raisons qu'on ne peut approu-
us deviez vous charger de toute la con-
du bâtiment, Charles Normand vous serait
e vous dirais de le prendre, malgré que ses
n'aient pas tous les développements dont
nt besoin. Paulin Desormaux est dans un
format; de plus il traite trop de choses
voir les traiter à fond et avec clarté.
ait un excellent ouvrage, qui a cependant
défaut : il est trop cher. L'ouvrage
est celui, je crois, qui vous convient le

DOC. — Coulon a donc fait un ouvrage

ÇAL. — Je ne dis pas cela; mais il a fait
e très-utile, ouvrage dans lequel on trouve
nétrie élémentaire et de la géométrie des-
es cinq ordres d'architecture avec des as-
pour les exécuter en menuiserie, les

par les soins de son père, qui exerçait la même
ne éducation soignée; il apprit les mathématiques,
e et le dessin, et en fit une heureuse application à
ie. Son Traité de l'art du menuisier est le premier
valeur que nous ayons eu en ce genre. Roubo mou-
La Convention nationale paya un tribut de recon-
la mémoire du savant et modeste menuisier, en
sa veuve un secours de trois mille francs. Outre
uisier, Roubo a publié un Traité de la construction
et des machines, l'Art du carrossier et l'Art du

ancien menuisier et professeur de dessin, homme
alents et de douceur.

coupes des outils dont nous nous servons, les as
blages et embrèvements divers; des plans, de
vations de croisées, de persiennes, de portes
rieures et extérieures; de devantures de bouti
de lambris d'appui et de hauteur, de parquets,
etc., et tout cela avec de très-bons détails;
viennent les réductions des profils, les cou
raccords des corniches et des cadres; de là on
au trait. Ce sont d'abord des arêtiers, puis des
liers de tout genre, ensuite les ouvrages cintr
plan et en élévation, tels que chambranle, cr
persienne, etc., etc. Suivent les voussures
calottes, et l'ouvrage se termine par un aut
confessionnal et une chaire à prêcher.

LANGUEDOC. — Vous venez de citer bien des ch
le livre qui les contient me plaît déjà; cepe
vous m'avez laissé voir que vous ne l'approuvi
en tout.

PROVENÇAL. — C'est possible.

LANGUEDOC. — Qu'avez-vous à en dire?

PROVENÇAL. — M. Coulon a mis dans son
trop d'une chose, pas assez d'une autre, et ces c
ne sont pas toujours arrangées méthodiquemen
plus, dans l'architecture il porte toutes les s
moulure par moulure, filet par filet; tous ces
détails sont donc péniblement portés les uns d
les autres. Il aurait dû faire comme ont fait M
Gardette et Charles Normand : je veux dire
aurait dû porter toutes les saillies à partir de
de la colonne et coter en conséquence. Cette ma
est plus facile, plus précise et plus expéditive t
la fois; elle vaut donc mieux.

Dans les ouvrages cintrés en plan et en élév
il y a de très-bons développements; mais,
manière dont le calibre rallongé est dessiné
pourrait croire qu'il faut, quand on exécute
bois, débillarder les pièces en élévation avan
débillarder en plan, ce qui ne doit pas être
entendu des hommes dire cette manièr
dessiner les chambranles é umeat fa

pas si rigoureux ; mais je conviens qu'elle
tromper. M. Coulon aurait dû dessiner les
allongés de ses parties cintrées en plan et
on, comme ceux de ses escaliers.

rait aussi quelque chose à dire sur ses
pour dessiner son pied d'autel, par
il fait un encombrement de lignes à ne
connaître. Je ne dis pas que son principe
; je reconnais au contraire qu'il est précis,
peut dans quelque cas en tirer un très-bon
is les élèves le saisiront, le comprendront
ent ; je préférerais qu'il eût fait un déve-
t de pied par section [1]. Cette ancienne ma-
nande moins de lignes, moins d'espace et
temps ; elle est plus claire, et les élèves la
nt mieux, ce qui est en sa faveur une
n grand poids.

rais entrer dans d'autres détails, mais ce
crois, inutile.

DOC. — Ce Vignole est donc mauvais?

ÇAL. — Je vous l'ai déjà dit : c'est un bon
les défauts que j'ai signalés, si ce sont des
car mon opinion est discutable aussi), ne
capitaux. Ce livre est basé sur des principes,
npli de choses utiles ; c'est enfin le meilleur
menuiserie que je connaisse. Il dépend de
n de le rendre encore meilleur ; il en a le
il en a vraiment la volonté.

DOC. — Dites-moi quels sont les prix des
que vous m'avez nommés tout à l'heure.

ÇAL. — Celui de La Gardette se vend 10 fr.
e Charles Normand 40
e Paulin Desormeaux 18
e Roubo 100
e Coulon 18

[1] beaucoup de pays on nomme les sections du pie[d] ·
r. Cela vient sans doute de ce que les panneaux
quefois figurés représentent comme des ailes.]
plupart des choses sont tirés des ressemblances.

Ce dernier est très-bon marché, vu son éte
la quantité de matières qu'il contient.

LANGUEDOC. — Où se vendent-ils?

PROVENÇAL. — Chez Carillian-Gœury e
Dalmont, libraires[1] des corps royaux des
chaussées et des mines, quai des Augustins
et 41.

LANGUEDOC. — Celui qui n'est pas à Paris
aller en acheter un.

PROVENÇAL. — En connaissant l'adresse
braires on peut leur écrire.

LANGUEDOC. — Recevront-ils ma lettre?

PROVENÇAL. — Oui, si vous l'affranchissez
avertis que les frais de transport du livre ı
à votre charge.

LANGUEDOC. — A combien s'élèvent ces fr

PROVENÇAL. — A quatre ou cinq fran
Marseille et d'autres villes aussi éloignées
ou quatre francs pour Lyon, Bordeaux, N
à moins que cela pour des villes très-rappro
la capitale.

LANGUEDOC. — C'est décidé, j'achèterai l
de Coulon.

PROVENÇAL. — Vous ferez bien.

LANGUEDOC. — Pensez-vous que je puisse
dessus?

PROVENÇAL. — Oui, et je vous avoue q
mieux dessiner sur un bon livre que chez
vais maître; mais je vous avoue aussi q

[1] On trouve à la même librairie le Dictionnaire
d'architecture de Quatremère de Quincy; 50 fr.; -
bâtir, par Rondelet, 125 fr.; — Recueil de menuisei
— Recueil de meubles, 48 fr.; — Recueil de serrurer
— le Manuel de l'Ebéniste, par Caron aîné, 36 fr.; -
sot, prix de la menuiserie, 8 fr. 50 c.; — Traité d
des pierres, par Adhémard, 20 fr ; — par Simonin
lette, 12 fr.; — par Douliot, 36 fr.; — par Frezier
Traité de la charpente, par Douliot, 22 fr.; — par
42 fr. On trouvera enfin à cette librairie tous les ou
et de science que l'on pourrait désirer.

ux dessiner chez un bon maître que sur un bon .e. Un livre n'a qu'un raisonnement à vous donr, et, si vous ne l'avez pas compris, vous ne pouz rien lui demander de plus. Avec un livre, quele bon qu'il soit, on se donne beaucoup de peine, l'on avance très-lentement; un maître offre plus vantages: il vous parle de la voix, des yeux et s mains. Si vous n'avez pu le comprendre, il ange de manière de s'exprimer, il fait des signes férents, et finit par se faire comprendre, et vous ancez continuellement et sûrement. Je le répète, bon maître est de beaucoup préférable à un bon re.

.ANGUEDOC. — Je n'achèterai donc pas de livres.

'ROVENÇAL. — Achetez toujours; un bon livre ne t jamais, tant s'en faut; vous y trouverez inévi-lement quelque chose d'utile. De plus, il pourra is la suite vous remettre en mémoire ce que le aps vous aura fait oublier.

.ANGUEDOC. — C'est vrai. Eh bien! je ferai cette plette le plus tôt possible; mais à coup sûr je nmencerai à dessiner de lundi en quinze.

'ROVENÇAL. — Pourquoi remettre si loin, et pré-émeut à un lundi? quand on veut dessiner, il ne t point remettre; pour commencer, tous les jours it bons. Ne faites pas comme beaucoup font; ils ent: — Je commencerai lundi prochain; — ce di arrive, une occasion les dérange; le lendein ils ne sont pas en train, ils remettent à la seine suivante qui offre encore quelques obstacles. ès avoir remis de semaine en semaine, voyant veillées se faire moins longues, ils se disent: — année prochaine! L'année suivante, par le même sonnement, ils entretiennent la même négligence; a fin de tout cela ils retournent dans leur pays s avoir acquis la moindre connaissance en dessin. st alors le temps des lamentations! Ecoutez une nparaison: Si vous voulez l'hiver vous lever ma-, il ne faut point sortir votre tête du lit, puis vos ix bras, puis une partie de votre corps, puis en-

fin, ayant senti le froid, vous f[illegible] [illegible] [illegible] vos couvertures et vos drans cha[illegible] [illegible] tard au lit, plus vous [illegible] le [illegible] peine [illegible] sortir plus vous céderez à la [illegible], plus la paresse vous serrera fortement. Quand [illegible] [illegible]ut l'hiver se lever matin, il ne faut point tât[illegible] : il faut sauter du lit vigoureusement et d'un s[illegible] bond. Quand [illegible] dessiner, il ne faut point tâtonner non plus : [illegible] commencer, toutes les saison[illegible], tous les jours [illegible] bons ; le tout est de ne p[illegible] [illegible]emettre. Commencez ce soir.

LANGUEDOC. — Pays provençal, je commencerai ce soir.

PROVENÇAL. — Et ayant commencé, ne perdez point de temps ; si vous perdez huit jours de suite vous avez après une peine de diable pour retourner à la classe. Moins vous travaillerez, moins vous voudrez faire ; plus vous [illegible]erez assidu, plus vous aurez du courage et du goût à ce que vous ferez. Ne perdez point de temps.

LANGUEDOC. — Pays Provençal, je n'en perdrai point, et vous pouvez croire que l'entretien que vous m'avez accordé portera ses fruits. Dans quelque temps je reviendrai vous voir ; j'aurai besoin de vous entendre encore.

PROVENÇAL. — Je vous verrai toujours avec plaisir, et puisque vous promettez de ne pas m'oublier, je penserai à vous aussi. J'écrirai un raisonnement sur le dessin, et principalement sur le trait. Cet écrit vous sera remis quand vous viendrez.

LANGUEDOC. — Vous avez bien des bontés pour moi, pays Provençal, et pour tout cela je ne puis que vous remercier. Allons, au revoir, pays Provençal.

PROVENÇAL. — Au revoir, pays Languedoc.

ısonnement sur le Trait.

donné précédemment quelques détails sur tecture ; je vais ici, dans l'intention d'être faire quelques observations sur le dessin, prinnent sur le trait.

Sociétés de Compagnonage doivent avoir pour nstruction. Chaque membre de ces grandes ns doit communiquer à tous les connaissances ossède. Celui qui n'a dessiné que des profils ulures, et qui les fait dessiner, fait bien. Cen'a dessiné que les ordres d'architecture, et s fait dessiner, fait également bien. Celui qui naît que les escaliers, et qui les fait dessiner iprendre à tous ceux qui l'entourent, fait enien, tres-bien. Sachez peu, sachez beaucoup, lémontrez tout ce que vous savez à tous vos ades désireux d'apprendre, et vous ne mériıue des éloges. Si je donne mon approbation à ceux qui font dessiner tout ce qu'ils saje suis loin de la donner à ceux qui font dese qu'ils n'ont jamais compris. Je blâme sévèt ceux qui font copier le trait; car copier le ce n'est rien faire, c'est moins que cela, c'est re, c'est s'habituer à dessiner machinalement enser et sans se rendre compte de ce que l'on 'est s'enfoncer dans un sentier obscur, dan, qui égare la plupart de ceux qui le suivent ı ne pouvoir plus se retrouver dans le bon ı. Ils ont dessiné des escaliers, des autels, des s, etc.; ils comptent enfin leurs feuilles, et nombre en est grand, plus ils s'applaudissent r talent. Ils viennent à changer de ville; un meilleur que celui qu'ils ont eu pourrait les ser: ils ne le veulent pas; pourquoi? Ils se 'antés, ils passent pour savants, et, pour ne rdre de leur réputation, ils conservent leur

ignorance. De ceux-là, les uns ne font plus rien; d'autres, en très-petit nombre, s'enferment isolément le soir dans leurs chambres. Là, ils veillent, ils travaillent, ils se tourmentent et n'arrivent à aucun bon résultat, parce qu'ils ne sont pas fondés sur les principes.

Une partie de ces hommes égarés, de ces élèves ayant fait fausse route, sentant leur position et leur faiblesse, l'avouent franchement. Ils vont, dès que la possibilité se présente, chez de bons maîtres, ils travaillent avec une nouvelle ardeur, ils refont ce qu'ils avaient fait en aveugles; leur pensée s'ouvre, prend des yeux, et ils voient clair enfin dans les courbes à double courbure [1] comme dans les parties droites.

Mes amis, écoutez-moi : n'ayons point un faux amour-propre. Si nous avons pris une mauvaise route, ne nous obstinons pas à la continuer, retournons sur nos pas, prenons au plus tôt la bonne, la véritable route, celle qui mène sûrement et directement au but. Rien n'est plus cher que le temps, perdons-en le moins que nous pourrons; nous ne sommes plus des enfants, nous sommes des ouvriers et des hommes à qui de certains ouvrages opposent trop souvent de sérieuses difficultés. Ce ne sont donc pas des images, ce ne sont donc pas des dessins d'agréments qu'il nous faut, ce sont des dessins d'utilité, ce sont des principes, c'est tout ce qui peut nous aider dans la conception et dans l'exécution régulière de tout ouvrage qui peut nous être commandé.

Voulons-nous devenir bons menuisiers, dessinons d'abord quelques feuilles de profils de moulures, quelques feuilles de géométrie, dessinons quelques ordres ou tous les ordres d'architecture, si nous en avons le temps, puis arrivons au trait.

Le trait est un travail tout de réflexion et d'application; mais il n'est cependant pas si difficile à com-

[1] Toute courbe cintrée sur deux sens.

› beaucoup veulent le faire croire. Quand
n l'apprendre, on l'apprend. Il faut pour
le la patience et ne pas se décourager.
is par l'escalier : cette partie, je la place
l faut la bien étudier, car elle renferme
érations que l'on emploie également dans
rties du trait.

es plans par terre [1] d'escaliers d'un seul
npas, c'est-à-dire plein-cintre; alors les
vant des marches tendent toutes au même
ntre, ce qui rend le giron des marches
l, et le limon toujours régulier dans son
ent. Cet escalier est très-facile.

issi des plans composés de limons droits
s courbes; dans ces plans mixtes, il faut
iarches sur la ligne du giron [2] et faire un
t [3] de marches pour qu'elles augmentent
nt de largeur d'une manière convenable;
que les marches soient balancées, et par
plus ou moins en biais dans le plan, que
ngements à travers l'épaisseur du limon
us au point de centre qui aura servi à le
; prolongements en question seront d'é-
les limons droits.

: et l'étendue de ce livre ne me permet-
onner un grand nombre de dessins, ni de
ans les démonstrations d'une opération de
x cependant, dans l'escalier, entrer dans
n de quelques opérations utiles, et que
nes ont négligées. Nous allons nous oc-
lancement des marches. (*Voy.* la planche
ns ou votre limon étant tracé, ayant la

erre, ou plan, tout simplement.

du giron passe au milieu de l'escalier, et est
lèle aux deux limons.

ent de marches, ou dansement de marches : c'est
e conseille d'apprendre les choses et de ne jamais
et se disputer pour des mots; on y perdrait son

giron qui passe au milieu de l'escalier, faites on de vos marches sur cette ligne. Nous vou- e suppose, faire le balancement depuis le de- la marche 1 jusqu'au derrière de la marche 6, fait six marches à balancer; tirez le devant de rche 1 d'équerre au limon droit, tirez le devant lerrière de la marche 6 au point de centre du li- courbe; maintenant occupons-nous de l'échelle alancement, tirez la ligne droite B, ouvrez votre pas arbitrairement [1]; portez sur la ligne autant oints que vous avez de marches à balancer, mon- de chacun de ces points une ligne d'équerre à la ne B, numérotez ces six lignes par les six chiffres e vous voyez, posez la ligne ponctuée [2] que l'on it et qui doit toujours être au milieu de l'échelle; ivisez sur le contour intérieur [3] du limon, du der- ière de la marche 6 au-devant de la marche 1, en six arties égales; portez une de ces parties sur la ligne onctuée de l'échelle, prenez sur la ligne intérieure du limon la largeur de la marche 6, portez cette lar- geur sur la ligne 6 de l'échelle. Ayant sur cette échelle un point sur la ligne 6, un autre point sur la ligne ponctuée, tirez une ligne droite qui passe sur ces deux points et se prolonge jusqu'à la rencontre de la ligne 1. Votre échelle de balancement est faite, cha- que ligne qui la traverse doit donner une largeur de marche sur le pourtour du limon; la marche 6 étant posée dans le plan, prenez sur l'échelle la lar- geur de la ligne 5, portez-la sur le pourtour du li- mon, en avant de la marche 6; vous aurez la largeur de la marche 5. Prenez une à une les lignes 4, 3, 2 et 1 de l'échelle, pour les porter sur le limon, devant la marche 5, et les unes au bout des autres; ayant ainsi,

[1] Plus ou moins.

[2] Si nous balancions un nombre impair de marches, nous n'aurions pas besoin de supposer une ligne ponctuée au milieu de l'échelle, nous aurions alors naturellement une ligne de mi- lieu qui nous servirait.

[3] Intérieur ou dedans.

, déterminé vos largeurs de marches par tirez des lignes qui partent de ces points ır les points qui sont sur la ligne du giron respondent ; ces lignes, donnant le devant ı, seraient prolongées jusqu'au grand li re papier eût permis de le figurer ; donnez ıil sur les prolongements des marches au imons, cela suffira, je pense.

is un onvrage méthodique de trait, je is actuellement de la coupe à crochet, et e base ou de constructions; mais ce que est un hors-d'œuvre à ce livre, et s'a hommes qui ont déjà quelques connais- ı dessin ; il n'y a donc pas d'inconvénient t de suite au développement particulier [1]. ıpement est de la plus grande utilité; si un escalier à briquet ou en fer à cheval ıons tout étroits, tout étranglés dans les urnants, vous pouvez penser qu'ils ont s son secours. Si vous ne voulez pas être ire de tels escaliers, apprenez à faire veloppement particulier.

lanche 4). Commencez à tirer la ligne enez dans le plan, sur la ligne A du li- ıeur de la marche 6; portez cette largeur lroite A ; prenez encore sur la ligne A du geur de la marche 5, puis celle des autres ırtez toutes ces largeurs les unes à côté ur la ligne droite A ; élevez les sept lignes ırpendiculaires [2]. Placez entre ces lignes s de marches, comme s'il s'agissait d'un ent ordinaire; décrivez en dessus, puis les quarts de ronds, les arcs de cercle que

ıi développement ordinaire le développement race le bois. J'appellerai développement parti- tre opération qui développe vraiment le limon dans toute sa longueur pour qu'il puisse être

ılaire, ou d'équerre, c'est la même chose...

vous voyez ; tirez deux lignes qui touchent
de cercle sans pénétrer dedans : ces deux li
donnent le rampant et la largeur régulière
Le développement particulier est terminé ,
nous du développement ordinaire. Commen
ser la ligne de base ; projetez , des points f
la rencontre des lignes des marches avec la
térieure du limon , les lignes 1 , 2 , 3 , 4 , 5 ,
faut dans tous les cas que ces lignes soient
culaires à la ligne de base ; établissez vos
de marches. Il s'agit maintenant de fixer la
dessus , et celle de dessous du limon. Pre
le développement particulier , sur la ligne d
devant la marche 1 , la distance du point *a* a
Portez cette distance sur la même ligne du
pement ordinaire , pour fixer le point *b*. I
rechef sur la marche 1 du développement p
la distance du point *a* au point *c* ; portez en
distance au développement ordinaire sous le
rond de la marche 1 pour fixer le point *c*,
nez dans le développement particulier la la
riable du limon sur les lignes 2 , 3 , 4 , 5 , 6 et
ces largeurs sur les lignes qui corresponden
ci dans le développement ordinaire. Ayant
points qui doivent vous guider , tirez la lig
sus et celle de dessous , et vous aurez la la
votre limon.

Quant aux lignes ponctuées qui doivent
gauche de ce limon , je n'en parle pas ;
chose très-simple, que tous ceux qui ont
notions de l'escalier doivent savoir faire.

En dépit de la règle générale, j'ai pris le
pement particulier non en dedans , mais e
du limon ; j'ai cru qu'il valait mieux régul
qui est visible que ce qui ne l'est pas. Je
ceux qui trouveraient cela mauvais de l'exa
près ; ils pourront changer de sentiment.

Retournons à la coupe à crochet d'équ
nous étions sensé avoir laissée.

(*Voyez* planche 5.) Le plan par terre de

per la
soit
rieure
votre
vous
lignes
rches.
ez au-
autres
qui les
posez
plus ou
retom-
lignes
zontale
par les
a ligne
s écar-
lans la
point *a*
oint de
dehors;
a ligne
nsi ces
pas du
t plus
posées
l'autre,

me la
ndant
sorte
ù elle
, seul
dedans
re 3,
même
d'un
lieu,

s étant tracé, il faut développer l
ion où on veut que la coupe soit
mple, prenez, sur la ligne intérieure
largeur de la marche 2 dans votre
z cette largeur de marche où vous
z la figure 2.) Tracez les deux lignes
; établissez deux dessus de marches.
deux quarts de rond, décrivez au-
cs de cercle, décrivez-en deux autres
z les deux lignes rampantes qui les
ablissent la largeur du limon, posez
lignes rampantes deux lignes plus ou
iées pour former le crochet, retom-
de ces deux lignes quatre lignes
nt poser sur une ligne horizontale
plus bas, distinguez ces lignes par les
l, prenez ces quatre lignes sur la ligne
portez-les, sans déranger leurs écar-
a ligne intérieure du limon, dans la
doit faire le joint; tirez, du point *a*
deux lignes tendantes au point de
ersent le limon du dedans au-dehors;
parallèle à la ligne *a*, posez la ligne
ligne *d*. Je vous fais poser ainsi ces
lignes pour qu'il n'y ait pas du
coupe, et que le joint soit plus
s lignes de la coupe étant posées
s limons se recouvrant l'un l'autre,
base, et développez.
pe à crochet d'équerre comme la
s les plus en faveur; cependant
rver qu'en agissant de cette sorte
erre en dedans du limon, où elle
est pas d'équerre en dehors, seul
Sur la figure 2, qui est le dedans
est d'équerre; sur la figure 3,
ement pris en dehors du même
couchée. S'il s'agissait d'un
effet tout contraire aurait lieu,

r de l'escalier.

car la coupe serait alors trop droite. Il serait fa
de démontrer la cause de cet effet ; …is je dois
borner à donner pour conseil, à ceux qui tiendrai
à avoir une coupe parfaitement d'équerre en del
du limon, d'opérer sur ce côté du limon, et non
l'autre.

Je ne m'étendrai pas davantage ici, et j'ai l'es
d'être compris de quelques-uns, qui pourront
faire comprendre à d'autres.

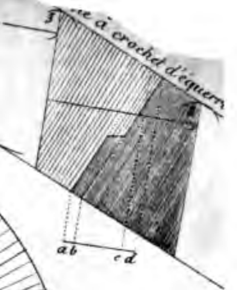
Après avoir donné ces démonstrations, que
cru utiles, je dirai : Faire le balancement des
ches dans les plans mixtes et dans les plans à S,
velopper une portion de limon pour y place
coupe d'équerre, et retomber cette coupe en p
pour avoir le croisement des limons et leurs l
gueurs exactes ; transporter un limon, quand, fa
d'espace libre ou propice, on ne peut le dévelop
sur place ; faire le développement particulier et
servir pour régulariser la largeur d'un limon, q
que soient son contour et son rampant, c'est pres
tout le trait de l'escalier.

Outre ces escaliers à limons pleins, on fait des
caliers en marches massives, dits anglais, dont
coupes ne diffèrent pas de celles des escaliers
pierre.

On fait surtout des escaliers à crémaillères ou
mi-anglais. Les opérations que j'ai décrites serv
pour ces escaliers comme pour les autres ; la di
rence est que dorénavant les devants des con
marches seront nos principales lignes du plan ; c
de leurs points de contact avec les limons que p
tiront les projections ou lignes sur lesquelles
établira les hauteurs des marches, pour former
développement du limon, sur lequel on tracera
bois.

Il sera bon de dessiner quelques élévations g
métrales d'escaliers ; on pourra terminer cette p
tie du trait par l'escalier à entonnoir à limons é
sés [1], et par l'escalier à plafond à courbes e

[1] Le limon évasé n'est pas d'un bel effet. n peut faire



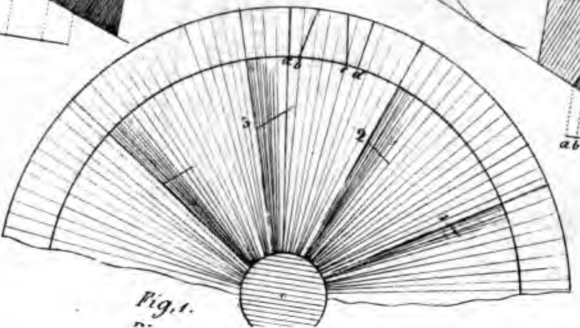


Fig. 1.

che, 3.



dernier est très-utile ; le plafond dans
quelquefois de niveau sous l'escalier ;
pour de certaines raisons, on le fait
ité du petit limon. Ceci est peu diffi-
qu'on a figuré la coupe de l'escalier,
t des courbes et la position de leurs
it facilement comprendre comment il
s arêtes dans les développements. On
escaliers à consoles, à goussets, etc. ;
rai rien, car, connaissant ceux dont
'aura qu'à jeter un coup d'œil sur ces
es comprendre parfaitement.

e partie du trait sera formée des ou-
en plan et en élévation, tels que
ventail, persienne, etc. J'observerai
ppement particulier, que je recom-
ır l'escalier, est ici encore plus indis-
chambranle, exécuté sans le secours
ition, n'aurait ni le contour, ni la
argeur, ni la régularité qu'on aurait
Ce développement est la base du trait ;
raisons que l'on comprendra, je ne
davantage là-dessus. Je ne peux faire
'ations. Les corniches volantes, pour
ront les faire, constitueront la troi-
u trait. Je les place immédiatement
branles, parce qu'il faudrait quelque-
menuiserie, les exécuter en même

e partie du trait se composera des
s et des arêtiers courbes. On pourrait
's redresser quelques erreurs, et faire
on peut, par des procédés simples et
onner les courbures les plus bizarres

ıoir sans évaser les limons ; c'est mieux et

: pièce de bois placée sur un angle et inclinée,
le charpente formant arête sur l'angle d'un
it, comme les pieds de devant d'un autel, etc.

sans nuire à la régularité de leurs sur-
rentes. Je voudrais aussi pouvoir mettre
deux systèmes différents et les compar-
si petit livre ne le permet pas.

Dans la cinquième partie du trait re-
calottes[1] massives et celles d'assembla-
dernière sera à montants rayonnants et
gante. Les dômes se font par les mêmes
sont plus faciles à exécuter quand leur
purement circulaires.

La sixième partie du trait sera form-
sures[2]. On les nomme queue de paon, S-
corne de bœuf (ou de vache), oreille d'â-
Marseille, etc., etc. Les unes ont reçu le
leurs formes, les autres des lieux où e-
construites pour la première fois. Tou-
pourrais dire ici sur les voussures ne se-
mots; il vaut donc mieux s'y appliqu-
parler inutilement. Les quadrilatères do-
dans les corniches volantes pourraien-
être utilisés, pour l'économie du bois, d-
neaux peu gauches de certaines vouss-
réserve de faire plus tard quelques re-
dessus.

Le classement que je viens d'établir d-
ties du trait est une chose tout arbitra-
tiel est de se faire comprendre des élève-
qui se fait le mieux comprendre est ce-
meilleure méthode et qui démontre le mi-
que soient sa méthode et sa manière de d-

Il sera bon de terminer cette étude
vrage où les diverses parties du trait
trouver réunies; par une chaire à prêc-
pose. Il n'y a ici rien de bien nouveau.
rassembler ce qu'on a déjà fait.

[1] Calotte, boiserie du haut d'une niche.

[2] Voussure, espèce de boiserie d'embrasure,
placée dans le haut d'une porte cintrée, ou d'u-

ans ce travail un escalier à plafond,
d l'a fait
d cul-de-lampe [1] sur un plan carré ou
e ne sera que de l'arêtier; ses courbes
plus souvent, que des pieds d'autel
tes choses qui ne vous sont pas in-

une impériale [2] sur un plan circu-
fiera pour la faire les moyens dont
pour faire la calotte à montants

e, par exemple, s'adapte à une co-
ra, à l'endroit de jonction, et sous
e, et sur l'impériale, une traverse
sez originale; vous emprunterez aux
noyens pour l'exécuter.
ommé toutes les pièces que l'on fait
rait des menuisiers; mais qu'un élève
escaliers, les parties cintrées en plan
n, les arêtiers, les calottes et les
il en ait bien étudié, bien saisi les
l n'aura plus besoin de maître; il
vec du goût et de la bonne volonté,
l'ouvrages. Les ouvrages varient de
imensions, mais les principes, mais
principales servant à les exécuter, ne
je conclus qu'alors, pour pouvoir,
loir.
exagérés, mystérieux, et qu'on peut
nmer les charlatans du trait, préten-
t quatre, cinq ans de leçons pour
er sache passablement le trait: ne

lu courage et quelques dispositions
-quatre mois, dessiner les profils de
gures les plus utiles de la géométrie,

pièce en forme de pyramide renversée, et
ve de la chaire.

rte de dôme qui couronne la chaire.

14

une partie des ordres d'architecture et le trait; outre des dessins, il aura fait, en petit, des escaliers, des autels, des calottes et des voussures; il aura fait enfin tous les modèles qui lui étaient nécessaires pour la conception de ses dessins.

Ayant exécuté en petit, on exécute en grand avec plus de facilité; les lignes étant alors plus écartées les unes des autres, on risque moins de se tromper : le tout est de ne pas avoir peur des grosses pièces de bois.

L'élève qui aura dessiné deux ans ne sera pas d'une force égale au maître qui démontre depuis bon nombre d'années : mais il pourra travailler, se développer, se fortifier encore sans le secours de personne; et si ses dispositions naturelles sont supérieures à celles de son maître, il doit nécessairement à la longue l'emporter sur lui.

Il y a des hommes qui disent qu'il vaut mieux ne point dessiner que de dessiner peu. Je suis d'un avis contraire; le peu que l'on fait peut avoir son utilité, mais je recommande de ne point précipiter ses études, et de bien apprendre le peu que l'on apprend.

O vous, dont la modestie, dont les talents sont connus et appréciés, ô vous Lyonnais *L'Ami du Trait*, Toulousain *La Prudence*, Suisse *Le Résolu*, Lafrance *L'Ami du Trait*, Bourguignon *Franc-Cœur*, Gascon, *L'Ami du Trait*, vous tous enfin, Compagnons courageux, qui, marchant dans la même voie, vous livrez à la démonstration, non-seulement par métier, mais par devoir, mais par dévoûment, mais par amour pour vos semblables, continuez la tâche que vous vous êtes imposée ! Vos méthodes sont-elles simples, qu'elles soient, s'il se peut, plus simples encore; rendez le trait facile et attachant, faites de nombreux élèves, formez des hommes à la société, communiquez-leur vos talents; mais de plus inspirez-leur votre sagesse; qu'ils ne soient prévenus ni contre ceux qui élèvent les murs des vastes édifices, ni contre ceux qui les couvrent

de leu [illegible] les solides [1]. Qu'ils n'aient de prévention n[illegible] les métiers, ni contre des rivaux [2], ni contre des camarades. Ce qu'ils ont appris, d'autres peuvent l'avoir appris aussi, ou peuvent encore l'apprendre comme eux. Donc, s'ils ont des talents, qu'ils y joignent la modestie, cette belle qualité qui leur donne tant de prix ; qu'ils soient enfin comme vous êtes, et ils seront toujours estimés.

[1] Un baldaquin de la plus grande beauté, un ouvrage de charpente d'une complication extraordinaire, a été mis en 1839 à l'Exposition des produits de l'Industrie. Cette réunion de je ne sais combien de milliers de petits morceaux de bois, cet assemblage confus, original, mais délicat, mais sublime, a quelque chose d'imposant. Cet ouvrage sort de la main des Compagnons Drilles. Rendons justice à tout le monde : les Compagnons Drilles ont bien travaillé!

[2] M. Olivier, homme plein de bonté et de talents, est Compagnon du Devoir. Il a été, à Paris, mon maître de dessin, et je ne peux que l'en remercier ; il a donné des leçons à un grand nombre de Compagnons de notre Société. Grandjean, dit Mâconnais le Chapiteau; Séverac, dit Toulousain la Prudence; Giraudon, dit Provençal le Vainqueur; tous hommes savants et établis chacun dans son pays, ont été de ses élèves.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE

[illegible] PREMIERE PARTIE

. . . . page 1
hateaubriand. 17
ranger. 17
amartine. 18
amennais. 19

Compagnonage. 20
premières sociét 20
non. 22
Jacques. 26
alomon. 31
maître Jacques. 37
ère Soubise. 41
ux enfants de Salomon. 42
ux enfants de maître Jacques. . . 43
ux enfants du père Soubise. . . 46
. . . . 47
Union ou des Indépendants. . . . 49
. . . . 50
. . . . 51
mensuelles 51
. . . . 52
uit 53
Compagnons avec les maîtres. . 53
secours. 55
ays. 56
Compagnons 56
sobriquets 57
qui ne hurle pas. 59
. . . . 59
qui ne tope pas. 60
ouleurs. 60

Cannes. . . . .
Equerre et compas. . . . .
Boucles d'oreilles . . . .
Conduite en règle. . . . .
Fausse conduite. . . . .
Conduite de Grenoble. . . . .
Fêtes patronales. . . . .
Enterrements . . . .
Recrutement et force du Compagnonnage. .
Remerciment . . . .
Pélerinage . . . .
Evénements. . . . .
Concours. . . . .
Batailles et assassinats . . . .
Chansons satiriques et guerrières. . . . . .

Rencontre de deux Frères. . . . .

Réflexion sur le salaire (note). . . . .
Les charpentiers (note). . . . .
Liste des grands hommes (note) . . . . . .
L'auteur (note) . . . .

Chansons et notes. . . . .

Hymne à Salomon. . . . .
Le combat d'esprit (chanson). . . . .
Les adieux à Caroline (idem). . . . .
Les promesses du nouveau dignitaire (idem).
Les Compagnons dans un café (note). . . . .
Le départ (chanson). . . . .
Explication du mot pays (note). . . . .
Conseils aux Affiliés (chanson). . . . .
Réflexions morales (note). . . . .
Adieu au pays (chanson). . . . .
Encouragement à dessiner (note). . . . . . .
Le banquet (chanson). . . . .
Hommage aux poètes (chanson). . . . .
Citations de Compagnons poètes (note). . .
Les voyageurs (chanson). . . . .
Le partant amoureux (chanson). . . . .

Le p[illegible] et [illegible]ant (note)....... 149
Les a[illegible] de [illegible] [illegible]pagnons (chanson). 151
La fr[illegible]ité ([illegible]son)............ 153
Écoles mutuelles d'art, etc. (note)..... 154
Madame Joanni (chanson).......... 155
Le roi de Judée (chanson).......... 156
Le Compagnon content de peu (chanson).. 158
Remerciments à la Société (chanson).... 159
L'ancien Compagnon (chanson)........ 161

Chansons de divers auteurs.......... 163

Chanson de réception.............. 163
Le Devoir..................... 164
Les serments d'amour............. 166
L'alouette..................... 167
La menuiserie.................. 169
Hommage aux Compagnons.......... 170
Adieu Bordeaux................. 171
Les quatre saisons............... 173
Les sectateurs de Salomon.......... 175

Géométrie, architecture et trait....... 177

Quelques figures de géométrie........ 177
Dialogue sur l'architecture.......... 182
Raisonnement sur le trait........... 199

FIN.

TROYES. — IMPRIMERIE DE CARDON.

LE LIVRE

DU

COMPAGNONAGE.

Deuxième Partie.



TROYES. — IMPRIMERIE DE CARDON.

LE LIVRE

DU

COMPAGNONAGE.

DEUXIÈME PARTIE.

PAR

AGRICOL PERDIGUIER,

AVIGNONAIS LA VERTU, COMPAGNON MENUISIER.

II.



PARIS.

PAGNERRE, ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, 14 BIS.

1841.



LIVRE DU COMPAGNONAGE.

UN MOT SUR CE VOLUME.

A peine la première partie du *Livre du Compagnonage* eut-elle paru, qu'une multitude de lettres, conçues dans les vues les plus opposées, arrivèrent successivement à mon adresse. Un petit nombre de ces lettres, reproduites dans ce volume, prouveront suffisamment qu'il y a dans chaque Société d'ouvriers, même dans celle des Compagnons qu'on regarde communément comme empreintes de barbarie, des hommes qui savent penser sagement et exprimer leurs pensées d'une manière convenable. On verra figurer ici les noms de Nantais Prêt à Bien Faire et de Bourguignon la Fidélité, deux Compagnons menuisiers de talent, très-estimés parmi les Gavots; — le nom de Vendôme, la Clef des Cœurs, Compagnon blancher-chamoiseur et Chansonnier d'un grand mérite, auquel les Dévorants accordent une haute considération; — le nom de la Vertu de Bordeaux, jeune Compagnon Passant, tailleur de pierre, que le progrès compte au rang de ses partisans les plus dévoués; — le nom de Bien Décidé le Briard, Compagnon tisserand, dont le zèle ardent mérite des élo-

ges; d'autres noms se mêlent encore à ceux que je viens de citer.

La collection des lettres que j'offre fera voir aussi que ma position n'était pas sans embarras; car, à l'exception de quelques-unes d'entre ces lettres, qui me flattent et m'élèvent trop sans doute, la plupart des autres, par des raisons justes ou non et qu'on appréciera, me sont peu ou point favorables. Je joindrai à ces lettres les réponses que je leur fis. On verra par là qu'il y a eu lutte, et lutte difficile à soutenir, car j'étais seul contre beaucoup; j'avais, de plus, contre moi, le besoin impérieux qui m'appelait à mon travail manuel, et auquel j'étais forcé d'obéir en courbant la tête.

J'invite donc les Compagnons des différents corps et tous les hommes qui s'intéressent sérieusement aux progrès populaires, à lire tout ceci avec attention : rien n'est tel pour leur expliquer les ouvriers, pour leur faire apprécier l'importance, l'opportunité même de mon entreprise, et, de plus, combien on peut en retirer de bons fruits !

La correspondance sera suivie de chansons de différentes plumes; nous demandons, avant tout, des idées et des sentiments, et cela ne manque pas; des Gavots, des Dévorants donnent leurs concours; ils veulent détruire les préventions et les haines; ils veulent pousser le Compagnonage dans une voie nouvelle et je suis plein d'espoir.

Les chansons seront suivies d'un dialogue sur la versification à l'usage des Compagnons qui, comme moi, sans avoir reçu une instruction nécessaire, voudront produire des chansons;

l'un dialogue sur le système métrique pou-
t, je crois, donner aux ouvriers une idée
:ise des nouvelles mesures; — d'un dialogue
ral et religieux fait non pour les savants,
ais pour les ouvriers, mes camarades.
Le volume sera terminé par un travail assez
endu, que j'intitule : Ce que le Compagno-
ge a été et ce qu'il doit être; je précise là,
s le secours de la tradition, qu'on est forcé
dmettre par fois, l'origine, la marche du
npagnonage et l'année où chaque corps d'é-
s'y est rattaché. Ce travail se terminera par
conseils que les Compagnons sauront
apprécier et mettre en pratique. Mais, dès
urd'hui, les paroles des Compagnons les
dévoués porteront des fruits; elles péné-
nt dans les lieux les plus humbles et ré-
ont, avec la lumière, des germes d'amour
union, et le tour de France en sera fé-
.

Paris, 1841.

CORRESPONDANC

DES

COMPAGNONS AVEC L'A

Lettre de Bourguignon la l'Auteur.

Escamp, le 25 dé

Monsieur,

J'ai reçu avec une vive reconnaissa *Compagnonage* que vous avez eu la b voyer; ma confusion, cependant, a voyant quelques faibles chants que j occuper une place dans ce livre à côt vous avez cadencés avec tant d'harm et de raison. J'attribue donc l'honn me faites à votre indulgence et non Comme vous, mon cher pays, j'avai Compagnon, le projet d'une réforme, rapprochement nécessaire à toutes l Compagnonage; mais étant encore je quittai la Société, je n'ai pu avoir qu l'œuvre qui paraît vous occuper tout

C'est à vous qu'il appartient de d chants mélodieux et par des histori santes, les leçons de morale et de tant de Compagnons ont besoin. Si c d'ouvriers, attentives à vos conseils, jurer leurs misérables querelles et fo pour leur instruction, elles améliore et acquerraient l'estime et la con blique.

ré mes occupations multipliées, si quelque-
; peux trouver des expressions assez nettes
rendre mes pensées intelligibles aux Compa-
as, je les ferai couler sur le papier et vous les
ai parvenir.

Usant de cette liberté, je vous adresse le chant rit ci-dessous, vous permettant de donner à ces uplets ainsi qu'à la présente lettre, la publicité i'il vous plaira.

Agréez l'assurance de la parfaite considération et la singulière estime avec laquelle j'ai l'honneur être,

Monsieur,

Votre affectionné serviteur,
THÉVENOT, *dit* Bourguignon la Fidélité.

L'UNION DES OUVRIERS.

CHANSON-IMPROMPTU.

Air du Chant des ouvriers.

REFRAIN.

Chantons, chantons, unissons nos voix,
Vivons heureux sous les mêmes lois,
Soyons tous sincères,
Aimons-nous en frères, *bis.*
Chantons, chantons, unissons nos voix.
Réunissons nos voix.

Sur le tour de France
Avec confiance
Que chacun s'élance
La paix va régner,
Le Compagnonage
En devra l'hommage
A cet homme sage
Nommé Perdiguier.
Chantons, etc.

Compagnons aimables
Soyons raisonnables

n plus affables
ır le passé ;
la grimace
bonne grâce
ıu'on s'embrasse
uerre a cessé.
ant , etc.

le rebelle
par un faux zèle
p souvent querelle
nom du Devoir !
enons pour devise
ion, franchise
que chacun dise
u matin au soir :
Chantons, etc.

'amilles nombreuses
Nous serons heureuses
Et bien plus joyeuses
En nous accordant ;
Sans haine et sans piques
Soit dans nos boutiques
Ou dans nos fabriques :
Nous dirons souvent :
Chantons, etc.

Dans nos jours tranquilles
Des travaux utiles
Et bien difficiles
S'exécuteront ;
Souvent à l'ouvrage
Remplis de courage
Le corps tout en nage,
Nous répéterons :
Chantons, etc.

Loin d'être frivoles
Fondons des écoles
Où chacun s'enrôle,
Et par tout pays,

et science
›ur de France
›ondance
recueillis.
lons, etc.

---

antais Prêt à Bien Faire à l'Auteur.

Avaray, 25 décembre 1839.

·e lettre avec le Livre du Compagno-
dû vous remercier plus tôt, mais je
'ant lire à loisir votre scientifique ou-
être du goût de tous les amis de
des arts et de la paix.
e vous vous imposez est grande et
arlez à des hommes qui souvent n'é-
la voix de la raison et seront peut-
sants des soins que vous prenez pour
ι plan de vie plus doux et plus judi-
i qu'ils ont suivi jusqu'à ce jour. Mais
n sera pas moins glorieuse, et je pour-
ın grand homme : « Il est grand, il
ıire des ingrats. » En effet, arracher
s bois, c'est-à-dire le retirer de son
fut l'objet spécial de nos premiers lé-
ıma, par ses sages lois, rendit les
:ivilisés, plus doux et plus humains;
ɜn soit de même du Compagnonage;
›mmes qui le composent puissent en-
oix, entrer dans les idées libérales
ez inculquer dans leur esprit; qu'ils
sentiments qui vous portent à les
x et plus instruits des douces lois qui
rner les hommes qui veulent vivre en
comprennent par votre voix ce que
ıité, fraternité, justice, et qu'ils voient

enfin (pour me servir d'une de vos expressions) les diverses associations *Compagnonales* dans le jour du siècle où nous vivons.

Quel bonheur, en effet, quelle sécurité, quelle jouissance pour toute une intéressante jeunesse de parcourir toute la France en se serrant la main, et de ne trouver partout que des amis et point d'ennemis.

Oh! Monsieur, quelle gloire pour vous si votre sagesse pouvait opérer une réformation si belle et si utile aux Compagnons de tout état et de toute association. Oh! je vous invite à prendre courage, à ne point cesser d'être ce type heureux que vous vous êtes fait pour le bonheur de tant de sociétés. Vous en recevrez la récompense; votre nom sera consigné non-seulement dans les annales du Compagnonage, mais dans celles de la civilisation; car vous feriez spécialement ce que n'a pu faire jusqu'à ce jour le pouvoir des lois et des magistrats.

Mais comme vous le dites fort bien : « C'est aux « Compagnons à parler aux Compagnons; » je pense aussi qu'ils écouteront mieux votre voix que celle des magistrats qui parlent avec autorité. Elle aura pour eux une impression plus douce et plus persuasive, et vous triompherez peut-être des obstacles qui les ont tant de fois rebutés.

Si j'étais jeune encore, si comme vous j'avais de l'éloquence et de la littérature, j'unirais mes efforts aux vôtres, je travaillerais avec vous au bonheur commun de tous nos frères; je leur ferais voir le tour de France comme un paradis terrestre où étant unis sans aucune distinction par les lois de la fraternité, de l'humanité et de l'amitié, ils pourraient trouver dans cette régénération une source pure et toujours nouvelle de prospérités et de vrais plaisirs. Mais j'ai vieilli, le tour de France n'a plus d'attrait pour moi. Jadis je faisais les mêmes songes que vous; je rêvais aux mêmes moyens de ramener tous nos frères dans la carrière du vrai mérite où ils auraient trouvé des mœurs et une vie plus douce, plus humaine que celle qu'ils ont eue jusqu'à ce jour (gé-

[...]ment parlant) et qui leur aurait attiré la bien-[...]lance de tous les hommes de bien.

[...]ais pourquoi faut-il que la plupart se soient obs-[...]s à demeurer dans la sphère des vieux systèmes, [...] ces anciennes et dégoûtantes habitudes de ne [...] toujours les Compagnons d'une autre société comme des ennemis qu'il faut écraser sans mi-[...]corde parce qu'ils ne pensent pas comme eux. [...] quand sortiront-ils donc de cette léthargie pro-[...]de? Est-ce à votre voix, sage Perdiguier, qu'ils réveilleront! qu'ils ouvriront les yeux aux lu-[...]res que vous leur présentez! qu'ils deviendront [...]mement persuadés des grands avantages qui ré-[...]tent d'une association générale, basée sur des [...] sages, libérales, raisonnées et qu'ils compren-[...]nt enfin la raison et leurs véritables intérêts. [...]est dans tous ces doutes que je demeure et que [...]uis, etc.

Desbois, *dit* Nantais Prêt à Bien Faire.

P. *S.* Votre nouveau système a réveillé ma muse [...]ong-temps assoupie et je vous envois, sans pré-[...]tion, ses derniers et inexacts soupirs.

LE JARDIN DU COMPAGNONAGE.

CHANSON ALLÉGORIQUE.

Air : Batelier, dit Lisette.

Pays, le tour de France
Est un vaste jardin
Dont l'inexpérience
Conçut mal le dessin;
Compagnons de tout âge
Et de tous les états (*bis*)
Pour refaire l'ouvrage
Accourez à grands pas. (*bis* 3 *fois*.)

Arrachez la semence
De la division,

[redacted]

Faites en abondance
Des semis d'union ;
Du souci qui veut naître
N'ayez point de pitié ,
Mais laissez partout croître
Les fleurs de l'amitié.

L'arbre de la science
Partout sera planté ,
Des fleurs de jouissance
Naîtront à son côté ;
Plantez en allégresse
L'arbre de la raison ,
Les fruits de la sagesse
Sont de toute saison.

Ces plants atrabilaires
Otez-les de ces lieux ,
Teints du sang de vos frères
Ils vous sont odieux ;
Le pacifique ombrage
De l'olivier divin
Doit plaire davantage
Dans ce riant jardin.

Qu'on expulse et qu'on ôte
De ces lieux si charmants ,
Cette nuisible TOPE
Qui détruit tous nos plans ;
La sensible déesse
Qui gît dans chaque fleur ,
A l'instant qu'on la blesse
Nous marque sa douleur.

Des beaux lieux où l'aurore
Montre son sein vermeil ,
Un cri puissant , sonore
Provoque le réveil :
« Enfants de la lumière
« Déchirez vos bandeaux ,
« Ce siècle vous éclaire
« Ne soyez plus rivaux.

« Remplissez sur la terre
« Chacun vos missions,
« Le guerrier fait la guerre
« L'artisan les maisons;
« Aux héros le courage,
« La force, la valeur,
« Aux Compagnons l'ouvrage,
« La science et l'honneur. »

Dans ce lieu de délice
Qui sera jardinier?
Suivant raison, justice,
Ce sera Perdiguier;
Il connaît chaque plante
Et ses douces vertus,
Son talent nous enchante,
Son amour encor plus.

Les deux Compagnons du Devoir de Liberté, rurguignon la Fidélité et Nantais Prêt à Bien ire, sont parfaitement d'accord. S'ils étaient bitant du même pays on croirait qu'ils se nt consultés avant d'écrire, tant leurs lettres leurs chansons impromptu se ressemblent r l'arrangement et par les idées de réforme et amélioration qu'elles renferment. Ils s'abaisnt encore également, et cela pour m'élever vantage; mais je comprends leur modestie leur bon vouloir et je ne m'aveugle pas. ourtant je suis fier de l'approbation et du ncours que je reçois de deux hommes aussi timables sous tous les rapports.
Que les Compagnons de toutes les Sociétés éditent avec soin leurs paroles de paix et avenir.

Lettre de la Vertu de Bordeaux à l'Auteur.

Paris, le 9 janvier 1840.

Monsieur,

Un heureux hasard m'a rendu possesseur d'un livre dont vous êtes l'auteur. Un livre de Compagnonage écrit par un Compagnon peut se signaler comme un événement heureux, et c'est avec un plaisir bien sincère, je vous l'assure, que j'ai parcouru les quelques pages qu'il renferme. Un regret seulement (excusez ma franchise, ce n'est pas de la critique, je n'en doute point, vous reconnaîtrez la vérité de mes observations), un regret, dis-je, c'est celui de voir mis en évidence l'origine et la fondation, par vous présumée, de quelques sociétés qui vous sont étrangères. Pourquoi jeter au public ces doutes mensongers sur presque tous les points? et que lui ne peut traiter que de fables. Pourquoi lui apprendre ces paroles calomniatrices, méprisables, renfermées sous le titre de chansons satiriques? Laissons la muse de ces poètes à la Boileau dans un engourdissement léthargique; chantons plutôt ces chants qui célèbrent les vertus et les bienfaits d'une union d'hommes qui sont heureux de pouvoir s'adjoindre le titre de frères. Pourquoi intercaler dans votre œuvre ces deux dialogues qui n'offrent aux lecteurs méconnaissant les ouvriers que matière à risée? Oh! pourquoi ne pas avoir couvert ces deux cent cinquante pages de cette prose, de ce style vrai et agréable que l'on trouve dans la *rencontre de deux frères?* mais je m'arrête; car peut-être je serais importun; car n'avez-vous aussi peut-être offert votre ouvrage qu'à vos confrères. Alors, Monsieur, veuillez bien m'excuser de cette liberté, de ce droit que je m'arroge de vous faire des observations. Mais s'il en était autrement, et que le public eût droit à cette publication, je crois avoir un titre, celui de Compagnon, voire même celui *d'adversaire* (que je vous cite ici, mais qu'en réalité je foule aux pieds avec les abus et les préjugés).

eux titres peuvent alors me permettre ces quel-
s mots, que je me plais à croire, vous ne pren-
pas en mauvaise part.
 dix-neuvième siècle ère brillante de
lère, et dans notre ral, dans celui
monde, et en un mot, le progrès, il
it d'urgente nécessité q matière fût ex-
le avec autant de clarté que le permettent la
se et la discrétion. Car hélas! que sommes-
s aux yeux du monde? un groupe d'ouvriers de
urs douteuses, et dont le principe semble fondé
l'ignorance et le fanatisme, et ne marchant à
ers ce siècle de lumière qu'appuyé sur la bruta-
Telle est la pensée de ce monde qui ne nous a
ais compris, et qui nous méprise trop souvent;
s est l'idée générale qu'il se fait du Compagno-
e.
ais nous touchons au terme, brisons ce doigt
Harpocrate nous impose, déroulons aux yeux
monde des pages de vérité et écrites avec ce
e d'impartialité qui doit caractériser tout homme
onneur.
i je m'arrête, car peut-être ne serait-ce que de
ersévérance dans l'importunité de vous entre-
r plus long-temps; et aussi ne puis-je renfer-
 dans ces quelques lignes tout ce que je sens
moi d'idées *d'amélioration générale*. Toutes en
le elles se présentent, et aucune, peut-être, ne
rra sortir de ma plume avec netteté. Un moment
lleur viendra, je n'en doute pas, où toutes ces
lités s'évanouiront par l'éloignement de leur
ncipe, et les progrès de l'intelligence se don-
ont la main pour former, non pas une fusion,
s bien un pacte d'union humaine marchant vers
même but, le bien-être et l'émancipation intel-
uelle.
euillez, Monsieur, agréer l'hommage de ma con-
sidération distinguée.

H. Perodeaud, *dit* la Vertu de Bordeaux,
Compagnon Passant, tailleur de pierre.

Seconde Lettre de la Vertu de B au même.

Paris, le 22 janvie

Monsieur,

Le silence que vous manifestez à mon ég il le prix de la liberté que je me suis app vous adresser une lettre? ou bien serait-ce de la qualité que j'ai émise dans cette mê Si c'était à ce titre-là, Monsieur, vous jet démenti à la face de votre livre! Mais non moi la pensée que vous démentissiez vo votre œuvre; je vous crois homme d'honne qu'homme lettré! un oubli seulement est par moi présumée, le motif auquel j'attrib tard mis dans une réponse que j'attends ave Car cette réponse, Monsieur, m'est due, ce qu'en raison des deux titres émanés de Ainsi je compte sur votre franchise en vot sur votre loyauté pour me satisfaire.

Agréez, etc.

H. PERODEAUD, *dit* la Vertu de Bor

Réponse de l'Auteur à la Ve Bordeaux.

Paris, 24 janvier

Monsieur,

J'ai reçu vos deux lettres, et gardez-vou ser que ce soit votre qualité de Compagnon qui m'ait empêché de répondre à votre p ce n'est pas l'oubli non plus, car je pensai La cause donc de mon silence à votre ég dans la multitude de lettres qui me sont ar même temps. Je suis ouvrier, j'ai besoin de t et je ne pouvais, faute de temps, répondr suite à tous ceux qui s'étaient onné la

; mais vous insistez, vous demandez u
réponse, la voici :
e dites qu'un livre de Compagnonage, é
mpagnon, peut se signaler comme un é
ureux, et que vous avez lu ce livre ave
bien sincère. Après cet aveu, bien dou
viennent des observations ou plutôt de
telles que celles-ci : « Pourquoi mettre
ice la fondation et l'origine, par vous
, de quelques sociétés qui vous sont
? Pourquoi jeter au public des doutes
s sur presque tous les points, et que lui
aiter que de fables? Pourquoi lui ap-
s paroles calomniatrices, méprisables,
sous le titre de *Chansons satiriques.* »
ndation, quant à l'origine, quant aux
ngers, je ne vous comprends pas. Je
ient pas ce que vous trouvez de mau-
ela, car vous ne précisez rien. Si je
vous auriez dû dire où et comment
pé, et je vous en aurais remercié d'un
Mais si pourtant le public ne peut
ables cette fondation, cette origine
ensongers, il deviendrait inutile par
s de s'y arrêter plus long-temps.
ons satiriques, je les ai mises sous
et cela pour faire voir que s'il y a
ez les jeunes gens, la faute en est
ont naturellement les plus instruits
ecteurs des sociétés. Donc, si les
tre les Compagnons et les chefs de
uisent de telles chansons, peut-
s conseils qu'ils donnent vaillent
Non. Alors ne soyons plus surpris
fanatiques et brutales, si ceux
ont tout ce qu'ils peuvent pour
lles sont. Mais les temps sont
pagnons poètes ne peuvent plus
infâme et brutal sans se cou-
dicule, et sans passer pour les

tisons de la discorde et les instigateurs (
les plus affreux. Les chansons dont il est l
sont horribles, pernicieuses; mais je
comme telles. — Oui, répondez-vous, ma
le public ? — Eh! Monsieur, pourquoi s'en
Ne dites-vous pas vous-même quelque p
public nous regarde comme des gens dont
semble fondé sur l'ignorance et le fanati
sont donc pas ces quelques couplets que
mons énergiquement qui pourront nous
vantage dans l'esprit de celui qui nous
avec tant de sévérité.

Vous me dites aussi: « Pourquoi inte
« votre œuvre ces deux dialogues, qui n'c
« lecteurs méconnaissant les ouvriers q
« à risée? » Si vous parlez du dialogue s
tecture, je ne vois pas ce qui peut faire
ne sont quelques expressions simples et j
et, du reste, on sait bien que les ouvriers
ment ne sont pas des académiciens. Si v
du dialogue entre le partant et l'inconst
vois pas non plus ce qui peut faire rire. Je
interlocuteurs le langage qu'ils doivent a
tion de l'inconstant est mauvaise cert
mais, que voulez-vous, j'ai vu sur le tour
des Compagnons faire ce que je fais faire
et, malheureusement, beaucoup de jeun
regardaient comme des héros d'amour. E
voulu flétrir cette action et changer le ju
ouvriers voyageurs à ce sujet. Je savais q
crier, mais j'étais sûr aussi de produire u
lutaire; je suis de ceux qui ne craignent
couvrir une plaie pour la brûler s'il le fa
la cicatriser et de la guérir. Vous répo
doute qu'il ne faut pas découvrir de telles
yeux du monde; mais ne dites-vous pas
lettre « Que sommes-nous aux yeux du n
« groupe d'ouvriers de mœurs douteuses
pourrait vous répondre que si nous som
vous dites à ses yeux, nous n'avons rie

estime ; mais je veux mieux justifier ce que quez ; je vous ferai remarquer que celui interlocuteurs qui a commis une faute la ; et veut la réparer autant qu'il est en lui e, ce qui prouve que sa mauvaise action ie le fait d'un faux jugement. Remarquez ie celui qui le moralise en l'éclairant n'est qu'un travailleur, vous comprendrez alors alogue peut faire quelque bien et ne peut éconsidérer les ouvriers.

ites que le monde n'a jamais compris le onage et qu'il le méprise généralement ; onde n'a pas tout à fait tort, ne soyons pas et convenons de la vérité : le Compagno- complètement en arrière, ses mœurs, ses s, ne sont plus celles du peuple. Sans au- on il se bat dans les champs, dans les rues places publiques qu'il arrose de son sang ; ournellement et publiquement ses vices et glement ; aussi j'ai cru pouvoir, sans danger réputation, montrer son bon comme son côté ; on connaissait l'un, j'ai voulu faire l'autre, et je crois lui avoir rendu un ser- nent. Les journaux qui ont parlé du Com- ge à propos de mon petit livre, ont prouvé avance.

Compagnonage était stationnaire depuis es, il dormait loin de la civilisation ; j'ai e bombe, puisse-t-elle l'éveiller, l'émouvoir e avancer ; mon intention n'est que bien- , car j'aime tous les hommes ; pour moi un Salomon, de maître Jacques ou du père sont trois frères que j'aime également. Si je s aux uns, il faut tenir compte de ma posi- enser que je devais nécessairement m'ap- r quelque chose pour me soutenir d'abord, r m'élever et m'étendre de plus en plus. Je la tâche que je me suis imposée est difficile ; ue malgré mes bons désirs je fais des mé- dans toutes les sociétés, et dans celle que

'ai fréquentée comme dans les autres. Mais je sais ıussi qu'il y aura partout des hommes qui m'entenlront et me comprendront ; que quelques-uns d'entre ›ux voudront bien unir leurs efforts aux miens et concourir selon leur force à la réalisation de l'œuvre immense que j'ai entreprise. La Vertu de Borleaux sera sans doute de ce nombre, car il veut le progrès. Il a pu me combattre sur quelques points, mais il a senti et compris le fond de mon ouvrage, et l l'approuve. Je l'engage donc, quand il aura occasion de passer au faubourg Saint-Antoine, à me faire ıne visite, nous causerons ensemble et nous nous entendrons, je l'espère.

Agréez, etc.

PERDIGUIER (Avignonais la Vertu).

Lettre de Vendôme la Clef des Cœurs à l'Auteur.

Monsieur,

J'ai lu avec intérêt votre Livre du Compagnonage que le hasard m'a procuré pour quelques instants, et à part quelques passages que je trouve un peu erronés ou peu charitablement exposés, j'avoue qu'il est tout à fait conforme à mes sentiments, et je ne doute point que dans chaque société du Compagnonage il ne se trouve des hommes qui ne partagent mon opinion.

Mais vous seriez dans l'erreur si vous prétendiez que vos idées soient entièrement neuves pour tous les corps indistinctement ; car j'en connais plusieurs, et notamment celui auquel j'ai l'honneur d'appartenir, qui les professent depuis bien long-temps, et qui marchent sensiblement de pair avec les progrès du siècle.

Comme vous, Monsieur, je désire de tout mon cœur que vos principes soient généralement admis

et contribuent à détruire entièrement cette ridicule antipathie qui nous divise tous. Mais quelque bons et justes qu'ils soient, je crains bien que l'ostentation n'apporte quelque obstacle à leur propagation, par cela même qu'en fait de réforme chaque société a toujours la prétention de se croire assez éclairée pour opérer elle-même sans l'intervention d'autrui.

Pardonnez-moi, Monsieur, ces réflexions que j'ai l'honneur de soumettre à votre jugement; car ce n'est point pour commenter votre ouvrage que je prends la liberté de vous écrire, mais bien au sujet d'une de mes chansons qui se trouve au nombre de celles que vous reproduisez à l'endroit de votre livre où vous parlez des querelles qui naissent des chansons provocatrices. Ce n'est pas que j'en ressente aucune peine, la manière dont elle est reproduite et surtout sous un autre nom, ne peut nullement blesser mon amour-propre; mais vous me feriez bien plaisir de ne plus la reproduire sans démontrer le ridicule de ceux qui s'attribuent les productions d'autrui.

Bien plus, vous pourriez encore, à propos de querelles, parler de celles qui naissent de ces sortes de fraudes, querelles d'autant plus scandaleuses qu'elles sont le plus souvent excitées entre corps amis, et quelquefois entre les membres d'une même société.

Je joins à ma lettre la chanson dont je vous parle avec un petit cahier de celles que j'ai fait imprimer, afin que les ayant confrontées vous puissiez me croire vrai sur ce que j'ai l'honneur de vous avancer.

Agréez la parfaite considération avec laquelle je suis, Monsieur,

Votre tout dévoué,
PIRON, *dit* Vendôme la Clef des Cœurs,
C. Blancher-chamoiseur.

Paris, 31 janvier 1840.

P. S. Mes compliments à votre muse, car j'ai aussi parcouru vos chansons.

Je reproduis ici deux chansons extrait
cahier que Vendôme a joint à sa lettre;
sont fort jolies.

MES ADIEUX AU TOUR DE FRANCE

Air : Oiseau sacré de la patrie.

Cercle sacré que la prudence
Traça pour l'honneur des beaux-arts,
Source de talents, de science,
Sur toi sont mes derniers regards;
Sentier chéri que je regrette,
A l'exemple de mes aïeux;
Tour de France, je le répète,
Ma muse te fait mes adieux. (*bis*).

Nobles berceaux de l'industrie
Devenus ceux des Devoirants,
Vous qui devez à leur génie
Les plus beaux de vos monuments;
Paris, Lyon, Marseille, Nantes,
Bordeaux, Toulouse et autres lieux,
Belles cités, villes charmantes,
Ma muse vous fait mes adieux.

Sites divers du tour de France
Qu'avec orgueil j'ai visités :
Dans la Gascogne, la Provence,
Le Languedoc, le Dauphiné;
Côteaux dorés dont se fait gloire
Le Bourguignon franc et joyeux;
Beaux pays qu'arrose la Loire,
Ma muse vous fait mes adieux.

Des plaisirs du Compagnonage
Pour moi la coupe se tarit,
Je n'en goûterai davantage,
Mais le souvenir me suffit.
O vous! qui m'étiez si fidèles,
Doux plaisirs au front radieux,

Pour d'autres agitez vos ailes,
Ma muse vous fait mes adieux.

Echos, un peu de complaisance,
Portez aux blancher-chamoiseurs
Les adieux faits au tour de France
Par Vendôme la Clef des Cœurs,
Et quand la Parque trop sévère
Viendra pour lui fermer les yeux
Fasse le ciel que plus d'un frère
Entende ses derniers adieux.

LE VIEUX FRANCŒUR.

Air : Rendez-moi mon léger bateau.

Chers Compagnons, trente ans du tour de France
Ont vu mes pas fouler le sol flatteur,
Ils ne sont plus ces jours pleins de bonheur
Que nourrissait la plus douce espérance;
Mes amis, mon jonc se ternit,
Mes cheveux blanchissent,
Mes couleurs pâlissent;
Mes amis, mon jonc se ternit
Et ma vielle gourde moisit.

Le cœur épris du plus noble courage
Pour voyager je quittai mes parents;
Bien jeune encor je me mis sur les champs :
J'y ai vieilli dans le Compagnonage.
Mes amis, etc.

En ce temps-là, la chèvre la plus belle
Couvrait mon sac, meuble alors précieux;
Son poil usé ne fait plus d'envieux
Et mon vieux sac n'a plus qu'une bretelle.
Mes amis, etc.

A mon Devoir je fus toujours fidèle,
Plus d'une fois j'ai combattu pour lui;
Comme un César je bravais l'ennemi;
Mais aujourd'hui devant lui je chancelle.
Mes amis, etc.

Combien de fois j'ai bravé l'arrogance
Du bourgeois fier du titre de bourgeois;
Cruel destin! Maintenant je me vois
Forcé par fois de garder le silence.
Mes amis, etc.

Bien boire était autrefois ma devise,
J'étais alors un vrai Grégoire deux;
Vous buvez bien, je buvais encor mieux;
Mais quand je bois maintenant je me grise.
Mes amis, etc.

Pourquoi faut-il que ma frêle existence
Ne puisse plus partager vos plaisirs?
Pourquoi faut-il que d'heureux souvenirs
Soient désormais ma seule jouissance?
Mes amis, etc.

Mes chers amis, Vendôme l'interprète
Du vieux Francœur s'exprime ainsi pour lui.
La Clef des Cœurs déjà son vieil ami,
Comme Francœur avec peine répète :
Mes amis, mon jonc se ternit,
Mes cheveux blanchissent,
Mes couleurs pâlissent,
Mes amis, mon jonc se ternit
Et ma vieille gourde moisit.

Il n'est pas possible qu'un poète comme Vendôme la Clef des Cœurs puisse réclamer comme sienne une chanson qui ne lui appartiendrait pas. La chanson en question commence par le vers : *L'alouette a chanté l'aurore*, et est reproduite aux pages 167 et 168 de la première partie de cet ouvrage; on peut voir que son dernier couplet porte le nom de Jacques le Chambéry, Compagnon menuisier du Devoir.

u'on lui conteste, et à appuyer sa récla-
on par des chansons aussi poétiques que
de Vendôme.

---

onse de l'Auteur à Vendôme la Clef des Cœurs.

Paris, 6 février 1840.

Monsieur,

reçu la lettre et le cahier que vous avez eu la
de m'envoyer; j'ai lu et relu vos chansons,
que votre lettre dont le poli n'exclut pas la
ise.

s me dites que vous avez lu le livre du Com-
nage, et qu'à part quelques passages, vous le
ez tout à fait conforme à vos sentiments. Je
ndais, d'aucun côté, une approbation entière.
trouve, dans ma Société même, des hommes
me sont pas, à beaucoup près, si favorables
ous; ils ne m'ont pas compris; ils comprendront
ard, je l'espère. Ainsi, malgré des réticences,
viens franchement que vos aveux me flattent;
nt, comme vous le pressentez, des hommes
aque Société partager votre opinion!

s dites que je serais dans l'erreur si je préten-
ue mes idées fussent absolument neuves pour
es corps indistinctement; que vous en connais-
lusieurs, et notamment celui auquel vous avez
eur d'appartenir, qui les professent depuis bien
temps. Ce que vous m'apprenez-là ne peut que
ontenter: plût à Dieu qu'il en eût été de même de
les corps sans exception! et je me serais bien
de faire un livre. Mais nous n'en sommes pas
e là : vous le savez, la plupart d'entre eux
stationnaires depuis bien long-temps, et pour-
la civilisation marche toujours, elle marche!....
restent immobiles et la perdent de vue. Je tente

le les émouvoir et de les faire avancer. Vous désirez que je puisse réussir : mais vous craignez que l'os-entation n'apporte des obstacles à la propagation de nes principes, et vous me faites à ce sujet des obser-vations fort justes que j'apprécie. Malgré cela, mon-ieur, je continue à croire que mes efforts ne seront pas vains. Il y a dans chaque Société des hommes qui ont des yeux, des oreilles et un noble cœur. Ils m'en-endront, ils s'adresseront à leur tour à leurs Socié-és, qui, étant fortement agitées, se lèveront émues, et marcheront; il le faut, le siècle l'exige impérieu-ement.

Quant à la chanson qui fait l'objet principal de votre lettre, je la tiens des Compagnons menuisiers lu Devoir; cette chanson me plût quoique un peu léfigurée, et je l'insérai dans mon livre telle qu'elle ne fût donnée. D'après votre lettre et votre cahier, e ne doute pas que vous n'en soyez l'auteur : celui qui a mis au jour *mes Adieux au Tour de France, e Vieux Francœur, l'Abeille, etc.*, n'a pas besoin le s'attribuer les productions d'autrui, les siennes 'honnorent assez. Cependant je crois qu'il faudra que e nom de Jacques le Chambéry ne soit point dé-placé. Je me bornerai à mettre au bas de la page où l se trouvera, une petite note qui renverra à l'en-lroit du volume où votre lettre et quelques autres se rouveront rassemblées; si, d'après cela, Jacques le Chambéry ne réclame pas, il sera tout jugé, et, en punition de son larcin, nous laisserons son nom at-aché à votre chanson, comme à une sorte de pilori.

Je pense que cet arrangement pourra vous conve-nir, dans le cas contraire, vous savez mon adresse, crivez-moi, ou, si vous le pouvez, honorez-moi d'une visite, nous causerons ensemble et cela vaudra mieux.

Recevez, etc.

PERDIGUIER (Avignonais la Vertu).

ttre des Compagnons menuisiers de Bordeaux à l'Auteur leur confrère.

Bordeaux, ce 20 janvier 1840.

Notre cher pays,

a présente est au sujet de votre dernier ouvrage vous nous avez fait parvenir il y a déjà quelques ps; nous aurions dû vous faire cette réponse tôt, mais il nous en coûtait de détruire dans votre rit l'illusion qu'un travail si compliqué avait dû, s doute, y faire naître; aussi avons-nous voulu diter, et c'est après mûres réflexions qu'enfin nous is sommes décidés. Attendu par tous avec impa-ice, ce livre n'a pas entièrement répondu à l'idée l'on s'en était formée, il a fait bien des mécon-ts, cependant nous l'avons distribué, chose qui pas encore été faite à Toulouse et qu'on se refuse faire.

erte, la notice sur le Compagnonage est peut-e un peu trop détaillée. Mais ce qui, surtout, ne rait trop être blâmé, c'est que d'après vos pre-rs ouvrages, nous pensions que vous vous seriez aché à démontrer la beauté de notre Société et la ternité qui doit exister chez tous les Compagnons iés de sentiments humains et qui ont quelque édu-ion : voilà ce que nous n'avons point trouvé, ou moins imperceptiblement.

Des fautes graves et que des gens bruts seuls peu-it commettre, sont détaillées par vous, et assu-nent un lecteur étranger à toute Société les ferait nber sur nous comme sur les autres; dans son es-t nous serions confondus menuisiers, maréchaux, gerons, charpentiers, etc., etc. En un mot, tous corps d'états se trouvent ici posséder à peu près nême organisation sociale; certe, cette confron-ion ne nous est en rien favorable. Il nous semble nous possédons déjà assez d'amélioration pour ne nous attribuer 1° les fausses conduites, dans les-elles nous ne saurions reconnaître un but moral,

la citation ne peut que nous nuir
nous qu'elle ne devait point trou
ouvrage, dans lequel vous ne devi
cher à faire ressortir les vices, m
les cacher. Du reste, votre impa
appréciée vous aura seule fait co
fautes; 2° l'histoire du Partant e
pour ne pas dire voleur, se tro
catégorie, car la conduite de ce
non-seulement point d'exemple,
jamais le fait d'un homme de cœu
choque le plus, et que nous souh
remarquer par les Dévorants, c'e
sobriquets au sujet du nom de *C*
« Ceux qui se séparèrent de ceu
Hiram portèrent ce nom par la s
concluez tout naturellement que l
Liberté sont les meurtriers d'Hir
jamais eu à soutenir une semblabl

Au résumé, nous aurions préfé
ce dialogue de Provençal et de Lan
trop étendu pour le parti que l'
2° de cette notice sur le trait inu
ont commencé à dessiner, et beau
pour que ceux qui n'en ont auc
puissent en tirer avantage; 3° de
tous les hommes illustres, en un
dialoguées qui tiennent beaucou
renfermer beaucoup d'idées; nous
féré y voir classer quelques bonn
métrie, quelques notes sur les pr
suivre en commençant à étudier
des anciennes chansons oubliées d
ou du moins souvent tronquées ind
qui les chantent; et cela parce q
mais vues imprimées. Peut-être a
veaux poètes auraient pû trouv
ouvrage; par là c'eût été un recue
recherché, bien estimé généralem
revivre les anciens poètes et fait

ux. Joignez à cela les noms de ceux qui se sont ingués dans notre Société par leurs travaux; et s aussi, nous avons nos hommes illustres! Enfin i est fait actuellement, nous n'avons pas eu la ne pensée, puissent cependant toutes nos obserions ne point porter préjudice au tour de France le privant des écrits que nous espérons recevoir vous par la suite, car vous nous l'avez promis, s reprendrez la plume.

Veuillez, notre cher pays, agréer notre parfaite considération,

Vos fidèles pays de Bordeaux, etc.....

(Suivaient les noms de six Compagnons).

La lettre ci-dessus, je l'avoue, me parut bien uste. Les Compagnons qui l'avaient écrite ne laient pas le langage de la modération et de nitié: il y avait chez eux parti pris de m'asser et de m'humilier. Faut-il leur répondre c calme et douceur? Mais pourrais-je les vaincre et les ramener? Ne prendront-ils les procédés les plus aimables pour de la blesse et de la peur?.... Voyons, écrivons! connais l'élément où je vais frapper, et j'enage les résultats. Quand on aime la paix, il t savoir faire la guerre et la faire à propos.

---

ponse de l'Auteur aux Compagnons de Bordeaux, ses confrères.

Paris, 28 février 1840.

Mes chers pays,

vant de m'écrire votre lettre du 20 janvier, avezus bien réfléchi? Cette lettre est-elle bien l'œuvre n corps, ou ne l'est-elle que d'un seul individu? oiqu'il en soit, elle me surprend et m'étonne. Quoi!

aucune partie de mon ouvrage n'a trou-
vant vous? Quoi! vous condamnez to
égale rigueur! Je ne sais ce qui vous a
lettre, mais à coup sûr ce n'est pas la bi

Le dialogue du Partant et de l'Inconst
raît une atrocité, et vous avancez brave
conduite de ce dernier n'a point d'exe
forcé de vous dire que j'ai copié l'Incon
de nos Compagnons, que je pourrais n
du reste j'avais des modèles dans toutes l
et lorsque vous me dites que je devrais
cacher les vices et non à les découvrir, je
drai que vos personnes valent assuréme
mieux que vos doctrines.

La notice sur le Compagnonage vous
détaillée, vous trouvez un passage sur
sobriquets qui vous épouvante, vous tre
ne vous accuse du meurtre d'Hiram.......
malheur!...... Mais lisez le livre, page 1
mière partie de cette édition), et vous v
meurtre fabuleux, chimérique, est attrib
pagnons Étrangers, qui cependant ne s'e
formalisés.

L'article sur les fausses conduites v
aussi, vous craignez qu'on ne vous accu
que vous ne faites pas; mais encore un
rez-vous et relisez ce livre que vous a
vous trouverez, page 187 (60, premiè
cette édition), un petit article où il est
ne topez pas; puisqu'on tope dans les f
duites, on ne peut vous les attribuer.

Enfin le dialogue sur l'architecture
trop long; le raisonnement sur le trai
trop avancé. Il fallait mettre à la plac
bonnes feuilles de géométrie.... Ecoute
si vous désirez des traités de géométrie
en acheter; on en vend, et ils coûtent m
vingt sous, je vous en avertis.

Les réflexions sur les hommes illustres
sent sans intérêt, ou pour mieux dire

à la place de ces hommes illustres, les hom-
.ustres de notre Société ; car, comme vous le
, et en grosses lettres : « Et nous aussi, nous
s nos hommes illustres. » Mes pays, il se peut
vous ayez des hommes illustres, mais j'ai le
ieur de ne pas les connaître; comme je suis
gé de composer *le Manuel du Menuisier*, pour
,ibliothèque des arts et métiers, je vous prie de
envoyer la liste de ces hommes illustres que je ne
inais pas, on l'inserrera dans ce nouvel ouvrage,
is affranchissez.....
.a rencontre de deux frères que vous désignez
is le titre de scène dialoguée, tient, selon vous,
iucoup de papier sans renfermer beaucoup d'idées,
rci du compliment. Vous saurez qu'en ceci vous
tes pas d'accord avec le *National* (n° du 21 janvier
l0), qui regarde ce morceau qu'il qualifie de moral
le philosophique, comme le meilleur du livre. Son
;ement, je crois, peut encore balancer le vôtre;
ls vous auriez préféré voir, dites-vous, à la place
la rencontre de deux frères, les chansons de nos
:iens et celles de nos nouveaux poètes ; de nos an-
ns, j'ai pris tout ce qui s'adaptait le mieux à mon
in, et repoussais leurs chansons provocatrices;
ant aux nouveaux je ne les connais pas. J'ai reçu,
est vrai, de L......, un manuscrit contenant une
igtaine de chansons, parmi lesquelles j'en ai choisi
ux [1] pour mon volume, puis, j'ai renvoyé à L......
n manuscrit, auquel j'ai joint un traité de versifi-
tion et des conseils qui auraient dû l'encourager;
i perdu du temps, j'ai pris de la peine dans l'espoir
le contenter; il paraît que je n'ai pas réussi; L.....
i pas répondu, il est ingrat, tant pis pour lui.
En somme, vous dites, qu'à la place du dialogue
Partant et de l'Inconstant, du dialogue sur l'ar-
itecture, du raisonnement sur le trait, de la no-

[1] Ces deux chansons, d'après le vœu des Compagnons de
nes et de ceux de Bordeaux, ont été retirées de la seconde
tion du livre du Compagnonnage.

tice sur le Compagnonage, de la rencontre
frères et des réflexions sur les grands homn
rais dû mettre des bonnes feuilles de géom
réflexions sur les hommes illustres de notr
et nos vieilles et nos nouvelles chansons, c
fait revivre nos anciens poètes et fait con
nouveaux, dont plusieurs, dites-vous, ét
gnes de trouver place dans cet ouvrage. M
vous vous trahissez, vous laissez enfin perc
pit. Prenez donc un parti digne de vous, n
est fait, on ne peut plus y revenir, mais j
laissé tous vos matériaux, vous pouvez en
second, faites-le et il sera sans doute bien
ché, bien estimé généralement; de qui?
peut-être qui chantent encore sans rougi
geons le foie de quatre Chiens Dévorant
tres gentillesses de la même façon. Mes pa
goûts en étaient encore là je serais fier
avoir point satisfaits et de m'être attiré vot
sévère. Je suis cependant assez heureux,
quelques dédommagements, plusieurs journ
téressent à mon œuvre et m'accordent une
tion que je suis loin de recevoir de vous.
Revue du Progrès, du 15 décembre 1839,
saire, du 17, *le Capitole*, du 23, l'*Ami de l*
de Nantes, du 4 janvier 1840, *le Censeur d*
du 8, l'*Ère Nouvelle* d'Aix, du 19, *le Nati*
21, etc, etc., vous verrez que toutes ces fe
gent mon écrit et mes intentions d'une tou
manière que vous ne le faites. Si vous préter
les journaux ne savent ce qu'ils disent, je
manderai si vous avez plus de confiance en
GNON LA FIDÉLITÉ, auteur de la chanson : *l*
n'est pas une chimère, et en NANTAIS PRÊ
FAIRE, auteur de la chanson *Compagnons*
nos voix : vous répondrez sans doute *oui*.
ces deux Compagnons m'ont adressé chacun
tre. Voici comment s'exprime le premier :
vous, mon cher pays, j'avais conçu, étant
gnon, le projet d'une réforme, ou plutôt d

nent nécessaire à toutes les Sociétés de Com-
age ; mais étant encore jeune lorsque je quittai
té, je n'ai pu avoir que la pensée de l'œuvre
ait vous occuper tout entier ; c'est à vous
partient de donner, par des chants mélo-
et par des historiettes intéressantes, les le-
morale et de tolérance dont tant de Com-
s ont besoin, etc. » Voici comment me parle
id : « La tâche que vous vous imposez est
et pénible ; vous parlez à des hommes qui,
:, n'écoutent guère la voix de la raison, et
peut-être méconnaissants des soins que vous
pour leur donner un plan de vie plus doux
judicieux que celui qu'ils ont suivi jusqu'à ce
ais votre tâche n'en sera pas moins glorieuse
ourrais dire avec un grand homme : *Il est*
, *il est beau de faire des ingrats, etc.* » Que
vous, mes pays, des paroles de notre vieux
, de cet homme que nous devons tous admi-
dirait-on pas qu'il connaissait vos intentions
e ? qu'il prévoyait ce que vous deviez faire ?
u des lettres des Compagnons du Devoir, ils
nent un peu, mais au moins ils sont polis, ils
vent même le fond de mon ouvrage et recon-
t la bonté de mes intentions. Est-ce que les
gnons du Devoir seraient plus avancés en rai-
ceux du Devoir de Liberté ? Je ne le crois
r nos Compagnons des villes de Lyon, de
llier, de Tours, etc., etc,, m'ont félicité
n ouvrage ; je pense même que les Compa-
le Bordeaux sont moins en arrière que leur
pourrait le faire supposer ; cette lettre est
'œuvre de la Société que quelque rancune, et
mment j'expliquerai ce que j'avance : P......,
ecrétaire, était secrétaire à Marseille quand
m'envoya de cette ville son manuscrit. La
laquelle je réponds et le manuscrit en ques-
ont écrits avec la même plume, je reconnais
re ; ainsi, P...... a écrit votre lettre, il avait
écédemment le manuscrit, il s'était joint à

L...... pour me l'envoyer, car il avait plu
fiance en cette œuvre. Puis il a vu que je n'
précisément de son goût; oh! alors son am
pre s'est irrité, il a rêvé vengeance, il a
sourdement, et l'explosion s'est faite par
rible lettre qui devait me terrasser et me
mander grâce; non, il n'a pas toute la
qu'il croit avoir; j'ai montré sa lettre aux
gnons de Paris, ils s'en sont indignés; quan
j'en ai ri, car je la trouve très-plaisante,
sa prétention que par sa pauvreté [1]. Quan
une seconde édition du Livre du Compagn
l'insérerai dedans afin que l'on puisse jug
l'esprit de la lettre et de l'intention de so

Les Compagnons de Toulouse, m'appren
n'ont point distribué les volumes; mais le
gnons des autres villes les ont distribués, et
de divers côtés des lettres qui honorent ceu
ont écrites et ceux qui les ont approuvées;
m'ont compris.

Et vous, Compagnons de Bordeaux, vo
comprendriez pas? vous me reprocherie
parlé sans colère des forgerons, des ma
des charpentiers, etc., etc.; mais les ouv
exercent ces états ne sont-ils pas des homm
nous ? Mais les combats que nous nous livr
souvent et sans raison ne nous sont-ils pas
à tous? et si nous pouvons contribuer à
oublier et à nous mettre d'accord avec l'op
blique, pourquoi ne le ferions-nous pas?
mes pays, la prévention de côté; relisez l

[1] Celui que je mets en cause ici ne fut, dit-on,
de beaucoup de voix, et par conséquent bien moin
sible que je ne l'avais cru. Je fus donc très-rigou
égard; mais j'étais attaqué sur mon terrain, atta
sieurs côtés en même temps, et je pus, échauffé,
lutte, en repoussant des attaques, mettre quelque
sur le terrain d'autrui. Si nous sommes, de part
tombés dans des extrêmes, cela nous engagera à
réfléchir davantage et à mieux mesurer nos coups.

avec l'esprit dégagé de toute mauvaise influence, vous finirez par me rendre justice, vous aimerez peu à peu ce qui vous a choqués d'abord, et vous direz ensuite : « Avignonais est notre ami ; il ne nous a point vantés, mais il nous a servi ; il n'a point dénigré les autres sociétés, mais il a élevé la nôtre en la plaçant à la tête de toutes dans la voie du progrès et de la civilisation, » et vous serez fiers de ce que j'ai fait et de la part que vous y aurez prise. Je le répète, relisez mon livre avec attention et impartialité, et vous comprendrez que j'ai servi une bien grande cause.

J'ai cru devoir vous écrire cette trop longue lettre : la vôtre, quoique dépassant de beaucoup les bornes d'une juste critique, ne m'a point indisposé contre vous, je pense que celle-ci ne vous indisposera pas contre moi.

Recevez, etc.

PERDIGUIER (Avignonais la Vertu).

Cette réponse aux Compagnons de Bordeaux fut vue, approuvée et signée des Compagnons de Paris, mes confrères, qui pour la plupart m'appuyaient en cette affaire; je parlerai plus loin de ses suites.

Je reçus dans ces entrefaites une lettre de M. Moreau, ouvrier serrurier, qui avait déjà publié dans le journal *l'Intelligence* quelques articles des plus énergiques contre le Compagnonnage, et où les Compagnons du Devoir étaient surtout durement traités. Le Tourangeau a été Aspirant, il est maintenant membre de la Société de l'Union. Si l'auteur du *Livre du Compagnonage* avait été enfant de maître Jacques, Moreau aurait attaqué les enfants de maître Jacques; dans le cas contraire, il attaque les enfants de Salomon.

L...... pour me l'envoyer, car il ... con-
fiance en cette œuvre. Puis il a ... s p...
précisément de son goût; oh! ... s son ... -pro-
pre s'est irrité, il a rêvé v... nce, il a conspi-
sourdement, et l'explosion ... faite par cette te-
rible lettre qui devait me t... ser et me faire d...
mander grâce; non, il n'a ... toute la puissan...
qu'il croit avoir; j'ai montré ... lettre aux Comp...
gnons de Paris, ils s'en sont in... ignés; quant à mo...
j'en ai ri, car je la trouve très-plaisante, tant p...
sa prétention que par sa pauvreté [1]. Quand je fe...
une seconde édition du Livre du Compagnonage
l'inserrerai dedans afin ... l'on puisse juger et
l'esprit de la lettre et d... intention de son auteu...

Les Compagnons de To... se, m'apprenez-vou...
n'ont point distribué les ...nnes; mais les Comp...
gnons des autres villes les ont distribués, et j'ai re...
de divers côtés des lettres qui honorent ceux qui l...
ont écrites et ceux qui les ont approuvées; ceux-...
m'ont compris.

Et vous, Compagnons de Bordeaux, vous ne ...
comprendriez pas? vous me reprocheriez d'...
parlé sans colère des forgerons, des maréch...
des charpentiers, etc., etc.; mais les ouvriers ...
exercent ces états ne sont-ils pas des hommes com...
nous ? Mais les combats que nous nous livrons ...
souvent et sans raison ne nous sont-ils pas funes...
à tous? et si nous pouvons contribuer à les f...
oublier et à nous mettre d'accord avec l'opinion ...
blique, pourquoi ne le ferions-nous pas? ...
mes pays, la prévention de côté; relisez mon

[1] Celui que je mets en cause ici ne fut, dit-on, que ...
de beaucoup de voix, et par conséquent bien moins ...
sible que je ne l'avais cru. Je fus donc très-rigoureux ...
égard; mais j'étais attaqué sur mon terrain, attaqué ...
sieurs côtés en même temps, et je pus, échauffé, ...
lutte, en repoussant des attaques, mettre quelquefois ...
sur le terrain d'autrui. Si nous sommes, de part et ...
tombés dans des extrêmes, cel... engagera à ...
réfléchir davantage et à mieux m... r nos coups.

'esprit dégagé de toute mauvaise influence, finirez par me rendre justice, vous aimerez à peu ce qui vous a choqués d'abord, et vous di- ensuite : « Avignonais est notre ami ; il ne nous oint vantés, mais il nous a servi ; il n'a point gré les autres sociétés, mais il a élevé la nôtre la plaçant à latête de toutes dans la voie du pro- rès et de la civilisation, » et vous serez fiers de ce que j'ai fait et de la part que vous y aurez prise. Je le répète, relisez mon livre avec attention et impartialité, et vous comprendrez que j'ai servi une bien grande cause.

J'ai cru devoir vous écrire cette trop longue lettre : la vôtre, quoique dépassant de beaucoup les bornes d'une juste critique, ne m'a point indisposé contre vous, je pense que celle-ci ne vous indisposera pas contre moi.

Recevez, etc.

PERDIGUIER (Avignonais la Vertu).

Cette réponse aux Compagnons de Bordeaux fut vue, approuvée et signée des Compagnons de Paris, mes confrères, qui pour la plupart m'appuyaient en cette affaire; je parlerai plus loin de ses suites.

Je reçus dans ces entrefaites une lettre de M. Moreau, ouvrier serrurier, qui avait déjà publié dans le journal *l'Intelligence* quelques articles des plus énergiques contre le Compagnonage, et où les Compagnons du Devoir étaient surtout durement traités. Le Tourangeau a été Aspirant, il est maintenant membre de la Société de l'Union. Si l'auteur du *Livre du Compagnonage* avait été enfant de maître Jacques, Moreau aurait attaqué les enfants de maître Jacques; dans le cas contraire, il attaque les enfants de Salomon.

Moreau voulait faire la critique du *Livre du Compagnonage*, et il l'a faite dans une lettre qu'il m'a adressée. Cette lettre, quoique très-longue, sera reproduite ici presque dans son entier, me réservant de placer des notes-réponses au bas de la plupart des pages. Les Compagnons sauront qu'ils ont des adversaires redoutables et fort exigeants, et qu'au besoin je me fais leur défenseur.

Lettre de Moreau, ouvrier serrurier, à l'Auteur.

Auxerre, le 8 mars 1840.

Monsieur,

Un de vos collègues, ami du progrès, de vous et de moi, m'a procuré le plaisir de vous lire; je dis plaisir sans cependant être satisfait de votre ouvrage qui a pour titre : *le Livre du Compagnonage*, mais parce que nous sommes toujours fiers d'avoir parmi nous autres ouvriers, des hommes qui, malgré le monopole de l'éducation, parviennent à faire ressortir leurs talents comme vous venez de le faire.

Il est facile à voir dans votre livre que vous êtes *géné*; vous ne parlez pas comme vous pensez, la raison en est assez simple; vous ne pouviez pas dire tout d'un coup à ceux qui paient votre livre : « Votre institution est mauvaise, parce qu'elle détruit l'égalité prescrite par la nature, parce qu'elle est pleine d'abus, de mystère et d'orgueil; il faut la détruire de fond en comble, car le Compagnonage est condamné par l'opinion publique. » En tenant un tel langage on vous appellerait traître, renégat et transfuge; vous n'auriez plus de souscripteurs, mais seulement des ennemis [1].

[1] Vous voyez, dites-vous, que je suis *géné*, que je ne dis pas tout ce que je pense, par la raison que je ne pouvais pas le dire

Tout en vous reconnaissant beaucoup de talent, vous me permettrez cependant de passer rapidement votre livre en revue et d'y combattre le Compagnonage.

J'ouvre votre livre et je vois une lettre très-bien dictée, où vous faites comprendre aux Compagnons qu'il est de leur devoir de s'instruire les uns les autres. Moi, je tiens ce langage à tous les ouvriers sans distinction [1].

Votre première *note* n'offre pas le même avantage, vous voulez excuser les surnoms des Compagnons, tels que le Décidé, le Solide, Sans Rémission, etc., par les ridicules surnoms des rois de France. Vous savez bien que tous ces surnoms ont été donnés par de vils courtisans et de lâches adulateurs; vous, homme de progrès, bon démocrate, vous ne seriez pas logique en prenant pour modèles des rois, tels que les Clovis, Louis XI, Charles IX, Louis XIV, Louis XV, etc., etc. Ils avaient tous des surnoms aussi ridicules que beaucoup de Compagnons : avec de tels exemples vous ne ferez pas des hommes sages et vertueux [2].

Je vois des chansons qui me paraissent très-bien tant qu'à la poésie ; mais point de bonne pensée : vous faites de Salomon un modèle de sagesse et de vertu ; vous en faites un Dieu [3]; nous verrons plus loin ce qu'il sera.

sans indisposer le Compagnonage et sans le soulever en masse contre moi. Puisque vous voyez que je ne pouvais pas pousser plus avant sans un grand danger, tout devait se borner là. Ainsi, la critique que vous m'adressez porte absolument à faux; j'ajouterai encore que je n'écris pas dans le but unique d'avoir des souscripteurs, comme vous affectez de le croire, mais dans celui de faire des prosélytes.

[1] Si vous dites vrai, je vous en félicite sincèrement.

[2] Lisez mieux la *note* qui se trouve au bas de la page 9 (12 de cette édition) : vous reviendrez je crois sur votre jugement; il me paraît injuste.

[3] Cela est vrai. Si cependant vous les comparez aux chansons barbares que je voulais faire tomber, vous comprendrez

Voici une très-bonne note : « et j [illegible]
tour de France. » Vous donnez de b[illegible] [illegible]
jeunes Affiliés; c'est malheureux qu'ils ne [illegible]
rien, car l'idée du Compagnonage et du [illegible]
sorbe toutes leurs pensées; il est trop tard pour [illegible]
faire apprendre le dessin, et trop tôt pour leur en [illegible]
sentir la nécessité[1].

Une note au sujet du mot *Gavot* vous fait [illegible]
dans la contradiction, car vous vous fâchez contre
pauvre innocent de *Constitutionnel*, parce qu'il [illegible]
a qualifiés de simples Gavots, c'est-à-dire d'ouvri[illegible]
non initiés; auriez-vous la prétention d'être de [illegible]
bles Gavots ou d'être plus que les ouvriers non [illegible]
tiés[2], en ce cas vous ne seriez plus démocrate.

Je saute et j'arrive à l'abrégé de la vie de Salom[illegible]
dit le Sage; vous dites : « Il fut sacré du vivant
David son père, et lorsque la mort de ce prince
eut laissé le pouvoir souverain, il débuta par se[illegible]
barrasser d'Adonias son propre frère, dont un p[illegible]
nombreux avait soutenu les prétentions au trô[illegible]
etc. » Voilà, j'espère, un beau début de sagesse et
vertu.

Vous ne croyez pas, j'espère, à cette vision du S[illegible]
gneur qui lui dit : « Je vous accorderai tout ce q[illegible]
vous me demanderez, etc. »

Vous conviendrez que cette sagesse, avec laqu[illegible]
il reconnut entre deux femmes la véritable [illegible]

alors qu'elles étaient un progrès. Voyez les premières pag[illegible]
l'introduction où ma pensée à ce sujet peut se faire [illegible]
prendre.

[1] Il y a du vrai dans ce que vous dites; il y a de l'ex[illegible]
tion aussi; car les hommes que vous attaquez sont enco[illegible]
qui s'instruisent le plus sur le dessin; mais en serait-il [illegible]
ment, dès que vous admettez les conseils que je donne [illegible]
bons, vous ne devriez pas me blâmer de les avoir don[illegible]

[2] Je ne joue ni sur les mots ni sur les choses, et je [illegible]
je ne suis ni plus ni moins qu'un autre ouvrier Je cr[illegible]
moins qu'il est bon de mettre à leur place ceux qu[illegible]
faire les docteurs et expliquer aux autres ce qu'ils [illegible]
prennent pas eux-mêmes.

d'un enfant, n'est tout simplement qu'un peu de présence d'esprit.

. . . .

Je continue votre recit : « Il se livra au sensualisme oriental ; il eût jusqu'à sept cents femmes et trois cents concubines, etc. » Nous étions bien loin de l'égalité, car il n'y avait pas assurément mille femmes pour chaque homme ; un grand nombre sans doute n'en avaient pas du tout et étaient dans le plus cruel esclavage, et on ose appeler cela de la sagesse et de la vertu [1].

. . . .

Votre narration sur les deux frères est bien, votre conférence a beaucoup de bon ; mais toujours ce maudit système : restons chacun dans notre Devoir et vivons tous en frères, car nous sommes tous égaux.

[1] Je suis loin d'approuver et de vouloir la continuation de tout ce qui est mauvais : je sens que tous les hommes apportent en naissant des droits égaux et qu'ils devraient tous vivre heureux, car la terre est grande et belle : rien n'y manque. Mais nous n'avons pas à parler en ce moment de ce que nous voulons, mais de ce qui est et de ce qui a été.

Quand on veut bien juger des choses, il faut tenir compte des temps, des lieux, des mœurs et des conditions. Salomon vivait il y a trois mille ans, dans les pays d'Asie, et il était roi. Il devait naturellement être absolu, aimer le luxe et posséder un vaste sérail ; il était en cela ce que sont encore de nos jours les souverains des mêmes contrées. Si M. Moreau était né d'un sultan ; s'il avait été appelé à le remplacer au pouvoir suprême, en acceptant le trône aurait-il refusé le sérail ? Aurait-il tout changé, tout transformé dans son empire ? C'est ce que nous ne savons pas, et en supposant qu'il en aurait eu la volonté, en aurait-il eu la puissance ? C'est ce que nous ne savons encore pas. Je le répète, pour bien juger les personnages de l'histoire, il faut se transporter en esprit dans les âges et dans les lieux où ils vécurent ; il faut tenir compte de tout.

Je crois donc que les souverains, qui tant de siècles après leurs règnes vivent encore dans la mémoire des peuples, ne furent pas des hommes vulgaires, et j'ai pour eux le respect que je dois avoir ; mais qu'on le sache, je ne reconnais à aucun homme, de nos pays et des temps où nous sommes, le droit de les parodier. De nouvelles idées sont écloses, et je me dispense d'en dire davantage à ce sujet : me comprendra qui voudra.

:rons-nous vivre en frères tant que nous serons sés par différents Compagnonages, par différen- croyances, par castes et décorations? Non. Il y a toujours rivalités, jalousie, concurrence et tes sanglantes tant qu'il y aura des distinctions, s mystères et des prérogatives. Vous reconnaissez galité d'un Compagnon à un marquis; d'un pauvre à ı riche, et vous ne voulez pas reconnaître celle d'un filié à un Compagnon : nous la reconnaissons, me ́pondrez-vous bien vite, puisqu'ils sont admis à la aole des Compagnons, et à payer les frais avec eux. lien; mais leur permettez-vous de porter des cannes ;t des couleurs[1]? Non. Leur rendez-vous compte des correspondances? Non. Leur dites-vous ce que vous voulez faire de l'argent que vous leur faites verser[2]?

[1] Permet-on au soldat du centre de porter l'épaulette et le sabre du grenadier ou du voltigeur? Permet-on à ces derniers de porter l'épaulette d'or ou d'argent et l'épée de l'officier? Non; et pourquoi? Une hiérarchie est établie dans l'armée, et on ne peut s'élever que de grade en grade. Une hiérarchie, mais plus juste, en ce que les ouvriers possédant tous à peu près la même fortune, recevant tous la même éducation, ont tous la chance de passer par tous les ordres et par tous les emplois, est établie aussi dans le Compagnonage. Est-ce un bien? Est-ce un mal? Serait-il mieux régi sans cela? Aurait-il même pu se conserver à travers tant de révolutions et de décombres? Je laisse à répondre là-dessus.

[2] Quant à l'argent, je vous renvois à la première part de cet ouvrage, où je me suis déclaré, il y a déjà long-temps en faveur des réformes utiles; mais il ne faut pas croire p cela que les Compagnons aient quelques profits à retirer leurs emplois et soient à la charge des non-Compagnons. occupé, à Lyon, pendant sept mois, la première charge de Société; j'étais jeune, actif, dévoué; je fis tout ce que je pour elle; et je dus pourtant, durant ou après ce règne té, faire venir de chez mes parents, en diverses reprises total de 320 francs, avec cela je pus agir, puis me liquider vers tout le monde; sans cela j'étais *cloué* dans Lyon pour long-temps. Voilà donc quels furent mes bénéfices, et j affirmer que beaucoup de ceux qui m'ont précédé ou suiv cette charge n'ont pas été plus heureux que moi; pl même, à cause de leurs dettes, se sont mariés dans la v ils les avaient contractées. Celui qui se retire avec hon

toujours non. Alors où est donc la libert
té si bien reconnue par vous ?

. . . .

jour de la fête patronale, les Aspirants la f
veulent ; les Affiliés, au contraire, sont forcés
aire ou de payer moitié des frais [1]. Ils ont l'honne
est vrai, d'être *admis à un bout de la table* d
mpagnons [2] ; mais à la promenade ils sont comn
s Aspirants, toujours de l'*arrière-garde.*

. . . .

S'il y a un peu moins de dispute dans votre Sociét
ue dans celle des Dévorants, il faut en attribuer l
use à votre *institution despotique* et à la *grand*
cilité avec laquelle vous recevez vos Compa-
ons [3], ce qui vous donne en même temps plus de
ix et plus de force pour soutenir vos priviléges.
Je pourrais vous reprocher de n'avoir pas assez

première charge de ma Société, mérite vraiment l'estime de
s les Compagnons et de tous les Affiliés, et on peut le croire
nd je l'avance. Si je demande que les Sociétés soient admi-
trées au grand jour, c'est pour détruire d'injustes soupçons
trop souvent planent sur des Compagnons qui, loin de bé-
cier, font de constants sacrifices. C'est aussi pour rendre les
ons impossible, car ceux-ci pèsent sur tout le monde, et on
jamais trop d'yeux pour les surveiller, et jamais trop de
pour les jeter à la porte.

[1] moins que des raisons légitimes ne puissent les en dis-
r : un homme qui a manqué d'ouvrage ou a été malade,
contraint à aucuns frais.

[2] n'ai pas à discuter pour prouver le contraire de ce que
lites : tous les Affiliés peuvent ici apprécier le manque
ité de vos paroles, et je peux les avertir que vous n'êtes
e jamais plus exact et plus vrai dans vos accusations.
on attaque des adversaires, il faudrait, pour toucher et
cre, attaquer avec bonne foi et non avec passion.

[3] *institution despotique* ne donne pas les titres et les
es à tous ceux qui les demandent, autrement, elle ne
us une institution despotique, mais un droit commun.
allait seulement à tout homme qu'un an de noviciat
enir électeur, on n'aurait plus besoin de faire des pé-
ous le serions tous de droit l'année prochaine : nous
ns.

parlé de la Société de l'Union [1]; vous ne dor
une seule chanson de cette Société; alors on
dire que vous êtes partial.

. . . .

Vous dites que l'ordre et la paix ne règnent
la Société de l'Union. Qui vous l'a dit? En av
des preuves [2]? Y a-t-il eu un schisme chez
crois pouvoir assurer que non, et qu'ils sont
ment unis.

. . . .

Dans votre conférence vous avez bien évité
parler *un sociétaire de l'Union*, vous av
doute peur que sa *cause triomphe* [3]: aussi
bons conseils resteront sans fruits, car vous n
mez pas les principaux abus, vous ne cherch
racine du mal.

Vous trouvez qu'il faut que les hommes soi
fous pour se battre ainsi sans sujet, sans inté
espoir d'un avenir meilleur, et pourquoi se l
ils? pour le Compagnonage, pour des canne
couleurs. C'est donc les cannes et les couleu
faut détruire..... Bien des Compagnons diron
ment, vous voulez détruire le Compagnona
que deviendront les jeunes ouvriers s'il n'y a
Compagnons pour les instruire? Je pourrai v
qu'il vaut mieux ne point fréquenter de Soc
d'en fréquenter une mauvaise [4]. Regardez à

[1] Je n'avais pas beaucoup à m'en occuper dans ce li
tiné à faire rentrer le vieux Compagnonage dans une
large.

[2] Des preuves? J'en ai et en grand nombre; mais j
ni récriminer, ni accuser. Je serais plus heureux si j
faire en conscience l'éloge de tout ce qui est nouveau.

[3] Figurez-vous un membre de cette Société au m
Compagnons, et leur disant : « Votre institution est
parce qu'elle est pleine d'abus, de mystère et d'orgue
la détruire de fond en comble, etc., etc. » Vous qui c
l'esprit des Compagnons, jugez du tumulte qu'il aura
qué et du danger qu'il aurait couru.

[4] Les Sociétés que vous détestez si fort ont cert

s toutes les villes écartées du tour de France et
n'ont pas encore été infectées du Compagnonage [1].

1 de bien grands services aux travailleurs, en protégeant
salaires et leur vie. Dans les pays où elles existent, l'ou-
est mieux rétribué que dans ceux où elles n'existent pas :
us, elles communiquent à l'homme une certaine force mo-
On a rarement vu le Compagnon traduit en justice pour
l'immoralité, ou pour infraction aux lois de l'honneur.
prétendez que les Compagnons se battent absolument à
: des cannes et des couleurs. Mais est-ce pour cela que se
nt les nations contre les nations, les habitants d'un village
'e ceux d'un village voisin, les soldats de terre contre ceux
er, les cavaliers contre les fantassins, et tant d'individus
ont chaque jour s'asseoir sur les bancs des cours crimi-
s? Le mal peut-il être dans des rubans? Mais les francs-
ns en portent, des rubans; les conscrits le jour de leur ti-
au sort; les habitants des campagnes, aux fêtes des jeunes
és; les membres des sociétés chantantes en portent aussi;
nous examinons bien, nous verrons partout les hommes
lus graves se parer d'insignes plus ou moins significatifs :
ceux-là les rubans ne renferment aucun mal. Enfin, si
détruisiez les cannes et les couleurs chez les Compagnons,
iez-vous avoir détruit la cause du mal? Si vous détruisiez
Sociétés elles-mêmes, croiriez-vous avoir fait un grand
n avant; que tout serait fini; que tout irait mieux? Que
'iez-vous à la place de ce que vous auriez détruit? Il y a
les Compagnons du fanatisme; mais ne voit-on pas ail-
de l'égoïsme, de l'indifférence? Y comprend-on bien la
rnité humaine? Ah! cessez d'attaquer avec tant de vio-
des cannes et des couleurs : le mal n'est pas dans les at-
ts, mais dans les hommes. Il faut faire pénétrer dans leurs
et dans leurs cœurs la lumière et l'amour : au lieu de les
iir, il faut les unir; il faut répandre sur eux, au lieu de
irritants et grossiers, des idées nobles et fraternelles; il
nous réformer nous-mêmes, et puis nous réformerons les
s.

**Vous dites que le Compagnonage n'existe pas à Paris; c'est
rreur : les tailleurs de pierre, les charpentiers, les tan-
i, les forgerons, les maréchaux, les chamoiseurs, les cor-
iers, les boulangers, etc., etc., sont là en société comme
les autres villes de Devoir. Si on s'y bat moins, c'est parce
l'air d'une capitale civilise tous les rangs de sa population.
harpentiers et les boulangers se livrent bien encore quel-
combats, mais on a l'espoir fondé que la raison les éclai-
et qu'ils cesseront de se dégrader aux yeux de ceux qui les
vent, soit en souffrant, soit en ricanant.**

Regardez, dis-je, comme tous les ouvriers sent pêle-mêle sans distinction de corps, tentation pour le talent. Si ces jeune voyagent et entrent malheureusement da ciété de Compagnonage, ils deviennent mort.

. . . .

Mon but n'est pas de critiquer l'Assoc contraire, c'est de réunir tous les homm ouvriers principalement dans un seul fais une seule Société; mais pour cela il fau toutes les distinctions, les cannes et les Plusieurs Compagnons s'écrieront avec fur ment! vous voulez nous ôter nos couleu notre écharpe royale et notre bouquet pourquoi non, puisque vous voulez l'égali marquis, et entre les pauvres et les ri conviendrez que tout le monde ne peut pa couleurs, des écharpes, des cannes et des c'est un attirail qui coûte au moins cent suite, si tout le monde en avait, vous pe de même vos distinctions.

Ne vous trouvez-vous pas ridicules vou quand vous êtes affublés et chamarrés de r franges en or, et le bouquet monstre qui toute la poitrine? Il y a vraiment de q pitié en voyant ce luxe effréné, cette orgueil que vous étalez le jour de vos fêt en voitures comme de riches négoçiants taires, musique et tambours en tête, e vous faire regarder. Et vos bons Affiliés p pied par derrière [2]. Que d'argent dépen

[1] Il y a bien ici quelque chose d'un peu cru, m à la manière de celui qui parle; on ne doit poin liser.

[2] Voilà des erreurs! Quand tous les Compag voiture, ils se passent de musique, par la rais assourdissant des unes détruirait l'harmonie l'autre; de plus, quand les Compagnons vont en v est rare, les Affiliés ne vont pas à pied.

ent dans quelques jours, pour manger du pain et
boire de l'eau le reste de l'année !.....
La Société de l'Union ne fait pas de si grandes dé-
penses ; ses membres n'ont pas, comme chez vous,
une écharpe et un bouquet à donner tous les six mois
au premier Compagnon ; ils n'ont pas de luxe inutile
comme vous, par conséquent, ils dépensent moins [2].
La Société de l'Union est meilleure parce que tous les
ouvriers de tous les corps d'états peuvent se réunir et
fraterniser tous ensemble ; par ce moyen ils sont
mieux disposés à faire de bons citoyens et à entrer
dans la société humanitaire [3].

[1] Après avoir consacré pendant six mois un temps précieux au service d'une Société, on en reçoit, pour toute récompense, une écharpe et un bouquet ; on les a, je crois, bien gagnés : pour ma part, je sais ce que cela coûte ; mais j'ai eu l'honneur de servir mes frères, honneur dont je suis vraiment fier.

[2] Il ne faut pas être rigoriste ; il ne faut pas faire un crime aux Compagnons de faire une ou deux fêtes par an, et de dépenser, à cette occasion, la somme de dix francs chacun au bal, en musique et en festin. Jeune, j'ai fréquenté leurs Sociétés ; j'étais un ami du travail et de l'ordre, et pourtant ces fêtes m'étaient bien douces ; elles étaient pour moi une courte halte de bonheur dans le rude sentier de la vie. Les Compagnons qui, sans avoir éprouvé de maladies ou des pertes, blâmaient ces sortes de fêtes de famille, étaient presque toujours les moins laborieux, les plus débauchés, les plus égoïstes et les plus malheureux sous tous les rapports.
Vous dites que chez vous on dépense moins en superfluités : on devrait alors y être plus riche, et y faire une nourriture meilleure et mieux réglée. Mais je crains cependant bien que vous ne fassiez usage ni des chapons délicats du Maine, ni des vins fins de Bordeaux, et que vous ne soyez réellement ni plus riches, ni plus heureux que les Compagnons que vous jetez si bas.

[3] Je sais que les Compagnons rapportent au pays natal bien des préjugés ; et vous ! n'y rapportez-vous point de scepticisme ? Etes-vous vraiment aussi parfait que vous le prétendez ? La haine ardente que vous manifestez contre les Compagnons n'est-elle pas inspirée par une sorte de fanatisme ? N'auriez-vous pas un peu de ce mal que vous leur reprochez avec quelque raison ? Réfléchissez ! il est bien difficile d'être parfaitement juste.

tous les mystères de la religion cat
siècle est un siècle de lumière et d'é
toujours car vous en avez le talent;
votre lyre et votre plume comme les F
comme les Béranger, les Altaroche, l
J.-J. Rousseau, les Lamennais, Louis
nerave, etc.

Unissons nos faibles voix aux voix
mocratie, marchons d'accord à la c
droits; que tous nos efforts tendent ver
celui de réunir tous les hommes en u
pour cela, commençons par les ouv
une société universelle pour tous les c
d'abord de tous les ouvriers mariés
tous les célibataires sédentaires et de
ouvriers honnêtes qui voudront se réu
cette Société ait pour base l'égalité,
bonheur de tous, par un mutuel sec
l'argent déposé en caisse par les Soc
absolument que pour le soulagemen
reux.

S'il se fait quelque banquet, que ce
parément du tribut ordinaire et volont
cette Société, instruisons-nous les un
nos véritables intérêts; engageons n
amis de l'humanité qui ne sont pas o
nous donner quelques lumières; don
cours pour exciter l'émulation des a
de la littérature, de la morale, etc.,
logues au travail.

Nous pourrions aussi admettre les a
ques séances, sans les faire payer au

rait seulement pour leur donner les véritables incipes de l'association. Ne prétons qu'un seul serment, celui de maintenir de toutes nos forces notre société populaire et de lutter sans cesse contre la tyrannie et l'oppression. En faisant ceci et nous plaçant sous la protection des journaux démocratiques, nous serons dignes de notre siècle et de l'avenir.

J'ai l'honneur de vous saluer,

Votre dévoué compatriote,

MOREAU (ouvrier serrurier).

Réponse de l'Auteur à M. Moreau.

Paris, 15 mars 1840.

Monsieur,

Je réponds à votre lettre, non pour discuter avec vous, mais pour vous faire savoir que je l'ai reçue; d'ailleurs comment relever toutes les erreurs, les injustices, les exagérations, les jeux de mots, les inconvenances et le rigorisme qu'elle renferme? Il faudrait pour cela beaucoup de pages. Comme je n'ai que des courts instants de loisir, je veux les consacrer à éclairer les ouvriers de bonne foi qui sentent le besoin et le désir de l'être, et non les dépenser en pure perte.

Il faut que je vous le dise, monsieur, vous ne tenez compte ni de ma position, ni des difficultés de tous genres que j'avais à surmonter; vous ne m'avez pas compris. Le médecin qui veut opérer des cures difficiles et nombreuses, étudie attentivement la maladie et l'organisation de ceux qu'il veut traiter et guérir. Quelle que soit d'abord son opinion à leur égard, il ne leur dit pas: *Tous les soins sont pour vous inutiles, il vous faut mourir*. Non, au lieu de les épouvanter il les rassure, les encourage toujours par de douces paroles et approprie les remèdes à leur tempérament, à leur force, à leur mal; c'est ainsi qu'il parvient souvent à soulager ses malades, puis à les guérir.

Les savants qui traitent le moral, comm
traitent le physique de l'homme, ont be
prudemment; autrement, ils aigrissent le
de le détruire. C'est ce que font beaucoup d
vains démocrates; ils sont hardis, impétu
peu habiles et peu sages: voilà, je crois
causes du peu de progrès que font les ma
des années. Les procédés violents ne me c
pas, vous trouverez bon que je ne m'en
non plus.

Maintenant s'il faut vous dire la vérit
m'êtes pas tout à fait étranger; je conna
votre manière de penser et de vous exprim
ai lu dans l'*Intelligence*, vous étiez impér
véridique; vous êtes à présent ce que
alors; vous, membre d'une association qu
clamez seule bonne et digne de vie, vous
nemi acharné de toutes celles qui existen
la vôtre; vous appelez sur elles anathème
tion; vous vous dites homme de libert
êtes despote; vous vous dites homme de
vous êtes intolérant; vous parlez sans cess
nité, et vous êtes sans bienveillance pou
blables dès qu'ils sont Compagnons. Croy
vous aimez vraiment les hommes, aye
ménagements pour eux, lors même que vou
leurs préjugés et leurs vices.

Moi, membre comme vous d'une asso
prêche l'amour et le rapprochement à tou
mes; si les idées de progrès et de charité
pands peuvent germer en eux; s'ils se sent
poussés les uns vers les autres et capables
ler, de se confondre, et de ne former
qu'une seule et grande association, qu'ils
plus leur union sera intime, plus ils seron
et heureux; c'est là tout ce que je désire.

Mais pour le moment, je n'ai pas cru de
ser plus avant; je connais les hommes et je
pas leur susceptibilité.

Enfin, vous ne m'approuvez pas, je ne vou

plus; vous pensez d'une façon, moi d'une
us êtes libre, je le suis aussi; agissons donc
: notre côté et ne cherchons pas à nous im-
n l'autre nos croyances; nous y perdrions
deux notre temps, et comme rien n'est
r que le temps, il faut en perdre le moins

nez pas, monsieur, ceci en mauvaise part,
z agréer, etc.

AGRICOL PERDIGUIER.

---

reau a fait paraître, il y a peu de jours,
hure d'une trentaine de pages; M. Mo-
toujours le même. Sa Société est un mo-
erfection, toutes les autres sont détesta-
pour le prouver, il les peint de couleurs
res; puis il s'adresse aux Affiliés, aux
s, et leur dit: Vos Compagnons achè-
cannes et des rubans avec votre ar-
s vous exploitent indignement; révol-
, et mettez-vous avec les *Sociétaires*.
Affiliés, si des Aspirants se faisaient re-
ompagnons, dans l'espoir d'avoir des
:t des rubans aux dépens de ceux qui
tent pas encore; s'ils croyaient pouvoir
légitimement exploiteurs, ils se trom-
singulièrement, et, pour qu'ils n'é-
t aucun mécompte de cette sorte, je
'oir les avertir que les cannes et les ru-
coûtent qu'à ceux qui les portent, et
Compagnons, pour tout ce qui concerne
é, dépensent davantage que les non-
ions.
triste de voir un homme qui se prétend
rès chercher, par des moyens peu



mit *le Constitutionnel* (nº du 27
Voici ce que j'y lus : « Le 15 de
« rixe terrible s'est engagée à Gr
« des garçons boulangers de la So
« *ciétaires* et d'autres garçons du
« de la *Compagnie de la Libert*
« Sociétaires, venant de faire la co
« de leurs camarades, rencontrère
« pagnons de la Liberté, et les ass
« le-champ à coups de pierres et d
« de ces derniers se réfugia dans
« d'un épicier; mais les *Sociétai*
« pitèrent à sa poursuite, pénétrè
« domicile de l'épicier, maltraitè
« merçant qui voulait défendre l
« portèrent enfin cinq coups de co
« tête du malheureux Compagno
« berté. Les blessures sont telle
« qu'on désespère de le sauver. Hu
« taires ont été arrêtés (*Courrier*

gueure de M. Moreau, qui se plaît à récriminer. On a vu, dans sa lettre insérée dans ce volume, les attaques qu'il dirige contre le Compagnonage en général, et contre moi en particulier; il use dans sa brochure des mêmes procédés, et il deviendrait inutile de les signaler et de faire une seconde édition de ce qu'on a vu.

Seconde Lettre de Vendôme la Clef des Cœurs à l'Auteur.

Monsieur,

Je vous dois *des remerciements* pour l'envoi que vous m'avez fait de votre livre que vous avez eu la bonté de joindre à votre réponse à ma lettre, car vous avez satisfait au désir que j'avais de le posséder; *j'espère vous les porter sous peu de jours*, en me rendant à l'honneur de votre invitation. Mais en attendant cette première entrevue qui doit me procurer le plaisir de vous connaître plus particulièrement, permettez-moi, monsieur, d'user de la confiance que vous semblez m'accorder, pour vous faire quelques observations relativement à votre notice sur le Compagnonage que vous auriez pu nous rendre plus favorable par des citations un peu plus discrètes et plus dignes de votre sujet; d'ailleurs, cette notice n'apprend rien aux Compagnons qu'ils ne connaissent déjà, et les erreurs que vous y avez glissées, tout en scandalisant les uns, ne peuvent que servir d'aliment à l'ignorance des autres.

Vous m'objecterez sans doute que lorsqu'il s'agit de signaler des abus, et surtout des abus de cette sorte, il n'est guère possible, quelques ménagement que l'on prenne, de ne pas dépasser les bornes de la circonspection; mais je vous répondrai: soyons satirique s'il le faut, ne craignons point de blesser l'a-

parlé de la Société de l'Union [1]; vous ne do
une seule chanson de cette Société; alors on
dire que vous êtes partial.

. . . .

Vous dites que l'ordre et la paix ne règnent
la Société de l'Union. Qui vous l'a dit? En a
des preuves [2]? Y a-t-il eu un schisme chez
crois pouvoir assurer que non, et qu'ils sont
ment unis.

. . . .

Dans votre conférence vous avez bien évité
parler *un sociétaire de l'Union*, vous av
doute peur que sa *cause triomphe* [3]: aussi
bons conseils resteront sans fruits, car vous n
mez pas les principaux abus, vous ne cherch
racine du mal.

Vous trouvez qu'il faut que les hommes soi
fous pour se battre ainsi sans sujet, sans inté
espoir d'un avenir meilleur, et pourquoi se
ils? pour le Compagnonage, pour des canne
couleurs. C'est donc les cannes et les coule
faut détruire..... Bien des Compagnons diron
ment, vous voulez détruire le Compagnon
que deviendront les jeunes ouvriers s'il n'y a
Compagnons pour les instruire? Je pourrai v
qu'il vaut mieux ne point fréquenter de Soc
d'en fréquenter une mauvaise [4]. Regardez à

[1] Je n'avais pas beaucoup à m'en occuper dans ce l
tiné à faire rentrer le vieux Compagnonage dans une
large.

[2] Des preuves? J'en ai et en grand nombre; mais j
ni récriminer, ni accuser. Je serais plus heureux si j
faire en conscience l'éloge de tout ce qui est nouveau.

[3] Figurez-vous un membre de cette Société au n
Compagnons, et leur disant : « Votre institution est
parce qu'elle est pleine d'abus, de mystère et d'orgue
la détruire de fond en comble, etc., etc. » Vous qui c
l'esprit des Compagnons, jugez du tumulte qu'il aura
qué et du danger qu'il aurait couru.

[4] Les Sociétés que vous détestez si fort ont cert

toutes les villes écartées du tour de France et ont pas encore été infectées du Compagnonage[1].

de bien grands services aux travailleurs, en protégeant alaires et leur vie. Dans les pays où elles existent, l'ou- st mieux rétribué que dans ceux où elles n'existent pas : , elles communiquent à l'homme une certaine force mo- n a rarement vu le Compagnon traduit en justice pour mmoralité, ou pour infraction aux lois de l'honneur. rétendez que les Compagnons se battent absolument à les cannes et des couleurs. Mais est-ce pour cela que se les nations contre les nations, les habitants d'un village ceux d'un village voisin, les soldats de terre contre ceux , les cavaliers contre les fantassins, et tant d'individus nt chaque jour s'asseoir sur les bancs des cours crimi- Le mal peut-il être dans des rubans? Mais les francs- en portent, des rubans; les conscrits le jour de leur ti- sort; les habitants des campagnes, aux fêtes des jeunes ; les membres des sociétés chantantes en portent aussi; ous examinons bien, nous verrons partout les hommes graves se parer d'insignes plus ou moins significatifs : eux-là les rubans ne renferment aucun mal. Enfin, si truisiez les cannes et les couleurs chez les Compagnons, z-vous avoir détruit la cause du mal? Si vous détruisiez ociétés elles-mêmes, croiriez-vous avoir fait un grand avant; que tout serait fini; que tout irait mieux? Que ez-vous à la place de ce que vous auriez détruit? Il y a s Compagnons du fanatisme; mais ne voit-on pas ail- e l'égoïsme, de l'indifférence? Y comprend-on bien la ité humaine? Ah! cessez d'attaquer avec tant de vio- es cannes et des couleurs : le mal n'est pas dans les at- , mais dans les hommes. Il faut faire pénétrer dans leurs dans leurs cœurs la lumière et l'amour : au lieu de les , il faut les unir ; il faut répandre sur eux, au lieu de ritants et grossiers, des idées nobles et fraternelles; il us réformer nous-mêmes, et puis nous réformerons les

us dites que le Compagnonage n'existe pas à Paris; c'est eur : les tailleurs de pierre, les charpentiers, les tan- les forgerons, les maréchaux, les chamoiseurs, les cor- rs, les boulangers, etc., etc., sont là en société comme s autres villes de Devoir. Si on s'y bat moins, c'est parce ir d'une capitale civilise tous les rangs de sa population. irpentiers et les boulangers se livrent bien encore quel- mbats, mais on a l'espoir fondé que la raison les éclai- qu'ils cesseront de se dégrader aux yeux de ceux qui les ent, soit en souffrant, soit en ricanant.

Regardez, dis-je, comme tous les ouvriers seut pêle-mêle sans distinction de corps, tentation pour le talent. Si ces jeunes voyagent et entrent malheureusement da ciété de Compagnonage, ils deviennent mort.

. . . .

Mon but n'est pas de critiquer l'Assoc contraire, c'est de réunir tous les homme ouvriers principalement dans un seul faisc une seule Société; mais pour cela il fau toutes les distinctions, les cannes et les Plusieurs Compagnons s'écrieront avec fure ment! vous voulez nous ôter nos couleur notre écharpe royale et notre bouquet s pourquoi non, puisque vous voulez l'égali marquis, et entre les pauvres et les ric conviendrez que tout le monde ne peut pa couleurs, des écharpes, des cannes et des c'est un attirail qui coûte au moins cent f suite, si tout le monde en avait, vous per de même vos distinctions.

Ne vous trouvez-vous pas ridicules vous quand vous êtes affublés et chamarrés de r franges en or, et le bouquet monstre qui toute la poitrine? Il y a vraiment de qu pitié en voyant ce luxe effréné, cette v orgueil que vous étalez le jour de vos fête en voitures comme de riches négoçiants o taires, musique et tambours en tête, ex vous faire regarder. Et vos bons Affiliés p pied par derrière [2]. Que d'argent dépen

[1] Il y a bien ici quelque chose d'un peu cru, m à la manière de celui qui parle; on ne doit poin liser.

[2] Voilà des erreurs! Quand tous les Compagr voiture, ils se passent de musique, par la raison assourdissant des unes détruirait l'harmonie l'autre; de plus, quand les Compagnons vont en v est rare, les Affiliés ne vont pas à pied.

ment dans quelques jours, pour manger du pain et boire de l'eau le reste de l'année !.....

La Société de l'Union ne fait pas de si grandes dépenses; ses membres n'ont pas, comme chez vous, une écharpe et un bouquet à donner tous les six mois au premier Compagnon [1]; ils n'ont pas de luxe inutile comme vous, par conséquent, ils dépensent moins [2]. La Société de l'Union est meilleure parce que tous les ouvriers de tous les corps d'états peuvent se réunir et fraterniser tous ensemble; par ce moyen ils sont mieux disposés à faire de bons citoyens et à entrer dans la société humanitaire [3].

[1] Après avoir consacré pendant six mois un temps précieux au service d'une Société, on en reçoit, pour toute récompense, une écharpe et un bouquet; on les a, je crois, bien gagnés : pour ma part, je sais ce que cela coûte; mais j'ai eu l'honneur de servir mes frères, honneur dont je suis vraiment fier.

[2] Il ne faut pas être rigoriste; il ne faut pas faire un crime aux Compagnons de faire une ou deux fêtes par an, et de dépenser, à cette occasion, la somme de dix francs chacun au plus, en musique et en festin. Jeune, j'ai fréquenté leurs Sociétés; j'étais un ami du travail et de l'ordre, et pourtant ces fêtes m'étaient bien douces, elles étaient pour moi une courte halte de bonheur dans le rude sentier de la vie. Les Compagnons qui, sans avoir éprouvé de maladies ou des pertes, fuyaient ces sortes de fêtes de famille, étaient presque toujours les moins laborieux, les plus débauchés, les plus égoïstes et les plus malheureux sous tous les rapports.

Vous dites que chez vous on dépense moins en superfluités : on devrait alors y être plus riche, et y faire une nourriture meilleure et mieux réglée. Mais je crains cependant bien que vous ne fassiez usage ni des chapons délicats du Maine, ni des vins fins de Bordeaux, et que vous ne soyez réellement ni plus riches, ni plus heureux que les Compagnons que vous jetez si bas.

[3] Je sais que les Compagnons rapportent au pays natal bien des préjugés; et vous! n'y rapportez-vous point de scepticisme? Êtes-vous vraiment aussi parfait que vous le prétendez? La haine ardente que vous manifestez contre les Compagnons n'est-elle pas inspirée par une sorte de fanatisme? N'auriez-vous pas un peu de ce mal que vous leur reprochez avec quelque raison? Réfléchissez! il est bien difficile d'être parfaitement juste.

tous les mystères de la rel on catholic
siècle est un siècle de lumi... et d'égalit
toujours car vous en avez le talent; ma
votre lyre et votre plume comme les Roug
comme les Béranger, les Altaroche, les V
J.-J. Rousseau, les Lamennais, Louis Bla
neraye, etc.

Unissons nos faibles voix aux voix fort
mocratie, marchons d'accord à la conqu
droits; que tous nos efforts tendent vers un
celui de réunir tous les hommes en un se
pour cela, commençons par les ouvriers
une société universelle pour tous les corps,
d'abord de tous les ouvriers mariés non
tous les célibataires sédentaires et de tous
ouvriers honnêtes qui voudront se réunir à
cette Société ait pour base l'égalité, et
bonheur de tous, par un mutuel secours
l'argent déposé en caisse par les Sociétai
absolument que pour le soulagement de
reux.

S'il se fait quelque banquet, que ce soit
parément du tribut ordinaire et volontaire

serait seulement pour leur donner les véritables principes de l'association. Ne prétons qu'un seul serment, celui de mainte[illegible] de toutes nos forces notre Société populaire et [illegible] lutter sans cesse contre la tyrannie et l'oppression. En faisant ceci et nous plaçant sous la protection des journaux démocratiques, nous serons dignes de notre siècle et de l'avenir.

J'ai l'honneur de vous saluer,

Votre dévoué compatriote,

MOREAU (ouvrier serrurier).

Réponse de l'Auteur à M. Moreau.

Paris, 15 mars 1840.

Monsieur,

Je réponds à votre lettre, non pour discuter avec vous, mais pour vous faire savoir que je l'ai reçue; d'ailleurs comment relever toutes les erreurs, les injustices, les exagérations, les jeux de mots, les inconvenances et le [illegible] qu'elle renferme? Il faudrait pour cela be[illegible] de pages. Comme je n'ai que des courts in[illegible] de loisir, je veux les consacrer à éclairer [illegible] de bonne foi qui sentent le besoin et le d[illegible] être, et non les dépenser en pure perte.

Il faut que je vous le [illegible] ne tenez compte ni de ma position, [illegible] de tous genres que j'avais à surmonter; v[illegible] avez pas compris. Le médecin qui veut opér[illegible] des cures difficiles et nombreuses, étudie attentivement la maladie et l'organisation de ceux qu'il veut traiter et guérir. Quelle que soit d'abord son opinion à leur égard, il ne leur dit pas: *Tous les soins sont pour vous inutiles, il vous faut mourir.* Non, au lieu de les épouvanter il les rassure, les encourage toujours par de douces paroles et approprie les remèdes à leur tempérament, à leur force, à leur mal; c'est ainsi qu'il parvient souvent à soulager ses malades, puis à les guérir.

Les savants qui traitent le moral, comme ceux qui traitent le physique de l'homme, ont besoin d'agir prudemment; autrement, ils aigrissent le mal au lieu de le détruire. C'est ce que font beaucoup de nos écrivains démocrates; ils sont hardis, impétueux, mais peu habiles et peu sages: voilà, je crois, une des causes du peu de progrès que font les masses depuis des années. Les procédés violents ne me conviennent pas, vous trouverez bon que je ne m'en serve pas non plus.

Maintenant s'il faut vous dire la vérité, vous ne m'êtes pas tout à fait étranger; je connaissais déjà votre manière de penser et de vous exprimer; je vous ai lu dans l'*Intelligence,* vous étiez impérieux et peu véridique; vous êtes à présent ce que vous étiez alors; vous, membre d'une association que vous proclamez seule bonne et digne de vie, vous êtes l'ennemi acharné de toutes celles qui existent à côté de la vôtre; vous appelez sur elles anathème et destruction; vous vous dites homme de liberté, et vous êtes despote; vous vous dites homme de progrès, et vous êtes intolérant; vous parlez sans cesse d'humanité, et vous êtes sans bienveillance pour vos semblables dès qu'ils sont Compagnons. Croyez-moi, si vous aimez vraiment les hommes, ayez quelques ménagements pour eux, lors même que vous attaquez leurs préjugés et leurs vices.

Moi, membre comme vous d'une association, je prêche l'amour et le rapprochement à tous les hommes; si les idées de progrès et de charité que je répands peuvent germer en eux; s'ils se sentent un jour poussés les uns vers les autres et capables de se mêler, de se confondre, et de ne former plus enfin qu'une seule et grande association, qu'ils le fassent: plus leur union sera intime, plus ils seront puissants et heureux; c'est là tout ce que je désire.

Mais pour le moment, je n'ai pas cru devoir pousser plus avant; je connais les hommes et je ne brusque pas leur susceptibilité.

Enfin, vous ne m'approuvez pas, je ne vous approuve

non plus vous pensez d'une façon, moi d'une autre ; vous êtes libre, je le suis aussi ; agissons donc chacun de notre côté et ne cherchons pas à nous imposer l'un l'autre nos croyances ; nous y perdrions tous les deux notre temps, et comme rien n'est plus cher que le temps, il faut en perdre le moins possible.

Ne prenez pas, monsieur, ceci en mauvaise part, et veuillez agréer, etc.

AGRICOL PERDIGUIER.

M. Moreau a fait paraître, il y a peu de jours, une brochure d'une trentaine de pages; M. Moreau est toujours le même. Sa Société est un modèle de perfection, toutes les autres sont détestables, et pour le prouver, il les peint de couleurs bien noires; puis il s'adresse aux Affiliés, aux Aspirants, et leur dit : Vos Compagnons achètent des cannes et des rubans avec votre argent, ils vous exploitent indignement; révoltez-vous, et mettez-vous avec les *Sociétaires.* Si des Affiliés, si des Aspirants se faisaient recevoir Compagnons, dans l'espoir d'avoir des cannes et des rubans aux dépens de ceux qui n'en portent pas encore; s'ils croyaient pouvoir se faire légitimement exploiteurs, ils se tromperaient singulièrement, et, pour qu'ils n'éprouvent aucun mécompte de cette sorte, je crois devoir les avertir que les cannes et les rubans ne coûtent qu'à ceux qui les portent, et que les Compagnons, pour tout ce qui concerne la Société, dépensent davantage que les non-Compagnons.

Il est triste de voir un homme qui se prétend du progrès chercher, par des moyens peu

parlé de la Société de l'Union [1]; vous ne donnez pas une seule chanson de cette Société; alors on pourrait dire que vous êtes partial.

. . . .

Vous dites que l'ordre et la paix ne règnent pas dans la Société de l'Union. Qui vous l'a dit? En avez-vous des preuves [2]? Y a-t-il eu un schisme chez eux? Je crois pouvoir assurer que non, et qu'ils sont étroitement unis.

. . . .

Dans votre conférence vous avez bien évité de faire parler *un sociétaire de l'Union*, vous aviez sans doute peur que sa *cause triomphe* [3]: aussi tous vos bons conseils resteront sans fruits, car vous ne réformez pas les principaux abus, vous ne cherchez pas la racine du mal.

Vous t[illegible] l f[illegible]s hommes soient bien fous [illegible] sujet, sans intérêt, sans [illegible] et pourquoi se battent-[illegible] pour des cannes et des couleurs. C'est [illegible] les cannes et les couleurs qu'il faut détruire..... Bien des Compagnons diront : comment, vous voulez détruire le Compagnonage? et que deviendront les jeunes ouvriers s'il n'y a plus des Compagnons pour les instruire? Je pourrai vous dire qu'il vaut mieux ne point fréquenter de Société que d'en fréquenter une mauvaise [4]. Regardez à Paris et

[1] Je n'avais pas beaucoup à m'en occuper dans ce livre, destiné à faire rentrer le vieux Compagnonage dans une voie plus large.

[2] Des preuves? J'en ai et en grand nombre; mais je ne veux ni récriminer, ni accuser. Je serais plus heureux si je pouvais faire en conscience l'éloge de tout ce qui est nouveau.

[3] Figurez-vous un membre de cette Société au milieu des Compagnons, et leur disant : « Votre institution est mauvaise, parce qu'elle est pleine d'abus, de mystère et d'orgueil. Il faut la détruire de fond en comble, etc., etc. » Vous qui connaissez l'esprit des Compagnons, jugez du tumulte qu'il aurait provoqué et du danger qu'il aurait couru.

[4] Les Sociétés que vous détestez si fort ont certainement

dans toutes les villes écartées du tour de France et qui n'ont pas encore été infectées du Compagnonage[1].

rendu de bien grands services aux travailleurs, en protégeant leurs salaires et leur vie. Dans les pays où elles existent, l'ouvrier est mieux rétribué que dans ceux où elles n'existent pas : de plus, elles communiquent à l'homme une certaine force morale. On a rarement vu le Compagnon traduit en justice pour fait d'immoralité, ou pour infraction aux lois de l'honneur. Vous prétendez que les Compagnons se battent absolument à cause des cannes et des couleurs. Mais est-ce pour cela que se battent les nations contre les nations, les habitants d'un village contre ceux d'un village voisin, les soldats de terre contre ceux de mer, les cavaliers contre les fantassins, et tant d'individus qui vont chaque jour s'asseoir sur les bancs des cours criminelles? Le mal peut-il être dans des rubans? Mais les francs-maçons en portent, des rubans; les conscrits le jour de leur tirage au sort; les habitants des campagnes, aux fêtes des jeunes mariés; les membres des sociétés chantantes en portent aussi; et si nous examinons bien, nous verrons partout les hommes les plus graves se parer d'insignes plus ou moins significatifs : pour ceux-là les rubans ne renferment aucun mal. Enfin, si vous détruisiez les cannes et les couleurs chez les Compagnons, croiriez-vous avoir détruit la cause du mal? Si vous détruisiez leurs Sociétés elles-mêmes, croiriez-vous avoir fait un grand pas en avant; que tout serait fini; que tout irait mieux? Que mettriez-vous à la place de ce que vous auriez détruit? Il y a chez les Compagnons du fanatisme; mais ne voit-on pas ailleurs de l'égoïsme, de l'indifférence? Y comprend-on bien la fraternité humaine? Ah! cessez d'attaquer avec tant de violence des cannes et des couleurs : le mal n'est pas dans les attributs, mais dans les hommes. Il faut faire pénétrer dans leurs têtes et dans leurs cœurs la lumière et l'amour : au lieu de les désunir, il faut les unir; il faut répandre sur eux, au lieu de mots irritants et grossiers, des idées nobles et fraternelles; il faut nous réformer nous-mêmes, et puis nous réformerons les autres.

[1] Vous dites que le Compagnonage n'existe pas à Paris; c'est une erreur : les tailleurs de pierre, les charpentiers, les tanneurs, les forgerons, les maréchaux, les chamoiseurs, les cordonniers, les boulangers, etc., etc., sont là en société comme dans les autres villes de Devoir. Si on s'y bat moins, c'est parce que l'air d'une capitale civilise tous les rangs de sa population. Les charpentiers et les boulangers se livrent bien encore quelques combats, mais on a l'espoir fondé que la raison les éclairera et qu'ils cesseront de se dégrader aux yeux de ceux qui les observent, soit en souffrant, soit en ricanant.

Regardez, dis-je, comme tous les ouvriers sent pêle-mêle sans distinction de corps, e tentation pour le talent. Si ces jeunes voyagent et entrent malheureusement dar ciété de Compagnonage, ils deviennent e mort.

. . . .

Mon but n'est pas de critiquer l'Associ contraire, c'est de réunir tous les hommes ouvriers principalement dans un seul faisce une seule Société; mais pour cela il faut toutes les distinctions, les cannes et les Plusieurs Compagnons s'écrieront avec furei ment! vous voulez nous ôter nos couleurs notre écharpe royale et notre bouquet sa pourquoi non, puisque vous voulez l'égalit marquis, et entre les pauvres et les ricl conviendrez que tout le monde ne peut pas couleurs, des écharpes, des cannes et des l c'est un attirail qui coûte au moins cent fı suite, si tout le monde en avait, vous perc de même vos distinctions.

Ne vous trouvez-vous pas ridicules vous- quand vous êtes affublés et chamarrés de ru franges en or, et le bouquet monstre qui v toute la poitrine? Il y a vraiment de qu pitié en voyant ce luxe effréné, cette va orgueil que vous étalez le jour de vos fêtes en voitures comme de riches négoçiants ou taires, musique et tambours en tête, ex vous faire regarder. Et vos bons Affiliés pa pied par derrière [2]. Que d'argent dépens

[1] Il y a bien ici quelque chose d'un peu cru, ma à la manière de celui qui parle; on ne doit point liser.

[2] Voilà des erreurs! Quand tous les Compagn voiture, ils se passent de musique, par la raison assourdissant des unes détruirait l'harmonie et l'autre; de plus, quand les Compagnons vont en voi est rare, les Affiliés ne vont pas à pied.

ment dans quelques jours, pour manger du pain et boire de l'eau le reste de l'année !.....

La Société de l'Union ne fait pas de si grandes dépenses; ses membres n'ont pas, comme chez vous, une écharpe et un bouquet à donner tous les six mois au premier Compagnon [1]; ils n'ont pas de luxe inutile comme vous, par conséquent, ils dépensent moins [2]. La Société de l'Union est meilleure parce que tous les ouvriers de tous les corps d'états peuvent se réunir et fraterniser tous ensemble; par ce moyen ils sont mieux disposés à faire de bons citoyens et à entrer dans la société humanitaire [3].

[1] Après avoir consacré pendant six mois un temps précieux au service d'une Société, on en reçoit, pour toute récompense, une écharpe et un bouquet; on les a, je crois, bien gagnés : pour ma part, je sais ce que cela coûte; mais j'ai eu l'honneur de servir mes frères, honneur dont je suis vraiment fier.

[2] Il ne faut pas être rigoriste; il ne faut pas faire un crime aux Compagnons de faire une ou deux fêtes par an, et de dépenser, à cette occasion, la somme de dix francs chacun au plus, en musique et en festin. Jeune, j'ai fréquenté leurs Sociétés; j'étais un ami du travail et de l'ordre, et pourtant ces fêtes m'étaient bien douces; elles étaient pour moi une courte halte de bonheur dans le rude sentier de la vie. Les Compagnons qui, sans avoir éprouvé de maladies ou des pertes, fuyaient ces sortes de fêtes de famille, étaient presque toujours les moins laborieux, les plus débauchés, les plus égoïstes et les plus malheureux sous tous les rapports.

Vous dites que chez vous on dépense moins en superfluités : on devrait alors y être plus riche, et y faire une nourriture meilleure et mieux réglée Mais je crains cependant bien que vous ne fassiez usage ni des chapons délicats du Maine, ni des vins fins de Bordeaux, et que vous ne soyez réellement ni plus riches, ni plus heureux que les Compagnons que vous jetez si bas.

[3] Je sais que les Compagnons rapportent au pays natal bien des préjugés; et vous! n'y rapportez-vous point de scepticisme? Etes-vous vraiment aussi parfait que vous le prétendez? La haine ardente que vous manifestez contre les Compagnons n'est-elle pas inspirée par une sorte de fanatisme? N'auriez-vous pas un peu de ce mal que vous leur reprochez avec quelque raison? Réfléchissez! il est bien difficile d'être parfaitement juste.

Votre dernière note : *je livre à l'impre*
vraiment tout ce qu'il y a de mieux, c'est
cela que je vous écris, car vous promettez
teurs de reprendre un jour la plume; moi
part je vous y engage de toutes mes force
vous en prie en grâce, ne faites plus l'élog
pagnonage ni de Salomon. Vous perdriez vo
l'opinion publique les condamne et les rejet
tous les mystères de la religion catholiq
siècle est un siècle de lumière et d'égalit
toujours car vous en avez le talent; mai
votre lyre et votre plume comme les Rouge
comme les Béranger, les Altaroche, les Vc
J.-J. Rousseau, les Lamennais, Louis Blai
neraye, etc.

Unissons nos faibles voix aux voix forte
mocratie, marchons d'accord à la conqu
droits; que tous nos efforts tendent vers un
celui de réunir tous les hommes en un se
pour cela, commençons par les ouvriers
une société universelle pour tous les corps,
d'abord de tous les ouvriers mariés non
tous les célibataires sédentaires et de tous
ouvriers honnêtes qui voudront se réunir à
cette Société ait pour base l'égalité, et p
bonheur de tous, par un mutuel secours;
l'argent déposé en caisse par les Sociétai
absolument que pour le soulagement de
reux.

S'il se fait quelque banquet, que ce soit
parément du tribut ordinaire et volontairen
cette Société, instruisons-nous les uns les
nos véritables intérêts; engageons même
amis de l'humanité qui ne sont pas ouvrie
nous donner quelques lumières; donnons
cours pour exciter l'émulation des arts,
de la littérature, de la morale, etc., et de
logues au travail.

Nous pourrions aussi admettre les appre
ques séances, sans les faire payer aucun

seulement pour leur donner les véritables
es de l'association. Ne prétons qu'un seul ser-
celui de maintenir de toutes nos forces notre
populaire et de lutter sans cesse contre la
e et l'oppression. En faisant ceci et nous pla-
is la protection des journaux démocratiques,
rons dignes de notre siècle et de l'avenir.
l'honneur de vous saluer,
Votre dévoué compatriote,
MOREAU (ouvrier serrurier).

---

oonse de l'Auteur à M. Moreau.

Paris, 15 mars 1840.

Monsieur,

ponds à votre lettre, non pour discuter avec
nais pour vous faire savoir que je l'ai reçue;
rs comment relever toutes les erreurs, les
es, les exagérations, les jeux de mots, les
nances et le rigorisme qu'elle renferme? Il
: pour cela beaucoup de pages. Comme je
des courts instants de loisir, je veux les
er à éclairer les ouvriers de bonne foi qui
le besoin et le désir de l'être, et non les dé-
en pure perte.
t que je vous le dise, monsieur, vous ne tenez
ni de ma position, ni des difficultés de tous
que j'avais à surmonter; vous ne m'avez pas
. Le médecin qui veut opérer des cures diffi-
nombreuses, étudie attentivement la maladie
anisation de ceux qu'il veut traiter et guérir.
ue soit d'abord son opinion à leur égard, il ne
pas: *Tous les soins sont pour vous inutiles,
faut mourir*. Non, au lieu de les épouvanter
ssure, les encourage toujours par de douces
et approprie les remèdes à leur tempéra-
leur force, à leur mal; c'est ainsi qu'il par-
ouvent à soulager ses malades, puis à les



pas, vous trouverez bon que je ne r
non plus.

Maintenant s'il faut vous dire la v
m'êtes pas tout à fait étranger; je c
votre manière de penser et de vous ex
ai lu dans l'*Intelligence,* vous étiez in
véridique; vous êtes à présent ce q
alors; vous, membre d'une associatio
clamez seule bonne et digne de vie,
nemi acharné de toutes celles qui exi
la vôtre; vous appelez sur elles anath
tion; vous vous dites homme de lil
êtes despote; vous vous dites homme
vous êtes intolérant; vous parlez sans
nité, et vous êtes sans bienveillance
blables dès qu'ils sont Compagnons.
vous aimez vraiment les hommes,
ménagements pour eux, lors même que
leurs préjugés et leurs vices.

Moi, membre comme vous d'une
prêche l'amour et le rapprochement à
mes; si les idées de progrès et de ch

s non plus; vous pensez d'une façon, moi d'
tre; vous êtes libre, je le suis aussi; agissons d
acun de notre côté et ne cherchons pas à nous i
ser l'un l'autre nos croyances; nous y perdrio
ıs les deux notre temps, et comme rien n'e
ssi cher que le temps, il faut en perdre le moi
ssible.

Ne prenez pas, monsieur, ceci en mauvaise part
veuillez agréer, etc.

AGRICOL PERDIGUIER.

M. Moreau a fait paraître, il y a peu de jours,
ie brochure d'une trentaine de pages; M. Mo-
au est toujours le même. Sa Société est un mo-
le de perfection, toutes les autres sont détesta-
es, et pour le prouver, il les peint de couleurs
en noires; puis il s'adresse aux Affiliés, aux
pirants, et leur dit: Vos Compagnons achè-
it des cannes et des rubans avec votre ar-
it, ils vous exploitent indignement; révol-
vous, et mettez-vous avec les *Sociétaires*.
des Affiliés, si des Aspirants se faisaient re-
ir Compagnons, dans l'espoir d'avoir des
es et des rubans aux dépens de ceux qui
portent pas encore; s'ils croyaient pouvoir
ıre légitimement exploiteurs, ils se trom-
nt singulièrement, et, pour qu'ils n'é-
ent aucun mécompte de cette sorte, je
levoir les avertir que les cannes et les ru-
ie coûtent qu'à ceux qui les portent, et
Compagnons, pour tout ce qui concerne
été, dépensent davantage que les non-
gnons.

triste de voir un homme qui se prétend
grès chercher, par des moyens peu

loyaux, à semer partout la hair
nion. « La Société de l'Union[1], «
semble au Compagnonage que pa
Chez elle, dit-il encore, tout déc
cepte : « Ne faites pas aux autres
voudriez pas qu'il vous fut fait ».
de parcourir cette brochure, lor
mit *le Constitutionnel* (n° du
Voici ce que j'y lus : « Le 15 de
« rixe terrible s'est engagée à G
« des garçons boulangers de la S
« *ciétaires* et d'autres garçons
« de la *Compagnie de la Liber*
« Sociétaires, venant de faire la
« de leurs camarades, rencontrè
« pagnons de la Liberté, et les a
« le-champ à coups de pierres e
« de ces derniers se réfugia da
« d'un épicier; mais les *Socié*
« pitèrent à sa poursuite, pén
« domicile de l'épicier, maltr
« merçant qui voulait défen
« portèrent enfin cinq coups
« tête du malheureux Com
« berté. Les blessures sont
« qu'on désespère de le sau
« taires ont été arrêtés (*Cou*

Ainsi, on le voit, les *Soc*
plus sages que les *Compagn*
par tous les moyens pacifi
vons disposer, à les réform
tres. La tâche est grand
avec succès, il faut bien

[1] Ce doit être plutôt de la Co
n'existe point de boulangers de l

genre de M. reau, qui se plaît à récriminer. On a vu, da... sa lettre insérée dans ce volume, les attaques qu'il dirige contre le Compagnonage en général, et contre moi en particulier; il use dans sa brochure des mêmes procédés, et il deviendrait inutile de les signaler et de faire une seconde édition de ce qu'on a vu.

Seconde Lettre de Vendôme la Clef des Cœurs à l'Auteur.

Monsieur,

Je vous dois *des remerciements* pour l'envoi que vous m'avez fait de votre livre que vous avez eu la bonté de joindre à votre réponse à ma lettre, car vous avez satisfait au désir que j'avais de le posséder; *j'espère vous les porter sous peu de jours*, en me rendant à l'honneur de votre invitation. Mais en attendant cette première entrevue qui doit me procurer le plaisir de vous connaître plus particulièrement, permettez-moi, monsieur, d'user de la confiance que vous semblez m'accorder, pour vous faire quelques observations relativement à votre notice sur le Compagnonage que vous auriez pu nous rendre plus favorable par des citations un peu plus discrètes et plus dignes de votre sujet; d'ailleurs, cette notice n'apprend rien aux Compagnons qu'ils ne connaissent déjà, et les erreurs que vous y avez glissées, tout en scandalisant les uns, ne peuvent que servir d'aliment à l'ignora ce des autres.

Vous m'objectere... s doute que lorsqu'il s'agit de signaler des abu..., ..t surtout des abus de cette sorte, il n'est guère possible, quelques ménagement que l'on prenne, de ne pas dépasser les bornes de la circonspection; mais je vous répondrai : soyons satirique s'il le faut, ne craignons point de blesser l'a-

e-propre de ceux que nous voulons ramener à la on, lors même qu'ils persistent à s'en éloigner; s ne couvrons pas de ridicule une institution aussi lime qu'est celle du Compagnonage, que la fougue la jeunesse, les passions et surtout l'ignorance, nt déjà que trop avilie aux yeux du vulgaire. Car, onsieur, qu'en pensera-t-il du Compagnonage, l'hom-e sensé qui lira, par exemple, votre conduite de renoble? Ce que nous en penserions nous-mêmes si ous y étions étrangers, que tout le reste dont les ompagnons font tant de mystères, ne doit pas valoir ieux, si c'est ainsi qu'on procède à l'un de ses actes qui doit être considéré comme l'un des plus sérieux; r donc, si cette manière d'exclure d'une Société ce-lui qui s'en est rendu indigne, existe réellement quel-que part, n'est-ce pas le cas de nous rappeler ce pro-verbe : que toute vérité n'est pas bonne à dire.

J'avoue pourtant que je suis bien loin de vous soup-çonner d'aucune mauvaise intention : les sentiments que vous manifestez dans votre rencontre des deux frères m'en sont un sûr garant; mais songez bien aussi que vous n'écrivez pas pour des hommes qu'on a retiré des colléges pour leur faire apprendre un état; que bien peu vous comprendront, ou ne voudront pas vous comprendre, si la bienveillance et la modé-ration ne dirigent votre plume.

Quant au lecteur sensé, il vous passera facilement ce qu'il y a de défectueux dans votre livre pour ne s'attacher qu'à ce qu'il renferme de bon; et compre-nant le but honorable que vous vous y proposez, dira comme moi : honneur à celui qui l'a conçu!

Je laisse à votre jugement à suppléer à l'étendue que j'aurais pu donner à ces observations que je vous prie de me pardonner en faveur de l'intérêt que je vous porte, car je me promets bien de vous seconder chaque fois que j'aurai l'occasion de con-verser avec des hommes sur l'importance de votre sujet.

Quant à l'arrangement que vous me proposez, con-cernant ma chanson, j'ai si bonne opinion de vou

que je vous laisse entièrement le maître d'en agir comme bon vous semblera.

Recevez, etc.

PIRON (Vendôme la Clef des Cœurs).

Paris, 16 février 1840.

Réponse de l'Auteur à Vendôme la Clef des Cœurs.

Paris, 28 mars 1840.

Monsieur,

Quand j'ai reçu votre dernière lettre je pensais que vous étiez sur le point de m'honorer d'une visite; je croyais donc pouvoir répondre de vive voix aux objections que vous m'adressiez; je vois que me suis trompé, que vous comptez sur une réponse écrite, réponse que je vais tacher de vous faire.

Voici votre première objection : « Votre notice sur « le Compagnonage n'apprend rien aux Compagnons « qu'ils ne connaissent déjà, et les erreurs que vous « y avez glissées, tout en scandalisant les uns, ne « peuvent que servir d'aliment à l'ignorance des au- « tres. » Réponse : pendant que je travaillais à cette notice, j'ai pris des renseignements de divers côtés d'où il est résulté que j'ai su, après l'avoir écrite, ce que je ne savais pas avant; ainsi, puisque j'ai appris en l'écrivant, d'autres, j'en suis bien sûr, apprendront en la lisant. Quant aux erreurs que vous m'accusez d'y avoir glissées, je vous invite à me les signaler.

Deuxième objection : « Soyons satirique s'il le faut, « ne craignons pas de blesser l'amour-propre de ceux « que nous voulons ramener à la raison, lors même « qu'ils persistent à s'en éloigner; mais ne couvrons « pas de ridicule une institution aussi sublime qu'est « celle du Compagnonage, que la fougue de la jeu- « nesse, les passions et surtout l'ignorance n'ont « déjà que trop avilie aux yeux du vulgaire. » Réponse : aux satires on répond par des satires, et les

mour-propre de ceux que nous voulons ramener à la raison, lors même qu'ils persistent à s'en éloigner; mais ne couvrons pas de ridicule une institution aussi sublime qu'est celle du Compagnonage, que la fougue de la jeunesse, les passions et surtout l'ignorance, n'ont déjà que trop avilie aux yeux du vulgaire. Car, monsieur, qu'en pensera-t-il du Compagnonage, l'homme sensé qui lira, par exemple, votre conduite de Grenoble? Ce que nous en penserions nous-mêmes si nous y étions étrangers, que tout le reste dont les Compagnons font tant de mystères, ne doit pas valoir mieux, si c'est ainsi qu'on procède à l'un de ses actes qui doit être considéré comme l'un des plus sérieux; or donc, si cette manière d'exclure d'une Société celui qui s'en est rendu indigne, existe réellement quelque part, n'est-ce pas le cas de nous rappeler ce proverbe : que toute vérité n'est pas bonne à dire.

J'avoue pourtant que je suis bien loin de vous soupçonner d'aucune mauvaise intention : les sentiments vous manifestez dans votre rencontre des deux m'en sont un sûr garant; mais songez bien vous n'écrivez pas pour des hommes qu'on a colléges pour leur faire apprendre un état; peu vous comprendront, ou ne voudront comprendre, si la bienveillance et la modé dirigent votre plume.

au lecteur sensé, il vous passera facilement a de défectueux dans votre livre pour ne r qu'à ce qu'il renferme de bon; et compre- out honorable que vous vous y proposez, dira moi : honneur à celui qui l'a conçu!

laisse à votre jugement à suppléer à l'étendue j'aurais pu donner à ces observations que je ous prie de me pardonner en faveur de l'intérêt que je vous porte, car je me promets bien de vous onder chaque fois que j'aurai l'occasion de con- es hommes sur l'importance de votre

t que vous me proposez, con- , j'ai si bonne opinion de vous,

'ous laisse entièrement le maître d'en agir
on vous semblera.
:vez, etc.

PIRON (Vendôme la Clef des Cœurs).

Paris, 16 février 1840.

;e de l'Auteur à Vendôme la Clef des Cœurs.

Paris, 28 mars 1840.

)nsieur,
j'ai reçu votre dernière lettre je pensais que
:z sur le point de m'honorer d'une visite;
is donc pouvoir répondre de vive voix aux
ıs que vous m'adressiez; je vois que me suis
ļue vous comptez sur une réponse écrite, ré-
e je vais tacher de vous faire.
otre première objection : « Votre notice sur
ıpagnonage n'apprend rien aux Compagnons
ıe connaissent déjà, et les erreurs que vous
glissées, tout en scandalisant les uns, ne
ıt que servir d'aliment à l'ignorance des au-
Réponse : pendant que je travaillais à cette
'ai pris des renseignements de divers côtés
st résulté que j'ai su, après l'avoir écrite, ce
: savais pas avant; ainsi, puisque j'ai appris
'ant, d'autres, j'en suis bien sûr, apprendront
ınt. Quant aux erreurs que vous m'accusez
· glissées, je vous invite à me les signaler.
:me objection : « Soyons satirique s'il le faut,
gnons pas de blesser l'amour-propre de ceux
ıus voulons ramener à la raison, lors même
)ersistent à s'en éloigner; mais ne couvrons
ridicule une institution aussi sublime qu'est
u Compagnonage, que la fougue de la jeu-
les passions et surtout l'ignorance n'ont
ue trop avilie aux yeux du vulgaire. » Ré-
ıux satires on répond par des satires, et les



Paris, 28 mars 18[illegible]

...mière lettre je pensais ...
... m'honorer d'une visi...
...pondre de vive voix ...
...siez ; je vois que me ...
...our une réponse écrite, ...
... vous faire.

[illegible]

Regardez, dis-je, comme tous les ouvriers
sent pêle-mêle sans distinction de corps, e
tentation pour le talent. Si ces jeunes
voyagent et entrent malheureusement dan
ciété de Compagnonage, ils deviennent e
mort.

. . . .

Mon but n'est pas de critiquer l'Associ
contraire, c'est de réunir tous les hommes
ouvriers principalement dans un seul faisce
une seule Société; mais pour cela il faut
toutes les distinctions, les cannes et les
Plusieurs Compagnons s'écrieront avec fure
ment! vous voulez nous ôter nos couleurs
notre écharpe royale et notre bouquet sa
pourquoi non, puisque vous voulez l'égalit
marquis, et entre les pauvres et les ric
conviendrez que tout le monde ne peut pas
couleurs, des écharpes, des cannes et des l
c'est un attirail qui coûte au moins cent fr
suite, si tout le monde en avait, vous perd
de même vos distinctions.

Ne vous trouvez-vous pas ridicules vous-
quand vous êtes affublés et chamarrés de ru
franges en or, et le bouquet monstre qui v
toute la poitrine? Il y a vraiment de qu
pitié en voyant ce luxe effréné, cette va
orgueil que vous étalez le jour de vos fêtes
en voitures comme de riches négociants ou
taires, musique et tambours en tête, ex
vous faire regarder. Et vos bons Affiliés pa
pied par derrière [2]. Que d'argent dépens

[1] Il y a bien ici quelque chose d'un peu cru, mai
à la manière de celui qui parle; on ne doit point
liser.

[2] Voilà des erreurs! Quand tous les Compagno
voiture, ils se passent de musique, par la raison q
assourdissant des unes détruirait l'harmonie et
l'autre; de plus, quand les Compagnons vont en voi
est rare, les Affiliés ne vont pas à pied.

ıs quelques jours, pour manger du pain et l'eau le reste de l'année !.....
iété de l'Union ne fait pas de si grandes dé-
es membres n'ont pas, comme chez vous,
rpe et un bouquet à donner tous les six mois
er Compagnon [1]; ils n'ont pas de luxe inutile
ous, par conséquent, ils dépensent moins [2].
é de l'Union est meilleure parce que tous les
de tous les corps d'états peuvent se réunir et
ɛr tous ensemble; par ce moyen ils sont
sposés à faire de bons citoyens et à entrer
ɔciété humanitaire [3].

ıvoir consacré pendant six mois un temps précieux
l'une Société, on en reçoit, pour toute récompense,
e et un bouquet; on les a, je crois, bien gagnés :
ırt, je sais ce que cela coûte; mais j'ai eu l'honneur
ɔes frères, honneur dont je suis vraiment fier.

aut pas être rigoriste; il ne faut pas faire un crime
gnons de faire une ou deux fêtes par an, et de dé-
ɛette occasion, la somme de dix francs chacun au
usique et en festin. Jeune, j'ai fréquenté leurs So-
ıis un ami du travail et de l'ordre, et pourtant ces
ient bien douces; elles étaient pour moi une courte
ɔnheur dans le rude sentier de la vie. Les Compa-
, sans avoir éprouvé de maladies ou des pertes,
s sortes de fêtes de famille, étaient presque toujours
aborieux, les plus débauchés, les plus égoïstes et les
ureux sous tous les rapports.
es que chez vous on dépense moins en superfluités :
alors y être plus riche, et y faire une nourriture
ɛt mieux réglée Mais je crains cependant bien que
siez usage ni des chapons délicats du Maine, ni des
ɛ Bordeaux, et que vous ne soyez réellement ni plus
plus heureux que les Compagnons que vous jetez si

que les Compagnons rapportent au pays natal bien
és; et vous! n'y rapportez-vous point de scepti-
s-vous vraiment aussi parfait que vous le prétendez?
rdente que vous manifestez contre les Compagnons
ɔas inspirée par une sorte de fanatisme? N'auriez-
ı peu de ce mal que vous leur reprochez avec quel-
? Réfléchissez! il est bien difficile d'être parfaite-

Votre dernière note : *je livre à l'impres*
vraiment tout ce qu'il y a de mieux, c'est a
cela que je vous écris, car vous promettez à
teurs de reprendre un jour la plume; moi
part je vous y engage de toutes mes forces
vous en prie en grâce, ne faites plus l'éloge
pagnonage ni de Salomon. Vous perdriez votr
l'opinion publique les condamne et les rejett
tous les mystères de la religion catholiqu
siècle est un siècle de lumière et d'égalité.
toujours car vous en avez le talent; mais
votre lyre et votre plume comme les Rouget
comme les Béranger, les Altaroche, les Voil
J.-J. Rousseau, les Lamennais, Louis Blanc
neraye, etc.

Unissons nos faibles voix aux voix fortes
mocratie, marchons d'accord à la conquêt
droits; que tous nos efforts tendent vers un m
celui de réunir tous les hommes en un seul
pour cela, commençons par les ouvriers,
une société universelle pour tous les corps, c
d'abord de tous les ouvriers mariés non ét
tous les célibataires sédentaires et de tous le
ouvriers honnêtes qui voudront se réunir à n
cette Société ait pour base l'égalité, et po
bonheur de tous, par un mutuel secours;
l'argent déposé en caisse par les Sociétaire
absolument que pour le soulagement des
reux.

S'il se fait quelque banquet, que ce soit co
parément du tribut ordinaire et volontaireme
cette Société, instruisons-nous les uns les au
nos véritables intérêts; engageons même
amis de l'humanité qui ne sont pas ouvriers
nous donner quelques lumières; donnons d
cours pour exciter l'émulation des arts, du
de la littérature, de la morale, etc., et des p
logues au travail.

Nous pourrions aussi admettre les apprenti
ques séances, sans les faire payer aucun tri

ait seulen n leur donner les véritables
ıcipes de l ....ın. Ne prétons qu'un seul ser-
ıt, celui de maintenir de toutes nos forces notre
iété populaire et de lutter sans cesse contre la
annie et l'oppression. En faisant ceci et nous pla-
t sous la protection des journaux démocratiques,
s serons dignes de notre siècle et de l'avenir.
J'ai l'honneur de vous saluer,

Votre dévoué compatriote,

MOREAU (ouvrier serrurier).

Réponse de l'Auteur à M. Moreau.

Paris, 15 mars 1840.

Monsieur,

répondr à votre lettre, non pour discuter avec
mais pour vous faire savoir que je l'ai reçue;
comment relever toutes les erreurs, les
s, les exagératio les jeux de mots, les
nances et le rigo ıe qu'elle renferme? Il
pour cela beau de pages. Comme je
des courts insta de loisir, je veux les
r à éclairer les ouvriers de bonne foi qui
le besoin et le désir de l'être, et non les dé-
en pure perte.

t que je vous le dise, monsieur, vous ne tenez
ni de ma position, ni des difficultés de tous
que j'avais à surmonter; vous ne m'avez pas
Le médecin qui veut opérer des cures diffi-
nombreuses, étudie attentivement la maladie
anisation de ceux qu'il veut traiter et guérir.
que soit d'abord son opinion à leur égard, il ne
t pas: *Tous les soins sont pour vous inutiles,
faut mourir*. Non, au lieu de les épouvanter
rassure, les encourage toujours par de douces
les et approprie les remèdes à leur tempéra-
, à leur force, à leur mal; c'est ainsi qu'il par-
souvent à soulager ses malades, puis à les
ir.

Les savants qui traitent le moral, comme e
traitent le physique de l'homme, ont beso
prudemment; autrement, ils aigrissent le ma
de le détruire. C'est ce que font beaucoup de
vains démocrates; ils sont hardis, impétueu
peu habiles et peu sages: voilà, je crois,
causes du peu de progrès que font les masses
des années. Les procédés violents ne me conv
pas, vous trouverez bon que je ne m'en se
non plus.

Maintenant s'il faut vous dire la vérité,
m'êtes pas tout à fait étranger; je connais
votre manière de penser et de vous exprimer;
ai lu dans l'*Intelligence*, vous étiez impérieux
véridique; vous êtes à présent ce que vou
alors; vous, membre d'une association que vo
clamez seule bonne et digne de vie, vous ét
nemi acharné de toutes celles qui existent à
la vôtre; vous appelez sur elles anathème et d
tion; vous vous dites homme de liberté,
êtes despote; vous vous dites homme de pro
vous êtes intolérant; vous parlez sans cesse d'
nité, et vous êtes sans bienveillance pour v
blables dès qu'ils sont Compagnons. Croyez-
vous aimez vraiment les hommes, ayez q
ménagements pour eux, lors même que vous at
leurs préjugés et leurs vices.

Moi, membre comme vous d'une associati
prêche l'amour et le rapprochement à tous le
mes; si les idées de progrès et de charité qu
pands peuvent germer en eux; s'ils se sentent
poussés les uns vers les autres et capables de
ler, de se confondre, et de ne former plu
qu'une seule et grande association, qu'ils le f
plus leur union sera intime, plus ils seront pu
et heureux; c'est là tout ce que je désire.

Mais pour le moment, je n'ai pas cru devoir
ser plus avant; je connais les hommes et je ne b
pas leur susceptibilité.

Enfin, vous ne m'approuvez pas, je ne vous ap

lus; vous pensez d'une façon, moi d'une
s êtes libre, je le suis aussi; agissons donc
notre côté et ne cherchons pas à nous im-
l'autre nos croyances; nous y perdrions
eux notre temps, et comme rien n'est
que le temps, il faut en perdre le moins

ez pas, monsieur, ceci en mauvaise part,
agréer, etc.

AGRICOL PERDIGUIER.

---

eau a fait paraître, il y a peu de jours,
ure d'une trentaine de pages; M. Mo-
oujours le même. Sa Société est un mo-
rfection, toutes les autres sont détesta-
ur le prouver, il les peint de couleurs
es; puis il s'adresse aux Affiliés, aux
, et leur dit : Vos Compagnons achè-
cannes et des rubans avec votre ar-
vous exploitent indignement; révol-
et mettez-vous avec les *Sociétaires*.
ffiliés, si des Aspirants se faisaient re-
mpagnons, dans l'espoir d'avoir des
des rubans aux dépens de ceux qui
nt pas encore; s'ils croyaient pouvoir
gitimement exploiteurs, ils se trom-
singulièrement, et, pour qu'ils n'é-
aucun mécompte de cette sorte, je
ir les avertir que les cannes et les ru-
oûtent qu'à ceux qui les portent, et
mpagnons, pour tout ce qui concerne
, dépensent davantage que les non-
ons.
iste de voir un homme qui se prétend
ès chercher, par des moyens peu

Voici une très-bonne note : « et j'entreprends le tour de France. » Vous donnez de bons conseils aux jeunes Affiliés; c'est malheureux qu'ils ne servent à rien, car l'idée du Compagnonage et du plaisir absorbe toutes leurs pensées; il est trop tard pour leur faire apprendre le dessin, et trop tôt pour leur en faire sentir la nécessité [1].

Une note au sujet du mot *Gavot* vous fait tomber dans la contradiction, car vous vous fâchez contre ce pauvre innocent de *Constitutionnel*, parce qu'il vous a qualifiés de simples Gavots, c'est-à-dire d'ouvriers non initiés; auriez-vous la prétention d'être de *doubles Gavots* ou d'être plus que les ouvriers non initiés [2], en ce cas vous ne seriez plus démocrate.

Je saute et j'arrive à l'abrégé de la vie de Salomon, dit le Sage; vous dites : « Il fut sacré du vivant de David son père, et lorsque la mort de ce prince lui eut laissé le pouvoir souverain, il débuta par se débarrasser d'Adonias son propre frère, dont un parti nombreux avait soutenu les prétentions au trône, etc. » Voilà, j'espère, un beau début de sagesse et de vertu.

Vous ne croyez pas, j'espère, à cette vision du Seigneur qui lui dit : « Je vous accorderai tout ce que vous me demanderez, etc. »

Vous conviendrez que cette sagesse, avec laquelle il reconnut entre deux femmes la véritable mère

alors qu'elles étaient un progrès. Voyez les premières pages de l'introduction où ma pensée à ce sujet peut se faire comprendre.

[1] Il y a du vrai dans ce que vous dites; il y a de l'exagération aussi; car les hommes que vous attaquez sont encore ceux qui s'instruisent le plus sur le dessin; mais en serait-il autrement, dès que vous admettez les conseils que je donne comme bons, vous ne devriez pas me blâmer de les avoir donnés.

[2] Je ne joue ni sur les mots ni sur les choses, et je sais que je ne suis ni plus ni moins qu'un autre ouvrier Je crois néanmoins qu'il est bon de mettre à leur place ceux qui veulent faire les docteurs et expliquer aux autres ce qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes.

d'un enfant, n'est tout simplement qu'un peu de présence d'esprit.

. . . .

Je continue votre recit : « Il se livra au sensualisme oriental ; il eût jusqu'à sept cents femmes et trois cents concubines, etc. » Nous étions bien loin de l'égalité, car il n'y avait pas assurément mille femmes pour chaque homme ; un grand nombre sans doute n'en avaient pas du tout et étaient dans le plus cruel esclavage, et on ose appeler cela de la sagesse et de la vertu [1].

. . . .

Votre narration sur les deux frères est bien, votre conférence a beaucoup de bon ; mais toujours ce maudit système : restons chacun dans notre Devoir et vivons tous en frères, car nous sommes tous égaux.

[1] Je suis loin d'approuver et de vouloir la continuation de tout ce qui est mauvais : je sens que tous les hommes apportent en naissant des droits égaux et qu'ils devraient tous vivre heureux, car la terre est grande et belle : rien n'y manque. Mais nous n'avons pas à parler en ce moment de ce que nous voulons, mais de ce qui est et de ce qui a été.

Quand on veut bien juger des choses, il faut tenir compte des temps, des lieux, des mœurs et des conditions. Salomon vivait il y a trois mille ans, dans les pays d'Asie, et il était roi. Il devait naturellement être absolu, aimer le luxe et posséder un vaste sérail ; il était en cela ce que sont encore de nos jours les souverains des mêmes contrées. Si M. Moreau était né d'un sultan ; s'il avait été appelé à le remplacer au pouvoir suprême, en acceptant le trône aurait-il refusé le sérail ? Aurait-il tout changé, tout transformé dans son empire ? C'est ce que nous ne savons pas, et en supposant qu'il en aurait eu la volonté, en aurait-il eu la puissance ? C'est ce que nous ne savons encore pas. Je le répète, pour bien juger les personnages de l'histoire, il faut se transporter en esprit dans les âges et dans les lieux où ils vécurent ; il faut tenir compte de tout.

Je crois donc que les souverains, qui tant de siècles après leurs règnes vivent encore dans la mémoire des peuples, ne furent pas des hommes vulgaires, et j'ai pour eux le respect que je dois avoir ; mais qu'on le sache, je ne reconnais à aucun homme, de nos pays et des temps où nous sommes, le droit de les parodier. De nouvelles idées sont écloses, et je me dispense d'en dire davantage à ce sujet : me comprendra qui voudra.

ous vivre en frères tant que nous serons différents Compagnonages, par différences, par castes et décorations ? Non. Il y urs rivalités, jalousie, concurrence et glantes tant qu'il y aura des distinctions, res et des prérogatives. Vous reconnaissez l'un Compagnon à un marquis ; d'un pauvre à , et vous ne voulez pas reconnaître celle d'un un Compagnon : nous la reconnaissons, ez-vous bien vite, puisqu'ils sont admis à la s Compagnons, et à payer les frais avec eux. nais leur permettez-vous de porter des cannes couleurs [1] ? Non. Leur rendez-vous compte des pondances ? Non. Leur dites-vous ce que vous faire de l'argent que vous leur faites verser ?

rmet-on au soldat du centre de porter l'épaulette et le du grenadier ou du voltigeur ? Permet-on à ces derniers rter l'épaulette d'or ou d'argent et l'épée de l'officier ? et pourquoi ? Une hiérarchie est établie dans l'armée, et e peut s'élever que de grade en grade. Une hiérarchie plus juste, en ce que les ouvriers possédant tous à peu la même fortune, recevant tous la même éducation, la chance de passer par tous les ordres et par tous les , est établie aussi dans le Compagnonage. Est-ce un bien ce un mal ? Serait-il mieux régi sans cela ? Aurait-il pu e conserver à travers tant de révolutions et de décomb aisse à répondre là-dessus.

Quant à l'argent, je vous renvoie à la première et ouvrage, où je me suis déclaré, il y a déjà long-t aveur des réformes utiles ; mais il ne faut pas croire que les Compagnons aient quelques profits à reti s emplois et soient à la charge des non-Compagno ipé, à Lyon, pendant sept mois, la première charge été ; j'étais jeune, actif, dévoué ; je fis tout ce qu r elle ; et je dus pourtant, durant ou après ce règ faire venir de chez mes parents, en diverses rep l de 320 francs, avec cela je pus agir, puis me liq tout le monde ; sans cela j'étais *cloué* dans Lyon -temps. Voilà donc quels furent mes bénéfices, mer que beaucoup de ceux qui m'ont précédé ou e charge n'ont pas été plus heureux que moi ne, à cause de leurs dettes, se sont mariés dans es avaient contractées. Celui qui se retire avec

Non, toujours non. Alors où est donc la liberté, et l'égalité si bien reconnue par vous?

. . . .

Le jour de la fête patronale, les Aspirants la font s'ils veulent; les Affiliés, au contraire, sont forcés de la faire ou de payer moitié des frais [1]. Ils ont l'honneur, il est vrai, d'être *admis à un bout de la table* des Compagnons [2]; mais à la promenade ils sont comme les Aspirants, toujours de l'*arrière-garde*.

. . . .

S'il y a un peu moins de dispute dans votre Société que dans celle des Dévorants, il faut en attribuer la cause à votre *institution despotique* et à la *grande facilité* avec laquelle vous recevez vos Compagnons [3], ce qui vous donne en même temps plus de voix et plus de force pour soutenir vos priviléges.

Je pourrais vous reprocher de n'avoir pas assez

la première charge de ma Société, mérite vraiment l'estime de tous les Compagnons et de tous les Affiliés, et on peut le croire quand je l'avance. Si je demande que les Sociétés soient administrées au grand jour, c'est pour détruire d'injustes soupçons qui trop souvent planent sur des Compagnons qui, loin de bénéficier, font de constants sacrifices. C'est aussi pour rendre les fripons impossible, car ceux-ci pèsent sur tout le monde, et on n'a jamais trop d'yeux pour les surveiller, et jamais trop de bras pour les jeter à la porte.

[1] A moins que des raisons légitimes ne puissent les en dispenser : un homme qui a manqué d'ouvrage ou a été malade, n'est contraint à aucuns frais.

[2] Je n'ai pas à discuter pour prouver le contraire de ce que vous dites : tous les Affiliés peuvent ici apprécier le manque de vérité de vos paroles, et je peux les avertir que vous n'êtes presque jamais plus exact et plus vrai dans vos accusations. Quand on attaque des adversaires, il faudrait, pour toucher et convaincre, attaquer avec bonne foi et non avec passion.

[3] Une *institution despotique* ne donne pas les titres et les priviléges à tous ceux qui les demandent, autrement, elle ne serait plus une institution despotique, mais un droit commun. S'il ne fallait seulement à tout homme qu'un an de noviciat pour devenir électeur, on n'aurait plus besoin de faire des pétitions, nous le serions tous de droit l'année prochaine : nous attendrions.

parlé de la Société de l'Union [1] ; vous ne [illegible] une seule chanson de cette Société ; alors on [illegible] dire que vous êtes partial.

. . . .

Vous dites que l'ordre et la paix ne règnent [illegible] la Société de l'Union. Qui vous l'a dit ? [illegible] des preuves [2] ? Y a-t-il eu un schisme chez [illegible] crois pouvoir assurer que non, et qu'ils [illegible]ment unis.

. . . .

Dans votre conférence vous avez bien évité [illegible] parler *un sociétaire de l'Union*, vous [illegible] doute peur que sa *cause triomphe* [3] : aussi [illegible] bons conseils resteront sans fruits, car vous [illegible]mez pas les principaux abus, vous ne cherchez [illegible] racine du mal.

Vous trouvez qu'il faut que les hommes soient [illegible] fous pour se battre ainsi sans sujet, sans intérêt, [illegible] espoir d'un avenir meilleur, et pourquoi se [illegible]-ils ? pour le Compagnonage, pour des cannes [illegible] couleurs. C'est donc les cannes et les couleurs [illegible] faut détruire..... Bien des Compagnons diront : [illegible]ment, vous voulez détruire le Compagnonage ? [illegible] que deviendront les jeunes ouvriers s'il n'y a plus [illegible] Compagnons pour les instruire ? Je pourrai vous [illegible] qu'il vaut mieux ne point fréquenter de Société [illegible] d'en fréquenter une mauvaise [4]. Regardez à Paris [illegible]

[1] Je n'avais pas beaucoup à m'en occuper dans ce livre, [illegible]tiné à faire rentrer le vieux Compagnonage dans une [illegible] large.

[2] Des preuves ? J'en ai et en grand nombre ; mais je ne [illegible] ni récriminer, ni accuser. Je serais plus heureux si je [illegible] faire en conscience l'éloge de tout ce qui est nouveau.

[3] Figurez-vous un membre de cette Société au milieu [illegible] Compagnons, et leur disant : « Votre institution est [illegible], parce qu'elle est pleine d'abus, de mystère et d'orgueil. [illegible] la détruire de fond en comble, etc., etc. » Vous qui [illegible] l'esprit des Compagnons, jugez du tumulte qu'il aurait [illegible]qué et du danger qu'il aurait couru.

[4] Les Sociétés que vous détestez si fort ont [illegible]

utes les villes écartées du tour de France et
t pas encore été infectées du Compagnonage[1].

bien grands services aux travailleurs, en protégeant
ires et leur vie. Dans les pays où elles existent, l'ou-
mieux rétribué que dans ceux où elles n'existent pas :
elles communiquent à l'homme une certaine force mo-
a rarement vu le Compagnon traduit en justice pour
moralité, ou pour infraction aux lois de l'honneur.
tendez que les Compagnons se battent absolument à
cannes et des couleurs. Mais est-ce pour cela que se
s nations contre les nations, les habitants d'un village
ux d'un village voisin, les soldats de terre contre ceux
es cavaliers contre les fantassins, et tant d'individus
chaque jour s'asseoir sur les bancs des cours crimi-
e mal peut-il être dans des rubans? Mais les francs-
n portent, des rubans; les conscrits le jour de leur ti-
ort; les habitants des campagnes, aux fêtes des jeunes
es membres des sociétés chantantes en portent aussi;
s examinons bien, nous verrons partout les hommes
graves se parer d'insignes plus ou moins significatifs :
x-là les rubans ne renferment aucun mal. Enfin, si
uisiez les cannes et les couleurs chez les Compagnons,
vous avoir détruit la cause du mal? Si vous détruisiez
iétés elles-mêmes, croiriez-vous avoir fait un grand
vant; que tout serait fini; que tout irait mieux? Que
-vous à la place de ce que vous auriez détruit? Il y a
Compagnons du fanatisme; mais ne voit-on pas ail-
l'égoïsme, de l'indifférence? Y comprend-on bien la
é humaine? Ah! cessez d'attaquer avec tant de vio-
cannes et des couleurs : le mal n'est pas dans les at-
nais dans les hommes. Il faut faire pénétrer dans leurs
ans leurs cœurs la lumière et l'amour : au lieu de les
il faut les unir; il faut répandre sur eux, au lieu de
tants et grossiers, des idées nobles et fraternelles; il
réformer nous-mêmes, et puis nous réformerons les

dites que le Compagnonage n'existe pas à Paris; c'est
ur : les tailleurs de pierre, les charpentiers, les tan-
s forgerons, les maréchaux, les chamoiseurs, les cor-
, les boulangers, etc., etc., sont là en société comme
autres villes de Devoir. Si on s'y bat moins, c'est parce
d'une capitale civilise tous les rangs de sa population.
pentiers et les boulangers se livrent bien encore quel-
bats, mais on a l'espoir fondé que la raison les éclai-
u'ils cesseront de se dégrader aux yeux de ceux qui les
t, soit en souffrant, soit en ricanant.

Regardez, dis-je, comme tous les ouvriers
sent pêle-mêle sans distinction de corps, e
tentation pour le talent. Si ces jeunes
voyagent et entrent malheureusement dai
ciété de Compagnonage, ils deviennent e
mort.

. . . .

Mon but n'est pas de critiquer l'Associ
contraire, c'est de réunir tous les homme
ouvriers principalement dans un seul faise
une seule Société; mais pour cela il faut
toutes les distinctions, les cannes et les
Plusieurs Compagnons s'écrieront avec fure
ment! vous voulez nous ôter nos couleur
notre écharpe royale et notre bouquet s
pourquoi non, puisque vous voulez l'égalit
marquis, et entre les pauvres et les ric
conviendrez que tout le monde ne peut pas
couleurs, des écharpes, des cannes et des
c'est un attirail qui coûte au moins cent f
suite, si tout le monde en avait, vous per
de même vos distinctions.

Ne vous trouvez-vous pas ridicules vous
quand vous êtes affublés et chamarrés de ru
franges en or, et le bouquet monstre qui v
toute la poitrine? Il y a vraiment de qu
pitié en voyant ce luxe effréné, cette va
orgueil que vous étalez le jour de vos fête
en voitures comme de riches négoçiants ou
taires, musique et tambours en tête, ex
vous faire regarder. Et vos bons Affiliés pa
pied par derrière [2]. Que d'argent dépens

[1] Il y a bien ici quelque chose d'un peu cru, ma
à la manière de celui qui parle; on ne doit point
liser.

[2] Voilà des erreurs! Quand tous les Compagn
voiture, ils se passent de musique, par la raison
assourdissant des unes détruirait l'harmonie d
l'autre; de plus, quand les Compagnons vont en vo
est rare, les Affiliés ne vont pas à pied.

t dans quelques jours, pour manger du pain et e de l'eau le reste de l'année !.....

ı Société de l'Union ne fait pas de si grandes dé-ses ; ses membres n'ont pas, comme chez vous, écharpe et un bouquet à donner tous les six mois remier Compagnon [1] ; ils n'ont pas de luxe inutile ıme vous, par conséquent, ils dépensent moins [2]. Société de l'Union est meilleure parce que tous les riers de tous les corps d'états peuvent se réunir et erniser tous ensemble ; par ce moyen ils sont ux disposés à faire de bons citoyens et à entrer s la société humanitaire [3].

Après avoir consacré pendant six mois un temps précieux rvice d'une Société, on en reçoit, pour toute récompense, écharpe et un bouquet ; on les a, je crois, bien gagnés : ma part, je sais ce que cela coûte ; mais j'ai eu l'honneur ervir mes frères, honneur dont je suis vraiment fier.

Il ne faut pas être rigoriste ; il ne faut pas faire un crime Compagnons de faire une ou deux fêtes par an, et de dé-er, à cette occasion, la somme de dix francs chacun au , en musique et en festin. Jeune, j'ai fréquenté leurs So-s ; j'étais un ami du travail et de l'ordre, et pourtant ces m'étaient bien douces ; elles étaient pour moi une courte de bonheur dans le rude sentier de la vie. Les Compa-ıs qui, sans avoir éprouvé de maladies ou des pertes, ient ces sortes de fêtes de famille, étaient presque toujours oins laborieux, les plus débauchés, les plus égoïstes et les malheureux sous tous les rapports.

ous dites que chez vous on dépense moins en superfluités : levrait alors y être plus riche, et y faire une nourriture leure et mieux réglée Mais je crains cependant bien que ne fassiez usage ni des chapons délicats du Maine, ni des fins de Bordeaux, et que vous ne soyez réellement ni plus es, ni plus heureux que les Compagnons que vous jetez si

Je sais que les Compagnons rapportent au pays natal bien préjugés ; et vous ! n'y rapportez-vous point de scepti-ıe ? Etes-vous vraiment aussi parfait que vous le prétendez ? aine ardente que vous manifestez contre les Compagnons -elle pas inspirée par une sorte de fanatisme ? N'auriez-pas un peu de ce mal que vous leur reprochez avec quel-raison ? Réfléchissez ! il est bien difficile d'être parfaite-t juste.

Votre dernière note : *je livre à l'impr*
vraiment tout ce qu'il y a de mieux, c'est
cela que je vous écris, car vous promettez
teurs de reprendre un jour la plume ; moi
part je vous y engage de toutes mes forces
vous en prie en grâce, ne faites plus l'élog
pagnonage ni de Salomon. Vous perdriez vo
l'opinion publique les condamne et les rejet
tous les mystères de la religion catholiq
siècle est un siècle de lumière et d'égalit
toujours car vous en avez le talent ; mai
votre lyre et votre [illegible] ne comme les Rouge
c [illegible] les l[illegible] [illegible] es Altaroche, les Va
J[illegible] [illegible], [illegible]ennais, Louis Blan
neraye, etc.

Unissons nos faibles voix aux voix fortes
mocratie, marchons d'accord à la conquêt
droits ; que tous nos efforts tendent vers un
celui de réunir tous les hommes en un se
pour cela, commençons par les ouvriers
une société universelle pour tous les corps,
d'abord de tous les ouvriers mariés non, d
tous les célibataires sédentaires et de tous
ouvriers honnêtes qui voudront se réunir à
cette Société ait pour base l'égalité, et p
bonheur de tous, par un mutuel secours ;
l'argent déposé en caisse par les Sociétair
absolument que pour le soulagement des
reux.

S'il se fait quelque banquet, que ce soit
parément du tribut ordinaire et volontaire
cette Société, instruisons-nous les uns les
nos véritables intérêts ; engageons même
amis de l'humanité qui ne sont pas ouvrie
nous donner quelques lumières ; donnons
cours pour exciter l'émulation des arts, d
de la littérature, de la morale, etc., et des
logues au travail.

Nous pourrions aussi admettre les appren
ques séances, sans les faire payer aucun

ulement pour leur donner les véritable
s de l'association. Ne prêtons qu'un seul ser
celui de maintenir de toutes nos forces notre
populaire et de lutter sans cesse contre la
ie et l'oppression. En faisant ceci et nous pla-
us la protection des journaux démocratiques,
rons dignes de notre siècle et de l'avenir.
l'honneur de vous saluer,

Votre dévoué compatriote,

MOREAU (ouvrier serrurier).

---

ponse de l'Auteur à M. Moreau.

Paris, 15 mars 1840.

Monsieur,

éponds à votre lettre, non pour discuter avec
mais pour vous faire savoir que je l'ai reçue;
irs comment relever toutes les erreurs, les
es, les exagérations, les jeux de mots, les
nances et le rigorisme qu'elle renferme? Il
pour cela beaucoup de pages. Comme je
des courts instants de loisir, je veux les
er à éclairer les ouvriers de bonne foi qui
le besoin et le désir de l'être, et non les dé-
a pure perte.

que je vous le dise, monsieur, vous ne tenez
i de ma position, ni des difficultés de tous
le j'avais à surmonter; vous ne m'avez pas
le médecin qui veut opérer des cures diffi-
mbreuses, étudie attentivement la maladie
sation de ceux qu'il veut traiter et guérir.
soit d'abord son opinion à leur égard, il ne
: *Tous les soins sont pour vous inutiles,*
t mourir. Non, au lieu de les épouvanter
e, les encourage toujours par de douces
approprie les remèdes à leur tempéra-
r force, à leur mal; c'est ainsi qu'il par-
it à soulager ses malades, puis à les

Les savants qui traitent le moral, c
traitent le physique de l'homme, or
prudemment; autrement, ils aigrisser
de le détruire. C'est ce que font beauc
vains démocrates; ils sont hardis, in
peu habiles et peu sages: voilà, je
causes du peu de progrès que font les
des années. Les procédés violents ne i
pas, vous trouverez bon que je ne i
non plus.

Maintenant s'il faut vous dire la v
m'êtes pas tout à fait étranger; je c
votre manière de penser et de vous ex
ai lu dans l'*Intelligence,* vous étiez in
véridique; vous êtes à présent ce q
alors; vous, membre d'une associatio
clamez seule bonne et digne de vie,
nemi acharné de toutes celles qui exi
la vôtre; vous appelez sur elles anath
tion; vous vous dites homme de li
êtes despote; vous vous dites homme
vous êtes intolérant; vous parlez sans
nité, et vous êtes sans bienveillance
blables dès qu'ils sont Compagnons.
vous aimez vraiment les hommes,
ménagements pour eux, lors même qu
leurs préjugés et leurs vices.

Moi, membre comme vous d'une
prêche l'amour et le rapprochement a
mes; si les idées de progrès et de ch
pands peuvent germer en eux; s'ils se
poussés les uns vers les autres et cap
ler, de se confondre, et de ne for
qu'une seule et grande association, qu
plus leur union sera intime, plus ils s
et heureux; c'est là tout ce que je dés

Mais pour le moment, je n'ai pas cr
ser plus avant; je connais les hommes e
pas leur susceptibilité.

Enfin, vous ne m'approuvez pas, je ne

au plus; vous pensez d'une façon, moi d'une
e; vous êtes libre, je le suis aussi; agissons donc
un de notre côté et ne cherchons pas à nous im-
r l'un l'autre nos croyances; nous y perdrions
les deux notre temps, et comme rien n'est
cher que le temps, il faut en perdre le moins
ble.

prenez pas, monsieur, ceci en mauvaise part,
uillez agréer, etc.

AGRICOL PERDIGUIER.

Moreau a fait paraître, il y a peu de jours,
brochure d'une trentaine de pages; M. Mo-
est toujours le même. Sa Société est un mo-
de perfection, toutes les autres sont détesta-
et pour le prouver, il les peint de couleurs
noires; puis il s'adresse aux Affiliés, aux
rants, et leur dit: Vos Compagnons achè-
des cannes et des rubans avec votre ar-
, ils vous exploitent indignement; révol-
ous, et mettez-vous avec les *Sociétaires*.
des Affiliés, si des Aspirants se faisaient re-
ir Compagnons, dans l'espoir d'avoir des
es et des rubans aux dépens de ceux qui
portent pas encore; s'ils croyaient pouvoir
ire légitimement exploiteurs, ils se trom-
ent singulièrement, et, pour qu'ils n'é-
vent aucun mécompte de cette sorte, je
devoir les avertir que les cannes et les ru-
ne coûtent qu'à ceux qui les portent, et
les Compagnons, pour tout ce qui concerne
ciété, dépensent davantage que les non-
pagnons.

est triste de voir un homme qui se prétend
progrès chercher, par des moyens peu

loyaux, à semer [illegible] ne et la mion. « La Société de l'Union, dit-il, ressemble au Compagnonage que par le bon. Chez elle, dit-il encore, tout découle du précepte : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fut fait », etc. Je venais de parcourir cette brochure, lorsqu'on me remit *le Constitutionnel* (n° du 27 avril). Voici ce que j'y lus : « Le 15 de ce mois, une « rixe terrible s'est engagée à Grenoble entre « des garçons boulangers de la Société des *So-* « *ciétaires* et d'autres garçons du même état, « de la *Compagnie de la Liberté*. Quinze « Sociétaires, venant de faire la conduite à un « de leurs camarades, rencontrèrent cinq Com- « pagnons de la Liberté, et les assaillirent sur- « le-champ à coups de pierres et de bâtons. Un « de ces derniers se réfugia dans la boutique « d'un épicier; mais les *Sociétaires* se [illegible] « pitèrent à sa [illegible] lite, pénétrèrent dans le « domicile de l [illegible], maltraitèrent ce com- « merçant qui v[illegible] t défendre le fugitif, et « portèrent enfin [illegible] coups de couteau à la « tête du malheureux Compagnon de la Li- « berté. Les blessures sont tellement graves « qu'on désespère de le sauver. Huit des Socié- « taires ont été arrêtés (*Courrier de l'Isère*). »

Ainsi, on le voit, les *Sociétaires* ne sont pas plus sages que les *Compagnons*. Il faut cher-

r·de . reau, qui se plaît à récriminer.
vu, dans sa lettre insérée dans ce volume,
ittaques qu'il dirige contre le Compagno-
en général, et contre moi en particulier;
dans sa brochure des mêmes procédés, et
viendrait inutile de les signaler et de faire
seconde édition de ce qu'on a vu.

---

nde Lettre de Vendôme la Clef des Cœurs à l'Auteur.

Monsieur,

vous dois *des remerciements* pour l'envoi que m'avez fait de votre livre que vous avez eu la de joindre à votre réponse à ma lettre, car avez satisfait au désir que j'avais de le possé- *l'espère vous les porter sous peu de jours*, rendant à l'honneur de votre invitation. Mais endant cette première entrevue qui doit me er le plaisir de vous connaître plus particuliè- :, permettez-moi, monsieur, d'user de la con- que vous semblez m'accorder, pour vous faire s observations relativement à votre notice sur agnonage que vous auriez pu nous rendre orable par des citations un peu plus discrètes lignes de votre sujet; d'ailleurs, cette notice d rien aux Compagnons qu'ils ne connais- , et les erreurs que vous y avez glissées, candalisant les uns, ne peuvent que servir à l'ignorance des autres.

'objecterez sans doute que lorsqu'il s'agit r des abus, et surtout des abus de cette 'est guère possible, quelques ménagement enne, de ne pas dépasser les bornes de la tion; mais je vous répondrai: soyons sati- faut, ne craignons point de blesser l'a-

mour-propre de ceux que nous voulons ram
raison, lors même qu'ils persistent à s'en é
mais ne couvrons pas de ridicule une institut
sublime qu'est celle du Compagnonage, que l
de la jeunesse, les passions et surtout l'ig
n'ont déjà que trop avilie aux yeux du vulga
monsieur, qu'en pensera-t-il du Compagnonag
me sensé qui lira, par exemple, votre co
Grenoble? Ce que nous en penserions nous-
nous y étions étrangers, que tout le reste
Compagnons font tant de mystères, ne doit
mieux, si c'est ainsi qu'on procède à l'un de
qui doit être considéré comme l'un des plus
or donc, si cette manière d'exclure d'une So
lui qui s'en est rendu indigne, existe réellem
que part, n'est-ce pas le cas de nous rappel
verbe : que toute vérité n'est pas bonne à di

J'avoue pourtant que je suis bien loin de v
çonner d'aucune mauvaise intention : les se
que vous manifestez dans votre rencontre
frères m'en sont un sûr garant; mais son
aussi que vous n'écrivez pas pour des homme
retiré des colléges pour leur faire apprendre
que bien peu vous comprendront, ou ne
pas vous comprendre, si la bienveillance et
ration ne dirigent votre plume.

Quant au lecteur sensé, il vous passera fa
ce qu'il y a de défectueux dans votre livre
s'attacher qu'à ce qu'il renferme de bon; et
nant le but honorable que vous vous y propo
comme moi : honneur à celui qui l'a conçu!

Je laisse à votre jugement à suppléer à l
que j'aurais pu donner à ces observation
vous prie de me pardonner en faveur de
que je vous porte, car je me promets bien
seconder chaque fois que j'aurai l'occasion
verser avec des hommes sur l'importance
sujet.

Quant à l'arrangement que vous me propo
cernant ma chanson, j'ai si bonne opinion

› je vous laisse entièrement le maître d'en agir
ame bon vous semblera.

Recevez, etc.

PIRON (Vendôme la Clef des Cœurs).

Paris, 16 février 1840.

'ponse de l'Auteur à Vendôme la Clef des Cœurs.

Paris, 28 mars 1840.

Monsieur,

Quand j'ai reçu votre dernière lettre je pensais que ıs étiez sur le point de m'honorer d'une visite ; croyais donc pouvoir répondre de vive voix aux ections que vous m'adressiez ; je vois que me suis mpé, que vous comptez sur une réponse écrite, ré-ıse que je vais tacher de vous faire.

'oici votre première objection : « Votre notice sur e Compagnonage n'apprend rien aux Compagnons ıu'ils ne connaissent déjà, et les erreurs que vous ' avez glissées, tout en scandalisant les uns, ne ›euvent que servir d'aliment à l'ignorance des au-res. » Réponse : pendant que je travaillais à cette .ice, j'ai pris des renseignements de divers côtés ù il est résulté que j'ai su, après l'avoir écrite, ce › je ne savais pas avant; ainsi, puisque j'ai appris l'écrivant, d'autres, j'en suis bien sûr, apprendront la lisant. Quant aux erreurs que vous m'accusez avoir glissées, je vous invite à me les signaler.

)euxième objection : « Soyons satirique s'il le faut, ıe craignons pas de blesser l'amour-propre de ceux ıue nous voulons ramener à la raison, lors même ıu'ils persistent à s'en éloigner ; mais ne couvrons ›as de ridicule une institution aussi sublime qu'est :elle du Compagnonage, que la fougue de la jeu-ıesse, les passions et surtout l'ignorance n'ont léjà que trop avilie aux yeux du vulgaire. » Ré-ıse : aux satires on répond par des satires, et les

questions n'avancent toujours pas; cependant, sans faire une satire, sans dépasser les bornes de la circonspection, j'ai froissé des amours-propres, j'ai fait des mécontents. L'un m'accuse de ridiculiser le Compagnonage, l'autre m'accuse d'en faire l'éloge; celui-là me reproche d'être partial et d'avoir eu des égards pour ma Société, tandis qu'une partie de celle-ci me reproche mon impartialité et me blâme de ne pas lui être assez favorable: que conclure de tout ceci? qu'il n'était donné à personne de traiter un sujet si délicat et de contenter de prime-abord et à fond tout le monde. Pourtant ces plaintes contradictoires qui se croisent et se choquent sont loin de m'affliger; elles me sont une preuve certaine que le Compagnonage s'agite, et j'ai l'espoir que de cette agitation naîtra quelque chose de profitable...... Relativement à l'avilissement du Compagnonage par la fougue de la jeunesse, les passions, etc., etc., je ne pense pas comme vous. A mon avis, le Compagnonage est aujourd'hui ce qu'il était il y a cent ans; il est resté constant à ses anciennes habitudes, il n'est changé en aucune manière; c'est le public qui est changé: le public ne voit plus avec les mêmes yeux, ne juge plus avec le même esprit. Autrefois les prêtres catholiques ordonnaient et célébraient les fêtes des ânes et des fous, cérémonies bien singulières que le public trouvait sublimes; si on lui donnait de nos jours les mêmes fêtes il les trouverait ridicules. Autres temps, autres mœurs, autres goûts. Le clergé, quoique très attaché à ses vieux usages, s'est réformé sur plusieurs points; pourquoi le Compagnonage n'en ferait-il pas autant? pourquoi ne chercherait-il pas à se mettre d'accord avec son siècle et avec l'opinion publique? qu pense, il y va de son intérêt.

Troisième objection : « Qu'en pensera-t-il du
« pagnonage, l'homme sensé qui lira, par exe
« votre conduite de Grenoble? que tout le rest
« les Compagnons font tant de mystères, ne d
« valoir mieux si c'est ainsi qu'on procède à l'
« ses actes qui doit être considér comme l'

sérieux. » Réponse : l'exemple est mal choisi;
e la conduite en question nuise au Compa-
e, elle lui fait honneur; on voit par elle que
ıpagnons savent réprimer les abus et les vi-
n'est peut-être pas la conduite par elle-même
s paraît mauvaise, mais la manière de procéder
hose si sérieuse. Oui, la conduite de Grenoble
chose sérieuse, mais un enterrement l'est da-
. Il faut que je vous le dise, j'ai vu faire à Bor-
un enterrement, par un corps d'état que je
s nommer; il y avait dans cette cérémonie
)ses bien singulières; si j'en avais donné la
tion dans mon livre j'aurais provoqué d'abord
ats de rire, ensuite, l'indignation. Ainsi ce
Compagnons font en plein vent, sans crainte
lic, il ne faudrait pas le donner par écrit à ce
public. Pourquoi cela? S'il ne faut pas dire de
es choses quand tout le monde vous écoute,
encore moins les faire quand tout le monde
garde.
ième objection : « Songez bien aussi que vous
ivez pas pour des hommes qu'on a retirés des
ges pour leur faire apprendre un état; que bien
ous comprendront, ou ne voudront pas vous
rendre, etc., etc. » Réponse : n'ayant moi-
amais mis les pieds dans les colléges, je ne
rire pour des collégiens; il ne faut, je crois,
e comprendre, que du simple bon sens. Quant
qui ne le voudront pas, je ne peux que les
e... Malheur à ceux qui repoussent toute ré-
toute amélioration : le peuple qui avance
s dans la voie du progrès et de la civilisation
entend, ne les comprend plus, et quand on
us compris du peuple on a une existence bien
et bien fragile. Le Compagnonage se compro-
gaîté de cœur, aux yeux du peuple; il étale
nment avec complaisance, et, qui plus est,
gueil, tout ce qu'il a de mauvais en lui; il
nnu que sous un mauvais jour. De là cette
ıtion qui s'étend et l'enveloppe de plus en plus;

questions n'avancent toujours pas ; cependant, sans faire une satire, sans dépasser les bornes de la circonspection, j'ai froissé des amours-propres, j'ai fait des mécontents. L'un m'accuse de ridiculiser le Compagnonage, l'autre m'accuse d'en faire l'éloge ; celui-là me reproche d'être partial et d'avoir eu des égards pour ma Société, tandis qu'une partie de celle-ci me reproche mon impartialité et me blâme de ne pas lui être assez favorable : que conclure de tout ceci ? qu'il n'était donné à personne de traiter un sujet si délicat et de contenter de prime-abord et à fond tout le monde. Pourtant ces plaintes contradictoires qui se croisent et se choquent sont loin de m'affliger ; elles me sont une preuve certaine que le Compagnonage s'agite, et j'ai l'espoir que de cette agitation naîtra quelque chose de profitable...... Relativement à l'avilissement du Compagnonage par la fougue de la jeunesse, les passions, etc., etc., je ne pense pas comme vous. A mon avis, le Compagnonage est aujourd'hui ce qu'il était il y a cent ans ; il est resté constant à ses anciennes habitudes, il n'est changé en aucune manière ; c'est le public qui est changé : le public ne voit plus avec les mêmes yeux, ne juge plus avec le même esprit. Autrefois les prêtres catholiques ordonnaient et célébraient les fêtes des ânes et des fous, cérémonies bien singulières que le public trouvait sublimes : si on lui donnait de nos jours les mêmes fêtes il les trouverait ridicules. Autres temps, autres mœurs, autres goûts. Le clergé, quoique très attaché aux vieux usages, s'est réformé sur plusieurs points ; pourquoi le Compagnonage n'en ferait-il pas autant ? pourquoi ne chercherait-il pas à se mettre d'accord avec son siècle et avec l'opinion publique ? qu'il y pense, il y va de son intérêt.

Troisième objection : « Qu'en pensera-t-il du Com-
« pagnonage, l'homme sensé qui lira, par exemple,
« votre conduite de Grenoble ? que tout le reste dont
« les Compagnons font tant de mystères, ne doit pas
« valoir mieux si c'est ainsi qu'on procède à l'un de

« plus sérieux. » Réponse : l'exemple est mal choisi ; loin que la conduite en question nuise au Compagnonage, elle lui fait honneur ; on voit par elle que les Compagnons savent réprimer les abus et les vices. Ce n'est peut-être pas la conduite par elle-même qui vous paraît mauvaise, mais la manière de procéder à une chose si sérieuse. Oui, la conduite de Grenoble est une chose sérieuse, mais un enterrement l'est davantage. Il faut que je vous le dise, j'ai vu faire à Bordeaux un enterrement, par un corps d'état que je pourrais nommer ; il y avait dans cette cérémonie des choses bien singulières ; si j'en avais donné la description dans mon livre j'aurais provoqué d'abord des éclats de rire, ensuite, l'indignation. Ainsi ce que des Compagnons font en plein vent, sans crainte du public, il ne faudrait pas le donner par écrit à ce même public. Pourquoi cela? S'il ne faut pas dire de certaines choses quand tout le monde vous écoute, il faut encore moins les faire quand tout le monde vous regarde.

Quatrième objection : « Songez bien aussi que vous « n'écrivez pas pour des hommes qu'on a retirés des « colléges pour leur faire apprendre un état ; que bien « peu vous comprendront, ou ne voudront pas vous « comprendre, etc., etc. » Réponse : n'ayant moi-même jamais mis les pieds dans les colléges, je ne peux écrire pour des collégiens ; il ne faut, je crois, pour me comprendre, que du simple bon sens. Quant à ceux qui ne le voudront pas, je ne peux que les plaindre... Malheur à ceux qui repoussent toute réforme, toute amélioration : le peuple qui avance toujours dans la voie du progrès et de la civilisation ne les entend, ne les comprend plus, et quand on n'est plus compris du peuple on a une existence bien chétive et bien fragile. Le Compagnonage se compromet de gaîté de cœur, aux yeux du peuple ; il étale fréquemment avec complaisance, et, qui plus est, avec orgueil, tout ce qu'il a de mauvais en lui ; il n'est connu que sous un mauvais jour. De là cette réprobation qui s'étend et l'enveloppe de plus en plus ;

de là ces articles de journaux provoquant des lois de proscription; de là tant de Compagnons n'osant eux-mêmes plus avouer ce qu'ils sont. Oui, on le connaissait, le Compagnonage, mais sous son mauvais côté seulement; j'ai voulu le montrer sur toutes ses faces. A-t-il perdu à cela ? Non. Car des hommes qui, par la parole ou par leurs écrits, le condamnaient radicalement, le jugent à présent d'une manière plus douce et plus favorable. Je l'ai servi, le Compagnonage; il doit continuer à se servir lui-même; il le peut. Il est le maître de sa destinée; il peut rester en arrière, il peut avancer, il peut se perdre, il peut se sauver; je l'engage à avancer, à se faire comprendre et à se sauver.

Vous promettez, monsieur, de me seconder dans l'œuvre que j'ai entreprise : le concours d'un homme tel que vous n'est pas à dédaigner. Unissons donc nos efforts et travaillons avec persévérance à éclairer nos camarades; nous finirons, je vous l'assure, par obtenir d'heureux résultats.

Je termine ma lettre par une demande : vous m'aviez envoyé un cahier de vos chansons que je montrais à tous mes confrères, et cela pour leur prouver que chaque Société a ses poètes. Ce cahier, auquel je tenais tant, je l'ai perdu. Je vous prie d'avoir la bonté de m'en faire tenir un second.

Rien de plus à vous dire pour le moment qui puisse fixer votre attention.

Agréez, etc.

PERDIGUIER (Avignonais la Vertu).

Trois jours après l'envoie de cette lettre, je reçus la visite de Vendôme la Clef des Cœurs; il me dit : « Vous avez entrepris là une œuvre « bien grande et bien pénible; il vous fallait, « pour oser l'entreprendre, beaucoup de cou- « rage; j'aurais reculé devant une telle mission. « Maintenant je vous engage à continuer, à ne

« vous lasser jamais. Je ferai tout ce qui dépen-
« dra de moi pour vous seconder. » Nous causâmes long-temps ensemble, et nous nous séparâmes liés d'amitié et d'intentions.

Le 16 mars je reçus une seconde lettre de mes confrères de Bordeaux. Leur première était fort douce auprès de celle-ci, où les mots de spéculateur, etc., m'étaient prodigués. Je vis par elle, j'appris encore d'autre part, qu'on cherchait à exciter contre moi les préjugés et les mauvaises passions. Des lettres anonymes et d'autres lettres partaient de Paris et d'ailleurs, se répandaient dans toutes les villes et me présentaient sous un jour détestable. Je recevais souvent des objections, des questions, etc., et quelquefois des insultes ignobles. Je vis qu'il était temps de m'adresser à tous mes confrères pour parer les coups que l'on me portait, et leur faire connaître la vérité et le but de mes efforts.

Lettre de l'Auteur aux Compagnons du tour de France, ses confrères.

Paris, 16 mai 1840.

Mes chers pays,

Je vous envois trois lettres [1] à la fois, et dans la même feuille; je vous invite à les lire avec soin et à réfléchir, car la démarche que je fais en ce jour n'est pas sans gravité. Je vous rappellerai que j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour la prospérité

[1] J'avais joint à cette lettre les copies des lettres que j'avais reçues de Bourguignon la Fidélité et de Nantais Prêt à Bien Faire. Je voulais montrer que j'avais l'approbation et l'appui des Compagnons les plus estimables.

et pour l'honneur de notre Société; on me dit cependant qu'il s'en faut de beaucoup qu'elle soit reconnaissante. On me dit que le blâme, que les reproches, que des accusations nombreuses tombent sur moi.

Est-il vrai que l'on me reproche d'avoir trop peu fait des chansons nouvelles? Mais lorsque les villes du tour reçurent mon premier, puis mon deuxième cahier, un très-petit nombre d'entre elles prit la peine de me répondre. Eh! peut-on chanter toujours quand ceux pour qui on chante semblent ne point prêter l'oreille, et ne donnent aucun signe direct de satisfaction?

Est-il vrai que l'on m'accuse d'avoir dit trop de choses sur notre Société? Mais en ai-je dit une seule que tous les Affiliés ne sachent? et pourtant les Affiliés sont libres de changer de Société quand bon leur semble, et peuvent dire tout ce qu'ils savent sans se compromettre.

Est-il vrai que l'on me blâme d'avoir parlé du Médaquin des charpentiers, et de n'avoir rien dit de celui de *....; mais le premier de ces ouvrages je l'ai vu, le second je ne l'ai pas vu, et puis ignore-t-on...

. . . .

Est-il vrai que l'on me reproche d'être trop impartial, de n'être pas assez rigoureux envers les Devoirants? Mais les satires engendrent les satires. Ensuite, pensez combien un livre satirique, signé, approuvé de toute la Société, pouvait nous nuire aux yeux de la justice quand survient un procès, et aux yeux de tous les hommes de bien dans tous les temps. De plus, quelle confiance pourrait-on avoir dans ma parole si je prodiguais l'éloge d'un côté et l'insulte de l'autre? Il faut être juste si l'on veut être cru.

Est-il vrai que l'on me blâme d'avoir rangé des charpentiers parmi les enfants de Salomon? Mais les Devoirants en général repoussent les cordonniers et les boulangers : ce qui ne nous empêche pas de compter ces derniers parmi les enfants de maître.

ies. Quand nous nous obstinerions à nier les
ientiers de Liberté, on ne verrait pas moins
existent sous le titre d'enfants de Salomon. J'ai
éanmoins que nous n'avions point de rapports
eux.

-il vrai que l'on me blâme d'avoir intercalé
mon livre la chanson *Gavot abominable?* Mais
chanson était connue dans les villes et dans les
agnes, et faisait croire que les Gavots étaient
spèces de monstres. Ceux qui la liront dans mon
sauront l'apprécier à sa juste valeur.

-il vrai que l'on me blâme de ce que je n'ai
enfermé mon ouvrage dans notre Société seu-
nt? Mais si mes idées, si mes principes ne sont
ıdus, s'ils ne pénètrent de toutes parts chez les
irants, ceux-ci ne pourront en profiter, ils
nueront à nous attaquer, il faudra nous défen-
st la guerre durera toujours. Dans le cas con-
э, mes désirs se réaliseront et chacun pourra un
voyager sans crainte et sans dangers. Le tour
rance ne sera plus un vaste guet-à-pens, mais
belle promenade où la jeunesse ira s'instruire et
jouir.

s critiques que je viens de citer et auxquelles
épondu n'ont certainement rien de bien flatteur;
voici la seule chose qui me blesse réellement :
'accuse d'avoir spéculé, d'avoir exploité la So-
; cela est par trop fort et trop injuste. Or, sa-
donc comment j'ai spéculé :

1834, trente-trois Compagnons de Paris sous-
rent pour deux francs chacun. Je fis tirer cinq
s exemplaires d'un premier cahier, j'en donnai
partie aux souscripteurs, le restant fut envoyé
is à toutes les villes du tour de France. Il est vrai
cette époque la ville de Beziers et celle de Tou-
e m'envoyèrent l'une quinze francs et l'autre dix.
je n'en fus pas moins de douze francs du mien,
mon temps perdu qui valait à lui seul beaucoup
que toute la souscription.

1836, soixante-un Compagnons souscrivirent

aux mêmes conditions. Je fis tirer treize cents exemplaires d'un second cahier, qui, comme les premiers, furent distribués aux souscripteurs ou envoyés aux villes du tour gratis, et franc de port. Je ferai remarquer que les souscripteurs ne paient jamais tous; que seul je faisais tout et supportais tous les frais de correspondance et autres frais : j'en fus cette fois de trente francs du mien et de mon temps perdu. Et combien en perd-on, de temps, pour faire de telles choses dans une ville comme Paris, où notre Société n'existe pour ainsi dire pas, où tous ses membres sont isolés et agissent individuellement. Non, on n'a jamais compris toutes les peines que je me donnais, et cela sans intérêt; car je n'ai jamais voulu vendre un seul cahier et retirer la moindre pièce de monnaie, j'aimais mieux tout donner.

Tant de sacrifices et si peu de reconnaissance ne m'avaient point rebuté; je crus, cette fois, pouvoir servir en même temps et ma Société et la cause sainte de l'humanité; je réunis mes deux cahiers auxquels j'ajoutai des chansons et des notes morales, puis des figures de géométrie, un dialogue sur l'architecture, et un raisonnement sur le trait, tout cela pour inspirer le goût du dessin; puis une notice sur le Compagnonage où notre Société se distingue par son organisation supérieure ; puis enfin la rencontre de deux frères, partie morale et raisonnée qui contribuera sans doute à rétablir la paix sur le tour de France. Quinze villes me fournissent quatre cent vingt souscripteurs à deux francs, dont chacun recevra deux exemplaires de l'ouvrage. Mais comme une cinquantaine de ces souscripteurs n'ont encore rien déboursé [1]; comme la plupart des villes n'ont point affranchi leurs lettres, ou ont rogné le montant de leurs souscriptions pour en payer le port, il en ré-

[1] Depuis que cette lettre a été envoyée, beaucoup d'entre ces cinquante m'ont payé, et si une ville m'a négligé, la faute en est à un fripon qui l'a trompée, et dont la Société de cette même ville a fait justice en le flétrissant.

ılte que je n'ai guère touché que sept cents francs. ai fait imprimer ce livre qui ne devait avoir, d'après a promesse, que cent cinquante pages, et il en a ıux cent cinquante-deux; de plus, cinq planches ıe je n'avais pas promises, et une couverture imımée. Puis, je l'envois aux villes, et j'envois des ılumes au-delà du nombre convenu. Je reçois touırs moins qu'il ne m'est dû, et je donne toujours ıs que je ne dois: pauvre calcul! Enfin les déchets, ı correspondances, les frais d'emballage, de comssion, etc., etc., compromettent mes intérêts. rès tant de soucis, de soins et de fatigues, six cents ıncs que je venais de recevoir de mes parents ont paru. Je n'en ressens aucune peine; si j'étais un mme riche, ayant l'intention fixe de servir une ıse, je sèmerais mon livre partout, et pour rien; ıis, ne pouvant en user de la sorte, et voulant anmoins répandre mes idées que je crois bonnes, suis forcé de vendre les volumes qui me sont res-, et voilà que les Compagnons de Bordeaux me ıitent de spéculateur. Si l'on a cru que j'avais bécié avec la Société, on s'est trompé; il ne faut que la bonne foi pour comprendre que je n'ai fait que s sacrifices.

Dui, je suis pauvre, mais je n'en suis pas honteux; malheur m'a long-temps accompagné, mais j'ai ıffert seul, à l'écart; j'ai beaucoup travaillé pour Société, mais je n'ai jamais compté sur des rémpenses; car je sais que quand on sert les Sociétés -delà de leurs désirs, on doit les mériter et non les tenir. Je vous ai fréquentés un bon nombre d'anes, mais j'ai toujours fait rigoureusement mon deir, et si un seul de mes confrères peut me reproer quelque chose, qu'il parle, qu'il s'adresse à ıi.

Pourquoi faut-il que des membres de cette Société ıe j'ai si bien servie soient en ce moment mes plus des ennemis? Je sais que des lettres anonymes rtent de Paris et vont semant partout le mensonge la calomnie; des Compagnons des provinces ac-

cueillent ces impostures et les ré[illegible] à leur tour. Mais quel est donc mon crime ? [illegible] ie donc fait pour soulever tant de colère ? Un livre dont ma Société sera fière un jour, et elle dira avec orgueil : « C'est de mon sein que sont sortis les Compagnons qui les premiers ont prêché la concorde au tour de France ! » Eh bien ! ce livre de morale et de paix est aujourd'hui une cause de [illegible] nent pour son auteur : c'est donc un crime d'[illegible] les hommes ? Jésus-Christ aimait les hommes [illegible] s hommes l'ont crucifié ; Socrate aimait les h[illegible], et les hommes l'ont empoisonné ; Jean-Jacques Rousseau aimait les hommes, et les h[illegible] s l'[illegible] poursuivi à coups de cailloux. [illegible] i[illegible] sque rien, j'ai voulu pourt[illegible] lition où le sort m'a placé, [illegible] quelque [illegible] à [illegible] es semblables, et mes sembla[illegible] m'en savent [illegible] is gré ; ils m'en font un crime. Il est donc vrai [illegible] es hommes les mieux intentionnés ne trouvent que des tortures ici-bas... Mes pays, ne vous préparez point de regrets, ne vous laissez point entraîner par ceux qui veulent jeter le trouble dans notre Société ; ils s'en prennent toujours aux [illegible] s que v[illegible] us estimez le plus, ils les abaissent pa[illegible] et la diffamation, puis ils se dressent sur [illegible] de leur pied et se présentent comme seuls dignes de vos hommages. Ces êtres indéfinissables se sont attaqués à moi, ils ont voulu me ravaler ; mais je me suis défendu et j'ai résisté avec succès. C'est ce qui les irrite davantage ; aussi pour me perdre, tous les moyens leur semblent bons. Défiez-vous des lettres [illegible] nonymes, œuvres infâmes que notre Société n'a [illegible] it jamais connues. Ne faites pas comme les C[illegible] ons de Bordeaux qui, s'appuyant sur une de [illegible] lettres partie de Paris, viennent de me salir.

Mes chers pays du tour de France, je fais un appel à vos sentiments, n'ayez point de prévention ni contre mon livre, ni contre les intentions qui me l'ont inspiré ; lisez-le, faites-le lire à d[illegible] [illegible] s sages et éclairés, vous comprendrez [illegible] ue je suis,

intérêt que je vous porte en cherchant à
ıe le sang des ouvriers de la France ne soit
ıdu sur la poussière de nos grandes routes
promenades publiques! Je vous ai mis à la
ımpagnonage, je vous invite à vous y con-
;nement.

e vous ai envoyé mon livre, je savais que
ne seraient pas admises tout d'un coup;
ı'étais bien gardé de vous demander une
on que vous ne deviez m'accorder que plus
s ces lettres inconcevables, mais ces mots
ıtion, etc. m'ont profondément affligé, et
e silence pour me plaindre et me soulager,
ous me rendre justice!

ɛ, mes chers pays, etc.

PERDIGUIER (Avignonais la Vertu).

---

tirer la lettre ci-dessus par le moyen
he, et j'en mis un exemplaire à la poste
que ville du Tour de France. Il fallut,
ours plus tard, écrire une seconde
us longue, plus énergique, et prendre
'idus à partie, car j'étais attaqué sans
ıent. Les lettres circulaient, se croi-
'un envoyait de Chartres à Montpel-
lettre dans laquelle il exhortait un
on influent à mettre la main à la
ur empêcher de circuler le livre détes-
:e niais d'Avignonais, un livre, enfin,
ourner en dérision le Compagnonage,

:re écrivait de Paris à Nantes une lettre
:i un extrait: « Cet homme (Avigno-
loit être indigne d'exister dans notre
; tout Compagnon doit dire en le
: Voilà le plus lâche des hommes......
tour de France connaisse le traître qui,

« jusqu'à ce jour, a grugé les (pagnons
« crois que, d'après un apré... rei.., vous
« rez le premier à Nantes qui dira que
« Avignonais doit être brûlé et rayé du
« pagnonage, etc., etc. »

Mon ami Sauvageon, dit Lyonnais l'Ai
Trait, effrayé de la situation où je me trou
m'écrivit de Lyon, sa r dence, une lettre
voici un passage : « Vous dites que vous
« faites votre dernier adi u ; pourtant
« mes tous vos amis ; us ne vous
« jamais ; vous avez fait pour la Société
« jamais personne n'eût pu faire. Votre
« s'effacera point de notre mémoire.

« Quoique les C ions de Lyon ne
« aient, autant d ait fait compliment
« votre ouvrage ; qu'ils aient manqué à
« devoir, et moi aussi, nous sommes
« amis, parce que nous savons que nous
« dons en vous l'ami le plus sincère et le
« fidèle des hommes de notre rang.

« Eh! vous nous faites votre dernier ad
« Je vous prie de nous écrire, nous recevr
« vos lettres avec plaisir ; nous voudrions
« voir vous posséder dans notre cité pour
« mettre à l'abri des persécutions. Je prie
« ternel de vous donner assez de force
« pouvoir supporter les persécutions des inju
« et des aveugles. Je vous remercie, au nom
« la Société, de votre ouvrage. Nous aur
« dû vous en être reconnaissants d'une a
« manière que par des mauvais traitem
« etc., etc. »

[1] J'ai dit dans la lettre précédente ment j'ai
Compagnons.

us dans Paris beaucoup de tracas, beau-
d'agitations et de tourments; je me dé-
s le mieux que je pus : la paix s'ensuivit,
fut tranquille. Je passerai bien des faits
silence, afin de ne blesser personne, et
e provoquer aucun mécontentement. Si
dant, malgré mes soins à éviter toute per-
lité, cette publication m'attirait de nou-
attaques, je me défendrais à l'avenir
ie je me suis défendu dans le passé.
ns cet intervalle (en mai 1840), un Mon-
, que je ne connaissais point encore, vint
ouver et me dit : « Je viens de la part de
George Sand ; elle a lu votre *Livre*
ompagnonage, et désire vous voir et
connaître. Auriez-vous la complaisance
enir un jour chez elle. » Je répondis affir-
rement. Il ajouta : « Nous vous attendons
in à dîner; venez, vous nous ferez plai-
Je promis d'y aller, et j'y fus. Madame
m'accueillit on ne peut mieux ; nous cau-
s bien long-temps ensemble, puis je la
ai, très-satisfait de cette entrevue.
it jours plus tard, le même Monsieur re-
me trouver, et me remit, de la part de
qui avait déjà pensé à moi, quatre jolis
nes et une lettre des plus flatteuses et des
nobles, dont je transcrirai deux frag-
s.

Paris, ce 29 mai 1840.

ai lu avec un bien vif intérêt, monsieur, les
es que vous m'avez communiquées [1], et je suis

[1] notes étaient les copies des deux dernières lettres que
adressées à mes confrères du tour de France. Une seule
ettres est reproduite dans ce volume. (Voyez page 55.)

« tout à fait persuadée que le bon droit
« sont de votre côté. Persévérez dans l
« ment grande et généreuse que vous av
« sée et soyez sûr que votre vertueuse
« portera ses fruits. Vous triompherez d
« et des passions, non pas entièrement
« car le mal est grand, notre vie est co
« de nous ne peut réaliser qu'une très-f
« du bien qu'il a conçu. Mais vous aur
« tranchée; d'autres champions de cett
« fraternité viendront seconder vos effo
« laisserez un beau nom parmi vos frères
« vement touchée de la lecture de vos écr
« conversation m'a confirmée dans la h
« que j'avais de vous. Cependant, à la j
« eue de vous entendre parler si bien des
« vous sentez, s'est jointe une profonde
« cause des épreuves que vous avez souf
« celles que vous souffrirez encore. Tout
« se dévoue au culte de la justice doit êtr
« et sa vie est une lutte, un angoisse, u
« autre terme que la mort. Puisez donc
« dans l'idée même de cette souffranc
« votre vertu vous a dévoué.

. . . .

« Pardonnez-moi ces réflexions que m
« sympathie la plus vive et l'intérêt le pl
« Je charge la personne qui vous remett
« de vous dire encore plusieurs choses di
« mêmes sentiments.
« Tout à vous.

« GEORGE S

En effet, cette personne me dit que
Sand comprenait mon dévoûment
tance de ma mission, et des offres
faites en son nom. J'y fus sensible;
je me bornai à un remercîment.

Mais peu après mes idées revinr

, et je me dis : Tu es pauvre; malgré cela,
ıs dépensé au service d'une juste cause ta
ıquillité, ton temps, tout l'argent que tes
s t'ont produit, tout celui que ton père t'a
né, et tu es contrarié, et tu souffres de ne
voir faire davantage. Dans ce moment, une
ısion favorable se présente, une femme cé-
'e par son génie te tends la main; ne sois pas
ne fierté ridicule, accepte l'offre qu'elle te
: le bien tombé sur toi se répandra tout
sitôt sur d'autres. Tu iras refaire ton tour
France, propager tes idées de fraternité, et
er des relations amicales avec les Compa-
ns les plus éclairés des Sociétés encore enne-
s. Eh! sais-tu que cela peut porter bien loin!
.— Et je me rendis à ces raisons; j'écrivis à
' George Sand une assez longue lettre, par
ıelle j'acceptai son offre et lui faisais part de
ı projets. Le lendemain je reçus cette ré-
se :

Vos projets sont trop nobles pour que je ne fasse
ıs tout ce qui dépendra de moi pour les seconder;
ɔmptez donc sur moi et sur mes amis. Je n'ai pas
ı temps de vous écrire aujourd'hui, mais venez me
oir vendredi prochain dans la soirée ou dîner avec
ous si vous pouvez. Nous causerons de vos pro-
ıts, vous me direz quelle est la somme qui vous
st nécessaire et nous la trouverons bien.
Je vous remercie d'avoir accepté mon offre et
'avoir compté sur mon dévouement à votre cause,
ır ma haute estime pour votre personne.
« Tout à vous.

« GEORGE SAND. »

Moi, qui n'avais jamais rencontré dans la vie
injustice ou indifférence, je fus heureux de
ı procédés! Cette bonté, cette noblesse m'en-

chantèrent, me ravirent! Oui, pour sortir monde trop matériel, je lisais quelquefois les romans, pour voir au moins en espri actions généreuses et grandes; et voilà j tant que je trouve, dans ce monde si froi que je pensais ne plus y trouver! Au jour qué, je me rendis chez l'illustre dame; el demanda quelle somme m'était nécessair le lui dis, et huit jours après cette somm fut apportée à mon domicile par Mme G Sand elle-même. Deux personnes dévoué cœur, Mme Marliani, épouse du consul d'Es à Paris, et une autre personne d'un gran rite, participèrent à cette œuvre tout en f de la cause du progrès, du progrès lent, s veut, mais réel, mais sûr.

Le 16 juillet, après m'être suffisamment paré, je me mis en route. Quel bonheur, q on est resté si long-temps renfermé dan murs d'une grande ville, de se trouver t coup transporté au sein des vastes campa et de voir les côteaux et les vallées, les teaux et les cabanes, les endroits popule les solitudes, les eaux fraîches et limpide cieux si brillants et la terre chargée de lages, de fleurs et de fruits. Qu'on est heu de respirer ainsi! comme le cœur se di comme nous sentons alors les joies de l' tence!.... Mais il ne s'agit pas ici de décrir lieux et de dire ses impressions. Il s'agit tres choses, et il faut être bref.

Le 17 juillet j'arrivai à Auxerre; je reç ma Société un accueil fraternel; j'eus occ de voir là le serrurier Moreau, auteur lettre qu'on a pu lire dans ce volume. I

entretien fut tout pacifique; je lui conseillai beaucoup de ne pas froisser les Compagnons par ses écrits, s'il voulait leur inspirer de beaux sentiments. Mais M. Moreau, garçon très-honnête du reste, ne connaît que sa Société; il est homme de parti, et malheureusement ne devait point tenir compte de mes paroles. Je fus à trois lieues de cette ville, à Escamp, voir Bourguignon La Fidélité. Il me remit une chanson nouvelle et progressive de sa composition, en promettant d'en produire d'autres. — Le 20 j'arrivai à Dijon, — le 21 à Châlons, — le 23 à Lyon; j'y restai sept jours, et quittai peu mon ami Sauvageon, et d'autres amis bons comme lui. Je fus mis en rapport avec beaucoup de Compagnons des Sociétés les plus opposées de formes et de principes; je passai une longue soirée dans une réunion de tanneurs de maître Jacques, et vraiment ils firent preuve d'un grand sens. — Le 30, en descendant sur le Rhône, je me trouvai assis, sur le bateau, près d'un homme qu'à son accent je reconnus pour un de mes compatriotes. Nous causâmes ensemble; je lui prêtai ensuite, dans l'intention de le distraire un moment, le *Livre du Compagnonage*, dont je m'avouai l'auteur. Il se retira dans un coin du bateau, où il resta longtemps à lire; il vint enfin à moi en me présentant le livre et en me disant: Voulez-vous me le vendre? — Je vous le donne. — Non, dit-il, je veux vous le payer: ce n'est qu'à cette condition que je le garderai. J'eus beau me défendre de toucher à son argent; il fallut, bon gré mal gré, recevoir ses *vingt-cinq sous*. Alors il me dit: « Je suis Compagnon tourneur, et je

vous félicite de votre travail ; vous vous placez à la hauteur du siècle, vous sapez les abus et les vieilleries, vous parlez de paix et d'union : tout cela est fort beau. Je suis établi à Nîmes, j'occupe beaucoup de Compagnons ; ils verront votre ouvrage, et je suis bien persuadé qu'ils en seront contents. Quant à moi, je vous engage à persévérer dans votre pénible et noble entreprise. »

Douze heures après avoir quitté Lyon, j'étais dans Avignon, mon pays natal ; je recueillis là un poème en beaux vers, intitulé *le Compagnonage et l'Indépendance*, composé par un Compagnon cordonnier. Je restai plus longtemps dans la ville d'Avignon et dans Morières, bourg où j'ai ma famille et mes amis d'enfance, que dans tout autre pays. — J'arrivai à Marseille le 10 août, — à Toulon le 12 ; je fis la rencontre de M. Jaume, dit Provençal la Fleur d'Amour, ancien Compagnon de ma Société, qui, indigné des abus et des guerres du Compagnonage, aurait voulu, vers 1830, l'effacer du tour de France, et le remplacer par une association nouvelle ; il avait rédigé, à cet effet, un projet d'organisation qu'il remit à M. Charles Dupin, alors de passage à Toulon. Le géomètre député fort du travail du menuisier, fit, dit-on, sur cette matière, un rapport très-étendu devant l'assemblée des députés, rapport où le nom de M. Jaume ne trouva, je crois, point de place. Cependant M. Dupin n'oublia pas le Provençal ; il lui fit cadeau d'un assortiment de pièces de géométrie, tant en modèles qu'en dessins, et on ne peut que l'en féliciter.

Je fis observer à mon confrère en Société

qu'il ne fallait pas détruire le Compagnonage, lequel pouvait rendre encore de grands services, mais le réformer, et surtout sans l'intervention des députés, car il faut craindre les lois que les riches font expressément pour les pauvres.

M. Jaume s'est toujours occupé de l'amélioration du sort des ouvriers; il sera dans l'avenir ce qu'il fut dans le passé, un homme dévoué. Il promit de me donner de ses nouvelles; il a tenu parole : j'ai reçu avec sa lettre une adresse très-flatteuse, signée de trente-cinq ouvriers appartenant aux trois Sociétés, je veux dire à celle du Devoir de Liberté, à celle du Devoir et à celle de l'Union.

Le 16 j'arrivai à Nîmes, et je vis avec plaisir beaucoup d'anciens camarades; — le 18 à Saint-Gilles, où je fis quelques remarques; — le 21 à Montpellier : je vis là Sommière le Dauphin, ancien ami de Nantais Prêt à Bien Faire, et un des hommes les plus utiles de ma Société; — Le 24 à Cette, où habite Languedoc Sans Peur, poète de quelque mérite, que je vis un instant sans avoir l'avantage de pouvoir lui parler; — le 25 à Béziers, où le progrès marche sagement; — Le 28 à Toulouse; — le 31 à Bordeaux. Les Compagnons de Béziers m'avaient conseillé de sauter Toulouse et Bordeaux, parce que, disait-on, les Compagnons m'étaient là fort contraires. Il est vrai que les Compagnons de Toulouse avaient eu un moment la pensée de faire un auto-da-fé du *Livre du Compagnonage*; mais ils étaient revenus à d'autres sentiments. Il est encore vrai que les Compagnons de Bordeaux m'avaient écrit des lettres peu flatteuses; mais le temps avait marché, et ceux-ci, comme

les autres, m'accueillirent en ami. Il y eut cependant à discuter là et ailleurs; mais on n'est pas tout à fait sans prévoyance quand on entreprend un tel voyage; on sait déjà de quoi il s'agit. — Le 5 septembre j'étais placé dans un bateau dont les grandes roues nous poussaient rapidement sur la Gironde; nous faisions route pour Royan. Je vis un Compagnon avec une gourde au côté gauche, suspendue à un cordon rouge qui lui passait sur l'épaule droite. Il avait ausssi une grande et belle canne: je m'approche de lui, et lui demande s'il n'était pas exposé, quand il voyageait à pied, à être topé sur la route. Il me répondit qu'en allant de Toulouse à Bordeaux il l'avait été plusieurs fois. Les premiers qui me topèrent, dit-il, furent raisonnables; ils burent à ma gourde, et je bus à la leur. Mais trois charpentiers vinrent ensuite: quand ils eurent appris que j'étais boulanger, ils me dirent: Passe au large. Je répondis qu'il fallait bien céder, puisque j'étais seul et qu'ils étaient trois. Alors un des charpentiers se posa devant moi en agitant sa canne, et me dit: En garde. Nous commençâmes à nous battre; j'avais le dessus, les deux autres s'empressèrent de se mettre de la partie, je fus vaincu et meurtri. — Les charpentiers sont vos ennemis, je le sais; mais ne pourriez-vous en aucune manière vous réconcilier? — Ce serait facile si nous voulions subir les conditions qu'ils veulent nous imposer. — Quelles sont ces conditions? — Il faudrait leur payer d'abord un tribut, et puis nous abstenir de porter la canne pendant sept ans. — Et vous refusez? — Nous aimerions mieux nous battre jusqu'à la mort

que d'obtenir la paix au prix de telles lâchetés : une paix achetée ne valut jamais rien. — N'est-ce pas pénible d'être forcé de se battre contre des jeunes gens qu'on n'a jamais vus ? ne déplorez-vous pas ces fatales luttes ? — Je les déplore assurément, et je vous avouerai que nous avons eu à Lyon, il n'y a pas encore bien long-temps, une nombreuse assemblée au sujet du *Livre du Compagnonage*, qu'un de nos frères venait de recevoir de Paris. Ce livre fut lu devant tous nos Compagnons, et approuvé sans réserve ; nous partageons les doctrines d'Avignonais la Vertu ; comme lui nous voulons la paix. — Eh ! le connaissez-vous, cet Avignonais ? — Non. — C'est celui à qui vous parlez en ce moment. Le boulanger fut surpris, et si son visage se colora, ce ne fut pas d'une basse honte.

J'ai eu dans mon voyage, soit dans les villes, soit sur les routes, beaucoup d'entretiens intéressants avec des Compagnons de toutes les Sociétés, entretiens que je suis forcé de taire par discrétion, ou pour ne pas être trop long dans ce récit. Le 5, au soir, je suis arrivé à Rochefort, — le 6 à La Rochelle, — le 9 à Nantes. Je trouvai là plusieurs Compagnons qui avaient défendu mes principes avec chaleur, entre autres Albigeois l'Estime des Vertus. J'y trouvai aussi Parisien l'Ami des Arts, qui les avait combattus ; je ne trouvai point en lui, comme je le craignais, un ennemi, mais un ami dévoué. Parisien veut la paix dans le Compagnonage et le progrès partout ; et, il faut le dire, son intelligence, son activité, sa parole facile, son dévoûment à ses frères, dont il vient de

donner des preuves dans les débats du tarif entre les Compagnons et les maîtres, lui ont mérité l'estime de tous, je veux dire, des Gavots, des Dévorants et des maîtres; ses qualités lui ont acquis une juste influence dont il use en faveur de la bonne cause. Je partis de Nantes bien malade, j'arrivai à Tours le 13; je ne vis point Bénardeau, duquel on lira plus loin une lettre et des chansons. Je devais de là aller à Beaugenci, puis à Avaray, faire visite à Percheron le Chapiteau et à Nantais Prêt à Bien Faire. Mais je ne le pus pas; ma santé étant dérangée, il fallait suivre la route la plus directe. J'arrivai le 17 à Chartres, ville où j'ai composé ma première chanson, et rentrai dans Paris le 20, deux mois quatre jours après l'avoir quitté.

Je me plais à le répéter, mes frères m'ont fait, dans tout le cours de mon voyage, l'accueil le plus cordial. Je n'en conclus cependant pas que mon œuvre soit achevée; je sais qu'elle est jugée diversement et qu'il me reste beaucoup à faire. Des Compagnons pensent que le Compagnonage ne peut se modifier en aucune manière, qu'on s'est toujours battu et qu'on se battra toujours; d'autres pensent tout différemment, et ne se gênent plus pour le dire.

Dans le commencement de 1840, des Compagnons ont opiné pour que mon livre fût brûlé; d'autres lui ont arraché des pages ou collé du papier blanc sur des lignes qui leur soulevaient le cœur; d'autres l'ont caché soigneusement; d'autres l'ont accueilli avec bonté, et ajoutons que tous répètent aujourd'hui qu'il n'est pas si dangereux qu'on l'avait cru d'abord; qu'en

le disant plusieurs fois, on finit par s'y habituer et le trouver bien.

Voilà déjà un changement dans l'esprit compagnonal. Mais ce changement ne se fera, ainsi que je le désire, qu'avec le temps.

Je rappellerai que, lorsqu'en 1826 je composai ma première chanson, je n'avais jamais entendu un Compagnon prononcer les mots de tolérance et de paix. Je rompais brusquement avec le passé, et marchais seul vers l'avenir. Les chansonniers mes prédécesseurs avaient chanté les combats et la haine; ils avaient aigri les esprits et endurci les cœurs. Et je venais, tout jeune, sans aucun appui, entreprendre une tâche radicalement opposée à la leur. Il ne faut donc pas être surpris des obstacles que j'ai pu rencontrer. Dans toute autre Société que dans celle du Devoir de Liberté, ces obstacles eussent été encore plus grands. Les Compagnons du Devoir eux-mêmes pourront convenir de ce que j'avance: aussi je ne veux aucun mal à ceux qui m'ont d'abord opposé des entraves, et je sais un gré infini à ceux qui reviennent aux idées de justice qui doivent un jour rendre le peuple plus grand et plus heureux.

Oui, que le *Livre du Compagnonage* se répande de plus en plus; qu'il pénètre dans toutes les villes et dans les campagnes les plus obscures; que ceux qui, après avoir voyagé, se retirent dans leurs foyers et s'établissent, le fassent lire à leurs ouvriers, à leurs apprentis, à leurs enfants; et les jeunes gens, actuellement sur le tour de France, seront remplacés par des jeunes gens mieux disposés à s'éclairer. Ceux-ci seront remplacés à leur tour par d'autres jeunes gens

encore plus avancés du côté du progrès, et insensiblement les préjugés disparaîtront, et les grandes réformes auront lieu sur le tour de France.

J'avais achevé depuis quelques mois ce second tour de France; ma santé s'était un peu améliorée, je me consolais de mes peines au souvenir de mon action, quand des journaux, je ne sais dans quel intérêt, n'ont pas craint de venir troubler mon repos. Ils ont mis mes parents en cause d'une manière très-scandaleuse; ils ont fait de moi une sorte d'instrument, ils m'ont fait jouer, et cela peut-être avec le seul désir de produire un feuilleton à effet, un rôle passif et des plus ridicules.

Ah! Messieurs des journaux, puissiez-vous ne plus accueillir à la légère des fables qui froissent le cœur d'un homme, et peuvent nuire à une cause que tous les gens de bien désirent voir triompher! Laissez à chacun ses œuvres!

Pendant que j'étais en course, plusieurs lettres arrivèrent à mon adresse; guère après mon retour à Paris, j'en reçus plusieurs autres. Je vais en reproduire quelques-unes seulement.

Lettre de Beau Désir le Gascon à l'Auteur.

Paris, le 11 octobre 18[illegible].

Monsieur,

J'ai lu avec intérêt votre livre du Compagnonnage,

pendant des passages peu flatteurs pour les
nons du Devoir. A la page 85, dans des ré-
que vous faites à propos d'un couplet de
vos chansons, je trouve ceci : « Je crois
me dispenser de nommer les Sociétés où sont
l'ignorance, les abus, les absurdités, je
ème ne point parler de leur fanatisme, etc. »
us parlez de leur despotisme, vous signalez
rants qui se sont séparés d'avec leurs Com-
; certes, ces séparations peuvent arriver au
État le plus modéré, le plus juste, le plus sage.
rants qui s'oublient par leur conduite ou par
tions doivent être rappelés à l'ordre; des
nons leur feront des remontrances dans leurs
intérêts; ils s'en trouvent blessés s'ils sont
et s'ils sont mal habiles, s'ils désespèrent
oir être un jour Compagnons, ils en ressen-
si du mécontentement et de la jalousie. Ils
nt alors les uns et les autres et se séparent
npagnons sans que pour cela les Compagnons
ovoqué la séparation. Pour les abus, l'igno-
tc., je pense qu'il y a des hommes justes et
mes éclairés dans toutes les Sociétés, et je
e vous le pensez également.

a notice sur le Compagnonage, page 160 (21
édition), on prendrait facilement pour une
citation que vous faites des corps d'état. Je
de douter de votre franchise et de vos bonnes
ns. Mais vous avez omis des corps d'états qui
: dû y trouver place, et mentionné d'autres
je vous auriez dû en écarter dans l'intérêt
e la cause que vous défendez.

re que vous voudrez bien m'excuser de la
que je prends de vous écrire; mais ayant vu
eur dans votre ouvrage concernant la Société
le j'ai l'honneur d'appartenir, j'ai cru de mon
le vous la signaler : page 174 et 175 (44 de
lition), en parlant des cloutiers, vous dites
is comm dons nos assemblées en culotte
et chapeau nté, vous avez été mal informé :

il y a plus de trente ans que nous ne commandons plus nos assemblées en culotte courte et chapeau monté. Nos cheveux, nous les avons conservés pour des raisons personnelles et par respect pour nos ancêtres; mais nous avons compris qu'il y avait des choses qui devenaient ridicules et qu'il fallait marcher avec le temps. Nous avons compris le progrès comme tous les Compagnons l'ont compris. Le mal est que chaque corps d'état marche individuellement; tandis que nous devrions marcher collectivement. Cependant j'ai la conviction que les Compagnons du Devoir s'uniront, et que cette antipathie qui existe entre quelques corps d'états, disparaîtra devant la raison des hommes sages et éclairés.

Je ne puis qu'admirer vos nobles sentiments et vous remercier au nom de l'humanité de votre travail; mais il y a beaucoup de notices qui n'apprennent rien à personne de bien important : vous auriez, ce me semble, dû les taire; elles ne peuvent être que nuisibles.

Vous attaquez le topage, les hurlements. Dans son origine, le topage était tout fraternel. On n'élevait pas la voix pour toper, on ne se mettait point en garde devant un adversaire pour le braver; aujourd'hui c'est déplorable, car il est souvent le prélude d'un combat.

L'origine du nom de Chiens que vous donnez aux Compagnons du Devoir, est une erreur ou une satire mais en considérant votre position, l'on peut vous trouver moins partial, vous écrivez en face de votre Société à laquelle vous devez sans doute quelque sacrifice.

Je dois rendre justice au talent que vous déployez dans la rencontre des deux frères : ce morceau est fait avec autant de savoir que de bon goût. Il est vraiment moral, exemplaire, sublime, selon moi je vous en félicite.

Vendôme la Clef des Cœurs, Compagnon blancher chamoiseur, m'a procuré votre ouvrage et je vous en sais bon gré; je le ferai voir à mes amis.

...rien à vous marquer qui puisse vous ...er.

...ez recevoir mes respects.

...NIER, *dit* Beau Désir le Gascon, Compagnon ...tier, du Devoir.

...ponse de l'Auteur à Beau Désir le Gascon.

Paris, 14 octobre 1840.

J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait ...nneur de m'écrire, et j'ai peu à réfuter; cepen...t nous différons sur quelques points. Vous jetez ... blâme formel sur tous les révoltés sans exception. ...i mon opinion à ce sujet :

Les Compagnons qui gouvernent une Société sont ...efois bien jeunes et un peu trop fiers. Ils peuvent ...r un tort, commettre une faute envers les Aspi...ts. Il peut se trouver parmi ces derniers des hom... instruits, sensibles et souffrant de leur dignité ...lée. Ils portent une réclamation aux Compagnons ... cela s'est vu plus d'une fois, au lieu de les écouter ...ec bonté, les repou...nt impérieusement; les As...nts s'excitent alors ...s uns les autres et la révolte ...fait. Il y a toujours parmi les chefs des révoltés ... Aspirants qui auraient pu faire de bons Compa...ons. Je sais qu'il y en a aussi de peu délicats, qui ...fitent d'un désordre pour esquiver leurs dettes ou ...ur se venger des justes réprimandes qu'on leur a ...uvent faites. Mais si les révoltes sont fréquentes, les révoltés établissent des associations basées sur ... justes lois, il faut s...poser alors que tous les ré...tés n'étaient pas mu... de mauvais sentiments, ...'il y en avait même p...eux de fort respectables; ...r il n'appartient qu'...x hommes sages et bien in...ntionnés de fonder des associations régulières et ...tables. Il faut donc étudier avec soin, il faut re...ercher les causes de désordre et d'affaiblissement,

il faut examiner s'il n'y a rien dai
ticulières qui se trouve en désacc
les mœurs de la société générale,
tour sur nous-mêmes; nous pouvon
pouvons aussi avoir quelques tor
un empire le peuple se soulève
chefs, demandez à ceux-ci quels
peuple; ils répondront qu'ils n'en a
se plaît dans la sédition et dans le
vernants ont toujours raison, l
toujours tort. Arrive ensuite un
bouleversement, et tout le contra
plaintes du peuple étaient fondée
Ainsi étudions attentivement les
et faisons en sorte que les révoltes
plus.

Ce n'est cependant pas que je co
gnons la mollesse et la lâcheté;
pectés il faut être respectables.
révoltes, je ne crains pas de le dire
par leur orgueil ou leur imprévoya
soyez sévères, justes et bons; sou
le jeune homme laborieux et bie
tournez du mal celui qui, par
quelquefois s'y livrer; mais si pa
parmi les Aspirants il s'en trouv
n'aient ni cœur ni âme, et fuient
neur; s'ils sont sous l'empire du
n'ont de plaisir que dans de sales
sent obstinément de prêter l'oreil
la raison et de l'amitié, chassez-l
votre sein; n'attendez pas que le
influence mauvaise sur les jeunes
mais faibles encore, le mal est
justes, soyez clairvoyant et les
vous plaignez sans cesse n'arriver
arrivent presque toujours par vo
gesse.

Pour les abus, l'ignorance, etc.
drez, beaucoup de Sociétés en ont

. précisément ce qui déverse un certain
e Compagnonage; de mon côté je recon-
vous, qu'il y a dans chaque état des hom-
gence et de cœur, qui, je crois, feront
lépendra d'eux pour jeter un esprit nou-
mœurs nouvelles au sein de nos vieilles
ces Sociétés qui ont traversé tant de
onnant toujours la force, la puissance
:, et protégeant ainsi leur présent et leur

:, à la page 160, quelques corps d'états,
: qu'a me les signaler et nous réparerons
ette omission.
ites que les Compagnons cloutiers por-
de longs cheveux par respect pour leurs
tais qu'ils ne portent plus de culotte
; à cela je peux répondre que j'ai vu
à Nantes, en 1826, des cloutiers faire
iie funèbre, en culotte courte; des Com-
emment arrivés de Bordeaux et de Nan-
nt avoir vu les cloutiers dans leur an-
Nous prendrons d'autres informations,
autrement, nous le dirons sans détour.
qu'autrefois le topage était tout frater-
is, car les fondateurs du Compagnonage
mis des ouvriers, et ils se seraient bien
ur dire : battez-vous, repoussez-vous
itres. Vous reconnaissez, monsieur, que
dégénéré, qu'il n'est plus aujourd'hui
aternelle, mais une chose déplorable et
: beaucoup de combats: s'il en est ainsi,
l s'est transformé en un mal, il faut le
ut à fait et le remplacer par quelque
illeur et de plus en harmonie avec les
ntes.
du nom de Chien attribué aux Compa-
evoir, je n'ai ni commis une erreur ni
e une satire : j'ai tout bonnement suivi
elle qu'elle est admise par les menui-
oir. Quant à cette histoire d'Hiram, je ne

la regarde que comme une fable assez in
mais dont les conséquences sont horribles
tend à diviser ceux qui la prennent au sé
Bible, seul livre d'une autorité réelle sur
tructeurs du temple de Salomon, ne dit rien
tre d'Hiram, et pour ma part je n'y crois
Compagnons étrangers et ceux de la Libe
aucun détail authentique sur cette fable tr
velle pour eux, et je pense que les Compag
autres Sociétés ne sont guère plus avancés
garde donc comme une invention toute m
et introduite dans le Compagnonage par de
initiés aux deux Sociétés secrètes[1].

Je suis au reste très content de voir que
de paix et de conciliation vous sourient; je
mercie de vos bons sentiments pour moi,
bien persuadé que l'ami de Vendôme la
Cœurs, de ce Compagnon poète d'un si gran
usera de toute son influence pour faire h
faisant comprendre aux jeunes gens comb
nous nuisons, combien nous nous attirons
en nous battant, en nous déchirant les uns
sans pitié et sans miséricorde; car le mo
yeux sur nous.

En attendant, monsieur, que j'aie le plais
voir, recevez, etc.

PERDIGUIER, (Avignonais la V

[1] La franc-maçonnerie, d'après les historiens les
pour elle, et M. Bazot est de ce nombre, ne fut in
France qu'en 1715. Le Compagnonage l'a inconte
de beaucoup devancée; néanmoins, dès qu'elle fut
ce pays, des Compagnons la fréquentèrent et pui
son sein, avec des vérités utiles, de nombreuses err
que tous les francs-maçons des ordres inférieurs p
grand sérieux le meurtre d'Hiram, puis ils se livre
gailles, à des disputes sans fin. Cette fable, très
dans la Maçonnerie, pourrait avoir, dans le Comp
des résultats funestes. Il serait à souhaiter que h
sociétés maçonniques voulussent bien prendre la pe
à ce sujet les yeux de leurs frères des grades inf
feraient un grand bien.

Lettre de Bien Décidé le Briard à l'Auteur.

Paris, le 28 octobre 1840.

Monsieur,

ıi sous les yeux votre ouvrage intitulé *le Livre Compagnonage:* partisan zélé de la destruction préjugés, je m'associe de tous mes vœux à votre e; si comme vous je savais m'exprimer, je vous irais de levier pour l'accomplissement de cette œuvre. Cette idée avait déjà germé dans bien cœurs, mais il fallait le talent et du courage pour l'entreprendre; vous, vous avez réuni ces deux ltés, vous y joindrez, je l'espère, la persévé- e. C'est au foyer du fanatisme que se trempent nairement des âmes si fortes, et pourtant vous tes l'adversaire le plus redoutable. Compatriote Raspail, vous êtes digne de la noble mission que vous êtes imposée. En faisant triompher une si le cause, vous aurez bien mérité du Compagno- et de la patrie.

y a quelques erreurs dans votre livre, permet- noi de les rectifier :

ı cinquième paragraphe des adjonctions, page vous dites : « Les Compagnons tisserands sont anciens, un menuisier traître à sa Société, leur lit le Devoir. » Le fait est tout à fait controuvé; i une petite historiette que je vous donne comme aine : En 1775, il se trouvait à Narbonne, en guedoc, deux corps d'une union parfaite; le nier, menuisier, jouissant du titre de Compa- ı; le second, tisserand, n'ayant pas le même ıtage, quoique partageant souvent les mêmes dan- i. Une occasion fortuite se présenta, elle fut saisie avidité par les derniers. Dans une rixe, les Com- nons furent appréhendés au corps par le guet, on suivit procédure et amende; les mêmes Com- nons vinrent encore réclamer de leurs accolites secours, mais cette fois ils étaient pécuniaires.

Après avoir vingt fois versé leur sang pour une cau
dont ils ne jouissaient que d'illusion, cela dema
dait réflexion ; cependant la réponse ne se fit p
long-temps attendre, l'occasion était belle, ils vo
lurent en profiter. L'un des tisserands leur dit
paroles pleines de convenance et de justice : « I
pays, si nous partageons vos malheurs, il est ju
que nous prenions part à vos félicités. » On ne p
combattre de pareilles raisons. Il fut donc arrêté
chambre que les tisserands feraient partie de
grande famille, et il leur fut délivré un brevet, so
le titre de Compagnons toiliers.

Au huitième paragraphe des adjonctions, page 1
je vois les vanniers, les sabotiers, les cordiers viva
dans l'isolement le plus complet ; je vous ferai obs
ver que les sabotiers doivent figurer dans le parag
phe suivant, en remplacement des tisserands que
nommerai dorénavant toiliers, car ils furent reco
nus Compagnons sous ce nom. Mais je continue le
historique :

Les toiliers firent mère avec les menuisiers p
dant plusieurs années et ils n'avaient point d'adv
saires. Ils rompirent avec eux et pour cause, et p
sèrent en tutelle chez les Compagnons Passants, ta
leurs de pierre qui achevèrent leur instruction ;
poussèrent la chose jusqu'à vouloir qu'une partie
leurs élèves portât les noms comme eux. Ce n'est q
lorsque les toiliers voulurent reconnaître les Comp
gnons maréchaux, que les forgerons les abandonn
rent, se joignirent aux menuisiers et furent de
moment les uns et les autres leurs ennemis ; il
encore vrai que depuis, les chapeliers leur ont
beaucoup d'embarras pour n'avoir pas voulu ces
de porter le surnom comme eux, car les Compagno
toiliers le font passer devant le nom de pays, et
hurlent pas (comme vous appelez cela) ; le mot
est usité chez eux.

J'aurais passé sous silence un fait sur le tem
consigné dans la rencontre de deux frères, si c
n'eut pas fait dire que vos personnages sont

rsonnages de paille, ou, pour mieux dire suppo-
s. Pour moi, je trouve que tous les moyens sont
ns pourvu qu'on arrive au but. Du reste, comme
Compagnons de Liberté ne topent pas, vous pou-
ez ignorer comment on tope. Mais vous dites être à
n de distance de la route à vous reposer, et avoir
tendu dire tope pays, quelle vocation; cela n'est
s possible, voici comment ils ont dû s'exprimer :
Le premier : tope? — Le second : tope.
Le premier : quelle vocation? — Le second : maré-
al-ferrand.
Le premier : Compagnon? — Le second : dans l'âme
dans les bras, etc. — Et vous le pays? — Le pre-
ier : cordonnier-bottier. — Le second : ça te ser-
, ou, passe au large, etc. Notez que c'est tou-
pour ne pas demander si l'on est Compagnon
l'affaire s'engage, et la canne est le trophée du
inqueur.
Recevez mes salutations, etc.

BRAULT (dit Bien Décidé le Briard).

Comme la lettre que l'on vient de voir était
uivie d'une chanson sur le tissage, du même
uteur, je vais en reproduire deux couplets :

Si l'on a pu marcher sur l'onde,
Vers tant de pays inconnus;
Christophe alla au Nouveau-Monde
Par des moyens fort ingénus.
Vous auriez vu ce beau courage
Succomber dans les vastes mers,
Mais le secours de notre ouvrage
Lui fit parcourir l'Univers.

La colonne est faite à la gloire
De nos soldats victorieux :
A qui doivent-ils la victoire
Dans des moments si périlleux?
Au drapeau : le noble tissage
Qui sût toujours les réunir.

près avoir vingt fois versé leur sang poı
lont ils ne jouissaient que d'illusion, ‹
dait réflexion; cependant la réponse ı
long-temps attendre, l'occasion était be
lurent en profiter. L'un des tisserands
paroles pleines de convenance et de jı
pays, si nous partageons vos malheurs
que nous prenions part à vos félicités.
combattre de pareilles raisons. Il fut dc
chambre que les tisserands feraient
grande famille, et il leur fut délivré un
le titre de Compagnons toiliers.

Au huitième paragraphe des adjonctioı
je vois les vanniers, les sabotiers, les co
dans l'isolement le plus complet; je vous
ver que les sabotiers doivent figurer dan
phe suivant, en remplacement des tiss‹
nommerai dorénavant toiliers, car ils f
nus Compagnons sous ce nom. Mais je ‹
historique :

Les toiliers firent mère avec les m
dant plusieurs années et ils n'avaient
saires. Ils rompirent avec eux et pour
sèrent en tutelle chez les Compagnons
leurs de pierre qui achevèrent leur
poussèrent la chose jusqu'à vouloir ‹
leurs élèves portât les noms comme ‹
lorsque les toiliers voulurent reconn
gnons maréchaux, que les forgeror
rent, se joignirent aux menuisier
moment les uns et les autres leu
encore vrai que depuis, les chape
beaucoup d'embarras pour n'avoi
de porter le surnom comme eux,
toiliers le font passer devant le
hurlent pas (comme vous appel‹
est usité chez eux.

J'aurais passé sous silence u
consigné dans la rencontre de
n'eut pas fait dire que vos

ages de paille, ou, pour mieux dire suppo-
ir moi, je trouve que to: s les moyens sont
urvu qu'on arrive au but. Du reste, comme
agnons de Liberté ne topent pas, vous pou-
orer comment on tope. Mais vous dites être à
listance de la route à vous reposer, et avoir
dire tope pays, quelle vocation; cela n'est
ible, voici comment ils ont dû s'exprimer :
emier : tope? — Le second : tope.
emier : quelle vocation? — Le second : maré-
rand.
emier : Compagnon? — Le second : dans l'âme
les bras, etc. — Et vous le pays? — Le pre-
ordonnier-bottier. — Le second : ça te ser-
, passe au large, etc. Notez que c'est tou-
ur ne pas demander si l'on est Compagnon
faire s'engage, et la canne est le trophée du
ur.
ez mes salutations, etc.

BRAULT (dit Bien Décidé le Briard).

me la lettre que l'on vient de voir était
d'une chanson sur le tissage, du même
, je vais en reproduire deux couplets :

l'on a pu marcher sur l'onde,
rs tant de pays inconnus;
ristophe alla au Nouveau-Monde
r des moyens fort ingénus.
us auriez vu ce beau courage
ccomber dans les vastes mers,
is le secours de notre ouvrage
l fit parcourir l'Univers.

colonne est faite à la gloire
nos soldats victorieux :
ui doivent-ils la victoire
ns des moments si périlleux?
drapeau : le noble tissage
i sût toujours les réunir.

Vous comprenez qu'à notre ouvrage
S'attachent de beaux souvenirs.

—

Réponse de l'Auteur à Bien Décidé le Briard.

Paris, 29 octobre 1840.

Monsieur,

J'ai reçu avant-hier au soir votre lettre et je suis très-content de l'approbation que vous me donnez; il faut, dans un temps comme celui où nous sommes, temps de corruption, d'égoïsme et de misères, que les hommes généreux se dévouent: combattons le mal sans relâche, et répandons de toutes parts des germes de morale, de paix et d'union. Voyageurs d'un jour sur la terre, ne nous attachons pas à des choses frivoles, soyons les champions de la justice et de la fraternité, et, quels que soient les résultats que nous obtenons, ne désespérons jamais de l'avenir: vous êtes homme, je compte sur vous.

Avant même que vous m'en eussiez parlé, je sava que mon livre renfermait quelques erreurs. Celui q le premier, osait entreprendre une œuvre aussi p leuse, ne pouvait échapper à toutes sortes d'inc vénients. Il y a cependant des choses qui parais des vérités aux uns, des erreurs aux autres; sont donc contestables, car chaque Société les et les explique à sa manière.

Il est difficile, à travers tant de dires cont toires, de bien reconnaître la vérité et d'arr pensée d'une manière invariable; nous tâ pourtant de le faire.

Je ne puis que vous remercier de l'histori vous me donnez sur votre Société; ces déta vivement intéressé. J'y vois que les Compag sants tailleurs de pierre ont achevé votre compagnonale et exigé que vous portassi

mme eux. Je sais cependant que si vous les
·tés autrefois, vous ne les portez plus aujour-
actement pareils : un tailleur de pierre né à
appellerait, je suppose, la Rose de Lyon ; un
: dans la même ville devrait s'appeler la Rose
ıais. Il y a donc là une différence : est-ce vous
z modifié l'arrangement de vos noms, ou
les tailleurs de pierre ? Je pense que ce sont
ıiers, et voici sur quoi mon jugement se
j'ai passé, cette année, dans le courant du
oût, par la petite ville de Saint-Gilles, en
oc, je suis entré dans sa vieille tour, j'ai
ɔn tournant toujours sur ma gauche, l'escalier
sous le nom de Vis-Saint-Gilles ; j'ai remar-
; le haut de cet escalier, à ma droite, sur le
mur en tour creuse, des marteaux-taillants,
ɔas, des équerres, des niveaux, des noms et
ésimes, dessinés et gravés profondément
ɔierre rongée par les ans. Voici quelques-uns
oms que j'ai recueillis : *Joli Cœur de Lau-*
40 ; *l'invention de Nanci*, 1616 ; *l'Espé-*
Bérichon, 1655 ; *la Verdure le Picard*,
s noms que je viens de reproduire sont ins-
ıs l'intérieur d'une tour depuis deux cents
appartiennent probablement à des Compa-
ui l'auront réparée ou élevée de quelques
ces époques éloignées de nous. Ce monu-
mmencé depuis six siècles, ne fut, je crois,
ouvert ni garanti intérieurement des eaux
.es Etrangers et les Passants durent travail-
ur à tour ; les deux premiers noms que l'on
partiennent à des Compagnons Etrangers,
derniers à des Compagnons Passants ; on
c voir que les Compagnons Passants tailleurs
:, portaient autrefois les noms comme vous
z aujourd'hui, et que du moment que votre

urrait peut-être trouver dans les cathédrales de Paris,
urg, etc., d'autres inscriptions encore plus intéres-
les Compagnons : il faudrait avoir le loisir de faire
:cherches.

ié se refroidit, ils voulurent se distinguer. Ainsi, s'éloignant de vous sous le rapport des noms, ils rapprochèrent des Compagnons Etrangers. Les inscriptions de la tour de Saint-Gilles étaient pour moi un problême dont votre lettre me donne la solution. Vous dites donc une chose que je crois vraie en avançant que vous tenez vos noms des Compagnons Passants tailleurs de pierre.

Dans la rencontre de deux frères, j'ai abrégé le topage volontairement, et afin que l'action marchât plus vite; mais je crois l'avoir décrit à la page 207 (59 de cette édition), tel qu'il se pratique : si j'ai commis quelque erreur, je suis toujours prêt à la rectifier. Je tiens à conserver dans mon livre les paroles du topage telles qu'elles se prononcent depuis des siècles; elles peignent des mœurs fort originales, auxquelles on donnera un jour quelque attention; mais si je tiens à conserver des paroles, je tiens davantage à faire cesser toutes actions coupables : celle du topage est de ce nombre, et n'est ni de notre temps, ni de notre pays. Supposons qu'un voyageur, arrivé récemment d'une longue course, nous tient ce propos : « Dans l'un des pays lointains que j'ai parcourus, étant un jour dans un lieu presque désert, je vis tout à coup apparaître d'un côté une centaine de jeunes gens, ils étaient parés de rubans, armés de grandes cannes ferrées, et l'écho répétait leurs chansons énergiques; je vis venir aussitôt, d'un côté opposé, un autre troupe de même force, les jeunes gens qui la composaient avaient aussi des rubans et des cannes et chantaient avec la même énergie que les premiers. Quand les deux troupes furent en présence, elles échangèrent quelques paroles de convention, puis des paroles plus dures, et se précipitèrent enfin l'une sur l'autre; il y eut une horrible mêlée, on entendit des cris affreux, on vit le sang couler abondamment, et des blessés et des morts roulèrent sur la poussière. Le carnage se serait prolongé encore long-temps, mais les soldats du pays arrivèrent à la hâte et y mirent un terme. J'appris ensuite que les

battants des deux partis n'étaient autres que des
riers honnêtes et laborieux qui n'appartenaient
u même métier, ni à la même association indus-
le; qu'ils se détestaient à cause de cela, et se
aient chaque fois qu'ils pouvaient se rencontrer
en troupe, soit différemment; qu'ils se battaient
i depuis un temps immémorial, sans que ni les
tateurs, ni les combattants, sussent vraiment
rquoi. » Que diriez-vous des ouvriers du pays
tain qui se comporteraient de la sorte? qu'ils
; des sauvages, des barbares, etc., etc. Eh bien!
ue les sauvages et les barbares ne font pas, nous,
enfants d'une nation qui répand des lumières sur
es les nations; nous, les enfants de cette noble
nce, nous le faisons. Et des Compagnons, dans le
de justifier ce qui n'est pas justifiable, ont cru
voir comparer notre rivalité à celle qui existe
e les royalistes et les républicains : mauvaise
paraison! Si les royalistes s'emparent du pou-
, ils organisent un gouvernement auquel les ré-
licains doivent nécessairement se soumettre; si
derniers l'emportent, ils imposent à leur tour la
ne gouvernementale, la constitution et les lois
leur conviennent : dans les deux cas le parti
iqueur établit son gouvernement qui doit être
si le gouvernement du parti vaincu. Mais quelle
notre prétention à nous, Compagnons? Est-ce
les charpentiers voudraient étendre leur empire
les tanneurs, les forgerons sur les maréchaux,
Dévorants sur les Gavots, les Gavots sur les Dé-
ants; pouvons-nous faire quelque conquête?
uérir quelques droits les uns sur les autres? Non.
cun sait que chaque corps de métier est indé-
dant et que rien ne peut changer cet état de
ses; pourquoi nous battons-nous donc? pour
lle cause? dans quel but? personne ne peut me
ondre; notre brutalité est donc une espèce de
e qui nous nuit à tous également. A-t-on jamais
les royalistes et les républicains se toper sur la
te, se demander leur opinion pour avoir ensuite

le plaisir de se quereller et de se battre? Non; cela n'a lieu que chez nous; on se tope, et si le topé répond qu'il est cordonnier-bottier, on lui dira galamment: ça te servira, ou passe au large, etc., et le plus souvent la canne sera le trophée du vainqueur. Mais savez-vous que ceux qui agissent ainsi tiennent un peu du fameux don Quichotte de la Manche, cherchant des aventures par toute l'Espagne; encore don Quichotte, lors même qu'il commettait les plus grosses sottises, se prétendait-il le redresseur des torts, ce qui ne le rendait que ridicule. Le Compagnon qui attaque le passant sur la route mérite d'être qualifié plus énergiquement.

Toutes les fautes des Compagnons sont retombées sur le Compagnonage, qui renferme cependant de si belles choses; aussi, malgré les qualités qui l'ont fait vivre et passer à travers tant de décombres, n'est-il plus vénéré de nos jours comme il le fut jadis; les jeunes gens des grandes villes, ceux surtout qui ont reçu le plus d'instruction, le fuient avec quelque dédain; on a vu des corps d'état réunis en de fortes Sociétés qui se réduisent aujourd'hui à quelques membres qui marchent à leur ruine sans vouloir seulement en être avertis. Il est temps, cependant, d'ouvrir les yeux à la lumière, de prêter l'oreille à la raison. Cessons toutes nos batailles, n'ayons plus de haine les uns pour les autres; jetons de côté des usages surannés qui répugnent à la jeunesse et l'éloignent de nous. Soyons les amis de tous les travailleurs honnêtes, excitons les ouvriers, à quelque état qu'ils appartiennent, à se former en Société, et soit qu'ils se parent du nom de Compagnon ou de tout autre nom, qu'ils soient les bien venus. Regagnons avec le nombre, les sympathies et la puissance que nous avons perdues. Veuillez, et nous le pouvons.

Le présent peut inspirer quelque dégoût, mais je le répète, ayons foi dans l'avenir; j'ai fait un appel aux sentiments généreux, et mille voix m'ont répondu; beaucoup de Compagnons comprennent que le titre d'homme est le plus grand de tous les titres,

ot sagement ; qu'ils persévèrent, qu'ils ré-
ıans cesse la lumière et des paroles de paix,
ıt de fraternité, les plus aveugles verront,
sourds entendront, et un temps meilleur

ı'exhortez à la persévérance; oh! oui, je
rsévérer; je comprends toute l'importance
se que j'ai embrassée, et je la servirai sans
et vous, secondez-moi de toutes vos forces,
des chansons ou par d'autres moyens, et
sorte que vos amis vous suivent de près.
e avoir le plaisir de vous voir bientôt, etc.

PERDIGUIER (Avignonais la Vertu).

---

près avoir fait réponse au tisserand,
la visite d'un jeune Bourguignon qui
de Toulon; il me conta qu'il avait été
s d'Avignon par quatre cordonniers:
ils eurent appris, dit-il, que j'étais
ıenuisier, ils me crièrent : Passe au
e répondis que la route était assez
et que nous pouvions tous passer sans
anger de notre ligne: ils persistèrent à
me faire détourner, je m'obstinai à
droit devant moi; il fallut se battre.
un seul ne pouvait me résister, ils se
ılusieurs de la partie. Je fus vaincu;
ma joue, elle porte une cicatrice qui
ɜera jamais. » En effet, cette cicatrice
t large. Le topage occasionne chaque
affaires semblables. Je sais que, dans
ne, il n'avait pas ce caractère agressif;
ıris dans un mauvais sens, et rien ne
ımais le rendre ce qu'il fut. C'est pour
ː je persiste à dire qu'il faut l'abolir

complètement, car beaucoup de gens ne l'en-
tendraient jamais que comme une insulte. Le
topage a fait son temps; il faut adopter des
paroles qui soient fraternelles pour tout le
monde.

Lettre de Tourangeau, Affilié menuisier, à l'Auteur.

Tours, 29 octobre 18[illegible].

Accueillez, cher co-sociétaire, les faibles vers
rimailleur inhabile, je m'évertue à faire preuve sinon
de talent, du moins de zèle à la cause dont vous vou
êtes honorablement prononcé le champion.

Je réclame préalablement l'indulgence, car c'e
au bruit strident des scies et des marteaux, pend
de rares moments de loisir, sans notions aucunes
versification, que, d'un crayon habile tout au
à tracer quelques plans techniques, j'essaie que
fois même l'alexandrin; il se peut que sans
poétique, je me sois écarté grossièrement de la
difficile qu'on doit suivre, obligé que je suis
satisfaire à la fois à l'exigence de la mesure
difficulté de la rime, de chercher des rapport
comparaisons dans quelques vers qui sont res
ma mémoire; j'ai besoin, je le répète, de b
d'indulgence.

J'ai l'honneur d'être, etc.

BÉNARDEAU, *dit* Tourangeau, Affilié me
Devoir de Liberté.

Hommage à toi que le ciel a fait naître
Dans l'humble caste à laquelle je tiens
Fervent apôtre, en te faisant connaîtr
Ton auréole honore aussi les tiens;
Poursuis, ami, ta généreuse idée,
D'heureux succès naîtront avec le te

·ai sectateur du sage de Judée,
›urage, instruis, moralise en chantant.

·l qu'un rubis que la poudre recelle,
ıer Perdiguier, tu restais ignoré;
›rsque la presse aux mille voix révèle
ırmi nous tous ton nom, frère adoré.
ıx saints devoirs, par tes leçons, Tyrtée,
› cœur n'est plus incrédule, inconstant;
:ai sectateur du sage de Judée,
›urage, instruis, moralise en chantant.

ıx doux accords de ton luth, ô poète,
ʒaie encor l'âme du travailleur;
:ve la voix, enfant des cieux, prophète,
ıns l'avenir annonce un jour meilleur;
·édis à tous.... la réforme éludée
endra guérir le plébéien souffrant.
·ai sectateur du sage de Judée,
›urage, instruis, moralise en chantant.

·onde ce siècle exploité des perfides
ı le travail incessant, triste sort!
›vient pour nous l'œuvre des Danaïdes [1];
ır qui n'a rien ne s'assied qu'à la mort.
› l'éternel ta juste cause aidée
ı triompher, éclore! ô frère, attends.
·ai sectateur du sage de Judée,
›urage, instruis, moralise en chantant.

J'ai besoin de dire, pour l'intelligence de beaucoup de mes
urs, que, d'après la Mythologie, les Danaïdes étaient cin-
te sœurs qui épousèrent cinquante frères; dans une seule
quarante-ne.f d'entre elles égorgèrent chacune son mari.
unition de ce crime, elles furent condamnées dans les en-
ı remplir d'eau, avec des paniers d'osier, un tonneau percé.
·l travail ne pouvait finir, et notre ami Tourangeau com-
les ouvriers aux Danaïdes, par la raison que le travail des
t des autres n'a point de fin.

Réponse de l'Auteur à Tourangeau.

Paris, 10 novembre 18[illegible].

J'ai reçu, mon cher Tourangeau, votre lettre et votre chanson, où je trouve des pensées et des vers excellents, et des louanges à mon adresse un peu trop exagérées. Je ne suis ni un Tyrtée, ni un prophète, je ne suis qu'un simple Compagnon dévoué aux réformes utiles et au bien de tous. Cependant je vous remercie de votre travail et de vos bons sentiments pour moi; je vous prie de me les continuer. Il faudra pourtant à l'avenir vous occuper moins de l'homme, et plus de la cause. Chantez la paix, l'union, la fraternité, le rapprochement général et tous les nobles sentiments trop souvent méconnus.

Plusieurs Compagnons de notre Société, plusieurs Compagnons du Devoir, ont déjà composé dans le sens de la réforme compagnonale, des chansons fort jolies qu'ils m'ont adressées; je vous invite à concourir avec eux, à produire comme eux quelque chose de neuf et de bon, vous le pouvez, vous en avez le talent. Dans trois ou quatre mois au plus vos productions nouvelles et celles de vos concurrents, concurrents fort respectables, seront imprimées à côté les unes des autres.

Allons, bon courage, ami Tourangeau, et donnez-moi de vos nouvelles.

Tout à vous.

PERDIGUIER (Avignonais la Vertu).

Lettre d'Antoine le Provençal à l'Aut

Barcelonette, le 15 de février 18[illegible]

Monsieur,

C'est dans les montagnes des Alpes que votre [illegible] Compagnonage vient, par hasard, s'offrir à m

; je vous assure que j'en ressens une joie bien vive
est doux au cœur d'un vieux Compagnon, retiré
puis trente ans dans une solitude, d'être ainsi tout
coup mis en rapport avec le tour de France, avec
s Compagnons qu'on a tant aimés et qu'on aime en-
re malgré l'éloignement.
Vous le dirais-je, je fus autrefois un Compagnon
rbulent, un ennemi ardent des Compagnons de Li-
rté, vos confrères; mais les années ont produit en
oi un notable changement; oui, si dans le sens
ysique ma vue s'est affaiblie, elle a acquis dans le
ns intellectuel et moral une portée qu'elle n'avait
mais eue; les préjugés, les erreurs ne la fascinent
us, et je suis devenu l'ami de toutes les Sociétés,
celles surtout qui admettent dans leur sein la rai-
n et le progrès: je vous félicite de vos nobles sen-
ments, allez, persévérez!
Vous m'excuserez si, après vous avoir donné des
oges mérités, je vous présente quelques observations
u fondées peut-être: ne pourriez-vous pas, tout en
chant la fraternité, éviter d'exposer aux yeux du
blic des habitudes vieillies et des faits peu honora-
s pour le Compagnonage? Ne craignez-vous pas
des ennemis du peuple ne puisent là des armes
r nous combattre et nous salir? Il est des gens
, par principes et par nature, ne veulent voir les
ses populaires que d'un seul côté et disent ensuite
lles sont détestables sur toutes les faces. Défions-
de ces gens-là, car ils sont méchants.
trouve aussi que votre Société est un peu mieux
e que les autres. Bien que je sache qu'elle s'ap-
sur un fond démocratique, je sais également
e n'est pas sans défaut; oui, vous penchez d'un
vous trahissez une certaine sollicitude; je suis
dant bien loin de vous en faire un crime, vous
nécessairement la flatter un peu; vous deviez
ontrer son ami fidèle et vous faire apprécier
tel afin de pouvoir mettre votre livre en
e, et surtout en vente; vous le voyez, je
nds votre position et les difficultés dont elle

Vous comprenez qu'à notre ouvrage
S'attachent de beaux souvenirs.

Réponse de l'Auteur à Bien Décidé le Briard.

Paris, 29 octobre 1840.

Monsieur,

J'ai reçu avant-hier au soir votre lettre et je suis très-content de l'approbation que vous me donnez ; il faut, dans un temps comme celui où nous sommes, temps de corruption, d'égoïsme et de misères, que les hommes généreux se dévouent : combattons le mal sans relâche, et répandons de toutes parts des germes de morale, de paix et d'union. Voyageurs d'un jour sur la terre, ne nous attachons pas à des choses frivoles, soyons les champions de la justice et de la fraternité, et, quels que soient les résultats que nous obtenons, ne désespérons jamais de l'avenir : vous êtes homme, je compte sur vous.

Avant même que vous m'en eussiez parlé, je savais que mon livre renfermait quelques erreurs. Celui qui, le premier, osait entreprendre une œuvre aussi périlleuse, ne pouvait échapper à toutes sortes d'inconvénients. Il y a cependant des choses qui paraissent des vérités aux uns, des erreurs aux autres ; elles sont donc contestables, car chaque Société les donne et les explique à sa manière.

Il est difficile, à travers tant de dires contradictoires, de bien reconnaître la vérité et d'arrêter sa pensée d'une manière invariable ; nous tâcherons pourtant de le faire.

Je ne puis que vous remercier de l'historique que vous me donnez sur votre Société ; ces détails m'ont vivement intéressé. J'y vois que les Compagnons Passants tailleurs de pierre ont achevé votre éducation compagnonale et exigé que vous portassiez les sur-

ıme eux. Je sais cependant que si vous les és autrefois, vous ne les portez plus aujour-ctement pareils : un tailleur de pierre né à pellerait, je suppose, la Rose de Lyon ; un dans la même ville devrait s'appeler la Rose is. Il y a donc là une différence : est-ce vous modifié l'arrangement de vos noms, ou es tailleurs de pierre ? Je pense que ce sont ers, et voici sur quoi mon jugement se ai passé, cette année, dans le courant du ût, par la petite ville de Saint-Gilles, en c, je suis entré dans sa vieille tour, j'ai ı tournant toujours sur ma gauche, l'escalier ous le nom de Vis-Saint-Gilles ; j'ai remar-le haut de cet escalier, à ma droite, sur le mur en tour creuse, des marteaux-taillants, ıs, des équerres, des niveaux, des noms et simes, dessinés et gravés profondément erre rongée par les ans. Voici quelques-uns ms que j'ai recueillis : *Joli Cœur de Lau-*0 ; *l'invention de Nanci*, 1616 ; *l'Espé-Bérichon*, 1655 ; *la Verdure le Picard*, noms que je viens de reproduire sont ins-ı l'intérieur d'une tour depuis deux cents ıppartiennent probablement à des Compa-i l'auront réparée ou élevée de quelques es époques éloignées de nous. Ce monu-ımencé depuis six siècles, ne fut, je crois, uvert ni garanti intérieurement des eaux es Etrangers et les Passants durent travail-r à tour ; les deux premiers noms que l'on artiennent à des Compagnons Etrangers, derniers à des Compagnons Passants ; on voir que les Compagnons Passants tailleurs portaient autrefois les noms comme vous aujourd'hui, et que du moment que votre

ˑrait peut-être trouver dans les cathédrales de Paris, ˑg, etc., d'autres inscriptions encore plus intéres-es Compagnons : il faudrait avoir le loisir de faire herches.

amitié se refroidit, ils voulurent se distinguer. Ainsi, en s'éloignant de vous sous le rapport des noms, ils se rapprochèrent des Compagnons Etrangers. Les inscriptions de la tour de Saint-Gilles étaient pour moi un problème dont votre lettre me donne la solution. Vous dites donc une chose que je crois vraie en avançant que vous tenez vos noms des Compagnons Passants tailleurs de pierre.

Dans la rencontre de deux frères, j'ai abrégé le topage volontairement, et afin que l'action marchât plus vite; mais je crois l'avoir décrit à la page 207 (59 de cette édition), tel qu'il se pratique : si j'ai commis quelque erreur, je suis toujours prêt à la rectifier. Je tiens à conserver dans mon livre les paroles du topage telles qu'elles se prononcent depuis des siècles; elles peignent des mœurs fort originales, auxquelles on donnera un jour quelque attention; mais si je tiens à conserver des paroles, je tiens davantage à faire cesser toutes actions coupables : celle du topage est de ce nombre, et n'est ni de notre temps, ni de notre pays. Supposons qu'un voyageur, arrivé récemment d'une longue course, nous tient ce propos : « Dans l'un des pays lointains que j'ai parcourus, étant un jour dans un lieu presque désert, je vis tout à coup apparaître d'un côté une centaine de jeunes gens, ils étaient parés de rubans, armés de grandes cannes ferrées, et l'écho répétait leurs chansons énergiques; je vis venir aussitôt, d'un côté opposé, un autre troupe de même force, les jeunes gens qui la composaient avaient aussi des rubans et des cannes et chantaient avec la même énergie que les premiers. Quand les deux troupes furent en présence, elles échangèrent quelques paroles de convention, puis des paroles plus dures, et se précipitèrent enfin l'une sur l'autre; il y eut une horrible mêlée, on entendit des cris affreux, on vit le sang couler abondamment, et des blessés et des morts roulèrent sur la poussière. Le carnage se serait prolongé encore long-temps, mais les soldats du pays arrivèrent à la hâte et y mirent un terme. J'appris ensuite que les

mbattants des deux partis n'étaient autres que des
uvriers honnêtes et laborieux qui n'appartenaient
i au même métier, ni à la même association indus-
ielle; qu'ils se détestaient à cause de cela, et se
ttaient chaque fois qu'ils pouvaient se rencontrer
it en troupe, soit différemment; qu'ils se battaient
nsi depuis un temps immémorial, sans que ni les
ectateurs, ni les combattants, sussent vraiment
urquoi. » Que diriez-vous des ouvriers du pays
intain qui se comporteraient de la sorte? qu'ils
nt des sauvages, des barbares, etc., etc. Eh bien!
e que les sauvages et les barbares ne font pas, nous,
s enfants d'une nation qui répand des lumières sur
utes les nations; nous, les enfants de cette noble
rance, nous le faisons. Et des Compagnons, dans le
ut de justifier ce qui n'est pas justifiable, ont cru
ouvoir comparer notre rivalité à celle qui existe
ntre les royalistes et les républicains : mauvaise
mparaison! Si les royalistes s'emparent du pou-
ir, ils organisent un gouvernement auquel les ré-
blicains doivent nécessairement se soumettre; si
s derniers l'emportent, ils imposent à leur tour la
me gouvernementale, la constitution et les lois
leur conviennent : dans les deux cas le parti
nqueur établit son gouvernement qui doit être
si le gouvernement du parti vaincu. Mais quelle
notre prétention à nous, Compagnons? Est-ce
les charpentiers voudraient étendre leur empire
es tanneurs, les forgerons sur les maréchaux,
évorants sur les Gavots, les Gavots sur les Dé-
nts ; pouvons-nous faire quelque conquête?
rir quelques droits les uns sur les autres? Non.
n sait que chaque corps de métier est indé-
nt et que rien ne peut changer cet état de
; pourquoi nous battons-nous donc? pour
cause? dans quel but? personne ne peut me
re ; notre brutalité est donc une espèce de
i nous nuit à tous également. A-t-on jamais
oyalistes et les républicains se toper sur la
se demander leur opinion pour avoir ensuite

le plaisir de se quereller et de se bat
n'a lieu que chez nous ; on se tope,
pond qu'il est cordonnier-bottier, on
ment : ça te servira, ou passe au la
plus souvent la canne sera le trophée
Mais savez-vous que ceux qui agissen
un peu du fameux don Quichotte
cherchant des aventures par toute l'E
don Quichotte, lors même qu'il comi
grosses sottises, se prétendait-il le
torts, ce qui ne le rendait que ridic
gnon qui attaque le passant sur la rout
qualifié plus énergiquement.

Toutes les fautes des Compagnons
sur le Compagnonage, qui renferme
belles choses ; aussi, malgré les qualit
vivre et passer à travers tant de déco
plus vénéré de nos jours comme il le
jeunes gens des grandes villes, ceux
reçu le plus d'instruction, le fuient
dédain ; on a vu des corps d'état réu
Sociétés qui se réduisent aujourd'hui à
bres qui marchent à leur ruine sans
ment en être avertis. Il est temps, c
vrir les yeux à la lumière, de prête
raison. Cessons toutes nos batailles,
haine les uns pour les autres ; jeto
usages surannés qui répugnent à la
loignent de nous. Soyons les amis de
leurs honnêtes, excitons les ouvriers
qu'ils appartiennent, à se former en
qu'ils se parent du nom de Compag
autre nom, qu'ils soient les bien ven
avec le nombre, les sympathies et l
nous avons perdues. Veuillez, et nou

Le présent peut inspirer quelque
le répète, ayons foi dans l'avenir ; j'
aux sentiments généreux, et mille
pondu ; beaucoup de Compagnons co
le titre d'homme est le plus grand de

t agissent sagement; qu'ils persévèrent, qu'ils répandent sans cesse la lumière et des paroles de paix, d'union et de fraternité, les plus aveugles verront, les plus sourds entendront, et un temps meilleur viendra.

Vous m'exhortez à la persévérance; oh! oui, je saurai persévérer; je comprends toute l'importance de la cause que j'ai embrassée, et je la servirai sans relâche; et vous, secondez-moi de toutes vos forces, soit par des chansons ou par d'autres moyens, et faites en sorte que vos amis vous suivent de près.

J'espère avoir le plaisir de vous voir bientôt, etc.

PERDIGUIER (Avignonais la Vertu).

Peu après avoir fait réponse au tisserand, je reçus la visite d'un jeune Bourguignon qui arrivait de Toulon; il me conta qu'il avait été attaqué près d'Avignon par quatre cordonniers: « Quand ils eurent appris, dit-il, que j'étais affilié menuisier, ils me crièrent : Passe au large. Je répondis que la route était assez grande, et que nous pouvions tous passer sans nous déranger de notre ligne : ils persistèrent à vouloir me faire détourner, je m'obstinai à marcher droit devant moi; il fallut se battre. Comme un seul ne pouvait me résister, ils se mirent plusieurs de la partie. Je fus vaincu; regardez ma joue, elle porte une cicatrice qui ne s'effacera jamais. » En effet, cette cicatrice était fort large. Le topage occasionne chaque jour des affaires semblables. Je sais que, dans son origine, il n'avait pas ce caractère agressif; il a été pris dans un mauvais sens, et rien ne pourra jamais le rendre ce qu'il fut. C'est pour cela que je persiste à dire qu'il faut l'abolir

complètement, car beaucoup de gens ne l'en-
tendraient jamais que comme une insulte. L
topage a fait son temps; il faut adopter d
paroles qui soient fraternelles pour tout l
monde.

Lettre de Tourangeau, Affilié menuisi à l'Auteur.

Tours, 20 octobre 18..

Accueillez, cher co-sociétaire, les faibles vers d
rimailleur inhabile, je m'évertue à faire preuve sin
de talent, du moins de zèle à la cause dont vous
êtes honorablement prononcé le champion.

Je réclame préalablement l'indulgence, car
au bruit strident des scies et des marteaux, pend
de rares moments de loisir, sans notions aucune
versification, que, d'un crayon habile tout
à tracer quelques plans techniques, j'essaie que
fois même l'alexandrin; il se peut que sans
poétique, je me sois écarté grossièrement de la
difficile qu'on doit suivre, obligé que je suis,
satisfaire à la fois à l'exigence de la mesure et
difficulté de la rime, de chercher des rapports et
comparaisons dans quelques vers qui sont restés
ma mémoire; j'ai besoin, je le répète, de beau
d'indulgence

J'ai l'honneur d'être, etc.

BÉNARDEAU, *dit* Tourangeau, Affilié menuis
Devoir de Liberté.

Hommage à toi que le ciel a fait naître
Dans l'humble caste à laquelle je tiens,
Fervent apôtre, en te faisant connaître
Ton auréole honore aussi les tiens;
Poursuis, ami, ta généreuse idée,
D'heureux succès naîtront avec le temps.

sectateur du sage de Judée,
age, instruis, moralise en chantant.

u'un rubis que la poudre recelle,
Perdiguier, tu restais ignoré;
ue la presse aux mille voix révèle
i nous tous ton nom, frère adoré.
saints devoirs, par tes leçons, Tyrtée,
œur n'est plus incrédule, inconstant;
sectateur du sage de Judée,
age, instruis, moralise en chantant.

doux accords de ton luth, ô poète,
e encor l'âme du travailleur;
la voix, enfant des cieux, prophète,
l'avenir annonce un jour meilleur;
is à tous.... la réforme éludée
dra guérir le plébéien souffrant.
sectateur du sage de Judée,
age, instruis, moralise en chantant.

de ce siècle exploité des perfides
: travail incessant, triste sort!
ent pour nous l'œuvre des Danaïdes 1;
ui n'a rien ne s'assied qu'à la mort.
éternel ta juste cause aidée
iompher, éclore! ô frère, attends.
sectateur du sage de Judée,
age, instruis, moralise en chantant.

besoin de dire, pour l'intelligence de beaucoup de mes , que, d'après la Mythologie, les Danaïdes étaient cin-œurs qui épousèrent cinquante frères; dans une seule rante-neuf d'entre elles égorgèrent chacune son mari. ion de ce crime, elles furent condamnées dans les en-nplir d'eau, avec des paniers d'osier, un tonneau percé. avail ne pouvait finir, et notre ami Tourangeau com-ouvriers aux Danaïdes, par la raison que le travail des s autres n'a point de fin.

Réponse de l'Auteur à T[illegible]angeau.

Paris, 10 novembre 18[illegible].

J'ai reçu, mon cher Tourangeau, votre lettre [illegible] votre chanson, où je trouve des pensées et des [illegible] excellents, et des louanges à mon adresse [illegible] trop exagérées. Je [illegible] ni un Tyrtée, ni un [illegible] phète, je ne suis qu[illegible] [illegible]ple Compagnon dévoué aux réformes utiles e[illegible] [illegible]en de tous. Cependant [illegible] vous remercie de votre travail et de vos bons [illegible] ments pou[illegible] [illegible] je [illegible] prie de me les continuer. Il faudra po[illegible] à l[illegible] vous occuper [illegible] l'homme, et [illegible] de la [illegible]e. Chantez la paix, [illegible] nion, la fra[illegible]té, le [illegible]pprochement général [illegible] tous les nobl[illegible] [illegible] trop souvent méconnu[illegible]

Plusieurs Co[illegible] [illegible]le notre Société, plusieurs Compagnons [illegible] [illegible]t déjà composé dans [illegible] sens de la réforme c[illegible]onale, des chansons [illegible] jolies qu'ils m'ont [illegible]s; je vous invite à [illegible] courir avec eux, à p[illegible]uire comme eux quelque chose de neuf et de bon, vous le pouvez, vous [illegible] avez le talent. Dans trois ou quatre mois au plus vos productions nouvelles et celles de vos concurrents, concurrents fort respectables, seront imprimées à côté les unes des autres.

Allons, bon courage, ami Tourangeau, et donnez-moi de vos nouvelles.

Tout à vous.

PERDIGUIER (Avignonais la Vertu).

Lettre d'Antoine le Provençal à l'Auteur

Barcelonette, le 15 de février 1841.

Monsieur,

C'est dans les montagnes des Alpes q[illegible]e votre Livre du Compagnonage vient, par hasard, s'[illegible]frir à ma vu[illegible]

ıs assure que j'en ressens une joie bien vive;
ux au cœur d'un vieux Compagnon, retiré
·ente ans dans une solitude, d'être ainsi tout
nis en rapport avec le tour de France, avec
ıagnons qu'on a tant aimés et qu'on aime en-
lgré l'éloignement.
e dirais-je, je fus autrefois un Compagnon
t, un ennemi ardent des Compagnons de Li-
ɔs confrères; mais les années ont produit en
notable changement; oui, si dans le sens
: ma vue s'est affaiblie, elle a acquis dans le
llectuel et moral une portée qu'elle n'avait
ue; les préjugés, les erreurs ne la fascinent
je suis devenu l'ami de toutes les Sociétés,
surtout qui admettent dans leur sein la rai-
progrès: je vous félicite de vos nobles sen-
allez, persévérez!
m'excuserez si, après vous avoir donné des
érités, je vous présente quelques observations
ées peut-être: ne pourriez-vous pas, tout en
la fraternité, éviter d'exposer aux yeux du
ɪs habitudes vieillies et des faits peu honora-
r le Compagnonage? Ne craignez-vous pas
ennemis du peuple ne puisent là des armes
ıs combattre et nous salir? Il est des gens
principes et par nature, ne veulent voir les
ɔpulaires que d'un seul côté et disent ensuite
ɪont détestables sur toutes les faces. Défions-
ces gens-là, car ils sont méchants.
ıve aussi que votre Société est un peu mieux
ıe les autres. Bien que je sache qu'elle s'ap-
un fond démocratique, je sais également
'est pas sans défaut; oui, vous penchez d'un
us trahissez une certaine sollicitude; je suis
ıt bien loin de vous en faire un crime, vous
écessairement la flatter un peu; vous deviez
ntrer son ami fidèle et vous faire apprécier
tel afin de pouvoir mettre votre livre en
:, et surtout en vente; vous le voyez, je
ds votre position et les difficultés dont elle

est hérissée, et à cause de cela je me garderai
vous chercher une misérable querelle de m
Je connais mainte Société qui, pour prix d
néreux efforts, vous eussent qualifié de t
banni de leur sein avec des cris de rage; ell
sent déshonorées, il est vrai, mais leur ave
eût-il été de la plus courte durée, aurait r
tre tâche encore plus difficile. Si donc, votr
quoique assez bien partagée, a reçu votre li
rablement; si elle vous donne son assentim
sent capable de mettre vos leçons en pratiq
félicite du plus profond de mon cœur. Mais
elle pas agi d'une manière tout à fait confor
désirs, ne vous en alarmez pas : si le prés
pas pour vous, espérez, l'avenir vous bénira
Recevez, monsieur, mes félicitations b
res, et comptez-moi au rang de vos amis le
voués.

VALETTE, *dit* Antoine le Pr
Compagnon menuisier d

Réponse de l'Auteur à Antoin vençal.

Paris, 25 fév

Habitant des montagnes et des solitud
et que je voudrais pouvoir parcourir à lo
sens, j'ai reçu votre aimable lettre. Je
des encouragements que vous me do
remercie encore des observations que
au sujet de quelques détails de mon l
taines gens peu charitables qui ne
comme vous le dites, des choses po
mauvais côté.

Ces gens là, croyez-le, n'avaient
publication du *Livre du Compagn*
jeter de la boue; ce livre n'est c
aussi dangereux que vous le pré

it plus d'amis que d'ennemis : plusieurs journaux
accueillirent on ne peut mieux; d'autres journaux
virent, mais, craignant d'appuyer, ou de consta-
r un progrès dans les classes ouvrières qu'ils affec-
nt de croire d'une nature inférieure, dégradée et
pourvue de sens et de raison, gardèrent soigneuse-
ent le silence. Mais ce silence obstiné sur la ma-
re que j'avais traitée, a été rompu et voici à quelle
casion : Madame George Sand, un des grands écri-
ins de la France, voulant me seconder dans la réa-
ation de l'œuvre qui m'occupe, vient de mettre au
ur : *le Compagnon du Tour de France*, roman
ut populaire; elle n'a pas fait, selon l'usage, de
uvrier, une ignoble caricature; elle l'a présenté
us un jour assez favorable, sachant bien qu'il ne
ut pas humilier les gens quand on veut s'en faire
mprendre et les servir. Sa généreuse idée n'a pas
é goûtée de la presse; si quelques journaux lui
nt favorables, un plus grand nombre lui est con-
aire et lui crie : votre talent vous fait défaut, vous
tes plus que l'ombre de vous-même, vous servez
e mauvaise cause, les ouvriers ne sont pas aussi
airés que vous le prétendez follement, etc. Mais
rois que le meilleur sera, mon cher monsieur
ette, de faire passer sous vos yeux des extraits
quelques journaux. Voici d'abord, ce que j'em-
nte au feuilleton du *Constitutionnel* (n° du 2 fé-
r 1841), lisez et jugez :

Evidemment, *en poétisant* ces scènes du Com-
gnonage, le romancier a voulu en faire quelque
ose *digne d'attention et d'intérêt*. Ces vagues
es de charte industrielle, ces appels *à l'har-
nie* entre *les Devoirs*, tendraient à *insinuer*
il y a *quelques efforts à tenter dans cette
e*, et que la partie intelligente des classes ou-
res jette les yeux de ce côté. *C'est là une er-
r qu'il importe de détruire* [1]. Le Compagno-

[1] y a rien à reprendre à cela et à tout ce qui précède,
t noble et bien exprimé!

« nage est un legs sauvage des époques barbares,
« une association à l'état défensif, farouche, tur-
« bulente, haineuse, exclusive. *Repoussé désor-*
« *mais des professions éclairées, il s'est réfu-*
« *gié dans les métiers les plus grossiers*[1], et y
« perpétue des mœurs qui ne sont plus de notre
« siècle. Ni parmi *les typographes*, qui sont en con-
« tact direct avec les travaux de l'esprit, ni parmi
« les ouvriers mécaniciens, tailleurs, *bottiers*[2] et
« autres corps nombreux[3], qui vivent dans les
« grands centres de population, on ne retrouve rien
« des habitudes du Compagnonage. Ces hommes la-
« borieux ont compris que ces promenades hors
« barrières, où le bâton joue un si grand rôle, *que*
« *ces stations dans les cabarets, que ces cérémo-*
« *nies, que ces combats n'étaient guère que des*
« *prétextes offerts à la débauche, à la fainéan-*
« *tise, à la violence*[4], *ils y ont renoncé*. Les tail-
« leurs de pierre, les charpentiers, les menuisiers, les
« maçons[5], conservent encore la tradition des *De-*
« *voirs*, et le seul bénéfice qu'ils en retirent consiste
« en quelques yeux pochés[6] et quelques membre

1 Trente-un corps de métier font aujourd'hui partie
Compagnonage; on voit que les *métiers grossiers* sont tr
nombreux.

2 Les bottiers font partie du Compagnonage, et une pa
des typographes tend à se constituer en Compagnonage.

3 Je ne sais quels sont ces *autres corps nombreux*
on veut parler, je ne les connais pas.

4 Voici venir maintenant *des stations dans les cab*
qui sont des prétextes offerts à la débauche ; des co
qui sont des prétextes offerts à la violence, etc., e
ne savais pas que le prétexte fut la chose elle-même, u
savant nous éclaire toujours sur quelque point.

5 Les maçons ne font point partie du Compagnonag
j'en fais l'observation, c'est pour que l'on sache qu'u
n'a pas besoin d'avoir étudié une chose pour en p
un ton de maître.

6 Il est étonnant qu'une association qui ne donne q
bénéfices ait pu se soutenir tant de siècles : c'est un p
qui mérite d'être étudié.

l'ignobles champs de bataille. Le roman-
. donc pu se dispenser de mettre son co-
rvice d'une cause qui en est peu digne,
de raconter l'Odyssée du topage, dont
ertu se résume en assauts de bâtonistes
s chemins. Incontestablement il pouvait
cer son style. » D'après W. W., auteur
i-dessus, le Compagnonage se renferme
es états grossiers; les Compagnons sont
iés, des fainéants, etc.; et puis, après
auteur auquel il s'attaque : Vous n'avez
it, il lui dit encore : « Vous auriez pu
nser de mettre votre coloris au service
se qui en est peu digne, vous pouviez
blement mieux placer votre style. » Que
tions! que de bévues chez le feuilleto-
urtant vous allez voir comment il aime
sur la pointe de ses pieds.

guenin, le héros du roman, est un Com-
uisier, qui sait raisonner politique, phi-
orale; ce qui ne l'empêche pas d'être
dans son métier; il s'entend mieux à
lier en bois que l'employé des ponts-et-
i lui en a présenté un plan reconnu dé-
ela blesse le feuilletoniste, et le voilà qui
pit : « Nous ne le trouvons pas davan-
rogrès) dans *le privilége que s'attribue*
ier Huguenin de se lancer dans les
hilosophiques[1], *et de pérorer dans la*
ire qu'il a rabotée de ses mains. Evi-
il y a là conflit d'attributions, con-
compétence. On veut bien consentir
Pierre *sache le dessin linéaire sans*
pris[2], et soit plus ingénieur par *in-*

r qui, sans le savoir, parle philosophie, usurpe
qui ne doit appartenir qu'à ceux qui philosophent
: c'est entendu !

que nous *sachions* le dessin linéaire sans l'avoir
nous soyons plus ingénieur par *intuition* qu'un

« *tuition* qu'un élève de l'école polytechn
« *éducation*, etc., etc. » O fameux docteur
vous êtes un drôle d'homme! Pourquoi n
vous pas que ceux qui fatiguent des bras
aussi penser et remuer la langue? Pourquo
lez-vous pas, malgré vos concessions hy
qu'un ouvrier puisse étudier et comprendre
rie et les principes les plus rigoureux d'u
qui est tout à fait le sien? Je suis menuisier
pense pas qu'un ingénieur des ponts-et-c
quelque savant qu'il soit, puisse m'en mon
long sur le dessin linéaire qui se rapporte
vaux de ma profession; et des milliers de m
pourraient vous dire pour leur compte c
vous dis pour moi-même. Je serais donc bien
le docteur W. W. entendit nos réclamati
qu'il cessât à l'avenir, et cela dans son seul
d'outrager, avec une impudence pareille, l
le bon sens, et les ouvriers qui certes le val
Mais passons à un autre journal.

Le *Courrier Français* renferme, dan
méro du 16 janvier 1841, un feuilleton s
polyte Lucas. M. Lucas, après avoir donn
éloges au talent de l'auteur du *Compagn*
de France, ajoute: « Mme Sand ne ser
« égarée de son chemin, si, tout en
« Compagnonage, elle en avait fait voi

élève de l'école polytechnique par *éducation!* '
méchant et si absurde, que raisonnablement o
pondre; que signifie cette confusion entre l'ou
nieur? Nous n'irons certainement pas faire les
génieurs des ponts et chaussées; mais ceux-ci r
je crois, faire les nôtres. Ce n'est pas sur les ro
des escaliers, mais bien dans les ateliers des '
charpentiers, et c'est là que nous travaillons. A
ceux qui ont fait les meilleurs Traités de me
menuisier, Coulon le menuisier, et non de
est celui qui a fait le meilleur Traité de ch
neau le charpentier, et non un ingénieur; r
comme celui-ci, où l'on prend à tâche de s
aurons à défendre nos camarades, et tout r

et les défauts, car, quelle que soit celle
ociétés à laquelle on s'adresse, il y a
›surdités dans l'une que dans l'autre,
George Sand offre dans son roman une
age, puis un combat entre les menui-
ıarpentiers, où le sang coule à flot; elle
l'orgueil, la fureur, la haine des Com-
is tout cela ne suffit pas à M. Lucas,
ration en exagération, arrive à ceci:
ıomme arrive-t-il dans une ville, *il faut*
hez la Mère des Compagnons, *privilége* [1]
ılupart du temps *en arrosant le gosier*
ouvrier chargé de l'embauchage. *En*
il faut qu'il remette *trois francs* aux
ıs du Devoir ou aux Gavots, pour payer
r dit d'embauchage[2]. Tous les mois il re-
ɜ à ces Sociétés une somme de vingt à
s, dont l'emploi reste inconnu comme
nds secrets. Un autre exemple d'ouvrier
ıffira pour faire voir combien peu, mal-
n dit l'auteur, le Compagnonage est es-
vince. *Si un maître a un ou plusieurs*
ppartenant à l'une des deux Sociétés,
e est connue pour appartenir à cette
t il ne peut pas employer d'autres ou-
ı parti contraire, à moins de voir sa
ıise à l'index[3] *: peu importe que l'ou-*
st de la secte opposée fasse mieux son
e l'autre, il n'a pas le droit de le
HEUREUX SOUVENT LUI-MÊME, S'IL
LUI ET SES OUTILS, A LA FUREUR DU
LUI DICTE LA LOI. » Convenons que
Lucas pourrait être très-entendu en
nais qu'assurément il l'est très-peu sur
sociations.

: absolument, ce n'est pas un *privilége.*

ticle embauchage, page 52, première partie.

n'a qu'à être honnête homme, et il peut chan-
juand bon lui semble.

Un Compagnon qui conduit un de s chez un patron, et l'embauche, en échange de son temps perdu, la som francs ou un léger repas. Cela n'est q pourquoi donc récriminer de la sorte, les choses pour les faire paraître mauvai leur, n'étant qu'un simple ouvrier, ne tout son temps, à moins qu'il ne veuill de fortes dettes et se voir contraint dupes.

Il y a dans Paris des maisons de place demander à ceux qui les tiennent une conque, il faudra d'abord donner au francs pour vous faire inscrire, et, si l'o vous placer, ce qui n'arrive pas toujou compter encore une somme considérab fois la douzième partie des gages d'une après vous avoir rançonné de la sorte, seront-ils vos appuis, vos défenseurs a *maîtres*, si ces maîtres sont injustes e Non, au contraire; les Compagnons ag remment.

Les membres d'une Société versent leur quotité pour solder les frais comm ne devrait point étonner. On a une salle il faut en payer le loyer; — des maîtr quelquefois chez la mère, soit pour de ouvriers, soit pour autres choses, il faut comme les gens du peuple reçoivent or leur monde, je veux dire cordialement. arrivants à accueillir, des partants à acco ni les uns ni les autres ne *rincent le g* que ce soit, comme M. Lucas l'a gentim — Il faut soutenir des correspondances, des infortunes, — payer pour ceux qui n car malheureusement il est des lâches hommes de mauvaise foi, cancer des soc sent à plaisir sur les épaules de leurs f pauvres, aussi faibles qu'eux.

Si M. Lucas connaît le moyen de forme

une Association où chacun de ses membres puisse n'avoir que des bénéfices et point de charges, où tout le monde puisse être soulagé sans qu'il n'en coûte rien à personne, il doit, sans retard, révéler un secret si important, et il ne peut manquer d'être proclamé le législateur par excellence : Moïse, Jésus, Mahomet, seront détrônés, car leurs miracles seront bien petits auprès de ceux que nous attendons du nouveau législateur, le plus chéri des enfants de Dieu.

Mais, en attendant que la révélation se fasse, disons qu'en critiquant l'embauchage et les frais de mois, M. Lucas a critiqué des choses auxquelles il n'a point réfléchi. Il fait pire encore quand il traite à sa manière des rapports des Compagnons avec les maîtres ; quand il parle de la fureur des premiers et des dangers que courent, en certains cas, les seconds et leurs outils ! Il fait preuve, en parlant ainsi, ou de beaucoup d'ignorance, ou de beaucoup de mauvaise foi. Pourquoi présenter les Compagnons comme des voleurs, comme des brigands ? Quel plaisir trouve-t-on à abaisser toujours l'ouvrier dans l'intérêt mal compris de celui qui l'occupe ? Ne peut-on faire de la critique sans tomber dans des extrémités si blâmables ?

« Ces sociétés, dit le même auteur, sont bien tom-
« bées depuis 1830 [1], époque où chacun a mieux
« compris ses devoirs et ses droits ; et l'ouvrier lui-
« même a été le premier à abandonner ces rivalités
« qui ne lui amenaient souvent que des coups ou la
« misère. Du reste, les journées sont si modiques en
« province que les ouvriers cherchent, autant que
« possible, à atteindre la capitale, où ils jouissent
« de plus de liberté, et où ils sont mieux rétribués ;
« et il arrive souvent que tous ces dignitaires, qui

[1] Les ferrandiniers ou tisseurs en soie, se sont formés en Société compagnonale en 1832, et cette Societé compte au moins trois mille membres actifs. Il est d'autres Sociétés qui se forment aussi, dont on pourra parler plus tard. L'isolement est funeste aux ouvriers : ils le sentent

nt singer la franc-maçonnerie, ne sont que en faibles ouvriers dans la capitale. » Peut-sser ainsi sottise sur sottise? Quoi! actuelle-.es ouvriers quittent de toutes parts la pro- pour se diriger en masse sur Paris! Quoi! la ation ouvrière d'un grand état tendrait à se rmer dans les murs d'une seule ville, parce i y gagne, dit-on, de bonnes journées! On voit re là combien M. Lucas étudie savamment le vement de la population de la France, et de plus bien il est sensible à la misère des travailleurs , misère qui va toujours croissant. Il attaque les dignitaires, qu'il place bien bas: ceux qui auront mérité l'estime de leurs co-associés, qu'on aura portés, par élection, à la tête de la Soété dont ils font partie, sous la dénomination de Dinitaire, de premier Compagnon, de capitaine ou de 'résident, ne seront plus, à cause même de la considération dont on les aura honorés, que de bien faibles ouvriers! En province, ils étaient quelque chose; mais dans la capitale, avec les autres ouvriers de la province, rentrés là comme eux, ils ne seront plus rien. Je me trouve quelque peu enveloppé dans ce jugement rigoureux, car j'ai eu, je l'avoue, l'honneur de marcher, une moitié d'année, à la tête de mes confrères, et je ne pensais pas que l'exercice de cette fonction eût pu nuire à ma capacité comme ouvrier menuisier. D'après le feuilletoniste, j'étais dans l'erreur, et je dois être déchu.

Ah! M. Hyppolite Lucas, faites des biographies sur Régnard, d'Ancourt et autres. Jugez, en littérature, les vivants et les morts, mais ne sortez pas de votre domaine, déjà bien vaste! Laissez en paix les ouvriers que vous ne connaissez pas, et que vous traitez horriblement, sans avoir, je crois, l'intelligence bien claire de ce que vous faites. Avant d'expliquer et de juger un objet, quelque mesquin qu'il vous paraisse d'abord, étudiez-le attentivement, vous vous en trouverez bien et nous aussi.

Le *National* lui, qui, autrefois, me fut si favo-

:conderait encore au besoin, renferme,
iéro du 18 janvier 1841, un article tout
à ses doctrines radicales. De cet article,
urocher, et que je ne fais peser que sur
je ne citerai que des courts passages;
par celui-ci : « Pierre Huguenin, un
uisier ! on ne le croira jamais ! C'est un
la Société des gens de lettres, un ré-
revues, un candidat à l'académie des
orales, un professeur au Collége de
saint-simonien, un phalanstérien, tout
s voudrez, excepté un ouvrier. Quand
plume ainsi, on jette là promptement
» M. Léon Durocher, homme de lettre,
'evues, n'admet pas qu'un ouvrier puisse
r sous le rapport de l'intelligence; un
pas un homme, il ne peut être ni saint-
phalanstérien; et, par la même raison,
, ni républicain [1], ni juste-milieu; il est
rop borné pour être raisonnablement
quelconque. Aussi monsieur Durocher,
propos de Pierre Huguenin, qui, d'un
: du roman, parle beaucoup et n'écrit
, cette profonde réflexion : « Quand on
ume ainsi, on jette là promptement la
Le critique vient de constater, dans le
la décadence littéraire de George Sand;
ait, sans en avoir la moindre intention,
est toujours des plus puissants. Il veut

ionisme, le fourriérisme, sont des systèmes so-
irtant des ouvriers assez éclairés pour les com-
pprouver ou les rejeter. Le républicanisme est
il; il demande à ses partisans le sacrifice de
dividuels a l'intérêt de tous. De nos jours, peu
: tels sacrifices. Et cependant beaucoup d'hom-
publicains, sans que ce titre leur soit contesté :
y ait des ouvriers républicains, on doit croire
ivriers saint-simoniens et des ouvriers four-
na part, j'en connais que je ferai connaître à
le désire vraiment.

abaisser à la fois le romancier et le menuisi héros; il ne fait que se contredire et s'abai même.

Répondons maintenant à cette même phrase *on manie la plume ainsi, on jette là promp la varlope*, d'une autre manière. Faisons rem qu'un ouvrier, eût-il reçu de Dieu le don du sortirait difficilement de l'obscurité. Ayant or ment à travailler de six heures du matin à huit du soir, et quelquefois plus, il ne peut écrire le jour; et, après la journée, fatigué de trav grats auxquels il s'est livré trop long-temps, i du mal à tenir ses yeux ouverts et son esprit é rapetissé de la sorte, il produit avec une grand Mais admettons qu'un ouvrage de quelque tance, soit né de ses veilles, trouvera-t-il un qui veuille s'en charger? Un éditeur n'achèt nairement ni le manuscrit, ni l'esprit qu'il ren mais le nom de l'auteur, et un nom d'ouvrier peu de retentissement et peu de gain [1].

Si l'ouvrier, à défaut d'un éditeur, peut rass assez de fonds pour se faire lui-même l'éditeur ouvrage, la presse l'aidera-t-elle à en tirer pa rentrer au moins dans ses frais? Hégésippe M l'ouvrier imprimeur, le poète du peuple, est m sérablement dans un hospice, et on ne lui a louanges sur louanges que quand il n'a plus ét monde! La jalousie, l'orgueil, les folles prét étouffent trop souvent la justice; et les tale destes, les inspirations généreuses, les hom plus dignes, succombent sous le poids des ini

[1] Au sujet du gain des ouvrages littéraires et sav pourrait faire d'autres réflexions. Comment Jean Rousseau aurait-il vécu et tant écrit, si des riches ce n'en voit plus dans les temps où nous sommes, ne soutenu? Car ses ouvrages lui rapportèrent peu. Qu'o produit à leurs auteurs, les œuvres de Saint-Simon et rier. Celui qui a fait l'article auquel je réponds, ayant de nombreuses pages à ces réformateurs, doit le sav bien que qui que ce soit.

a fortune ne les seconde. Quel malheur que la
sse, ce grand levier, ne comprenne pas mieux sa
itable mission, son noble apostolât; que de biens!
de progrès pourrait-elle réaliser!
l. Léon Durocher reproche à George Sand de prê-
à ses personnages un langage qu'ils ne peuvent
ir; s'il s'agit de la forme, je le veux bien, aucun
rier, aucun homme de lettre même, ne peuvent
ler comme elle écrit; elle a trop de poésie! trop
erfection! quel malheur!—Dans nos tragédies tous
personnages parlent en vers; je pense que ce lan-
e n'est pas plus naturel aux princes qu'aux moin-
s valets; et je ne sache pourtant pas que M. Duro-
r ait formulé une protestation en forme à ce sujet.
On a parlé de la forme, mais voici venir le fond;
ritique dit au romancier : « Qu'à personnifier le
euple, il fallait l'éloigner de la controverse anti-
ipée, des questions qui sont confuses pour tout le
monde, etc., etc. [1]. » Le romancier n'a nullement
tendu personnifier le peuple dans un seul homme,
, au milieu de tous les personnages du roman, se
ive une exception, un homme à part; il a voulu
ner un type très-élevé, sans doute, mais vrai,
gré cela; car les hommes du peuple, les pauvres,
eux dire, soit qu'ils parlent, soit qu'ils écrivent,
t au fond des choses [2]. Je ne parlerai pas des au-
rs les plus célèbres que la misère a toujours ac-
npagnés. Mais qu'on lise l'*Atelier*, qu'on lise *la
he Populaire*, journaux rédigés par des ouvriers

C'est précisément quand les questions sont confuses qu'il
faire appel à un plus grand nombre d'intelligences, afin
es résoudre.

Les riches ont vu quelquefois des pauvres de près, et pour-
ils ne les connaissent pas : la misère rend timide; les pau-
devant les riches, qui souvent les dédaignent, parlent peu,
raindraient de mal dire et de faire ce qu'ils appellent *des
s*; cette crainte les paralyse, et ce n'est vraiment qu'avec
s égaux qu'ils ont de l'esprit et qu'ils se livrent à l'élan de
cœur. Je le répète, les riches ne connaissent pas les pau-
; ils ne peuvent pas les connaître.

ons, on trouvera des articles d'un
e portée peu commune. Quand les
nt à écrire, c'est que quelque chose
les pousse là. Non, ce n'est pas pour
s plus ou moins spirituelles qu'ils pro
mais pour se plaindre, mais pour trou
r un arrangement qui promette plus de
a masse du peuple, que celui dont le
s plus tristes conséquences; le présent
aisant pas, ils se font hommes à systèmes
urs, utopistes, et cela se conçoit.
vains riches et bien élevés agissent autre
cela se conçoit aussi. Ils discutent beaucoup
personnes, sur des formes, sur des vieux tex
se livrent journellement des batailles de m
onflants, cela les fait connaître et les pous
loin qu'ils peuvent aller sans rien déranger à l
e pourtant bien fragile, construite tout exprès
r eux. La plupart de ces écrivains, placés dans
e région toute particulière, peuvent à peine
peuple, et ne comprennent ni sa nature ni ses be
oins; et si quelques ouvriers, porte-voix de leurs
camarades, un moment libres, expriment fortement
des vérités accablantes, on traite ces vérités là d'
surdités, de chimères, d'impertinences; on les dé
ture pour mieux les flétrir, et l'ouvrier, n'ayant
tant dire point de tribune, ne pouvant pas obtenir
parole à son gré, pour répondre à ceux qui l'accusent
et l'injurient, perd sa cause, et souffre à l'écart. Il a
rive par fois que des âmes d'élite, âmes généreuses
mais trop rares, se font les interprètes, les dé
seurs des ouvriers, on leur crie alors, avec un
cert de voix infernal, épouvantable, qu'elles fl
trop leurs héros; et en définitive, qu'elles
une mauvaise cause.....

M. Léon Durocher prétend que les ouvri
très-indifférents en fait de choses publiques
en félicité; il dit, en parlant du Corinthie
« dans l'allure insouciante du jeune ou
« que chose de plus vrai, de mieux obs

ier qui raisonne, tant cela lui paraît extraor-
mettre la multitude en cause, il dit : « Le
a plutôt le sentiment des choses qu'il n'en a
nnement. » Puis, voulant le flatter un peu,
par ces mots : « Quand il parle, c'est Dieu
le. » Le peuple parle comme Dieu, mais il
ne pas, puis il conclut : « En temps ordi-
juge, et quand le moment est venu, il exé-
Voilà donc le peuple juge, et bon juge sur-
près M. Durocher, d'une chose qu'il ne peut
re et raisonner. Quoi qu'on en dise, des ju-
qu'on ne raisonne pas, doivent être de pau-
ments. Notre critique dit encore : « Monter
cimes de la pensée où la foule des Tytans a
droyée ; à quoi bon, le peuple fait mieux,
te à leur chûte et recueille le fruit le plus
leurs efforts, etc., etc. » Si ceux qui font
s du peuple s'acquittent si bien de leur mis-
rquoi vouloir changer quelque chose à ce
Pourquoi vouloir remplacer des colosses par
colosses et peut-être par des nains ? que
— Mais loin que le peuple recueille les fruits
s des Tytans, comme on les appelle, il ne
que des déceptions, que des misères, ce que
Durocher, vivant dans sa sphère privilégiée,
mplètement. J'ai bien lu son article, article
aire, je le veux bien, mais gonflé d'exces-
tentions, et pourtant dépourvu de toute
ie et de toute logique ; cet article, disons

-dire qu'il ne pense qu'à son métier, à la sculpture
sirs ; il est ambitieux, égoïste et libertin : voilà tout.

la vérité, m'a paru perfidement dirigé c
forme électorale, par la raison qu'il de
surde, de conférer des droits à ceux don
s'occupent avec tant de sollicitude et qu
d'ailleurs comme tout à fait incapables de

Non, ce n'est vraiment pas par sentime
devons donner notre suffrage à tel ou t
mais par raisonnement; notre opinion,
ment, si nous sommes sincères, sont tou
d'un raisonnement intime ou parlé. Or
peuple manquait de raisonnement et par
de discernement et de jugement dans le
bliques, il faudrait le traiter encore en e
l'instruire, et ne point l'abuser.

Ce qui m'a le plus étonné de l'article
Durocher [1], ce n'est pas qu'il ait pu sortir
vu que je ne le connais pas; ce ne sont p
les choses les plus choquantes qu'il renfe
tous les jours on en écrit de plus choquan
ce qui m'a donc le plus étonné c'est q
glisser dans *le National*.

Bien d'autres journaux ont publié,
même roman, des articles dont ce qui v
sous vos yeux peut vous donner une i

Je me suis trop étendu sans doute
dire que j'ai oublié la personne à laque
non, je voulais vous montrer, monsie
le mépris que l'on professe pour nou
ouvrage qui sort de la voie commune
reproduit des paroles blessantes,
l'instant ce que mon cœur m'inspir
traîné naturellement et presque
craignez donc plus, mon cher Va
livre nous nuise aux yeux de qui
croit l'ouvrier bien plus inepte, b
qu'il ne l'est réellement. Cessons

[1] M. Louis Raybeaud est le Léon Dur
J'ai appris de M. Beaune, au moment où
de cette feuille, qu'il était aussi le W. V

rer de ce qu'on pourra dire de nous ; découvrons
laies physiques et morales, car nous en avons ;
s nos médecins nous-mêmes, soignons-nous
oquement, nous grandirons en santé, en force,
elligence, en sagesse ; et nos yeux, plus péné-
, verront un jour avec surprise des hommes
de riches vêtements ; et, affectant l'état le
obuste et le plus sain, être vraiment plus pau-
et plus malades que nous ne le fûmes jamais.
mons-nous ! voilà ce qu'il faut aujourd'hui crier
taut. Plus tard nous pourrons crier sur le même
réformez-vous ! réformez-vous !
s me parlez de ma Société ; je n'ai pas à m'en
dre ; elle a été pour moi ce qu'elle devait être.
fants de maître Jacques et ceux du père Sou-
je l'espère, vivront un jour unis avec ceux de
mon ; déjà plusieurs poètes, membres de Socié-
i ont été trop long-temps ennemies, me secon-
vec un saint dévoûment, et cela promet beau-

e vous en dis pas davantage pour le moment,
nnaîtrez, avant trois mois, par le second vo-
ue je prépare, des détails que je ne puis don-
étant d'une longueur qu'une lettre ne com-
e.
, monsieur, et soyez persuadé que je suis
à votre approbation et à l'amitié que vous
et que j'accepte avec reconnaissance.
PERDIGUIER, *dit* Avignonais la Vertu.

savais si je devais reproduire dans ce
na réponse à la lettre d'Antoine le Pro-
e m'y suis pourtant décidé, et ma pen-
ien de mauvais. Puissent les hommes
qui ne veulent pas donner la main
nes ouvrières garder au moins le si-
ne point les entraver par des paroles
ies que les ouvriers regardent comme
les indécentes. Leur critique n'est

nous ne sommes pas encore ce qu
être. Réformons-nous! réformons-

Au moment de livrer mon man
teur, quelque chose de nouveau p
yeux, et je m'empresse d'en fair
lecteurs.

Le Messager, journal ministér
l'influence de M. Guizot, renferme
21 mai 1841, toujours à propos du
du tour de France, un feuilleto
traordinaires. Son auteur, M. Ch.
arrière de trois mille ans, et je n
tacher de son galimatias philo
voici cependant un échantillon:
« de ce type (il s'agit de Pierre H
« vêtu à plaisir de toutes les p
« qu'on présente aux classes ouv
« un reflet d'elles-mêmes, on
« qu'elles ont par dessus toutes le

is, laids enfin de visage et de corps,
ommes des classes privilégiées, dont
doit être le fleuron le plus brillant et
:marquable. Les ouvriers compren-
ilement ici que les jaloux ridicules,
usqu'à leur contester la beauté phy-
ivent nécessairement leur contester
autres qualités.
ıivrai point M. Ch. Rabou dans ses
es divagations. On saura néanmoins
e de Platon; qu'il en fait une cita-
louc beaucoup, et cela faute d'en
re le sens. Si l'on suivait à la lettre
s de Platon citées et approuvées par
, toute hérédité serait abolie. Ce n'est
pas là ce que désire M. Rabou.
ıement l'esclavage existait en prin-
esclave était regardé comme une bête
:: de là vient que Platon, quoique
l par le cœur et par le génie, a pu di-
hommes en trois races: la race d'or,
argent et la race de fer. Mais il re-
ıssitôt qu'il naît quelquefois dans la
r des enfants avec des âmes d'or, qu'il
:ment dans la race d'or des enfants
ımes de fer. « Or, dit Platon, Dieu or-
principalement aux magistrats de
garde, *sur toutes choses*, au métal
me de chaque enfant est composée. Et
propres enfants ont quelque mélange
u d'airain, il ne veut pas qu'ils leur
grâce, mais qu'ils les relèguent dans
ıi leur convient, soit d'artisan, soit
ıreur; il veut aussi que, si ces der-
ıt des enfants qui viennent de l'or ou

« de l'argent, on les élève, ceux-ci à la condi-
« tion de guerriers, ceux-là à la dignité de ma-
« gistrats, parce qu'il y a un oracle qui dit *que*
« *la république périra lorsqu'elle sera gou-*
« *vernée par le fer ou l'airain.* » Les parole
du philosophe Platon que j'emprunte au *Me*
sager sont claires, et je veux bien qu'el
nous soient applicables; mais je n'ai jamais
tendu, jamais vu dans notre Société, les
gistrats chargés du *triage* des âmes. Les
fants d'or de la race de fer continuent la
tâche de leurs pères; les enfants de fer
race d'or ne descendent point à la con
d'artisan ou de laboureur, ils héritent t
des hautes fonctions. Nous courons don
risque d'être un jour gouvernés par l
l'airain, et l'on sait, d'après Platon e
bou, ce qui doit en arriver. Je ne pou
plus loin mes réflexions à ce sujet. J
pendant reconnaître que, si M. Rabo
Platon, il le fait fort innocemmen
prend de la manière la plus lourd
sous laquelle Platon insinue, com
lui-même, une dure vérité. Cet
très-dure en effet, mais M. Rabo
pour qui, il ne s'en doute pas. M
matériellement aux trois races d'
de fer, et il sait très-bien, lui,
sont de cette dernière; il pourr
persuader, car les *ouvriers cro*
ce qui est imprimé. Son fe
primé, c'est ainsi que je l'ai l
moi, comme on voit, un effe
manquera pas d'agir de mê
vriers, mes camarades.

« La règle commune veut, dit M. Rabou, que enfants ressemblent aux pères »; puis il ute en note : » Cette ressemblance n'est pas fait de la naissance seulement. » Oh! certes ı, M. Rabou, et nous pouvons avancer, sans inte d'être démenti par des hommes de bon s, que la naissance ne fait absolument rien. Jn morceau d'acier façonné est plus brillant un morceau du même métal qui ne l'est , quoiqu'ils aient en nature les mêmes quas. Un homme cultivé a quelque chose de suieur à l'homme sans culture, et pourtant ce nier peut posséder en germe des qualités s éminentes que le premier; il ne faut que développer. — Il faudrait être aveugle pour pas le voir : il est, de nos jours, des lu- ıres comme des préjugés dans tous les rangs la Société : l'inégalité d'intelligence s'efface plus en plus. Je connais un simple ouvrier angeur qui possède le don d'écrire à un degré iérieur à M. Rabou [1], et pourtant M. Rabou, ious voulons l'en croire, *est un fils de fa- lle.* Mais en voilà assez ! Ce n'est pas en 1, et en France surtout, que nous devrions ıir à discuter sur une telle matière.

loïse a dit : « Tous les hommes sont sortis même couple »; et ces paroles sont préfé-

Et Magu le tisserand, Jasmin le perruquier, Durand le me- ier, Lebreton, l'imprimeur sur indiennes, Beuzeville le ır d'étain, Reboul, le boulanger, et cent autres que nous rions nommer, mais que le manque d'argent et de pro- on forcent à ne point faire imprimer leurs productions. ces gens-là ne valent-ils pas bien M. Rabou? Et si nous ons nommer tous les ouvriers qui écrivent sur les questions ques et sociales, la liste en serait certe bien longue. Mais bon offrir aux yeux des gens ce qu'ils s'obstinent à ne voir.

« de l'argent, on les élève, ceux-ci à la «
« tion de guerriers, ceux-là à la dignité d
« gistrats, parce qu'il y a un oracle qui d
« *la république périra lorsqu'elle sera*
« *vernée par le fer ou l'airain.* » Les p
du philosophe Platon que j'emprunte au
sager sont claires, et je veux bien q
nous soient applicables; mais je n'ai jama
tendu, jamais vu dans notre Société, le
gistrats chargés du *triage* des âmes. L
fants d'or de la race de fer continuent l
tâche de leurs pères; les enfants de fer
race d'or ne descendent point à la con
d'artisan ou de laboureur, ils héritent to
des hautes fonctions. Nous courons donc
risque d'être un jour gouvernés par le f
l'airain, et l'on sait, d'après Platon et l
bou, ce qui doit en arriver. Je ne pousse
plus loin mes réflexions à ce sujet. Je do
pendant reconnaître que, si M. Rabou app
Platon, il le fait fort innocemment; il
prend de la manière la plus lourde l'all
sous laquelle Platon insinue, comme il
lui-même, une dure vérité. Cette véri
très-dure en effet, mais M. Rabou ne sa
pour qui, il ne s'en doute pas. M. Rabou
matériellement aux trois races d'or, d'arg
de fer, et il sait très-bien, lui, que les ou
sont de cette dernière; il pourra même l
persuader, car les *ouvriers croient*, dit-il
ce qui est imprimé. Son feuilleton éta
primé, c'est ainsi que je l'ai lu; il a prod
moi, comme on voit, un effet puissant, e
manquera pas d'agir de même sur tous l
vriers, mes camarades.

« La règle commune veut, dit M. Rabou, que les enfants ressemblent aux pères »; puis il ajoute en note : » Cette ressemblance n'est pas le fait de la naissance seulement. » Oh! certes non, M. Rabou, et nous pouvons avancer, sans crainte d'être démenti par des hommes de bon sens, que la naissance ne fait absolument rien. — Un morceau d'acier façonné est plus brillant qu'un morceau du même métal qui ne l'est pas, quoiqu'ils aient en nature les mêmes qualités. Un homme cultivé a quelque chose de supérieur à l'homme sans culture, et pourtant ce dernier peut posséder en germe des qualités plus éminentes que le premier; il ne faut que les développer. — Il faudrait être aveugle pour ne pas le voir : il est, de nos jours, des lumières comme des préjugés dans tous les rangs de la Société : l'inégalité d'intelligence s'efface de plus en plus. Je connais un simple ouvrier vidangeur qui possède le don d'écrire à un degré supérieur à M. Rabou [1], et pourtant M. Rabou, si nous voulons l'en croire, *est un fils de famille*. Mais en voilà assez ! Ce n'est pas en 1841, et en France surtout, que nous devrions avoir à discuter sur une telle matière.

Moïse a dit : « Tous les hommes sont sortis du même couple »; et ces paroles sont préfé-

[1] Et Magu le tisserand, Jasmin le perruquier, Durand le menuisier, Lebreton, l'imprimeur sur indiennes, Beuzeville le potier d'étain, Reboul, le boulanger, et cent autres que nous pourrions nommer, mais que le manque d'argent et de protection forcent à ne point faire imprimer leurs productions. Tous ces gens-là ne valent-ils pas bien M. Rabou? Et si nous voulions nommer tous les ouvriers qui écrivent sur les questions politiques et sociales, la liste en serait certe bien longue. Mais à quoi bon offrir aux yeux des gens ce qu'ils s'obstinent à ne point voir.

rables à toutes les catégories inventées par les savants. Jésus a dit : « Tous les hommes sont frères, ils sont tous également composés de chair et d'os. » Voilà ce qui est encore beau. Et quand des hommes viendront me dire : Il y a une race d'or, une race d'argent et une race de fer, je leur répondrai : Vous n'êtes pas chrétien! Non, monsieur Rabou, fussiez-vous tous les jours prosterné au pied de nos autels, fissiez-vous même vos prières en latin, non, non, vous n'êtes pas chrétien, et tous ceux qui partagent vos idées, quelles que soient leurs prétentions et leurs grimaces, ne sont pas plus chrétiens que vous.

ISONS DE RÉGÉNÉRATION,

PAR DES

pagnons de Devoirs opposés.

---

la préface de la première édition du
lu Compagnonage je disais :
elquefois les journaux, avec de très-bon-
ntions sans doute, ont voulu nous éclai-
iis, vivant loin de nous, ignorant nos
les et notre manière de sentir, ils ont pu
ioquer, et leurs meilleures paroles ont
avoir de l'empire sur nous.
st aux Compagnons qu'appartient vrai-
e se faire comprendre aux Compagnons.
ix qui sont plus avancés appellent à eux
ii le sont moins. Depuis quelques années
ons marché, vous le voyez, et nous n'en
; nullement fatigués : que les Compa-
du Devoir en fassent autant que nous;
épandent des écrits salutaires, des idées
rès dans leurs sociétés. Il ne s'agit pas
vite; mais nous sommes dans un temps
permet pas de s'arrêter. Il faut donc né-
ment avancer, ou s'attendre, dans un
plus ou moins reculé, à une chute com-
»
remière tentative importante, ayant pro-
les objections, je répondais à celles de
ne la Clef des Cœurs, Compagnon du
:

« Je continue à croire que mes efforts ne seront pas vains. Il y a dans chaque Société des hommes qui ont des yeux, des oreilles et un noble cœur; ils m'entendront, ils s'adresseront à leur tour à leurs Sociétés, etc. »

Je ne me suis pas trompé; j'ai été compris, on peut lire ici les chansons qui m'ont été adressées par des Compagnons de différentes Sociétés; elles sont toutes inspirées par les sentiments les plus nobles, et constituent, dans le Compagnonage, un genre nouveau et tout à fait à part. Ce ne sont plus des chansons de sectes, mais des chansons dont le Compagnonage en masse peut et doit faire un heureux usage.

Le grand drapeau humain est arboré : ces chansons, dont on en a entrevu quelques-unes à la suite de certaines lettres, proviennent de Nantais Prêt à Bien Faire, de Bourguignon la Fidélité, de Vendôme la Clef des Cœurs, de Bien Décidé le Briard, de Tourangeau Benardeau; au reste, chaque chanson portera le nom de son auteur.

LE DEVOIR DES COMPAGNONS.

Air : Ma chaumière et mon troupeau.

Fiers pélerins du tour de France
Pourrons-nous enfin concevoir
Que la douceur, la tolérance
Sont les attributs du Devoir !
Pensons que la force brutale
Renverse et détruit l'union,
Les vertus et la morale,
Le Devoir des Compagnons. (*bis*).

A nos statuts, à nos mystères
Mêlant des sentiments plus doux,
Cessons ces pitoyables guerres
Qui nous sont funestes à tous;
Que la douce philantropie
Nous guide dans nos actions,
Préservons de fourberie
Le Devoir des Compagnons. (*bis.*)

D'une ridicule bravoure
Ne nous vantons plus désormais,
Que chaque Compagnon savoure
Le doux plaisir de vivre en paix;
Appliquons-nous à la science,
Aux arts, à nos professions,
Et faisons fleurir en France
Le Devoir des Compagnons. (*bis.*)

THÉVENOT, *dit* Bourguignon la Fidélité, Compagnon menuisier du Devoir de Liberté.

A L'AMITIÉ.

AIR :

Fille du ciel entends ma voix,
A mes accents daigne sourire,
Douce amitié reprends tes droits
Sur nos cœurs double ton empire;
Que le parfum de tes bienfaits
S'exhale sur le tour de France,
Là que ton culte désormais
Soit observé sans dissidence.

Au nom de frères généreux
Déplorant toutes nos querelles,
Je t'invoque, fais que mes vœux
Touchent les cœurs des plus rebelles;
Fais que ton céleste flambeau,
Guide sacré de l'homme sage,

Réunisse en un seul faisceau
Tous les fils du Compagnonage.

Fais que chacun des corps divers
Voyageant sous ta loi divine
Rejette au loin les fruits amers
Que la Discorde nous destine;
Fais que par ton souffle divin
La torche de cette furie
S'éteigne, et qu'entre nous enfin
Règne la paix et l'harmonie.

O vous, Compagnons, mes amis,
Il n'est nul d'entre vous, je gage
Qui ne se rende à mon avis
Pour l'honneur du Compagnonage;
Oublions nos ressentiments
Et les querelles de nos pères,
Et mus par d'autres sentiments
Devenons un peuple de frères.

Membre d'un corps ami de tous,
L'auteur de ces couplets, mes frères,
D'un meilleur accord entre nous
Rêve les effets salutaires.
Vendôme *dit* la Clef des Cœurs
Désire sur le tour de France
Que tous les corps sur leurs couleurs
Jurent une sainte alliance.

PIRON, *dit* Vendôme la Clef des Cœur[s, Com-]
pagnon blancher-chamoiseur.

ORDRE DU JOUR DES COMPAGN[ONS]

DÉDIÉ A MON AMI PERDIGUIE[R]

Air du Destrier.

Amis un nouveau jour doit luire
Sur le sol où nous voyageons,

oins j'ose vous le prédire
n crois mes prévisions.
›our cette noble espérance
ison est un ferme appui,
: à son heureuse influence,
d le siècle à grands pas s'avance,
devons marcher avec lui.

ns nos castes différentes
entiments sont partagés,
les maximes tolérantes
›ons de vieux préjugés;
: nous plus d'antipathie,
de querelles, de combats,
a douce paix nous rallie,
a plus parfaite harmonie
e entre tous les corps d'états.

:fois si le fanatisme
irait l'Eglise en tous sens,
ntre le christianisme
chaînaient les Musulmans,
-il que ce funeste exemple
opage encor parmi nous?
devant l'œil qui nous contemple,
ı Concorde ouvrons le temple
mais notre rendez-vous.

là qu'aux pieds de la déesse,
devons, ô chers Compagnons,
: les mains de la sagesse
er nos dissensions;
là que les fils de Soubise,
ıcques et de Salomon,
renant la même devise
ent signer avec franchise
acte de leur union.

, quand un vain privilége
rdait le pas à tel corps,
utre à l'église, en cortége,

Devait suivre son rang alors ;
Quatre-vingt-neuf de cet usage
Détruisit les derniers fragments.
Quoi ! comme aux temps du vasselage
Offririons-nous encor l'image
De l'inégalité des rangs.

Topons [1] sur le commun passage,
Mais de celui qui nous répond
Quel que soit son Compagnonage
Respectons la vocation.
Compagnons de toute nuance
Ne nous abordons désormais
Sur la route du tour de France
Qu'avec l'œil de la bienveillance
Ou bien l'olivier de la paix.

O toi, qui sur le tour de France
A répandu par tes écrits
Le germe de cette alliance
Qui doit faire un peuple d'amis.
Avec toi, Perdiguier, j'espère
Pour nos frères des jours meilleurs ;
Tel est du moins le vœu sincère
Que ne cessera point de faire
Vendôme *dit* la Clef des Cœurs.

Par le même.

LES CONSEILS DE LA RAISON.

Air : Elle aime à rire, elle aime à boire.

Mes amis, j'entrevois l'aurore
D'un jour pour nous plus radieux,

[1] Vendôme n'entendait pas par toper s'attaquer et se battre, mais se parler et sympathiser sur la route; comme je lui fis observer que le mot *topons* pouvait être très mal interprété, il devait l'effacer et faire quelques changements au couplet : le malheur le plus grand nous a privé de cet avantage.

Chers Compagnons à ses beaux feux
Nous refuserions-nous encore ?
Non, cessons d'être désunis,
Notre beau siècle s'en offense,
Désormais que le tour de France
Ne comporte que des amis.

Mettons fin à toutes ces haines
Qu'enfantent nos rivalités,
Respectons mieux nos libertés,
Et si le Devoir a ses chaînes
De ces liens soyons épris,
Qu'ils soient ceux de notre alliance !
Désormais que le tour de France
Ne comporte que des amis.

Jouissons mieux de notre vie,
Compagnons de tout corps d'état,
Joignons nos couleurs à l'éclat
Des couleurs de notre patrie !
N'entravons plus les dons chéris
Qu'à tous la liberté dispense ;
ésormais que le tour de France
e comporte que des amis.

'cueillons-nous avec franchise,
que ces trois mots : amitié,
alité, fraternité,
sormais soient notre devise ;
arts par nos mains embellis
ıs applaudiront en silence ;
ormais que le tour de France
omporte que des amis.

ue l'union fait la force,
ormons plus qu'un seul faisceau,
tre nous l'accord le plus beau
nos retraites nous renforce.
ıs avons des ennemis,
naîtront leur impuissance ;
nais que le tour de France
nporte que des amis.

Nos fondateurs dans leurs synodes,
Jacques, Soubise et Salomon,
Pensaient de la même façon
Quand ils écrivirent leurs Codes.
Si donc aux mêmes lois soumis,
Nous sommes tous en conscience;
Désormais que le tour de France
Ne connaisse que des amis.

[illegible] dans un petit ouvrage
[illegible] pour nous composé
[illegible] auteur [illegible]
[illegible] le Compagnonnage.
[illegible] tous le[illegible]
[illegible] à [illegible]
Désormais [illegible] le France
[illegible] que des amis.

[illegible] frères,
[illegible] jours,
[illegible] leurs
[illegible] sincères;
[illegible]
[illegible]
[illegible] France
[illegible]

Par le mêm

[illegible]

[illegible]

[illegible] épithètes
[illegible] occasions
[illegible] guinguettes
[illegible] les Compagnons :
[illegible] le sage
[illegible] plus qu'outrageants
[illegible] les temps
[illegible] naissants

nnaient ces noms insignifiants
tait chaque village
gner ses habitants.

si cette manie
nos rivalités,
naine elle est nourrie
autres absurdités,
ui le bon sens réclame
s noms injurieux
nos aïeux
entre eux
nnaient comme font leurs neveux
er que ce ridicule
arme à nos envieux.

ècle rendons-nous dignes
ivant ces vilains noms
norent nos insignes
que nous portons.
ons, de par la nature
s plus de noirs gamins,
le lapins,
le bouquins,
rds, plus de loups, plus de chiens,
qui font au ciel injure
as faits pour des humains.

le notre langage
s : Cambuis, Paillassons,
uets, fils de l'outrage,
Biscornets, Guenillons,
s que je voudrais taire
nneur de tout corps d'état :
us, Culs-Plats,
tera.
r supprimons ces noms-là,
sera notre salaire
on applaudira.

bêtes cruelles,

A ces pitoyables surnoms
Moteurs de toutes ces querelles
Qu'enfantent nos divisions ;
Par nos maximes tutélaires,
Chers Compagnons, opposons-leur
Ces noms flatteurs
Acquis d'ailleurs
Par la vertu, la sagesse et les mœurs :
Tel est le sentiment, mes frères,
De Vendôme la Clef des Cœurs.

Par le même.

VOYAGE DANS L'AUTRE MONDE.

Air : Tout comme a fait son père.

L'autre jour je fus transporté
En esprit, chez les ombres,
Ces lieux, que l'on dit sombres,
Brillaient d'une vive clarté.
Dans ces contrées
Tant redoutées
Des sots vivants, craignant leurs destinées,
Je ne vis que des gens heureux.
Parfait accord régnait entre eux.
Je me disais, en parcourant ces lieux :
Ah ! qu'ils sont fous sur terre
De se faire la guerre ;
Tandis qu'ici chacun se traite en frère.

Mais, ce qui me frappa le plus,
Ce fut une guinguette,
Où chacun, en goguette,
Déclamait contre les abus
Du tour de France.
Dieu ! quand j'y pense,
Tous les acteurs, dans une salle immense
Bénissant l'arrêt du destin,
Chantaient, en se donnant la main

les devoirs et ce sage refrain :
.h! qu'ils, etc.

, Maréchaux et les Charrons
Y buvaient sans rancune
Dans la tasse commune
Aux Bourreliers, aux Forgerons,
Un tendre hommage
Etait le gage
D'un saint respect pour tout Compagnonage.
Jacques, Soubise et Salomon
Présidaient la réunion;
Tous trois aussi chantaient à l'unisson :
Ah! qu'ils, etc.

Les Serruriers, les Menuisiers,
Devoirants, adversaires,
Passants, Tailleurs de pierres,
Et les Compagnons étrangers
Chantaient la gloire
Du vieux Grégoire,
ui leur versait à tous gaîment à boire.
Les Charpentiers, les Corroyeurs,
Ombragés des mêmes couleurs,
entredisaient, dans l'élan de leurs cœurs :
Ah! qu'ils, etc.

Là, chacun y portait son nom,
Ses couleurs à sa guise,
Et prenait pour devise :
Liberté pour tout Compagnon.
Droits de naissance,
De préséance
'y étaient point disputés d'importance;
Là se confondaient tous les rangs;
Tous disaient, en hommes galants,
ffrant le pas aux derniers arrivants:
Ah! qu'ils, etc.

J'allais sortir, lorsque soudain
(Jugez de ma surprise)

Un des fils de Soubise
Me reconnaît, me tend la main.
— La Coterie?
Dans l'autre vie,
Dis-moi, dit-il, Vendôme, je te prie,
Si les fils de nos fondateurs
Sont entre eux toujours querelleurs.
— Sans doute — Hélas! mon cher la Clef des Cœur.
Ah! qu'ils sont fous sur terre
De se faire la guerre,
Tandis qu'ici chacun se traite en frère.

Par le même.

On vient de lire le Voyage dans l'autre monde, cette chanson me fut remise le 15 avril 1841 par Vendôme la Clef des Cœurs que de tristes pressentiments devaient avertir, car huit jours plus tard nous avions fait une grande perte, je l'accompagnai jusqu'à sa tombe; il n'était plus qu'un cadavre. Mais il a bien rempli sa vie, et sa mémoire restera parmi nous. Le bon Vendôme voulait voir la concorde s'établir entre toutes les Sociétés, et il travaillait à la réalisation de ce qu'il désirait. O vous qui connaissiez Vendôme et ne pouviez moins faire que de l'estimer, lisez et relisez encore ses dernières chansons, et rappelez-vous bien surtout qu'elles renferment ses derniers vœux.

NE FORMONS QU'UN FAISCEAU.

Air de Cambronne, ou Je m'en souviens.

La liberté, cette vierge si pure
De son flambeau vient dessiller nos yeux.
Oh! quelle est belle en sa simple parure,
Comme son front est noble et radieux,

›n aspect elle fait fuir la haine
d'scorde avec son noir drapeau,
·lle dit pour briser votre chaîne,
Compagnons, ne formez qu'un faisceau.

lomon on vante la sagesse,
ompagnons c'est un digne régent,
aître Jacque on connut la tendresse
Soubise on sut le sentiment.
qui comprend leurs profondes maximes
être fier de leur riche cadeau;
is voulons jouir de leur estime,
Compagnons, ne formons qu'un faisceau.

els propos ornez-vous vos langages,
méditez, et sur l s grands chemins
déployer vos aveugles courages
vous rendez souvent trop inhumains.
ompagnons pour porter la bannière
s deux yeux retirez ce bandeau,
pétez jusqu'à l'heure dernière :
Compagnons, ne formons qu'un faisceau.

onté soulageons l' ...gence,
ns états soient ... nos yeux;
n d'autrui Di... fait défense,
vier c'est ... eux.
i produit ... ime.
ommes tou... tableau
la légende ... ;
Compagno... qu'un faisceau.

ux amis ... l'outrage
nt fini p...
œuds s... agnonage
ons tou... ;
ujourd... l'expérience,
ébatt... ruel fléau,
ison... olérance,
... nons qu'un faisceau.

Pauvres mortels, tant de haine vous lasse,
Du temps passé détournez le regard,
De l'avenir mesurez mieux l'espace,
Croyez-en bien Décidé le Briard.
Chacun de nous, telle est mon espérance,
Mettra ces mots sur le Code nouveau :
Quand il s'agit des enfants de la France,
Chers Compagnons, ne formons qu'un faisceau

BRAULT, *dit* Bien Décidé le Briard, Compagnon toilier.

L'ALLIANCE DES CORPS.

Air : *Si le vin.*

Liberté (*bis*) sur le tour de France
De nos Compagnons protège la sainte alliance
Et nos cœurs (*bis*), par reconnaissance
Auront à jamais
Le souvenir de tes bienfaits.

Il faut qu'enfin cette terre
Soit le céleste jardin;
Que tout Compagnon soit frère
Et appui de l'orphelin.
Nous viendrait-il d'Allemagne,
Nous n'en serons point jaloux;
D'Italie ou d'Espagne,
Qu'il s'attable avec nous.
Liberté, etc.

Amis, redoublons de zèle
Pour réformer nos abus :
Bourguignon le Cœur Fidèle
Vaut la Rose de Tournus;
Ne soyons plus rigoristes,
Qu'on se nomme désormais
Bon Soutien le Dombiste
Ou Jean le Béarnais.
Liberté, etc.

[redacted]

Que la discorde et l'envie
S'échappent de notre sein;
Bannissons la jalousie
Et son infernal venin.
Aujourd'hui qu'on s'humanise
Dans chaque profession,
Ayons tous pour devise,
Sans ostentation:
Liberté, etc.

Des auteurs des plus beaux codes
On admire la raison.
J'en rappelle l'épisode
Par ces mots: paix, union.
Ils veulent, dans leur empire,
Ces augustes souverains,
Que tous y puissent dire
En se tendant les mains:
Liberté, etc.

'Auteur du Livre du Compagno

e perdez pas l'espérance;
:issez matin et soir.
ıi dans votre expérience
jà mis tout mon espoir;
ur seconder votre flamme,
n Décidé le Briard
ıus jure sur son âme
dire avec Panard:

té (*bis*) sur le tour de France.
mpagnons protége la sainte allian
s cœurs (*bis*), par reconnaissance,
ront à jamais
ıvenir de tes bienfaits.

Par le m

LE SERGENT COMPAGNON.[1]

AIR : Je ne suis pas curieux.

Depuis vingt ans, paisible, ici j'habite,
Tout glorieux de mes anciens exploits ;
Mais aujourd'hui quel bruit soudain m'agite?
De Perdiguier je reconnais la voix.....
Je comprends bien sa mission divine.
Je suis confus, et vais pour mes erreurs
Vite cacher ma vieille carabine,
Mes vieux galons, ma canne et mes couleurs.

A dix-huit ans commença ma carrière.
Je fus vainqueur chez l'antique Germain :
Le sort changea, l'arbitre de la guerre
Nous accabla de son affreux dédain.
Ainsi trahis, le Devoir me fascine ;
Je dus, hélas ! en proie à mes douleurs,
Abandonner ma vieille carabine,
Mes vieux galons, pour porter les couleurs.

Comme soldat j'ai bravé la mitraille,
En défendant l'honneur de mon pays.
Mais, Compagnon, usant de représailles,
Combien j'ai dû m'attirer de mépris!
D'Avignonais j'écoute la doctrine,
Et je conçois qu'il faut des temps meilleurs
Et bien soigner sa vieille carabine,
Ses vieux galons, sa canne et ses couleurs.

Chers Compagnons, pour dissiper l'orage,
De la Vertu recevez les avis,
Et du sergent le modeste héritage
Tout aussitôt reprendra de son prix.
Si vous cessez votre guerre intestine,
Vous vous serez concilié des cœurs

[1] L'auteur de cette chanson est en effet un ancien
.-logis.

Qui chanteront la vieille carabine,
Les vieux galons, la canne et les couleurs.

Pour le banquet, la déesse Minerve
A préparé son brillant étendard.
Le vieux sergent tient toujours en réserve
Celui de Bien Décidé le Briard,
Et dans sa joie il prend sa mandoline,
Et fait entendre à ses bons auditeurs
Qu'il peut encor porter sa carabine,
Ses vieux galons, sa canne et ses couleurs.

Par le même.

LA PAIX.

Air de ma Bretagne.

« Barde du travailleur, viens, me dit l'Espérance;
« Chante aux faibles lueurs du crépuscule éteint:
« La nuit s'est endormie, et l'aurore s'avance
« Sur son char, et la paix auprès d'elle revient.
« L'horizon se colore
« De ce feu précurseur;
« Un beau jour doit éclore
« Sur ce sol de douleur. »
Ah! ma voix vous implore,
Accourez, messagers du bonheur!
Il en est temps encore,
Dissipez notre erreur. (*bis*).

Par la douce pitié tout à coup éveillée,
Notre âme, souriant au progrès qui l'instruit,
S'émeut au jour naissant, contemple, émerveillée,
Les faveurs de la paix qu'enfin elle comprit.
Plus de sanglante arène
D'exécrable renom;
Plus de lutte inhumaine
Dégradant notre nom.
Toi, seule souveraine,

Sous tes règles entraîne
L'honnête Compagnon.

Oublions nos discords: de sa brûlante halei
L'aveugle préjugé, sombre enfant de la nui
Guidé par le vieux temps, attisa cette hain
Dont l'amour fraternel trop long-temps a g
Reste impur du vieil âge,
Notre lucide esprit
Désormais se dégage
De ton lien maudit;
A la paix notre hommage!
Compagnons frères, Français, amis,
Serrons-nous, car l'orage
Menace le pays.

Par la voix du passé, les mânes de nos frèr
Au culte de l'erreur en cent lieux immolé
« Repoussez, disent-ils, ces Caïns sanguin
Fiers à bras trop fameux dans des temps re
Cette sève de vie,
Dans vos corps vigoureux
Stimulant l'énergie,
Les élans généreux,
Est sacrée, et l'impie
Qui la verse est coupable, odieux;
Gardez pour la patrie
Votre sang précieux. »

L'humanité grandit, le jeune âge la berce
D'un visage serein semble apaiser son cri;
Dans ses bras caressants, les larmes qu'ell
Ne tombent pas en vain sur son cœur atten
Quand la presse ensemence
Dans ce sillon nouveau,
Préparant l'abondance,
Un avenir plus beau;
D'utiles connaissances.......
De nos maux font échapper le sceau.
Arrière, ignorance,
Fuis avec ton bandeau.

nos pas égarés la raison illumine ;
n de nous, Compagnons, sottes préventions ;
nons-nous ici-bas, suivons la loi divine :
s plus grands ennemis, ce sont nos passions.
Fraternelle tendresse,
Assainis à jamais
Le cœur de la jeunesse
Par ton baume parfait ;
Qu'une sainte allégresse,
Don du ciel, et régnant désormais,
Nous présente sans cesse
L'asile de la paix.

Par Benardeau, dit Tourangeau, Affilié
menuisier du Devoir de Liberté.

ALOGUE SUR LA VERSIFICAT

ENTRE NANTAIS ET RENNOIS.

RENNOIS. — Savez-vous, pays Nantais vous passez pour un vrai poète?

NANTAIS. — A cause, pays Rennois?

RENNOIS. — A cause des chansons que avez composées en l'honneur de notre société.

NANTAIS. — Il est vrai qu'elles sont à peu près suivant les règles de la versifica mais il ne suit pas de là qu'elles soient ment poétiques et me puissent mériter le de poète.

RENNOIS. — Est-ce que tout ce qui est en vers n'est pas de la poésie?

NANTAIS. — A la rigueur, non; et l'on t bien souvent plus de poésie dans la pro dans les vers.

RENNOIS. — Ce n'est pas l'avis de Vo

NANTAIS. — Je le sais; mais lisez la p Bernardin de Saint-Pierre, celle de C briand, de Lamennais, de George Sand sentirez à la grandeur des descriptions pression de la pensée et du sentiment, chose qui touche, charme, transporte, ne peut définir. La poésie est là avec sance et son entraînement; on la ve touche, on la sent, mais on ne peut pliquer et la faire comprendre à celu comprend pas de lui-même.

RENNOIS. — Mais, si l'on veut

anson, il ne faut pas, j'espère, l'écrire en ose.

NANTAIS. — Non.

RENNOIS.— En ce cas, si je n'ai pas fait de la ésie, j'ai fait des vers.

NANTAIS. — Vous?

RENNOIS. — Moi, je vous apporte une vingne de chansons de ma composition; elles sont en nouvelles, elles n'ont jamais vu le jour, voilà... Je vous prie de me dire ce que vous pensez.

Nantais prend le manuscrit et le parcourt un bout à l'autre; puis, s'adressant à Rennois, i dit : Faut-il vous dire la vérité?

RENNOIS. — Oui, parlez, et ne craignez pas me fâcher. Je ne suis pas comme les autres ètes.

NANTAIS.— Eh bien! ami Rennois, vous avez qui fait le poète, je veux dire les idées, l'iagination et le sentiment naturel et profond; ais il vous manque un peu d'étude. Vos vers nt trop longs ou trop courts, presque touurs mal cadencés, et souvent entrelacés sans cun ordre; vous faites rimer les pluriels avec singuliers, et quelquefois le masculin avec féminin. Vous avez d'autres défauts, dont je parle pas. Ne soyez cependant pas surpris ce que je viens de vous dire: je faisais auefois tout comme vous, je me suis aperçu de es défauts, et je me suis corrigé en partie. ous pourrez faire de même.

RENNOIS.— Je ne demande pas mieux. Faciez-moi le moyen de faire ce que vous avez it; faites-moi connaître toutes les difficultés combattre. Si je me sens trop faible pour les

aborder et les vaincre, je cesse à l[illegible]nt d'écrire ; dans le cas contraire, je [illegible] remets à l'œuvre, et poursuis ma carrière avec vigueur et persévérance. Les expl[illegible]ons que je demande, vous devez les donner [illegible] seulement à votre ami Rennois, mais à tous [illegible]s Compagnons. Je suis bien persuadé qu'ils en tireront avantage, soit en versifiant mieux qu'ils ne le font ordinairement, soit en ne versifiant plus du tout. Voyons, comment faut-il mesurer les vers?

NANTAIS. — Les vers se mesurent par syllabes, et leur lo[illegible]e depuis une jusqu'à douze ; il y en a [illegible]de plus longs. Ceux de douze syllabes ont un repos ou césure qui coupe le vers en deux parties. Ces parties ou moitiés de vers sont app[illegible]es hémistiches ; les vers de dix syllabes ont leur repos à la quatrième. Exemple :

Sans ê-tre ai-mé du dieu de l'Har-mo-ni-e,
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
Peut-on chan-ter com-me chan-ta ja-dis
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Vous voyez que ces vers sont de dix syllabes, et qu'ils ont à leur quatrième un repos ou césure, c'est-à-dire que le mot s'y trouve achevé. Vous devez le remarquer, le premier de ces deux vers a une syllabe de plus que le second ; mais cette syllabe, étant muette, ne donne aucun son, et constitue la rime féminine. Lisez le couplet tout entier (page 141 du 1er volume), vous verrez qu'il se compose de quatre vers à rimes masculines, de quatre vers à rimes féminines, et que ces derniers ont tous une syllabe de plus que les autres, syllabe qui ne compte pour rien. Remarquez donc bien l'ar-

:ment de ce couplet. Ensuite, si vous vou- ire une chanson sur le même air, faites rte que tous vos couplets aient le même re de vers et tous vos vers le même nom- le syllabes; il faut, de plus, que vos huit soient entrelacés comme ils le sont là.

NNOIS.—Et, si je voulais faire une chanson 'air : *Laissez reposer le tonnerre*, les d'un même couplet auraient-ils tous la e mesure?

NTAIS. — Non, et voici un exemple :

-près a-voir pen-dant cinq ans
2 3 4 5 6 7 8
rs Com-pa-gnons, vo-ya-gé dans la Fran-ce,
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
e vois ap-pa-raî-tre le temps
1 2 3 4 5 6 7 8
n-trer sa-tis-fait au lieu de ma nais-san-ce.
2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12

us le voyez, le premier et le troisième vers uit syllabes chacun; le second en a dix, quatrième douze. Le vers de douze syl- a son repos à la sixième, celui de dix à la rième; ceux de huit et d'une moindre lon- r n'ont pas besoin d'avoir de repos. Si voulez faire une chanson sur cet air, faites ord un couplet qui ait le même arrange- t que celui que je vous cite. (*Voyez* le cou- entier, page 159 du 1er volume). Faites en- vos autres couplets d'après votre premier.

NNOIS.—C'est entendu. Parlez-moi main- nt de la rime.

NTAIS. — Je ne puis vous en parler lon- nent. Il me suffira de vous dire que nous

ons, nous autres Compagnons, nous atta-r plus à la précision de la mesure qu'à la chesse de la rime; car, sans cette précision, n ne peut chanter une chanson convenablent. Je crois devoir vous avertir, quant à la me, qu'elle est un peu négligée dans mes compositions; je ne fus jamais sévère à cet égard. Je n'ai plus qu'un conseil à vous donner. Lisez des vers, et vous comprendrez facilement lorsque la rime est valable et lorsqu'elle ne l'est pas; et puis, si vous pouvez mieux faire que moi, faites mieux.

RENNOIS.— C'est bien. Dites-moi maintenant ce que c'est qu'un hiatus.

NANTAIS. — Deux voyelles qui, en se rencontrant, forment un son désagréable et embarrassent la prononciation; comme, par exemple : *fonda un, j'y ai, moi aussi, vérité éternelle, sera applaudi*, etc., forment des hiatus. Le premier *a u*, le second *y a*, le troisième *i a*, le quatrième *é e*, le cinquième *a a*. Vous le sentez, toutes ces rencontres de voyelles produisent un effet mauvais qu'il faut éviter. Dans ce qui suit, par exemple : *faire imprimer, pauvre enfant, peine amère*, etc., c'est très bien, car il y a élision, et non hiatus.

RENNOIS. — Vous m'avez indiqué à peu près toutes les difficultés, n'est-ce pas?

NANTAIS. — Ecoutez encore un moment. Quand vous emploirez les mots terminés par de doubles voyelles, comme *armée*, *idée*, etc., il faudra qu'ils soient suivis de mots dont la première lettre soit une voyelle. Si les mots, armée, idée, étaient au pluriel, comme les *armées*, les *idées*, il faudrait les rejeter forcé-

pent à la fin des vers, pour en former des imes. On ne pourrait, en aucune façon, les lacer dans le corps du vers.

Voici une autre observation, et ce vers me ervira d'exemple :

Sous ta fe-nê-tre, ob-jet que je ré-vè-re.
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Si le mot qui termine le premier hémistiche la quatrième syllabe était au pluriel, il ne ourrait former élision avec le mot qui commence le second; on ne pourrait pas dire : sous es *fenêtres, objet*, etc., sans déranger et gâer le vers, tandis que, dans le premier cas, la ernière syllabe du premier hémistiche et la remière du second s'élisent et n'en forment u'une, qu'on prononce d'une seule émission de oix. Il ne faudrait pas non plus, dans la place ù il se trouve, que le mot fenêtre soit suivi 'un mot dont la première lettre serait une onsonne, car l'embarras deviendrait alors le ême. Cadencez donc bien vos vers, entrelaez-les les uns avec les autres comme l'air ou a musique le commandent; faites usage de imes valables, évitez les hiatus et tout ce qui st dur à la prononciation et à l'oreille, et vous urez fait ce que les règles ordonnent. Je ne ous parlerai pas des différents genres de poésie, nous ne devons point ici sortir de notre ujet; mais je vous le recommande, lisez des hansons et d'autres pièces de vers des bons auteurs que la France a vus naître; repassez bien ans votre tête les courtes observations que je iens de vous faire, et vous comprendrez parfaiement tout ce que vous avez désiré comprendre.

RENNOIS. —Oui, je comprendrai; mais je ne sais si je pourrai vaincre tant d'obstacles. Et moi, qui ai fait au moins vingt chansons dont j'étais si fier et si content! En voilà de la besogne! en voilà des réparations à entreprendre! Ah! si j'avais su, je n'aurais pas tant produit, mais j'aurais produit peut-être quelque chose de mieux. Ah! pauvres déshérités de la fortune, combien nous sommes garottés! que d'entraves nous retiennent, et que de peines pour les briser et faire quelques pas en avant! Enfin je me suis égaré, et je ne suis pas le seul. Compagnons, mes camarades! faites comme moi, ouvrez les yeux, ayez bon courage, et remettez-vous à l'œuvre; après avoir pataugé la nuit dans les landes et les marais, à travers les bruyères, le jonc et les massettes, qu'on est heureux d'arriver au point du jour sur une route ferme, unie, large, directe et tracée dans les plus beaux paysages! oui, ayons bon courage..... Vous n'avez plus rien à me dire, ami Nantais?

NANTAIS. — Encore quelques mots. Vous vaincrez toutes les difficultés, j'en suis sûr; mais gardez-vous de suivre la trace des poètes exagérés. Je ne vois dans leurs chansons que des victoires, des gloires, des lauriers, des couronnes, des triomphes, entassés pêle-mêle. Tous ces grands mots, entassés sans ordre et sans à-propos, ne sont qu'une musique assourdissante qui n'exprime absolument rien. Il ne faut pas s'attacher à faire du bruit pour du bruit. Il faut exprimer des idées et des sentiments, et surtout se bien garder de produire des chansons satiriques; si de telles chansons

duites par vous venaient à provoquer quel-
: désordre, si le sang des ouvriers venait à
ıler, vous seriez coupable. Ce sang retombe-
t sur votre tête, et vous seriez un jour miné
· le remords et la tristesse; votre vieillesse
ait malheureuse. Chantez l'amour, le tra-
l, l'union, la fraternité, quelques aventures
éressantes, et vous n'aurez jamais rien à
ıs reprocher; au contraire.

ıENNOIS. — Ami Nantais, ce que vous m'avez
me sera d'un grand secours. Il faut néces-
rement que j'écrive, quelque chose est dans
tête et dans mon cœur; il faut qu'il sorte,
ıs quoi je serais malade et j'en mourrais.
is, à l'heure qu'il est, je voudrais vous faire
utres demandes.

ıANTAIS. — Sur quoi?

ıENNOIS. — Sur le nouveau système métrique,
· vraiment je n'y comprends rien. Si vous
ıviez satisfaire à mon désir, je reviendrais
nain, bien disposé à vous écouter : de la me-
re des vers on passerait à d'autres mesures;
'en dites-vous?

ıANTAIS. — Venez.

ıENNOIS. — Eh bien! à demain.

ıANTAIS. — A demain.

DIALOGUE

SUR LES NOUVELLES MESURES

entre les deux mêmes.

RENNOIS. — Me voilà et tout disposé à apprendre d'où dérivent le gramme, l'are, le stère, le décastère et tant d'autres mesures dont les noms anti-poétiques ne se gravent que difficilement dans la mémoire. Les enfants, les vieillards et les bègues ne sont plus aptes à faire les commissions du ménage.

NANTAIS. — Les inconvénients que vous signalez sont compensés par des avantages.

RENNOIS. — Aussi je tiens à les connaître.

NANTAIS. — Mais pour me faire comprendre j'aurais besoin de prendre la chose d'un peu haut.

RENNOIS. — De tant haut que vous voudrez. J'écoute et ne craignez pas d'être trop long.

NANTAIS. — Les anciennes mesures : la toise, le pied, l'aune, la livre, le boisseau, etc., ont un grand défaut, c'est de n'être pas pareilles dans tous les pays; en Angleterre le pied est plus court qu'en France : celui qui achèterait une quantité de marchandise au pied de ce pays-là, verrait sa quantité moindre au pied de ce pays-ci, et tout cela engendrerait des mécomptes ou du moins des calculs longs et compliqués. En France même, chaque localité avait des mesures particulières, et, dans les

res, comme celle de Beaucaire, par
es marchands et les acheteurs venus
les plus opposés, ont eu quelque-
le la peine à s'entendre au prix et
ge des marchandises. Pour remédier
on a voulu adopter des mesures qui
nmunes, non-seulement aux habi-
même état, mais à ceux de tous les
lles ont été basées sur la circonfé-
obe. Le globe est le monde que nous
on dit qu'il est rond et qu'il tour-

— Qu'il tourne! Mais s'il tournait,
ns tantôt la tête en haut, tantôt les
ui ne serait pas trop amusant. En-
aux des rivières, des fleuves et des
ipperaient de leurs lits comme d'au-
es renversés..... Dieu! quelles cata-
lle débacle épouvantable!..... et puis
eresse, quelle désolation!.... mais....
e pire des maux..... non...., nous ne
ester attachés, cramponés à la terre,
erions dans le vide; et, papillons
nous ferions culbutes sur culbutes
ue tout souffle humain se soit éteint

— Je ne vous parlerai pas, ami
e l'attraction, force qui maintient
se à sa place, ni de l'atmosphère qui
re et dans lequel s'opèrent mille phé-
nais je vous ferai remarquer que si
it immobile, il faudrait que le soleil,
oyer de lumière et de chaleur; lui,
millions de lieues dans l'espace, fasse
uatre heures, le tour de la terre.

c'est-à-dire qu'il parcoure, en si peu de temps, une ligne, une circonférence enfin de 210 millions de lieues. Ce serait par trop fort, cette masse ignée, ardente, pourrait, dans son vol incommensurable, se briser, et ses fragments, brandons incendiaires, voler de toutes parts dans l'étendue. La terre ne parcourt, en un an, en tournant 365 fois sur elle-même, que les 210 millions de lieues que le soleil devrait parcourir en un seul jour; son mouvement est plus doux et plus probable que celui-ci. Mais en voilà assez là-dessus. Nous disons donc que la terre est une boule, on suppose une ligne qui passe au milieu de cette boule et l'embrasse comme un cercle [1], ce cercle se nomme le méridien; il y a un autre cercle au centre de cette même boule, et, placé en croix sur le premier, ce second cercle s'appelle l'équateur. Il y a deux points aux deux extrémités du méridien qui s'éloignent également de tous les points de l'équateur : ces deux points là se nomment les pôles. Si l'on va de l'un des pôles à l'équateur, on aura parcouru le quart du globe ou du méridien : c'est ce quart là que les savants ont mesuré.

RENNOIS. — Je conçois qu'on ait pu mesurer de l'équateur jusques où les régions tempérées touchent aux régions froides; mais comment a-t-on pu pénétrer jusqu'au pôle, à travers les mers et les montagnes de glaces ?

[1] Les savants (si des savants lisaient jamais des entretiens d'ouvriers) pourraient reprocher à Nantais d'employer le mot cercle pour le mot circonférence, là-dessus je répondrais, pour Nantais absent, que quand on veut enseigner quelque chose au peuple, il faut nécessairement se servir de son langage. Mieux valent les choses que les noms.

NANTAIS. — Je n'ai pas à vous en parler, les astronomes, les géomètres, les physiciens, qui, à diverses époques, exécutèrent ces grands travaux, sont Picard, Cassini, La Condamine, Clairault, Maupertuis, Delambre, Mechain, Biot, Arago, tous hommes dont la haute science n'est point contestable. Je ne puis rien répondre de mieux à votre dernière question. Le quart du méridien, dis-je, fut divisé en *dix* parties égales; chacune de ces dix parties en *dix* autres parties, et ainsi de suite jusqu'à ce que le terme de la division se soit trouvé être la *dix-millionième partie* du quart du méridien; cette dix-millionième partie se trouvant d'une longueur commode pour les usages ordinaires du mesurage, fut adoptée comme unité fondamentale des mesures nouvelles, et prit le nom de *mètre*, mot qui lui-même signifie mesure. On prétend que si le mètre venait à se perdre on pourrait le retrouver en mesurant une seconde fois le quart du méridien.

RENNOIS. — Mais le nouveau mètre serait-il bien de la même longueur que le premier ? Ne pourrait-il pas avoir quelques lignes de plus ou de moins ?

NANTAIS. — Je ne puis rien affirmer là-dessus, et je me borne à vous exposer le système. Je continue : le *mètre* [1] fut divisé en *dix* parties appelées *décimètres*, ou dixièmes parties du mètre; le décimètre en *dix* parties appelées *centimètres*, ou centièmes parties du mètre; le centimètre en *dix* parties appelées *millimètres*, ou millièmes parties du mètre; le millimètre étant assez petit, on ne le subdivisa pas.

[1] Sa longueur est de 3 pieds 11 lignes.

Vous le voyez, de la *dix-millionième* partie du quart du méridien, ou de la *quarante-millionième* du méridien tout entier, on a formé le *mètre*, et c'est du mètre que dérivent le stère, l'are, le kilogramme, etc., et toutes leurs subdivisions.

RENNOIS. — Il faudra bien du temps pour se familiariser avec ces noms-là. Ils sont, je crois, russes ou prussiens.

NANTAIS. — Non, ils sont grecs et latins.

RENNOIS. — Et pourquoi du grec et du latin, et non du français?

NANTAIS. — Parce qu'on a voulu, comme je vous l'ai dit, que ces mesures fussent universelles. C'est pour cela, c'est pour ne blesser aucune susceptibilité nationale, qu'on s'est servi des langues réputées *mères-langues*, et que les savants de tous les pays connaissent. C'est encore dans une grande pensée qu'on a basé ces mesures sur la circonférence de la terre, mère commune de tous les hommes. Les auteurs du système métrique sont des enfants de la France, mais leurs travaux furent faits pour la généralité des nations et adressés à tous les peuples.

RENNOIS. — Cela est fort beau, et l'on reconnaît bien là les Français..... Mais quel rapport trouve-t-on entre le *mètre* et les autres mesures, telles que *are*, *stère*, etc.? Comment transformer les mesures anciennes en mesures nouvelles et les nouvelles en anciennes? Voilà bien de la besogne! et vous le savez, les ouvriers ne sont pas des mathématiciens. Et puis, par le temps qui court, ils n'ont guère le temps de calculer!

NANTAIS. — Je le sais ; aussi je me suis pro-
ıré ce que je savais vous être nécessaire, et
ıe vous me demandez en ce moment. Le
oilà.

RENNOIS. — Je vous remercie, ami Nantais,
ı *Tableau* [1] que vous me donnez; j'aime vrai-
ent les calculs tout faits, en attendant que je
ıisse me livrer au plaisir de les faire moi-
ême. Mais ce n'est pas le tout ; je voudrais
aintenant savoir autres choses. Plus j'ap-
·ends, plus je désire apprendre. Ne pourriez-
›us pas me donner quelques leçons d'as-
onomie, de physique, de chimie, de littéra-
ıre, etc.

NANTAIS. — Vous me demandez là beaucoup
: choses, et fussé-je capable de vous satis-
ire, le temps ne me le permettrait pas. Je
·ois pouvoir vous renvoyer à la *Bibliothèque
›pulaire*, publiée par M. Adjasson de Grand-
gne; elle se compose de cent vingt-un petits
›lumes et ne coûte que trente francs.

RENNOIS. — Trente francs ! c'est beaucoup
›ur un ouvrier. N'importe! je travaille fort,
veux travailler plus fort encore, et parvenir
ıfin à me la procurer.

NANTAIS. — Si vous ne pouvez pas tout
·endre d'un coup, prenez d'abord les *volumes*
ıi traitent des choses qui vous intéressent le
us ; ils se vendent *six* sous pièce. Le direc-
ur de la *Bibliothèque populaire* publie en
: moment une Collection à *douze* sous le vo-
ıme, qui complète sa première publication.
ous pourrez trouver là encore de quoi satis-

[1] Une petite partie du tableau que Nantais a donné à Ren-
ıis est reproduite à la fin du dialogue.

faire tous vos goûts : *astronomie*, *physique*, *chimie*, *botanique*, *géologie*, *mécanique*, etc., etc.

RENNOIS. — Ah! oui, il faut que je satisfasse mes goûts; il faut que je comprenne un peu les affaires du monde: il faut que j'ouvre mes yeux fermés depuis trop long-temps. Merci pour les bontés que vous avez eues pour moi, et que je vous prie de me continuer. Vos entretiens me sont utiles; permettez que je vienne vous voir quelquefois.

NANTAIS. — Venez quand vous voudrez. Nous causerons ensemble, et certainement nous y gagnerons tous deux.

RENNOIS. — Je compte donc sur vous!

NANTAIS. — Vous le pouvez.

Fragments du Tableau donné à Rennois par Nantais.

Dix mètres font un *déca*mètre, *cent* mètres font un *hecto*mètre, *mille* mètres font un *kilo*mètre, *dix mille* mètres font un *myria*mètre ; puis on dit : deux myriamètres, trois myriamètres, etc., etc. Ces mots *déca*, *hecto*, *kilo*, *myria*, sont empruntés du grec et signifient : dix, cent, mille, dix mille. Les mots suivants : *deci*, *centi*, *milli*, sont empruntés du latin et signifient : le dixième, le centième, le millième. C'est ainsi que, pour la dixième partie du mètre, on dit *décimètre* ; pour la centième, *centimètre;* pour la millième, *millimètre*.

Toutes les mesures, avons-nous dit, déri-
ent du mètre, et il est bon d'avoir un mètre
ous les yeux pour se faire une juste idée des
utres mesures.

'apport de chaque mesure avec le mètre.

ÈTRE. — Mesure pour les *longueurs*. Le *mètre* est la 40 millionième partie de la circonférence de la terre.

RE. — Mesure pour les *surfaces*. Pour déterminer l'étendue, la superficie d'un bois, d'une vigne, d'un pré, etc., etc. L'*are* est un carré dont chaque côté a *dix* mètres de longueur.

ITRE. — Mesure de *capacité*. Pour mesurer les liquides, les grains, etc. Le *litre* contient un décimètre cube, je veux dire ce que contiendrait une boîte absolument carrée, laquelle aurait intérieurement un décimètre de longueur, de largeur et de profondeur.

TÈRE. — Mesure pour les bois de chauffage. Le *stère* a un mètre cube. Le cube a la forme d'un dé à jouer. Le *mètre cube* est la mesure pour les *solides*.

RAMME. — Mesure pour les *poids*, pour les *pesanteurs*. Le *gramme* pèse un *centimètre cube* d'eau distillée. Le *kilogramme* [1], avec ses subdivisions en décagrammes, grammes, etc., sert à mesurer les choses de pesanteur.

RANC. — Unité de la monnaie d'argent. Le *franc* pèse cinq grammes; il est composé de

[1] Il vaut environ deux de nos anciennes livres.

neuf parties d'argent pur et d'une partie de cuivre.

ÉCLAIRCISSEMENT.

Un	vaut	Un	vaut
Myriamètre..	dix mille mètres.	Décastère....	dix stères.
Kilomètre.[1]..	mille mètres.	STÈRE........	*mètre cube.*
Hectomètre..	cent mètres.	Décistère.....	dixième du stère.
Décamètre....	dix mètres.	Mille kilogrammes..	poids du mètre cube d'eau et du tonneau de mer.
MÈTRE.......	*base du système*	Cent kilo grammes..	quintal métrique [3].
Décimètre....	dixième du mètre.	KILOGRAMME	mille grammes, poids du décimètre cube d'eau distillée.
Centimètre...	Centième du mètre.	Hectogramm.	cent grammes.
Millimètre...	millième du mètre.	Decagramme	dix grammes.
Hectare......	cent ares.	GRAMME......	*poids d'un centimètre cube d'eau distill.*
ARE..........	*carré de dix mètres de côté*	Décigramme.	dixiè. du gram.
Centiare......	centième de l'are	Centigramm.	cent. du gram.
Kilolitre......	mille litres.	Milligramme	mill. du gram.
Hectolitre ...	cent litres.	FRANC........	cinq grammes d'argent.
Décalitre [2]...	dix litres.	Décime........	dixième du franc
LITRE	*décimètre cube.*	Centime	cent. du franc.
Décilitre.	dixième du litre.		
Centilitre. ...	centième du litre		

[1] 3 kilomètres et 198 mètres font une lieue de poste.

[2] Le double décalitre est 20 litres, le double-décilitre la cinquième partie du litre; le double hectogramme 200 grammes, etc.

[3] L'ancien quintal était cent de nos anciennes livres, le quintal métrique est plus du double plus fort.

éduction d'anciennes mesures en mesures nouvelles et réciproquement, à l'usage des Compagnons. [1]

Réduction des toises en mètres et centim.		Réduction des pieds en mètres et centim.		Réduction de pouces en mètres et centim.		Réduction des lignes en millimètres.		Réduction des millimètres en lignes.	
toises	[2] mètres. centimèt.	pieds.	mètres. centimèt.	pouces.	mètres. centimèt.	lignes.	millimèt. centièmes de millim	millimet.	lignes. centièmes de lignes.
1	v.1.94	1	v.0.32	1	v.0.02	1	v. 2.25[3]	1	v.0.44[4]
2	3.89	2	0.64	2	0.05	2	4.51	2	0.88
3	5.84	3	0.97	3	0.08	3	6.76	3	1.33
4	7.79	4	1.29	4	0.10	4	9.02	4	1.77
5	9.74	5	1.62	5	0.13	5	11.27	5	2.21
6	11.69	6	1.94	6	0.16	6	13.53	6	2.65
7	13.64	7	2.27	7	0.18	7	15.79	7	3.10
8	15.59	8	2.59	8	0.21	8	18.04	8	3.54
9	17.54	9	2.92	9	0.24	9	20.30	9	3.99
10	19.49	10	3.24	10	0.27	10	22.55	10	4.43

[1] Cela veut dire qu'on laissera de côté tout ce qui n'est pas ıdispensable aux ouvriers ou aux ménages d'ouvriers.

[2] Il faut dire ainsi : une toise vaut 1 mètre 94 centimètres, t en descendant aplomb la même colonne : 2 toises valent mètres 89 centimètres; trois toises, etc. A la colonne des ieds et aux autres colonnes, on compterait de la meme maière. J'avertis que, pour ne pas jeter de la confusion dans les sprits peu habitués aux chiffres, on néglige ici les millimètres : la rigueur, une toise vaut 1 mètre 94 centimètres et 9 millimètres. Lorsqu'on veut réduire des toises en mètres, il faut savoir d'abord ce que vaut une toise; ayant trouvé 1. 94. 9., il aut pour deux toises multiplier ce dernier produit par 2; il le aut multiplier par 3 pour 3 toises, par 100 pour 100 toises, et insi de suite. On fera de même pour les produits du pied et u pouce, et pour toutes les autres mesures.

[3] Cela veut dire 25 centiemes de millimètre ou un quart de millimètre.

[4] Cela veut dire 44 centièmes d'une ligne, pas tout à fait une demi-ligne.

Réduction des mètres en toises, pieds, pouces et lignes.			Réduction des toises carrées en mètres carrés.			Réduction des toises cubes en mètres cubes.			Réduction des mètr carrés en toises carrées.			Réduction des mètres cubes en toises cubes.		
Mètres.		Toises. Pieds. Pouces. Lignes. Centièmes de lignes.	Toises.		Mètres. Centièmes de mètre 1.	Toises.		Mètres. Centièmes de mètre.	Mètres.		Toises. Centièmes de toises.	Mètres.		Toises. Centièmes de toises.
1	vaut	0.3.0.11.29	1	vaut	3.79	1	vaut	7.40	1	vaut	0 26	1	vaut	0 13
2		1.0.1.10.59	2		7.59	2		14.80	2		0.52	2		0.27
3		1.3 2. 9.88	3		11.39	3		22.21	3		0.78	3		0.40
4		2.0.3. 9.18	4		15.19	4		29.61	4		1.05	4		0.54
5		2.3.4. 8.48	5		18.99	5		37.01	5		1.31	5		0.67
6		3.0 5. 7.77	6		22.79	6		44.42	6		1.57	6		0.81
7		3.3 6. 7.07	7		26.59	7		51.82	7		1.84	7		0.94
8		4.0.7. 6 36	8		30 38	8		59.23	8		2.10	8		1.08
9		4.3.8. 5 66	9		34.18	9		66.63	9		2.36	9		1.21
10		5.0.9. 4.96	10		37.98	10		74.03	10		2.63	10		1.35

(1) On comprendra centièmes de mètre carré, centièmes de mètre cube, centièmes de toise carrée, centièmes de toise cube, pour les décimales des pieds carrés et des pieds cubes en mètres carrés, etc., et reciproquement on comprendra de la même manière.

mètres carrés.		métres cubes.		pieds carrés.		en pieds cubes.		riamèt. kilom. etc	
Pieds.	Mètres. Dixième de mèt. Centième de mèt. Millième de mèt. Dix millième id.	Pieds.	Mètres. Dixième. de mèt. Centième de mèt. Millième de mèt. Dix millième id. Cent millième id.	Mètres.	Pieds. Centièmes de pieds.	Mètres.	Pieds. Centièmes de pieds.	Lieues.	Myriamètres. Kilomètres. Hectomètres. Décamètres. Mètres.
1	v. 0.1.0 5.5	1	vaut0 0.3 4.2.8	1	vaut 9.48	1	vaut 29.17	1	v. 0.3.8.9.8
2	0 2.1.1 0	2	0.0 6.8.5.5	2	18 95	2	58.35	2	0.7 7.9.6
3	0 3.1.6.6	3	0.1 0.2.8.3	3	28.43	3	87.52	3	1.1.6.9.4
4	0.4.2.2.1	4	0.1.3.7.1.1	4	37.91	4	116 70	4	1 5 5 9.2
5	0.5.2 7.6	5	0.1.7.1.3.9	5	47.38	5	145.87	5	1.9.4.9 0
6	0.6.3.3.1	6	0 2.0.5.6.6	6	56.86	6	175.04	6	2 3.3 8 8
7	0 7.3.8.6	7	0.2.3.9.9.4	7	66.34	7	204.22	7	2.7.2.8 7
8	0 8.4.4 2	8	0 2.7.4 2.2	8	75.81	8	233.39	8	3.1.1.8.5
9	0 9.4.9.7	9	0.3.0.8.5.0	9	85 29	9	262.56	9	3.5 0 8.3
10	1 0.5.5.2	10	0.3.4.2.7.7	10	94.77	10	291.74	10	3.8.9.8.1

A l'endroit des lieues, on pourrait dire, si on le jugeait plus commode : une lieue vaut 3 kilom. 898 mètres, deux lieues valent 7 kilom. 796 mètres, trois lieues valent 11 kilom. 694 metres, etc. Je m'abstiens de donner la réduction des myriamètres en lieues. Un kilomètre est un peu plus d'un quart de lieue.

Réduction des nouveaux poids en poids anciens.

Grammes.		Livres. Onces. Gros. Grains.	Kilogrammes.		Livres. Onces. Gros. Grains.
1	vaut	0.0.0.19	1	vaut	2 0.5.35
2		0.0.0.38	2		4.1.2.70
3		0.0.0.56	3		6.2.0.33
4		0.0.1. 3	4		8.2.5.69
5		0.0.1.22	5		10.3.3.32
6		0.0.1.41	6		12.4.0.67
7		0.0.1.60	7		14.4.6.30
8		0.0.2. 7	8		16.5.3.65
9		0.0.2.25	9		18.6.1.28
10		0.0.2.44	10		20.6.6.64
100		0.3.2.11	100		204.4.4.59
500		1.0.2.17			
1000		2.0.5.35			

Réduction des anciens poids en poids nouveaux.

Grains.[1]		Grammes. Centièmes de grammes.	Livres.		Kilogrammes. Centième de kilogrammes.
10	valent	0.53	1	vaut	0.48
20		1.06	2		0.97
30		1.59	3		1.46
Gros.			4		1.95
1		3.83	5		2.44
2		7.65	6		2.93
3		11.47	7		3.42
4		15.30	8		3.91
Onces.			9		4.40
1		30.59	10		4.89
2		61.19	100		48.95
3		91.78	1000		489.50
4		122.38			

[1] Le grain a à peu près la pesanteur d'un grain d'orge; il faut 72 grains pour faire un gros; il faut 8 gros pour faire une once; il faut 16 onces pour faire une livre; une livre ne fait pas tout-à-fait un demi-kilogramme.

Aunes et fractions d'aunes réduites en mètres.

Aunes.	Fractions d'aune.		Mètres. Centimètres.	Aunes.	Fractions.		Mètres. Centimètres.	Aunes.	Fractions.		Mètres. Centimètres.	Aunes.	Fractions.		Mètres. Centimètres.
»	1/2	vaut	0.60	2	1/6	vaut	2.60	5	1/2	vaut	6.60	7	1/6	vaut	8.60
»	1/3		0.40	2	1/8		2.55	5	1/3		6.40	7	1/8		8.55
»	1/4		0.30	3			3.60	5	1/4		6.30	8			9.60
»	1/6		0.20	3	1/2		4.20	5	1/6		6.20	8	1/2		10.20
»	1/8		0.15	3	1/3		4.00	5	1/8		6.15	8	1/3		10.00
1			1.20	3	1/4		3.90	6			7.20	8	1/4		9.90
1	1/2		1.80	3	1/6		3.80	6	1/2		7.80	8	1/6		9.80
1	1/3		1.60	3	1/8		3.75	6	1/3		7.60	8	1/8		9.75
1	1/4		1.50	4			4.80	6	1/4		7.50	9			10.80
1	1/6		1.40	4	1/2		5.40	6	1/6		7.40	9	1/2		11.40
1	1/8		1.35	4	1/3		5.20	6	1/8		7.35	9	1/3		11.20
2			2.40	4	1/4		5.10	7			8.40	9	1/4		11.10
2	1/2		3.00	4	1/6		5.00	7	1/2		9.00	9	1/6		11.00
2	1/3		2.80	4	1/8		4.95	7	1/3		8.80	9	1/8		10.95
2	1/4		2.70	5			6.00	7	1/4		8.70	10			12.00

Prix comparatifs de l'aune et du mètre.

		Le mètre vaut.		Quand l'aune vaut		Le mètre vaut		Quand l'aune vaut		Le mètre vaut		Quand l'aune vaut		Le mètre vaut	
	c.	f.	c.	f.	c.	f.	c.	f.	c.	f.	c.	f.	c.	f.	c.
	50	»	42	1	65	1	38	2	80	2	33	4	80	4	00
	55	»	46	1	70	1	42	2	85	2	38	4	90	4	08
	60	»	50	1	75	1	46	2	90	2	42	5	00	4	17
	65	»	54	1	80	1	50	2	95	2	46	5	25	4	38
	70	»	58	1	85	1	54	3	00	2	50	5	50	4	58
	75	»	63	1	90	1	58	3	10	2	58	5	75	4	79
»	80	»	67	1	95	1	63	3	20	2	67	6	00	5	[illegible]
»	85	»	71	2	00	1	67	3	30	2	75	6	25	5	[illegible]
»	90	»	75	2	05	1	71	3	40	2	83	6	50	5	[illegible]
»	95	»	79	2	10	1	75	3	50	2	92	6	75	5	[illegible]
1	00	»	83	2	15	1	79	3	60	3	00	7	00	5	[illegible]
1	05	»	88	2	20	1	83	3	70	3	08	7	25	6	[illegible]
1	10	»	92	2	25	1	88	3	80	3	17	7	50	6	[illegible]
1	15	»	96	2	30	1	92	3	90	3	25	7	75	6	[illegible]
1	20	1	00	2	35	1	96	4	00	3	33	8	00	6	[illegible]
1	25	1	04	2	40	2	00	4	10	3	42	8	25	6	[illegible]
1	30	1	08	2	45	2	04	4	20	3	50	8	50	7	[illegible]
1	35	1	13	2	50	2	08	4	30	3	58	8	75	7	[illegible]
1	40	1	17	2	55	2	13	4	40	3	67	9	00	7	[illegible]
1	45	1	21	2	60	2	17	4	50	3	75	9	25	7	71
1	50	1	25	2	65	2	21	4	60	3	83	9	50	7	92
1	55	1	29	2	70	2	25	4	70	3	92	9	75	8	13
1	60	1	33	2	75	2	29								

J'ai laissé figurer dans les sept dernières pages que l'on vient de voir, tout ce que j'ai cru le plus utile, quant à la réduction des arpens en hectares, des setiers en hectolitres, des voies en stères; il n'était pas indispensable d'en parler : relativement aux mesures tout a été abrégé le plus possible; car le livre du Compagnonage ne peut tout renfermer. Je pense néanmoins, que le peu que je viens d'exposer pourra donner quelques éclaircissements à ceux qui voudront bien se donner la peine de l'étudier avec attention.

DIALOGUE

MORAL ET RELIGIEUX

Entre Lyonnais et Bordelais.

Un jour, Lyonnais venait de chanter la chan-
ı du *Banquet* (voyez page 139, I[re] partie);
rdelais le tire doucement à l'écart, et lui dit
ın ton railleur : Je vous y prends, mon Pays!
us qui tant de fois avez blâmé l'ivrognerie et
ıcrédulité, vous les chantez l'une et l'autre
ıintenant. A la bonne heure, buvons, chan-
ıs, et après nous la fin du monde!

LYONNAIS. — Ami Bordelais, je chante dans
moment de gaîté une chanson à boire, et
étourdis sur l'avenir pour mieux savourer le
ésent. Mais la raison reprend ensuite le des-
s, et je redeviens grave.

BORDELAIS. — Redevenir grave! mais c'est
grand mal. Est-il quelqu'un de plus heu-
ıx que l'ivrogne, le riboteur, le libertin? Il
ıit de la vie, et vous, avec votre gravité,
ec votre conduite sensée, vous n'en jouis-
z pas.

LYONNAIS. — J'ai travaillé, ami Bordelais,
ec des ouvriers d'une constitution solide et
une habileté peu commune; ils faisaient en
ı seul jour autant de travail que moi en deux.
les ai vus de près, ces ouvriers colosses, ces
boteurs fameux; eh bien! ils n'étaient pas
ureux!

BORDELAIS. — Expl[illegible]

LYONNAIS. — Ils trava[illegible]ques se-
maines avec une rare a[illegible]ur : qu[illegible]d ils se
voyaient une petite somme d'argent, ils se met-
taient à boire, à se griser jusqu'à ce que tout
fût dépensé. Le premier jour, ils prenaient
quelque plaisir; le lendemain, ils étaient déjà
moins bien disposés; les jours suivants, ils res-
sentaient d'abord de la fatigue, puis de l'en-
nui et du dégoût, et ils allaient se promenant
machinalement comme des hommes démoralisés
et ne sachant plus que faire et que devenir; enfi
quand ils n'avaient plus rien à dépenser, qua
ils ne trouvaient plus de crédit nulle part
fallait bien reprendre le chemin de l'atelier.
y revenaient donc, mais bien lentement,
le corps flasque, la tête penchée et le vi
sombre et défait.

BORDELAIS. — Eh bien! ils travaillaien
réparaient le temps perdu et leurs bo
épuisées!

LYONNAIS. — Oui, ils travaillaient.....
maudissant, en s'appelant lâche, fain
ivrognes, abrutis, sans cœur, mange-t
en parlant quelquefois d'aller se pendr
noyer..... Oui, ils travaillaient, mais a
lère et désespoir ; et je souffrais de l
ainsi.

BORDELAIS. — Les ouvriers plus sage
vaillent-ils pas également, et sont-ils
beaucoup plus avancés que les autres?

LYONNAIS. — Oui. Ils travaillent a
contente et le cœur joyeux, car leu
ne sont pas en désordre; aucun de
ciers, que nous appelons *anglais*,

aillent; mais, tout en travail-
:nt quelquefois; ils échangent de
s quelques mots d'amitié, et, si
par hasard leur faire visite, ils
/ec transport et le traitent cor-
' leurs poches renferment tou-
pièces de monnaie. Comme ils
arement, leur courte partie n'en
/e et mieux sentie: ils chantent!
se divertissent! ils sont livrés à
naïve et la plus franche! et le
retournent à l'atelier, bien sa-
'eille: pour eux le travail est un
n un plaisir, le souvenir du fes-
ice d'en faire un semblable plus
re des plaisirs. L'ouvrier débau-
ble pas à ceux-là: à son travail
l ne soulève pas un moment la
nt d'entretiens familiers avec les
s, il est excessivement avare de
languit d'avoir achevé son ou-
n recevoir le prix; il pense à son
ses nombreux créanciers qui le
:omme des démons. Si l'un de
in de ses frères arrivé d'un pays
le voir, il ne peut se déranger
arrivée; il le reçoit froidement,
ne travaille que pour son ventre,
orgies abrutissantes; il ne peut
· ses amis et pour ses frères qu'il
sque; il est avare à leur égard et
qui n'est pas lui: que le pauvre
mplore pas sa pitié, il serait re-
:nt! Le bambocheur, comme je
ue à force de travailler, se tue à

force de boire; il se tue encore par les privations et la tristesse, et, en tuant son corps, il tue aussi son intelligence et tout ce qui peut inspirer l'amour et le dévoûment. Croyez-vous toujours au bonheur de l'ivrogne?

BORDELAIS. — Non. Tout ce que vous dites n'est que trop vrai, l'ivrogne n'est pas heureux. Mais votre morale n'est pas d'une austérité excessive; vous admettez que l'homme ne doit pas se passer de quelques moments de récréation et de plaisirs, et je me rends à toutes vos raisons. Maintenant je vous attaquerai sur un autre point : vous criez contre l'indifférence, contre le manque de foi, et cependant vous chantez le scepticisme. Ce n'est pas que je vous en blâme; au contraire, car je ne crois ni à Dieu ni à diable.

LYONNAIS. — Je chante le scepticisme comme je chante le vin. Il est des moments de gaîté folle; mais, s'il faut vous parler franchement, je vous dirai que l'homme qui croit est plus heureux que celui qui ne croit pas.

BORDELAIS. — Etes-vous un homme religieux, un vrai croyant?

LYONNAIS. — Je ne m'en vante pas. Si mon cœur aime et croit fermement, mon esprit, lorsqu'il s'enfonce au-delà d'une certaine limite, cherche, balance, s'inquiète. Et certes les philosophes les plus audacieux n'ont pas concouru seuls à me rendre ainsi; d'autres hommes, avec des idées et des doctrines inverses à celles des premiers, ont puissamment contribué au désordre actuel de la croyance publique. Mais je vous répéterai que celui qui croit est plus heureux que celui qui ne croit pas.

BORDELAIS. — Cela demande une preuve ; êtes-vous capable de me la fournir ?

LYONNAIS. — Je le crois.

BORDELAIS. — Voyons ! je suis curieux.

LYONNAIS. — Je ne rentrerai pas dans des raisonnements bien savants, bien profonds, car je ne suis pas un docteur Je vais vous présenter d'abord deux exemples, écoutez-moi : l'athée, au lit de mort, quoique persuadé qu'il a fait son devoir sur la terre, quoique plein de courage et de vertu, doit être désolé ; il avait des biens, des amis, une femme qu'il aimait tendrement, des enfants chéris qui grandissaient sous ses yeux ; il faut tout quitter à jamais, cet esprit, cette intelligence, tout ce qui lui inspirait les plus hautes pensées, et lui ouvrait l'immensité, va s'éteindre à l'instant ; son corps va se dissoudre et rentrer dans la poussière, et tout sera fini pour lui ; il ne reste plus rien de ce qu'il a été, il meurt tout entier. Plus d'avenir ! Comme cela est vague ! comme cela est triste ! n'est-ce pas, Bordelais ?

BORDELAIS. — En effet.

LYONNAIS. — Le croyant à son heure dernière n'est point dans une si horrible situation : convaincu d'avoir rempli tous ses devoirs, il ne redoute point les jugements de Dieu ; son corps va passer dans la terre, mais son âme, revêtue d'une forme quelconque, doit passer dans le ciel. S'il quitte des biens matériels, il en trouve d'immatériels et de divins ; s'il quitte sa femme, ses enfants, ses amis, ce n'est que pour un temps. Il les reverra tous dans le séjour éternel, et, relevé par la foi et l'espérance, il se détache de la vie avec joie et sans terreur. Ne

ouvez-vous pas cette mort préférable à la remière?

BORDELAIS. — Je suis encore forcé de dire comme vous.

LYONNAIS. — Les malheurs de nos jours, mon ami, naissent du manque de foi; comme on n'espère, comme on ne craint rien au-delà de la vie; comme on ne croit qu'aux jouissances terrestres et matérielles, chacun veut de l'or pour se les procurer; avec de l'or, on a des palais, de riches parures, des mets délicats, et toutes les aises de la vie; avec de l'or on a des droits, des emplois, des honneurs, des titres et des priviléges; l'or est le dieu de notre temps; l'or attire l'or; l'or est tout; aussi les possesseurs d'or deviennent-ils de plus en plus avares, de plus en plus inhumains; l'or est dieu et ils sont les maîtres de l'or; ils sont donc plus que Dieu; et tout doit ployer sous leur barbare puissance. Celui qui n'a pas voulu ou su atteindre à l'or est regardé comme un incapable, comme un idiot: oui le pauvre est méprisé de nos jours comme il ne le fut jamais; sa vie est une angoisse, un tourment, un supplice, un enfer continuel, et tout cœur honnête doit s'indigner et s'effrayer d'une si détestable situation.

BORDELAIS. — La situation présente est tel que vous venez de le dire; mais pensez-vous q l'incrédulité y contribue pour quelque chose.

LYONNAIS. — Je le pense. Si les homm croyaient vraiment en Dieu et à l'immorta de l'âme; s'ils avaient toujours présent à l prit que ce Dieu juste et vengeur les suit à que pas de leur vie; qu'ils ne peuvent rien sans qu'il le voit, sans qu'il en soit l'inévit

témoin ; bien des crimes se commettent qui ne se commettraient pas ; les hommes seraient alors moins hypocrites, moins fourbes, moins avares, moins ambitieux ; ils s'aimeraient les uns les autres, ils seraient tous frères, ils partageraient leurs rares peines et leurs nombreux plaisirs, et la terre serait un séjour de félicité.

BORDELAIS. — Et vous croyez réellement qu'un peuple religieux serait un peuple heureux !

LYONNAIS. — Oui.

BORDELAIS. — Pourtant les Italiens, les Espagnols sont très-dévôts et ils ne sont pour cela ni meilleurs, ni plus heureux ; dans leurs pays, dépourvus d'industrie et de bien-être, on est sans activité et sans puissance ; et si l'on montre quelques éclairs d'énergie, c'est pour s'égorger ; n'allons pas si loin chercher des exemples, on est plus dévôt dans les contrées méridionales de la France que dans celles du nord, et pourtant on y voit plus de haines et de désordres, car on s'y bat, on s'y tue pour des opinions politiques mal comprises ; et puis nous vons des souvenirs : on se rappelle les inquisitions, les auto-da-fé, les Saint-Barthélémy, les assacres des Cévennes, de Cabrières, de Mérinl ; on se rappelle encore de bien d'autres crimes nt on pourrait parler ; tout cela ne prouve pas faveur des idées que vous émettez, et le peucraint justement le retour d'un pouvoir faque, qui tant de fois désola la France, et ouvrit de sang, de pleurs et d'ossements.

ONNAIS. — Ne confondons pas l'homme reux comme vous l'entendez, et l'homme reux comme je l'entends : l'un ne s'attache la forme et est empli de préjugés funes-

tes, l'autre ne s'attache qu'au fond et ne maudit personne; son dieu est le dieu de l'univers, et tous les hommes sont ses frères; sa religion a de la grandeur, de la puissance et de l'avenir; le scepticisme et le bigotisme n'en ont pas; l'un n'inspire à l'homme que l'égoïsme le plus orgueilleux et le plus vil, l'autre le fanatisme le plus aveugle et le plus barbare.

BORDELAIS. — Et pourquoi, si ce Dieu existe vraiment, ne fait-il pas les hommes meilleurs? Pourquoi ne les force-t-il pas à être plus justes et plus heureux? Ou il ne le peut pas, ou il ne le veut pas: dans le premier cas il manque de puissance, dans le second il manque de bonté.

LYONNAIS. — Si Dieu forçait les hommes à agir comme ceci ou comme cela, ils cesseraient d'être libres, ils ne seraient plus que de simples machines dont une main puissante dirigerait tous les mouvements, et on ne pourrait alors leur imputer ni vices, ni vertus. Dieu a donné aux hommes la liberté, la force, l'intelligence; il dépend d'eux d'en faire un bon usage; la terre est grande et féconde et recèle ou peut recéler tous les biens; le soleil brille au firmament et la réchauffe de ses rayons; les eaux du ciel, amoncelées en nuages, tombent, la rafraîchissent, et, s'infiltrant en elle, produisent les sources, les rivières et les fleuves, d'où mille canaux peuvent s'échapper et porter partout, selon la volonté, le tribut de leurs ondes.

Pourquoi les hommes, au lieu de se faire une guerre constante, au lieu de dépenser tant de science, d'énergie et de ruse à renverser, à détruire et à se tromper réciproquement, ne s'appliquent-ils pas à introduire la justice partout

cultiver avec plus de soin, d'ensemble et
nour, la terre, leur commune mère, qui
ne beaucoup et donnerait davantage encore?
ous les hommes, sans exception, pourraient
s trouver leur part de repos et de bien-être.
si, si les misères, les désordres, les crimes
ulent en ce monde, n'en accusons pas
; les hommes font leur situation eux-
nes et sont seuls coupables des maux qui
affligent.

RDELAIS. — N'en accusons pas Dieu. Je
c bien pour ma part ne plus l'accuser;
s prenez au hasard quatre hommes des
entendus en affaires publiques et adressez-
cette question : Croyez-vous en Dieu? trois
tre eux vous répondront sans hésiter : Non.
jouteront même au besoin, que l'âme n'est
de plus que la respiration, que le souffle de
qui anime l'homme comme tous les autres
naux.

ONNAIS. — Peut-on confondre deux créa-
s si dissemblables? L'homme comprend et
ique la plupart des phénomènes de la na-
; il soumet à sa puissance, les élémens, les
s animés et inanimés; il tient registre des
divers qui ont agité les temps et l'espace;
oduit de merveilleuses machines qui cen-
ent sa force et sa puissance créatrice; il in-
e incessamment, soit dans les arts, soit dans
ciences, et ajoute de nouvelles connaissances
connaissances acquises.

n'en est pas de même des animaux : eux,
e font aucune découverte, ils ne connais-
aucun progrès. Les singes, les chiens, les
ors, les abeilles et les espèces moins inte'

ligentes, sont ce qu'elles furent toujours; elles n'ont pas plus de lumières, de savoir et d'expérience de nos jours qu'au jour de la création. Elles ne connaissent ni leurs aïeux, ni leurs enfants. Soyez doué d'une patience à toute épreuve, consacrez tous vos loisirs à faire l'éducation d'un animal quelconque, réussissez à lui apprendre à travailler et à faire l'aimable, il ne saura rien apprendre de ce qu'il sait à ses enfants et à ceux de sa race. La race des animaux ne sort point de son ignorance primitive: chez elle, point de vêtements, point de mets préparés, point d'artistes; les siècles, les événements, la rude expérience, ne lui ont rien appris, rien fait gagner en adresse et en perfection, tandis que l'homme ne connaît point de bornes au progrès et au perfectionnement qu'on peut apporter en toutes choses. Il mesure avec toujours plus de précision, des yeux et de la pensée, l'immensité de la terre, des mers et des cieux. Son imagination inquiète et vagabonde explore dans tous les champs des routes nouvelles, et un pressentiment indéfinissable lui crée un monde au-delà de ce monde, lui parle d'une puissance invisible, mystérieuse, et en fait un être tout à fait à part des autres êtres.

BORDELAIS. — Cependant les plus célèbres d'entre ces êtres à part ont ri de l'âme, ont nié Dieu, et frappé à coups redoublés sur toutes les superstitions, sur toutes les croyances religieuses. Je pourrais citer entre autres Voltaire [1], Diderot, d'Alembert.

[1] Voltaire n'avait certainement pas une âme religieuse, cependant quand Franklin lui présenta son petit-fils en lui demandant sa bénédiction, Voltaire lui posa une main sur la tête

LYONNAIS. — Je le reconnais. L'état de la société, malgré un certain vernis dont elle se pare, est bien loin d'être satisfaisant. Quant aux hommes célèbres que vous venez de citer, chacun reconnaît l'étendue de leur esprit et de leur savoir. Mais ils manquaient peut-être d'une âme vraiment noble et d'un cœur tendre et compatissant. Ils avaient une mission de destruction à remplir, et, grands et utiles démolisseurs, on les a vus à l'œuvre ; ils ont rempli

et prononça ce peu de mots : « Dieu et la liberté. » Je crois aussi devoir faire passer sous les yeux du lecteur, le passage suivant d'une épître de Voltaire :

Dieu ne doit point pâtir des sottises du prêtre :
Reconnaissons ce Dieu, quoique très-mal servi.
De lézars et de rats mon logis est rempli ;
Mais l'architecte existe, et quiconque le nie
Sous le manteau du sage est atteint de manie.
Consultez Zoroastre, et Minos et Solon,
Et le martyr Socrate et le grand Cicéron ;
Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père :
Ce système sublime à l'homme est nécessaire ;
C'est le sacré lien de la société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.
Si les cieux, dépouillés de son empreinte auguste,
Pouvaient cesser jamais de le manifester :
Si Dieu n'existait pas, il faudr. it l'inventer.
Que le sage l'annonce, et que les rois le craignent !
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent
Les pleurs de l'innocent, que vous faites couler ;
Mon vengeur est au ciel, apprenez à trembler :
Tel est au moins le fruit d'une utile croyance.
Mais toi, raisonneur faux, dont la triste imprudence
Dans le chemin du crime ose les rassurer,
De tes beaux argumens quel fruit peux-tu tirer ?
Tes enfants à ta voix seront-ils plus dociles ?
Tes amis, au besoin plus sûrs et plus utiles ?
Ta femme plus honnête ? Et ton nouveau fermier,
Pour ne pas croire en Dieu, va-t-il mieux te payer ?...

leur tâche avec succès. Mais ils n'auraie été propres à construire, à organiser une société, et à rendre un peuple sympathi heureux.

Les bienfaiteurs par excellence, Conf Socrate, Jésus-Crist, Barthélemy de Las-Vincent de Paule, William Penn, Fénélon Jacques Rousseau, eurent tous en eux q chose de contemplatif, de rêveur, de reli MM. de Lamennais et de Chateaubrian de nos jours sous l'empire des mêmes ments. Ne trouvez-vous pas en ces hom plus de simplicité, plus d'amour, plus d voûment et de véritable désintéressemen dans tous les sceptiques que la terre a tés.

BORDELAIS. — On ne peut qu'admirer ceux que vous avez nommés, et ne voi chez leurs antagonistes de haut parag puisse leur être comparé. Mais descendo peu plus bas : ne trouvez-vous pas que la de la génération présente, que nos jeun mocrates, en un mot, font preuve, qu peu religieux, du même dévoûment, en fiant également, si l'intérêt de tous le dem leurs personnes et leurs biens.

LYONNAIS. — Il s'en trouvent parmi eu possèdent de bien hautes qualités ; ma meilleurs valent-ils bien les premiers chr qui supportaient mille tortures sans se p dre, sans se détracter jamais? Ont-ils cet ardente, cette persévérance calme et iné lable?

BORDELAIS. — Pourquoi non?

LYONNAIS. — Mais si un fait politique

vait les compromettre, si l'instrument des supplices se dressait formidable devant eux, de matérialistes ne deviendraient-ils pas spiritualistes, n'appelleraient-ils pas, à leur moment suprême, leurs ennemis devant le tribunal de ce Dieu auquel ils avaient refusé de croire jusqu'alors ?

BORDELAIS. — Mais je ne sais.

LYONNAIS. — Etudiez le passé; le courage qui ne se dément jamais est dans la foi. Ceux donc qui élèvent leurs pensées au-dessus de la matière brute et des jouissances terrestres, et sentent en soi quelque chose de religieux, de sympathique, peuvent rallier les hommes, leur inspirer de nobles sentiments et l'amour des uns pour les autres. Mais ceux qui nient Dieu hautement, ceux qui n'ont dans le cœur que de la sécheresse, ne peuvent, quel que soit le degré de leur savoir, que détruire les institutions, bonnes ou mauvaises, diviser les hommes, les rendre subtils, froids, impérieux; ils pourraient encore, par un effet de tactique, imposer une sorte de despotisme d'une rudesse extrême, mais sans dignité et sans racine, que le peuple lui-même arracherait bientôt : qu'on le sache, l'homme a besoin d'aimer et de croire, détruire sa croyance en Dieu c'est détruire en son cœur la foi et l'espérance, deux biens universels. Si nous sommes sur une mer en furie, tout prêts à nous briser sur des roches sauvages; si nous sommes égarés dans des déserts arides et silencieux ou dans des bois touffus et remplis de hurlements affreux et menaçants; si, dans ce monde si brillant pour quelques-uns, si lamentable pour tant

d'autres, notre corps s'affaisse et languit; si, dans ces cas divers, nous sentons notre dernière heure approcher, notre pensée se relève aussitôt, nous ne voulons pas mourir tout entier, nous voulons conserver notre individualité; si l'idée d'une autre vie a pu nous paraître douteuse, l'idée d'une destruction complète nous paraît plus douteuse encore. Ah! ne soyez point cruels, laissez à l'homme la foi et l'espérance, ce sont ses derniers biens, biens des plus précieux.

BORDELAIS. — Mais, encore un coup, êtes-vous un vrai croyant?

LYONNAIS. — Je vous l'ai dit, ami Bordelais, pas aussi bon que je voudrais l'être.

BORDELAIS. — En ce cas vous voulez faire croire aux autres ce que vous ne croyez pas vous-même?

LYONNAIS. — Je ne vous ai point dit que je ne croyais pas, et puis fût-il vrai qu'un mal m'eût effleuré, je ne désirerais pas pour cela que ce même mal pût effleurer les autres.

BORDELAIS. — Je vous comprends; et je suis ravi qu'une chanson à boire ait donné lieu à un tel entretien. Mais si vous vous étiez montré trop orthodoxe, si vous m'aviez parlé comme parlent beaucoup de prêtres, je ne vous aurais point écouté et vous ne m'auriez convaincu en aucune manière. Allons, amusons-nous encore un moment, chantons, folâtrons comme des enfants, et puis soyons sérieux et sobres, travaillons, raisonnons et aimons.

LYONNAIS. — C'est cela.

CE QUE LE COMPAGNONAGE

a été

ET CE QU'IL DOIT ÊTRE.

Par les lettres et les chansons qui précèdent, a peut comprendre qu'il se fait un travail im-iense dans le Compagnonage. La tradition plaît ıx Compagnons et les flatte singulièrement, pourtant ils jettent les yeux au loin dans avenir et rêvent progrès et réformes sociales.

Les hommes se disputent, se contrarient pour s futilités, et ils se comprennent facilement ır de grandes choses de principes. Parlez con-e la fabuleuse antiquité de leurs origines, ntre leurs vieux usages, quelque mauvais ı'ils soient; contre leurs prétendus titres et ivilèges, vous les blessez profondément; par-z à ces mêmes hommes de leurs intérêts mmuns; de la nécessité où ils sont de se ınir et de s'entendre pour se rendre plus rts et plus heureux, ils vous écouteront sans ine, ils vous comprendront avec plaisir.

Je suis cependant forcé de toucher aux cho-s par où les hommes sont le plus sensibles; dois parler librement du passé et blâmer ce ui me paraît blâmable, afin d'être plus à mon ise en parlant de l'avenir et en proposant ce ue je crois juste, utile et bon.

On doit se pénétrer de cette vérité que tous s hommes sont frères, et que les plus nobles 'entre eux sont ceux qui ont les plus géné-

reux sentiments et qui se montrent les plus dévoués à leurs semblables. Ayant admis ces principes qui sont vrais pour les individus, disons qu'une Société ne doit pas non plus se prévaloir de son ancienneté pour abaisser et humilier une autre Société; l'ancienneté n'est rien par elle-même, et si au lieu d'expérience, de modération et de sagesse, elle ne donne qu'une fierté insolente et ridicule à ceux qui la possèdent, elle est un mal; il faut alors en démontrer toute l'insuffisance, et saper ses folles prétentions.

Nous avons à parler du Compagnonage et à remonter, si cela est possible, à sa véritable source, à son origine; cette origine remonte-t-elle à la fondation du temple de Salomon? Les Compagnons, sans être à même d'en donner des preuves suffisantes, disent : oui; et les savants, sans avoir daigné examiner sérieusement la chose, disent : non. Les Compagnons, tout versés dans les travaux manuels et dans ce qui se rapporte spécialement à leurs industries, n'ont point écrit leur histoire, et ceux qui font métier d'écrire l'histoire, ont laissé de côté la vie de l'ouvrier comme une chose trop chétive pour les occuper. Ils nous parlent cependant de diverses associations connues en Egypte et en Syrie, dont les membres se nommaient Thérapeutes, Pharisiens, Saducéens, Esséniens, etc. Ces derniers surtout, si nous en croyons Joseph, historien juif, et Philon, savant de la même nation, qui écrivait trente ans avant la naissance de Jésus-Christ, auraient existé dès la plus haute antiquité en association dans la Judée. Il y avait chez les

iiens des initiations, des cérémonies, des
ts, plusieurs ordres hiérarchique, et, il
t, avant d'arriver à un ordre quelconque,
a de noviciat. Le chef de l'association était
iar tous les associés, et à la pluralité des
, tous les membres vivaient en commun et
ères. Quand deux d'entre eux se rencon-
nt pour la première fois, quoiqu'ils ne se
nt connus en aucune manière, ils se trai-
t comme des vieux amis. Le membre qui
mportait mal avec ses frères, n'était ni
n prison ni puni de mort, mais chassé
eusement de la Communauté, laquelle le
issait à jamais; je sais que cette association
pas le Compagnonage, mais elle y ressem-
ous beaucoup de rapports.

isqu'on nous a laissé des détails sur les
iiens, les Saducéens et tant d'autres sec-
on aurait dû nous en laisser également sur
ivriers de l'antiquité.

mment vivaient les ouvriers qui ont élevé
yramides et les temples gigantesques de la
e Egypte? Comment vivaient ceux qui ont
les remparts tant vantés de la riche Baby-
? Comment vivaient ceux qui créèrent les
iments de Palmyre et de Balbec, dont les
es immenses saisissent d'étonnement et in-
it aux profondes méditations? Comment vi-
it ceux qui dressèrent le parthénon d'A-
e, le tombeau de Mausole, le colisée ro-
, et le temple de Salomon, célèbre dans
vers? Vivaient-ils en associations? Se
portaient-ils en masse d'un lieu à un au-
quand il s'agissait de grandes construc-
, ou bien isolément et un à un? Personne

Bon-Œil, tailleur de pierre distingué, q
avoir achevé Notre-Dame de Paris, p
1370 pour Upsal en Suède, avec des
gnons et des bacheliers ; on pourra s
autant sur les frères pontifs ou faiseurs d
à la tête desquels marchait, en 1180, s
nezet, jeune berger du Vivarais.

Si nous interrogions les Allemands et
liens, les uns pourraient nous dire
chose des Compagnons constructeurs de
drales de Cologne et de Strasbourg; les
de celle de Milan. Si nous remontions
plus haute antiquité, la bible et les chr
assiriennes et égyptiennes, nous dirai
la construction de tels et tels monum
ouvriers étaient très-nombreux et di
plusieurs ordres ou catégories; mais t
est fort incomplet, et ne nous appr
comment les ouvriers vivaient, comme
associations se sont formées, organisées

constance, ont élevé ces grandes masses
erres, de bois et de métaux, on n'en a ja-
rien dit de bien positif et de vraiment sa-
sant. Il y a là de l'ingratitude; pourquoi
gner une partie si nombreuse et si utile
:uple ?
nme dans les pays d'Orient on a vu de
temps des associations religieuses et mys-
s, les ouvriers ont commencé là à con-
e ces sortes d'associations, et depuis ils les
oujours pratiquées. Les constructeurs de
de temples et de tant de palais, étaient
iés à peu près comme les Esséniens; ils
nt des noviciats, des initiations, des fê-
articulières, des secrets, des reconnaissan-
:t, quel que fut le nom dont ils se paraient,
:onstituaient le vrai Compagnonage. Le
›agnonage existe donc depuis plusieurs
ers d'années; les Compagnons placent sa
ıtion dans le temple de Salomon; j'ai cru
ırd, j'ai cessé de croire ensuite, et après
feuilleté bien des volumes et m'être livré
examen plus approfondi, ma première
ınce ne me paraît plus absurde et con-
: à la vérité. Si, du moins, le Compagno-
n'a pas été inventé là, il a pu y recevoir
'orme, une organisation plus parfaite.
temps de Samuel, la Judée avait très-
l'ouvriers; les Juifs, amis de l'agriculture
:s troupeaux, ignoraient les arts et l'in-
·ie. Du temps du roi David, on forma des
iers dans le pays d'Israël, et l'on en fit
: des pays étrangers. Du temps de Salo-
, son fils, encore plus; car, si l'on en croit
ble, les ouvriers qui travaillèrent au tem-

ple, étaient innombrables. Tous ces récits n
paraissent exagérés, et peuvent l'être; mai
nous cousidérons que dans des temps, si l
de nous, on n'avait pas nos procédés expéd
pour couper les bois et la pierre; que les h
mes n'étaient pas éguillonés par la con
rence; qu'on était dans des pays très-mo
gneux, qu'on manquait de machines et
puissants moyens de translation; qu'il fa
porter sur les épaules tout ce qui pouvai
porter ainsi, et rouler sur des morceau
bois cylindriques au travers de longs esp
inégaux, les pierres énormes qu'on retirait
carrières profondes; qu'on réfléchisse à
cela, et les récits de la bible paraîtront m
exagérés. Calculez seulement combien il a
de journées d'ouvriers pour transporter l'
lisque de Louqsor, de la Seine à son piéd
qui n'en est cependant pas éloigné, vous v
que, malgré toutes les inventions et tou
avantages que nous possédons, il en fallut b
coup, et vous comprendrez que cette pie
coûté immensément. Je dis donc, que les
ples, que les palais, que les murs de Jérus
furent bâtis par des ouvriers du pays et pa
étrangers en plus grand nombre; que les v
de Palmyre et de Balbec, qui renfermaient
de merveilles et dont les orientaux attrib
la fondation à Salomon, furent encore b
par les mêmes mains; que tout ce que l'o
et de grand et de beau, soit en Judée, so
Syrie, soit en Babylonie, soit en Egypte,
en Grèce, soit à Rome, fut fait par des
ciations d'ouvriers, par des Compagnon
ils n'étaient certainement pas dirigés pa

misérables entrepreneurs, par des industriels intrigants dont le cœur sec, dont l'âme froide n'ont que l'or pour dieu et pour mobile.

Le Compagnonage était quelque chose de permanent, de vagabon, de cosmopolite; il se transportait religieusement d'un lieu à un autre; il allait partout où les grands travaux de construction l'appelait; il avait des chefs pris dans son sein, qui ne le quittaient jamais, chefs dont les arts, les sciences et la gloire étaient leurs seules passions, leur seul amour, amour qui les guidait constamment et si droit, tous les jours de leur vie.

Qu'importe que la Judée et la Syrie, ces pays originaires du Compagnonage, soient passés sous la domination successive des Egyptiens, des Syriens, des Perses, des Grecs, des Romains et des Turcs. Les conquérants dispersaient les hommes, renversaient les monuments; puis, l'orage passé, les paisibles ouvriers se réunissaient encore et relevaient ce que des guerriers farouches avaient jeté par terre. Et c'est cependant à ces derniers seulement que les historiens, que les poètes prodiguent leurs veilles et dispensent les couronnes et la gloire, pendant qu'ils laissent dans un injuste oubli, les hommes plus laborieux et plus utiles, qui, par leurs travaux rarement interrompus, effacent les traces des crimes, des ravages et de la désolation. Cela prouve que l'or a été dans tous les lieux et dans tous les temps entre les mains les moins pures et les moins bienfaisantes, et que la masse des artistes et des savants fut toujours vaine, ambitieuse et corruptible.

Si l'on me demandait si le Compagnonage ne

s'est point modifié dans son langage, dans ses formes et dans ses cérémonies, je répondrais qu'il a nécessairement subi l'influence des lieux et des temps : il est chrétien en France, il a été hébreux et payen dans la Judée et la Syrie[1]; de nos jours il va à la messe, il célèbre les fêtes de Pâques, de Toussaint, de Noël, etc., etc. Anciennement il faisait le Sabbat et fêtait des jours qu'il ne fête plus, et d'autres jours qu'il fête encore. Le fond du Compagnonage a toujours été fraternel, religieux; de là vient sa longue existence. Mais comment est-il passé du judaïsme et du paganisme au christianisme? de l'Orient en Occident? de l'Asie en Europe? Comment a-t-il pu se répandre en France, en Allemagne, en Italie et ailleurs? Nous allons essayer de le dire, mais il faut prendre la chose d'un peu haut; il faut remonter aux croisades.

En 1095, six cent mille hommes se croisèrent et partirent en armes et en tumulte pour aller délivrer le tombeau de Jésus-Christ; mais il ne faut pas croire que tous ces intrépides chrétiens fussent comtes, barons, ducs, etc., etc.; il se trouvait parmi eux beaucoup de serfs, de vilains, de manants, je veux dire de gens soi-disant sans noblesse, des valets, des

[1] M. Moreau ayant avancé dans un écrit que si le Compagnonage était venu de Judée, il devrait n'être composé que de Juifs, les Compagnons de Liberté de la ville de Nimes ont répondu à cela ce peu de mots : « On a une religion avant d'avoir un état, et notre Compagnonage reçoit les hommes dans son sein sans interroger leurs croyances religieuses ; il suit de là que le Compagnonage a toujours fini par être de la religion du pays où il se recrutait. » Je n'ai rien à ajouter aux paroles des Compagnons de Nimes.

paysans et des artisans. Eh! n'en fallait-il pas pour ouvrir des routes, construire des ponts, des fortifications, et les machines de guerre qui défendent ou attaquent les places en ouvrant la brèche par où les combattants doivent passer. On ne connaissait point alors les canons, et les sièges étaient communément d'une longueur extrême; cependant, quatre ans après leur départ d'Occident, les croisés avaient conquis la cité sainte et planté leurs drapeaux sur ses murs sanglants; ils étaient maître de la Judée et de presque toute la Syrie.

A cette époque on vit se former dans Jérusalem, à côté de l'association religieuse et guerrière des chevaliers de l'hôpital de Saint-Jean qu'on appela plus tard chevaliers de Malte; celle des chevaliers du Temple, connus sous le nom de Templiers; les ouvriers de la France, en contact avec les ouvriers nomades de l'Orient, très-habiles en théorie et en pratique, prirent bientôt d'eux des connaissances profondes dans l'art de construire, et de plus, des formes d'association qu'ils n'avaient jamais connues. Dans la cité de Jérusalem, près du tombeau de Jésus-Christ et des restes du temple de Salomon, de ce roi juif, dont le nom est resté vénéré dans ces brûlantes contrées, ils s'associèrent aussi, ils adoptèrent le vieux Compagnonage qu'ils trouvèrent tout fait et qu'ils chrétiennisèrent un peu.

Les tailleurs de pierre, les premiers, se formèrent en société; ils furent *Compagnons Etrangers* et enfants de Salomon; les menuisiers ou charpentiers en menu, et les serruriers qu'on nommait encore forgerons, suivirent de

près; ils furent *Compagnons de la Liberté*, et reconnurent également Salomon pour père.

Le nom de Compagnon *étranger*, qui convenait si bien aux anciens constructeurs de tant de monuments dont il ne reste plus que des vestiges, ne convenait pas moins à des ouvriers de la France associés dans des contrées si lointaines. Le nom de Compagnon *de la liberté* n'était pas déplacé non plus; car, dans les pays de despotisme et de tyrannie, les petits s'unissent tant qu'ils peuvent et se soustraient à l'esclavage et à la misère au nom de la liberté; et puis, pour ces associations ordinairement si pacifiques et reconnues si utiles par leurs travaux, le mot de liberté signifiait encore qu'elles étaient libres, qu'elles jouissaient de certaines franchises, qu'elles étaient autant dire indépendantes des autorités civiles et militaires. Ainsi, en Allemagne on appela les associés tailleurs de pierre, *Maçons francs*, ou *Francs maçons*. Cependant les Compagnons de la France, en Judée et en Syrie, comme les moines guerriers, furent armés; comme eux ils portèrent l'épée; dans un pays que l'on colonise, tous les artisans constructeurs et colonisateurs sont soldats au besoin, il faut protéger les travaux de la colonie. Si de nos jours on met entre les mains de ces hommes (comme aux colons de l'Algérie) des armes à feu, on ne pouvait mettre alors, par les raisons les plus puissantes, que des armes blanches; nos pères, en Compagnonage, ont donc porté l'épée; les corporations établies dans la France, l'ont portée aussi, il n'y a pas encore bien long-temps, chacun le sait. Mais ce droit leur fut conquis dans la Palestine, il ne put leur venir que de là.

Ainsi, les tailleurs de pierre, les charpentiers en menu et les ouvriers des forges, apportèrent en France, avec le Compagnonage d'origine judéenne, dont les formes étaient neuves pour nos climats, les goûts les plus hardis et des connaissances profondes dans l'art de construire. Ce fut à la suite des croisades qu'on vit s'élever tant de cathédrales aux longues flèches, chargées de toutes parts d'ornements et de sculptures originales, et embellies dans leurs intérieurs de chaires à prêcher et autres boiseries si remarquables! Ce fut en ce temps que Paris, Chartres, Rouen, Saint-Quentin, Laon, élevèrent leurs cathédrales colossales; que l'Italie, l'Allemagne virent s'élever des constructions si grandiôses, que l'Orient sema, par le Compagnonage et par les moines qui le protégeaient, ses formes et sa puissance architecturale sur toute l'Europe. Que l'on étudie les monuments que l'on fit en France avant les croisades, et ceux que l'on fit immédiatement après, on ne sera pas tenté de me contredire.

Les ouvriers allemands qui bâtirent les cathédrales de Cologne et de Strasbourg, dans le courant du 13e siècle, étaient associés; ils se nommaient *francs maçons*, où *maçons francs*, où *maçons libres;* car tous ces noms signifiaient la même chose; les statuts de leur association, dite franc-maçonnerie, étaient secrets; elle admettait successivement aux grades d'apprenti, de compagnon et de maître, grades qui répondaient à ceux des Compagnons français. Elle avait des fêtes, des cérémonies, des signes, des attouchements et des mots particuliers pour se reconnaître. Son but était de

former, en excitant l'émulation, des artistes habiles, et de donner du bien-être à tous les associés; le Compagnonage, en France, avait encore le même but. Cette Association de francs maçons allemands qui taillaient la pierre et élevaient les cathédrales, n'existe plus, mais elle a donné naissance à la franc-maçonnerie des symboles, répandue de nos jours sur tous les points du monde. Pour prouver que pour appuyer des folles prétentions je n'invente pas des fables à plaisir, j'emprunte à l'histoire d'Allemagne[1], par M. Lebas et publiée dans la plus belle collection historique que l'on puisse voir, l'*Univers Pittoresque*, les détails suivants : « Lorsqu'au onzième et au douzième siècles l'art fut déplacé, et passa des mains des moines dans celles des laïques, ces derniers, à l'exemple de leurs devanciers, liés entr'eux dans tous les pays par une confraternité qui leur assurait aide et secours, ou bien encore, à l'imitation des artistes byzantins et arabes qui avaient continué les corporations romaines, s'unirent entre eux, formèrent une confrérie qui se reconnaissait à certains signes et cachait au vulgaire les règles de son art. En Allemagne cette association, déjà commencée par les architectes de la cathédrale de Cologne[2], ne se

[1] Tome 2, page 421. M. Lebas a beaucoup puisé dans la *Description de la Cathédrale de Cologne*, par Boisserée, et dans l'*Histoire de l'Architecture*, par Stieglitz; ces deux ouvrages sont à la bibliothèque royale, le premier est traduit en français, le second est encore en allemand et manuscrit. Les Compagnons qui voudraient le lire devront se faire aider d'un camarade allemand.

[2] Non par les architectes, car ce mot n'était point d'usage, par les tailleurs de pierre. Maître Gérard, le directeur de

répandit généralement que du temps d'Erwin de Steinbach, à la fin du treizième siècle. Les membres qui la composaient se divisaient en maîtres et en compagnons, et se donnaient le nom de francs-maçons, à cause de certains priviléges dont jouissait le métier de maçon [1]. Cette association se divisait à son tour en associations particulières qui portaient le titre de loges, du nom donné à l'habitation de l'architecte [2] près de chaque édifice en construction. Les statuts de la franc-maçonnerie étaient tenus secrets; avant d'être reçus, les frères s'engageaient sous serment à l'obéissance et à garder un silence absolu sur tout ce qui concernait leur union. Les maximes de l'art ne devaient jamais être écrites; elles étaient exprimées par des figures symboliques empruntées à la géométrie ou bien aux instruments d'architecture et de maçonnage, et la connaissance de ces symboles n'était communiquée qu'aux seuls initiés. Cette absence de toute leçon écrite avait le double avantage de conserver l'art, comme une chose sacrée, au-dessus de la portée du vulgaire, qui l'eût profanée et affaiblie, et de forcer à l'apprentissage pratique tous ceux qui voulaient devenir artistes. On n'était reçu franc-maçon qu'après avoir fait des preuves de maî-

ce grand travail, n'est connu, dans les papiers du temps, que comme tailleur de pierre; il en est de même de maître Bon-Œil, directeur des travaux de la cathédrale de Paris.

[1] Le mot de maçon et celui de tailleur de pierre signifiaient la même chose, il en est encore de même dans plusieurs provinces méridionales.

[2] On entendra dorénavant par les architectes les maîtres maçons et les compagnons chargés de diriger les travaux d'un édifice.

trise dans un examen d'autant plus sévère et d'autant plus scrupuleux, que la confrérie répondait du talent de ses membres, *désignant souvent les maîtres, les conducteurs, les compagnons* qui devaient entreprendre un édifice, les encourageant, les réprimandant et les punissant selon le mérite de leur ouvrage. L'esprit mathématique des architectes du moyen-âge, ne voyant le bien et le beau de l'ensemble que dans la symétrie, l'ordre et l'harmonie des parties, avisa de soumettre à des règles inviolables, non-seulement la conduite de l'artiste, mais encore la conduite morale des francs-maçons. La vie de chacun devait être religieuse, honnête et tranquille. Un règlement maçonnique fait à Torgau, en 1462, par les maîtres de Magdebourg, d'Halberstadt, d'Hildesheim, etc. conservé de nos jours à Rochlitz, est resté comme un curieux monument des statuts de l'Association. Les rapports les plus importants comme les plus insignifiants en apparence des *architectes* [1] et des ouvriers, y sont strictement réglés, sous menace incessante de punition; et cette punition n'était rien moins, en plusieurs cas, que de se voir expulsé de la confrérie comme *mauvais sujet*, ou déclaré *sans honneur*. Le mensonge, la calomnie, l'envie, une vie débauchée étaient, *chez les Compagnons*, punis par le renvoi, et tout porte à croire qu'une pareille condamnation les privait de leur métier. *Chez les Maîtres*, ces mêmes fautes amenaient le même résultat :

[1] J'ai déjà dit qu'on ne connaissait point là d'architectes, mais des associés plus ou moins élevés dans les ordres et dépendant toujours de l'association.

ient aussi déclarés *sans honneur*. La
re négligence dans le travail, et jusque
'entretien des instruments et des outils,
galement punie de peines déterminées.
ribunaux, l'un supérieur et l'autre in-
, connaissaient des délits et jugeaient
s différends. Le premier de ces tribunaux
t tous les trois ans, dans le chef-lieu de
: confrérie particulière; le second se te-
ıns la loge de l'architecte, qualifiée de
ıcré; enfin la grande loge de Strasbourg
ıçait en dernier ressort sur toutes les
. Les maximes symboliques ne servaient
ılement à exprimer les maximes de l'art
éral, elles étaient encore employées com-
nature par les maîtres et les ouvriers,
vaient signer de leur marque particulière
: pièce d'ouvrage, afin d'en faire connaî-
ıteur. Ces mêmes signes variés à l'infini,
:nt de clef à l'explication de l'édifice.

. . . .

.te, si comme tout porte à le croire, une
ıce plus élevée que celle du vulgaire avait
nise par la franc-maçonnerie du moyen-
ıle seule a survécu à l'objet principal et
if de l'Association, et s'est continuée jus-
ıos jours dans l'institution uniquement
: de la franc-maçonnerie moderne.

Association franc-maçonnique comptait
: loges principales : la loge de Strasbourg,
: de Cologne, la loge de Vienne et celle de
ɛ. La première avait vingt-deux loges du
.e l'Allemagne sous sa dépendance; la se-
, toutes les loges des pays du Rhin; la troi-
, celles d'Autriche, de Bohême et de Hon-

négliger tant par sa propre faute que p
des événements politiques. Le style d
naissance qui vint s'opposer au style g
alors dans sa période décroissante, et
favorablement accueilli en Allemagne,
tôt regarder les préceptes de l'art du
âge et de la franc-maçonnerie comme r
usés; et quand à la fin du dix-septièm
une décision de la diète impériale ro
relations des loges d'Allemagne avec la
Strasbourg, parce que cette ville était
française, l'association se trouva sans
ne se hâta pas d'en choisir un autre. E
1731, une autre décision de la diète ay
fendu de tenir les règles de l'art secrète
par le passé, la franc-maçonnerie se tro
soute de fait, puisqu'elle n'avait plus
et elle disparut entièrement en tant
tution ayant l'art pour objet. »

Voilà comment s'expliquent, dans

d'une condition quelquefois élevée, èrent insensiblement dans leur as- ıystérieuse; et quand, en 1731, l'as- ıdustrielle fut dissoute, l'association ;uc[1], ayant déjà un commencement , se constitua définitivement, s'é- nfini, et du simple elle passa au fi- ici tout fut symbolisé : le tablier de ıvrier devint l'emblême du travail, :elui de la justice, l'équerre celui de , le niveau celui de l'égalité, le mail- : la puissance. Dieu fut appelé le iitecte; les discours en prose et en

lation transformée ainsi, ne répondant plus aux rriers, ceux ci fondèrent une société nouvelle, *agnons Maçons étrangers*. Cette société d'ou- l'ordonnance impériale de 1731, s'étendit dans lence. Elle finit enfin par se montrer au grand er une sorte de liberté et conquérir son droit de de Brême, Lubeck, Hambourg, Rostock, Berlin, ınswick, Sigeberg, Dantzick, Leipzick, Copen- ınaissent les *Compagnons Maçons étrangers*. lerniers temps, en l'année 1839 et en l'année :islations s'étant élevées entre les Compagnons et ıutorité est intervenue, les Compagnons ont été es peines sévères, et la dissolution de leur so- oncée.

)it un article du *Journal de Francfort*, du 14 , que le *Constitutionnel* a reproduit dans son 31 du même mois, *les Etrangers* se comporte- l; le *Journal d'Allemagne, écho des Pro-* accuse hautement d'actions criminelles : j'aurais ire la défense des accusés pour pouvoir appré- cette affaire. Les ouvriers, je le sais, bien sou- au devoir et tombent dans la barbarie; mais de leurs labeurs, je le sais aussi, sont souvent urs infâmes. Il faut se défier de leurs accusa- ressées. On a vu dans ce volume, page 99, de Hippolyte Lucas a traité des rapports des Com- les maîtres : je le répète, il faut se défier des : l'on porte sans cesse contre les ouvriers.

vers, relatifs à l'association, prirent le nom de pièces d'architecture. En général, dans les banquets, on appela les aliments des matériaux. Le pain fut la pierre; le sel et le poivre furent le sable; la fourchette fut la pioche; la cuiller fut la truelle, et les assiettes furent des tuiles. On ne peut le méconnaître, voilà bien la parodie des mots que la même association employait tout naturellement dans son état primitif. Malgré cette démonstration, beaucoup de francs-maçons, beaucoup de membres de cette association des symboles, qui couvre en ce moment le monde, auraient bien de la peine à se persuader qu'ils sont issus d'une association d'ouvriers[1]. Cela est vrai pourtant, comme il est vrai que les Charbonniers des environs de Naples furent les initiateurs des Carbonaros de l'Italie et de la France, dont le but unique était le renversement de toute royauté, comme il est vrai que les Compagnons fendeurs, paisibles bûcherons, obscurs habitants des forêts, furent la souche d'une association toute politique, à la tête de laquelle marchèrent, dit-on, des généraux et des magistrats.

Au reste, comment les membres d'une association, dont les travaux sont tout spirituels et moraux, auraient-ils pu prendre le nom de

[1] Il pouvait sans doute exister depuis loug-temps, en dehors des associations d'ouvr ers, plusieurs associations secrètes, mais les associés se réunirent aux maçons, ou se parèrent de leur *nom*, afin de ne pas être suspects aux autorités. Il en est de même des Carbonaros et des Fendeurs. Les ouvriers, en s'associant, n'ont qu'un but, celui de se soulager entre eux: mais les hommes des conditions plus élevées ne s'associent pas toujours avec des idees si restreintes. On le sait, on les observe, et l'on comprend qu'ils soient alors obligés de se deguiser sous des formes et sous des noms qui ne sont pas les leurs.

ıçons, qui n'était donné primitivement qu'à ıx qui taillaient la pierre, en se servant ıne *mace*[1] en fer ou en bois, avec laquelle frappaient sur un ciseau en fer et acier. De ıce vint le mot *maçon*. Les maçons des ys où la pierre était moins dure inventèrent ıe sorte de *marteau taillant*, avec lequel ils illèrent la pierre, et le nom de *tailleur de erre* remplaça peu à peu celui de maçon, que pendant ils portent encore dans plusieurs ntrées.

Ainsi, les constructeurs de monuments qui, la suite des Croisades, se répandirent en Almagne sous la protection des moines armés[2] des moines sans armes, se nommèrent francsaçons (ceux qui se répandirent en France, illeurs de pierre étrangers et compagnons li-·es). Outre les francs-maçons, il y avait, et y a encore dans le même pays, des compaıons tonneliers, des compagnons forgerons, c., etc., mais ceux-ci n'ont point de rapport 'ec le Compagnonage français qui nous a ocıpés et va nous occuper encore.

Les tailleurs de pierre étrangers, les menuiers et les serruriers de la Liberté, se nomant tous les compagnons libres, vivaient unis ımme de bons frères, et furent long-temps ıs concurrents et sans rivaux. Mais une scisın éclata à la fin chez les premiers; il en arva autant chez les seconds.

Les dissidents des deux associations furent

[1] *Mace*, c'est ainsi qu'on écrivait anciennement le mot sse, voyez le dictionnaire de Borel et celui de Trevoux.

[2] Les chevaliers teutoniques, ceux du Temple, etc.

tre, de Compagnons menuisiers et serr
du Devoir, en opposition aux Compagno
la Liberté [2].

Le Compagnonage fut alors partagé en
catégories bien distinctes; l'une marcha s
bannière de Salomon, l'autre sous celle d
ques Molay, connu dans le Compagnonag
le nom de Maître-Jacques; de son tit
grand-maître et de son prénom, on lui

[1] On conteste rarement aux Compagnons *étrangers*
lité de Doyens du Compagnonage. Des serruriers, enf
maître Jacques, m'ont dit plusieurs fois : « nous recon
les Compagnons étrangers p..ur nos pères en Compagno
En effet, si les enfants de maître Jacques eussent exis
et si une fraction détachée de leur société eût prit tout
dans le douzième ou treizième siècle, le nom d'*En*
Salomon, ou je me trompe, ou elle eut péri sous le p
ridicule : on peut conclure de là qu'il fallait être les p
pour pouvoir adopter Salomon pour père.

[2] Les Compagnons de la Liberté ont toujours appelé

nouvel assemblage de noms, qui s'har-
it mieux à l'usage des ouvriers.
git maintenant d'une troisième catégo-
le des charpentiers de hautes-futaies, ou
gnons *bondrilles*, dont le père Soubise
ondateur. Celle-ci est la moins ancienne.
rpentiers prétendront le contraire; ils
ont qu'ils passent avant tous les corps,
s sortent bien directement et tout d'une
i temple de Salomon. A cela je répondrai
ennement, et surtout en Asie, on ne fai-
usage de charpentes bien compliquées,
aison que les maisons avaient là peu ou
le pente, et qu'on les couvrait par le
de longues et grosses poutres, qui repo-
par leurs extrémités tout simplement
x murs, poutres que les maçons eux-
se chargeaient de mettre en place,
cela se pratique encore à Nîmes, à Avi-
à Marseille et dans tout le midi de la
, où les charpentiers sont d'une rareté
:. Au reste, les sobriquets de lapin, de
de singe, que les charpentiers de hautes
se sont donnés, ou ont volontairement
s comme des noms propres, prouvent,
voulons donner des raisons peut-être
es, mais vraies, qu'ils étaient constam-
ccupés, au milieu des forêts, à couper
es, à les équarrir et à les transporter
levait les employer. C'étaient donc les
itiers de hautes-futaies qui sciaient les
n travers et en long, et celui qui, dans
ier travail, était dessus comme cela se
ore, était le singe; celui qui était des-
it le renard, et l'apprenti qui faisait les

commissions et courait çà et là dans la forêt était le lapin. Ces trois noms, portés par des hommes alors peu civilisés, et sans cesse occupés dans les épaisseurs des bois à des travaux rudes et grossiers, ne purent venir que de la sorte. Les *charpentiers de hautes-futaies* ne jouissaient donc pas, comme artistes [1], de la même considération que les *charpentiers en menu*, dont les travaux, portes, boiseries, meubles divers, étaient plus apparents et mieux appréciés. Les charpentiers en menu, en avançant davantage dans la civilisation, adoptè-

[1] On m'a dit que les premières maisons ayant été construites en bois, le premier métier dût être celui de charpentier. A cela je réponds que dans l'état sauvage, chacun construisant sa hutte de ses mains, il ne peut y exister de charpentiers, et que, quand des hommes ont embrassé le métier de faiseurs de huttes, ces hommes ont dû faire, outre les parois de l'habitation, la porte, le berceau, et tous les petits meubles de l'intérieur. Les charpentiers, dont le nom, d'après les meilleurs dictionnaires, dérive de *charriot*, étaient tous ceux qui travaillaient le bois; ils faisaient tous les ouvrages en bois; ils faisaient les coupes de forêts, les carcasses des huttes, les meubles divers, les instruments de transport et de labour, les pirogues et les vases. Quand la civilisation eut raffiné le goût et rendu chaque travail plus difficile, cet état primitif se divisa en plusieurs états. Il y eut alors les charpentiers de hautes futaies, les charpentiers en menu, les charpentiers en voitures, les charpentiers pour les eaux. Des premiers, que je considère comme les abatteurs d'arbres, sortirent les charpentiers proprement dits; des seconds les faiseurs de meubles; des troisièmes, les carossiers, et des quatrièmes, les tonneliers peut-être. Tous ces états se subdivisèrent encore et continuent à se subdiviser de plus en plus. Un charpentier m'a dit il y a peu de temps, pour me prouver l'ancienneté de son Compagnonage, que l'arche de Noé avait été faite par eux. Il s'agit là d'une bien vieille chose, mais il me semble que cette arche devait être plutôt l'œuvre des charpentiers de marine que de tous les autres, et l'on sait que les charpentiers de marine, soumis à l'autorité militaire, n'ont jamais fait partie du Compagnonage, qui veut des hommes indépendants. J'ai fait ces réflexions

rent définitivement le nom de *menuisiers*, nom sous lequel je les désignerai dorénavant.

Les charpentiers de hautes futaies quittèrent aussi la seconde moitié de leur nom, parce que le nom de *charpentier*, n'étant plus porté que par eux seuls, leur suffisait. Dans les pays du Nord, pays où les gros bois abondent, ils se multiplièrent et se perfectionnèrent; leur état progressa de jour en jour, ils produisirent des escaliers tournants, pleins de grâce et de solidité, des pavillons et des charpentes, chefs-d'œuvre d'assemblage d'art et de science. Ce fut alors que leur droit de cité fut conquis, et que le père Soubise, moine bénédictin, s'occupa d'eux, leur donna des lois et les unit au Compagnonage. Le lecteur ne doit pas être surpris de voir figurer parmi les fondateurs du Compagnonage des templiers et des bénédictins. Chacun le sait, les moines possédaient dans ces temps-là le dépôt de toutes les connaissances; ils étaient les seuls savants, et leur influence sur les ouvriers de l'Europe fut grande et utile.

Les trois catégories, quoique d'origines diverses, se ressemblaient néanmoins sous beaucoup de rapports; elles avaient toutes un certain mélange de païen, d'hébreu et de chrétien dans les formes, et dans le fond un but louable.

pour prouver que la plus ou moins grande ancienneté des états était bien confuse, et qu'au reste elle importait peu à la considération de celui qui l'exerce. L'état de mécanicien et l'état de typographe sont peu anciens, vu que les machines sont d'invention récente, et que l'imprimerie n'a pas été découverte depuis plus de 400 ans. Il n'est cependant pas des états plus honorables et mieux appréciés : ne cherchons donc plus la considération dans l'ancienneté, mais seulement dans le mérite réel et dans l'utilité.

Les enfants de maître Jacques ne tardèrent pas à initier au Compagnonage de nombreux corps d'états, et les enfants du père Soubise finirent par les imiter. Pour appuyer ce que j'avance, je vais reproduire ici un tableau du plus haut intérêt, dont les Compagnons et les hommes étrangers au Compagnonage doivent également faire cas; il m'a été confié par des Compagnons du Devoir, et les cachets des Sociétés qui l'ont rédigé le recouvraient sur plusieurs points.

Les chiffres de la colonne de gauche marquent les années dans le courant desquelles chaque Société a été reconnue et enregistrée sur le rôle d'une grande famille. Je dois observer que chaque Société pouvait, long-temps même avant son époque de naturalisation, posséder à l'écart tous les arrangements compagnonaux. Ainsi, je le répète, les chiffres n'indiquent pas l'année qu'une Société s'est formée, mais l'année qu'elle a été reconnue comme sœur par les plus anciennes sociétés de maître Jacques et du père Soubise.

———

LISTE SUPPLÉTIVE

ang qu'occupent les Compagnons Passants du Devoir.

.TION.	PROFESSIONS DES COMPAGNONS.	DROIT de passe
I.-C. ;8	Tailleurs de pierre C. P. — Ce Corps fut oublié pendant quelque temps, et reprit ses premiers droits du temps de Jacques Molay d'Orléans, le fondateur des beaux-arts.	1er.
I.-C. ;0	Charpentiers de hautes futaies. — Ce Corps a eu des enfants qui sont portés au n° 4. (*Voyez* 4.)	2me.
'0	Menuisiers. — Ce Corps a eu des enfants qui sont portés au n° 1.	3me.
	Serruriers.	4me.
30	Tanneurs.	5me.
30	Teinturiers	6me.
07	Cordiers	7me.
09	Vanniers	8me.
10	Chapeliers. — Premier droit de passe depuis le duc d'Orléans. Approuvé par tous les Compagnons.	9me.
00	Blanchers-Chamoiseurs	10me.
01	Fondeurs. — Ce Corps a eu des enfants qui sont portés au n° 2.	11me.
03	Epingliers. — Ce Corps est nul de valeur pour le droit de passe, vu qu'il n'existe plus.	12me.
09	Forgerons. — Ce Corps a eu des enfants qui sont portés au n° 3.	13me.

FONDATION.	PROFESSIONS DES COMPAGNONS.	RANG de passe
Ap. J.-C. 1700	Tondeurs en drap et Tourneurs. — Les Tondeurs passent avant les Tourneurs.	14me.
1701	Vitriers n° 1.	15me.
1702	Selliers	16me.
1702	Poêliers	17me.
1702	Doleurs n° 1.	18me.
1703	Couteliers n° 2.	19me.
1703	Ferblantiers n° 2	20me.
1706	Boureliers, enfants des Selliers .	21me.
1706	Charrons n° 3.	22me.
1758	Cloutiers. — Se disent enfants des Chapeliers. Approuvés par les quatre Corps [1].	23me.
1759	Couvreurs n° 4.	24me.
1797	Plâtriers n° 4. — Ces deux derniers Corps doivent passer avant les quatre Corps, vu qu'ils ont été fondés en 1703 par les Charpentiers, qui en ont donné connaissance en 1559.	25me.

Approuvé par tous les Compagnons Passants du Devoir, le 18 mai 1807, et corrigé par les principaux Corps, qui sont les Tailleurs de pierre, Charpentiers de hautes futaies, Menuisiers et Serruriers, et signé de tous à Lyon.

[1] Les quatre Corps sont les Fondeurs, les Couteliers, les Ferblantiers et les Poêliers ou Chaudronniers.

DÉDEVANT, *dit* Bordelais sans Façon, Compagnon bondrille;

BALAGON, *dit* Tourangeau le Juge des Renards, Compagnon bondrille.

DOUAZAN, *dit* Parisien la Musique, Compagnon bondrille.

LEVAU, la Prudence de Bordeaux, Compagnon Passant, Tailleur de pierre.

LIBOIRE, la Prudence de Marmande, Compagnon Passant, Tailleur de pierre.

BESCURE, la Fleur de Condom, Compagnon Passant, Tailleur de pierre.

1775 Toiliers, approuvés par quelques Corps, non reconnus par leurs pères qui sont les Menuisiers.

1795 Maréchaux ferrants, approuvés par les Corps, non reconnus par leurs pères qui sont les Forgerons.

Les Compagnons du Devoir, comme on le voit par cette liste, ont avancé à travers les âges, en recrutant de nombreux adeptes dans chaque corps d'état. Si on examine les premières lignes du tableau, on verra que les tailleurs de pierre placent leur fondation 558 ans avant Jésus-Christ, les charpentiers en 560 de notre ère; les menuisiers viennent après. On ne dit nullement comment et à quelle occasion eut cela eut lieu. Il se trouve dans le haut de la colonne du milieu, à propos des tailleurs de pierre, cette intéressante réflexion : que ce corps fut oublié pendant quelque temps, et qu'il reprit ses premiers droits du temps de Jacques

olay, etc. On sait, par l'histoire, que Jacques
iolay vivait en 1265; c'est donc à peu près
ers cette époque qu'il fonda une association de
Compagnons (à Orléans, dit-on). On ne dit rien
du père Soubise[1]; ses enfants marchent en
rang avec ceux de maître Jacques, et les uns
comme les autres se nomment Compagnons du
Devoir. Le nom de Passant, qu'on donne plus
particulièrement aux tailleurs de pierre, signi-
fie : qui séjourne peu dans une localité, qui
voyage, qui passe. D'autres prétendent qu'il
vient de faire la pâque. Si c'est faire la pâque à
la manière des Juifs, c'est-à-dire fêter le pas-
sage de la mer Rouge, on sort tout-à-fait du
christianisme; si c'est faire ses pâques, c'est-à-
dire communier, on n'était alors pas plus Pas-
sant que tant de chrétiens qui, sans être com-
pagnons, communiaient également. Ainsi je ne
puis, en aucune façon, admettre cette étymo-
logie.

1 J'ai reproduit dans la notice sur le Compagnonage, l
légende, par laquelle on voit maître Jacques et le père Soul
venir débarquer, après avoir travaillé ensemble au Temp
Salomon, l'un à Marseille, l'autre à Bordeaux; mais si
remarquons que le Temple a été bâti mille ans avant J
Christ, et que Marseille, la plus ancienne de ces deux v
ne fut fondée que quatre cents ans après le Temple, on
bien que des travailleurs du Temple ne pouvaient y déba
vu qu'elle était loin d'exister; dans la ville de Bordeaux
moins, vu qu'elle est encore plus moderne. Cependant
le croire, maître Jacques et le père Soubise ont connu
tale de la Judée; mais seulement dans le treizième s
comme moines français. Etudiez l'histoire de Franc
des Croisades, et vous verrez combien peu, dans cette
brillante aujourd'hui, les arts et l'industrie étaient d
Cherchez-y les traces du Compagnonage, et si vous l
mais bien marquées, ayez la complaisance de me l
je ne cherche qu'à m'instruire.

ns quelques erreurs et quelques
rcées à l'endroit des enfants des
immédiatement au-dessus et en
qu'aux tanneurs, l'année de la
e l'adjonction d'un corps d'état
age ne nous paraît point sus-
remontons encore plus haut,
e; car si on s'élance bien au-delà
ay, c'est que ces premiers corps,
ivilége d'inscrire les adjonctions
e tableau, se sont servis selon
eculant leurs fondations le plus
On aura remarqué pourtant que
et les serruriers, quoiqu'il en
omme ayant concouru à la ré-
leau, ne l'ont point signé; ils au-
s de ce qu'on ne les faisait naître
otre ère, pendant que les char-
aient dix ans plus haut qu'eux,
de pierre 558 ans avant Jésus-
omment les hommes se divisent!
des enfantillages! toujours pour

ge des chapeaux ne fut introduit
du temps de Charles VI, vers
liers ne pouvaient être les doyens
s; cependant un duc d'Orléans,
it à leurs mystères, leur fit ac-
ilége de marcher à la tête du
, et ils y marchèrent long-temps;
ant que le respect qu'on portait
st presque évanoui, on leur con-
ge; on veut les placer à leur rang
et cela occasionne entre les cha-
ailleurs de pierre des discussions

le trouble parmi les enfants de deux
s. On reconnaît encore là la faiblesse
nes, mais passons.
iers et les maréchaux étaient, sans
dessein, portés derrière la liste; je les
s au-dessous des signatures de ceux qui
digée. Il est d'autres corps d'état qui,
en compagnonage, ont voulu se ranger,
en vain, parmi les enfants de maître
es : ce sont les cordonniers, fondés en
les boulangers, fondés en 1817, et les
ndiniers, les plus jeunes de tous, fondés en
. Les sabotiers, dont le centre est l'Orléa-
, n'ont point place non plus sur le ta-
au.

Les premiers corps de maître Jacques ont
nc fait naître chaque siècle, comme on dit,
n ou plusieurs enfants. Le corps unique du
ère Soubise a fini par se reproduire; ceux de
alomon se font une grande gloire d'être restés
dans leur état primitif, c'est-à-dire sans en-
fants, sans alliance nouvelles; mais l'union des
travailleurs est une chose si utile et si belle que
je verrais de nouveaux corps d'états embrasser
le compagnonage sans en ressentir la moindre
honte, le moindre chagrin; au contraire. Un
corps de charpentiers s'approche cependant des
enfants de Salomon et tend à s'en faire recon-
naître.

Les enfants de Salomon sont seuls d'un côté;
les enfants de maître Jacques et ceux du père
Soubise sont de l'autre; d'où vient l'isolement
des premiers et l'union des seconds? De ce qu
les uns se drapèrent dans de certaines préte
tions de pères mécontents, tandis que les autr

. les mêmes temps, marchèrent côte me des frères.

, les premiers temps durent être ı devait travailler aux mêmes con- sans qu'il en résultât rien de mau- se bornait à la rivalité de talent, et gagnaient en perfection, car ces asso- taient éminemment industrielles, ar- et philanthropiques. Les membres me catégorie étaient frères, sans être a les ennemis des catégories qui mar- à côté d'eux. Mais quand les enfants de Jacques eurent initié tant de corps d'é- compagnonage, les enfants de Salomon en manifester du dédain et du mépris; ouda d'abord, une occasion fortuite pro- une rixe, et la paix fut rompue à jamais. battit, on se tua; la haine s'envenima rs, et la guerre se perpétua furieuse et nte.

Compagnons du Devoir finirent par se même entre eux; ils se jalousèrent, en t aux voies de fait, et le désordre fut t; et les jeunes Compagnons qui com- ient leur carrière, héritant de l'animosité ciens qui la finissaient, continuèrent la sans savoir bien précisément pour-

---

pagnons, écoutez-moi : si vous vous bat- ısi pour un peu moins ou un peu plus nneté, vous avez tort; car, voyez vous, temps où nous sommes, les titres et les mins ne valent pas la noblesse du cœur 'âme.

ous vous battez parce que
du même fondateur, vous
car ceux qui vous ont formés
t également des hommes e bien, et vou
t, en vous unissant, vous endre plus forts
us heureux.
vous vous battez parce que vous n'êtes pas
s du même état, votre tort est encore plus
oncevable, car tous les états sont utiles, et
is les hommes qui les exercent ont également
oit à vos sympathies. Trève donc à ces luttes
uelles qui n'ont que trop duré; ne faites
lus rien de ridicule, de bas et de brutal; la v
Sociétés ont protégé le salaire, la liberté, la
ouvriers; elles ont fait un bien immense
des ouvriers, la considération publique le
et l'estime et la considération
étaient acquises, estime et considération
rejaillissaient sur chacun de leurs memb
Mais elles n'ont point voulu adopter les m
qu'adoptait un grand peuple, elles ont v
continuer, au milieu des lumières, du
et de la paix, quelque chose de barbare
ténébreux; elles se sont déconsidérée
classes élevées et les classes interm
leur ont peu à peu retiré leur amour,
suite les jeunes gens les plus instrui
qui, par leur savoir et leurs bonnes
tions, auraient pu leur être d'un puis
cours, s'en sont éloignés; ils n'osen
mettre dans des Sociétés où l'on s'aff
sorte, et dans lesquelles, au lieu de s'
on ne pense trop souvent qu'à se que
se battre. Il est temps, mes amis, d
d'autres sentiments.
Que le Compagnon, dont l'humeu

liqueuse, se fasse soldat : au soldat, s'il se fait remarquer par sa bravoure, s'il tue beaucoup d'ennemis, on décerne la croix d'honneur ; s'il reçoit une blessure de quelque gravité, une pension viagère; et, s'il est estropié de quelque membre, les Invalides, c'est-à-dire qu'il est logé dans un bel hôtel, où il est bien nourri, bien couché, bien vêtu sa vie durant, ayant ainsi en partage tout à la fois honneur, repos, gloire et profit.

Le Compagnon qui se bat bien, qui blesse ou tue son ennemi, peut être conduit dans son pays la chaîne au cou, mis en prison ou aux galères; l'échafaud même peut se dresser pour lui. S'il reçoit une blessure grave, l'hôpital est son seul refuge et sa seule récompense. S'il est estropié, la mendicité ou une triste fin, provoquée par la misère et le désespoir, l'attendent, à moins que ses parents ne soient assez riches et assez bons pour le recueillir et l'entretenir, ce qui ne l'empêcherait pas de gémir sur ses coupables égarements.

Ainsi, que les jeunes gens, amoureux de combats sans but, se fassent militaires. La vie du Compagnon doit être une vie de paix, de travail et d'étude; il faut que cela soit compris. Surtout dans le temps où nous sommes, nous devons nous unir, nous rapprocher plus que jamais; ne sommes-nous pas les enfants de la même famille? n'avons-nous pas la même origine, la même existence, la même fin comme hommes et comme travailleurs? Qu'est-ce donc que la vie pour la si mal dépenser? Nous ne sommes sur cette terre qu'un moment, et, au lieu de nous donner la main pour nous soute-

nir réciproquement, et marcher tous ensemble d'un commun accord à travers le monde, nous ne pensons qu'à nous repousser, qu'à nous avilir, qu'à nous tyranniser, qu'à nous détruire les uns les autres. D'où nous vient cette folie, cette rage inconcevable? Dans ce moment l'industrie est aux abois; chaque jour nos gains diminuent ; chaque jour notre subsistance augmente de prix, notre misère devient toujours plus grande, et notre avenir plus sombre et plus menaçant. Et nous, pour remédier aux maux qui nous touchent et à ceux que nous devons craindre, que faisons-nous? nous nous disputons, nous nous battons. Mais, en agissant ainsi, nous ne méritons vraiment pas le nom d'hommes; nous sommes même quelque chose au-dessous de la brute, et nous nous attirons forcément tout le mépris, toute la haine que l'on nous porte..... Mais non; nous reviendrons à des sentiments plus doux..... Nous ferons oublier nos tristes précédents: tout va changer; nos cerveaux chassent insensiblement les ténèbres, les erreurs, les préjugés qui les obstruaient, pour recevoir la lumière et la vérité : tout se débrouille. L'on comprend ou l'on s'apprête à comprendre bientôt que le morcellement et le tiraillement doivent nécessairement disparaître devant une association bien entendue. Comprenez tous, mes amis, qu'étant divisés nous sommes faibles et méprisés, et qu'en nous unissant nous serons forts et respectés, et que la misère n'osera plus approcher de nous. Unissons-nous donc.

Les Compagnons menuisiers, par exemple, forment deux Sociétés jalouses l'une de l'autre,



mêmes misères? — Si, mais comm
laquelle des deux Sociétés doit-elle s
principes, son *devoir* à l'autre? — A
Mais alors comment les réunir? —
moyen. Il faudrait dire aux Compa
Devoir : Choisissez dans toutes les
France, parmi tous vos frères, dix
hommes sages et capables. Il faudrai
Compagnons du Devoir de Liberté :
aussi parmi les vôtres un nombre ég
mes intelligents et bien intentionné
s'adressant aux deux partis : Les hor
vous avez fait choix de part et d'autr
députés ; qu'ils partent, qu'ils se
dans une même ville, et là qu'ils se
gislateurs, qu'ils joignent, qu'ils fo
faisceau de toutes leurs connaissanc
constitution, que des lois, que des r
déterminant le sens des fêtes, des c
et les rapports des Compagnons entre
produits. Il y a déjà dans une Soci
ganisation très-avancée ; il y a dans
choses qui sont loin d'être mauvais
chez le bon des deux côtés, ajoutez
pour faire un tout parfait, s'il est p
vous avez pu réussir à vous enter
œuvre collective est terminée à l
de tous, adoptez, jurez ce *nouvea*
que les deux Sociétés n'en soient
vous aurez fait une belle journée.

Le mélange que je propose est
il n'est pas impossible à des hom
teur de leur siècle, qui compre
nité et leur destination sur la ter
nous sommes ! pourquoi tant d'

u'un court passage; bornons-nous
: plus doux, le plus agréable pos-
;-le de fleurs!

re les Compagnons, les Sociétaires
. Révoltés [1]; je serais d'avis qu'on
s'unir à la masse pour ne former
ımpacte et solide.

. dit aux menuisiers, je le dirai
ıx tailleurs de pierre, aux char-
c serruriers, car ils ont, chacun
:ravail semblable à faire.

ıit parvenu à liguer les hommes
profession en un seul corps, on
oup fait, mais il ne faudrait pas
.er là; il faudrait alors s'entendre
s corps d'état, et former une al-
: et durable. A ce mot d'alliance,
de plusieurs Sociétés se recrieront,
ı'ils ne veulent pas s'unir à des
où l'on peut se passer de connais-
des en architecture et en géomé-
·quoi cette répugnance? tous les
ur genre de mérite, tous sont

eurs de pierre unis aux charpen-
ıuvreurs, aux plâtriers, aux me-
serruriers, aux peintres-vitriers,
:mples, les palais et les modestes
peuple, en confectionnant, qui
i les combles, qui la toiture, qui
qui les boiseries et les fermetures,
es sur lesquelles elles se meuvent,

ı mot *révoltés* comme de ceux de Gavot et
ıont tous des sobriquets qui ne doivent ce-
:r personne.

qui les peintures et les vitrages?
apportent à la Société un trib
puissant. N'est-ce pas le tanne
cuir, le corroyeur qui le pare
bourrelier, le sellier, le cordon
çonnent en colliers, en brid
souliers et en bottes? Que fer
chevaux si nous n'avions pas
les vêtir et les atteler? Co
nous marcher sur les pier
épines et les ronces, su
glaces des hivers, si nous
chaussures à nos pieds? N
qui fait la charrette qui
la charrue qui laboure
d'instruments de trava
sert pour le bien de t
forgerons et les maréc
la voiture, attachent
de sa roue, ferrent e
ou appointent la fo
san? Et les tisseran
genre qu'on a tant
plus utile. Il fau
tout nu ou se c
bête; ce qui n'a
ivilisation.... F
nuit à remuer
chaque jour r
tons plus....
Que ceux
rent les hal
que ceux q
griculture
ceux

ous couvrent, nous parent le corps, les mem-
res, les pieds et la tête; et ceux, enfin, qui tra-
aillent aux substances alimentaires ou produi-
ent les ustensiles propres à les recevoir, soient
ous regardés comme des hommes utiles et
omme des frères.

Que le titre de *Compagnon* ne nous divise
lus; si, dans le vocabulaire de quelques Asso-
iations on voit dériver ce mot de compas, cette
tymologie, quoique assez ingénieuse, n'est point
dmise par d'autres Associations qui s'en rap-
ortent là-dessus au dictionnaire de l'Acadé-
ie; ainsi, pour elles, le mot Compagnon vient
e Compain, et veut dire manger, partager
n pain avec un autre, veut dire Camarade, et
ce point de vue personne au monde ne peut
ır contester le droit de s'appeler Compagnon.
Loin d'être les ennemis des Sociétés de Com-
gnons qui se sont formées et de celles qui se
ment, aidons-les plutôt de nos conseils.

ue les mécaniciens, que les typographes,
les tailleurs, que tous les hommes qui tra-
lent pour satisfaire aux besoins de la grande
té s'associent, si cela leur convient, et s'ils
nt à se parer du nom de la liberté, qu'ils
parent; ce nom est beau et appartient à
le monde. S'ils aiment à se parer du nom
voir, qu'ils s'en parent encore; il n'y a
eux qui comprennent bien leur Devoir
ient vraiment dignes d'exercer leur droit
que l'on se pare du nom de Liberté ou de
u Devoir, accueillons ceux qui se pré-
sous de si beaux noms, s'ils sont sur-
gnes de les porter. Que le Compagno-
grossisse, s'étende et se rende puissant;

qu'il soit l'école de la jeunesse et l'espoi travailleurs : cela se peut, si nous le vo bien.

Cessons, sans retard, d'appeler clique race infernale, les membres de tel ou tel d'état; cette antipathie avait-elle pénét nous avant que nous eussions quitté le so tal ? Est-ce que dans nos villes, est-ce que nos campagnes nous n'avons pas une éga time pour notre cordonnier, pour notre chal, pour notre boulanger, pour notre rand, etc. ? N'aimons-nous pas tous nos vo quels que soient d'ailleurs leurs états ? C nous serions absurdes si nous les traitio cliques, de race infernale à cause de la p sion qu'ils exercent honnêtement. Ce n'es sur le tour de France que cette triste nous prend; il faut nous en dépouiller, c nous nuit à tous et nous rend méprisab plus haut point.

Ayant réuni les hommes d'un même un seul faisceau, il faut, je le répète, f liance entre tous les corps d'états; on p à des époques fixes, et au moins trois o fois par an, avoir, dans chaque ville, semblée générale, une espèce de congr lequel, chaque Société d'état différent, représenter par un ou deux députés son sein. Ces représentants de l'indus travail réunis de la sorte, connaîtr faitement les crises de tous les états sères de tous les individus qui les ex porteraient à bien de maux des remè ces. Si un corps de métier souffre plu autre, le congrès s'en occupera, et

›lence aucune, équilibrer son gain avec sa ine.

Dans un temps comme celui ou nous sommes, mps où les ouvriers de la France, de l'Anglerre et de bien d'autres pays, sont également ı bord d'un précipice, l'association que je deande est nécessaire, indispensable ici comme us loin; les gouvernements eux-mêmes doi:nt la désirer, elle mettra un frein à la conırrence impitoyable qui détruit tant d'existnces; elle sera la digue contre laquelle vien·ont se briser tant d'exploiteurs sans entraille sans cœur qui, pour un peu d'or, sacrifient vie de tant de leurs semblables. L'urgence une pareille association n'atteste pas, je le sais, perfection des institutions pronées outre meırequi régissent la grande société. Mais qu'imırte ! elle peut empêcher beaucoup de mal et re d'un puissant secours, en attendant qu'on ›us donne mieux.

Les ouvriers ainsi associés, ayant remplacé désordre par l'ordre, la guerre par la paix, haine par l'amour, pourront cultiver leur telligence et donner un libre essort à leurs us hautes facultés; ils comprendront alors ımbien l'union est douce et puissante et influe ır le bien-être de chacun.

Tous voudront s'instruire, se perfectionner sur ur état et sur tout ce qui s'y rapporte; si l'on :ut des concours on en aura, mais il ne s'agira us de mettre aux prises le Compagnon d'une ›ciété contre le Compagnon d'une Société riıle, car cela avait des conséquences que je vais gnaler : quand deux Sociétés s'étaient défiées au avail, elles choisissaient aussitôt leurs concur-

rents. Comme on [illegible] être, comme les té[illegible] sont [illegible] org[illegible]sées, comme les éco[illegible] d[illegible] [illegible] en[illegible]prend l'architecture [illegible] le trait sont ouv[illegible] pour tous sans distinction, on ne pouvait s[illegible] d'avance de quel côté serait le vainqueur, c[illegible]pendant, avant même que les concurrents [illegible]sent aux prises, on chantait victoire de t[illegible] parts; chacun se croyait certain de conq[illegible] la ville, et à défaut de la ville, une forte [illegible]me d'argent.

Eh! pourquoi cette confiance en vous-mê[illegible] ô ennemis? Le fanatisme est ici sans effet il ne s'agit pas d'une bataille physique et lente, mais d'une bataille intellectuelle [illegible] calme et la patience peuvent beaucoup. P[illegible]quoi donc cette prévention et cet orgueil? P[illegible]quoi ce mépris pour vos adversaires qui pourtant des hommes comme vous? Q[illegible] Société ait vraiment la certitude de pos[illegible] de son côté, l'homme le plus capable, l[illegible] profond, elle peut encore ne pas gagner la [illegible] Les juges du concours peuvent être av[illegible] corruptibles ou méchants, et mal juge[illegible] s'est vu bien des fois.—En 1773, l'Acadé[illegible]çaise proposa pour sujet, dans un con[illegible] poésie : *le génie aux prises avec la* [illegible] Laharpe et Gilbert concoururent ; le [illegible] remporta le prix, sa pièce fut jugée sup[illegible] couronnée, et pourtant cette pièce, si [illegible]tee alors, est aujourd'hui tombée da[illegible] tandis que celle du second est estim[illegible] un excellent morceau de poésie. Lah[illegible] jeté du rang des poètes, et son éner[illegible] y occupe une place distinguée. I[illegible]

:z vu, donna gain de cause au pacha, le la littérature; il était passablement était haut placé dans la faveur : Gil- pauvre, il mourut dans un hôpital ans, abandonné de tout le monde et , on lira, je crois, avec intérêt, ses la vie :

t de la vie, infortuné convive,
rus un jour, et je meurs :
et sur la tombe, où lentement j'arrive,
viendra verser des pleurs.

mps que j'aimais, adieu, douce verdure,
riant exil des bois!
:on de l'homme, admirable nature,
pour la dernière fois!

nt voir long-temps votre beauté sacrée
'amis sourds à mes adieux !
nt pleins de jours, que leur mort soit pleurée!
ami leur ferme les yeux.

Gilbert ! qui ne s'attristerait sur son · l'aveuglement ou l'injustice dont il ie.

l'Académie, malgré tant de savants est composée, jugea mal. Ceux qui ; travaux des Compagnons peuvent aussi, et voilà pourquoi il ne faut, n cas, chanter victoire d'avance.

m'indispose vraiment contre ces con- société à société, c'est que le vain- vanté sans mesure, élevé jusqu'au)aré à Dieu, pendant que son malheu- l, malgré son talent bien reconnu, est lné dans la boue, deshonoré à jamais. nt de honte échoir aux vaincus, per-

sonne ne veut s'avouer tel; malgré les experts, malgré leur jugement proclamé bien haut, partout on chante victoire, partout on apostrophe le parti adverse qui est traité on ne peut plus dûrement et plus salement. Des insultes, on passe aux voies de faits, on se bat, on se tue, non-seulement dans la ville où le concours a eu lieu, mais dans la France entière, et puis les gendarmes, et puis les magistrats interviennent et tout finit mal : de ces concours là, quoique ami de l'émulation et de la gloire, je n'en veux plus.

C'est au sein de chaque Société qu'il faut ouvrir des écoles, organiser des concours; alors, si celui qui aura le mieux fait a son nom gravé sur une plaque d'acier, celui qui en approchera le plus aura le sien gravé sur une plaque de fer: encourageons ceux qui font bien, encourageons ceux aussi qui font tous leurs efforts pour bien faire.

N'ayant plus de guerres à soutenir, notre activité se portera naturellement sur l'étude, n'ayant plus de frais de procédures et autres à supporter, nous pourrons fonder dans chaque ville des écoles en bon ordre, décorées de modèles et de plans proprement encadrés. Outre les dessins relatifs à notre état, ayons quelques beaux sujets d'histoire, les portraits des hommes illustres que tous les temps doivent révérer, et des vues de villes et de paysages qui rappellent sans cesse à nos yeux et à notre esprit les beautés de l'art et celles de la nature. On pourra posséder aussi une petite bibliothèque dans laquelle figureront, chez les tailleurs de pierre, les charpentiers et les menuisiers, de bons traités d'architecture, de géométrie et de trait où

[redacted]

mpagnons les plus intelligents et les plus
és puiseront des connaissances qu'ils de-
communiquer à tous leurs confrères. Il
a aux ébénistes des modèles de meubles,
errruriers des traités d'ornements, aux tan-
, aux corroyeurs, aux chamoiseurs, aux
nniers, aux peintres, aux teinturiers des
s de chimie et autres livres où ils trouve-
les procédés avantageux; les maréchaux
se verser dans les études du vétérinaire;
, chaque corps d'état prendra les ouvrages
ux qui lui conviendront plus particuliè-
nt.

ne faudrait pas encore s'arrêter là, l'intel-
e ne serait pas satisfaite de si peu : une
u'elle s'ouvre elle veut tout connaître. Il
faudra d'autres livres et je crois pouvoir
les indiquer : le *Discours sur l'Histoire
erselle*, par Bossuet, où nous pourrons
omment les grands empires de l'antiquité
nt renversés les uns sur les autres; l'*his-
de notre pays*, car elle nous touche de
une *géographie* de quelque étendue qui
fera comprendre la grandeur du globe,
riétés et ses transformations physiques,
ques et morales; un *dictionnaire géo-
hique* et un *dictionnaire de la langue
aise :* le premier nous dira où sont situées
et telles villes, quelles sont leurs beautés,
produits, leurs revenus, leurs adminis-
ns et combien leur population est forte;
ond nous donnera l'étymologie des mots
tre langue et leur véritable signification.
bonne *encyclopédie* est une œuvre qui
cher, mais une association de jeunes gens

économes et laborieux pourrait facilement se la procurer; on trouverait là des notions concises sur les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie, la géologie, la botanique, l'agriculture, les machines, les arts et métiers, la philosophie, la littérature, etc., etc. On raisonne, dans un tel ouvrage, sur toutes choses, et chaque Compagnon pourrait y étudier ce qui conviendrait plus particulièrement à ses goûts où à ses intérêts. On connaît plusieurs encyclopédies, celles que dirigent MM. Pierre Leroux et Jean Reynaud, est un monument incomparable; on n'apprécie nulle part avec autant de savoir et de sagesse les hommes et les choses; mais les parties abstraites et métaphysiques de ce bel ouvrage, ont un développement immense, et ce qui nous intéresse le plus en a souvent trop peu. Cette encyclopédie, si digne d'être recherchée des penseurs et des philosophes, est trop savante pour nous. Celle que l'éditeur Courtin a publiée, nous conviendrait, je crois, beaucoup mieux.

Ajoutons aux livres déjà cités quelques ouvrages littéraires, ceux qui frappent l'imagination, élèvent la pensée, forment le goût et délassent, tels que l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère, l'*Énéide* de Virgile, la *Jérusalem délivrée* du Tasse, le *Paradis perdu* de Milton, le *Télémaque* de Fénélon, les *Chefs-d'œuvre dramatiques* de Corneille, de Racine, de Molière, de Voltaire, de Ducis; quelques morceaux de Boileau et de Lafontaine, de Jean-Jacques Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre.

Il est bon de connaître les grands écrivains qui ne sont plus, mais il ne faut pas ignorer

, vivants; on pourrait trouver dans l'un de ces vrages que l'on nomme *leçons de littérature* s morceaux de prose et de vers, extraits des ıvres de Châteaubriand, de Béranger, de Laırtine, de Casimir Delavigne, de Victor Hugo, George Sand, etc. Comme il n'est pas bon de ster tout-à-fait étranger au mouvement de tre époque, ayez quelques écrits politiques sordes plumes les plus puissantes : les *Paroles un Croyant* et le *Livre du Peuple* de M. La-nnais, les *Dialogues de maître Pierre* de Cormenin, le *Dictionnaire politique* de rnier Pagès, l'*Inauguration de la statue Guttemberg* de M. Aug. Luchet. Ajoutons tout cela, pour terminer, un ouvrage mol, savant, mais simple, mais varié et orné dessins et vendu au prix le plus modique, nt le nom est: *Magasin Pittoresque*. Vous rez formé une bonne bibliothèque, appartent à la Société, où les Compagnons pourront sser leurs instants de loisir, et puiser de nomeuses connaissances qu'ils se communiquent les uns les autres.

L'homme du peuple, cela se voit encore quelefois, boit, s'enivre, s'abrutit et perd les innts les plus précieux. Il est encore livré à un ıl dont les riches étaient jadis atteints. Oui, riches se grisaient, sans en excepter même rois; mais l'éducation les a guéris de ce ıl-là; ils ont remplacé ce plaisir de la brute r des plaisirs plus réels et mieux sentis. Nous prétendons pas courir après des plaisirs trop ıteux, il en est à notre portée. Le changent qui s'est fait en un sens chez les riches se a aussi chez le peuple; il remplacera ses

rs par d'autres plaisirs. Au reste, on s'a-
it chaque jour de la décroissance de l'i-
nerie.

homme ignorant voit tout avec indiffé-
e; l'ennui le suit presque toujours et par-
, il lui faut des distractions toutes maté-
les et bruyantes.

L'homme vraiment instruit voit tout avec
érêt; tout l'attache, tout lui parle un lan-
ge qu'il comprend : les cieux, la terre et les
ux; les travaux des hommes, et ceux de la
ature; la construction symétrique de l'archi-
ecte, le marbre animé du statuaire, la toile
ivante du peintre, les sons harmonieux du
musicien, les chants sublimes du poète; une
machine, un tissu, un ruisseau, un arbre, un
oiseau, un caillou, une plante, une insecte, un
brin d'herbe : tout lui parle un langage mys-
térieux, tout lui sourit, le captive et le charme.

Celui qui sait lire dans un livre trouve sou-
vent de douces émotions et des transports d'en-
thousiasme; celui qui n'y sait pas lire, c'est autre
chose. Il n'y voit que du blanc et du noir, et
rejette bien vite ce grimoire auquel il ne com-
prend rien. Cela m'amène à conclure que
l'homme instruit voit mille choses dans la na-
ture que l'homme ignorant ne peut point voir.

Croyez-moi, mes amis, unissons-nous, in-
struisons-nous : un voile épais couvre nos yeux,
il tombera; et puis, dans le monde, rien ne
pourra nous être étranger : tout parlera à notre
intelligence, à notre âme, à notre cœur, et
nous sentirons par tous les sens.

La collection des livres dont je vous ai parlé
ne coûtera pas très-cher, trois ou quatre cent

ıncs peut-être. Dans une seule bataille, dans ı seul procès, vous avez souvent dépensé davantage. Ce sera bien beau, quand vous aurez uni dans une seule et grande salle une école, ı musée, une bibliothèque: les fils des entreeneurs, ceux des simples artisans et des payns, viendront en foule chez vous; tous vouont s'instruire et puiser, à la source de vos nnaissances, la moralité, le savoir et le nheur.

Je recommande la sobriété; mais vous devez pendant vous réunir quelquefois et partager joie commune du banquet. Il faut des disactions, il faut des plaisirs de différents nres; il faut cultiver et soigner son esprit, ns pour cela délaisser le corps et le faire uffrir.

Compagnons du Tour de France, travailleurs borieux, gravez dans votre cœur des paroles rties du cœur de l'un de vos frères. L'union e je demande, puissiez-vous la réaliser! elle ra le prélude d'un changement profond dans sprit, dans les mœurs, dans la vie, non-seunent d'une classe d'individus, mais dans la e d'un grand peuple. Unissez-vous, personne peut calculer toute la portée du bien que vous urrez vous faire, et ce bien s'étendra sur ıumanité.

FIN.

NOMS DES COMPAGNONS,

DES AFFILIÉS ET DES MAITRES

Qui, dans différentes villes du tour de France, ont souscrit, en 1841, à la seconde Édition du LIVRE DU COMPAGNONAGE.

PARIS.

Machabée, *dit* Avignonais la Sagesse, C.. P.. de 1787; — Bonifay, *dit* Nantais le Cœur fidèle (initié); — Loquiſſe, *dit* Bordelais le Décidé, C.. P.. T.. de Toulouse, 1814; D∴ G∴ T∴ de Montpellier, 1817; — Foucaud, *dit* Nantais la Fidélité, D∴ G∴ T∴ de Marseille, 1818; — Roussillon, *dit* Vivarais le Solide, D∴ G∴ T∴ de Montpellier, 1821; — Mazel, *dit* Maconnais l'Ami des Arts, D∴ G∴ T∴ de Montpellier, 1822; — Vedrines, *dit* Rouergue la Fidélité, C.. P.. T.. de Rochefort, 1822; D∴ G∴ T∴ de Nantes, 1823; — Perdiguier, *dit* Avignonais la Vertu, D∴ G∴ T∴ de Lyon, 1828; — Gras, *dit* Parisien l'Ami des Arts, D∴ G∴ T∴ de Nantes, 1840; — Salles, *dit* Sommières la Victoire; — Bal, *dit* Percheron sans Quartier; — Jacquet, *dit* Saint Peray le Cœur Fidele; — Perrard, *dit* Dauphiné le Conquerant; — Cote, *dit* Vivarais la Fleur de Laurier; — Armery, *dit* Clermont le Bien Aimé; — Michelin, *dit* Chalonnais le Bien Aimé, P.. C.. P.. d'Avignon, 1817; — Izar, *dit* Castelnaudary la Prudence; — Gesse, *dit* Bourguignon la Violette; — Dugas, *dit* Vivarais le Flambeau d'Amour, P.. C.. P.. de Tours, 1826; — Chanoua, *dit* Nantais le Cœur aimable, officier au 35e; — Romanet, *dit* Dauphiné Pret à Bien Faire; — Coulauc, *dit* Châlonnais Bon Accord, P.. C.. P.. de Marseille, 1826; — Piaget, *dit* Suisse le Laurier, C.. P.. T.. de Rochefort, 1829; — La Violette, *dit* Limousin Franc Cœur; — Miraud, *dit* Bayonnais l'Esperance; — David, *dit* Rouergue la Belle Conduite; — Lebreton, *dit* Vanois le Corinthien; — Jean, *dit* Corse Bon Accord; — Cassal, *dit* Bordelais le Cœur Constant, P.. C.. P.. d'Auxerre,

; — Cheze, *dit* Limousin Va de Bon Cœur; — Abadie, Gascon Bon Accord; — R.che, *dit* Vivarais la Palme Beaux-Arts, P.. C.. P. d'Auxerre, 1835; — Baray, *dit* ..is le Modèle de l'Amitié; — Perlat, *dit* Béarnais l'Ami Arts; — Giraud, *dit* Nantais Franc Cœur, P.. C.. P.. de ..ouse, 1837; — Laplagne, *dit* Béarnais la Clef des Cœurs; ..ngiraui, *dit* Château Renard le Bien Aimé, P.. C.. P.. ..hâlons, 1840; — Godfrnon, *dit* Tourangeau la Franchise; ..ngueuin, *dit* Vaudois le Décidé; — Horace, *dit* Chambery ..lune de la Gloire; — Bancillon, *dit* Gevaudan Sans Façon, .. P.. de Châlons, 1838; — Ceral, *dit* Piémontais le Sou-du Devoir de Liberté, P.. C.. P.. d'Auxerre, 1839; — Si-, *dit* Rennois le Flambleau d'Amour; — Oursel, *dit* Beau-..n la Fidélite; — Halaric, *dit* Montpellier l'Emploi du ..ps; — Martarecbe, *dit* Vivarais la Fidélité, P. C.. P.. de ..tres, 1840; — Dupesaut, *dit* Béarnais Va de Bon Cœur, ..iggizhof, *dit* Parisien la Rose d'Amour; — Trupin, *dit* ..nnais la Clef des Cœurs; — Boutreux, *dit* l'Angevin le ..lu; — Lacombe, *dit* Périgord le Cœur Fidèle; — Gillet, *dit* ..nonais le Bien Aimé du Tour de France; — Rallier *dit* ..ois l'Ami du Trait; — Chavanat, *dit* Lyonnais la Bonne ..l ite; — Dugal, *dit* Bordelais l'Ami du Trait; — Barbier *dit* Bordelais le Bien Aimé; — Balmadier, *dit* Gevaudan le ..ien du Beau Devoir de Liberté; — Chaperon, *dit* Vivarais ..eur Fidèle; — Chandier, *dit* Vivarais le Cœur Content (de ..eray); — Anastay, *dit* Languedoc; — Torel, *dit* Sain-..e; — Castaing, *dit* Beauc..r..n; — Roques, *dit* Rouergue; ..ouleau, *dit* Vivarais; — Baché, *dit* Forezien; — Bezonnet, ..ugiste; — Poyé, *dit* Fontainebleau; — Ch..r..es, *dit* Saint-..ic; — Verrier, *dit* Vivarais (de Saint-Peray); — Breton, ..orse; — Pervel, *dit* Vivarais; — Bressandier, *dit* l'Au-nois; — Richard, *dit* Lyonnais; — Turin, *dit* Provençal; ..ourbay, *dit* Beaugency (S.. ; — David, *dit* Grenoblois; — ..teaux, *dit* Parisien; — Laurent, *dit* Bourguignon; — Bou-*dit* Gevaudan; — Clément, *dit* l'Angoumois; — Mozard, ..ivarais; — Chambaud, *dit* Valence; — Duverger, *dit* Tou-..eau; — Duc-Haurie, *dit* Béarnais; — Grippe, *dit* Ro-..ais.

AUXERRE.

..sinchi, *dit* Corse la Fidélité, P.. C.. P. d'Auxerre, 1841; ..lautier aîné, *dit* Viennois l'Ami des Arts; — Brunereau, ..ordelais l'Ami de l'Union, P.. C.. P. d'Auxerre, 1840, .. T.. 1841; — Salgues, *dit* Gevaudan Franc Cœur; — .. Camille, *dit* Gévaudan l'Ami de l'Union; — Denlau, *dit* ..e Flambeau d'Amour; — Deflorini, *dit* Suisse le Pensif;

— Michel Victor, *dit* […] — Tou[…] ; — Rob[…]
Nimois l'Ami de l'Union ; — Fabre, *dit* G[…] Lyonnais,
du Beau Tour de France ; — Plantier jeune, *dit* Viennois ; — Rob[…]
Mauceau ; — Launay, *dit* Blois ; — Vallain, *dit* Lyonnais ;
guignon ; — Gaveau, *dit* Bourguignon ; — Faime,
Petit, *dit* Lorrain ; —
dit Franc Comtois.

Lefaix, *dit* Rennois la Prudence, S.. C. T.. de Béziers et de
Montpellier, 1833 et 1834 ; — Jannin, *dit* Bourguignon le Bo[…]
Soutien des Couleurs du Devoir de Liberté, S.. C.. T.. de B[…]
ziers et de Toulouse, 1837 et 1838 ; Bondet, *dit* Bourguignon […]

CHALONS.

Guiraud, *dit* Marseillan le Cœur Aimable, P.. C..
Chalons, 1841 ; — Ciada, *dit* Corse Franc Cœur, S.. C..
Chalons, 1841 ; — Blanchet, *dit* Dauphiné sans Façon ;
nal, *dit* Mande le Cœur Aimable ; — Lusinchi, *dit* Cors[…]
d'Amour (S) ; — Taris, *dit* Bordelais l'Exemple de la […]
— Dupin, *dit* l'Angenais le Flambeau d'Amour, P.. […]
Châlons, 1839 ; — Poutenas, *dit* Vivarais le Trait de l[…]
— Humbert, *dit* Joli Cœur de Châlons, Compagnon[…]
(T) ; — Loubet, *dit* Comtois le Cœur Aimable ; — […]
Beauceron le Cœur Aimable ; — Didérinal, *dit* Ni[…]
Vincent Liozon, *dit* Vivarais.

Goutille, *dit* Châlonnais l'Estime des Vertus, D.
de Lyon, 1833 ; — Goutille, *dit* Chalonnais Fran[…]
Cornetto, *dit* Piémontais l'Estime des Vertus du […]
France, C.. P.. T.. de Châlons ; — Materon, *di*[…]
Bonne Conduite, P.. C.. P.. de Châlons, 1839 ;
Chalonnais le Bien Aimé (S) ; — Chalmeton, […]
Laurier d'Honneur, S.. C.. T.. de Chalons, 18[…]
[…]nais le Corinthien ; — Keck, *dit* C[…]
[…], *dit* Nantais la Sages[…]
[…] *dit* Châlonnais ; — […]

›ellier, 1838; — Coidon, *dit* Clermont la Fidélité; — Bonneton, *lit* Clermont la Sagesse; — Sorange, *dit* Clermont le Cordon Bleu (S); — Tévenon, *dit* Clermont le Laurier d'Honneur; — Simon Romeuf, *dit* Clermont; — Chardondit, *dit* Clermont le Cœur Royal, D.·. G.·. T.·. de Nantes, 1827 (S); — Dumaut, *lit* Clermont le Cœur Sincère; — Bonly, *dit* Clermont le Bien Aime; — Emy, *dit* Clermont Prêt à Bien Faire.

LYON.

Soulcier, *dit* Bedarieux l'Exemple de la Sagesse, D.·. G.·. T.·. de Lyon, 1841; — Lucas, *dit* Bressau la Bonne Conduite, S.. C.. T.. de Lyon, 1841, P.. C.. P.. de Marseille, 1836 (ini-ie); — Prunier, *dit* Rumilli le Cœur Aimable; — François-Louis Martin, *dit* Vaudois l'Ami de la Liberté; — Saint-André, *lit* Gascon l'Ami de la Gaîté; — Dufou, *dit* Bordelais la Vertu; — Scelo *dit* Lorian l'Ami des Arts; — Bascon, *dit* Bedarieux 'Ami des Arts; — Vansillon, *dit* Gevaudan la Sagesse; — Be-aigou, *dit* Rouergue l'Exemple de la Sagesse; — Phili, *dit* Du-puis l'Ami du Trait; — Chareau, *dit* Nantais Prêt à Bien Faire; — Raynaud, *dit* Lyonnais le Soutien du Devoir de Liberté; — Rousset, *dit* Vivarais la Vertu; — Daurelle, *dit* Rouergue la Rose d'Amour; — Piattoly, *dit* Corse l'Ami de l'Honneur; — Smitter, *dit* Corse le Franc Cœur.

Claude-Marie, *dit* Chablaisien; — Michelin, *dit* Bourguignon; — Fournier, *dit* Americain; — Nouaillagues, *dit* Limousin; — Combe, *dit* Vivarais; — Martin-Simon, *dit* Dupuis; — Michel, *lit* Lunel; — Figon, *dit* Vivarais; — Guitard, *dit* Bourguignon; — Mougin, *dit* Lorrain; — Daniel, *dit* Lorrain; — Manarache, *lit* Clermont.

Sauvageou, *dit* Lyonnais l'Ami du Trait, P.. C.. P.. d'Avi-gnon, 1824, père et fils (initiés); — Sixte, *dit* Lyonnais Belle Jour, C.. P.. T.. de Chalons, 1803 (initie); — Castel, *dit* Borde-ais l'Estime des Vertus, P.. C.. P.. de Lyon, 1832, et D.·. G.·. T.·., 1834; — Dupuis, *dit* Vivarais la Sagesse, D.·. G.·. T.·. de Nantes, 1831; — Rouhaud, *dit* Bressant le Résolu (initie); — Bordeau, *dit* Avignonais le Cœur Fidèle, C.. P.. T.. de La Ro-chelle, 1835, S.. C.. T.. de Bordeaux, 1836 (initié); — Le-graud, *dit* Brancerou sans Façon, P.. C.. P. et S.. C. T.. de Toulouse, 1834, D.·. G.·. T.·. de Marseille, 1837; — Lavi-gniere, *dit* Bressant l'Ami de la Gaite, P.. C.. P.. de Bordeaux, 1835 (initie); — Ballet, *dit* Bugiste le Cœur Sincère, P.. C. P. de Nimes, 1834, D.·. G.·. T.·. de Bordeaux, 1836; — Pegrin, *dit* Bugiste la Violette; — Simetière, *dit* Rochelais le Cœur Sincere; — Buffas, *dit* Vivarais le Cœur Aimable; — Augeol, *dit* Châlonnais la Vertu, P.. C.. P.. de Lyon, 1836; Gauthier, *dit* Dauphiné l'Union, P.. C.. P.. de Nimes, 1838;

— Monlivier, *dit* Lyonnais sans Rémission, P.. C.. P. de Chartres, 1837; — Renard, *dit* Comtois la Couronne de Laurier; — Jean Desseaux, *dit* Vivarais.

Souscripteurs Serruriers.

Jaquiez, *dit* Chablaisien la Préférence; — Cognlet, *dit* Lyonnais l'Ami de la Liberté.

Prints, *dit* Alsacien; — Pegnriers, *dit* Bedarieux; — Miray, *dit* Comtois; — Forel, *dit* Dauphiné; — André-Antoine, *dit* Alsacien; — Téger, *dit* Alsacien.

AVIGNON.

Siadoux, *dit* Comtois la Fidélité, P..C.. P.. d'Avignon, 1841; — Pradier, *dit* Toulousain la Pensée; — Buc Jean-François, *dit* Languedoc le Soutien Fidèle; — Valentin, *dit* Berry la Rose Couronnée; — Martin, *dit* Bedarieux la Belle Conduite; — Tampier, *dit* Lyonnais la Fidelité; — Sicard, *dit* Provençal le Cœur Sincère.

Pouzain, *dit* Dauphiné; — Antoine-Jean-Jean, *dit* Rouergue; — Canol, *dit* Provençal; — Matias, *dit* Mâconnais; — Chatavaut, *dit* Vivarais; — Doux, *dit* Lyonnais; — Viguet, *dit* Perpignan; — Valentin, *dit* Dauphiné; Fournier, *dit* Toulousain; — Auguste, *dit* Dauphiné; — Tivelet, *dit* Montpellier.

Poinçon, *dit* Avignonais le Tranquille (initié); — Balein, *dit* Vivarais la Tendresse, C.. P.. T. de Nantes, 1811; — Billot, *dit* Bordelais la Prudence, S.. C.. T.. de Nîmes, 1822; — Doriate, *dit* Châlonnais le Cœur Aimable; — Angirani, *dit* Provençal le Dorique; — Jayet, *dit* Avignonais la Belle Conduite; — Charles Monier, *dit* Avignonais la Rose d'Amour.

MARSEILLE.

Louis-Pierre, *dit* Marseillais le Franc Cœur, S.. C.. T.. de Bordeaux, 1839, D.·. G.·. T.·. de Marseille, 1841; — Chardeyron, *dit* Bugiste l'Amour Fidèle, P.. C.. P.. de Lyon, 1835, D.·. G.·. T.·. de Marseille, 1838; — Ferdinand, *dit* Messin la Gaité; — Quinsac, *dit* Clermont l'Immortel Souvenir; — Debat, *dit* Mâconnais le Cœur Aimable; — Fisquet, *dit* Frontignan le Triomphe d'Amour.

Emond, *dit* Bourguignon; — Gerbillet, *dit* Bourbonnais; — Giraud, *dit* Provençal; — Bayssade, *dit* Montauban; — Joly, *dit* Bressant; — Maurin, *dit* Dauphiné.

Hervé, *dit* Poitevin le Flambeau d'Amour, P.. C.. P.. de Toulouse, S.. C.. T.. et D.·. G.·. T.·. de Nîmes, 1831; — Gavaudo, *dit* Rouergue Bon Accord, S.. C.. T.. de Marseille,

id. *dit* Marseillais le Cœur Aimable ; — Daumas, onstance.

NIMES.

Chambéry sans Crainte, P.. C.. P.. de Nimes, iere, *dit* la France l'Ami du Trait, P.. C.. P.. de ,S.. C.. T.. de Nimes, 1840 (initié) ; — Pascal, Franc Cœur, S.. C.. T.. de Lyon, 1837, D.·. Marseille, 1839, etc. ; — Donat, *dit* Comtois le -- Maire, *dit* Franc Comtois la Fidélité, P.. C.. 1840, S.. C.. T.., 1841 : — Bruny, *dit* Proven- — Mercier, *dit* Bugiste le Serment de Fidélité, Nimes, 1840 ;—Schlichthoernleu, *dit* Alsacien la .. T.. de Marseille, 1840 ; — Guyon, *dit* Cler- on ; — Brassier, *dit* Clermont le Bien Aimé du e.

' Bugiste ; — Bancillon, *dit* Gevaudan ; — Bouf- rieux ; -- Ollier, *dit* Bedarieux ; — Garnier, *dit* Guerimand, *dit* Dauphiné ; — Foucherand, *dit* ·Rochat, *dit* Grenoblois ; — Vialla, *dit* Dau- n, *dit* Languedoc ; — Vialla, *dit* Beziers ; — oulonnais ; — Mounier, *dit* Quercy ; — Lebel, Lagriffe, *dit* Gascon ; —Fieu, *dit* Albigeois ; — imois ;— Louis François, *dit* Nimois ; — Mouton, — Josl, *dit* Lorrain ; — Corhard, *dit* Lyonnais ; *t* Montauban ; — Bru, *dit* Toulousain ; — Des- Comtois ; — Masse, *dit* Dauphiné ; — Banlonis, — Toucas, *dit* Provençal ; — Pascal, *dit* Mont- rel, *dit* Provençal ; — Bévengut, *dit* Vivarais ; *t* Bedarieux ; — Roustan, *dit* Beaucaire.

arais la Sagesse, D.·. G.·· T.·. de Lyon, 1814 ; ssin la Fidélité, S.. C.. T.. de Nimes, 1821 ; — imois le Flambeau d'Amour, P.. C.. P.. de Ro- — Jacoton, *dit* Nimois le Cœur Aimable, D.·. Lyon, 1824 ; — Dupuis, *dit* Lorine la Fidelité, Montpellier, 1826, etc. ; — Roussou-Dejardin, *dit* de Bon Cœur, S.. C.. T.. de Blois, 1826 ; — ois la Rose d'Amour ; — Durand, *dit* Nimois le — Lauron Louis, *dit* Nimois la Victoire ; -- Le- tais la Réjouissance, P.. C.. P.. de Nimes, 1826 ; *t* Montbéliard le Bien Aimé ; — Teurc, *dit* Lan- ite ; — Chaillot, *dit* Vivarais la Bonne Conduite ; Nimois la Gaité ; — Blanchet, *dit* Gênois la Fi- ry, *dit* Languedoc ; — Alouet ; — Raval, *dit* Ni- n, *dit* Nimois ; —Fasquelle Stanislas ; — Vebert Allemand.

Souscripteurs Serruriers.

Chabanel, *dit* Forézien Va de Bon Cœur, P.. C.. P.. mes, 1841 ; — Bland, *dit* Vaudois la Sagesse, S.. C.. Nimes, 1840, — Oulier, *dit* Pezenas la Constance ;— I *dit* Parisien la Gaîté, P.. C.. P.. de Nimes, 1840, S.. 1841 ; — Canthe, *dit* Bordelais Va de Bon Cœur ; — N *dit* Genevois l'Ile d'Amour ; Muler, *dit* Alsacien l'Es — Rouboul, *dit* Vivarais la Fidelité.

Routier, *dit* Bourguignon ; Henri, *dit* Languedoc ; — *dit* Forézien ; — Boisson, *dit* Vigan ; — Jacquemin, tois ; — Mazoyer, *dit* Lyonnais ; — Delhomme, *dit* V — Maunier, *dit* Dauphiné ; — Miral, *dit* Rouergue ; — *dit* Alsacien ; — Jaedé, *dit* Alsacien ; — Schéron, *dit* — Bayon, *dit* Forézien ; — Bonifland, *dit* Rochelais ; conte, *dit* Dupuis ; Jean, *dit* Languedoc.

Bourely, *dit* Sommière l'Ami des Arts, P.. C.. P.. d 1827, D.·. G.·. T.·. 1828, S.. C.. T.. 1829, etc. ; — *dit* Vigan Prêt à Bien Faire ; — Lanot, *dit* Nimois queur ; — Bournel, *dit* Vaudois la Rose ; — Jonas, *di* nais la Fidélité, P.. C.. P.. de Nimes, 1834, S.. C.. T.. 1835, etc ; — Monet, *dit* Vivarais la Pensée, P.. C Nimes, 1830 ; — Colet, *dit* Dauphiné la Rose d'Amou garel, *dit* Languedoc la Clef des Cœurs, P.. C.. P.. d 1840 ; — Colet, *dit* Tourangeau le Beau Tour de Fr Chabanel, *dit* Forézien la Clef des Cœurs ; — Poquet, pellier le Difficile à Connaître.

MONTPELLIER.

Lamy, *dit* Bugiste le Cœur Fidèle, P.. C.. P.. de Mon 1841 ; — Souchay, *dit* Beaugency le Cœur Sincère, P. de Lyon, 1838, D.·. G.·. T.·. de Montpellier, 1 Guyennet, *dit* Comtois le Bien Aimé du Tour de Franc T.. de Montpellier, 1841 ; Baret, *dit* Fléchois la Fid Jean-Baptiste Pascal, dit Clermont le Résolu ; — B *dit* Lyonnais le Bien Aimé du Brillant Tour de Fr Boué, *dit* Grenade la Belle Conduite ; — Ramus, dit I Bon Accord ; — Petit, *dit* Belge le Serment de Fidélit P.. de Nimes, 1839 ; — Billet, *dit* Lyonnais la Const — Jourdan, *dit* Orange le Beau Tour de France ; — *dit* Nancy le Serment de Fidélité ; — Miquel, *dit* Bed Laurier d'Honneur.

Verguier, *dit* Lunel ; — Seignan, *dit* Bordelais ; — *dit* Provençal ; — Cumyne, *dit* Espagnol ; — Audant, vençal ; — Peoux, *dit* Rouergue ; — Gabaudan, guedoc.

al Constant, *dit* Corsois la Musique, P.. C.. P.. de Mont-
, 1833 ; — Mauris, *dit* Clermont l'Ami des Arts, P.. C..
Avignon, 1835 ; — Pigeon, *dit* Vivarais la Victoire d'A-
Béladez, dit Celois Franc Cœur.

BÉZIERS.

t, *dit* Béziers la Rose d'Amour, D.·. G.·. T.·. de Lyon,
— Gaudin, *dit* Dauphiné le Cœur Fidèle, P.. C.. P.. de
, 1821 ; — Laplanche, *dit* Lyonnais le Chapiteau, S.. C..
Béziers, 1809 ; — Chiffre, *dit* Albigeois le Tranquille ; —
l Philippe, *dit* Béziers le Décidé ; — Jean Duraud, *dit*
la Prudence ; Pascal Joseph, *dit* Beziers le Cœur Fidèle ;
rière, *dit* Laugnedoc le Laurier, S.. C.. T.. de Béziers,
— Molon, dit Moissac la Belle Conduite ; — Guillaume,
chelais l'Immortel Souvenir, P.. C.. P.. de Beziers,

lois Franc Cœur ; — Franc Comtois l'Union ; — Pari-
ns Regret ; — Rouergue le Soutien ; — Alsacien la Pru-
— Pastre, *dit* Bédarieux la Sagesse ; — Arnaud, *dit*
is la Sagesse ; — Chabert, *dit* Bédarieux le Bien Aimé ;
lbe, *dit* Bédarieux Bon Accord ; — Berbier, *dit* Beda-
le Conquérant ; — Cabrielle, *dit* Languedoc la Vic-

lotte, *dit* Dauphiné ; — Day, *dit* Vaudois ; Bertrand, *dit*
nnais ; — Bonnard, dit Vivarais ; — André, *dit* Cham-
— Halaric, *dit* Carcassonne ; — Cousteau, *dit* Langue-
- Ayalt, *dit* Bayonnais ; — Erpéron, *dit* Languedoc ; —
dit Languedoc ; — Serignar, *dit* Rouergue ; — Valetta,
larieux ; — André Suot ; Costaud, *dit* Toulonnais ; —
dit Comtois ; — Brunel, *dit* Provençal.
çois Birol ; — Louis Birot ; — François Jay ; — Etienne
i ; — Antoine Millet ; — Jean Durand ; — Martin ; —
e jeune ; — Froissac ; — Boulerand ; — Chabert ; —
Cadet, — François Pagès ; — Rigal-Laplanche aîné ; —
Murat ; Boyer Jean ; — Laissac François.
neau, docteur médecin, — Combe aîné ; — Gase, cafe-
- Thomas Charles ; Board Hippolyte ; — Bartez ; — Car-
le.

TOULOUSE.

ine Vaché, *dit* Dauphiné le Bien Aimé, P.. C.. P.. de
se, 1811 ; — Fouet Esaü, *dit* Albigeois l'Estime des Ver-
. C.. P.. de Chartres, 1839 S.. C.. T.. de Nantes, 1840,
— Bouchardy, *dit* Chambéry l'Immortel Souvenir,
. P.. de Toulouse, 1840 ; — Alexis Sylvain, *dit*
nais.

BORDEAUX.

Massip, *dit* Albigeois l'Espérance, P.. C.. P.. 1838, D.·. G.·. T.·. de Bordeaux, 1841, etc.; — Greuoblois la Douceur, P. C. P. d'Avignon, 1829. T.·. et S.. C.. T.. de Bordeaux, 1840, etc.: — Ca Bayonnais le Cœur Fidèle, P.. C.. P.. de Tours, G.·. T.·. et S.. C.. T.. de Bordeaux, 1840; Cabar seau le Cœur Fdele; — Miraud, *dit* Bayonnais l'Es Minier, *dit* Berry la Sagesse; — Delafosse, *dit* Lillo Arts, S.. C.. T.. de La Rochelle, 1840; — Brunet, nais le Laurier d'Honneur; — Beneuf, *dit* Comtois l Vertus; — Prosse, *dit* Champagne le Décidé; — (Montpellier le Résolu.

Burgade, *dit* Pont de Sauve; — Chatellier, *dit* : Durand, *dit* Bauceron; — Martin, *dit* Guépin; — Bourguignon; — Sélel, *dit* Vivarais; — Hemèle, *d* — Guérilo, *dit* Tourangeau; Bœda, *dit* Manseau; *dit* Bagnère; — Lecouile, *dit* Beauceron; — Mahé nois; — Théodore, *dit* Allemand; — Belivau, *dit* 1 Lepoivre, *dit* Beauceron; — Rabanni, *dit* Beaucero vert, *dit* Rochelais.

Barbier, *dit* Dauphiné le Bien Aimé, D.·. G.· Montpellier; — Mathieu, *dit* Bordelais le Franc Cœ — Bormard, *dit* Clermont le Résolu, P. C.. P.. 1828, D.·. G.·. T.·. de Bordeaux, 1833; — Bo Languedoc le Solide (initié); — Clugnac, *dit* Borde d'Amour (S); — Péters, *dit* Bordelais la Rose d'Am P.. de Marseille, 1824; — Dubois *dit* Bordelais, l mable; — Girardet, *dit* Genevois la Réjouissance bert, *dit* Montpellier la Réjouissance, S.. C.. T.. d 1838; — Voyer; — Faure; — Suisse.

LA ROCHELLE.

Gaspard, *dit* Avignonais le Cœur Sincère, P.. C. Rochelle, 1840; — Rul, *dit* Rouergue le Résolu; — *dit* Vivarais sans Regret; — Benard, *dit* Parisien le — Beaunies, *dit* Tourangeau le Cœur Aimable; (Querçy le Beau Tour de France.

Lapeyre, *dit* Gascon; — Vuillaume, *dit* Toura Saulnier, *dit* l'Angoumois; — Buisson, *dit* Beziers; Père des compagnons du Devoir de Liberté de la Ro

NANTES.

Becker, *dit* Lorrain le Bien Aimé, D.·. G.·. T.

tes, 1841 ; — Théron, *dit* Languedoc la Belle Conduite ; — Féraud, *dit* Provençal la Clef des Cœurs (S) ; Thibaud, *dit* Dauphiné la Sagesse Couronnée (S) ; — Trocon, *dit* Bugiste le Cœur Constant ; — Pourret, *dit* Vivarais le Laurier d'Honneur ; — Jallaquier, *dit* Sommière Bon Accord (S) ; — Ploton, *dit* Vivarais sans Gêne ; — Marlier, *dit* Parisien Franc Cœur.

Malfroy, *dit* Chablaisien (S) ; — Rolle, *dit* Dauphine ; — Pesout, *dit* Clermont ; — Lacroix, *dit* Beauceron ; — Martin, *dit* Nantais ; — Pincemain, *dit* Lamballe.

Kessler, *dit* Suisse le Résolu, C.. P.. T.. et D.·. G.·. T.·. de Nantes, 1820 et 1823 ; — Theriton, *dit* Nantais ; — Dubois, *dit* Beziers la Belle Conduite.

USINE ROYALE D'INDRET.

Silfren, *dit* Montpellier Va de Bon Cœur, S.. C.. T.. de Lyon, 1826, C.. P.. T.. de Tours, 1832. etc. ; — Role, *dit* Champagne sans Façon ; — Bonnefois, *dit* Comtois le Cœur Sincère ; — Felyeyrolles, *dit* Gévaudan (S) ; — Luc Léonard.

SAUMUR.

Gatineau, dit Saumur la Rose d'Amour ; — Frenzer, *dit* Prussien l'Ami des Arts ; — Martin, *dit* Beauceron ; — Gerard, *dit* Saumur ; — Belbain, *dit* Bayonnais.

TOURS.

Savary, *dit* Tourangeau le Bien Aimé, D.·. G.·. T.·. de Marseille, 1825 ; — Chapoton, *dit* Poitevin la Belle Conduite, P.. C.. P.. de Tours, 1836. etc. ; — Guerin, *dit* Tourangeau le Soutien de Liberté ; — Gauvrit, *dit* Poitevin la Violette, P.. C.. P. de Tours, 1841 ; — Latourre, *dit* Bigore la Belle Conduite, P.. C.. P.. d'Auxerre, 1839, S.. C.. T.. de Chartres, 1840 ; — Aimard, *dit* Vivarais le Résolu ; — Jadin, *dit* Lyonnais l'Amour Fidèle ; — Lavaute, *dit* Languedoc l'Aimable Cœur, P.. C.. P.. et S.. C.. T.. de Tours, 1839 et 1840 ; — Desbouls, *dit* Nivernais l'Ami des Arts, S.. C.. T.. de Tours, 1841 ; — Decotsous, *dit* Dauphiné la Sagesse ; — Michou, *dit* Mâconnais le Bien Aimé ; — Charon, *dit* Manseau l'Estime des Vertus ; — Miolant, *dit* Mâconnais Franc Cœur ; — Majurel, *dit* Montpellier l'Ami de la Justice ; — Bremont, *dit* Lyonnais l'Immortel Souvenir ; Dupon, *dit* Toulousain l'Estime des Vertus ; — Baizian, *dit* Gascon Bon Accord.

Romien, *dit* Genevois ; — Lancelain, *dit* Rennois ; — Doussin, *dit* Tourangeau ; — Leroy, *dit* Blois ; — Lecourps, *dit* Vendôme ; — Lebon, *dit* Libourne ; — Caurel, *dit* Vivarais ;

Duna, *dit* Beauceron; — Loizan, *dit* Bordelais; — Renaud, *dit* Nantais; — Moujirard, *dit* Parisien; — Sieurre, *dit* Alsacien.

CHARTRES.

Michel, *dit* Clermont le Bon Soutien, P.. C.. P.. de Chartres, 1841; — Rocher, *dit* Languedoc le Divertissant, P.. C.. P.. et S.. C.. T.. de Chartres, 1840 et 1841; — Laurenti, *dit* Tourangeau ... Dauphiné le Cœur Joyeux sain la Douceur; — Davanier, ... n; — Martre, *dit* ... Malin, *dit* Dauphiné le ... , *dit* Montpellier le ... (S); — ... guignon l'Ami des Arts; — ... nçois Victor, *dit* Lorrain; ... ; — ... , *dit* Rennois; — Grévon- Aimé.

Lebourff, *dit* S... ; — G... arais. Sabouré, *dit* T... ard, *dit* ... on étranger; — Nanci, *dit* ... let, *dit* Suisse, ... , Com... *dit* Rouergue sans Façon;

Alban, *dit* la Do... V... Aimable, S.. C.. T.. de Blois, Beauceron le Laurier, ... de Chartres, 1827 et 1828; — Largont, *dit* Poutivy ... ux; — Allez, dit Beauceron 1825, S.. C.. T.. et P.. ... , *dit* Beauceron la Fidélité Viguier, *dit* Beauceron le Vi... Chap... ; — Félix Féré, *dit* Beauceron le Cœur Content; — ... 1827, ... ; — Berle, *dit* ... C.. P.. T.. de Valence, 1827, ... de Valence, 1828; — ... ron la Sagesse, C.. P.. T.. de Valence, 1828; — Millier, *dit* Beauceron le Noble Beauceron la Fidélité (S); — ... F.. R.. à Chartres, etc.; — Jona... Cœur, ayant T.. N.. les A.. F.. R.. à Chartres, etc.; — Ducuron, *dit* Gascon ... nis, *dit* Poutivy la Rose d'Amour; — Ducuron, *dit* Gascon ... Belle Conduite, P.. C.. P.. de Chartres, 1838, S.. C. T.. ... sieurs fois; — Pouten, *dit* Marseillais la Clef des Cœurs ... Charpentier, *dit* Beauceron l'Espérance; — Siulurier, ... Montpellier le Cœur Aimable; — Charbonneaux; — Lago... Père des Compagnons du Devoir de Liberté de Chartres.

AVIS.

Les compagnons qui, après avoir lu ... bout à l'autre et attentivement le *Livre du Compagnonage*, auront quelques observations sérieuses à faire à son auteur, adresseront leurs lettres à AGRICOL PERDIGUIER, ... Faubourg-Saint-Antoine, no 104.

TABLE

DE LA DEUXIÈME PARTIE

Un mot sur ce volume . . . . *page*
Lettre de Bourguignon la Fidélité. . . . .
L'union des ouvriers (chanson) par le même. .
Lettre de Nantais Prêt à Bien Faire. . . . . . .
Le Jardin du Compagnonage (chanson) par le même . . . .
Première Lettre de la Vertu de Bordeaux. . . .
Deuxième Lettre de la Vertu de Bordeaux. . .
Réponse aux Lettres de la Vertu de Bordeaux. .
Première Lettre de Vendôme la Clef des Cœurs.
Les Adieux au tour de France (chanson) par le même . . . .
Le vieux Francœur (chanson) par le même. . .
Réponse à la Lettre de Vendôme la Clef des Cœurs.
Lettre des Compagnons de Bordeaux. . . . . . .
Réponse à la Lettre des Compagnons de Bordeaux
Lettre de Moreau, sociétaire de l'Union. . . . .
Réponse à la lettre de Moreau, dit Tourangeau .
Deuxième Lettre de Vendôme la Clef des Cœurs.
Réponse à la Lettre de Vendôme la Clef des Cœurs
Lettre de l'auteur au tour de France. . . . . . .
Rapport de l'auteur avec Mme George Sand. . .
Lettres de Mme George Sand . . . .
Second tour de France de l'auteur. . . . .
Lettre de Beau Désir le Gascon. . . . .
Réponse à la Lettre de Beau Désir le Gascon. .
Lettre de Bien Décidé le Briard. . . . .
Quelques couplets sur le tissage, par le même.
Réponse à la Lettre de Bien Décidé le Briard. .
Lettre de Tourangeau, Affilié. . . . .
Chanson à l'auteur, par le même. . . . .

Lettre d'Antoine le Provençal. . . .
Réponse à la Lettre d'Antoine le Pr… laquelle on passe en-revue … rrier, un du … 94
Constitutionnel, un du 110
National. 115
Quelques mots au *Messager*. 116

Chansons de divers auteurs. 117
Le Devoir des Compagnons. 118
A l'amitié. 120
L'ordre du jour des Compagnons. 122
Les conseils de la raison. . . . .
Les sobriquets. . . . .
Voyage dans l'autre monde. . . . .
Ne formons qu'un faisceau. . . . .
L'alliance des corps. . . . .
Le sergent Compagnon. . . . .
La paix. . . . .

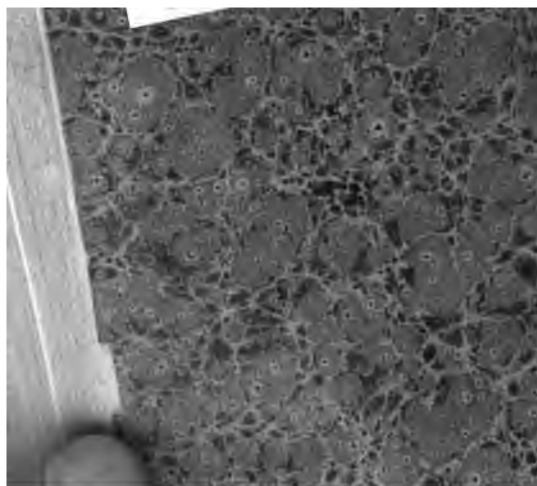
Dialogue sur la versification. . . . . . .
Dialogue sur le système métrique. . . . . .
Dialogue moral et religieux. . . . .
Ce que le Compagnonage a été et ce qu'il doit être. . . . .
Liste des Souscripteurs à cette édition . . . .
Avis. . . . .

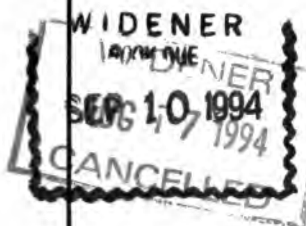
FIN DE LA TABLE.

TROYES. — IMPRIMERIE DE CARDON.








WIDENER
SEP 1 0 1994
CANCELLED